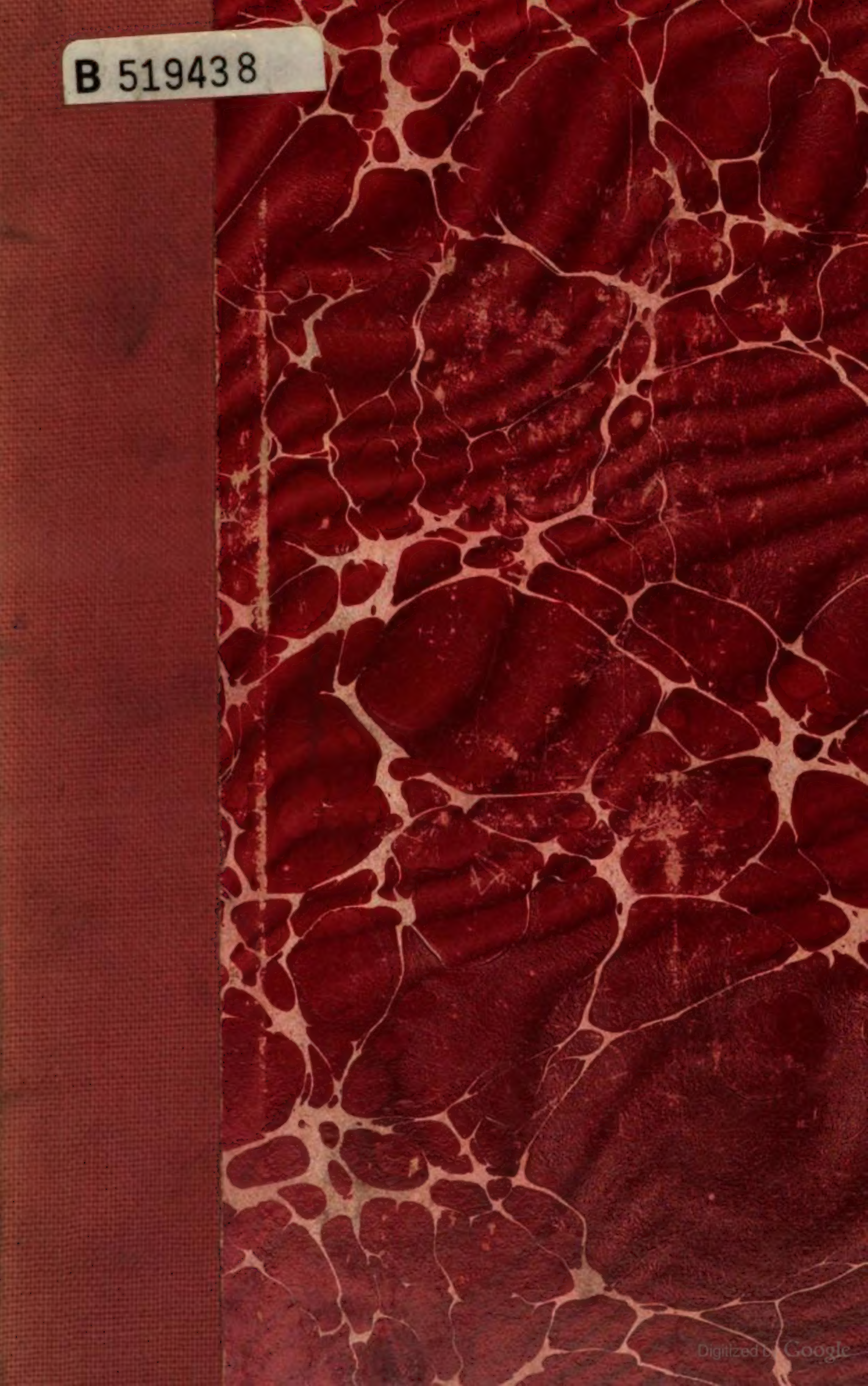
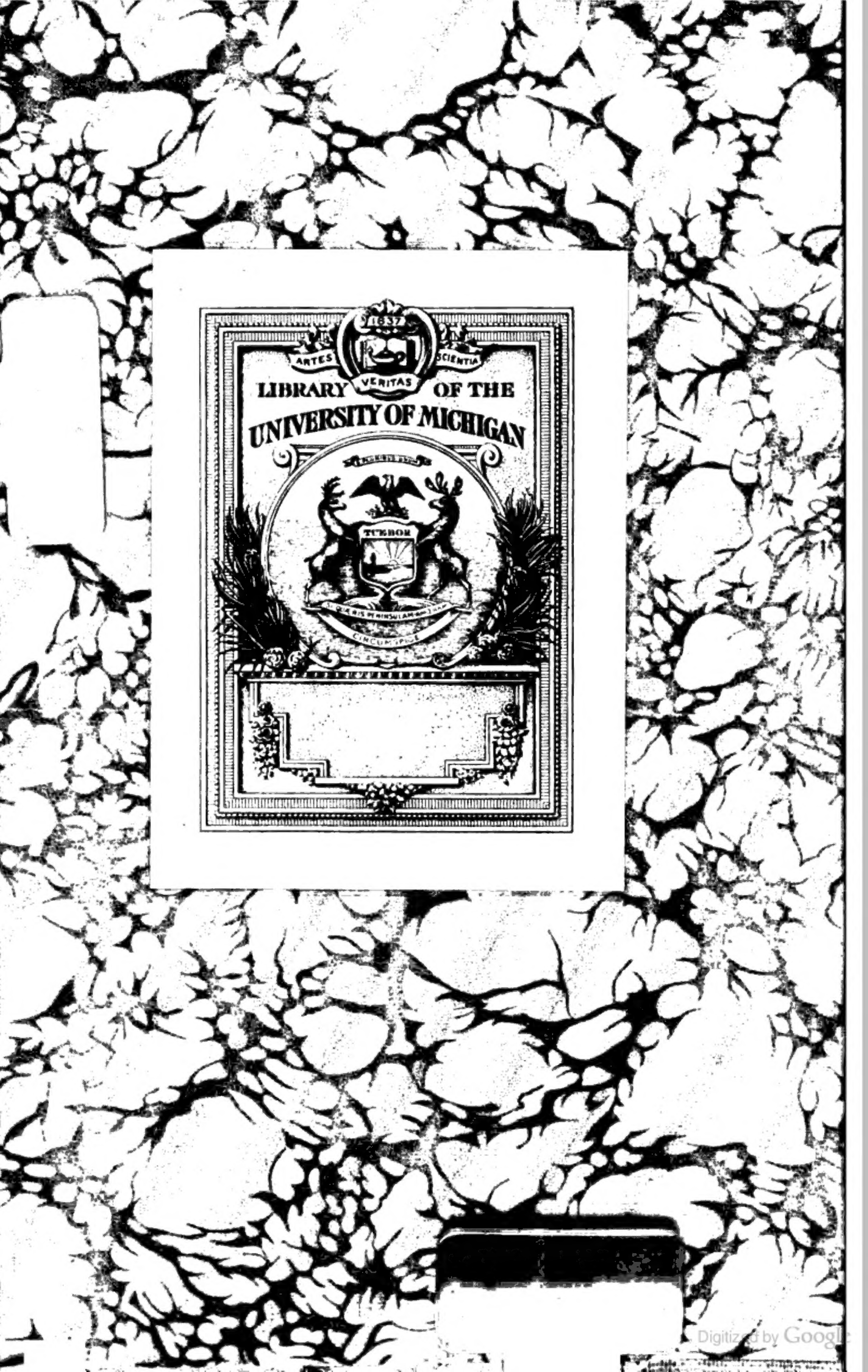
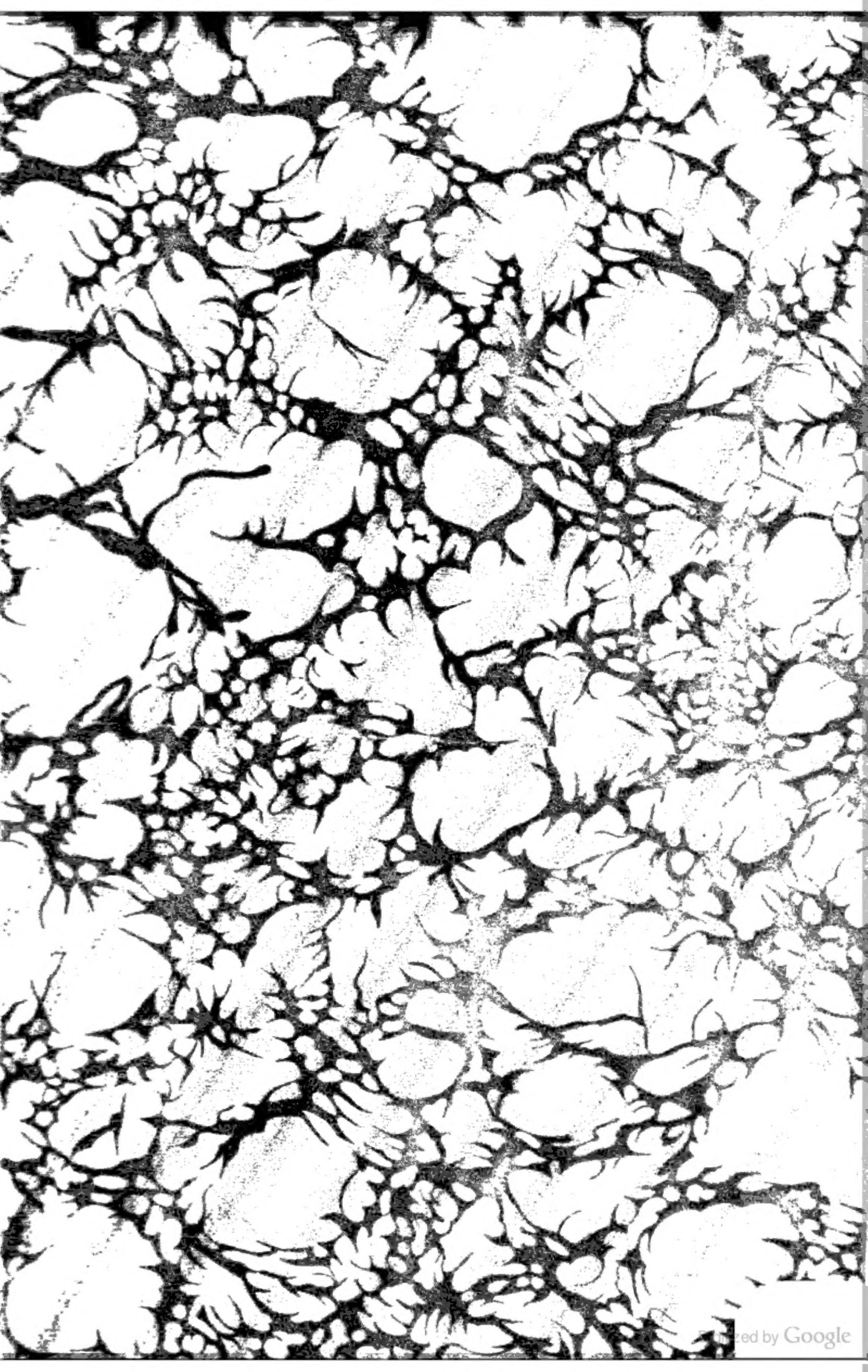



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LES

VIES DES SAINTS

ET FÊTES DE TOUTE L'ANNÉE.

Saint Luc raconte, aux Actes des apôtres, que le roi Hérode, surnommé Agrippa, fils d'Aristobule, pour faire plaisir aux Juifs, après qu'il eût fait trancher la tête à saint Jacques le Majeur, patron d'Espagne, et frère de saint Jean l'Évangéliste, il fit aussi prendre saint Pierre, comme le chef de tous les disciples de Notre-Seigneur, et le capitaine général des autres. Mais pensant qu'il n'étoit pas à propos de le faire mourir aux fêtes de Pâques, il le fit mettre en prison, attaché de deux chaînes, et gardé de deux soldats toujours à ses côtés, outre les gardiens des portes de la prison et de la ville; en sorte qu'il n'étoit pas humainement possible d'échapper de ses mains.

Toute l'Église ressentit ce coup, non sans raison, et s'assembla pour faire des prières continuelles et ferventes : suppliant le souverain Pasteur de ne permettre pas que son troupeau fût privé de celui auquel il l'avoit recommandé par trois fois, lorsqu'il se trouvoit le plus environné de loups carnassiers qui le vouloient dévorer. Notre-Seigneur exauça les prières de ses serviteurs, et la nuit de devant le jour destiné pour faire mourir le saint apôtre, pendant qu'il dormoit attaché avec ses chaînes, un ange entra dans la prison, qui l'éclaira d'une grande splendeur parmi ces ténèbres. Il l'éveilla, lui disant qu'il s'habillât, qu'il prît ses souliers et le suivît, à quoi il obéit aussitôt; se trouvant détaché de ses chaînes; il passa au travers de la première et de la seconde garde, et la porte de la ville (qui étoit de fer) s'ouvrit. Quand saint Pierre fut libre, l'ange disparut. Saint Pierre, qui pensoit rêver, vit alors que c'étoit la vérité, et que Notre-Seigneur l'avoit délivré des mains d'Hérode, qu'il avoit détruit ses desseins, et frustré les Juifs de leur vaine espérance. Voilà le premier sujet pour lequel on célèbre sa fête.

L'autre, c'est que Notre-Seigneur veut glorifier ses serviteurs, et honorer les travaux qu'ils endurent pour l'amour de lui. Car comme il n'y a rien de plus agréable à Dieu que de souffrir beaucoup pour lui, de même il départ ses peines à ses serviteurs, et et plus libéralement à ceux qui sont ses intimes, comme étoit l'apôtre saint Pierre, permettant qu'il fût affligé et emprisonné par

le roi Hérode, pour lui apprendre à faire peu d'état du pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, et de donner la santé avec son ombre seule à tous les infirmes qui étoient exposés où il devoit passer. C'est ainsi que l'apôtre saint Paul appelle les Philippiens compagnons de sa joie, c'est-à-dire du plaisir qu'il recevoit de se voir emprisonné pour Jésus-Christ : et voulant recommander à ceux d'Éphèse de s'avancer en la vocation qu'ils avoient commencée; pour les presser à le faire, il leur dit : *Voyez que moi, qui suis garrotté et enchaîné pour Jésus-Christ, je vous prie de cela : car il n'y a rien de si glorieux pour moi ni de si profitable pour vous que mes liens.*

Saint Pierre en disoit autant des siens, et généralement tous les saints qui souffrent pour Jésus-Christ en font le même état. Et ce Seigneur qui est magnifique, afin de leur donner (même dès cette vie) la récompense de cette gloire, et le contentement qu'ils reçoivent de souffrir pour l'amour de lui, il permet non-seulement qu'on fasse honneur aux corps et aux membres qui ont souffert, mais aussi aux instruments de leur martyre. C'est pourquoi saint Jean Chrysostôme dit en un sermon publié sous son nom, ces paroles : *L'apôtre se paroit de ses chaînes comme de pierres précieuses; il marchoit plus content de les porter que s'il eût été revêtu de la pourpre des rois, sachant que c'étoient plutôt des instruments de sa gloire que de sa peine, des fleurons de sa couronne que des fers de son tourment. L'Église conserve encore aujourd'hui ces mêmes chaînes, qui servent d'ornement à l'Épouse de Jésus-Christ, et tout le peuple chrétien les baise et les honore, espérant obtenir par cette dévotion le pardon de leurs péchés.*

En effet, nous voyons que les chaînes de saint Pierre ont toujours été fort respectées. Aux Actes de saint Alexandre, pape et martyr, il est marqué qu'il dit aux chrétiens, qui baisoient les fers dont il étoit attaché : *Ne baisez point mes liens, mais plutôt adressez-vous aux chaînes de saint Pierre pour les baiser et les révérer.* Le Pape saint Grégoire écrit que les souverains pontifes avoient accoutumé d'envoyer de la limure des chaînes de saint Pierre, enchassée dans une petite clef d'or, qui avoit été sur le

sépulcre du saint apôtre, comme un rare présent. Ce même saint Grégoire envoya une de ces clefs à Childebert, roi de France, et lui manda : *Nous vous envoyons aussi les clefs de saint Pierre, dans lesquelles il y a de la limure de ses chaînes, afin que les portant au col, elles vous préservent de tous maux.*

On lit en une autre épître qu'il adressa à Théotiste : *De plus,* dit-il, *pour la bénédiction de saint Pierre, je vous envoie une clef qui a été sur son saint corps, par laquelle Dieu a fait le miracle que je vous vais raconter. C'est qu'un Lombard, qui se moquoit de la clef, qu'il vouloit couper avec un couteau pour en avoir l'or, fut possédé de l'esprit malin; il se donna dans la gorge un coup du même couteau, et mourut sur le champ.*

Et non-seulement l'Église a voulu honorer les chaînes de saint Pierre comme celles de saint Paul et des autres saints, mais elle a institué une fête particulière pour cet effet; ce qui ne se pratique point pour les chaînes de pas un des autres saints; car il semble que cette sorte d'honneur devoit être réservé à ce saint apôtre, prince de l'Église, auquel Dieu avoit donné tout pouvoir de détacher les liens de nos péchés.

L'occasion d'instituer cette fête fut celle-ci : Eudoxie, femme de l'empereur Théodose le Jeune, allant par dévotion visiter les Saints Lieux de Jérusalem, on lui donna les deux chaînes dont saint Pierre avoit été attaché par le commandement d'Hérode. Saint Jean Chrysostôme dit que quelques-uns des soldats qui gardoient saint Pierre, lesquels se convertirent depuis, les prirent, les cachèrent et les gardèrent. De ces deux chaînes que Juvénal, évêque de Jérusalem, donna à Eudoxie, elle en porta une à Constantinople et envoya l'autre à Rome, comme un précieux trésor, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien III. Ces chaînes furent reçues avec tant de joie à Constantinople et à Rome, qu'en l'une et en l'autre ville on en fit une fête avec beaucoup de solennité.

Un miracle arriva à Rome, qui accrut la dévotion de ces chaînes, car Eudoxie ayant porté au Pape la chaîne que sa mère lui avoit envoyée, le Pape fit aussi venir celle dont le saint apôtre avoit été lié à Rome, du temps de l'empereur Néron : et comme on les mit

l'une auprès de l'autre pour les comparer, elles se joignirent toutes deux en une seule, de même que si elles fussent sorties d'un même ouvrier. A cause de cet excellent miracle, qui fut suivi de plusieurs autres, Eudoxie fit bâtir une église en l'honneur de saint Pierre, qui s'appeloit du titre d'Eudoxie, à présent Saint-Pierre aux Liens; on y garde cette chaîne, ou plutôt ces deux chaînes, qui sont fort révérées : et le premier jour d'août (qui est fort solennisé à Rome), toute la ville vient en grande dévotion les toucher, les baiser et les mettre sur sa tête.

Longtemps après, en l'an 969, il arriva qu'un comte de la cour de l'empereur Othon II étant à Rome, fut tellement possédé du diable, qu'il se mordoit et se déchiroit lui-même, sans que personne l'en pût empêcher. L'empereur le fit mener au Pape, qui étoit alors Jean XIII, pour faire mettre sur lui la chaîne de saint Pierre : car tous les autres remèdes dont on s'étoit pu aviser ne lui avoient de rien profité. Ce seigneur, qui étoit si furieux, s'apaisa tout aussitôt qu'on lui mit cette chaîne au col; et le diable écumant par sa bouche et jetant des cris épouvantables, le laissa sain, comme s'il n'eût jamais eu de mal.

Un évêque de Metz, nommé Diodéric, se trouva présent à ce miracle; il prit la chaîne et dit qu'on lui couperoit plutôt la main qu'il la rendit : enfin, après plusieurs contestations et disputes, l'empereur obtint du Pape qu'il lui donnât une boucle de la chaîne, dont il se contenta, et le peuple demeura plus affectionné au saint apôtre, et désireux d'honorer cette chaîne.

Le cardinal Baronius, au cinquième tome de ses *Annales*, écrit expressément des chaînes de saint Pierre et de l'institution de cette fête, ainsi qu'aux *Annotations du Martyrologe*. Sigebert en parle en sa *Chronique* de l'an de Notre-Seigneur 969.

LA VIE DE SAINT FÉLIX,

MARTYR.

Tous les Martyrologes, le Romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, parlent de saint Félix, martyr de Girone, principalement celui d'Adon, qui est le plus communément suivi par les auteurs des Vies des saints d'Espagne.

Le saint faisoit à Girone l'office d'apôtre et de prédicateur de l'Evangile, au grand contentement des chrétiens, et à la confusion des gentils. Dacien le sut; il envoya commission à Ruffin, son lieutenant, de le prendre et de l'honorer, s'ils vouloit adorer les faux dieux, suivant le commandement des empereurs, ou de le faire mourir par les plus cruels tourments qu'il pourroit inventer; s'il le trouvoit obstiné. Il fut pris; et Ruffin ne l'ayant pu réduire à sa perfidie, le fit fouetter rudement pieds et mains liés, puis il le fit jeter au plus profond cachot de la prison, pour lui faire souffrir la faim et la soif. On le tira de ce cachot, et il fut attaché à la queue de deux fortes mules, qui le traînèrent par les rues de Girone, déchirant son corps de toutes parts. Etant ramené à la prison, il fut visité, consolé et guéri de ses plaies par un ange.

Le lendemain il fut derechef tourmenté; ce que les bourreaux exécutèrent si cruellement, qu'ils lui tinrent depuis le matin jusqu'au soir les pieds attachés en haut, et la tête en bas, lui ratissant les côtés et le corps avec des peignes de fer, sans que le saint fit paroitre aucun sentiment de douleur. Il passa la nuit suivante dans la prison, où les gardes aperçurent une lumière céleste qui l'éclairoit, et entendirent la mélodieuse harmonie des anges qui le consoloient. Ruffin sachant cela, et indigné de se voir tant de fois vaincu, commanda qu'on le jetât dans la mer

pieds et mains liés; il fut mené à environ une lieue du bord, et précipité.

Mais que peuvent les hommes contre le Seigneur des eaux, et de tout ce qui est créé? les anges délièrent le saint martyr et l'amenèrent sur l'eau jusqu'au rivage : dont Ruffin s'offensant plus que jamais, il le fit écorcher et lui fit déchirer la peau avec des ongles d'acier, en sorte qu'on lui voyoit les os, et les bourreaux lui donnèrent tant de coups les uns sur les autres, qu'il trépassa en ce tourment. Son corps fut enterré au même sépulcre qu'il s'étoit préparé : ce qui arriva le premier jour d'août, auquel tous les Martyrologes parlent de saint Félix de Girone.

Ce saint est fort renommé en Espagne, où on lui porte une particulière dévotion. Le poëte Prudence le célèbre comme un saint; et le roi Récarède offrit à son tombeau, à Girone, une couronne d'or. Novite, évèque de Girone, honoroit et révéroit soigneusement le tombeau de saint Félix, en son église. Saint Euloge le donne pour exemple de ceux qui s'offrirent au martyre. Le Bréviaire de Tolède contient un hymme de saint Félix. Grégoire de Tours écrit de lui ce miracle :

Certains larrons étant entrés en l'église de Saint-Félix de Girone, l'un deux déroba plusieurs ornements d'or, de soie et de pierres précieuses qu'il emporta. Il rencontra sur le chemin un homme en forme de pèlerin, qui lui demanda où il alloit; auquel il répondit: *Si tu veux m'être secret je te montrerai un grand trésor.* Le passant le lui promit. Alors il lui montra son larcin, en disant : *Si je puis vendre cela, je serai riche.*

J'ai une maison fort secrète, dit le passant, *et beaucoup de bons amis en divers lieux : si tu le veux apporter chez moi, tu le vendras après à ton aise*

Le larron s'y accorda et le suivit : mais pensant être bien loin, il se trouva dans Girone (Dieu lui ayant ébloui les yeux), et étant à la porte de l'église du saint : *Voilà,* dit le passant, *ma maison, tu y peux bien laisser ces hardes que tu as.* Le larron se déchargea, alors Dieu lui désilla les yeux, et il reconnut que c'étoit l'église de Saint-Félix qu'il avoit volée; et le saint, qui lui étoit ap-

paru en habit de pèlerin, disparut à l'instant. Le larron se repentit alors, et confessa la faute qu'il avoit faite, avec ce qui lui étoit arrivé par le chemin.

Saint Grégoire de Tours dit de plus, qu'à Narbonne ils avoient quelques reliques de saint Félix dans une église que le roi Alaric fit abattre par le conseil d'un de ses courtisans, nommé Léon, afin d'avoir la vue de son palais libre sur un lieu de plaisance qui étoit près de là : on détruisit l'église du saint, mais l'auteur de ce conseil devint aveugle.

LA VIE DES SEPT MACHABÉES,

FRÈRES ET MARTYRS.

L'histoire de ce martyre est bien au long décrite au deuxième livre des Machabées, au chapitre 7 en cette sorte :

Au temps qu'Antiochus Epiphane entra à Jérusalem, il profana et pilla le temple, saccagea toute la ville, fit mourir la plupart des habitants, et commit des cruautés étranges pour ruiner les Juifs qu'il haïssoit à mort. Le chef-d'œuvre de ses méchancetés fut de les forcer à l'idolâtrie et à la transgression de leur loi, afin que Dieu irrité contre eux les abandonnât, et les mit hors de sa protection. Après qu'il eut fort tourmenté un vénérable vieillard, nommé Éléazar, des premiers d'entre les Scribes, qui aima mieux perdre la vie que de contrevenir à la loi de Dieu, ou de feindre de l'avoir violée, craignant de scandaliser le monde, ou de donner occasion aux jeunes gens de faillir à son exemple, on amena devant le roi une femme avec sept enfants. On leur commanda de manger de l viande qui étoit défendue par la loi, à quoi ne voulant pas obéir,

on les fouetta de nerfs de bœuf, avec menace d'user de plus rigoureux tourments s'il en étoit besoin.

L'aîné des sept frères, nommé Machabée, répondit : *Ne pense pas, ô roi, nous épouvanter par tes menaces : car nous sommes prêts d'endurer plutôt la mort que de faire rien qui soit contraire aux commandements de la loi de Dieu.*

Le roi irrité fit chauffer de grandes chaudières de cuivre, et ayant fait couper la langue au premier qui lui avoit parlé si hardiment, il lui fit écorcher la peau de la tête; puis, lui ayant encore fait couper les extrémités des pieds et des mains, il le fit mettre dans une de ces grandes chaudières à sec, où il grilloit peu à peu, jusqu'à ce qu'il fût mort en présence de sa mère et de ses autres frères, qui s'encourageoient les uns les autres à endurer de semblables tourments, et demandoient à Dieu la grâce de les pouvoir supporter.

Le second frère passa par la même rigueur, et, étant aux abois de la mort, se tourna vers le roi, et lui dit : *O pervers! tu nous ôtes la vie, mais le Roi du ciel nous ressuscitera en la vie éternelle, puisque nous endurons la mort plutôt que de violer sa loi.*

On s'adressa au troisième, auquel, après beaucoup de tourments, on demanda sa langue pour la couper. Il la tira aussitôt, et étendit ses mains avec une merveilleuse constance, en disant : *J'ai reçu ces membres de Dieu, et je me réjouis de les offrir maintenant pour sa loi, parce que je suis assuré qu'il me les rendra beaucoup meilleurs en la vie éternelle.*

Le roi demeura fort étonné, en voyant le courage et la valeur de ce jeune homme, qui endurant de si cruels tourments, ne faisoit pas paroître qu'il sentît aucune douleur.

On amena le quatrième qui, au milieu des tourments, dit au roi : *Il est beaucoup plus expédient que nous mourrions par tes mains pour ressusciter, et vivre éternellement avec Dieu, que de souffrir ce que tu endureras au jour de la résurrection, non en la vie, mais en enfer.*

Ils empoignèrent aussitôt le cinquième, qui disoit dans les tourments : *Ne pense pas que pour avoir puissance de tourmenter nos*

corps, Dieu nous ait oubliés comme toi, qui verras un jour tomber le fléau de Dieu sur toi et sur tes enfants, lequel t'affligera et te terrassera de sa puissante main.

Le sixième dit au tyran : *Nos péchés ont mérité les tourments que nous endurons, et je crois que le tort que tu nous fais te sera bien cher vendu, et que tu le payeras d'une peine plus rigoureuse.*

A leurs morts et à leurs souffrances assistoit leur sainte mère, digne d'une éternelle mémoire, qui les voyant mourir, et surmontant l'amour de la nature par l'espérance qu'elle avoit en Dieu, les encourageoit l'un après l'autre avec des paroles vertueuses et pleines de sagesse : *Mes enfants,* disoit-elle, *je ne sais comment vous fûtes conçus en mon sein; car je ne vous ai pas donné l'esprit, l'âme et la vie que vous avez, ni formé vos membres; mais le Seigneur, qui est la source originelle de toutes choses, vous créa en moi, et il vous donnera une seconde fois la vie par sa grande miséricorde, puisque vous méprisez maintenant les vôtres, pour observer ses commandements.*

Les six frères étant morts, et le roi Antiochus se voyant vaincu par ces jeunes hommes, s'adressant au plus jeune qui restoit, il commença à le flatter, lui jurant et lui promettant qu'il le feroit riche et puissant, s'il vouloit renoncer à la loi de ses ancêtres. De plus, il appela sa mère, la chargeant de conseiller à son dernier fils de ne se pas laisser mourir, comme ses autres frères avoient fait.

Elle répondit qu'elle montreroit à son fils ce qui lui seroit le plus convenable, mais, se moquant du tyran, elle s'en approcha, et lui dit en sa langue : *Mon fils, aie pitié de moi qui t'ai porté neuf mois en mes entrailles, nourri trois ans de mon lait et entretenu jusqu'à l'âge où tu es; je te prie de regarder le ciel et la terre, et ce qui est contenu en l'univers, et de te souvenir que Dieu a fait tout cela de rien : car étant muni de cette considération, tu ne craindras pas ce cruel tyran, et, à l'exemple de tes frères, tu endureras ces tourments aussi courageusement qu'eux, afin que je jouisse à jamais d'eux et de toi.*

Le septième fils, animé par les paroles de sa mère, retourna dire au tyran : *O artisan de toute malice et de toute cruauté! penses-tu échapper des mains de Dieu? Nous autres nous sommes justement punis pour nos péchés : mais le Seigneur qui est à présent irrité contre nous, sera bientôt apaisé et nous montrera une affection paternelle. O cruel et méchant homme, altéré de notre sang! ne t'égare pas trop en tes vaines espérances, car tu n'es pas encore échappé du jugement de Dieu tout-puissant, et scrutateur des cœurs. Mes frères, après avoir un peu enduré, sont maintenant en son repos, mais tu seras puni de ton orgueil par un juste jugement de Dieu. Mes frères et moi avons exposé nos vies pour la défense des lois que Dieu nous a données, le suppliant d'apaiser son ire, afin qu'il jette bientôt un amoureux regard sur son peuple, et qu'il te fasse confesser à force de tourments, qu'il est seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre. Le courroux de Dieu contre les Hébreux finira en mes frères et en moi, et sera apaisé par notre sang.* Le tyran redoubla sa fureur sur ce dernier, et le fit tourmenter plus que tous les autres ensemble : ce qu'il endura fort constamment.

Après la mort des sept enfants, le tyran fit aussi mourir la sainte et valeureuse mère, digne de gloire et de louange éternelle, non-seulement pour avoir porté de tels enfants, mais aussi pour les avoir nourris en la crainte de Notre-Seigneur, et les avoir vus périr devant ses yeux avec une telle résolution, qu'elle les exhortoit à mourir joyeusement pour la foi, dont elle faisoit plus d'état que de l'affection maternelle : estimant que mourir pour Dieu, c'étoit véritablement vivre. C'est pourquoi les plus grands docteurs de l'Egise ne peuvent assez louer cette sainte mère et ses enfants. Saint Grégoire de Nazianze a fait une oraison à sa louange ; saint Jean Chrysostôme en parle dans une homélie particulière ; saint Augustin, aux sermons 109 et 110 ; saint Jérôme, dans son livre des Auteurs ecclésiastiques ; saint Ambroise, au livre de Job, chapitres 10 et 12 ; Théophile Alexandre, saint Léon Pape, Gaudence, Eusèbe Emisène, et plusieurs autres, célèbrent le martyre des sept frères et de leur mère.

De plus toute l'Eglise catholique, qui ne solennise point ordi-

nairement la fête des saints de l'Ancien Testament, la célèbre de ceux-ci, leur martyre ayant été si signalé, afin d'exciter les chrétiens par cet exemple à mourir courageusement, quand l'occasion s'en présentera, pour la loi évangélique, puisque ces bienheureux frères donnèrent si librement leur vie, de peur de contrevenir à l'ancienne loi.

L'Eglise célèbre aussi la mémoire de ces saints frères pour nous donner à entendre que tous ceux qui se sont sauvés dans l'Ancien Testament appartiennent au Nouveau, et que la force des martyrs, qui y sont morts pour la loi et la vérité de Dieu, leur a été donnée par Jésus-Christ, nous montrant que tous les justes du Vieux et du Nouveau Testament ne font qu'une même Eglise, et sont membres d'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef.

Josèphe, auteur juif, a écrit l'histoire de ces saints; il dit que la mère s'appeloit Salomone, l'aîné des enfants Machabée, le second Aët, le troisième Machir, le quatrième Judas, le cinquième Achas, le sixième Arat, et le septième Jacob; qu'ils étoient tous natifs d'un village de Judée, nommé Sozandre, et qu'ils furent appelés Machabées. Le Martyrologe romain porte que leurs saintes reliques ont été transférées à Rome, et mises au titre d'Eudoxie, qui est celui de Saint-Pierre aux Liens.

LA VIE DE SAINT ETHELWODE,

ÉVÊQUE.

AN 984.

Jean XIV, pape. — Othon III, empereur.
Lothaire, roi.

Saint Ethelwode étoit Anglois, natif de la ville de Winchester, issu de parents nobles et pieux : sa mère étant enceinte de lui,

Notre-Seigneur lui découvrit en songe que l'enfant qui étoit dans son sein seroit grand serviteur de Dieu, et une lumière de l'Eglise. Ethelwode grandit en âge et en vertu : son bel esprit, sa mémoire excellente, et l'assiduité qu'il mettoit à l'étude, l'élevèrent au rang des plus doctes. Il se fit prêtre, et pour s'en rendre capable, s'enferma dans le monastère de Glastenbury, où il prit l'habit religieux de la main de saint Dunstan, s'adonnant à l'oraison, aux jeûnes et à la pénitence, avec une si exacte observance de sa règle, qu'il servoit de miroir aux autres religieux, et de portrait de toute vertu. Le roi Ethelred, ayant eu avis de la sainteté d'Ethelwode, lui donna une terre où il y avoit auparavant un petit monastère, qui étoit pour lors ruiné, et s'appeloit Abingdon. Le saint le fit rebâtir aux dépens du roi, et le remplit de religieux pleins de vertus et d'exemples d'une rare sainteté.

Il y avoit un religieux entre autres, nommé Elstan, merveilleusement simple et obéissant, qui avoit soin de nourrir les manœuvres du couvent. Ethelwode voulut éprouver sa docilité et instruire les autres par son exemple. Il lui dit que s'il étoit vraiment obéissant et soldat de Jésus-Christ, il mît la main dans la marmite qui bouilloit, et qu'il en tirât une portion de viande. Alors Elstan, docile à la voix de son supérieur, fit ce qui lui étoit commandé, sans recevoir aucun mal : car Notre-Seigneur prit tant de plaisir à son obéissance, qu'il le préserva de l'ardeur du feu. Dans la suite, il fut abbé de ce monastère, et après évêque de la ville.

Entre les vertus d'Ethelwode, il étoit fort adonné au service divin, et disposé à bâtir des églises où Notre-Seigneur fût honoré et adoré. L'esprit malin en avoit un tel dépit, qu'un jour qu'il ordonnoit de travailler à un certain bâtiment, il fit tomber sur lui un soliveau qui le jeta par terre et lui rompit toutes les côtes gauches : mais Dieu le guérit en peu de temps.

Le roi le fit ensuite sacrer évêque de Winchester. Etant assis dans ce siége, il trouva que les chanoines étoient beaucoup déchus de l'ancienne observance de leur sainte institution, et qu'ils vivoient fort scandaleusement. Après en avoir consulté avec le roi, et obtenu la permission du Saint-Siége, il ôta les chanoines, et mit

à leur place des religieux d'Abingdon, qu'il gouvernoit en qualité d'abbé et d'évêque. Ceux qui avoient été chassés à cause de leur mauvaise vie, ne songèrent pas à s'amender, mais à se venger de celui qui les avoit justement punis ; ils lui firent avaler du poison. Sitôt qu'il l'eut bu, il changea de couleur, et sentant le venin qui l'affoiblissoit grandement, il se leva de table, se mit au lit, et commença à se blâmer soi-même, en disant : *Où est la confiance en Dieu que tu as si souvent prêchée aux autres ? Si Notre-Seigneur te veut aider, le poison ne te sauroit nuire ; ne doute pas qu'il ne lui fasse perdre sa force, et que tu ne sois hors de danger*. Tandis qu'il parloit ainsi, le venin demeura sans vertu, et le saint fut préservé de mal, se levant du lit avec un visage riant et joyeux.

Il y avoit alors bien peu de monastères en Angleterre, parce que les guerres et les troubles en avoient ruiné la plupart; il ne s'en trouvoit plus guère qu'en Gascogne et à Abingdon. Le saint, prévoyant combien il étoit important à tout le royaume qu'il fût rempli de religieux qui servissent Dieu en état de perfection, fonda plusieurs monastères d'hommes qui vivoient comme des anges.

Notre-Seigneur envoya de son temps une extrême famine par toute l'Angleterre, où le peuple mouroit de faim : le saint évêque, afin d'y pourvoir, amassa tous les pauvres qu'il put trouver, et les sustenta du revenu de l'Église : après qu'il fût dispensé, il prit les riches ornements, croix, calices, et autres vaisseaux sacrés, employant libéralement les trésors de l'Église à secourir et à nourrir les pauvres. Il se trouva assez de gens qui prirent en mauvaise part la piété de l'évêque, estimant que les choses précieuses de l'Église, qui ont été une fois dédiées au service divin, ne devoient plus être converties en usage profane : mais le saint soupirant du plus profond de son cœur, répondit qu'il ne savoit comment l'or et l'argent et les autres ustensiles se devoient garder sans y toucher, pendant que l'homme qui est l'image de Dieu, racheté de son précieux sang, mouroit de faim et de nécessité, et qu'on le pouvoit secourir avec cet or et cet argent.

Le diable tenta un religieux de dérober les deniers du couvent,

saint Ethelwode commanda que celui qui les avoit pris se confessât, afin qu'il les pût rendre avec sa bénédiction. Le religieux qui les avoit dérobés fit la sourde oreille, et comme il étoit tombé dans le larcin, il se laissa aussi aller à la désobéissance. Alors le saint assembla le chapitre, et dit : *Puisque le religieux sacrilége ne veut pas rendre avec la bénédiction l'argent qu'il a dérobé, qu'il le rapporte avec la malédiction de Dieu tout-puissant, et qu'il demeure par notre autorité lié en l'âme et au corps.*

Chose merveilleuse! les bras de ce pauvre larron furent invisiblement liés, en telle sorte qu'il ne les put jamais remuer, quoiqu'il fût libre des autres membres de son corps. Cela le contraignit d'avouer son péché, d'en demander le pardon et la bénédiction du supérieur, qui en un instant lui rendit l'usage de ses bras.

Comme il veilloit une nuit en lisant un livre, le sommeil le pressa si fort qu'il s'endormit, et la chandelle allumée tomba sur son livre, mais bien qu'elle achevât de brûler, le livre n'en fut pas endommagé.

Enfin, après avoir gouverné saintement son Église vingt-quatre ans, et éclaté entre toutes sortes de vertus, il parvint à l'heureux terme de sa vie, et rendit son esprit à Dieu, le premier jour d'août l'an 984, sous le règne d'Etelred. Son corps demeura aussi frais que s'il eût été en vie. Il fut inhumé dans sa cathédrale, où se firent plusieurs miracles.

La vie de saint Ethelwode a été écrite par Wolstan, religieux de Winchester : Surius la rapporte en son quatrième tome. Le Martyrologe romain en fait mention le premier jour d'août. Le cardinal Baronius en parle en ses *Annotations;* avec Jean Molan, aux *Additions* d'Usuard. Polydore Virgile, en l'*Histoire d'Angleterre,* livres 4 et 5, en fait mention.

LA VIE DE SAINT FRIARD,

RECLUS.

AN 658.

Saint Vitalien, pape. — Constant, empereur.
Clovis II, roi.

Saint Friard étoit Breton de nation, natif de Nantes, possédant une fort médiocre fortune, puisqu'il étoit obligé de labourer la terre pour subvenir à ses nécessités. Dès son enfance, il s'adonna fort à la dévotion, fréquentant les églises avec un zèle et une affection qui vraiment surpassoient l'ordinaire de ceux de son âge et de sa qualité.

On ne trouve rien touchant son instruction et son éducation par ses parents en son enfance : ce qui fait encore juger de leur bassesse et de leur pauvreté : car s'il eût été enfant de quelque grand seigneur, on n'eût que trop recherché les moindres de ses actions. Mais il n'a eu aucun besoin de la noblesse et de la grandeur de son extraction pour se rendre admirable à la postérité; par ses vertus et par ses perfections il s'est lui seul assez fait connoître et estimer de chacun pour ce qu'il est maintenant.

Entre toutes les vertus qu'il chérissoit le plus, il faisoit grand état de la chasteté, et n'avoit rien tant à contre-cœur, que de voir quelque action déshonnête, d'entendre quelques paroles sales, ou des discours lascifs. Cette candeur et cette pureté éblouissoient la vue de ceux qui conversoient avec lui. Mais ce fut toute autre chose, lorsqu'il eut passé les emportements de la jeunesse : car la dévotion qui avoit pris naissance avec lui, croissoit aussi en pro-

portion de son corps ; ce qui fomentoit et nourrissoit cette grande chasteté, et la faisoit s'affermir.

Ces deux vertus, la piété et la chasteté, sont à la vérité deux sœurs jumelles; l'on ne peut conserver la chasteté que par un grand soin de s'entretenir avec Dieu, de s'éloigner des conservations et de la vanité du siècle. Beaucoup de jeunes gens désireroient bien garder la chasteté : mais le mal est, qu'ils négligent la dévotion, et c'est ce qui les trompe, l'une ne marchant point sans l'autre. Vous allez voir comment notre bon saint s'y comportoit.

Il étoit continuellement en oraison, de sorte qu'aucune action ne l'empêchoit et ne le détournoit de prier Dieu. S'il alloit quelquefois à son travail de compagnie, quelques discours que tinssent ses compagnons, il prioit toujours Dieu, et l'invoquoit à son aide : quelques fois même il se retiroit, afin de fuir le moindre divertissement, et de vaquer plus librement à ses prières; ses compagnons en rioient entre eux : et il ne le reconnoissoit que trop, mais il savoit fort bien que le monde se moque de ce que Dieu a pour très-agréable; et il se rioit de son côté de leur moquerie. Le soir, étant de retour de son travail, tandis que tout le monde prenoit le repos, il passoit presque la nuit entière en oraison.

Il avoit souvent et presque toujours à la bouche ces paroles : *Mon Dieu vienne à mon aide, qui a créé le ciel et la terre;* il faisoit le signe de la croix sans cesse sur ses yeux et sur ses oreilles : ce que ses camarades de travail tournoient en risée; mais Dieu leur fera bientôt connoître leur faute, et rechercher celui qu'ils railloient.

Il arriva pendant la moisson, comme ils étoient en pleine campagne à couper les blés, qu'ils rencontrèrent un essaim de gros frelons, lesquels irrités par les moissonneurs qui avoient marché sur leur nid, s'émurent en l'air parmi eux, et les contraignirent de s'enfuir. Comme chacun cherchoit le moyen de se remettre au travail, ils s'avisèrent quasi comme par moquerie, que ce bon homme qui étoit au milieu d'eux, et disoit toujours : *Dieu soit à mon aide, qui a fait le ciel et la terre*, se munissant du signe de la croix, les pourroit peut-être soulager par ses prières et par ses

signes de croix, en conjurant ces mauvais animaux, ou autrement. *Où est cet homme tout béni*, disoient-ils : *où est celui qui ne cesse de prier Dieu, et de faire le signe de la croix sur ses yeux et sur ses oreilles? Çà, ça, qu'il s'approche, et qu'il nous chasse ces frelons par son oraison.*

Saint Friard, connoissant que tous ces discours tournoient à la dérision et au mépris de la puissance de Dieu, se jeta sur la terre à genoux, fit sa prière à Dieu; puis faisant le signe de la croix, il se leva en disant à son ordinaire : *Mon Dieu soit en mon aide, qui a fait le ciel et la terre.* Chose admirable! ces animaux se retirèrent aussitôt dans leur creux, sans plus les incommoder : et ainsi les ouvriers continuèrent leur travail, admirant dorénavant celui qu'ils avoient méprisé. Dieu voulut faire paroître sa faveur envers saint Friard, montrer par là sa puissance, et combien il honore ses fidèles serviteurs, même aux choses de moindre importance.

Comme saint Friard étoit un jour monté sur un arbre, il arriva que la branche sur laquelle il se portoit s'étant éclatée et rompue, il ne pouvoit pas éviter de tomber par terre, avec grand danger de se fracasser le corps. Son seul recours fut à Dieu; il l'invoqua particulièrement à son aide, en criant : *Jésus-Christ tout-puissant, sauvez-moi.* Et roulant doucement de branche en branche, il tomba par terre sans se blesser aucunement; puis en se relevant il dit : *Mon Dieu soit en mon aide, qui a fait le ciel et la terre.*

Dès lors il reconnut combien la foiblesse de l'homme est grande, qui ne peut rien de lui seul, sans l'aide et sans le secours divin; mais avec lequel il vient à bout des plus hautes et des plus difficiles entreprises. C'est pourquoi il commença à raisonner à part lui et à se dire : *Quoi! qu'ai-je à faire ici-bas dans ce tracas du monde? que me sert si peu de commodité que j'acquiers avec tant de difficulté? pourquoi ne quitterois-je pas tout pour suivre celui qui m'a tout présentement préservé du danger de la mort où j'étois?*

Aussitôt, sans plus différer, il dit adieu au monde, abandonna sa maison, oublia ses parents, sa patrie, et se retira en un désert, dans une île nommée Vindonite, assez proche de la ville de Nan-

tes, afin d'y pouvoir plus librement s'adonner à l'oraison, et servir Dieu seul sans empêchement. Il s'associa avec un abbé voisin, appelé Sabaudus, qui avoit autrefois été officier du roi Clotaire, et qui avoit quitté son monastère pour vivre plus austèrement en cette retraite. Un autre nommé Secundel, qui étoit diacre, se joignit aussi avec eux. Mais peu de temps après l'abbé Sabaudus se retira de leur compagnie, et retourna en son abbaye, où bientôt il fut misérablement tué.

Saint Friard et Secundel demeurèrent cependant fermes et constants en leur ermitage, menant une vie plutôt d'anges que d'hommes. Mais le diable, ennemi mortel du bonheur des humains, ne les laissa pas longtemps sans les séparer par un stratagème étrange.

Le pauvre Secundel étant une nuit en ses exercices ordinaires de spiritualité, ce tentateur lui apparut revêtu de la forme de Jésus-Christ, le congratula de sa sainteté de vie, lui représenta toutes ses vertus, lui persuada qu'il l'avoit écrit au livre de vie, et qu'il désiroit maintenant qu'il goûtât par avance le contentement de ses élus. *Je suis Jésus-Christ,* lui dit-il, *à qui tu adresses tous les jours tes prières; je te dis que la récompense éternelle t'est assurée pour toutes tes bonnes œuvres, et que je t'ai mis au rang de mes saints. Sors maintenant de cette île, et va nourrir mon troupeau par tes prédications, qui seront accompagnées de miracles, en rendant la santé à tous les malades.*

O diable trompeur! Ce pauvre ermite n'étant pas encore des plus aguerris à de tels combats, fut bientôt vaincu de l'ennemi, et, par ses amorces, tiré de sa cellule. Il sortit sans en rien communiquer à saint Friard son compagnon, alla par la campagne et fit beaucoup de merveilles, ainsi que le diable le lui avoit dit. Quelques temps après, ravi du contentement qu'il avoit de faire tant de miracles, pour lesquels il étoit si respecté, qu'on le tenoit pour un saint, il retourna voir son compagnon, afin de lui donner avis de ces bonnes nouvelles, et de lui persuader de sortir pour faire de même.

Saint Friard d'abord ne goûta pas bien ce discours; et lui de-

mandant ce que cela vouloit dire, l'autre lui raconta franchement comme tout s'étoit passé. Mais tant s'en faut que saint Friard fût touché de pareille affection, qu'au contraire il commença à soupirer et à déplorer le malheur de ce pauvre aveugle. *Hélas, mon ami,* lui dit-il, *ça été le diable qui vous a séduit par ses sifflements. Allez promptement faire pénitence, de peur que dorénavant il ne vous trompe encore.*

A ces mots, le pauvre Secundel tout effrayé, reconnut bien alors qu'il étoit dans l'erreur : de sorte que craignant de faire une perte entière de son âme, il se jeta aux pieds du bon saint, et le supplia de faire prière à Dieu pour lui. *Or sus,* dit saint Friard, *priez aussi de votre part, afin que nous obtenions plus facilement la rémission de votre péché : car Dieu n'est pas difficile envers ceux qui reconnoissent l'avoir offensé, et lui en demandent pardon.*

Comme ils étoient en prières, chacun en sa cellule, le diable qui ne dort jamais, se présenta derechef au pauvre Secundel, sous la même forme qu'auparavant, et lui dit comme en criant : *Ne t'avois-je pas commandé de sortir et de visiter mon troupeau, parce qu'il a besoin d'un pasteur?*

Alors le diacre lui répondit : *Je reconnois en effet que tu es un trompeur, et je ne crois pas que tu sois celui que tu veux être en apparence : toutefois, si tu l'es en effet, montre-moi la croix que tu as laissée, et puis je te croirai.*

Comme il vit qu'il n'en faisoit rien, il se munit incontinent du signe de la croix, et le diable disparut aussitôt tout confus : mais il s'en vengea, car quelques temps après revenant avec une multitude de diables, ils battirent si furieusement ce pauvre diacre, qu'ils le laissèrent comme demi-mort. Ce pauvre homme avoit bien besoin du secours et de la consolation de saint Friard, mais demeurant ensuite constant dans le désert, et vivant saintement ainsi qu'il avoit commencé, il mourut peu de temps après.

Saint Friard continuoit toujours le même genre de vie, et l'éclat de ses vertus brilloit de toutes parts, si bien qu'il ravissoit chacun en admiration, voyant les œuvres miraculeuses qu'il faisoit.

Ce bon homme passoit le temps quelquefois à planter des ar-

brisseaux autour de sa cellule. Il arriva un jour que pendant une grande tempête, le vent en rompit une branche, dont il fut bien marri, et la relevant, l'unissant et applanissant, il en fit un bâton, dont il se servoit en se couchant. Longtemps après, ce bâton étant bien sec, il s'avisa de le ficher en terre, et de l'arroser tous les jours, si bien qu'enfin il prit racine, et apporta du fruit : même en deux ou trois ans, il devint un grand et un bel arbre. Mais comme la nouveauté peut beaucoup sur les affections des hommes, ce nouveau et ce miraculeux arbre attira une infinité de personnes pour le voir. Saint Friard s'en trouva importuné; car à sa considération seule, son désert n'étoit rien moins qu'un désert, et il étoit si interrompu en ses pieux et saints exercices, par le bruit et par le tintamarre qu'on faisoit là, qu'il résolut de le couper par le pied, préférant le service de Dieu à toute autre chose.

Une autre fois, au printemps, il rencontra dans le désert un autre jeune arbre tout blanc et couvert de fleurs, que le vent avoit abattu. Il en fut fort fâché, et ayant regret de voir ces fleurs ainsi se flétrir et se perdre, il se mit à genoux, et supplia humblement Dieu, que,puisqu'il lui avoit plu de charger cet arbre de tant de fleurs, il lui plût aussi, par sa sainte bénédiction, qu'elles ne fussent point sans fruits. Cependant cet arbre, qui étoit par terre, tenoit encore à ses racines, et, ne le pouvant ainsi relever, il le coupa par le pied, puis il émonda ses branches, et, l'aiguisant comme un pieu, il le ficha en terre; il prit ensuite les branches et les lia chacune à son tronc. Qui diroit que cet arbre eût pu conserver sa verdure et ses fleurs? Toutefois, chose admirable, non-seulement ces fleurs, qui étoient encore belles et entières, furent conservées en leur perfection, mais aussi celles qui avoient été meurtries par la chute de l'arbre, recouvrèrent leur beauté, et en cette année-là même il fut chargé de beaux fruits.

Il est à croire, selon ce qu'en dit Grégoire de Tours, que puisque ce saint ermite a bien par ses mérites obtenu de la miséricorde de Dieu, que les arbres secs et arides recouvrassent leur première verdure, et rapportassent du fruit, de même il a fait plusieurs autres merveilles. Dieu l'honora en effet de plusieurs grâces et faveurs,

qui le rendoient admirable à tous ceux qui le connoissoient. Entre autres il eut le don de prophétie : de sorte qu'étant devenu vieux, il prédit souvent le jour de sa mort.

Enfin le terme de son départ étant proche, il devint malade d'une fièvre fort véhémente : de sorte que se sentant sur la fin de ses jours, il dit à ses compagnons : *Allez-vous-en trouver Félix, notre évêque, et l'avertissez que je m'en vais mourir. Voici le temps auquel ayant achevé le cours de ma vie, je dois finir mes jours. Dimanche prochain assurément sera le jour de ma mort, auquel j'irai jouir du repos que Dieu m'a promis. Je le supplie et le conjure de me venir voir; qu'il ne me refuse pas ce contentement avant de mourir.*

L'évêque retenu par quelques affaires pressantes, et n'ayant pas la commodité d'y aller, le supplia de l'excuser pour le présent, et d'attendre encore un peu : que sitôt qu'il seroit libre de ses affaires, il ne manqueroit pas de l'aller voir. Ce que les messagers ayant fait entendre au bon saint Friard, qui étoit couché en son lit, et presqu'en l'agonie : *Or sus,* dit-il, *levons-nous et attendons notre Frère.*

O Dieu, quelle charité en saint Friard! Cet homme qui avoit tant de hâte de sortir de ce monde, pour jouir de la douce présence de Jésus-Christ, n'oublia pas néanmoins sa charité accoutumée envers ses frères. Il demanda à Notre-Seigneur une prolongation de sa vie, afin de voir son évêque.

Et certes il faut reconnoître la grandeur de ses prières, puisque cette faveur lui fut accordée; ce dont il eut une révélation. Un signe manifeste de ceci fut que la fièvre, qui le mettoit à l'extrémité, le quitta tout aussitôt entièrement, et il se leva promptement du lit sans ressentir aucune douleur. Ainsi Félix vint encore assez à temps, après avoir expédié ses affaires, et, pensant le trouver déjà mort, le trouva debout. Il ne fut pas plutôt arrivé que la fièvre reprit saint Friard comme auparavant. L'évêque étant donc entré, saint Friard alla au-devant de lui, le salua et lui donna le baiser de paix. *O saint évêque,* lui dit-il, *qu'il y a longtemps que je vous attends? vous me faites beaucoup retarder le chemin que je*

dois faire. Après cela il se coucha en son lit, attendant la mort.

Je vous laisse à deviner les saintes pensées, les pieux discours, et les chastes regards que ces deux saints personnages avoient ensemble. La nuit suivante, qui étoit du samedi au dimanche, comme ils veilloient dans de célestes entretiens, le saint prit congé de l'évêque, et rendit son âme à Dieu précisément au temps qu'il avoit prédit. Ce qui donna pour lors quelque appréhension à ceux qui l'assistoient, fut un tremblement de toute la cellule : mais à l'instant même une agréable odeur se répandit partout, qui les rassura et les consola. D'où nous pouvons indubitablement conjecturer que les anges assistèrent à sa mort, afin de conduire son âme au ciel : lesquels pour donner un témoignage véritable de son mérite et de sa sainteté, remplirent la cellule de cette divine odeur.

Sa mort arriva le premier jour d'août, ainsi que Molanus le rapporte, dans ses *Additions* sur le Martyrologe d'Usuard, où, en ses *Annotations*, il s'autorise du témoignage de saint Grégoire, évêque de Tours. Gazet en a aussi parlé, mais brièvement à son ordinaire.

A Rome, supplice de sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité, qui gagnèrent la couronne du martyre sous l'empereur Adrien. — Sainte Sophie leur mère, dont on célèbre la fête le 30 septembre, étoit native de Milan, et avoit été instruite dans la religion chrétienne. Etant venue à Rome avec ses filles, elle y convertit un grand nombre de femmes à la foi chrétienne, et sut leur inspirer les vifs sentiments de piété qui l'animoient; mais le diable, envieux du bien qu'elle faisoit, poussa les païens à l'arrêter avec ses trois filles, qu'on voulut forcer de sacrifier à l'idole de Diane. Toutefois ce fut en vain. L'empereur irrité fit tourmenter ces saintes jeunes filles en la présence de leur mère, qui les encourageoit à la constance autant qu'il lui étoit possible. Enfin, après leur avoir fait souffrir les plus cruelles tortures que l'enfer put suggérer au tyran, elles eurent toutes trois la tête tranchée. Leurs

corps furent transportés à dix-huit milles de Rome, où elles furent enterrées par leurs sainte mère. Cette pieuse femme mourut en paix en priant Dieu sur leur tombeaux, dans lequel sa dépouille mortelle fut ensevelie.

A Rome encore, sur la voie Latine, les martyrs saint Bon, prêtre, saint Fauste et saint Maur, avec neuf autres, qui sont mentionnés dans les Actes de saint Etienne, pape.

A Philadelphie en Arabie, saint Cyrille, saint Aquilas, saint Pierre, saint Domitien, saint Ruf et saint Ménandre, qui reçurent tous le même jour la couronne du martyre.

A Perge en Pamphylie, saint Léonce, saint Atte, saint Alexandre et six autres paysans, martyrs, qui, pendant la persécution de Dioclétien, eurent la tête tranchée par ordre du président Flavien.

A Verceil, saint Eusèbe, évêque et martyr, qui fut relégué à Scythopolis, et de là en Cappadoce, par l'empereur Constance, pour avoir confessé la foi catholique. Dans la suite, étant retourné à son église, la persécution des Ariens lui procura la couronne du martyre.

Au territoire de Paris, saint Justin, martyr.

A Vienne, saint Vère, évêque.

Au pays de Liéven, saint Némèse, confesseur.



DEUXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Alphonse-Marie de Liguori, évêque de Sainte-Agathe des Goths, et fondateur de la Congrégation des Rédemptoristes. — Saint Étienne, pape et martyr. — Le pardon de Notre-Dame des Anges, ou l'Indulgence de la Portioncule.

Sainte Théodote et ses trois fils, martyrs; saint Rutile, martyr; saint Maxime, évêque de Padoue.

LA VIE DE SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHS, ET FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES RÉDEMPTORISTES.

La famille de Liguori est une des plus anciennes et des plus illustres du royaume de Naples. Le père de saint Alphonse avoit exercé des emplois considérables; il s'étoit fait remarquer surtout par ses talents militaires et étoit capitaine des galères de l'empereur, à qui Naples appartenoit en ce temps-là. Il s'appeloit don Joseph. Sa femme, dona Anna Cavalieri, étoit originaire de Brindes, et sœur d'un évêque de Troja, qui mourut en odeur de sainteté. Les deux nobles époux avoient une foi vive et menoient, au milieu des richesses, une vie austère. Don Joseph méditoit continuellement les mystères de la Passion, dont il portoit toujours sur lui quelque représentation pieuse. Dona Anna récitoit exactement les Heures canoniques, et jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, elle observoit rigoureusement les jeûnes de l'Église. Dieu bénit l'union de ses fidèles serviteurs : il leur donna un fils que dona Anna mit au monde dans un faubourg de Naples appelé Marianella, le 27 septembre de l'an 1696, sous le pontificat d'Innocent XII. Deux jours après l'enfant reçut au baptême le nom d'Alphonse-Marie.

Il y avoit alors à Naples un saint personnage, que l'Église a placé depuis sur ses autels, le Père François de Girolamo, de la Compagnie de Jésus. Un jour que ce Père étoit allé rendre visite à don Joseph de Liguori, dona Anna lui présenta son fils; il le bénit, et dit à la mère avec un esprit prophétique : « Cet enfant deviendra vieux, très-vieux; il ne mourra pas avant quatre-vingt-dix ans : il sera évêque, et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. »

Quand l'enfant eut grandi, don Joseph le confia aux soins du Père Thomas Pagano, de la congrégation de l'Oratoire, qui étoit son parent. Ce vénérable ecclésiastique l'éleva dans les plus vifs sentiments de piété; tous les jours don Alphonse entendoit la messe; il communioit toutes les semaines et assistoit régulièrement aux exercices d'une confrérie de jeunes nobles, à laquelle il appartenoit. Les Pères de l'Oratoire, qui dirigeoient cette association, conduisoient quelquefois ces jeunes gens dans les villas voisines pour les récréer. Un jour qu'ils les avoient menés au Casino du prince de la Riccia, ses camarades proposèrent à don Alphonse une partie de paume; il jouoit rarement, mais ne voulant point résister à leurs instances amicales, il accepta et les battit. Un des jeunes vaincus, irrité de sa défaite, lui dit en payant l'enjeu et en blasphémant : « C'étoit bien la peine de faire tant de difficultés! »

— Eh! quoi, répondit don Alphonse, désolé d'avoir été l'occasion de l'injure qu'il faisoit à Dieu, vous avez le courage, pour une si petite perte, d'offenser la Majesté divine! Tenez, ajouta-t-il en le lui jetant, voilà votre argent : Dieu me préserve de le gagner d'une si triste façon!

Et il s'enfuit aussitôt dans les allées du parc. Ses camarades demeurèrent d'abord immobiles et confondus; mais la légèreté de leur âge leur fit bientôt oublier cette leçon, et ils reprirent leurs jeux. Quand le soir fut venu, ils s'enquirent de don Alphonse. Cherchons-le, dit le coupable qui se repentoit de son emportement; je veux lui faire des excuses. Ils le trouvèrent au pied d'un vieux tronc de laurier, agenouillé devant une image de la très-sainte Vierge. Il étoit si absorbé dans sa prière qu'il ne les enten-

dit, ni les vit. Qu'ai-je fait, s'écria son adversaire? j'ai offensé un saint.

A ces paroles don Alphonse sortit de son extase, et se voyant entouré de tous ses camarades, il se leva non sans confusion, et reprit sa place dans leurs rangs, mais la surprise et l'admiration où ceux-ci étoient plongés ne leur permirent pas de remarquer sa rougeur; ils revinrent en silence et racontèrent à leurs parents ce qu'ils avoient vu.

Ces premiers indices de la sainteté de don Alphonse se fortifièrent avec l'âge; il aimoit à secourir les pauvres et à soigner les malades, qu'il alloit servir dans les hôpitaux; c'est là qu'il apprenoit la patience et la mortification, le mépris des richesses et des aises de la vie. Quand, au sortir de ces palais des représentants de Notre-Seigneur, il rentroit dans le palais de son père, il rougissoit des recherches du luxe au milieu duquel il vivoit, et sentoit s'affermir dans son cœur l'amour de la pauvreté et des souffrances, par lesquelles le chrétien peut uniquement ressembler à Jésus-Christ.

Cette domesticité volontaire où il se réduisoit vis-à-vis des malades, accroissoit chaque jour l'affection qu'il portoit au divin Maître qu'il servoit en eux. Tout son bonheur étoit de l'aller adorer dans l'une des églises de Naples où il étoit exposé pour les Quarante-Heures; il y manquoit rarement. Là, prosterné devant son Seigneur, il le prioit avec une âme si ardente, qu'elle sembloit détachée de son corps et entièrement unie au cher objet de son amour. Trois saints ecclésiastiques qui le rencontroient souvent dans ces occasions, admirant son recueillement, le ravissement et la joie dont son visage étoit empreint, voulurent le connoître; mais Dieu ne permit pas qu'ils pussent savoir alors qui il étoit : il se réservoit de les lier ensemble d'une amitié toute céleste, comme ils l'étoient déjà par la prière, quand son jour seroit venu.

Ces heures consacrées à la piété et au soin des malades ne retardoient en rien les progrès de don Alphonse dans les lettres et dans l'étude du droit. Son père lui avoit donné les maîtres les plus habiles; il profita si bien de leurs leçons, qu'à l'âge de seize ans,

il fut reçu docteur en droit canonique et civil avec un applaudissement universel. Ses examinateurs admirèrent une science si étendue dans une si grande jeunesse. Quand on lui passa la robe doctorale, on remarqua qu'elle lui tomboit sur les pieds : rarement on avoit vu un plus petit docteur. Le saint aimoit à rappeler cette circonstance, lorsqu'on lui parloit de ses premiers succès. On me fit mettre, disoit-il en riant, une si longue casaque qu'elle me traînoit jusque sous les pieds.

Don Joseph de Liguori, heureux des talents de son fils, résolut de le consacrer à la magistrature, où la faveur dont il jouissoit auprès de l'empereur Charles VI, lui promettoit un avancement rapide. Il le fit étudier chez plusieurs avocats fameux. Les débuts de don Alphonse au barreau furent remarquables. On admira la facilité et l'élégance de sa parole, la netteté de sa discussion, la chaleur avec laquelle il soutenoit les droits de ses clients. Il étoit aimé des magistrats et surtout du président de chambre, don Dominique Caravita, chez lequel il passoit presque toutes ses soirées, au milieu des savants et des gens de lettres. La noblesse applaudissoit à ces succès d'un de ses membres, et le chargeoit volontiers de ses intérêts. Le prince de Presiccio, de la famille de Liguori, lui destinoit sa fille, dont la dot devoit augmenter encore les grands biens réservés à don Alphonse, comme à l'aîné de sa maison. La jeune princesse étoit belle et pieuse, et elle aimoit son fiancé. Dans une fortune si prospère, il semble que le cœur du saint jeune homme eût pu s'amollir et céder un peu à l'entraînement du monde, dont la faveur alloit au-devant de lui. Il avoit reçu de Dieu les dons qui plaisent le plus aux hommes. Malgré son talent il étoit modeste; naturellement gracieux, son abord étoit plein de charmes; habile musicien, il ravissoit ceux qui l'entendoient. Mais Notre-Seigneur qui voyoit la droiture de son âme, et dont le cœur avoit été touché de sa fidélité à lui rendre visite dans le sacrement de son amour, résolut de garder tout pour lui un enfant qui lui étoit déjà si cher. Il sut l'enlever au monde par un de ces coups où sa Providence se cache sous les hasards ordinaires de la vie.

Le jeune avocat avoit été chargé de défendre une cause très-importante pour un prince napolitain. Il l'avoit étudiée avec un soin extrême .Quand il eut achevé son plaidoyer, la cour, entraînée par la force de ses raisons et de son éloquence, sembloit disposée à juger en sa faveur. L'avocat de la partie adverse se lève, et, au lieu de reprendre ses arguments, l'engage, avec un sourire perfide sur les lèvres, à revoir les pièces du procès. Don Alphonse sûr de n'y rien trouver de contraire aux intérêts de son client, les lit de nouveau. Quelle ne fut pas sa confusion d'y rencontrer une particule négative, qu'il n'avoit point aperçue d'abord, et qui renversoit entièrement son argumentation? Il se trouble, et la pensée qu'on le peut soupçonner d'une duplicité honteuse achève de lui faire perdre toute présence d'esprit. En vain le président, qui étoit précisément don Dominique Caravita son ami, essaye de le rassurer. Il lui représente qu'il n'étoit point le premier qui fût tombé involontairement dans une semblable erreur; que sa probité étoit bien connue de la cour, qui ne l'avoit jamais mise en doute. Don Alphonse balbutie. Je me suis trompé, dit-il, plaignez-moi, j'ai tort. Il se lève et sort de la salle. En descendant l'escalier du palais il disoit : Ah! monde plein de trahison, je te connois maintenant, tu n'es plus rien pour moi.

Il rentra chez son père, la honte et la douleur dans le cœur; pendant trois jours il ne fit que pleurer aux pieds de son crucifix sans vouloir recevoir personne de sa famille. Notre-Seigneur le laissoit s'exagérer son malheur, afin de le mieux détacher du monde. Le dimanche suivant, comme il alloit selon sa coutume soigner les malades à l'hôpital des Incurables, il lui sembla voir s'abîmer la salle où il étoit, et il entendit une voix qui lui disoit : Que fais-tu encore au milieu du monde? Il crut à un éblouissement, sans trop s'inquiéter de ces paroles; mais en sortant, il vit de nouveau comme l'hôpital qui s'écrouloit, et il entendit la même voix lui répéter : Que fais-tu encore au milieu du monde?

— Vous avez raison, Seigneur, répondit-il alors; me voici, faites de moi ce qu'il vous plaira.

Comme il passoit auprès de l'église de Notre-Dame de la Merci, il entre, s'agenouille devant l'autel et y dépose son épée en signe

d'hommage. De ce jour il congédie ses clients, renonce au barreau, et, après avoir pris l'avis du Père Pagano son directeur, annonce à son père l'intention d'entrer dans l'état ecclésiastique. Ce fut un coup de foudre pour don Joseph. Il s'étoit plu à faire reposer sur son fils toutes les espérances de sa maison : il voyoit en un moment ses projets ruinés, ses soins en apparence perdus. Il s'opposa d'abord aux désirs de don Alphonse; il essaya de la sévérité, des mauvais traitements, puis des larmes. Mon fils, lui disoit-il en pleurant, ne m'abandonnez pas. Il lui fit parler par quelques personnes, mais inutilement. La grâce soutenoit don Alphonse contre les assauts d'une tendresse egarée.

Son oncle, Mgr Cavaliéri, prit sa défense : don Joseph l'eût voulu gagner, mais il lui répondit avec fermeté : Mon frère, moi aussi j'ai quitté le monde et mon droit d'aînesse pour sauver mon âme; je me croirois damné, si je conseillois le contraire à votre fils.

Ces paroles éclairèrent enfin le pauvre père; il permit à don Alphonse de se faire prêtre, pourvu qu'il n'entrât pas chez les Oratoriens, comme il en manifestoit le désir. Mais malgré ce consentement, il reculoit toujours sa prise d'habit : dans cette riche maison, il n'y avoit pas d'argent pour lui acheter les vêtements nécessaires. Son fils comprit cette ruse de la foiblesse paternelle; il se procura un soutane et parut ainsi vêtu devant son père. A cette vue don Joseph se troubla; il poussa comme une cri de détresse, et se jetant sur un lit, il s'y cachoit le visage et étouffoit ses sanglots. Pendant un an il ne voulut plus adresser la parole à son fils. Il vivoit avec lui sombre et muet, et comme déjà mort pour l'enfant de ses premières prédilections. C'est à ce prix que don Aplhonse se donna à Notre-Seigneur, renonçant aux faveurs du monde, aux richesses de sa maison, à l'affection de son père, à celle de sa fiancée. Plus courageuse que don Joseph, la jeune princesse de Présiccio suivit le chemin que don Alphonse lui traçoit. Elle entra dans le monastère du Très-Saint-Sacrement, où elle vecut et mourut en odeur de sainteté (1).

(1) Sa vie a été écrite par saint Alphonse, qui lui survécut de beaucoup, et voulut conserver le précieux souvenir de ses vertus.

Ce fut le 23 octobre de l'an 1723, que saint Alphonse de Liguori prit, avec la permission du cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, l'habit ecclésiastique qu'il devoit porter et honorer pendant plus d'un demi-siècle. Il avoit alors vingt-sept ans. Il exerça d'abord les fonctions de clerc dans une église de Naples. Son temps se partageoit entre la prière, l'étude de la théologie et des saintes Ecritures, le soin des malades et la visite au saint Sacrement dans l'église des Quarante-Heures. C'est alors qu'il retrouva ces trois ecclésiastiques qui l'avoient rencontré si souvent quand il étoit dans le monde : charmés de le revoir sous leur saint habit, ils l'abordèrent et s'unirent avec lui d'une amitié dont Notre-Seigneur étoit le lien. L'année suivante, don Alphonse reçut la tonsure et les Ordres mineurs; il se fit inscrire dans la confrérie des Pénitents Blancs, dont le but est d'accompagner les criminels au supplice, de les fortifier par leurs prières et de les encourager par leurs consolations. Le 22 septembre 1725 il reçut le sous-diaconat, et entra comme novice chez les Missionnaires attachés à l'église métropolitaine de Naples. Il les suivoit dans leurs excursions apostoliques, réunissant les fidèles, cathéchisant les enfants, édifiant les peuples par son humilité et sa bonté.

Quand il fut diacre, le cardinal Pignatelli lui permit de prêcher. La foule accourut à ses sermons. On ne lui laissa plus de repos; aussi tomba-t-il si dangereusement malade, qu'il fallut l'administrer. Cette nuit-là même on lui porta la statue de Notre-Dame de la Merci, aux pieds de laquelle il avoit naguère déposé son épée. A la vue de sa bonne Mère, une joie toute céleste s'empara de lui; il sembloit qu'il revint à la vie. Notre-Dame, en effet, venoit lui rendre la santé. Peu de temps après il avoit recouvré toutes ses forces, et reprenoit le cours de ses prédications.

Ce fut le 21 décembre de l'an 1726, qu'il reçut la prêtrise, à l'âge de trente ans. Qui pourroit raconter la joie de cette âme angélique, quand il tint dans ses mains, désormais sacrées, ce Seigneur qu'il avoit adoré si longtemps de loin dans ses temples? Heureux qui a goûté ce bonheur, et qui s'en est souvenu! Son zèle s'accrut avec son amour. Il évangélisa les paroisses de Naples, convertis-

sant les pécheurs, encourageant les foibles, ranimant l'ardeur des forts. Le peuple ne se lassoit point de l'entendre et le suivoit partout. Un jour que son père passoit devant l'église du Saint-Esprit, étonné de voir la foule se précipiter dans le temple, il entra avec elle et aperçut son fils qui prêchoit. Touché de son éloquence, ravi des lumières qu'il versoit dans son âme, il ne put s'empêcher de dire en sortant : C'est mon fils qui m'a vraiment fait connoître Dieu. Il se réconcilia avec lui, remerciant le Seigneur de tout le bien qu'il daignoit opérer par son serviteur.

Don Alphonse achevoit au saint tribunal de la pénitence les conquêtes qu'il commençoit dans la chaire. Il y étoit assidu le jour et une partie des nuits. Ses soins étoient réservés surtout aux gens du peuple; il les aimoit de préférence, comme plus abandonnés d'ordinaire dans le troupeau de Jésus-Christ. Il les réunissoit le soir dans quelque maison ou quelque oratoire pour les instruire, les consoler, les encourager au bien. Ses trois pieux amis dont nous avons parlé, l'aidoient dans cette bonne œuvre. Ils présidoient avec lui aux réunions, où ils parloient tour à tour. Ainsi fut fondée l'œuvre des Chapelles, qui prit son nom du lieu ordinaire de ces assemblées. Le cardinal y donna son approbation. Cette œuvre, si utile au peuple, a persévéré jusqu'à nos jours. Les Rédemptoristes l'ont établie, je crois, dans une partie de l'Europe, et principalement en Belgique, d'où elle est passée en France, où nous la connoissons sous le nom de la Sainte-Famille. C'est ainsi que l'Église sait s'approprier la pensée des saints, et que ce qui a servi à la sanctification d'une seule ville, devient un instrument de salut pour le monde entier.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de toutes les missions que fit en ce temps saint Alphonse; nous raconterons seulement ce qui lui arriva dans la capitale de la Pouille. Il y avoit dans cette ville, appelée Foggia, une très-ancienne image de la très-sainte Vierge, dont le temps avoit effacé les traits. On l'avoit recouverte d'une lame d'argent, laissant seulement la place du visage, sur laquelle on avoit étendu plusieurs voiles, ce qui fait que le peuple lui avoit donné le nom de Notre-Dame des Sept-Voiles. Un jour, après un

un tremblement de terre qui avoit ruiné plusieurs villes de la Pouille et dévasté Foggia, le peuple étoit assemblé dans l'église des Capucins, implorant par ses cris et par ses larmes le secours de la très-sainte Vierge, lorsque les voiles de cette image se déchirèrent, et l'on vit apparoître dans l'encadrement d'argent, la céleste et miséricordieuse figure de Marie. Une clameur immense ébranla les voûtes de l'église, à la vue de ce gage de protection et de pitié.

Le miracle s'étant renouvelé plusieurs fois, et toute la ville en ayant été témoin, l'évêque de Foggia voulut que saint Alphonse, qui donnoit alors la mission, fît une neuvaine en action de grâces des faveurs de la très-sainte Vierge. Parler de sa mère étoit si doux à don Alphonse, qu'il accepta aussitôt. Un soir de la neuvaine, pendant qu'il prêchoit, la divine figure de Marie apparut encore, et un rayon de la lumière céleste qui inondoit son visage, traversant l'espace, frappa et illumina le saint missionnaire. Une commotion extrordinaire se répandit dans le peuple à la vue de ce prodige. Les uns crioient : *Miracle, miracle ;* les autres poussoient des sanglots, les pécheurs se frappoient la poitrine en promettant de faire pénitence. Rien ne put résister à cette éloquente manifestation de l'amour que la très-sainte Vierge portoit à son serviteur. Bien des années après, ce miracle fut encore attesté par de nombreux témoins, lorsque le tableau fut couronné par le chapitre de Saint-Pierre.

Cependant la fatigue des missions avoit altéré la santé de don Alphonse; il tomba malade; mais Dieu se servit de son infirmité pour lui faire connoître l'œuvre principale à laquelle il le destinoit. Il fut envoyé, en effet, dans le diocèse de Scala, pour y recouvrer ses forces. Il s'établit avec quelques-uns de ses compagnons dans un petit ermitage auprès de la ville. Là, tout malade qu'il étoit, il donnoit ses soins aux pauvres gens de la campagne, et les voyant si grossiers, si ignorants des vérités divines, il conçut la première pensée de se consacrer entièrement à leur instruction et à leur salut. Dans l'octave de la Fête-Dieu, l'évêque de Scala le pria de donner un sermon dans la cathédrale. Les religieuses du

Saint-Sauveur l'ayant appris, désirèrent aussi l'entendre ; elles fûrent si touchées de ses paroles qu'elles demandèrent à l'évêque la faveur de faire une retraite sous sa direction, et de pouvoir se confesser à lui.

Il y avoit dans ce couvent une bonne religieuse nommée sœur Marie-Céleste Costarosa, qui réforma depuis plusieurs maisons et mourut en odeur de sainteté. Sœur Marie se confessant au saint missionnaire, et traitant avec lui d'affaires de piété, lui dit nettement ces paroles : Don Alphonse, le Seigneur ne vous veut pas à Naples; il vous appelle à la fondation d'une congrégation de missionnaires, dont le but sera de donner des soins spirituels aux âmes les plus abandonnées. Le saint la reprit de sa témérité, mais elle persista humblement à soutenir que telle étoit la volonté de Dieu, en sorte qu'il sortit tout troublé.

Il rentra chez lui à l'heure du dîner, mais au lieu d'aller au réfectoire, il s'enferma dans sa chambre pour prier et pleurer sur le nouveau fardeau que Dieu sembloit vouloir lui imposer. Un de ses compagnons qui l'aimoit tendrement, don Jean Mazzini, ne le voyant pas descendre, l'alla chercher et le trouva tout en larmes. A force d'instances, il apprit ce que la religieuse avoit dit à don Alphonse de la part de Dieu. Que ferai-je, ajouta celui-ci ? J'ai déjà trop d'occupations; d'un autre côté je ne voudrois pas m'opposer à la volonté divine.

— Ne te décourages pas ainsi, mon cher don Alphonse, lui répondit son ami ; c'est peut-être en effet la volonté de Dieu. Il faut y penser sérieusement.

— Mais où trouverai-je des compagnons, reprit le saint?

— Je serai le premier, s'il le faut ; mais viens te restaurer un peu, et laissons le reste à la Providence.

Il fut en effet son premier compagnon et d'une manière extraordinaire. L'évêque de Scala et celui de Castellamare avoient approuvé le projet de la congrégation nouvelle. A Naples, le cardinal et beaucoup d'amis de don Alphonse s'y étoient d'abord opposés ; mais rassurés par un vénérable Dominicain, le Père Fiorilli, à qui Dieu avoit révélé ses desseins, ils avoient consenti à le laisser es-

sayer cette grande entreprise. Son père alors lui avoit livré un dernier assaut. Ce bon vieillard, emporté par sa tendresse, l'étoit allé surprendre, l'avoit pendant plusieurs heures serré dans ses bras, l'arrosant de ses larmes, et lui demandant, au milieu de ses sanglots, s'il vouloit encore l'abandonner. Ce fut la plus terrible épreuve qu'il eut à supporter. La vue de ce bon père en quelque sorte à genoux devant son fils, les larmes de ce vieux soldat que n'avoient point ému tant de batailles, ces cheveux blancs qui l'avertissoient du peu d'années qu'il avoit encore à le posséder, tout l'affoiblissoit en l'attendrissant. Il résista pourtant, mais il avoua que la grâce de Dieu avoit seule remporté cette victoire, et qu'il n'y étoit pour rien. La nature en effet fut vaincue lorsque la grâce triomphoit. Il lui prit un tremblement si violent par tout le corps, qu'il ressembloit à des convulsions. Au sortir de cette lutte, il alla demander au cardinal sa bénédiction, et partit aussitôt.

On eût pu croire que le démon se regardoit comme désarmé. Douze compagnons s'étoient réunis à don Alphonse et menoient avec lui, dans une petite maison de Scala, la vie des premiers Pères du désert : jeûnant, priant, macérant leur corps, se livrant à toutes les austérités de la plus rigoureuse pénitence. Le démon sut pourtant triompher de cette première ferveur. Quand il fallut régler le but principal de l'institut, les esprits se divisèrent. Les uns vouloient ajouter les soins de l'éducation aux missions de la campagne; d'autres exigeoient une pauvreté absolue, qui effrayoit les plus timides. Saint Alphonse tint ferme : il avoit été envoyé pour évangéliser les âmes abandonnées, et il déclara que ce seroit le seul but de la congrégation. Alors ses amis l'abandonnèrent, et il resta seul avec deux Frères lais.

Ce grand cœur ne se découragea pas : il continua les missions, en supportant tout le fardeau, attendant de la Providence qu'elle lui envoyât des compagnons. Le premier qu'elle lui donna fut ce même don Jean Mazzini, dont nous parlions tout à l'heure. Il avoit été le premier confident de son dessein, il l'y avoit encouragé, il étoit bien juste qu'il vint l'y aider le premier. Beaucoup d'autres le suivirent; les évêques demandoient partout des missions; il se

fonda plusieurs maisons de la congrégation nouvelle dans les différents diocèses du royaume et jusqu'en Sicile. Le père de don Alphonse, revenu de ses préventions, voulut mourir sous l'habit de Rédemptoriste, mais son fils ne le permit pas. A Naples, un semblable changement s'étoit opéré dans les esprits. Commencée en 1732, la congrégation fut approuvée en 1749 par Benoît XIV.

Il confirma en même temps la nomination du saint comme recteur perpétuel de la congrégation, dont il changea le titre du Saint-Sauveur en celui de Très-Saint-Rédempteur, pour la distinguer des Chanoines Réguliers qui portoient le même nom.

On ne sauroit exprimer tout le bien qu'opéra le nouvel institut; les missions qu'il donna ravivèrent la foi parmi les peuples. Elles duroient ordinairement de quinze à vingt jours, et quelquefois un mois entier. Le saint s'y faisoit accompagner par douze religieux ou même d'un plus grand nombre selon l'importance des populations. Il commençoit ses prédications par inspirer l'horreur du péché, la crainte de l'enfer, la haine du scandale. Il n'épargnoit rien pour toucher le cœur de ses auditeurs, et afin de leur faire mieux comprendre la nécessité de la pénitence, il avoit coutume de se frapper rudement d'une grosse corde à la suite des principaux sermons. Ce spectacle manquoit rarement d'attendrir les âmes les plus farouches. On voyoit d'obstinés pécheurs fondre en larmes, et on les entendoit s'écrier au milieu des sanglots : Comment résister à ce saint homme, qui pleure et se déchire ainsi pour nos péchés?

Après l'exercice du soir on faisoit sortir les femmes et les enfants; les hommes restoient seuls, et, dans l'obscurité de la nuit, un Père reprenoit les idées générales du discours pour engager les auditeurs à châtier eux-mêmes leur corps. Ainsi revivoient à la fin des siècles les austérités de la primitive Église.

Quand les esprits paroissoient revenus à Dieu par les impressions d'une crainte salutaire, le saint affermissoit ces bonnes dispositions par ce qu'il appeloit les sermons de la vie dévote. Il démontroit la nécessité de la prière, enseignoit à prier et à méditer, surtout la Passion de Notre-Seigneur, dont le souvenir est si utile au salut.

Cela duroit trois ou quatre jours, au bout desquels il faisoit planter un calvaire, ordinairement composé de cinq croix. Ses compagnons et lui portoient ces croix sur leurs épaules, jusqu'au lieu où elles devoient être plantées, imitant notre Sauveur marchant au supplice. Elles étoient quelquefois fort lourdes, au point que saint Alphonse en eut les épaules déchirées.

On préparoit ensuite la population à la communion générale : les enfants de treize à quatorze ans communioient ensemble ; puis les jeunes filles et les veuves ; ensuite les femmes mariées, et enfin les hommes. Chaque classe recevoit des instructions spéciales sur les devoirs de son état.

Il y avoit ordinairement deux sermons par jour, l'un le matin, l'autre le soir : ce dernier étoit le plus important. Dans le cours de la journée on faisoit le catéchisme aux enfants et même aux adultes. Après la méditation du matin, les Pères entroient au confessionnal, où ils devoient rester sept heures, quelquefois plus longtemps. Le dîner se composoit d'un seul plat et de fruits, selon la saison. Souvent le saint le retardoit jusqu'au soir, afin d'entendre tous ceux qui se présentoient à son confessionnal. Un jour que son hôte, inquiet de ne le point voir venir, l'étoit allé chercher à l'église, il lui répondit en souriant : Seigneur don Ferdinand, seigneur don Ferdinand, nous ne sommes pas venus ici pour manger, mais pour sauver des âmes et les gagner à Jésus-Christ.

Jamais il n'acceptoit rien de ce qu'on lui offroit pour la nourriture des missionnaires ; l'aumône de la messe leur suffisoit, tant leur manière de vivre étoit simple et frugale. Ils logeoient de préférence dans la plus pauvre maison du pays, où le saint choisissoit toujours pour lui la plus mauvaise chambre. Cette austérité et ce désintéressement ne laissoient pas de frapper l'esprit des peuples et attiroit leur confiance.

Après le dîner et la visite au saint Sacrement, saint Alphonse entendoit chez lui la confession des hommes jusqu'au moment de la prédication du soir, qu'il faisoit ordinairement lui-même. Il arriva plusieurs fois, que des hommes sortant de se confesser à lui et allant immédiatement à l'église, le trouvèrent en train de

prêcher. Il avoit donc reçu de Dieu le don de se multiplier en quelque sorte, puisqu'il confessoit et prêchoit à la fois. Ce miracle fut principalement remarqué à Amalfi, où de nombreux témoins eurent occasion de le constater. C'est certainement un des plus étonnants prodiges de la puissance divine, que cette duplication de la personnalité humaine, mais il n'est pas rare dans la vie des saints. Comment don Alphonse pouvoit-il prêcher dans l'église à la foule accourue pour l'entendre, et être dans le même moment réellement présent chez lui pour y administrer le sacrement de pénitence? Évidemment la raison humaine ne sauroit l'expliquer. Un ange tenoit-il sa place dans la chaire pendant qu'il absolvoit les pécheurs au saint tribunal? Cela n'est pas impossible : cependant je répugne à le croire, par une apparence de tromperie qui semble peu digne de Dieu, qui est la vérité suprême. Tout inexplicable qu'il soit, le fait est constaté, cela me suffit pour y croire, non pas comme à un article de foi, mais comme à un fait. Il y a tant d'autres faits que l'on ne comprend pas mieux et dont on ne doute pas cependant! D'ailleurs ce miracle n'est pas particulier à saint Alphonse, et l'on peut se rappeler d'en avoir vu d'autres exemples dans la vie des saints. Ne soyons donc pas trop prompts à rejeter ce qui dépasse la hauteur de notre pauvre petite intelligence. Les bornes de la puissance divine ne nous sont pas connues, par cette raison toute simple qu'elle n'a pas de bornes. Notre foi nous rend d'ailleurs témoins d'un miracle bien autrement extraordinaire et qui dure depuis dix-huit siècles : le corps sacré de Notre-Seigneur n'est-il pas réellement présent sous les apparences eucharistiques en une multitude de lieux à la fois? Chacun de nous, dans la sainte communion, ne le possède-t-il pas tout entier et en même temps? Que si Notre-Seigneur a pu donner ce privilége à son corps sacré, sans lui enlever son essence, pourquoi ne le pourroit-il pas communiquer à ses serviteurs, surtout dans un degré si minime? Ne disons donc pas : Cela est impossible; demandons-nous seulement si cela est; et quand nous nous serons assurés que Dieu l'a fait en effet, ayons le bon sens d'avouer que s'il l'a fait, c'est qu'il le pouvoit faire.

On raconte encore de saint Alphonse un miracle qui est presque de même genre, mais en apparence plus facile à expliquer cependant. Il étoit parti pour Naples, lorsqu'en son absence une pauvre femme le vint demander au portier de la maison de Saint-Michel de Pagani. Le portier répond qu'il est à Naples. Cette femme recevoit du saint tous les mois une aumône qui la faisoit vivre. Désolée du départ de son bienfaiteur, elle entre dans l'église pour se recommander à Dieu. Comme elle passoit devant le confessionnal du saint, elle s'entend appeler, reconnoit sa voix, et reçoit de ses mains son offrande ordinaire. Elle sort aussitôt pour reprocher au portier de l'avoir trompée, en lui disant que don Alphonse étoit à Naples, lorsqu'elle venoit de lui parler dans l'église. Le portier étonné ne put que confirmer ce qu'il lui avoit dit d'abord, à savoir que le Père étoit absent en ce moment. Tous deux alors reconnurent le miracle par lequel Dieu avoit voulu satisfaire la charité de son serviteur.

Ces prodiges donnoient au saint une grande puissance sur le peuple. Un jour qu'il prêchoit à Amalfi sur la dévotion à la très-sainte Vierge, il s'écria, emporté par son amour : Ah! que vous êtes froids à prier cette bonne Mère : je veux la prier pour vous. Il joignit en effet les mains en levant les yeux au ciel. Aussitôt son visage s'enflamma, son corps fut soulevé de terre à la hauteur de près de deux pieds et se tourna vers une statue de la très-sainte Vierge qui étoit à quelque distance : il étoit ravi en extase. Au même instant le visage de la statue de Marie devint resplendissant, et jeta des rayons de lumière qui illuminèrent la figure du saint missionnaire. A cette vue le peuple se mit à crier miséricorde. Le saint resta de cinq à six minutes en silence dans cette prière extatique, après lesquelles il revint à lui et dit au peuple avec une majesté presque divine : Rassurez-vous, mes enfants, la très-sainte Vierge a obtenu votre grâce.

La plus grande partie des habitants d'Amalfi revinrent à Dieu, en effet; quelques pécheurs endurcis résistèrent seuls à l'appel du Père; mais avant de quitter la ville, celui-ci les prévint que le lendemain, après le départ des missionnaires, leur obstination attire-

roit sur Amalfi un affreux tremblement de terre. Le lendemain, à peine les missionnaires étoient-ils partis, qu'une secousse terrible ébranla tous les édifices. Le peuple effrayé accourut en foule à la cathédrale, où l'archevêque rappela les prophétiques paroles du saint. Une seconde secousse, plus violente que la première, acheva de porter le trouble et l'effroi dans les consciences coupables. Les saints tribunaux de la pénitence furent envahis par ceux qui étoient restés sourds à la voix de Dieu. Ainsi toute cette grande ville, comme une nouvelle Ninive, se trouva changée; et cinq ans après, des missionnaires d'une autre congrégation avouoient que de tous les pays qu'ils avoient parcourus, c'étoit celui où ils avoient trouvé le plus de foi et les mœurs les plus pures.

Le saint guérit encore à Amalfi le fils d'un gentilhomme qui étoit épileptique; il le délivra de son infirmité en lui faisant sur le front le signe de la croix, et prédit à sa mère qu'il deviendroit prêtre; ce qui se vérifia par la suite.

Outre ces miracles et ces prophéties, la vie austère qu'il menoit étoit bien propre à frapper l'esprit des peuples. Ses vêtements étoient les plus pauvres qu'on puisse voir, usés jusqu'à la corde et tout rapiécés. Il ne mangeoit qu'un peu de soupe et de pain, avec quelques fruits, encore pas toujours, dormoit sur des planches, étoit couvert de cilices, et se déchiroit le corps par des disciplines si cruelles que les murs de sa chambre étoient souvent tachés de sang. Dans l'été, il se mortifioit en se retranchant presque tout breuvage, endurant une soif cruelle en union avec celle de Notre-Seigneur. Sous prétexte que son estomac étoit foible, il avoit coutume de mêler à sa soupe des plantes amères, comme l'aloès; en sorte que ses repas étoient une nouvelle mortification.

Tout supérieur qu'il étoit, il se plaisoit à exercer les offices les plus bas, servant au réfectoire, balayant les corridors, aidant à la cuisine, faisant les lits des malades. Il trouvoit du temps pour tout: pour les devoirs de sa charge, pour la prière, la méditation, pour ses écrits, les missions, les œuvres de charité. Il avoit fait le vœu de n'être jamais oisif, et il l'accomplissoit scrupuleusement. En voyant le nombre et l'importance de ses écrits, on ne sait comment

il pouvoit suffire aux détails d'une grande administration, à la fondation de tant de maisons nouvelles, aux fatigues de ses missions. Jamais le soin de ses ouvrages ne le détourna des devoirs de sa position : il avoit déclaré à ses religieux qu'il leur appartenoit tout entier, qu'ils ne craignissent pas, par conséquent, de lui écrire ou de le visiter. Je ne suis pas supérieur, disoit-il, pour publier des livres, mais pour écouter tout le monde, donner des avis ou des consolations, en un mot pour répondre à tous.

Il formoit avec une attention particulière ses jeunes religieux à la prédication. Ils vouloient qu'ils prêchassent simplement, sans prétention, sans idées recherchées, sans phrases ambitieuses, poursuivant le salut des âmes et non les applaudissements des hommes. Dans tous mes sermons, disoit-il, j'ai toujours visé à me faire comprendre de la plus ignorante bonne femme de mon auditoire. Cette simplicité n'excluoit pas l'étude de l'art oratoire; il croyoit au contraire qu'elle en étoit la perfection. Les Pères grecs et latins, disoit-il, étoient maîtres dans cet art, c'est pourquoi ils savoient adapter leur langage à toutes les intelligences; sans préparation, sans étude, on ne parlera jamais que d'une manière insipide et désordonnée, qui dégoûte les peuples au lieu de les émouvoir.

Cependant la réputation de saint Alphonse s'étoit répandue dans toute l'Italie et dans une partie de l'Europe. Ses écrits étoient traduits dans toutes les langues. Le roi d'Espagne, Charles III, à qui appartenoit alors le royaume des Deux-Siciles, résolut de lui donner l'archevêché de Palerme. Si le Pape, dit ce prince, fait de bons évêques, je prétends en faire de meilleurs que lui. Le saint missionnaire apprit en frémissant les desseins du roi. Il écrivit à tous ses amis pour détourner ce coup, qu'il regardoit comme le plus funeste. Il fit représenter à Charles III qu'il se devoit à sa congrégation, à l'œuvre des Missions; qu'il avoit fait vœu de n'accepter aucune dignité en dehors de celles de son institut. Le roi se rendit, quoique avec peine; mais quelque temps après, l'évêché de Sainte-Agathe des Goths étant devenu vacant, le Pape Clément XIII l'y nomma de son propre mouvement.

On étoit au mois de mars de l'an 1762; saint Alphonse avoit

alors soixante-cinq ans. Il écrivit aussitôt au Pape pour le supplier d'avoir pitié de sa vieillesse et de ne pas lui imposer un fardeau trop au-dessus de ses forces. Clément XIII reçut cette lettre le 14 mars : il la lut le soir, en presence du cardinal Négroni, et se sentit tellement ému, qu'il dit au cardinal : Je veux consoler ce pauvre vieillard et le décharger de l'épiscopat. Le lendemain, le cardinal ayant été mandé pour faire la lettre : Écrivez-lui, dit le Pape, que je veux qu'il soit évêque, et que je le dispense du vœu de ne point accepter de dignité hors de sa congrégation.

— Cependant, répondit le cardinal, Votre Sainteté me dit hier qu'elle le vouloit consoler.

— C'est vrai, reprit Clément XIII, mais le Saint-Esprit a changé cette nuit mes résolutions. Écrivez-lui donc que je lui impose ce fardeau en vertu de l'obéissance, et que je ne veux point d'autres excuses.

Quand le saint reçut cette lettre, il dit d'abord : *Obmutui, quoniam tu fecisti : Gloria Patri:* Je me tais, car c'est votre ouvrage, ô mon Dieu, à qui toute la gloire est due. Puis se tournant vers ceux qui étoient présents, il ajouta en pleurant : Dieu me chasse de la congrégation pour mes péchés : ne m'oubliez pas. Hélas ! il va falloir nous séparer après nous être aimés pendant trente ans.

Alors il mit avec respect la lettre du Pape sur sa tête, et dit plusieurs fois avec résignation : Dieu veut que je sois évêque, soyons donc évêque.

Quelqu'un lui proposa de faire une nouvelle instance auprès du Souverain Pontife. Il n'est plus temps, répondit-il ; le Pape a parlé d'obéissance, il faut obéir.

Malgré sa résignation, l'émotion qu'il avoit éprouvée fut si violente, qu'il tomba dans de longues convulsions et fut attaqué d'une fièvre ardente. Un instant on désespéra de sa vie. Le Pape fut très-affligé en apprenant sa maladie, mais il ne crut pas devoir retirer sa nomination. S'il meurt, dit-il, nous lui donnons notre bénédiction apostolique; mais s'il vit, nous le voulons voir à Rome.

Il y vint en effet, et comme Clément XIII étoit alors à Castel-Gandolfo, il alla jusqu'à Lorette pour vénérer le sanctuaire de la maison de la très-sainte Vierge. Il y resta quinze jours, jusqu'à ce qu'il apprit le retour du Pape à Rome. Clément XIII l'accueillit avec une grande bonté, et le voulut voir plusieurs fois. Il aimoit à le consulter sur les affaires de l'Église. Après son départ, il dit à ses familiers : A la mort de Mgr de Liguori, nous aurons un nouveau saint dans l'Église de Dieu.

Saint Alphonse fut sacré le 20 juin; il partit aussitôt, emportant les regrets de la ville de Rome. Les cardinaux, les princes, les prélats, l'avoient été visiter, et avoient admiré sa simplicité évangélique. Les pauvres le connoissoient et l'aimoient; ils l'entouroient en foule lorsqu'il sortoit, et en recevoient d'abondantes aumônes. Le nouvel évêque entra dans sa ville épiscopale en habits religieux; il n'avoit pas même pensé à se procurer le chapeau particulier à sa dignité, et il fut réduit à en emprunter un au tombeau de son prédécesseur. Ses vêtements furent toujours de laine; le trésor de la cathédrale lui fournit sa mitre et sa crosse; on lui donna un anneau, et ses chanoines meublèrent son palais. Si son frère ne lui eût envoyé un carosse, il eût été réduit à faire toutes ses courses à pied. Il choisit dans son palais deux pauvres petites chambres, l'une pour l'été, la plus petite pour l'hiver. Jamais il n'y faisoit de feu. Un mauvais grabat, une table, quelques chaises et des images de papier appendues au mur en étoient tout l'ornement.

Sa maison se composoit du vicaire général, du secrétaire, d'un Frère lai de sa congrégation et d'un domestique, qui servoit en même temps de cuisinier. Sa table étoit la plus frugale qu'on pût voir. Ses revenus passoient presque tout entiers dans la main des pauvres; il ne se regardoit que comme leur économe, et croyoit leur faire tort de ce qu'il dépensoit pour lui. L'année qui suivit sa nomination, averti sans doute par une révélation divine de la disette qui alloit affliger ce pays, il fit de grandes provisions, qu'il distribua généreusement pendant la famine. Quand elles furent épuisées, il vendit sa voiture, ses chevaux, sa vaisselle, son an-

neau; il vouloit engager ses revenus, mais on refusa de lui prêter sur l'avenir, le trouvant trop vieux et infirme. Les pauvres cependant remplissoient ses cours : Ah! mes amis, leur dit-il en pleurant, j'ai tout vendu, je n'ai plus rien, et l'on ne veut plus me prêter d'argent. Cette détresse lui déchiroit le cœur. Il proposa de mettre en gage les ornements de la cathédrale, mais le chapitre s'y opposa.

Le peuple se mutina plusieurs fois pendant la famine. Le syndic de Sainte-Agathe ne fut sauvé de la fureur populaire que par les prières et les larmes du saint évêque. L'intendant d'une ville voisine lui dut aussi la vie. Un soir que le saint rangeoit les archives de l'évêché avec un chanoine qu'il avoit fait venir de cette ville, il lui dit de laisser là son travail et de retourner en hâte dans son pays. Le chanoine part aussitôt. Le lendemain matin, la sédition ayant éclaté, il comprend pourquoi le saint l'avoit renvoyé chercher l'intendant, le cache dans le couvent des Dominicains et lui sauve la vie.

Dès son arrivée à Sainte-Agathe, saint Alphonse y avoit commencé une mission qui donna les plus heureux fruits. Il y prêchoit deux fois la semaine : le samedi sur les gloires de Marie, et le dimanche sur l'évangile du jour. Dès le matin il étoit au confessionnal, pour entendre les personnes qui vouloient s'adresser à lui. Dans ses visites pastorales, il prêchoit, confessoit, administroit les malades, faisant partout l'office d'un bon pasteur. Il donnoit une fois la confirmation à un jeune homme qui étoit malade : Allons, mon fils, lui dit-il, du courage, dans trois jours, quand tu seras dans le paradis, souviens-toi de prier pour moi. Le jeune homme mourut en effet trois jours après.

Une autre fois qu'il prêchoit dans une église de son diocèse sur le patronage de la très-sainte Vierge, il tomba en extase; son visage devint resplendissant, et une grande lumière éclaira toute l'église. Il dit aussitôt au peuple : Voici la très-sainte Vierge qui est venue nous dispenser les grâces divines; prions-la et nous obtiendrons tout.

Pendant un autre sermon, il s'arrêta tout à coup pour recom-

mander l'âme de l'évêque de Caserte qui venoit de mourir. On sut en effet qu'il avoit rendu le dernier soupir à cette heure-là même. Cet évêque, qui étoit son ami, dînant un jour avec lui, demandoit combien il y avoit d'habitants dans son diocèse.

— Il y en a trente mille, répondit le saint.

— C'est le même nombre que dans mon diocèse de Caserte, reprit l'évêque.

— Ah! Monseigneur, dit alors saint Alphonse, c'est une charge bien lourde que d'avoir à porter trente mille livres sur des épaules humaines. Malheur à nous si de tant d'âmes nous en laissons perdre une seule!

Aussi portoit-il une attention extrême dans le choix des pasteurs à qui il confioit une petite partie de son troupeau. Il mettoit ordinairement les cures au concours, afin de les donner aux plus capables et aux plus dignes. Le recteur de son séminaire s'étant mis sur les rangs pour obtenir la dignité de doyen du chapitre, les examinateurs qui avoient été ses élèves, prièrent le saint de dispenser du concours leur ancien maître. Il s'y refusa absolument, et comme ils ne voulurent point l'interroger, il nomma d'autres examinateurs. Il fit un jour cette belle réponse à un gentilhomme qui le sollicitoit depuis une heure pour un clerc que le saint regardoit comme peu capable : Avez-vous encore quelque chose à me dire? Je vous écouterai volontiers; mais je vous préviens que vous avez parlé à un mort, et que comme les morts ne sauroient répondre, je ne vous répondrai pas non plus.

En l'année 1769, il fut atteint d'un rhumatisme général, qui lui enleva l'usage de ses membres. Son corps se déforma; sa tête tomba sur sa poitrine; il resta tout courbé, et en quelque sorte cassé en deux. Se voyant incapable de visiter son diocèse, il demanda au Pape la permission de résigner son évêché. Clément XIII, qui gouvernoit encore l'Église, la lui refusa nettement. Il renouvela sa demande sous Clément XIV, qui s'y opposa également. Prenons patience, dit le serviteur de Dieu, et attendons celui qui lui succédera.

Cette réponse fit sourire ceux qui l'entendirent. Le Pape étoit

jeune et fort, tandis que le saint étoit vieux et infirme. A quelque temps de là, le 21 septembre, étant assis sur son fauteuil, il parut s'endormir et resta dans cet état semblable au sommeil jusqu'au milieu du lendemain. Ses serviteurs n'osèrent le réveiller ; quand il revint à lui, ils lui demandèrent avec inquiétude ce qu'il avoit eu.

— Je sors, leur répondit-il, d'assister le Pape qui vient de mourir.

Clément XIV étoit mort en effet le 22 septembre. Pie VI lui succéda. Il eut compassion des infirmités du saint, et lui permit de se retirer dans sa congrégation, en lui conservant une pension de huit cents ducats sur les revenus de son évêché. Avec quelle joie le bon père revint au milieu de ses enfants ! Il sembloit qu'en quittant l'épiscopat, il se fût déchargé du poids énorme qui l'accabloit. Il consacra ses dernières années à la prière, au soin de ses religieux, à la préparation à la mort. Notre-Seigneur qui vouloit accroître ses mérites, laissa le démon l'affliger de grandes épreuves. Il eut de terribles assauts à supporter de la part de l'enfer : il étoit assailli de doutes sur la foi, dont il ne triomphoit que par l'obéissance aux avis de son directeur. Je rapporte ce fait pour la consolation des âmes pieuses, qui sont quelquefois tourmentées de doutes semblables par le démon. Si ce saint vieillard, qui avoit écrit tant de livres admirables pour l'établissement et la défense de la vérité, qui avoit reçu de Dieu tant de grâces surnaturelles, qui avoit fait des miracles, pouvoit être attaqué sur un point où il semble que l'enfer n'eût jamais dû espérer le vaincre, faut-il s'étonner que le démon cherche à obscurcir des intelligences plus foibles, à égarer des esprits moins affermis? Ces doutes sont la tentation la plus pénible, mais non la plus dangereuse, car l'obéissance en triomphe toujours. C'est une occasion précieuse de mériter, en reconnoissant humblement l'infirmité de notre raison. Saint Alphonse fut soumis à des épreuves de ce genre presque jusqu'à la veille de sa mort, où Notre-Seigneur lui rendit la paix avec une entière lumière.

Le 13 septembre de l'année 1786, il avoit dit à un de ses amis,

qui le venoit visiter tous les ans à cette époque : « Père Joseph, vous ne me trouverez pas l'année prochaine, et nous ne nous reverrons plus en cette vie : priez Dieu pour moi, et Notre-Dame des Sept-Douleurs. Deux ou trois jours avant qu'il tombât malade, il dit au Frère qui le servoit : « Frère, je vais avoir bientôt à faire une grande cérémonie. » Le 18 juillet 1787, il fut pris d'une fièvre aiguë, accompagnée de dyssenterie et d'une autre infirmité très-douloureuse. Il déclara aussitôt que c'étoit l'annonce de sa fin. On l'administra le 23, et il reçut Notre-Seigneur avec une joie, une piété qui arrachoient des larmes à tous les assistants. Il bénit ses enfants agenouillés autour de son lit. Le 1er août, il entra en agonie, et tenant son crucifix serré sur sa poitrine, les yeux fixés avec tendresse sur l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs, il passa doucement de ce monde à la paix des cieux. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans, dix mois et cinq jours.

Son corps fut inhumé dans l'église de sa congrégation, à Nocera de Pagani. Une foule immense accourut à ses funérailles; partout retentissoit le cri populaire : *Le saint est mort.* On admiroit la beauté de son vénérable visage, la souplesse de son corps naguère si rebelle à tous les mouvements. Un enfant dont on désespéroit fut guéri en le touchant, et Dieu permit qu'il vît son bienfaiteur dans la gloire, en sorte qu'il crioit : « Saint Alphonse au ciel, le saint est au ciel. » Les miracles devinrent si nombreux que Pie VI le déclara vénérable en 1796, neuf ans après sa mort. Vingt ans après, il fut béatifié par Pie VII, et Pie VIII signoit, en 1830, le décret de sa canonisation, qui fut accomplie par Grégoire XVI.

LA VIE DE SAINT ÉTIENNE,

PAPE ET MARTYR.

AN 260.

Valérien, empereur.

Saint Étienne, Pape et martyr, premier du nom, étoit Romain, fils de Jules, et, à cause de ses grands mérites, archidiacre de l'Église de Rome. Il fut élu Pape après la mort de Luce, sous l'empire de Valérien et de Gallien son fils, qui, durant son pontificat, persécutèrent cruellement l'Église. Plusieurs chrétiens étoient hachés et mis en quartiers avec des tourments inouïs : les uns étoient tellement intimidés et vaincus par les menaces, qu'ils chanceloient en la foi : les autres se cachoient dans les cavernes, même dans les sépulcres des morts.

Le saint pontife Étienne fut de ceux-là ; ayant ouï dire que les empereurs avoient fait publier, que quiconque pourroit décéler ou accuser un chrétien, auroit ses biens, et qu'il seroit récompensé des charges militaires, il assembla le clergé de Rome, et leur dit : *Mes frères et soldats de Jésus-Christ, vous avez déjà ouï parler de l'édit impie et diabolique que les empereurs ont publié contre nous, pour nous dépouiller de nos biens et de nos vies : voici maintenant le temps de mépriser les richesses de la terre, de peur de perdre celles du ciel. Ne craignons point les princes du monde, mais seulement le Seigneur du ciel et de la terre, Jésus-Christ, qui nous délivrera de nos ennemis et tribulations ; et si nous mourons pour lui, nous serons bienheureux.*

Par ces paroles le saint pontife les animoit en la grotte où ils étoient cachés, baptisant, prêchant et administrant les sacrements aux fidèles avec plusieurs miracles, en témoignage de notre sainte foi. Entre autres prodiges il rendit la vue à une fille nommée Lucile, fille de Némèse, tribun, lequel se fit chrétien, et fut ordonné diacre. Depuis, lui et sa fille furent martyrs de Jésus-Christ, et répandirent leur sang avec courage pour la foi. Plusieurs autres qui avoient été convertis et baptisés par le Pape Étienne méritèrent aussi la couronne du martyre : entre autres Semprone, serviteur de Némèse, Olympe, Exupère sa femme, Tertullien et douze prêtres dont voici les noms : Fauste, Maur, Primitif, Colonie, Exupérance, Jean, Cyrille, Honoré, Théodose, Basile, Castule et Donat.

Cependant les empereurs ayant découvert que le maître et le père de tous les martyrs étoit le Pape Étienne, et celui qui faisoit le plus de résistance, prêchant hardiment la religion chrétienne, sans faire état de leurs édits et de leurs commandements, ils conçurent un grand courroux contre lui, et envoyèrent une troupe de soldats pour le prendre, lui et tous les prêtres qu'ils trouveroient avec lui. Il fut pris en effet avec un grand nombre de prêtres, de diacres et de clercs, et il fut mené devant l'empereur Valérien : après avoir un peu discouru avec lui, par son commandement il fut conduit au temple de Mars pour y sacrifier, où, à faute de le faire, être condamné à mort.

Le saint Pape y étant arrivé, leva les yeux au ciel, en présence de tous les ministres de l'empereur qui le suivoient, et fit cette prière du fond du cœur, et les larmes aux yeux : *Seigneur Dieu, qui renversâtes de votre bras puissant la tour de Babylone, je vous supplie humblement de détruire ce lieu où le diable est estimé dieu, et où l'impiété et la superstition sont librement exercées.*

A peine eut-il achevé ces paroles, qu'on entendit un tonnerre épouvantable; la foudre tomba du ciel, et ruina une grande partie de ce temple de Mars. Les soldats et les bourreaux s'enfuirent tout éperdus, et laissèrent le Pape Étienne libre, ainsi que tous les chrétiens qui étoient avec lui. Il les mena alors au cimetière de la bienheureuse Lucie, où il les exhorta à ne point perdre courage, à

cause des tourments et des menaces des tyrans, dont le pouvoir ne se peut étendre plus avant que sur le corps et sur la vie temporelle.

Afin de les animer davantage, et d'obtenir la grâce de Dieu, il dit la messe, durant laquelle neuf soldats vinrent de la part de l'empereur pour le prendre. Bien que le saint entendit le bruit et le tumulte des gens de guerre, et qu'enfin ils venoient, il ne se troubla aucunement; au contraire, il acheva dévotement et à loisir le saint sacrifice de la messe qu'il avoit commencé : c'est là qu'étant devant l'autel en sa chaire, il lui coupèrent le col, le deuxième jour d'août, l'an de Notre-Seigneur 260, sous l'empire de Valérien et de Gallien.

Son corps, avec le siége sur lequel il avoit été décapité, et tout rouge de sang, fut enterré en la même grotte, dans le cimetière de Calixte. Il tint la chaire de saint Pierre trois ans, trois mois et vingt-deux jours; il fit les Ordres deux fois, au mois de décembre, auxquels il institua six prêtres, cinq diacres et trois évêques.

Il y a un décret de ce saint Pape, par lequel il commande, que les vêtements dont on se sert pour dire la messe, soient honnêtes et bénits; que personne n'en use, ni ne les touche, s'il n'est sacré, et en un lieu saint, de peur qu'il ne lui arrive comme au roi Balthasar, qui, pour avoir profané les vases du temple, sentit bientôt tomber sur lui la vengeance du ciel. Il défendit aussi qu'aucun homme infâme fût admis aux charges ecclésiastiques.

Du temps de ce saint pontife, il s'éleva un grand trouble en l'Église, parce que plusieurs évêques et saints personnages, entre autres saint Cyprien, saint Denis, évêque d'Alexandrie en Orient, furent d'avis que ceux qui avoient été baptisés par les hérétiques, lorsqu'ils se convertissoient à l'Église catholique, devoient être rebaptisés; ne tenant pas le baptême des hérétiques pour vrai et légitime. Mais le Pape saint Étienne leur résista avec tant d'autorité et de résolution, qu'ils se rendirent et s'assujettirent tous à ce qu'il en ordonna, comme souverain pasteur et chef de l'Église catholique, à savoir que quand les hérétiques en leur baptême gardent la forme et l'intention de la sainte Église, donnée par

Jésus-Christ, le baptême est bon et valable, et qu'il n'est pas besoin de le réitérer.

Il faut aussi remarquer le châtiment que Dieu fit de l'empereur Valérien, à cause de la cruauté dont il usa contre saint Étienne, et les autres fidèles, membres de l'Église. Cet empereur, avoit été auparavant fort humain et bénin envers les chrétiens, pendant lequel temps il avoit grandement fleuri et prospéré. Mais depuis il se laissa séduire et tromper par un nécromancien, et commença à les persécuter; alors il endura plusieurs calamités, et il sembla que le ciel et la terre, et tous les éléments eussent conspiré contre lui. Enfin, dans une bataille qu'il eût contre Sapor, roi de Perse, il fut vaincu, puis enchaîné, et traité si honteusement, que chaque fois que le roi de Perse vouloit monter à cheval, il lui marchoit sur le dos comme sur un escabeau. Enfin il le fit écorcher tout vif, et le fit saler comme un porc. Nonobstant cette punition divine de l'empereur Valérien, son fils Gallien n'en devint pas plus sage, et ne fit pas grande diligence de retirer son père de ce misérable état.

La vie de saint Étienne, Pape et martyr, est écrite aux *Actes des Notaires* de l'Église romaine, lesquels ont été traduits par Métaphraste, et sont rapportés par le cardinal Baronius.

LE PARDON DE NOTRE-DAME DES ANGES

OU L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

Au pied de la montagne d'Assise, entre Foligno et Pérouse, s'élève une magnifique église consacrée à Notre-Dame des Anges, et sous les voutes de laquelle on conserve l'humble chapelle de la Portioncule, qui fut le berceau des enfants de Saint-François. Tous

les ans, la veille du deux août, la plaine qui entoure cette église se remplit d'une foule immense accourue de tous les points de l'Italie. Aussitôt que les portes du temple sont ouvertes, hommes, femmes, enfants et vieillards, se précipitent pour entrer dans le sanctuaire, où saint François reçut tant de grâces du ciel, et pour lequel il obtint de Notre-Seigneur le privilége le plus grand qui eut jamais été accordé à une église, à savoir l'indulgence plénière pour tous ceux qui y prioient le 2 août. C'est ce privilége que l'on appelle le Pardon d'Assise, ou l'indulgence de la Portioncule.

Voici en quelles circonstances Notre-Seigneur daigna faire cette insigne faveur à son serviteur saint François (1).

« C'étoit au mois d'octobre 1221. François prosterné dans sa cellule, prioit Dieu avec larmes pour la conversion des pécheurs, dont le malheureux état l'attristoit profondément, lorsqu'il fut averti par un ange d'aller à l'église. Il y trouva Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très-sainte Mère et une multitude d'esprits célestes. Le Christ lui dit : « François, vous et vos frères avez un grand zèle pour le salut des âmes; en vérité, vous avez été placé comme un flambeau dans le monde et le soutien de l'Église. Demandez donc ce que vous voudrez pour le bien et la consolation des peuples et pour ma gloire. » François fit cette prière : Notre Père très-saint, je vous supplie, quoique je ne sois qu'un misérable pécheur, d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église, reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre; et je prie la bienheureuse Vierge, votre Mère, l'avocate du genre humain, d'intercéder pour m'obtenir cette grâce.

« Alors Marie inclina son cœur vers son Fils bien-aimé, et Jésus dit à François : « Cela est grand, mais vous recevrez des faveurs encore plus grandes. Je vous accorde ce que vous demandez, mais que cela soit ratifié sur la terre par celui à qui j'ai donné le pouvoir de lier et de délier. »

(1) Nous empruntons ce récit à l'*Histoire de saint François d'Assise*, par M. Chavin de Malan, que Dieu vient de rappeler à lui, le voulant déjà récompenser dans le ciel de l'honneur qu'il avoit rendu à ses saints sur la terre.

« Le lendemain, François, accompagné du Frère Masco de Marignan, partit pour Pérouse, où étoit le Pape Honorius III. Il lui dit avec une grande simplicité de cœur : « Saint-Père, il y a quelques années, que j'ai réparé uue petite église dans votre domaine; je vous supplie d'y accorder une indulgence qui soit libre, et sans obligation de faire aucune offrande. »

« Cette chose parut difficile au Souverain-Pontife; il présenta quelques observations à François : « Mais, ajouta-t-il, pour combien d'années me demandez-vous cette indulgence?

— Qu'il plaise à Votre Sainteté, répondit Francois, de me donner non pas tant des années que des âmes.

— En quelle manière voulez-vous des âmes? répliqua le Pape.

— Je souhaite, répondit François, que, sous le bon plaisir de Votre Sainteté, ceux qui entreront dans l'église de Sainte-Marie des Anges, contrits, confessés et absous par un prêtre, reçoivent une entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre.

Le Pape lui dit alors : « François, vous demandez quelque chose de grand et tout à fait contre l'usage. »

— Saint Père, répartit François, je ne vous la demande pas en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ, qui m'a envoyé.

Alors le Pape, intérieurement inspiré, dit par trois fois : « Qu'il soit fait selon votre désir. » Mais sur les observations de quelques cardinaux, il limita ainsi cette grande et inaccoutumée faveur : « Cette indulgence est pour tous les ans à perpétuité, mais seulement pendant un jour. »

« A ces paroles, François baissa humblement la tête. Comme il s'en alloit, le Pape lui demanda : « Où allez-vous, homme simple? Quelle assurance avez-vous de ce que vous venez d'obtenir?

— Saint Père, répondit-il, votre parole me suffit. Si cette indulgence est l'œuvre de Dieu, lui-même la manifestera. Que Jésus-Christ soit le notaire, la sainte Vierge la charte, et les anges les témoins : « Je ne demande point d'autre acte authentique. » Et il revint à la Portioncule, où il continua sa vie apostolique et mortifiée.

« Deux ans après, pendant une de ces longues nuits d'hiver si propres à la contemplation, François prioit dans sa cellule. Le démon, qui veille sans cesse, souffla dans son esprit des pensées de tristesse et de découragement; il le sollicitoit avec complaisance à ne point tant veiller, parce que à l'âge où il se trouvoit le sommeil étoit nécessaire. Aussitôt François se lève, sort dans la campagne, et se jette dans les ronces, les épines et la neige. « Il vaut mieux, disoit-il à son corps déchiré et tout en sang, il vaut mieux souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de suivre les conseils du tentateur. » Une grande lumière l'environna; il vit les buissons couverts de roses, et il entendit les anges prononcer ces paroles : « François, hâtez-vous d'aller à l'église; Jésus-Christ y est avec sa très-sainte Mère. » Son habit devint très-blanc; il cueillit douze roses blanches et douze roses rouges, et alla à l'église, dont le chemin lui sembloit richement orné. Il se prosterna devant le Sauveur, et dit avec une grande expression de foi et de confiance : « Notre Père très-saint, Seigneur du ciel et de la terre, Sauveur du genre humain, daignez, par votre miséricorde, déterminer le jour de l'indulgence que vous avez accordée pour ce saint lieu. »

« Jésus lui répondit qu'il vouloit que ce fût depuis le soir du jour où l'apôtre saint Pierre se trouva délivré de ses liens jusqu'au soir du lendemain. Et les chœurs des anges chantèrent le *Te Deum*. »

Saint François, ajoute son historien, partit pour Rome; il raconta au Pape sa merveilleuse vision, et lui présenta les roses. Le Pape ratifia cette indulgence pour le jour que Notre-Seigneur avoit indiqué, et ordonna qu'elle fût solennellement publiée. Plusieurs évêques se rendirent à Notre-Dame des Anges, le 2 août de l'an 1223, avec une multitude incroyable de peuple. Le nombre s'en accrut encore dans les siècles suivants, et le compagnon de saint Bernardin de Sienne racontoit qu'étant venu une année pour gagner l'indulgence avec son saint ami, ils y trouvèrent plus de deux cent mille pèlerins.

En 1300, le bienheureux Jean de l'Avergna y entendit la confession d'un homme qui, quoique âgé de plus de cent ans, y étoit

venu à pied des environs de Pérouse. Le bienheureux lui demanda comment il avoit pu entreprendre ce voyage dans une si grande vieillesse.

« Mon révérend Père, répondit-il, si je ne pouvois venir à pieds je me ferois amener, et même traîner, pour ne pas perdre le profit de ce saint jour. » Le confesseur ayant voulu savoir d'où lui venoit une telle confiance : « C'est, poursuivit le vieillard, que j'étois présent lorsque saint François, qui logeoit souvent chez mon père, y vint un jour en allant à Pérouse, et nous dit qu'il alloit demander au Pape la confirmation de l'indulgence qu'il avoit obtenue du Seigneur. Depuis ce temps-là, je n'ai pas manqué chaque année à venir dans ce lieu saint le jour de la rémission, et je n'y manquerai pas tant que je vivrai (1). »

Sainte Brigitte rapporte, dans ses révélations, une parole fort touchante de Notre-Seigneur, à propos de cette indulgence que quelques personnes de son temps croyoient supposée par saint François. Ma fille, lui répondit son bon maître, le mensonge ne se trouve point où habitent la vérité et le feu de la charité divine. Mon ami avoit en lui la vérité, et ce qu'il a dit est vrai. Voyant la tiédeur des hommes pour Dieu et leur cupidité pour le monde, il me demanda une marque d'amour pour éteindre en eux le feu de la cupidité et y allumer celui de la charité. La marque que je lui donnerai, moi qui suis l'amour, fût que tous ceux qui viendroient vides dans sa demeure seroient remplis de mes bénédictions et recevroient la rémission entière de leurs péchés. »

Les Souverains-Pontifes ayant, si nous ne nous trompons, étendu l'indulgence de la Portioncule aux églises de l'Ordre de Saint-François, nous avons voulu en rapporter l'histoire, afin que les âmes pieuses qui en auroient la facilité, n'oublient point de profiter d'un si grand bienfait.

(1) Vie de saint François d'Assise, par M. Chavin de Malan, p. 215.

A Nicée en Bithynie, martyre de sainte Théodote et de ses trois fils. L'aîné, nommé Évode, confessant Jésus-Christ avec une grande assurance, fut d'abord frappé de coups de bâton par Nicélius, consulaire de Bithynie, qui fit ensuite brûler la mère avec ses trois fils. —Sainte Théodote voyant l'acharnement avec lequel on poursuivoit les chrétiens en Bithynie, où se trouvoit alors l'empereur Dioclétien, voulut se mettre à couvert de la persécution par la fuite, elle et ses enfants; mais elle fut prise par les païens, et conduite à l'empereur, qui la mit entre les mains d'un de ses officiers nommé Léocade.

Celui-ci, épris de la beauté de cette sainte veuve, lui promit de l'épouser si elle vouloit sacrifier aux idoles, la menaçant, en cas de refus, de lui faire souffrir une mort très-cruelle. Sainte Théodote obtint de lui d'aller mettre ordre à son bien, lui laissant entendre qu'elle l'épouseroit ensuite, afin d'avoir par là moyen de rendre à Dieu quelque bon service. Ce jeune seigneur se trompant sur le sens de ses paroles, le lui permit; mais il fut bien étonné, à son retour, de la trouver avec sainte Anatasie, servant les pauvres pour l'amour de Dieu. Il la fit donc enchaîner avec ses trois enfants, et l'envoya au gouverneur de la Bithynie. Cet homme cruel s'empara d'abord de l'aîné qui s'appeloit Evode, et le fit accabler de coups de bâton en présence de sa mère; mais cette femme héroïque l'exhortoit sans cesse à la patience, et à gagner généreusement la palme du martyre. Le gouverneur voulant se venger de ses exhortations courageuses, abandonna la sainte à un infâme débauché. Toutefois Notre-Seigneur envoya un ange qui la défendit et maltraita ses persécuteurs. Le gouverneur l'ayant su, la fit jeter avec ses trois fils dans un grand feu, où ils rendirent l'esprit, confessant constamment aux milieu des flammes la foi de Jésus-Christ.

En Afrique, Saint Rutile, martyr, qui, ayant souvent fui d'un lieu à un autre, pour échapper à la persécution, et ayant de temps en temps évité le danger à prix d'argent, fut un jour surpris et

amené devant le juge, qui lui fit souffrir plusieurs tourments; enfin ayant été livré aux flammes, il fut couronné par un glorieux martyre.

A Padoue, saint Maxime, évêque de cette ville, qui, célèbre par ses miracles, eut une fin bienheureuse.



TROISIÈME JOUR D'AOUT.

Invention des corps de saint Etienne, premier martyr, et des saints Gamaliel, Nicodème et Abibon.

Saint Hermel, martyr; plusieurs saints martyrs de Perse; saint Aspren, évêque de Naples; saint Euphrone, évêque d'Autun; saint Pierre, évêque d'Anagni; sainte Lydie; sainte Marane et sainte Cyre.

L'INVENTION DES CORPS DE SAINT ÉTIENNE,

PREMIER MARTYR,

ET DES SAINTS GAMALIEL, NICODÈME ET ABIBON.

AN 415.

Saint Innocent, pape. — Honorius et Théodose, empereurs.

Le corps du glorieux saint Étienne, premier martyr, fut longtemps caché, sans qu'on sût où il étoit, jusqu'à ce qu'il plût à Notre-Seigneur de le révéler, du temps des empereurs Honorius et Théodose le Jeune, son neveu, l'an de Notre-Seigneur 415. Cette révélation fut faite à Lucien, prêtre, qui rapporte toute l'histoire en une épître qu'il écrivit en grec, et qu'Avit, prêtre espagnol, traduisit en latin.

La nuit d'un vendredi, troisième jour de décembre, Lucien dormant dans le presbytère, où il couchoit d'ordinaire, pour mieux garder son église et subvenir aux nécessités de ses paroissiens; un vénérable vieillard lui apparut, revêtu d'habits sacerdotaux, ayant une longue barbe blanche et une étole parsemée de petites pierres

précieuses, enchâssées dans l'or, et mises en forme de croix. Il tenoit une verge d'or en sa main; et venant à s'approcher du prêtre Lucien, il le toucha incontinent avec sa verge, et l'appela par trois fois, en lui disant : *Lucien, Lucien, écoute-moi, Lucien;* puis il lui ajouta en langue grecque, qu'il s'en allât trouver Jean, évêque de Jérusalem, pour l'avertir de chercher promptement tous les corps saints, qui étoient près d'un hameau nommé Carphargamala, afin de les mettre en un lieu plus décent. Car Dieu avoit été fléchi par leurs prières à faire du bien au monde, qui étoit en grand danger de se perdre, à cause des péchés et des abus qui s'y commettoient tous les jours.

Lucien demanda à ce vénérable vieillard, qui il étoit, et de qui étoient ces corps qu'il falloit chercher. Il lui répondit qu'il s'appeloit Gamaliel, celui qui avoit enseigné dans Jérusalem saint Paul, apôtre de Notre-Seigneur; il ajouta que celui qui étoit avec lui du côté d'Orient, c'étoit le bienheureux martyr saint Étienne, qui fut lapidé par les Juifs, duquel il avoit fait enlever le corps, et enterrer en cette sienne maison des champs, éloignée de sept à huit lieues de Jérusalem : qu'en un autre cercueil étoit le corps de Nicodème, lequel, à cause qu'il s'étoit fait baptiser, et qu'il étoit un des disciples de Jésus-Christ, les Juifs avoient anathématisé et banni hors de la ville, mais qu'il l'avoit retiré en sa maison, et secouru de tout ce dont il avoit eu besoin durant sa vie; qu'après sa mort il l'avoit enseveli honorablement auprès de saint Étienne; enfin que dans le troisième cercueil étoit le corps d'un sien fils, nommé Abibon, qui avoit été baptisé avec son père et étoit décédé à l'âge de vingt-cinq ans; qu'il l'avoit enseveli dans ce troisième cercueil, qui étoit plus élevé que les autres, et où il avoit commandé que l'on mît son propre corps après son décès. Lucien lui demanda l'endroit où étoient ces corps saints, et après le lui avoir désigné, la vision disparut.

Lucien s'étant réveillé, et craignant que ce ne fût une illusion, supplia Notre-Seigneur que si cette révélation venoit de sa part, il la lui fit voir deux ou trois fois; et afin qu'il plût à Dieu de le lui octroyer, il jeûna toute la semaine jusqu'à la nuit du vendredi sui-

vant, où le même Gamaliel lui apparut derechef, en la même forme qu'auparavant, et le blâma de n'avoir pas accompli ce qu'il lui avoit commandé. Lucien ne se tint pas encore assez certain de cette seconde vision, mais il attendit la troisième, jeûnant et priant sans cesse, suppliant Notre-Seigneur, qu'il ne le laissât pas tromper.

Enfin, le troisième vendredi, Gamaliel lui apparut, comme indigné du peu de foi que Lucien avoit ajouté à ses paroles, lui commandant de faire ce qu'il lui avoit dit; il ajouta qu'il devoit réputer à singulière grâce de Dieu, qu'il l'eût choisi pour faire une action si considérable, laissant plusieurs autres personnes, desquelles il eût aisément tiré cet office.

Lucien fut donc confirmé en sa révélation, et intimidé par les réprimandes du saint vieillard Gamaliel. Aussitôt qu'il fut jour, il s'en alla à Jérusalem et parla à l'évêque Jean de la vision qu'il avoit eue par trois différentes fois.

L'évêque, après avoir rendu grâces à Notre-Seigneur les larmes aux yeux, du bien que Dieu faisoit à son Église, donna ordre que ce qui avoit été révélé à Lucien fût exécuté. Après qu'on eut creusé en un champ près d'un monceau de pierres qui y étoit, sans pouvoir trouver ce qu'on cherchoit, le même Gamaliel apparut à un religieux nommé Migèce, et lui spécifia l'endroit où étoient les saints corps. Là, après avoir fouillé, on trouva trois cercueils couverts de trois pierres, sur lesquelles étoient écrits trois noms : *Cheliel, Nasuam, Gamaliel, Abidas* (1).

L'évêque Jean y vint accompagné d'Éleuthère, évêque de Sébaste, d'un autre Éleuthère, évêque de Jéricho, et du clergé suivi d'une infinité de peuple. Quand on ouvrit le cercueil, où étoit le corps du glorieux saint Étienne, la terre trembla, et une douce odeur sortit de ce corps saint, qui parfuma tellement toute l'assistance, que chacun pensoit être en paradis.

Plusieurs malades et démoniaques avoient été conduits à ce spectacle, et la seule odeur qui se répandit de ces très-précieuses

(1) *Cheliel* et *Nasuam* signifie en hébreu la même chose qu'Étienne, qui veut dire en grec *couronné*, et Nicodème, ou *victoire du peuple*.

reliques en guérit soixante-treize de toutes sortes de maladies ; les diables aussi furent chassés par la vertu de ce saint martyr, et ceux qu'ils possédoient furent délivrés.

On transpora ces corps saints en d'autres lieux plus décents, et celui de saint Étienne fut porté en l'église de Sion où il avoit autrefois été ordonné diacre. Voilà ce qu'en dit Lucien, en son épître, et il ajoute qu'il prit des os des doigts des mains de saint Étienne, lesquels encore qu'ils fussent petits, il les estimoit grandement précieux. Il dit encore qu'il prit une partie des cendres auxquelles le corps de S. Étienne étoit réduit ; qu'il envoya ces reliques au prêtre Avit, et que cette translation se fit le 26 de décembre. En ce temps là, la terre étoit fort sèche, à cause qu'il n'avoit point plu depuis longtemps ; mais à l'heure même il tomba tant d'eau du ciel, que la terre en fut abondamment arrosée.

Au même temps où Dieu découvrit à son Église un si rare trésor, Paul Orose, Espagnol, passa en Afrique, pour visiter le célèbre docteur saint Augustin, et résoudre avec lui quelques points difficiles : après que ce saint docteur lui eut répondu sur les questions qu'il lui avoit proposées, il l'envoya à Jéruralem, pour conférer avec saint Jérôme sur d'autres doutes qu'il avoit, spécialement du principe et de l'origine de l'âme raisonnable. Paul Orose s'y en alla, et s'en revenant de Jérusalem, il fut le premier qui apporta aux pays d'Occident des reliques du bienheureux saint Étienne, premier martyr, récemment découvertes ; il en enrichit la province d'Afrique, où Notre-Seigneur opéra de grands miracles par l'intercession de son saint martyr. Cela fut cause que l'on bâtit plusieurs églises de son nom, comme on voit en divers passages de saint Augustin.

Évode, évêque d'Uzale (qui le premier fit bâtir en Afrique une église du nom de saint Étienne) écrivit deux livres remplis de plusieurs beaux miracles, que Dieu opéra par le moyen de ses reliques.

L'Afrique ne fut pas la seule qui jouit de ce trésor ; L'Espagne en eut aussi ; ce fut le même Paul Orose qui les lui apporta ; il les laissa en passant à l'île de Minorque, où Dieu fit tant de prodiges,

que tous les Juifs de cette île furent convertis, et reçurent la foi de Jésus-Christ. Les reliques du glorieux martyr furent aussi portées en France, où elles firent beaucoup de miracles, ainsi que l'a rapporté saint Grégoire de Tours.

Mais ce qui est de plus remarquable, c'est un miracle perpétuel qui dure encore à présent, des reliques de saint Étienne. Car du temps que les Vandales ruinèrent la province d'Afrique, l'évêque saint Gaudiose apporta à Naples une fiole de verre pleine du sang de saint Étienne, laquelle se garde encore aujourd'hui dans l'église du même saint Gaudiose. Et c'est une chose merveilleuse, qu'en mettant la fiole sur l'autel pendant qu'on dit la messe, le sang fond, et devient aussi liquide que si on venoit de le tirer des veines.

Avant cela, on avoit apporté en la ville d'Ancône en Italie, une des pierres dont les Juifs le lapidèrent, et que l'on dit l'avoir frappé au bras, par laquelle pierre Notre-Seigneur a fait des miracles, et a défendu plusieurs fois cette ville.

Du temps du pape Pélage, on transféra le corps de saint Étienne, premier martyr, de Constantinople en la ville de Rome, et il fut mis au sépulcre de saint Laurent, où il est honoré, ainsi que dit le Martyrologe Romain, le jour de sa translation, qui fut le 7 de mai.

A Constantinople, fête de saint Hermel, martyr.

Aux Indes, sur les frontières de la Perse, martyre des saints moines et autres fidèles, que le roi Abenner, persécutant l'Église de Dieu, fit mettre à mort, après leur avoir fait souffrir divers tourments.

A Naples, dans la Campanie, saint Aspren, évêque, qui, ayant été miraculeusement guéri par l'apôtre saint Pierre, et ensuite baptisé, fut ordonné évêque de la même ville.

A Autun, mort de saint Euphrone, évêque et confesseur.

A Anagni, saint Pierre, évêque, qui mourut dans la paix du Seigneur, après s'être distingué d'abord dans l'observance monastique, ensuite par la vigilance pastorale.

A Philippes en Macédoine, sainte Lydie, marchande de pourpre, qui fut la première à croire à l'Évangile quand l'apôtre saint Paul vint annoncer la foi.

A Bérée en Syrie, les saintes femmes Marane et Cyre.



QUATRIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

Saint Aristarque, évêque, disciple de saint Paul; saint Tertullien, prêtre et martyr; saint Eleuthère, martyr; sainte Ie et ses compagnes, martyres; saint Protais, martyr; saint Agabe, évêque de Vérone; saint Euphrone, évêque de Tours; sainte Perpétue.

LA VIE DE SAINT DOMINIQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

AN 1221.

Honorius III, pape. — Frédéric, empereur.
Louis VIII, roi.

Le glorieux patriarche saint Dominique, la lumière du monde, la colonne de l'Église, le boulevard de la foi, la gloire de l'Espagne, le père et le fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit en l'évêché d'Osma, en un lieu nommé Calaruéga en Espagne, de fort honorables parents, l'an de Notre-Seigneur 1170, sous le Pape Alexandre III, du temps de l'empereur Frédéric Barberousse, premier du nom, du règne d'Alphonse de Castille, celui qui gagna depuis la fameuse bataille des Naves de Toulouse.

Son père s'appeloit Don Félix de Guzman, de l'ancienne et très-noble famille des Guzmans. Sa mère s'appeloit Jeanne d'Aza, laquelle étoit aussi d'une grande et noble famille. Ils demeuroient dans la ville d'Aza, en l'évêché d'Osma. Ils eurent trois enfants, qui ne dégénérèrent en rien de la vertu de leurs parents. Le pre-

mier avoit nom Antoine; il fut prêtre, et après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, il se retira en un hôpital pour les servir, persévérant en ce saint exercice jusqu'à la mort; aussi Dieu fit-il de grands miracles par son intercession. Le second s'appeloit Mannès; il prit l'habit des Prédicateurs, y vécut et mourut saintement. Le troisième et dernier fut saint Dominique de Guzman, que l'on appeloit ainsi au commencement, du nom de son père.

Sa mère étant enceinte de lui, comme elle faisoit sa neuvaine au monastère de saint Dominique de Silos, au septième jour de sa dévotion, étant couchée la nuit, avant qu'elle fût endormie, un religieux lui apparut revêtu de l'habit de ce monastère; il lui prédit qu'elle auroit un fils doué de beaucoup de grâces et de vertus, et qui de plus seroit rempli d'une excellente et rare doctrine. En conséquence de cette révélation, quand l'enfant fut venu au monde, on le nomma Dominique, du nom de son patron saint Dominique de Silos.

Quelques mois avant sa naissance, sa mère avoit eu une autre vision en songe; elle croyoit avoir un chien dans son ventre, qui portoit en sa gueule un flambeau ardent, dont il éclairoit et embrasoit le monde. Si tôt que l'enfant eut reçu le sacrement de baptême, sa marraine lui vit au milieu du front une étoile si brillante qu'elle illuminoit toute la terre de ses rayons; Dieu découvrant par ces signes l'office que feroit saint Dominique, d'aboyer, et d'empêcher le diable d'entrer en l'Église, laquelle il éclaireroit de sa sainte vie, de son admirable doctrine, et de celle de ses enfants. On dit qu'étant au berceau, on vit un essaim de mouches à miel voler autour de sa bouche, comme un présage de sa douceur et de l'éloquence de ses paroles.

Il fut instruit dès son enfance par son père et par un sien oncle, archiprêtre à Gumiel d'Izan, en la crainte de Dieu, et en toutes sortes de vertus. Il avoit un naturel si docile et si porté au bien, qu'il avoit plus besoin de bride que d'éperon en ce qui concernoit la piété et la dévotion, de manière qu'en l'âge de sept ans, il se levoit du lit pour se coucher sur le carreau, comme si dès lors il eût voulu essayer l'austérité, dont il devoit faire profession.

Il croissoit en âge et en vertu, étant fort sobre au boire et au manger, et éloigné des divertissements auxquels la jeunesse s'adonne volontiers. Ses actions étoient fort modestes. Il avoit le jugement mûr et assuré. Quand on le fit étudier, il affectionna tellement les lettres et le chant de l'Église, qu'il ne s'employoit qu'à lire, à prier, à servir au chœur ; sa recréation étoit de parer les autels, et de faire oraison devant le très-saint Sacrement

Ses parents l'envoyèrent ensuite en la ville de Palencia, où florissoient alors les études d'Espagne, que le roi Ferdinand III transféra à Salamanque. Saint Dominique s'adonna tellement aux sciences, qu'il apprit en peu de temps la philosophie et la métaphysique, qui sont les plus nécessaires pour la théologie.

Il n'avoit pas moins de soin du salut de son âme : il s'employoit fort à l'oraison, et fuyoit les mauvaises compagnies : il étoit charitable et miséricordieux, et il s'affligeoit tellement des nécessités spirituelles et temporelles de son prochain, qu'il pleuroit souvent quand il ne les pouvoit secourir : il faisoit autant de pénitence pour les péchés d'autrui que pour les siens propres; et il prenoit soin des pauvres et des orphelins. En une grande famine, il vendit les meubles de sa maison et les livres de son étude pour donner l'aumône à ceux qui mouroient de faim, demeurant riche en son esprit de se voir pauvre avec les pauvres. Une femme toute éplorée l'étant venue prier de l'aider à racheter un sien frère qui avoit été pris des Maures, sa charité fut telle qu'il pria cette femme affligée de le vendre ou de l'échanger contre son frère.

Il fut doué également d'une perpétuelle et inviolable chasteté qu'il garda toute sa vie : pour la conserver, il tâchoit toujours de n'être jamais oisif; il fuyoit la fréquentation des femmes et les excès de bouche, qui sont les trois ennemis capitaux de la chasteté.

Il y avoit pour lors à Osma un évêque nommé Jacques d'Azévédo, homme saint et docte, qui entreprit tellement la réformation de son Église, qu'en peu d'années de Chanoines séculiers il en fit des réguliers. Pour y mieux parvenir, il cherchoit des hommes spirituels et savants partout où il en pouvoit rencontrer. Saint

Dominique étoit déjà alors en réputation de vertu et d'érudition de sorte que l'évêque employa tout son crédit pour le retirer de Palencia et l'emmener à Osma, comme il fit. Il y prit l'habit de Chanoine Régulier, et l'évêque le fit aussitôt archidiacre de l'église, car en la nouvelle réformation il avoit changé les noms des dignités. Saint Dominique accepta la charge par obéissance, se montrant d'un côté fort humble, doux, affable et familier avec tout le monde; et d'autre part, zélé et exact censeur des vices.

A quelque temps de là, retournant d'Osma à Palencia, il y trouva de nouvelles misères : de sorte qu'il vendit ses livres pour la seconde fois, et ne laissa pas de prêcher par cœur l'Évangile, ayant alors atteint l'âge de trente ans.

Le bienheureux Père, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1202, alla par les bourgades de Palencia et d'Osma, enseignant le chemin du ciel, avec le fruit que l'on se pouvoit promettre d'une si sainte vie et d'une si rare science. Il lisoit curieusement les *Conférences de Cassien*, s'en servant comme d'un patron duquel il apprenoit les vertus, et imprimoit en son âme la perfection des saints Pères du désert.

Pendant que saint Dominique prêchoit avec ferveur, le roi de Castille, don Alphonse, qui peu de temps auparavant avoit marié sa fille Blanche à Louis, dauphin de France, envoya dom Jacques, évêque d'Osma, en ambassade vers le dauphin, pour des affaires de grande importance. L'évêque prit avec lui saint Dominique, désirant se servir de ses conseils et jouir de sa douce conversation, Dieu l'ayant ainsi ordonné pour d'autres grands desseins de sa providence divine. Car, en ce temps-là, il s'étoit élevé une hérésie scandaleuse à Alby, dans le comté de Toulouse, les sectateurs de laquelle furent nommés Albigeois.

Saint Dominique, entrant en France avec son évêque par le comté de Toulouse, fut bien attristé d'entendre les pernicieuses rêveries que ces misérables enseignoient, et les horribles blasphèmes qu'ils faisoient contre Dieu et son Église. La première nuit qu'ils couchèrent en ce pays d'hérésie, il arriva qu'étant entré en discours avec le maître de l'hôtellerie, qui étoit hérétique, sur des

choses de la religion, Dominique lui en dit de si bonnes raisons, que d'ennemi qu'il étoit de la foi catholique, il se rendit enfant de l'Eglise. Ce fut le premier prix qu'il présenta à Dieu en cette expédition; et sachant qu'il étoit appelé à cet office, et que Notre-Seigneur l'avoit choisi pour ramener ces âmes égarées, il tâcha de se dégager promptement, et que l'évêque d'Osma achevât son ambassade, pour aller cultiver ce champ et défricher les épines et les mauvaises herbes dont il étoit rempli.

Etant arrivé à la cour du roi de France, il trouva la reine Blanche fort ennuyée de n'avoir point d'enfants; il lui conseilla de prendre la très-sainte Vierge pour sa médiatrice, de dire le Chapelet attentivement, et d'en faire donner à tous ceux qui le voudroient dire, ajoutant que par ce moyen elle espérât que Dieu accompliroit ses désirs, comme il fit, la rendant mère du glorieux saint Louis, roi de France.

L'évêque, ayant achevé son ambassade, s'en alla à Rome voir le Pape Innocent III, qui tenoit alors le Saint-Siége. Saint Dominique l'accompagna. L'évêque supplia le Pape de pourvoir quelqu'autre de son évêché, afin qu'en étant déchargé il pût s'employer tout à fait à la conversion des hérétiques albigeois : mais il en fut éconduit par le Pape, qui craignoit de priver l'Eglise d'un prélat de cette importance. De sorte qu'ayant reçu la bénédiction de Sa Sainteté les deux compagnons s'en retournèrent en Espagne par la France.

Ils visitèrent en passant le fameux monastère de Cîteaux, qui florissoit alors et étoit en grande réputation de sainteté. Ils y demeurèrent trois jours. L'évêque, par dévotion, prit l'habit de leur Ordre, et emmena quelques religieux avec lui pour lui apprendre leur règle et leurs cérémonies, en intention de vivre de même à Osma, et encore plus étroitement que ne faisoient les Chanoines Réguliers, encore qu'ils fussent bien austères.

Ils arrivèrent tous en la ville de Montpellier, où ils trouvèrent environ douze religieux de l'Ordre de Saint-Bernard, que le Pape Innocent y avoit envoyés pour remédier à l'hérésie albigeoise, qui s'augmentoit tous les jours en nombre et en autorité. S'étant unis

ensemble de compagnie, par l'avis du bienheureux saint Dominique, tous se mirent à pied, sans considération de leur qualité ni de leur mérite; ils commencèrent à faire la guerre spirituelle aux hérétiques par les prières, les jeûnes, les pénitences, et par les saints exemples de leurs vertus, essayant de les convertir et de les éclairer en des conférences particulières et par des prédications publiques.

Les hérétiques, ne pouvant supporter la force de l'oraison que saint Dominique faisoit à Dieu sur ce sujet, ni résoudre les arguments qu'il leur proposoit, le redoutoient comme leur plus grand ennemi; ils écrivirent un certain livre de leur secte, auquel le saint répondit pour la défense de la vérité catholique. L'un et l'autre livre ayant été jetés dans un grand feu, à la vue de tout le peuple, celui des hérétiques fut brûlé en un moment, mais celui de saint Dominique vola en l'air sans être endommagé, et s'alla poser sur un relais qui étoit proche de là. Ce livre, en témoignage de ce miracle, a été conservé jusqu'à présent. Les hérétiques s'opiniâtrèrent par trois fois à jeter le livre du saint dans le feu, et Dieu, par un évident miracle, l'en fit sortir autant de fois sain et entier; de sorte que quelques-uns de ceux qui virent ce prodige en furent convertis.

Ces provinces étoient pour lors tombées en une extrême pauvreté, à cause de ce nouveau remuement, et le peuple, et même les nobles se virent réduits à ce point de vendre leurs propres enfants et de les donner à nourrir aux hérétiques, de peur qu'ils ne mourussent de faim. Pour remédier à cet inconvénient et à cette ruse diabolique, saint Dominique choisit un lieu fort commode, entre Toulouse et Carcassonne, nommé Prouille, pour y bâtir un monastère où la pauvre noblesse se pouvoit retirer : de sorte qu'il fut en peu de temps rempli d'un grand nombre de filles, auxquelles il prescrivit une certaine manière de vivre. D'autres personnes riches et catholiques furent excitées par son exemple à ériger de semblables maisons, qui, par ce moyen, garantirent plusieurs filles de la perte de leur foi et de leur honneur parmi les soldats hérétiques.

Le saint évêque dom Jacques demeura deux ans dans le comté de Toulouse en l'état que nous avons dit; puis il retourna à Osma visiter et assister son troupeau, laissant saint Dominique général de cette conquête spirituelle. Quelque temps après, la nouvelle arriva que ce saint prélat étoit mort, l'an 1207; il fut enterré dans le bourg d'Osma, où Notre-Seigneur fit par lui beaucoup de miracles.

Ainsi saint Dominique demeura chef de la réduction des hérétiques, car les abbés s'en lassèrent, et se retirèrent en leurs couvents, ayant perdu toute espérance d'y pouvoir remédier. Alors le saint assisté de quelques-uns qui, poussés d'un bon zèle, s'étoient joints à lui, se chargea de cette grande entreprise, en laquelle il persévéra dix ans, avec un courage invincible, parmi d'incroyables travaux. Il alloit de village en village nu-pieds, brûlé de la charité de Dieu et du prochain, passant au travers des armées, et s'exposant à toutes sortes de périls pour y trouver le martyre. Après tant de travaux, par sa sainte vie et sa céleste doctrine, confirmées par les miracles que Notre-Seigneur faisoit par lui, il convertit près de cent mille âmes, qui étoient perdues, et les ramena au giron de l'Église catholique.

Le Pape l'ayant fait inquisiteur contre les hérétiques, il exerça cette charge avec beaucoup d'autorité, employant toutes les armes spirituelles pour les réduire, les châtier et les soumettre. Les armes temporelles des princes catholique y furent aussi déployées. Ceux-ci mirent sur pied une puissante armée, pour combattre les hérétiques, contre lesquels on publia la croisade en France et en Italie. Les catholiques, secourus des prières de saint Dominique, de son conseil et de son industrie, gagnèrent plusieurs places fortes sur les hérétiques.

Simon, comte de Montfort, qui étoit général de l'armée catholique, sortit du château de Marnet, où il étoit assiégé, avec environ huit cents chevaux et mille fantassins, lesquels s'étant tous confessés et communiés, se ruèrent furieusement sur les ennemis, qui étoient au nombre de plus de cent mille combattants, et les mirent en fuite honteusement; il en fut tué plus de vingt mille, sans compter

ceux qui se pensant sauver à la nage, furent noyés. Cette victoire fut fort glorieuse et fort remarquable, si l'on considère le grand nombre de seigneurs et de princes, qui étoient en l'armée ennemie, au prix d'une poignée de gens qu'avoit ce brave comte.

Durant ce combat saint Dominique prioit pour eux, levant les mains au ciel, pleurant à chaudes larmes, et donnant la victoire (comme fit Moïse à Josué) aux soldats catholiques, desquels il n'en mourut qu'un petit nombre : pour montrer qu'il est en la puissance de Dieu, de donner la victoire aux foibles contre les forts, par l'intercession de ses saints, qui l'en supplient tout pleins de foi, d'espérance et d'amour.

Le comte de Montfort et l'évêque de Toulouse voyant la sainteté de saint Dominique, et les grandes merveilles que Dieu opéroit pour son serviteur, lui firent de grands dons pour le défrayer, avec ceux qui le suivoient : car il n'avoit pas encore commencé son Ordre, d'autant plus qu'en le fondant il renonça à toutes sortes de biens.

Le saint étoit si attentif à convertir les hérétiques, qu'il n'omettoit rien de ce qui pouvoit les éclairer et les détromper, usant sur lui-même de plusieurs pénitences, priant jour et nuit, et pleurant pour eux, leur prêchant et enseignant la vérité de notre sainte foi, les réfutant par des conférences, conseillant les capitaines, animant les soldats, et exhortant tous les fidèles catholiques à amender leurs vies, et à recommander cette cause à Dieu, à être dévots à la très-sainte vierge Marie, à dire exactement le chapelet, et à méditer les mystères sacrés : promettant qu'ainsi ils obtiendroient la victoire sur les ennemis de la foi catholique, et l'accomplisement de tous leurs désirs.

Le saint voyant le grand besoin qu'avoit l'Église de telles gens, et le grand fruit de ceux qui s'étoient rangés sous lui : considérant que Dieu lui ouvroit le chemin, disposant les choses en sorte qu'il y avoit sujet d'en espérer encore mieux ; touché du Saint-Esprit, il résolut d'aller à Rome, pour rendre compte au Pape Innocent III de ce qui s'étoit fait au comté de Toulouse ; lui dire en quel état se trouvoient les affaires des hérétiques, la nécessité qui pressoit d'y pourvoir, et afin de s'offrir lui et ses compagons à cette entre-

prise, pourvu qu'il lui plût de les prendre en sa protection, et d'établir une religion qui auroit pour but principal la prédication de l'Évangile, la conversion des pécheurs, et le salut des âmes.

Le saint trouva une bonne occasion d'aller à Rome, qui fut la célébration du concile de Latran, où s'assemblèrent avec le Pape beaucoup de prélats : les ambassadeurs des empereurs de Grèce et d'Allemagne, et de tous les rois de la chrétienté. Foulque, évêque de Toulouse, grand personnage, jaloux de l'honneur de Dieu, qui menoit une vie austère et exemplaire, alla à ce concile. Saint Dominique, son ami intime, l'accompagna jusqu'à Rome, et se servit de son témoignage pour obtenir du Pape ce qu'il désiroit.

Mais bien que l'esprit et la sainteté du bienheureux Père fût connue de chacun, que le rapport que l'évêque de Toulouse faisoit de sa vie et de ses miracles fût suffisant pour le mettre en crédit, et que le Pape même y ajoutât foi, néanmoins celui-ci ne se pouvoit résoudre de permettre qu'on fit un nouvel Ordre de religieux. Car toutes les œuvres de Dieu sont au commencement environnées de grandes difficultés; elles doivent passer par le feu de la contradiction, être pesées et examinées, afin qu'elles soient fondées sur la pierre vive, et non pas sur le sable. Le Pape trouvoit que cette manière de vie, proposée par saint Dominique, étoit nouvelle, et faisoit difficulté de l'autoriser. Le diable qui prévoyoit le grand dommage qu'elle lui apporteroit, détournoit tant qu'il pouvoit de cette bonne œuvre, jusqu'à ce que Dieu découvrit sa volonté au Pape, par une vision semblable à celle que Dieu lui avoit envoyée pour la conservation de l'Ordre du bienheureux saint François.

Le Pape donc, dormant une nuit, vit en songe que l'église de Saint-Jean de Latran s'entrouvroit de toutes parts, et alloit tomber par terre; que saint Dominique l'appuyoit de ses épaules, et l'empêchoit de tomber. Cela le réveilla en sursaut, et lui fit connoître que Dieu avoit choisi ce saint homme pour secourir son Église. Il l'envoya donc quérir le lendemain pour l'encourager en sa sainte résolution, lui conseillant de jeter les yeux sur les religions anciennes et approuvées par le Saint-Siége, pour choisir la règle qui lui sembloit la plus convenable au genre de vie qu'il vouloit prendre, et qu'il la lui accorderoit.

Le saint après que le concile fut achevé, reçut la bénédiction du Pape, et s'en revint bien content en France, pour conférer de son affaire avec ses compagnons. Ils s'assemblèrent tous à Prouille, où après plusieurs prières, ils se résolurent de prendre la règle du grand docteur de l'Église saint Augustin, avec les constitutions et les cérémonies particulières de l'Ordre de Prémontré, qui étoient alors fort rigoureuses. Dans cette résolution ils commencèrent à bâtir à Toulouse la maison de Saint-Romain, et d'un commun consentement, ils renoncèrent à tous leurs biens, à leurs revenus et à leurs héritages, et en firent don aux religieuses de Notre-Dame de Prouille.

Saint Dominique s'en retourna alors à Rome, pour avoir la confirmation et l'approbation du Pape sur cette manière de vivre, mais il eut nouvelle en chemin que le Pape Innocent III (par le commandement duquel il y alloit) étoit décédé à Pérouse, le 16 de juillet 1216.

La perte de ce grand Pape ne préjudicia en rien à saint Dominique, parce qu'Honorius III, qui succéda à Innocent, le reçut bénignement; et par son autorité apostolique confirma solennellement l'Ordre de Saint-Dominique, le 2 de décembre 1216. Ce saint patriarche fut merveilleusement consolé de cette approbation du vicaire de Jésus-Christ, voyant ses désirs accomplis, et espérant que la gloire de Dieu seroit augmentée par les travaux de ses enfants, que les âmes recevroient du profit, que la foi catholique en seroit illustrée, ce dont il avoit eu quelque preuve par une révélation que lui fit la divine miséricorde.

Saint Dominique étoit un soir en oraison dans l'église de Saint-Pierre, devant le très-saint Sacrement; il fut ravi en esprit et aperçut Jésus-Christ en l'air, assis sur un trône royal avec une terrible représentation de sa majesté et de sa grandeur : il tenoit trois javelots en sa main pour en terrasser le monde : et comme personne ne put résister à son juste courroux, il vit que la Reine des anges, Notre-Dame, se jetant à ses pieds, lui demanda miséricorde pour ceux qu'il avoit rachetés de son précieux sang; elle lui présenta saint Dominique et saint Francois (que le Saint-Esprit

au même temps avoit conduits à Rome, dans l'intention de fonder leurs Ordres illustres), disant à son très-cher Fils, que par la prédication de ces deux saints, le monde se réformeroit, et que les pécheurs feroient pénitence. Notre-Seigneur s'apaisa par les offres et par les prières de sa très-pieuse Mère, et accepta ces deux grands capitaines qu'elle lui présenta.

Cette vision encouragea fort saint Dominique, d'autant plus qu'après son oraison, sortant de l'église de Saint-Pierre, il rencontra dans la rue saint François, et ils se connurent tous deux, sans s'être jamais vus. Saint Dominique l'alla embrasser, et lui dit : *Nous sommes compagnons et serviteurs d'un même Seigneur, employés aux mêmes affaires, et avec une même intention : unissons-nous, et aucune contradiction de l'enfer ne pourra nous détourner du service de notre grand Seigneur.*

Ainsi les deux bienheureux patriarches firent une perpétuelle et sainte amitié de s'entr'aider contre tout le monde, pour la cause et l'honneur de Dieu, laquelle promesse ils gardèrent, et leurs disciples après eux.

Saint Dominique se fortifia aussitôt en ces belles espérances par une autre révélation qu'il eut après que le Saint-Siége eut approuvé son Ordre. Étant un jour en oraison dans l'église de Saint-Pierre, et priant avec affection Notre-Seigneur de le conduire en sorte que lui et sa petite troupe le servissent fidèlement en ce grand ministère, les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul lui apparurent. Saint Pierre lui donna un bâton en la main, et saint Paul un livre ouvert, en disant : *Chemine, et va en diligence faire l'office que Dieu te commande : prêche l'Évangile, toi et les tiens, puisque Dieu vous a choisis pour cet effet.* Après cela il vit ses compagnons qui s'en alloient deux à deux, prêchant par le monde. Cette révélation l'anima, et le hâta, aussitôt qu'il eût ses dépêches, de partir de Rome pour retourner à Toulouse ; il y trouva ses enfants, à qui il communiqua les bulles du Saint-Siége, et la vocation à laquelle Dieu les appeloit, les encourageant à être de vrais prédicateurs évangéliques, et à voyager par tout le monde à l'imitation des apôtres, exposant leur vie pour la loi de Dieu. Et bien

que Simon, comte de Montfort, l'archevêque de Narbonne, l'évêque de Toulouse, et d'autres grands personnages, eussent regret de voir partir ces Pères de leur pays, et tâchassent de les en détourner par leurs raisons : toutefois ce fut en vain, car le saint, rempli de l'Esprit divin, leur répondit : *Je sais déjà ce que je dois faire : que personne ne m'en détourne, parce que j'en ai reçu le commandement, et il faut que Notre-Seigneur soit béni.*

Avec cette résolution le jour de la mi-août, l'an 1217, il assembla ses disciples, afin de conférer avec eux de la manière qu'ils se gouverneroient pour faire profession de la nouvelle règle, et des constitutions confirmées par le Pape : d'un commun consentement le Père Matthieu, François de nation, fut élu supérieur, avec le nom d'abbé des autres religieux, en la personne duquel commença et finit ce titre d'abbé dans l'Ordre. Il fut fait supérieur, à cause que saint Dominique brûloit d'envie d'aller prêcher l'Évangile aux Maures et d'être martyrisé pour la foi de Jésus-Christ. Néanmoins avant que de partir, il eut le soin d'envoyer ses enfants par tout le monde, à savoir : quatre en Espagne, Gomez, Michel d'Usère, Pierre Madin et Dominique. Il envoya à Paris l'abbé Matthieu et six compagnons, et d'autres ailleurs, donnant à chacun la méthode qu'ils devoient garder pour prêcher l'Évangile, observer la règle, et fonder des monastères : mais quoi qu'il pût faire pour exécuter son voyage d'Afrique, Dieu l'en détourna, car il n'appartient pas aux hommes de choisir un office en la maison de Dieu.

Après avoir donné ordre au bâtiment de Saint-Romain de Toulouse, il fut contraint de retourner à Rome. Il voulut que ce couvent, qui avoit été commencé le premier de son temps, servît de modèle aux autres : c'est pourquoi il fut bâti fort pauvrement, avec des cellules si petites, qu'il n'y avoit place que pour y mettre un fagot d'osier ou de jonc pour dormir dessus, et une petite table pour étudier ou écrire ; le tout si chétif, et d'une si vile étoffe, qu'il témoignoit assez la grande humilité et la pauvreté en laquelle l'Ordre étoit fondé, et l'esprit divin de ce glorieux patriarche.

Le saint fut tellement favorisé de la main de Dieu lorsqu'il fut arrivé à Rome, que l'importance de son service fut publiée en

cette ville, et de là reconnue dans tout l'univers. Le Pape Honorius III lui donna l'église de Saint-Sixte pour s'y retirer, et y bâtir une maison en forme de monastère, et il l'assista libéralement de ses moyens.

C'étoit une chose merveilleuse de voir l'abord des peuples qui avoient recours au bienheureux Père, pour être consolés en leurs travaux, et secourus spirituellement et corporellement en leurs nécessités. Il acquit tant de réputation, qu'en peu de jours il se vit accompagné de cent religieux de son Ordre. Par le commandement du Pape, et comme député, il vint à bout d'une chose fort difficile, à savoir de renfermer les religieuses (qui étoient séparées, et qui n'eussent su vivre avec le recueillement nécessaire) en un monastère où elles gardassent la clôture, et une forme de vie convenable à leur état, et où on leur administreroit ce qui étoit nécessaire à leurs âmes et à leurs corps. Le Pape trouva bon que la maison de Saint-Sixte que l'on bâtissoit pour les religieux, fût achevée pour les religieuses, et que les Pères passassent à Sainte-Sabine, qui étoit une église principale, et pour cet effet il leur fit don des maisons et du palais apostolique qui étoient auprès.

Là saint Dominique donna l'habit blanc à ses religieux, et le scapulaire qu'ils portent encore aujourd'hui, à cause que la très-sainte vierge Marie l'avoit donné au doyen de l'église d'Orléans, nommé Réginald, très-célèbre docteur en droit, et lecteur en l'Université de Paris. Il étoit pour lors venu à Rome avec l'intention de servir parfaitement Dieu, et étant tombé en une très-dangereuse maladie, par les prières de saint Dominique la bienheureuse Vierge le guérit, lui apparut et lui montra l'habit de l'Ordre qu'il cherchoit. Réginald étant revenu en convalescence, se mit entre les mains du saint patriarche, reçut cet habit, et fit profession en l'Ordre. Saint Dominique fit alors quitter à tous ses religieux les aumusses et les surplis de Chanoines Réguliers qu'ils portoient auparavant, et leur donna les habits et les scapulaires blancs, avec des manteaux noirs qu'ils portent à présent.

Le bienheureux Père se mit ensuite à lire au palais l'Évangile de saint Matthieu et les Épîtres de saint Paul, pour entretenir et

enseigner le peuple qui le venoit visiter tous les jours : et dès lors on érigea un nouvel office de Maître du Sacré Palais, que les religieux de Saint-Dominique possèdent encore aujourd'hui, et que leur glorieux patriarche a tenu le premier.

Après avoir séjourné quelque temps à Rome, il envoya le Père Réginald à Bologne, et d'autres disciples par l'Italie, résolu de passer en Espagne, et de communiquer aux royaumes de Castille (où il étoit né) la lumière de sa doctrine. Il vint à Ségovie, où il prêcha l'Évangile quelques jours, au grand profit des âmes; et l'on montre encore aujourd'hui, du côté de l'eau, un petit monument bâti en mémoire des prédications qu'il faisoit là aux Ségoviens. Au couvent de Sainte-Croix, que le Père commença en cette ville-là, il y a une cave où il se retiroit ordinairement pour prier et prendre la discipline. Elle est arrosée de tous côtés de son sang.

De là il passa à Madrid, où il trouva quelques-uns de ses Frères qu'il avoit envoyés en Espagne, et qui étoient chéris de tout le peuple, à cause de la vie exemplaire qu'ils menoient. Il y fit un grand profit par ses sermons, réformant les mœurs de ses auditeurs qui l'admiroient; il y commença un monastère de filles de son Ordre; lequel bien qu'il fût d'abord pauvre et petit, s'accrut depuis en nombre de religieuses, de bâtiments et de revenu, et s'appelle Saint-Dominique le Royal. La ville de Madrid porta une si grande affection à ses religieux et à ses religieuses, et leur fit tant de bien, que le Pape Honorins en étant averti, leur écrivit un bref, pour les remercier du bien qu'ils faisoient aux Frères Prêcheurs, ce dont Ferdinand de Castille fait mention.

Après avoir mis ordre aux choses de la religion, et satisfait au royaume d'Espagne, le saint Patriarche s'en retourna en Italie, passa par Sarragosse, et alla à Toulouse voir son premier monastère qu'il aimoit tendrement, à cause que Dieu lui avoit communiqué là les prémices de ses travaux : sitôt qu'il eut consolé ses frères qui y demeuroient, et donné les avis que bon lui sembla pour l'observance des choses substantielles, et des cérémonies de leur religion, il prit le chemin de Paris, où son Ordre étoit déja reçu, et où il y avoit trente religieux en son couvent.

De là il passa en Italie, et arriva à Bologne au mois de septembre de l'an 1219; il y trouva le nombre de ses religieux augmenté, et les choses de sa religion en bon état. Il reçut en son Ordre plusieurs personnages vertueux et illustres, qu'il dispersa en divers lieux, pour accroître les couvents. Il alla ensuite à Rome pour des sujets de grande importance; y ayant mis ordre, et ayant envoyé le bienheureux Père Hyacinthe, avec d'autres religieux prêcher en Pologne, et y établir le Tiers-Ordre appelé la Milice de Jésus-Christ, qui étoit alors fort utile pour défendre l'autorité de l'Eglise, il sortit de Rome, et alla visiter quelques couvents d'Italie, puis il retourna à Bologne, où il célébra le premier chapitre général de son Ordre. On y établit des constitutions fort importantes à son avancement. Mais les religieux qui y furent assemblés ne consentirent pas que le saint Père laissât le gouvernement de la religion, dont il étoit père et fondateur, ainsi qu'il prétendoit faire. C'est pourquoi, après le chapitre, il demeura à Bologne, et envoya le Père Jourdain à Paris. Quelques jours après il s'en alla visiter les couvents et en faire de nouveaux.

Etant de retour à Bologne, il célébra le deuxième chapitre général, qui fut le dernier, parce qu'il y tomba malade à mort, et reconnut aussitôt que l'heure s'approchoit où il devoit être détaché de la prison de son corps pour aller à Dieu, car peu auparavant, comme il étoit en oraison, Notre-Seigneur lui étoit apparu, en disant : *Viens, mon ami, viens posséder les vraies joies.* Il ne pouvoit dissimuler son contentement en sentant sa fin, et se voyant arrivé au terme où tendent tous nos travaux. Il fit venir tous les novices du couvent, qui étoient en grand nombre, et, couché sur des ais couverts de serge, il les exhorta à l'amour de Dieu et à persévérer en l'état qu'ils avoient choisi. Ayant fait la confession générale au prieur, et achevé la confession sacramentelle, il parla aux plus anciens de la maison, et prit congé d'eux en les exhortant à la chasteté, à la prière, et à fuir la familiarité des femmes.

Ensuite il les excita à l'amour de Dieu, à l'observance de la règle, et à l'augmentation de leur Ordre, avec des paroles amoureuses, comme un vrai père, qui prenoit congé de ses enfants

bien-aimés, et il les pria qu'il fût enterré aux pieds de ceux de ses Frères qui étoient décédés devant lui. Il se fit apporter le Viatique et le sacrement de l'Extrême-Oction, qu'il reçut fort dévotement, aidant lui-même, répondant au prêtre, et chantant avec les religieux les psaumes dont l'Église se sert en cet office : puis il fit commencer l'office de ceux qui sont en l'agonie de la mort, et étant parvenu à cette dévote antienne : *Venez au-devant, saints de Dieu, avancez-vous, anges heureux,* il trépassa, et les anges portèrent son âme au ciel.

Ce bienheureux confesseur mourut un vendredi à midi, l'an de Notre-Seigneur 1221, le 6 d'août, âgé de cinquante et un ans. Son corps fut enterré solennellement en la présence du cardinal Ugolin, légat du Pape, qui avoit été son ami intime : il fit l'office, et le mit, lui-même en la fosse que ses Frères firent dans l'église, ainsi que le saint l'avoit désiré en mourant. Le patriarche d'Aquilée, des archevêques, des évêques et des prélats s'y trouvèrent aussi, avec une infinité de peuple, qui vint pour faire honneur au saint, et demander par lui des faveurs à Dieu.

Notre-Seigneur, pour le glorifier, fit plusieurs grands miracles par son intercession, guérissant de toutes sortes de maladies ceux qui venoient visiter son sépulcre. Il révéla en même temps à quelques personnages dévots, la gloire dont il jouissoit au ciel. Par ces témoignages d'en haut, et par la nouvelle ferveur que reçurent ses enfants, ils demeurèrent consolés de l'absence de leur père, et aussi courageux à l'imiter et à servir entièrement Dieu, que s'il n'eussent fait que commencer.

Depuis, le corps de saint Dominique fut mis dans un autre sépulcre plus honorable, l'an 1233, le sixième du pontificat de Grégoire IX, qui deux ans après, le canonisa et l'inséra, le 28 d'août, au catalogue des saints; il commanda qu'on célébrât sa fête le cinquième jour d'août, qui fut un jour devant son décès; mais le Pape Paul IV a ordonné qu'elle fût solennisée le quatrième, comme l'on sait, à cause que le cinquième est occupé par la fête de sainte Marie-Majeure. Telle fut la fin de la vie de ce glorieux patriarche.

Mais qui pourroit raconter l'excellente perfection de ses vertus héroïques? Il avoit surtout une si fervente charité, qu'il sembloit être consommé en l'amour de Dieu, et lancer ses flammes pour embraser tous les autres. Cet amour étoit cause qu'il n'étoit jamais fatigué des travaux, et las d'endurer pour Notre-Seigneur. Il l'avoit fait aller trafiquer aux terres des Maures infidèles, pour leur apprendre l'Évangile, et répandre son sang pour Jésus-Christ. Cet amour le faisoit souvent s'exposer à de grands dangers, car il eût souhaité que tous les hommes, les pierres et les damnés, s'il étoit possible, eussent aimé, reconnu et servi Dieu.

C'étoit bien encore un effet de ce même amour, que de pleurer aussi amèrement les fautes d'autrui, que les siennes propres, et de se discipliner pour leur amendement jusqu'au sang, qu'il eût volontiers répandu jusqu'à la dernière goutte, s'il eût pensé en pouvoir racheter quelque péché du prochain. Les nuits qui sont pour se délasser des travaux, lui servoient à faire pénitence des péchés qui se commettoient au lieu où il étoit. Ce même amour lui fit aussi désirer d'être vendu et livré aux Maures, pour racheter le fils d'une veuve, et d'être esclave pour délivrer celui qui étoit en la puissance des hérétiques.

Que dira-t-on de l'ardent désir qu'il avoit de mourir pour Jésus-Christ, non pas une fois, mais souvent, ni avec de légers tourments, mais très-cruellement, et peu à peu, tenant la mort pour la vie, et le martyre pour un repos, de sorte qu'un hérétique qui étoit venu pour le tuer, ne l'ayant pu exécuter, lui dit un jour : *Si tu eusses passé par tel chemin, tu ne serois plus en vie.*

Saint Dominique lui répondit : *Je sais bien aussi que je ne mérite pas tant de faveur : mais si Notre-Seigneur me donnoit le choix d'une mort pour son service, je prendrois plaisir qu'après m'avoir dépouillé, tu me coupasses les pieds et les mains, et puis que tu m'arrachasses la langue et les yeux, et qu'après avoir baigné mon corps dans son sang, tu m'ôtasses la tête de dessus les épaules.*

De là vint qu'une fois un clerc, émerveillé des choses qu'il prêchoit, lui demanda : *Père, où trouvez-vous tant de beaux traits?* Saint Dominique lui répondit : *Au livre de la charité, qui est le meilleur de tous.*

Pour parvenir au comble de cette haute perfection, qui consiste en la charité, le saint Père tâcha de bâtir sur une très-profonde humilité, désirant d'être méprisé des hommes pour l'amour de Dieu. En effet, pendant tout le temps qu'il prêcha en France aux hérétiques, il alloit volontiers à Carcassonne, et aux environs, parce qu'ils lui crachoient au nez, et le maltraitoient; et il fuyoit d'entrer à Toulouse, à cause qu'ils lui faisoient de l'honneur. Avant que d'entrer dans une ville ou une bourgade, il prioit Notre-Seigneur, à genoux, qu'il n'eût pas égard à ses fautes, et qu'il ne lançât pas son courroux sur ce lieu, à cause qu'il y alloit entrer, et ne lui fît pas porter la peine de ses péchés. Voilà jusqu'où peut arriver le sentiment d'une âme vraiment humble. On lui présenta instamment trois évêchés, qu'il refusa opiniâtrément, disant qu'il s'en iroit plutôt avec un bâton à la main partout le monde, que de recevoir un évêché, ni charge quelconque en l'Église.

Il aimoit fort la pauvreté, et prenoit plaisir d'être habillé de simple étoffe, recommandant étroitement cette pauvreté à ses Frères, tenant pour indice de légèreté dans un religieux, d'être curieux en habit. Il demandoit ordinairement l'aumône de porte en porte par les villages, et recevoit humblement ce qu'on lui donnoit, comme s'il en eût été indigne. Il avoit coutume de s'agenouiller pour recevoir le pain, de le baiser, et en remercier autant que si on lui eût donné un royaume. Cette humiliation et cet amour de la pauvreté parut fort aux pénibles et longs voyages qu'il entreprit l'hiver, l'été, au chaud, au froid, à pied et déchaussé. Pour fuir l'ostentation et conserver mieux l'humilité, lorsqu'il entroit dans les lieux habités, il chaussoit ses souliers, et les ôtoit à la sortie.

Il témoigna aussi cet esprit et ce zèle de la pauvreté, en abandonnant tous les biens et les revenus qu'on avoit donnés au couvent de Toulouse, ordonnant que la pauvreté évangélique fût observée en son Ordre, et laissant sa malédiction à ceux qui l'enfreindroient. En effet, il châtia sévèrement des Frères qui vouloient obtenir une dispense du Pape pour être déchargés de la

pauvreté : il fit bâtir ses couvents étroits et ses cellules petites, et fit cesser le bâtiment du couvent qu'on avoit commencé à Bologne, à cause qu'il démentoit cet esprit humble et pauvre, que Jésus-Christ avoit établi en son cœur.

Que dira-t-on de l'austérité de ce saint homme, qui, sous ses habits de simple étoffe portoit la haire, et une chaine de fer autour de son corps? Il n'eut jamais de chaise, de lit, ni de lieu particulier pour dormir. Son lit étoit quelque marche-pied d'autel, la plate terre, ou un banc. Chaque nuit il faisoit trois disciplines avec une chaine de fer à trois cordons, jusqu'à répandre son sang en abondance : la première pour ses péchés, la seconde pour ceux de ses Frères, et la troisième pour les âmes du purgatoire. Il ne mangea jamais de viande, mais fort sobrement quelque mets de carême.

Les hérétiques de France publièrent une fois, pour le diffamer, que c'étoit un amateur de bonne chère. Pour les désabuser et empêcher que cette calomnie n'empêchât le fruit de sa prédication, il logea en la maison de certaines demoiselles qui étoient hérétiques. Là lui et ses compagnons jeûnèrent tout le carême au pain et à l'eau, se disciplinant terriblement, couchant sur la dure le peu de temps qu'ils reposoient, joignant l'austère pénitence au zèle et à la fervente charité du bien des âmes. En sorte que Dieu permit que ses hôtesses, étonnées de ce genre de vie, se convertirent à la foi catholique, avec plusieurs autres hérétiques, qui le surent : et cette fausse opinion de leur bonne chère s'évanouit.

Bien que saint Dominique fût si austère à lui-même, il étoit néanmoins fort bon et fort doux aux siens, dispensant facilement : mais il ne se pardonnoit jamais. Lorsque la charge de supérieur l'obligeoit à châtier les fautes d'autrui, il épioit toujours l'occasion de le faire bien à propos; et certaines fautes s'étant faites devant ses yeux, il ne fit pas semblant de les voir, mais il différa à les corriger en temps et lieu, joignant la sévérité de juge à l'amour paternel.

Il étoit si modeste et si discret en ses paroles, que ceux qui l'avoient vu et fréquenté toute leur vie, étant entendus en l'infor-

mation qui fut faite pour le canoniser, ils témoignèrent ne lui avoir jamais ouï dire une parole libre ni indiscrète en toute sa vie. Il recommandoit fort à ses religieux de parler toujours de Jésus-Christ, ou avec Dieu. Il respectoit les Ordres religieux ; et lorsqu'il alloit en quelque lieu, il visitoit premièrement les monastères des religieux, disant qu'il ne prenoit plaisir en aucune conversation, autant qu'avec ceux qui s'étudioient à la perfection évangélique, et avoient renoncé tout à fait au monde. Il conseilloit à chacun de faire de même, d'aimer et d'honorer les religions et les religieux, comme une riche portion de l'Église catholique.

Il disoit tous les jours la messe; il y répandoit tant de larmes, qu'elles couloient jusqu'à terre; et il sembloit qu'il fût impossible qu'un homme pût tant pleurer. Quelque part qu'il fût, à minuit, dans les hôtelleries ou au milieu des champs, il réveilloit ses compagnons pour louer Dieu, et dire Matines dévotement. Quand il étoit au couvent, il alloit continuellement au chœur, et il y étoit toujours le premier. Son oraison étoit si fervente, et il y demeuroit si souvent ravi avec de grands sentiments, des larmes et des soupirs, que sans y penser il en réveilloit ses compagnons. Quelque fois il étoit si élevé et hors de soi, qu'on eût dit qu'il avoit perdu tout sentiment. D'autres fois il demeuroit suspendu en l'air et hors de terre par la véhémence de son oraison, Dieu lui départoit de grandes faveurs, et telles qu'il découvrit lui-même à un sien ami, que Dieu ne l'avoit jamais éconduit d'aucune chose qu'il lui eût demandée. Et il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il étoit très-dévot à la très-sainte Vierge, et avoit grande confiance en sa protection, ne commençant ni n'achevant jamais rien d'important, qu'après avoir bien prié Notre-Dame, par l'intercession de laquelle il obtenoit ce qu'il vouloit de son Fils.

De là vint que le diable eut tellement en haine saint Dominique, qu'il tâchoit sans cesse de le détourner de ses prières et de ses oraisons, même de le tuer, s'il eût pu. Le saint étant une nuit en prières dans Sainte-Sabine, devant l'autel, le diable lui jeta du haut de l'église une grosse pierre, qui lui vint friser les cheveux et couler le long de son habits, se rompant en pièces à ses pieds :

elle se voit encore aujourd'hui en mémoire du miracle; mais saint Dominique demeura au lieu où il étoit, sans changer ni se troubler.

Une autre fois, priant Dieu dans la même église, le démon se présenta devant lui en forme de religieux, qui faisoit bien le dévot (sinon que c'étoit contre l'obédience, et hors du temps limité) afin de le détourner de son oraison.

Une autre fois encore il vit le diable en forme humaine, qui alloit tracassant d'un côté et d'autre; et l'ayant reconnu : *O cruelle bête,* dit-il, *que fais-tu ici?*

Il lui répondit : *Je fais mon office, et enfin je gagne toujours quelque chose.*

— *Et que peux-tu gagner au dortoir?* dit le saint.

— *Qu'on dorme plus ou moins qu'il ne faut,* dit-il, *qu'on se lève à regret, ou qu'on ne se lève point pour aller à Matines; et quand on me laisse un peu faire, je leur suggère de plus grands maux.*

— *Quel malheur fais-tu en l'église?* dit saint Dominique.

— *Qu'ils y aillent après l'heure, sans volonté ni goût que ce soit, et qu'ils pensent aux choses du monde.*

Il dit, de plus, qu'au réfectoire il les tentoit de manger plus ou moins qu'ils n'avoient besoin; au parloir il les faisoit rire à gorge déployée, ajoutant que ce lieu-là étoit tout à lui; car on n'y disoit que des nouvelles impertinentes, des paroles oisives, des murmures; et que les religieux venoient perdre là tout ce qu'ils avoient gagné ailleurs. Saint Dominique le mena ensuite au chapitre, mais il s'enfuit, en disant : *Ce lieu-là m'est un enfer; car c'est là que les Frères avouent tout le mal que je leur fais faire, qu'ils sont avertis et blâmés de leurs fautes, qu'on les confesse et qu'on leur pardonne;* et il disparut.

Il prit une autre fois la forme d'un courtisan leste, et vint demander au sacristain un Père confesseur. Le sacristain lui en fit venir un. Ce faux pénitent commença à discourir de ses péchés déshonnêtes avec un si sale et si abominable artifice, que le confesseur, de peur de faire tort à son âme, se retira sans qu'il eût achevé sa confession. Il en arriva autant à quatre autres confes-

seurs, qui ne purent ouïr cette feinte confession, craignant de salir la pureté de leurs âmes. Le diable ne cessoit d'importuner pour qu'on lui amenât quelqu'un qui pût l'absoudre, se plaignant qu'ils eussent si peu de charité. Enfin saint Dominique vint pour le confesser, et en entrant dans l'église, il sut par révélation divine que c'étoit le diable; il le blâma aigrement, lui commandant de sortir de là, et de ne plus inquiéter les serviteurs de Dieu. Il disparut aussitôt, laissant dans l'église une insupportable puanteur, dont toute l'assistance fut merveilleusement étonnée.

Les miracles que Notre-Seigneur fit pendant la vie et après le décès de saint Dominique sont en si grand nombre qu'ils demanderoient un volume. Il avoit le don de prophétie; il délivra plusieurs démoniaques, il guérit une infinité de malades de toutes sortes de maladies. Il ressuscita trois morts, l'un fils d'une dame romaine, nommée Gentadone, qui assistoit aux sermons de saint Dominique.

En revenant un jour, elle trouva son fils mort, qu'elle porta au saint avec une grande foi, en présence de plusieurs personnes. Le bienheureux Père s'approcha du mort, fit le signe de la croix dessus, le prit par la main et le releva vivant. Le Pape Honorius III sut ce miracle, et en loua Notre-Seigneur, voulant qu'il fût publié en chaire; mais saint Dominique le supplia de ne le point permettre, autrement qu'il seroit contraint d'aller prêcher aux Maures. Mais bien qu'il le lui eût accordé, si est-ce que le miracle ne fut pas moins divulgué par toute la ville de Rome, que si on l'eût publié à haute voix; et le peuple par dévotion lui coupoit son habit, de sorte qu'à peine il lui couvroit les genoux.

L'autre mort qu'il ressuscita étoit un ouvrier qui travailloit au monastère de Saint-Sixte. En fouillant aux fondements, un pan de muraille tomba sur lui, qui le tua. Les religieux de Saint-Dominique en furent fort affligés parce que c'étoit l'architecte de leur bâtiment, et ils avoient un très-grand regret de commencer par le sang : le saint fit oraison pour lui, et le mort ressuscita.

Le troisième miracle fut bien remarquable à cause des circonstances qui intervinrent. Un jeune gentilhomme nommé Napoléon,

neveu du cardinal Étienne de Fosse-Neuve, fils de sa sœur, donnant carrière à un cheval, tomba mort sur la place, pendant que saint Dominique étoit à Saint-Sixte avec le cardinal Étienne, et d'autres cardinaux qui y étoient assemblés pour donner ordre aux affaires des religieuses de ce monastère. Cet accident fut fort déploré; saint Dominique l'ayant su alla dire la messe, et lorsqu'il fut à l'élévation du très-saint Sacrement, on le vit élevé de plus d'une coudée au-dessus de terre.

Sa messe étant achevée, il s'en alla où étoit le corps, et il commença à redresser les bras et les jambes du mort, qui étoient rompus : il fit une très-profonde prière étant debout; puis levant les mains et les yeux au ciel, et faisant le signe de la croix sur le mort, il dit à haute voix : *Napoléon, au nom et en la vertu de Jésus-Christ, levez-vous à cette heure.* Le mort obéit aussitôt à l'auteur de la vie; et Napoléon qui étoit demeuré mort depuis le matin jusqu'à trois heures après-midi, en présence des cardinaux et de tout le peuple qui y étoit accouru, se leva, parla, et demanda à manger; il but et mangea comme une personne qui se portoit bien, chacun demeurant étonné d'une si étrange merveille.

Encore que ces miracles si célèbres aient beaucoup profité à l'Église de Dieu; néanmoins j'estime que le plus grand de tous, c'est l'institution et la propagation de son Ordre, qu'il fonda à la gloire de Notre-Seigneur, et à la grande utilité de la sainte Église : car si l'on considère le temps où Dieu envoya saint Dominique au monde, les péchés, les guerres, les divisions et les calamités dont la chrétienté étoit remplie, on ne sauroit nier qu'il ne fut choisi pour l'éclairer de sa lumière, et l'échauffer en l'amour de son Sauveur, de la connoissance duquel elle étoit si éloignée. De plus, si l'on regarde les armes avec lesquelles il commença une si haute entreprise, l'on verra un pauvre religieux, dénué de tout, et sans aucune faveur humaine, revêtu seulement de l'esprit céleste, lutter contre tout le monde, combattant ses vanités, et résister à la furie dont il a triomphé.

Que dira-t-on des fruits qui sont sortis de cette sainte tige? De tant de glorieux enfants qui sont issus de ce saint patriarche?

D'un saint Thomas d'Aquin, la lumière et le maître de toute l'Église catholique? D'un saint Pierre, martyr, bouclier de la foi, fléau des hérétiques? D'un saint Hyacinthe, miroir des confesseurs? D'un saint Vincent Ferrier, apôtre de son temps? D'un saint Antonin, archevêque de Florence, modèle des saints prélats? D'une sainte Catherine de Sienne, si chérie et si visitée de Jésus-Christ son cher Epoux, et de tant d'autres saints et saintes qui sont comme autant d'étoiles spirituelles dans l'Église catholique? On ne sauroit assez louer la multitude infinie de ses très-saints enfants, qui,comme des rejetons d'une belle plante ou d'un riche ceps, ont poussé dans l'illustre religion de saint Dominique, les martyrs, les confesseurs, les docteurs qui ont orné l'Église catholique, et les évêques qui l'ont gouvernée.

Saint Dominique étoit de moyenne taille, mais fort beau; il avoit le nez long et aquilin, les cheveux blonds, le visage blanc et le teint vif; sa tête étoit fort garnie, sans apparence de devenir chauve. Il avoit la voix claire et argentine en prêchant, et qui charmoit l'oreille des auditeurs. Il étoit de foible complexion, et ses rudes pénitences l'avoient plus cassé que son âge. Il sembloit quelquefois qu'on lui voyoit sortir du front et des yeux comme des étincelles ou des rayons de lumière, ce qui le rendoit vénérable à ceux qui le fréquentoient.

Thierry d'Alpoda, religieux de son Ordre, écrivit huit livres de la vie de saint Dominique, par ordonnance de leur septième chapitre général; Surius les rapporte au quatrième tome de la *Vie des Saints;* et saint Antonin troisième partie, tit. 23, ch. 12, et autres suivants. Voyez aussi Jean Gerson des hommes illustres de l'Ordre des Prêcheurs, Marc-Antoine, Flamine, François Diacèce, et le Père Ferdinand de Castille, en l'histoire de son Ordre.

A Thessalonique, fête de saint Aristarque, disciple et compagnon inséparable de l'apôtre saint Paul, qui parle de lui quand il

écrit aux habitants de Colosses : « Aristarque, dit-il, mon compagnon de captivité, vous salue. » Ce saint ayant été ordonné évêque des Thessaloniciens par le même apôtre, et ayant grandement et longuement souffert sous Néron, fit une mort tranquille dans laquelle il reçut la couronne de Jésus-Christ.

A Rome, sur la voie Latine, supplice de saint Tertullien, prêtre et martyr, qui, sous l'empereur Valérien, fut cruellement frappé de coups de bâton, eut les côtés brûlés, les machoires brisées, fut étendu sur le chevalet, eut les nerfs coupés enfin, sa sentence ayant été prononcée, il fut décapité, et consomma ainsi son martyre.

A Constantinople, saint Eleuthère, martyr, de l'ordre des sénateurs, qui, dans la persécution de Maximien, périt par le glaive pour la foi de Jésus-Christ.

En Perse, Sainte Ie et ses compagnes, martyres, qui, sous le roi Sapor, après avoir souffert divers tourments, furent martyrisées avec neuf mille chrétiens captifs.

A Cologne, saint Protais, martyr.

A Vérone, saint Agabe, évêque et confesseur.

A Tours, saint Euphrone, évêque.

A Rome, sainte Perpétue, qui, ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, convertit à Jésus-Christ Nazaire, son fils, et Africain, son mari, et inhuma les corps de plusieurs saints martyrs ; enfin elle rendit au Seigneur son âme comblée du mérite de ses bonnes œuvres.



CINQUIÈME JOUR D'AOUT.

Fête de sainte Marie Majeure. — Saint Memmie, apôtre et premier évêque de Châlons-sur-Marne. — Sainte Afra, martyre.

Saint Cassien, évêque d'Autun; vingt-trois martyrs de Rome; saint Emygde, évêque et martyr ; saint Eusigne, martyr; les saints martyrs Cantide, Cantidien et Sobèle; saint Pàris, évêque de Teano; saint Oswald, roi d'Angleterre; sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze.

LA FÊTE DE SAINTE MARIE MAJEURE.

La sainte Église célèbre la fête de Notre-Dame des Neiges le 5 août pour cette raison :

Du temps du Pape Libère, il y avoit à Rome un riche Seigneur, nommé Jean Patrice, qui étoit marié à une grande dame, dont il ne pouvoit avoir d'enfants, encore que ce fût tout leur désir. Néanmoins, étant aussi pieux que riches et illustres, ils se conformoient à la volonté de Dieu, croyant que puisqu'il ne leur donnoit pas de lignée, sa providence paternelle le faisoit pour le mieux. Ils étoient fort dévots à la Vierge Marie, et ils résolurent de la faire héritière de tous leurs grands biens. Pour savoir en quoi elle désiroit que cette succession fût employée, ils se préparèrent par des prières continuelles et d'autres bonnes œuvres.

La Reine du ciel écouta les prières de Jean Patrice et de sa femme; la nuit de devant le cinquième jour d'août, lorsque les chaleurs sont excessives à Rome, elle parla en songe à chacun d'eux à part, et leur dit que le lendemain matin ils allassent au mont Esquilin, et qu'à l'endroit qu'ils trouveroient couvert de neige, ils fissent bâtir une église où elle fût honorée des fidèles,

ajoutant que par ce moyen elle se tiendroit bien contente d'être leur héritière.

Le jour étant venu, le mari et la femme conférèrent ensemble de la révélation qu'ils avoient eue en dormant. Ils en avertirent le Pape Libère, auquel la bienheureuse Vierge Marie l'avoit aussi révélé. On assembla le peuple et le clergé pour aller en procession. Étant arrivés sur le mont, ils trouvèrent un espace de terre assez grand pour faire une église, tout couvert de neige : on en fit le projet, et ces deux personnages dévots à la très-sainte Vierge la firent bâtir superbement. Ce fut la première église construite à Rome sous le nom et le patronage de Notre-Dame.

On l'appela du commencement Notre-Dame des Neiges, à cause de ce miracle, et l'église de Libère, parce qu'il étoit arrivé de son temps : depuis on la nomma la basilique de Sixte, à cause que Sixte III, successeur de Célestin, la fit rebâtir et parer de riches mosaïques. On l'appela aussi Sainte-Marie de la Crèche, à cause qu'on mit dans une chapelle de cette église la Crèche, où Notre-Seigneur fut posé sous le portail de Bethléem. Mais depuis qu'on eut bâti à Rome plusieurs belles églises de Notre-Dame, on nomma celle des Neiges, Sainte-Marie-Majeure, pour la distinguer d'avec les autres, et pour montrer son excellence par-dessus toutes celles de la ville.

Certainement c'est une chose admirable de voir le nombre des églises magnifiques qui sont à Rome dédiées à Dieu sous le nom de la bienheureuse Vierge Marie. Car si on y prend garde, toutes les religions sont sous sa tutèle; et la plupart ont des églises à Rome fort bien bâties sous son nom, où elle est servie et honorée; mais spécialement en celle des Neiges, dont on célèbre aujourd'hui la fête, qui est à cette occasion appelée Sainte-Marie-Majeure, en laquelle Notre-Seigneur a opéré de grandes merveilles par les prières de sa sainte Mère.

Ce fut en cette église que saint Grégoire le Grand fit venir la procession générale de tous les états et conditions du peuple de Rome, lorsque cette ville étoit affligée d'une horrible et cruelle peste. Le Pape Étienne second en fit sortir une autre procession

pour apaiser l'ire de Dieu : et Léon IV, du temps de l'empereur Lothaire, avec une procession qu'il fit faire depuis l'église de saint Adrien, martyr, jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, délivra la ville de Rome d'un cruel serpent qui l'infestoit. Lorsque saint Martin, Pape, y disoit la messe, l'Exarque Olympe étant venu pour le prendre ou le tuer, par le commandement de l'empereur son maitre qui étoit herétique, il y demeura aveugle, et ne put exécuter son entreprise, la très-sainte Vierge n'ayant pas voulu permettre qu'une si grande méchanceté fût commise en son église.

Notre-Seigneur y a fait et fait encore tous les jours plusieurs miracles par l'intercession de sa très-pure Mère, qui, l'ayant choisie pour sa demeure et pour son tabernacle, a plus obligé Jean Patrice et sa femme, que si elle leur eût obtenu de Dieu des enfants, car ils seroient déjà morts, et leur mémoire n'eût pas duré comme elle a fait jusqu'à présent. Ce qui nous montre que l'argent qu'on met à bâtir et enrichir les temples est bien employé, et que la Reine des cieux récompense libéralement les services que les fidèles lui font sur la terre.

LA VIE DE SAINT MEMMIE,

PREMIER ÉVÊQUE ET APOTRE DE CHALONS-SUR-MARNE.

AN 126.

Saint Alexandre, pape. — Adrien, empereur.

La France se glorifie à bon droit d'avoir eu le plus grand nombre des disciples de Jésus-Christ et de saint Pierre, pour ses apôtres, ses évêques et ses docteurs. La ville de Châlons en Champa-

gne, entre les autres villes de France, a pour évêque et apôtre saint Memmie ou saint Menge, qui fut envoyé par saint Pierre.

Il étoit natif de Rome, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles, savoir de la maison des Memmius, qui a fourni au sénat romain des orateurs fameux, à la république des consuls et à l'empire des généraux. Et comme cette ville étoit pour lors la capitale du vice et de l'idolâtrie, aussi bien qu'elle l'étoit du monde : aussi y suça-t-il avec le lait de sa nourrice, l'esprit de l'idolâtrie, qu'il conserva jusqu'à l'âge de vingt-cinq à trente ans, où il plut à Dieu éclairer Rome des rayons de l'Évangile par la prédication du prince des apôtres saint Pierre.

Saint Memmie donc l'entendit prêcher; ses paroles lui donnèrent un vif ressentiment qui lui ouvrit le cœur pour recevoir cette divine semence, laquelle y ayant pris racine, ne lui laissoit d'autre pensée, que d'écouter ce saint prédicateur. Il épia l'occasion de l'entretenir, ce qu'il fit avec tout le contentement qu'il pouvoit désirer. Car saint Pierre embrasé du zèle de son salut, lui parla avec ferveur. Memmie d'autre part exposa à cœur ouvert ses difficultés. Cependant l'Esprit divin lui fit savourer la manne évangélique; alors reconnoissant ses dieux pour des idoles, et saint Pierre pour son maître et le père de son salut, il adora Jésus-Christ crucifié. Ainsi cet idolâtre devint chrétien, et renonça à toutes les vanités du monde. Cependant saint Pierre le tint quelques jours au rang des catéchumènes, pour l'instruire peu à peu des mystères de notre foi; et il l'écoutoit avec un merveilleux contentement de son âme.

Peu de jours après, le saint apôtre le baptisa de ses propres mains, purifiant son âme, et la nettoyant dans le sang de Notre-Seigneur de tous les péchés qu'il avoit commis. En même temps il fit profession de la vie apostolique et religieuse, vivant depuis chaste et solitaire, aimant le mépris, estimant les opprobres, prisant les injures, et n'ayant d'autre gloire ni d'autre sagesse que celle de la croix. Il n'avoit plus d'autre compagnie que celle du saint apôtre : ses yeux étoient modestement fixés sur lui, aussi bien que ses oreilles étoient attentives à ses paroles, afin de dé-

peindre en lui-même les excellentes vertus qu'il voyoit reluire en lui.

Tous les évêchés étoient alors vacants, et à la nomination de l'Évêque universel de toute l'Église : c'étoit à qui en auroit, et à qui cet heureux sort écherroit que d'être évêque (car saint Pierre avoit fait comme un séminaire de missionnaires de tous ceux qui étant convertis à la foi, faisoient profession de la vie apostolique sous sa discipline) ils courtisoient tous l'apôtre, pour en obtenir. Mais que pensez-vous de ces évêchés? Désirer pour lors un évêché, c'étoit désirer la croix, les gibets, les flammes, les fouets, les injures et la mort pour Jésus-Christ; pour maison épiscopale une prison obscure, et dîner à la table commune des animaux sur la terre : tout leur revenu consistoit à se confier en la Providence divine, et à manger ordinairement du pain de larmes.

Saint Memmie porté d'un instinct divin, et non par ambition ou par avarice, se mit à briguer un de ces évêchés; il se présenta au saint apôtre pour rendre service à Dieu en ce ministère : ce qui lui étant accordé, il fut consacré évêque, et reçut la puissance épiscopale avec la dignité.

Il y avoit environ deux ans que saint Memmie suivoit saint Pierre, duquel il avoit appris la perfection et la doctrine qui éclatoit en lui : mais il fallut se séparer pour avancer la gloire du nom de Jésus-Christ. Ce fut en l'an 46 de Notre-Seigneur qu'il fut envoyé par le saint apôtre en France, avec saint Donatien, qui lui fut donné pour diacre, et saint Domitien pour sous-diacre. Étant donc tous trois à genoux devant saint Pierre, qui étoit assis en sa chaire pontificale : *Voilà*, leur dit-il, *que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Soyez simples comme des colombes; vous êtes le sel de la terre, faites en sorte que la lumière de vos perfections soit éclatante aux yeux des hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est aux cieux. Allez, enseignez ces pauvres peuples qui vous sont commis, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Que si vous êtes appréhendés pour répondre devant les présidents, ne vous en mettez pas en peine, l'Esprit de Dieu vous suggérera ce que vous devrez répondre. Allez*

hardiment, et leur enseignez toutes les choses que vous avez apprises de moi, je vous assure qu'en délaissant tout pour suivre Jésus-Christ, vous en recevrez la vie éternelle. Allez à la bonne heure.

Et après les avoir fortifiés de la sainte Eucharistie, levant les mains au ciel, il leur donna sa bénédiction apostolique; puis leur ayant donné le baiser de prix, il les congédia en leurs provinces.

Voilà donc que saint Memmie et ses compagnons sortent de l'oratoire, passent au travers de la ville de Rome, et se mettent en chemin, marchant nu-pieds, sans or ni argent, sans armes ni d'autres provisions, que la confiance qu'ils ont en la Providence divine. Ils commencent à perdre Rome de vue, qu'ils avoient depuis longtemps quittée d'affection; et ainsi ils arrivèrent à leur premier gîte, à dix-huit mille de Rome, qui font neuf lieues françoises, où ils passèrent la nuit, une partie en prières, et une partie au repos.

Ils s'y arrêtèrent plus longtemps qu'ils ne pensoient; car le diable ennemi de l'honneur de Dieu et du salut des humains, voyant le généreux courage de ces trois soldats de Jésus-Christ, s'opposa à leur dessein, suscitant une maladie à saint Domitien, le plus jeune des trois, dont il fut grièvement malade, et dont il mourut. Ainsi le malin esprit pensoit avoir rompu leur entreprise avec la vie de ce saint : mais tout ne tourna qu'à sa confusion.

Cependant saint Memmie demeura grandement attristé par la perte de son compagnon, il enduroit un grand combat en soi-même, délibérant s'il reviendroit sur ses pas, ou s'il poursuivroit son voyage. Enfin dans cette incertitude, il se souvint que saint Pierre avoit opéré des miracles et des merveilles sans nombre, et particulièrement qu'il avoit ressuscité à Jaffa cette bonne dame Tabita: ce qui le fit résoudre, étant si peu éloigné de Rome, d'y retourner, pour exposer cet accident au saint apôtre, et avoir recours à ses prières.

Ils y arrivèrent, et se prosternant devant leur saint maître, ils lui déclarèrent la cause de leur retour si soudain. Alors saint Pierre ayant fait sa prière à Dieu avec ces deux saints, prit un morceau de la frange dont sa robe étoit bordée à la judaïque, et le donna à saint Memmie, en lui disant qu'ils s'en retournassent

au lieu où saint Domitien étoit mort, et qu'ils appliquassent sur lui cette frange, en prononçant ces paroles de sa part : *Notre-Seigneur Jésus-Christ te commande, et en sa vertu notre maître saint Pierre te mande que tu aies à te réveiller de ce tombeau, et qu'étant réveillé tu aies à continuer en notre compagnie le voyage commencé pour la conversion des idolâtres, et pour prêcher l'Évangile aux gentils.*

Après avoir reçu ce commandement avec la bénédiction apostolique, ces deux saints personnages saint Memmie et saint Donatien remplis de la foi et de l'Esprit de Dieu, retournèrent en hâte au lieu où ils avoient enterré le corps de leur compagnon. Y étant arrivés, ils le retirèrent de terre, et ayant fait leur prière à Jésus-Christ, saint Memmie fit ce que le saint apôtre lui avoit prescrit. Il lui fit toucher la frange, commanda à la mort de quitter prise, et incontinent le mort ouvrant les yeux doucement, comme s'il fût revenu d'un profond sommeil, jeta un soupir du plus profond de son cœur, et rendit grâces à notre Sauveur Jésus-Christ : ce que firent pareillement ceux-ci : puis tous trois ensemble continuèrent leur voyage, bien joyeux en leur cœur, reconnoissant par une si grande merveille, que Dieu avoit leur dessein pour agréable.

Ces trois saints étant ainsi divinement fortifiés, se mirent en chemin, redoublèrent leurs pas, faisant plusieurs merveilles par leurs prières à Dieu, fortifiant les débiles, rendant l'usage des membres aux perclus, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, favorisant généralement tous ceux qui avec foi et confiance accouroient à saint Memmie. Par le moyen de ces merveilles, il arrachoit quelque âme à Satan, et la rendoit à Jésus-Christ.

Enfin, après avoir souffert plusieurs grandes incommodités (ayant vécu et marché à l'apostolique plus de trois cents lieues parmi les idolâtres et les païens) prêchant et remplissant de l'odeur de leur sainteté tous les lieux par où ils passoient, ils arrivèrent en Champagne, province de la Gaule Belgique, pour lors sujette à l'empire romain, et s'approchèrent de Châlons. Alors ils se prosternèrent tous trois à genoux, les mains et les yeux au ciel, rendant grâces à Dieu de les avoir conduits en ce lieu pour sa gloire, et le priant

de toucher les cœurs de ces idolâtres, et de les disposer à recevoir le saint Évangile.

Les portes de Châlons étoient bien ouvertes à ces saints personnages, mais non pas celles des cœurs des habitants, qui étoient obstinés et endurcis. Saint Memmie y entra avec les siens, alla droit vers le temple des idoles; il y entra pour s'opposer à Satan, et prenant occasion des superstitions qu'il y verroit pratiquer, faire voir l'abus et la folie des idoles, et en échange leur persuader l'adoration d'un seul et vrai Dieu. Ainsi ayant considéré leurs superstitions, et leur ayant remontré que les idoles n'étoient que des figures des démons, et que l'homme est créé pour adorer le vrai Dieu, qui pour nous est mort en croix, il voulut leur expliquer les mystères de notre foi : mais c'étoit jeter des marguerites devant les pourceaux. Car comme il n'y a rien au monde de si délicat que la religion, vous les eussiez vu gronder contre ce bon saint, comme une mer qui écume de rage, étant agitée par les vents ; et ils l'eussent déchiré et mis en pièces pour l'injure qu'il faisoit à leurs prétendus dieux, si le vrai Dieu ne l'eût pris en sa protection. Ils le chargèrent d'injures ; mais ce lui étoit autant de bénédictions : et lui donnant quelques coups de pied et de poing, il fut chassé de la ville couvert d'affronts, avec défenses d'y rentrer jamais, à peine de la vie : mais ils se dédiront tantôt, et seront encore trop heureux de le prier de revenir.

Saint Memmie ne perdit pas courage, et ne quitta pas prise pour cela. Il pouvoit bien, accomplissant le conseil évangélique, secouer la poudre de ses sandales contre la ville de Châlons, qui lui avoit fermé ses portes, et s'en aller en une autre cité : mais comme le médecin n'abandonne pas son malade tombé en frénésie, ainsi ce prélat retiré de la ville, pensa qu'il falloit temporiser, et ne pas désespérer du salut de ces âmes perfides. Il sortit donc, et fit sa retraite avec ses deux compagnons en un petit bois éloigné de la ville environ d'une lieue, où il dressa un petit ermitage de branches pour s'y tenir à l'abri, pendant que la nuée de cette première contradiction se dissipoit. Ils y passèrent un an entier, non en hommes, mais en anges.

Cependant le saint étant demeuré en ce lieu-là avec toutes sortes d'incommodités, attiroit par la suave odeur de ses vertus, et par la beauté de ses rares perfections, plusieurs personnes à le venir voir et l'écouter. Les uns l'alloient visiter pour l'entendre discourir du Ciel : les autres pour être secourus en leurs maladies et en leurs nécessités, et jamais aucun ne s'en retournoit mécontent de lui. Il n'y avoit point d'infirmité à laquelle il n'apportât de remède : pour toute récompense il demandoit seulement que l'on quittât les idoles, et qu'on crût en Jésus-Christ. Les miracles charment les hommes, et leur font croire tout ce qu'on leur dit : aussi sont-ce des témoignages de Dieu, qui scellent et confirment la vérité de sa parole. Ainsi les merveilles que le saint opéroit, faisoient croire quelque chose de grand de lui, principalement sa sainte vie, qui étoit si éloignée des vices dont le monde étoit rempli, et l'odeur de ses vertus et de ses bons discours se répandoit partout.

Le gouverneur de la ville avoit un fils unique, nommé Lampas. Ce jeune prince prenoit son plaisir ordinaire au vol de l'oiseau. Il arriva qu'étant monté sur son cheval, il crut par sa légèreté suivre le vol de l'oiseau, et l'ayant irrité par quelque coup d'éperon il tomba avec le cheval de dessus le pont de Naud dans la rivière de Marne. On essaya de sauver ce jeune seigneur, mais c'étoit en vain : tout ce qu'on put faire, fut de le retirer mort. Ce pauvre cadavre étant retiré des eaux, émut de compassion tout ceux qui le regardèrent; et il ne se trouva pas de messager pour en porter les nouvelles au père et à la mère : mais le bruit commun fit entendre ce que tous ne voulurent pas faire. Bon Dieu que de sanglots! que de soupirs! que de larmes et de regrets! mais il ne revient point en vie pour cela. Apollon ni leurs autres dieux, qui n'avoient pu le garantir de la mort, ne purent non plus lui donner la vie. Il n'y a que vous, mon Dieu, qui le pouvez faire : mais ils ne vous connoissent point. Il est temps que vous fassiez connoître votre serviteur, et en même temps que vous fassiez éclater votre saint Nom.

Sur ces entrefaites, un de ceux qui avoient ouï notre saint, et l'étoient allé visiter en son ermitage, donna assurance au gouverneur, que s'il lui plaisoit d'appeler cet homme qui vivoit solitaire

en la forêt, et qui avoit été chassé de la ville depuis un an, et suivre ses avis salutaires, il pourroit rendre la vie à son fils mort. Heureuses nouvelles à un père qui étoit au désespoir. Le diable en suscita assez d'autres qui se moquoient de celui-ci et de ce bon saint, pour dissuader le gouverneur de l'envoyer quérir. Mais Dieu veut que la mort de cet enfant soit une occasion pour vivifier un million d'âmes mortes en des corps vivants.

On députa des gentilshommes pour aller à l'ermitage du saint, et le prier de venir promptement consoler des personnes qui en avoient grand besoin : promettant que si par l'invocation de son Dieu, ce jeune seigneur revenoit à la vie, le vice-roi, sa femme et toute la ville suivroient ses saints conseils, et croiroient sa parole. Il les écouta, et ayant prié ces messieurs d'attendre un peu, il appela ses deux compagnons, auxquels il communiqua ce qui se passoit, puis il se munit de l'oraison, et implora l'assistance divine en une telle affaire.

Son oraison étant finie, il s'en alla avec ces gentilshommes avec une douce majesté, et d'un pas humblement grave. A l'abord tout le monde jeta les yeux sur lui, et même ceux qui l'avoient ignominieusement chassé, ne savoient s'ils se devoient moquer de lui, ou attendre ce qu'il feroit. Le père et la mère de l'enfant mort, qui étoient transis de douleur, ne purent lui parler ; mais ils exprimèrent ce qu'ils désiroient. Il leur demanda une chose qui étoit, que s'il plaisoit à Dieu d'opérer une si grande merveille, ils se rendroient dociles à ouïr ce qu'il leur prêchoit : ce qui lui fut accordé.

Il se mit donc lui et ses deux saints confrères en oraison. Toute la multitude jetoit les yeux tantôt sur le saint pour voir sa contenance, puis sur l'enfant, pour voir s'il remueroit et paroîtroit vivant. Le saint avoit les yeux et les mains élevés au ciel, parlant amoureusement à Dieu. Tout le monde étoit attentif, et craignoit que ce ne fussent que mines : le diable enrageoit en voyant qu'il lui falloit rendre cette âme criminelle à son corps, et perdre en même temps tous ses adorateurs. Il n'y eut que saint Memmie d'assuré, car étant au fort de son oraison, il vit l'âme rentrer dans

le corps. Alors le mort commença à respirer, le saint le fit lever, et d'un même coup il donna la vie du corps à ce fils, ce fils à ses parents, un contentement non espéré à chacun, la gloire à Dieu, la confusion au diable, et le salut à Châlons. Il n'y eût personne qui ne s'écriât, que le Dieu de cet homme étoit le seul vrai Dieu, que cet homme étoit saint et favori de son Dieu, et que ses paroles ne pouvoient être que véritables : chacun se disposa à exécuter les promesses que le gouverneur avoit faites à saint Memmie au nom de tous. Cependant notre bon saint et ses deux confrères rendoient grâces à Dieu.

Ce miracle fut la cause principale de la conversion de tous les Châlonnois. C'est pourquoi en commémoration d'une œuvre si admirable, ils font tous les ans une procession générale, la seconde fête d'après la Pentecôte, laquelle passe sur ce pont, d'où le jeune prince tomba dans l'eau et se noya. Ils portent la châsse où reposent les précieuses reliques de ce glorieux saint; elle est reçue avec de grandes cérémonies par le doyen de l'église cathédrale de Châlons, et avec autant d'honneur et de respect que l'on pourroit désirer.

Le gouverneur Lampas et son fils ressuscité, et retiré en même temps des griffes de l'enfer, alloient aux côtés du saint évêque et entrèrent ainsi dans la ville. C'eût été un contentement nonpareil de connoître les affections de tous ceux qui les regardoient passer. Au bruit de ces merveilles, il n'y eût personne qui ne courût à la hâte pour voir et recevoir le saint. Les malades entendant qu'il avoit ressuscité le mort, espéroient qu'il pourroit aussi les délivrer des maladies dont ils étoient affligés : et dans cette espérance, ils se faisoient porter aux avenues par où ce grand médecin devoit passer.

Dès l'entrée de la porte trois aveugles se présentèrent à lui, et réclamèrent sa faveur. Le bon saint ayant fait sa prière à Dieu pour eux, n'eut pas sitôt fait le signe de la croix sur leurs yeux en les touchant, qu'ils furent incontinent ouverts. Cela fit redoubler les voix de tout le peuple à crier : *Miracle, miracle.* Jamais on n'avoit vu rendre la vue aux aveugles, aussi n'avoit-on pas

connu jusqu'alors la vertu de la croix, dont il commença à leur parler.

Cette entrée fut aussi signalée par un troisième miracle que ce saint opéra presque à la même heure, en la personne de trois lépreux, qui, pour le désir qu'ils avoient de leur santé, fendoient la presse, et crioient après le saint, qu'il leur donnât guérison. Memmie qui ne respiroit autre chose que de nettoyer leurs âmes de la lèpre du paganisme, les guérit aussitôt de leur lèpre corporelle au nom de la très-sainte Trinité.

Après cela, toute la compagnie conduisit le saint jusqu'au palais du gouverneur. Le vice-roi et toute sa famille, se prosternant à ses pieds, et se confessant vaincus, lui présentoient tout ce qui étoit en leur pouvoir. Mais le bon saint Memmie refusant tout, même le logis, aima mieux retourner en son ermitage. Il leur demanda seulement une chose, c'étoit qu'il falloit pour leur salut, qu'ils abattissent leurs idoles, et les brisassent en pièces; qu'ils se préparassent au saint baptême; et que le lendemain il leur déclareroit le reste qu'il leur conviendroit de faire. Il s'en retourna à sa cabane, et y passa la nuit en oraison avec ses compagnons.

Le désir ardent que ces messieurs de Châlons avoient d'être chrétiens, les fit le lendemain matin, par une sainte impatience, aller assiéger la loge du saint. Celui-ci voyant tous ces catéchumènes entre lesquels étoit toute la cour du gouverneur, voulut premièrement avoir un lieu, où il pût exercer son office, prêcher, baptiser et conférer les sacrements. Il fut conduit au temple des idoles, pour y établir sa chaire pontificale, ayant auparavant abattu tous les simulacres, et ruiné tout ce qui ressentoit le paganisme. Il y entra donc la croix à la main, et tout le peuple à la suite avec dévotion. Il consacra ce temple et en fit une belle église sous le nom de Saint-Pierre, qui étoit encore vivant, environ l'an de Jésus-Christ 48, ce qui n'est pas surprenant, puisque auparavant saint Clément en avoit dédié une dans Metz sous le nom du même saint Pierre; qu'on appelle aujourd'hui pour cette considération, *Saint-Pierre le Vif*.

La cérémonie de cette dédicace étant faite, selon qu'il l'avoit vu pratiquer par son maître, quand il dédioit des oratoires dans Rome; ce saint docteur commença à discourir du baptême, absolument nécessaire pour être sauvé; ajoutant qu'il étoit besoin qu'ils reçussent tous ce sacrement, en vertu duquel ils seroient tous régénérés. Il n'y avoit personne en la compagnie à qui il ne tardât d'être mis en un si heureux état, que d'être rendu ami et enfant du vrai Dieu. Saint Memmie donc bénit l'eau, selon qu'il avoit appris de l'apôtre saint Pierre. Le gouverneur commença le premier à recevoir le baptême, et ensuite le jeune prince qui avoit été ressuscité suivoit avec une incroyable dévotion ; il reçut aussi ce sacrement, et abjura le paganisme.

C'est un hôte très-dangereux que l'endurcissement au péché, car excepté qu'on se peut convertir tant qu'on est en vie, il n'y a guère de différence entre un pécheur obstiné et un diable. On en conduisoit un avec force au saint : il étoit doublement possédé, puisqu'il avoit le diable au corps et l'obstination en l'âme, car il étoit idolâtre, et ne vouloit pas se convertir. Saint Memmie regardoit cet homme fait à l'image de Dieu, ainsi maltraité du malin esprit, ennemi de Dieu et de son image. Prenant de là sujet de prouver aux assistants, combien il est dangereux de servir le diable, qui traite si mal ses sujets, et que cependant adorer les idoles, c'est servir ce tyran; il leur montra l'obligation qu'ils avoient à Jésus-Christ, de les avoir délivrés de cet esclavage : puis levant les yeux au ciel en la vertu du nom de Jésus et de la sainte croix, il commanda au diable de sortir de ce corps. Aussitôt cet homme, qui se faisoit tenir à quatre, devint doux comme un agneau : celui qui servoit de demeure au diable servit de temple à Dieu et à la grâce ; car se voyant miraculeusement guéri, il demanda le saint baptême; ce qui lui fut accordé; et ainsi il fut rendu enfant de Dieu et membre du corps de Jésus-Christ.

Ce bon pasteur attiroit à lui tous les infirmes par ses œuvres miraculeuses : allant un jour en son ancien oratoire prier Dieu, il fut rencontré d'un boiteux qui, sitôt qu'il l'aperçut, l'appela à son aide, le priant de le secourir ; ce que le saint homme fit aussitôt,

et il lui rendit la santé, au grand étonnement de tous, avec l'usage de ses membres.

Un autre jour, se transportant à l'Église, il passa près d'un paralytique. Cet homme faisoit compassion à tous. Saint Memmie, le voyant, fut aussi ému de pitié : mais n'ayant ni or, ni argent, il lui fit la même aumône que fit pareillement saint Pierre dans Jérusalem à un autre paralytique, en lui disant : *Ce que j'ai, je te le donne; c'est que tu aies à te lever sain et sauf, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Ainsi il lui rendit l'entier usage des membres de son corps.

A la vérité, ce brave et généreux prélat eut de grandes difficultés à retrancher une infinité de cérémonies, de coutumes et de façons de faire, qui ressentoient le paganisme. C'étoit l'occupation ordinaire de saint Memmie, qui, après les avoir baptisés, alloit tous les jours les cathéchisant, les prêchant, les instruisant du reste des vérités de notre foi, et sur la pratique des vertus. Il résolut une fois de les entretenir du sacrement de la confirmation, par la vertu duquel le Saint-Esprit est donné à l'âme, pour la confirmer et la fortifier en la croyance des articles de la foi : et il les anima de telle sorte qu'ils reçurent ce sacrement de la main du saint évêque.

Il n'en demeura pas là, car comme ce n'est pas assez d'être né corporellement si l'on ne prend de la nourriture pour vivre; aussi étoit-ce peu qu'ils fussent régénérés spirituellement, s'ils ne se fussent fortifiés du pain céleste. Pour cela saint Memmie leur expliqua le mystère du très-saint Sacrement de l'autel (ce qu'il faisoit avec des paroles tout embrasées d'amour). Puis il leur enseigna avec quelle préparation on se doit approcher de cette sainte table. Enfin, après une belle et sainte instruction touchant ce mystère, il les communia tous.

Les affaires de la religion ayant si heureusement réussi en la ville de Châlons, capitale et mère de toutes les autres églises du diocèse, il étoit bien raisonnable d'aider les voisins à se sauver, et de procurer l'avancement de la vérité. A cet effet saint Memmie fonda un collége de clercs à Châlons : c'étoit un séminaire de mis-

sionnaires, qui fut comme une pépinière de saints évêques, de prêtres, de curés, de doyens et d'autres saints personnages. Il ne se contenta pas d'établir la foi dans l'étendue de son diocèse, mais il alloit partout prêchant, convertissant et baptisant les peuples. En mémoire de cela, la ville de Dinan, située au diocèse de Liége, tient à gloire une église, qui a été consacrée par saint Memmie, sous le nom de saint Étienne, martyr.

En ce temps-là, ce saint évêque avoit atteint une vieillesse vénérable, qui sembloit le devoir retenir en repos dans la ville, sans aller bien loin prendre un tel travail. Mais la charité le pressoit, et lui donnoit des forces parmi les foiblesses de son âge.

Il y avoit déjà sept ans qu'il faisoit l'office de bon prélat, quand sainte Pome vierge, sœur de saint Memmie, également chrétienne, apprenant toutes les merveilles que son frère avoit opérées, quitta la ville de Rome, ses parents, ses richesses, et toutes les grandeurs de la terre, pour venir à Châlons mener une vie céleste avec lui. Ce fut durant la persécution qui commençoit déjà contre les chrétiens à Rome, du temps de l'empereur Claude, l'an 9 de son empire, l'an de Notre-Seigneur 51, qui étoit le septième de saint Pierre séant à Rome. Il est fort probable que sainte Pome sortit de Rome, pour conserver sa virginité qu'elle avoit consacrée à Dieu, parce que pendant toutes ces persécutions, on recherchoit les personnes zélées pour la virginité, qui aimoient mieux fuir, ou endurer le martyre, que de la perdre.

Saint Memmie reçut sa bonne sœur avec une grande joie, et lui assigna un logis à part pour sa retraite, n'étant pas convenable qu'une fille, quoique sœur et sainte, demeurât sous le même toit que ce bon évêque. Son frère lui servoit de conducteur, ou de père en la vie spirituelle, qu'elle pratiquoit, joignant heureusement sous sa discipline les exercices des deux vies, l'active et la contemplative. O Dieu ! quelle consolation c'étoit pour les nouveaux chrétiens, de les voir converser ensemble avec une sainteté si admirable. Si saint Memmie servoit aux hommes de modèle de perfection, sainte Pome étoit le modèle des vierges, et le miroir des femmes, brillant dans Châlons comme un bel astre, pour conduire chacun

à la pratique de la vertu par les exemples de sa bonne vie.

Enfin après tant de rares et saintes perfections, du parfum desquels tous les Châlonnois furent embaumés, sainte Pome rendit son âme à Dieu. Son cher frère l'assista de ses prières, et rendit les devoirs funèbres à son corps. Ses saintes reliques et ses sacrés ossements reposent en la même châsse, où reposent ceux de son frère saint Memmie.

Entre toutes les vertus que saint Memmie a pratiquées, nous en remarquons quatre principales. La première c'est la foi, qui est le fondement de toutes les autres : car l'abandon de toutes les richesses, et des vaines grandeurs du monde, pour embrasser la foi de Jésus-Christ, démontre assez combien grande étoit son excellence. Il vivoit ainsi qu'il croyoit, et sa vie et sa foi étoient conformes. Ce fut la plus puissante arme dont il se servit pour abattre le paganisme, faire la guerre au vice et à l'enfer.

La deuxième vertu de saint Memmie étoit le mépris du monde, dont l'amour est autant pernicieux à l'homme, que le monde est opposé à Dieu. C'est une chose digne de remarque que ce saint ne pouvant s'accommoder dans la ville de Châlons, après avoir opéré tant de miracles et converti tant de Châlonnois qui l'avoient en singulière recommandation, jamais il ne voulut abandonner les délices de son ermitage pour les palais et les maisons de la ville.

La troisième est l'amour de Dieu, et celui du prochain ; c'étoient les deux ailes qui le faisoient voler au Ciel et descendre sur la terre. Il aimoit Dieu comme sa vie, et tout son bien : il aimoit le prochain, comme l'image vivante de Dieu, lavée dans le sang de son Rédempteur. En un mot son amour étoit comme son âme, le principe de toutes ses œuvres, l'objet de toutes ses actions.

La quatrième, c'étoit l'oraison ; car ce saint évêque, bien que fort chéri des Châlonnois, ne voulut jamais quitter son désert de Bruxère, pour ne point quitter son oraison. Ce bon et saint prélat durant son épiscopat, sortoit le matin de sa chère cellule, que les anges gardoient en son absence, et il passoit toute la journée aux onctions et aux ministères de sa charge, dans la ville et aux envi-

rons, jusqu'à ce que le soleil se couchant, il se retiroit en son désert délicieux. Là, après une sainte réfection, que je nommerois plus volontiers jeûne, il passoit la plupart de la nuit en prières.

Je passerai sous silence le reste de ses vertus, toutes très-parfaites, sa mortification continuelle, ses jeûnes, sa conversation douce et angélique, le zèle dans son ministère et dans sa charge, sa patience dans ses travaux, sa chasteté très-pure, sa prudente simplicité, sa piété exemplaire, sa libéralité sans réserve, et sa confiance nonpareille en la providence de Dieu.

Ainsi saint Memmie passa sa vie saintement : il y avoit quatre-vingt-deux ans qu'il servoit Dieu, et quatre-vingts qu'il étoit évêque de Châlons. Son jour tiroit à la nuit de la mort, et son âme comblée de saintes actions et de mérites, sembloit demander son salaire, et aspirer à la rétribution bienheureuse. Quand il se sentit proche de son départ, il se déchargea de sa chère épouse l'Église de Châlons, la remit entre les mains de Dieu qui la lui avoit donnée, et la recommanda aux soins de son coadjuteur saint Donatien, qu'il avoit consacré prêtre, et désigné son successeur à l'épiscopat. C'étoit tout son trésor que cette bergerie de Jésus-Christ : du reste, il laissa une crosse de bois, marque de sa prélature, à son successeur; et un pauvre habit, dont son saint corps étoit couvert.

Il passa heureusement de cette vie mortelle à l'immortelle, l'an du Sauveur du monde 126, le sixième du Pape Alexandre, le septième de l'empereur Adrien, le 5 du mois d'août, auquel jour l'Église universelle fait mention de lui. Son épiscopat fut de quatre-vingts ans. Il n'est pas croyable qu'il eût moins de trente ans quand il fut fait évêque; d'où vient que nous lui donnons au moins cent dix ans de vie.

Son saint corps fut inhumé dans son oratoire de Bruxère, où se firent plusieurs miracles. Ce fut pourquoi les premiers chrétiens de Châlons, tous enfants de saint Memmie, édifièrent une église au lieu de sa sépulture, laquelle fut dédiée sous le patronage de saint Pierre : et depuis, les miracles continuant aux sacrées reliques de saint Memmie, visitées par un grand concours de pèlerins, qui y accouroient de toutes parts pour trouver remède à leurs maladies, le

lieu fut appelé saint Memmie, et en a porté le nom jusqu'à présent.

Ce riche et précieux trésor a demeuré caché dans la terre l'espace de cinq cents ans et plus, jusqu'à ce que Dieu voulut faire paroitre la force des intercessions de son serviteur saint Memmie en cette sorte.

En l'an de Notre-Seigneur 633, le deuxième du règne de Dagobert II, roi de France, il arriva une sécheresse si grande à Châlons et aux environs que toutes les eaux courantes étoient taries, les puits à sec, et la terre dans une extrême stérilité. On eut recours à Dieu et aux prières de saint Memmie. Le cinq du mois de mai, à la pointe du jour, comme les clercs chantoient les louanges de ce saint, environ sur les quatre heures, la terre où l'église étoit bâtie et le corps du saint inhumé, s'entrouvrit d'elle-même en forme d'un puits de quarante pieds de profondeur, ce qui étonna fort l'assistance : mais l'eau qui rejaillit incontinent par-dessus la bouche du puits et trempoit la terre tout à l'entour, donna un surcroît d'étonnement et une curiosité de regarder pour en savoir la source. On fouilla donc la terre, et on trouva que cette eau n'avoit pas d'autre source que le cercueil du corps saint, que l'on trouva de plomb, fort beau et entier, de dix pieds de longueur. Le dessus du cercueil s'entr'ouvant par le milieu, on vit tout le dedans plein d'eau claire comme du cristal. On cria : *Miracle, miracle;* et on redoubla les oraisons et les actions de grâces à Dieu et à son serviteur.

Cependant le supérieur regardant en toute révérence ce qui étoit dans ce cercueil, il y vit un corps sans chair, mais au reste si beau et si bien joint, que rien n'y manquoit. L'admiration fut grande de voir qu'il étoit suspendu en l'air dans ce cercueil, sans toucher au plomb en façon quelconque. Il fut trouvé hors de l'église, du côté de l'Orient, d'où nous jugeons qu'il n'avoit pas été levé de terre depuis cinq cents ans qu'il avoit été mis en ce lieu-là.

La translation en fut fort solennelle; elle n'en fut faite que sept mois après, ce qui fait qu'elle n'est solennisée en l'abbaye de Saint-Memmie que le 16 de décembre. La translation étant faite, le corps sacré fut mis en cette cave souterraine, qui est encore au-

jourd'hui en la petite chapelle, couverte d'une table de marbre sculpté, et représentant un évêque.

En cette découverte, trois jours après que ce sacré trésor fut trouvé, une jeune fille de Châlons impotente des deux jambes apprenant les merveilles que Dieu y opéroit, s'y fit transporter, et demeurant trois jours et trois nuits en continuelle oraison, elle reçut une entière guérison.

Six jours après, un jeune homme affligé de la même maladie, usant du même remède reçut aussi guérison après avoir passé une nuit en oraison. Une femme aveugle ayant passé trois jours et trois nuits sur le sépulcre du saint en oraison, reçut l'usage de la vue. Les démoniaques, sitôt qu'ils approchoient du sépulcre du saint, étoient délivrés des malins esprits qui les possédoient. On voit encore aujourd'hui ce puits, où plusieurs malades accourent pour y recouvrer la santé.

Il y eut une autre découverte du même corps en l'an de Notre-Seigneur 878. Le roi Charles le Chauve, fils de Louis le Débonnaire, l'an trente-sept de son règne, un an devant sa mort, le 23 de mars, le mercredi de devant la mi-carême, pour quelque dévotion qu'il avoit envers saint Memmie, commanda que l'on fît recherche de son corps sacré. On le trouva dans la terre, mais d'une façon miraculeuse. Car par une providence divine, on trouva ce sépulcre de plomb tellement suspendu en l'air, qu'il s'en falloit de quatre doigts tout autour qu'il ne touchât à quelque chose que ce fût. Ce miracle ravit tellement les cœurs des assistants en admiration, que chacun s'écria, que la vie de cet homme avoit été vraiment céleste, et relevée au-dessus de tout ce qui est terrestre; puisque la terre se jugeoit indigne de le toucher.

Le saint et fidèle historien françois, Grégoire de Tours, raconte deux actions miraculeuses de saint Memmie : à savoir qu'à Châlons saint Memmie ressuscita un mort, ajoutant qu'autour de son sépulcre on voit des chaines de prisonniers, qui se sont rompues par son intercession. De plus, un jeune homme abattu de fièvre en fut délivré, saint Grégoire de Tours ayant prié saint Memmie en sa faveur.

L'an de Notre-Seigneur 1317, sous le Pape Jean XXII, du règne de Philippe le Long, commandant en Champagne Jeanne, fille de Louis le Hutin, on dressa une châsse très-belle et très-riche, où furent mis les os précieux et les sacrées cendres de saint Memmie, et de sainte Pome sa sœur. Ainsi les a-t-on trouvés en la dernière visite qui en fut faite l'an de Notre-Seigneur 1624, le troisième samedi et le jeudi de la mi-carême, sous Urbain VIII, et du règne de Louis XIII, surnommé le Juste, le révérendissime Côme Clausse étant évêque de Châlons.

Dieu a honoré ses sacrés ossements, et le lieu de sa sépulture de plusieurs et divers miracles, en grand nombre. Messire Paul Roger, docteur en théologie, chanoine et archidiacre de l'église cathédrale de Châlons, après avoir été longtemps maltraité d'une fièvre, eut enfin recours aux prières et à la faveur de saint Memmie, et reçut la santé. Ceci est très-authentique, par une table de reconnoissance qui l'apprend dans la chapelle où le corps de saint Memmie a autrefois reposé.

La même année, au mois de juillet, Jean Domballe, bourgeois de Châlons, ayant été travaillé d'une fièvre continue l'espace de quinze jours et plus, avec tant de véhémence, qu'il en perdit la parole sept jours entiers, et ayant été abandonné des médecins, fit prières à saint Memmie de lui faire recouvrer la santé, avec vœu de lui rendre actions de grâces en l'Eglise dédiée à son honneur. Ce qu'il obtint.

Le 30 octobre de la même année, Philibert Havetel, fils de Nicolas Havetel, bourgeois de Châlons, n'ayant pu être délivré d'une fièvre, accompagnée de douleurs aux jambes et aux cuisses, par les médecins, le fut par l'intercession de saint Memmie, sa mère n'ayant pas encore achevé une neuvaine en l'Eglise de ce saint pour lui.

Sœur Perrette Pacifique, novice au monastère de la Congrégation de Notre-Dame à Châlons, au mois de septembre 1620, étant malade d'une dyssenterie, avec une fièvre ardente et étant abandonnée des médecins, la Mère supérieure avertie du soulagement que les fébricitants recevoient par les mérites de ce saint, envoya une che-

mise toucher son chef sacré. Elle ne l'eût pas plutôt vêtue, qu'elle demanda à reposer, et fut délivrée de sa douleur. Ceci est certifié par un écrit soussigné que les religieuses en ont donné à Monseigneur de Châlons le 7 novembre 1624.

Quelque temps après, dame Louise Jubrien, veuve de maître Pierre Corneille, apothicaire à Châlons, âgée environ de trente-trois ans, fut attaquée d'une fièvre continue l'espace de trois jours, dont elle fut délivrée, en faisant dire l'oraison de Saint-Memmie sur sa tête.

Une jeune fille nommée Jacquette Nodin de Châlons, l'an 1623, âgée de douze ans, après une longue dyssenterie, demeura tout à-fait impotente de ses jambes (elle demeuroit à l'hôpital). Les médecins y firent tout leur possible, depuis la Saint-Remy de la même année, jusqu'à la Saint-Jean de l'année 1624, mais en vain. Une des Sœurs religieuses la voua à saint Memmie, et l'y fit porter pendant neuf jours, au neuvième desquels elle s'en retourna à pied, saine et gaillarde ; ce qu'elle a déposé.

Claudine Henry demeurant à Châlons, âgée de quarante cinq ans, a déposé qu'ayant été percluse deux ans entiers du côté droit, jusque-là que la cuisse lui devint grosse comme le reste du corps, sans espérer aucun remède naturel, elle prit pour médecin saint Memmie, lui promettant de l'aller visiter neuf jours, et que l'ayant fait, elle avoit reçu l'usage entier de ses membres,

Marguerite Chasse, femme de Didier Payart de la paroisse de Saint-Eloi de Châlons, âgée environ de cinquante trois ans, a déposé juridiquement avoir été guérie d'une paralysie en tout son corps par les seuls mérites de saint Memmie, sa fille ayant visité son église durant neuf jours pour elle, si bien qu'après elle-même en fit autant en action de grâces.

Une fille de la paroisse de sainte Catherine de Châlons, nommée Martine Lefebvre, âgée de quarante ans, en l'année 1624, étoit tellement incommodée de la vue, qu'elle ne voyoit point du tout d'un œil, et de l'autre fort peu, souffrant de grandes douleurs de tête. Se voyant donc sans remèdes naturels, elle se résolut de recourir aux intercessions de saint Memmie : ce qu'elle fit quelques jours;

mais elle se désista aussitôt à la persuasion de quelques-uns. Cependant un sien parent, ecclésiastique de Châlons, l'assurant qu'elle recevroit du soulagement, si elle se vouoit au saint, elle le crut, lava ses yeux de l'eau du puits de Saint-Memmie, et reçut guérison.

Henriette de Vertu, jeune demoiselle, âgée de douze ans, fille de Claude de Vertu, président au bailliage de Château-Thierry, écolière au monastère des filles religieuses de Sainte-Marie à Châlons, avoit perdu la vue de l'œil gauche l'espace de six mois, en l'an 1623. Elle fut conduite à l'église de ce saint évêque, où faisant ses dévotions, en un instant son œil malade s'ouvrit, et elle en vit perpétuellement bien.

Elisabeth Jubrian, femme de Jacques Nostry, de la paroisse de Saint-Nicaise de Châlons, sur la fin de l'année 1622, fut affligée d'un charbon à une jambe, lequel devint grand comme la paume de la main, ayant entamé la chair, dont il sortit beaucoup d'humeur. Cela lui dura quatre mois, jusqu'au mois de janvier de l'année suivante. Elle eut désir d'avoir quelque petite parcelle des suaires où avoient été enveloppés les sacrés ossements de saint Memmie, et en ayant eu, elle les mit dans du papier, puis prenant ce papier, elle l'appliqua en façon d'emplâtre sur son mal, et elle fut incontinent guérie.

Anne Guillemin, femme de Pierre Huthier, bourgeois de Châlons, avoit un fils de treize mois, né avec une rupture qu'il porta huit mois. Sa mère ayant employé les chirurgiens par trois fois, et n'y ayant pu rien faire, ils résolurent de le tailler : ce que ne voulant point accepter, elle eut recours à saint Memmie, et y porta son enfant, qui fut dès le quatrième jour tellement bien guéri, qu'il n'y demeura aucun vestige.

Ce ne seroit jamais fait à qui voudroit détailler tous les miracles de saint Memmie. Ceux que nous en avons rapportés ici peuvent être tenus pour certains, parce que la vérification en a été faite par les personnes mêmes auxquelles ils sont arrivés, en présence de Mgr Henri Clausse, évêque de Châlons, de M. C. Adam, doyen et chanoine de l'église cathédrale de Saint-Étienne, de M. P. Roger, archidiacre de Joinville, chanoine de Saint-Étienne, et péni-

tencier, et du R. P. Rapine, Récollet, très-docte personnage, qui, après cette vérification, a écrit la vie de notre saint.

Le Martyrologe romain fait mention de lui le 5 d'août.

LA VIE DE SAINTE AFRA,

MARTYRE.

La persécution allumée dans Ausbourg, lui enlevoit chaque jour plusieurs de ces citoyens : on les trainoit devant les idoles, pour les contraindre à leur offrir de l'encens; on les tourmentoit en mille manières pour arracher de leur bouche quelque blasphème contre Jésus-Christ, et leur sang couloit de tous côtés, mêlé avec le sang impur des taureaux que les gentils immoloient à leurs dieux. Une fameuse courtisane nommée Afra, fut arrêté avec quelques autres chétiens. Lorsqu'elle fut devant le juge, et qu'elle eut confessé qu'elle étoit chrétienne, le juge lui dit : Sacrifiez aux dieux, car je crois que vous comprenez assez qu'il vaut mieux vivre, que de s'exposer imprudemment à expirer dans les supplices.

— Hélas! j'ai assez de mes péchés passés, répondit Afra, sans y en ajouter encore de nouveaux; ainsi n'espérez pas que je fasse jamais ce que vous me conseillez de faire.

— Allez au temple, croyez-moi, dit le juge : et sacrifiez aux dieux.

Afra répondit : Jésus-Christ est mon Dieu, je le vois, je l'ai toujours devant les yeux, je lui confesse mes péchés dans toute l'amertume de mon cœur : je suis indigne, il est vrai, de lui offrir un sacrifice, mais je brûle du désir de me sacrifier moi-même

pour la gloire de son nom, afin que ce corps que j'ai tant de fois souillé par mes impuretés, soit purifié dans son propre sang.

— A ce que j'entends, dit le juge, tu fais le métier de courtisane et puisque cela est, tu ne dois nullement répondre à l'amitié du Dieu des chrétiens; c'est pourquoi je te conseille de sacrifier aux nôtres qui sont beaucoup plus indulgents.

— Jésus-Christ mon Seigneur a dit, qu'il étoit descendu du ciel exprès pour les pauvres pécheurs; répondit Afra : et son Évangile nous apprend qu'il permit à une courtisane comme moi, de lui arroser les pieds de ses larmes, et qu'il lui pardonna tous ses péchés : il n'a jamais témoigné aucun mépris pour les pécheurs; et s'entretenoit familièrement avec eux, et il mangeoit à leur table.

— Sacrifie du moins, dit le juge, afin que les dieux te fassent avoir beaucoup d'amis, et surtout de ceux qui aiment à donner.

— Plutôt mourir mille fois que de recevoir aucun présent d'un homme. Je n'en ai voulu garder aucun de tous ceux qu'on m'avoit faits, je les ai jetés. Je les voulois donner à mes frères les pauvres; mais quelque instance que je leur aie faite de les accepter, jamais ils n'ont voulu, quoique je leur disse que je leur donnois afin qu'ils priassent Dieu pour moi. J'ai donc été obligée de les jeter : comment voulez-vous que je prenne maintenant ce que je ne regarde qu'avec horreur, et que comme de la boue?

— Mais ton Christ ne veut point de toi; il n'a plus que du mépris pour toi; tu n'as plus que faire de l'appeler ton Dieu. Oses-tu même te dire chrétienne, étant courtisane?

— Je l'avoue, répondit Afra : je ne mérite pas d'être aimée de mon Dieu; mais je sais aussi que ce même Dieu, pour aimer, ne consulte que sa miséricorde, et non le mérite de ceux qu'il honore de son amour; je crois donc qu'il m'aime.

— Et comment le sais-tu?

— Je connois bien que mon Dieu ne m'a pas rejetée, puisqu'il me permet de confesser son saint nom devant vous, et j'ai une ferme espérance que l'aveu libre et sincère que je fais maintenant, m'obtiendra le pardon de mes péchés.

— Contes en l'air que tout cela, dit le juge : je te conseille

plutôt de sacrifier aux dieux, qui peuvent seuls te rendre heureuse.

Afra répondit : Vous vous trompez, il n'y a que Jésus-Christ qui puisse faire mon bonheur, comme il n'y a que lui qui puisse sauver mon âme. Ne sauva-t-il pas le bon larron, et ne lui promit-il pas son paradis, parce qu'il confessa sa divinité un moment avant que d'expirer?

— Sacrifie, dit le juge, ou je te ferai donner les étrivières en présence de tes amis.

— Faites ce qu'il vous plaira, mais il n'y a plus que le souvenir de mes péchés qui puisse me causer de la confusion.

— Sacrifie, reprit le juge : c'est une chose honteuse pour moi de disputer si longtemps avec une courtisane. Si tu n'obéis, je te ferai mourir.

— Ah! c'est ce que je souhaite de tout mon cœur, répondit Afra, si toutefois je suis trouvée digne de mourir pour mon Dieu.

Le juge reprit encore : Sacrifie, je te le dis pour la dernière fois, sinon, je vais commencer par te faire tourmenter, et puis brûler toute vive.

— Que ce corps malheureux qui s'est souillé de tant de crimes, répondit Afra, souffre mille tourments; qu'il brûle, j'y consens, il l'a bien mérité ; mais pour mon âme, je la conserverai pure, et l'on ne verra jamais la courtisane Afra donner de l'encens à vos idoles.

Alors ce méchant juge prononça cette sentence : « Nous ordonnons que la courtisane Afra, reconnue de toute la ville d'Ausbourg pour une infâme prostituée, et qui outre cela se dit chrétienne, soit brûlée toute vive, pour avoir fait refus de sacrifier aux dieux immortels. »

Aussitôt elle fut livrée aux bourreaux, qui la firent passer dans une île que le fleuve Licus forme au-dessus de la ville, où l'ayant dépouillée de ses habits, ils la lièrent à un poteau. Cependant la sainte, élevant au ciel ses yeux tout baignés de larmes, fit cette prière : O Jésus, Dieu tout-puissant, qui êtes venu en ce monde, non pour appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence ;

Seigneur, qui avez promis au pécheur d'oublier ses crimes au même moment qu'il retournera à vous (et je sais que vous êtes fidèle dans vos promesses), recevez le sincère repentir que vous offre un cœur contrit et humilié; recevez-le, Seigneur, avec les tourments qu'on me prépare. Heureuse, si ce feu qui va réduire mon corps en cendres, peut expier les dérèglements honteux de ma jeunesse. »

Cependant on élevoit autour d'elle un bûcher. Déjà la flamme commençoit à gagner les endroits les plus proches de la sainte, lorsqu'elle fit entendre distinctement ces paroles : « Je vous rends grâces, ô mon Jésus, de ce que vous daignez me recevoir comme une hostie immolée à la gloire de votre nom, vous qui êtes la véritable et la seule hostie qui a été offerte pour le salut de tout le monde, vous qui, étant l'innocence même, la bonté essentielle, le Dieu de bénédiction, le Saint des saints, avez voulu mourir pour des criminels, pour des méchants, pour des enfants de malédiction, pour des pécheurs. Je vous offre ma vie en sacrifice, Seigneur, qui vivez avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. »

Tandis que la bienheureuse Afra s'ouvroit à travers les flammes de son bûcher un chemin vers le ciel, Eunomie, Eutropie et Digne étoient restées sur le bord de la rivière; c'étoit trois filles qui servoient Afra, et qui après l'avoir imitée dans son péché, l'avoient suivie dans sa conversion; elles avoient reçu le baptême de la main du saint évêque Narcisse. Une barque étant venue aborder à l'endroit où elles étoient, elles prièrent le batelier de les passer dans l'île. Elles trouvèrent le corps de leur maîtresse tout entier.

Une jeune esclave qui les avoit accompagnées, se jeta promptement dans le fleuve, et l'ayant traversé à la nage, courut chez Hilaria, mère de la sainte, lui donner avis de cette merveille. Cette vertueuse femme, prenant avec elle deux prêtres, se rendit la nuit suivante dans l'île du Licus, d'où ayant enlevé secrètement le corps de sa fille, elle le plaça dans un tombeau qu'elle avoit fait construire pour elle et pour les siens, à deux milles d'Augsbourg.

La chose ne put être si secrète, qu'elle ne vînt à la connoissance

du juge, qui sur l'heure envoya au tombeau quelques-uns de ses archers, avec ordre de lui amener Hilaria et les trois servantes. Toutefois, leur dit-il, ne leur faites d'abord aucune violence; mais après vous être assurés d'elles, proposez-leur civilement de sacrifier aux dieux; si elles y consentent, conduisez-les ici avec tous les honneurs qu'on rend aux personnes distinguées. Si, au contraire, elles refusent de rendre à nos dieux leurs hommages, remplissez le tombeau d'épines sèches, et d'autre bois facile à s'allumer, et y ayant renfermé ces femmes, bouchez-en soigneusement l'entrée, et mettez-y le feu. Prenez garde surtout que pas une n'en échappe.

Les archers exécutèrent leurs ordres à la lettre. Hilaria refusa constamment de sacrifier; les trois servantes en firent autant. On les renferme dans le tombeau, on le remplit de matières combustibles, on y met le feu, et ces saintes femmes, y laissant leurs corps à demi consumés, allèrent rejoindre dans le ciel la bienheureuse Afra, le même jour qu'elle y étoit entrée.

A Autun, saint Cassien, évêque. — Il étoit né à Alexandrie d'une noble et riche famille, et avoit été élevé par saint Zénon, évêque de cette ville. Depuis, ayant abandonné toutes ses richesses pour l'amour de Jésus-Christ, il se mit à voyager, visitant les saints lieux de pèlerinage par dévotion. Il débarqua à Marseille, et s'en vint jusqu'à la ville d'Autun, où vivoit alors un saint évêque, avec lequel il demeura environ trois ans. Le siége étant devenu vacant, saint Cassien fut élu évêque de cette ville, qu'il gouverna saintement pendant vingt années. Il mourut le cinquième jour d'août. On rapporte que saint Germain, évêque d'Auxerre, allant en Italie, fit sa prière, en passant par Autun, sur le sépulcre de saint Cassien. Il lui parla comme s'il eût encore été vivant, et lui demanda ce qu'il faisoit là. Saint Cassien lui répondit que son âme jouissoit de la félicité éternelle; mais que son corps attendoit

la résurrection générale. Alors saint Germain se recommanda à ses prières. Le roi Robert fit bâtir une superbe chapelle en l'honneur de ce saint évêque.

A Rome encore, supplice de vingt-trois martyrs, qui, pendant la persécution de Dioclétien, furent décapités et inhumés sur l'ancienne voie Salaria.

A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, saint Emygde, évêque et martyr, qui, ayant été ordonné évêque par le Pape saint Marcel, et envoyé dans cette ville pour prêcher l'Évangile, confessa Jésus-Christ et reçut la couronne du martyre sous l'empereur Dioclétien.

A Antioche, saint Eusigne, soldat, qui, ayant atteint sa cent-dixième année, et rappelant à Julien l'Apostat la foi de Constantin le Grand, sous les ordres duquel il avoit reçu les armes, et lui reprochant d'être un déserteur de la piété de ses pères, fut condamné par lui à avoir la tête tranchée.

En la même ville, saint Cantide, saint Cantidien et saint Sobèle, Egyptiens, martyrs.

A Téano, saint Pàris, évêque.

En Angleterre, saint Oswald, roi, dont les actes ont été écrits par le vénérable Bède.

Le même jour, sainte Nonne, mère de saint Grégoire de Nazianze.



SIXIÈME JOUR D'AOUT.

La Transfiguration de Notre-Seigneur.

Les martyrs de Burgos; saint Just et saint Pasteur, frères et martyrs; saint Sixte II, pape et martyr; saint Félicissime, saint Agapit et leurs compagnons, martyrs; saint Hormisdas, pape; saint Jacques, ermite.

LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

AN 33.

Tibère, empereur.

L'Eglise catholique célèbre le mystère de la glorieuse Transfiguration de Notre-Seigneur le 6 d'août. Elle est en vérité un grand témoignage du mystère de la très-adorable Trinité, de celui de l'Incarnation, de la sainteté du Fils de Dieu, et de la gloire en laquelle il viendra juger les vivants et les morts, réformer la foiblesse des corps corruptibles, et les conformer au sien, ce qui est une grande consolation à tous les enfants d'Adam, qui, parmi les vagues orageuses de ce monde, aspirent au port tranquille de la félicité éternelle.

Voici l'occasion que prit Notre-Seigneur de se transfigurer.

Aussitôt que le bienheureux saint Pierre apôtre, éclairé de la céleste lumière, confessa que Jésus-Christ étoit le Fils du Dieu vivant, et qu'en récompense de cette confession Notre-Seigneur lui promit de lui donner les clefs du royaume des cieux, il commença d'avertir dès lors ses disciples que les scribes et les princes des prêtres lui devoient beaucoup faire endurer dans Jérusalem, jus-

qu'à le faire mourir, mais qu'il ressusciteroit après sa mort. Car ayant établi sa divinité par la bouche de saint Pierre, et montré aux apôtres qu'il étoit Dieu, et Fils du vrai Dieu, il voulut leur faire connoître qu'il étoit seulement Dieu, qu'il étoit aussi homme, et qu'il avoit pris notre chair afin de souffrir, et de se livrer volontairement à la mort pour la satisfaction de nos offenses, toutefois d'une telle manière, que la mort, qui sembloit victorieuse, demeurât vaincue sous ses pieds. Et comme Pierre, à cause de l'amour qu'il lui portoit, ignorant le mystère de la croix, le voulut détourner de cette résolution, Notre-Seigneur blâma cette affection humaine et charnelle dont il étoit poussé. De là il prit sujet de prêcher l'abnégation et la mortification de nous-mêmes, disant que chacun devoit porter sa croix, le suivre, et perdre la vie pour lui, afin de la gagner, et de la haïr de peur de la perdre. Et il ajouta que le Fils de l'homme devoit venir en sa gloire pour donner à chacun la récompense de ses œuvres; et que quelques-uns de ses disciples avant que de mourir le verroient en son règne.

Pour confirmer donc ce que ce saint Pierre avoit confessé, par la voix et le témoignage du Père éternel, et afin qu'ils ne fussent point scandalisés quand ils le verroient mourir, sachant qu'il étoit le Seigneur de la vie et de la mort, qu'il mouroit volontairement, et qu'il ressusciteroit, de peur aussi que le chemin du ciel ne leur semblât trop rude; pensant que toute la doctrine de Jésus-Christ ne consistoit qu'en mortifications, en abnégations, en croix, en peines, et en amertumes, et qu'ils ne perdissent courage dans les grandes difficultés qui leur surviendroient dans la suite, Notre-Seigneur voulut se transfigurer, et leur donner comme un essai de sa gloire, une figure de la récompense et de la félicité qui leur étoient promises.

Pour cet effet, les Evangélistes disent qu'il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, qui étoient les plus familiers, avec lesquels il traitoit des choses secrètes, et ceux qui le devoient voir transi, suer sang et eau dans le jardin; il les mena sur une haute montagne à l'écart, et se transfigura devant eux. Notre-Seigneur se contenta de trois disciples, et il ne falloit pas un plus grand

nombre de témoins : car voulant tenir secret ce mystère sacré, s'il en eût mené davantage, il eût été aussitôt su et divulgué.

Le texte ne désigne point en quelle montagne il les mena : néanmoins la commune opinion est que ce fut sur le mont Thabor, qui est auprès de la ville de Nazareth, au milieu de la campagne de Galilée; il est rond et fort élevé. Saint Jérôme, Bède et saint Jean Damascène affirment que la Transfiguration se fit sur le mont Thabor, qui étoit renommé à cause de la victoire que Barac et Débora y remportèrent sur Sisara, capitaine général de Jabin roi de Chanaan; et beaucoup plus à cause que Notre-Seigneur y prêcha ce long et admirable sermon de la montagne, qui est un sommaire de toute la doctrine et perfection chrétienne. Saint Pierre appelle cette montagne, sainte, parce que Notre-Seigneur avoit marché dessus, et que sa divine Majesté y avoit opéré de si hauts et si excellents mystères.

Jésus-Christ monta au haut, comme il avoit autrefois coutume, pour demeurer toute la nuit en oraison, et nous enseigner que la solitude et le silence sont propres à ce saint exercice, au lieu que l'inquiétude et le tumulte lui sont un grand empêchement, afin aussi de nous montrer que pour recevoir les splendeurs de la lumière divine, et acquérir la perfection, nous devons laisser les vallées pour monter au sommet des vertus, où l'âme se transforme en Dieu.

Notre-Seigneur se transforma aussi sur la montagne, et se fit voir glorieux, parce qu'il devoit bientôt après être défiguré et mis en croix sur le Calvaire. Il est vrai qu'en l'un il manifesta la gloire de son corps dans un lieu solitaire devant trois disciples, et qu'en l'autre il découvrit son ignominie et ses tourments à toute la ville de Jérusalem, voulant nous enseigner quel état nous devons faire des choses, réprimant les désirs de l'honneur et de la vaine gloire, ne craignant pas le déshonneur et le jugement des hommes pour l'amour de Notre-Seigneur.

Bref, il monta sur la montagne, parce que Dieu découvre ordinairement sa gloire sur les montagnes qui sont proches du ciel, et éloignées des hommes, ainsi que l'on voit en la Majesté de Dieu qui se découvrit à Moïse sur le mont Sinaï, qui fut une ombre de la Transfiguration.

Notre-Seigneur, étant donc sur cette montagne, se mit en oraison. Il semble que ce devoit être sur le soir que cela arriva, parce que les apôtres étoient fort endormis, et que descendant le lendemain de la montagne, une grande multitude de peuple vint au devant de lui : ce qui donne à entendre qu'il avoit été sur la montagne la nuit auparavant; de manière qu'il est à présumer que ce fut un merveilleux spectacle, de voir parmi les ténèbres d'une obscure nuit, Notre-Seigneur plus brillant que le soleil.

Jésus-Christ, faisant son oraison, se transfigura devant ses disciples, lesquels, se réveillant de ce pesant sommeil, virent son visage et tout le reste du corps plus brillant que la lumière, et ses habits plus blancs que la neige. Ils virent aussi Moïse et Elie à ses côtés, pleins de majesté, et qui participoient par réverbération de la lumière et de la gloire qui sortoit de Notre-Seigneur, discourant avec lui de l'excès de la mort que, pour accomplir les prophéties, il devoit souffrir à Jérusalem.

Notre-Seigneur ne changea pas la substance de son corps; mais il se revêtit d'une nouvelle clarté, qui pénétra tout son corps, et ses parties intérieures : ou bien une clarté occupa seulement la superficie du visage qu'elle embellit, et rendit plus radieux que le soleil. Cette lumière rejaillissoit du visage sur les mains, et sur les autres membres du corps de Notre-Seigneur. En outre, la clarté du corps rendoit son vêtement plus blanc que la neige. l'Evangéliste, en effet, pour exprimer l'admirable splendeur de Notre-Seigneur, nous donne à entendre qu'elle étoit souveraine et incompréhensible; il la compare à la clarté du soleil; car il n'y a rien entre les créatures de si brillant que le soleil; et pour la même cause, il compare la blancheur des habits de Jésus-Christ à celle de la neige, parce que nous n'avons rien de plus blanc que cela.

Les Evangélistes appellent cet état glorieux sur la montagne du Thabor, avec cette extraordinaire clarté, Transfiguration : car encore qu'il ne prît pas d'autre figure, néanmoins il couvrit celle qu'il avoit auparavant, par une nouvelle splendeur et une merveilleuse clarté. Il est vrai qu'eu égard au corps passible et mortel que Notre-Seigneur avoit pour lors, cela paroît un grand miracle : néanmoins si nous considérons la source d'où procédoit cette divine

lumière, nous trouverons qu'il n'y en a point en cela, parce qu'elle naissoit de sa divinité, et de la gloire que possédoit son âme sainte, qui, dès l'instant qu'elle fut unie au corps, vit Dieu, et fut bienheureuse.

De cette âme devoit rejaillir sur ce corps la participation de cette gloire, et les quatre qualités dont jouissent les bienheureux en leurs corps glorieux, impassibilité, agilité, subtilité et clarté : car l'âme glorieuse doit avoir un corps glorieux et éclatant; mais Notre-Seigneur, afin de pouvoir souffrir en la chair qu'il avoit prise pour nous, retenoit la gloire de son âme, de peur qu'elle ne se répandit sur son corps, avec un continuel miracle. Cependant, dans la Transfiguration, pour nous encourager à son service, et pour les autres raisons que nous avons dites, il laissa cette très-sainte âme communiquer à son corps ce dont elle lui auroit toujours fait part, si elle n'en eût été retenue pour notre bien.

Et cela ne fut pas un miracle, mais une cessation de miracle, car si une pierre, qui de son naturel est pesante, et incline à son centre, demeuroit suspendue en l'air, ce seroit un miracle. Mais si, lui ôtant cet empêchement, on la faisoit tomber en bas, on n'estimeroit pas cela un miracle, parce que c'est le propre naturel de la pierre, tandis que l'autre état étoit violent et contre nature.

Toutefois l'Evangéliste dit que Moïse et Elie apparurent avec Notre-Seigneur en Majesté, afin d'être témoins de la glorieuse Transfiguration. Elie vint du lieu où il étoit en corps et en âme : et Moïse, selon le sens le plus conforme à la lettre de l'Evangile, semble être ressuscité en son corps, ainsi que disent Tertullien, Origène, saint Irénée, saint Cyrille, saint Jérôme, saint Augustin, et d'autres bons auteurs.

Notre-Seigneur voulut que Moïse et Elie se trouvassent présents, parce que Moïse étoit la figure de la loi, et Elie des prophètes. Or la loi et les prophètes portent témoignage de Jésus-Christ. Et aussi afin que les disciples qui avoient ouï dire que Jésus-Christ étoit Elie, ou Jérémie, quoi que ce soit l'un des prophètes, crussent le contraire, voyant Elie en propre personne au côté de Notre-Seigneur, qui étoit le Maître d'Elie. Ce fut aussi pour se montrer le

Seigneur des morts et des vivants : car Moïse étoit mort, et Elie vit encore. Moïse fut le législateur et le prophète le plus honoré entre les Hébreux, et Elie le plus jaloux de la gloire de Dieu, et de l'observation de sa loi.

C'est pourquoi ces deux-là furent élus entre tous les prophètes, pour témoigner que Jésus-Christ ne contredisoit point à la loi de Moïse; qu'au contraire il l'accomplissoit, et en toutes ses actions cherchoit la gloire de son Père éternel. Saint Jérôme dit que les scribes et les pharisiens ayant demandé à Notre-Seigneur un signe du ciel, il le voulut donner aux disciples, en faisant venir Elie du ciel, et en ressuscitant Moïse, pour nous déclarer qu'il pouvoit faire des miracles au sommet du ciel, et dans le profond de l'enfer.

Que si ceux qui jeûnent le plus, et se privent pour l'amour de Dieu des viandes délicates, méritent d'être mieux traités des mets spirituels que Dieu départ aux siens, qui devoient être conviés à ce banquet royal, sinon ceux qui avoient jeûné quarante jours comme le Sauveur, sans boire ni manger, à savoir Moïse et Elie?

Néanmoins c'est une chose merveilleuse, que ces deux excellents prophètes, pendant que Notre-Seigneur étoit en cette grande majesté, lui parloient du mortel excès qu'il devoit souffrir à Jérusalem. Excès d'une infinie sagesse, par lequel celui qui est la sagesse du Père, et en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, fut traité et moqué comme un insensé, demeura muet devant ceux qui l'accusoient, pour sauver par l'ignominie de la croix ceux qui croiroient en lui, et montrer que toute la sagesse du monde n'est qu'une pure folie devant Dieu. Ce fut un excès de charité, que Notre-Seigneur ait tant aimé l'esclave qui l'avoit offensé, que de lui vouloir conserver la vie en mourant pour lui, et en payant d'une honteuse mort la peine qui étoit due au péché de l'homme. Ce fut un excès d'humilité, d'obéissance, de pauvreté, de patience, de douceur, et de toutes les autres vertus divines, que non-seulement il a pratiquées en conversant ici-bas avec nous, mais qu'il nous a recommandées et enseignées, comme un bon maître, du haut de la croix.

Les apôtres s'éveillèrent, et virent cette admirable lumière; ils

ouïrent les discours de Moïse et d'Élie avec Notre-Seigneur, et connurent que c'étoit Moïse et Élie. Car bien qu'ils ne les eussent jamais vus, par révélation divine, et par cette lumière de gloire qu'ils avoient, ils les purent bien connoître, peut-être aussi par les paroles que chacun d'eux disoit à Jésus-Christ. Lorsqu'ils se séparoient, prenant congé de Jésus-Christ, saint Luc ajoute que saint Pierre, comme le plus fervent, qui ne prenoit nullement plaisir à ouïr parler de la mort et Passion de son Maître, lui dit: *Seigneur, nous sommes bien ici, faisons-y trois tabernacles, l'un pour vous, l'autre pour Moïse, et le troisième pour Élie.*

Mais l'Évangéliste remarque qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Il avoit une telle joie intérieure de cette vision céleste, qu'il parloit hors de lui, et sans se souvenir d'aucune chose humaine, ni se vouloir départir de cette douceur qu'il savouroit. Pierre ne savoit ce qu'il disoit, parce que tout le monde étant dans les ténèbres, il vouloit retenir sur la croupe de cette montagne le Soleil de justice, qui le devoit délivrer. Il ne savoit ce qu'il disoit, parce que Jésus-Christ étant venu au monde pour souffrir, il l'en vouloit empêcher : ou parce qu'au partage de ces tabernacles qu'il vouloit bâtir, il égaloit Moïse et Élie à Jésus-Christ.

Il ne savoit ce qu'il disoit, parce qu'étant homme, il pensoit pouvoir jouir de la félicité, sans passer le détroit de la mort; ou parce qu'il cherchoit sur la terre ce qui ne se trouve qu'au ciel. Il vouloit se reposer au lieu de travailler, jouir de la félicité durant son exil, gagner la victoire sans combattre, la couronne sans vaincre, la récompense sans service, et le salaire qui se paye à l'ouvrier de l'Evangile, avant que d'avoir travaillé à la vigne.

Il ne savoit ce qu'il disoit, parce qu'il se contentoit de voir seulement la gloire du corps de Notre-Seigneur, qu'il tenoit pour une souveraine félicité, encore que ce ne fût qu'une goutte de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, et comme un petit trait de ce vin précieux qui enivre les citoyens célestes. Mais ce n'est pas merveille si Pierre parla mal, parce qu'il étoit troublé, étonné, ravi et hors de lui à l'égard des choses divines, qui surpassent entièrement notre foiblesse : c'est pourquoi il eut raison de dire,

S'il vous plaît, Seigneur, se remettant du tout à la divine volonté.

Pendant que saint Pierre disoit cela, il se trouva environné d'une brillante nuée au ciel, d'où il entendit une voix qui lui dit : *Voici mon Fils bien-aimé, auquel je me suis toujours délecté ; écoutez-le.*

La nuée vint, parce que Dieu a accoutumé de montrer sa majesté dans les nuées, comme une chose haute et sublime, afin de nous faire entendre, que celui qui y paroit est le souverain Seigneur du ciel, et le vrai Dieu; c'étoit aussi pour donner à connoître que cette voix qu'ils ouïrent étoit la voix de Dieu même, et que les yeux des apôtres pussent sans s'éblouir souffrir l'immense clarté de cette divine lumière. Il étoit fort convenable que la nuée fût très-claire, et non obscure, comme celle qui apparut sur le mont Sinaï, d'autant qu'elle ne venoit pas pour épouvanter comme l'autre, mais pour enseigner : et aussi parce qu'elle devoit être proportionnée à la gloire de la Transfiguration de Notre-Seigneur qui se représentoit alors.

On ouït de la nuée une voix du Père éternel, qui disoit: *C'est ici mon Fils bien-aimé, auquel je me suis délecté ; écoutez-le,* voulant dire: C'est mon vrai Fils naturel et consubstantiel, auquel je me suis plu, par lequel je me suis apaisé et réconcilié avec l'homme, et toutes les choses qui lui sont agréables me plaisent à cause de lui, c'est lui que vous devez écouter; c'est votre Maître, dont les discours sont paroles de vie, dont la doctrine est divine, à qui obéir, c'est être bienheureux ; c'est lui que vous devez écouter, non pas Pierre, qui ne sait à présent ce qu'il dit; ni Moïse, parce qu'il est muet; ni Elie, parce qu'il ferme le ciel de sa langue, et en fait descendre le feu. C'est ici le vrai législateur de tous les prophètes, le guide et le chemin du ciel, la figure de ma substance; c'est lui que vous devez imiter, c'est à lui à qui vous devez obéir, si vous voulez être mes enfants adoptifs, comme il est mon Fils unique et naturel.

Les apôtres tombèrent sur leur visage tout épouvantés du bruit, de cette voix si éclatante, parce que la foiblesse humaine n'est pas capable des choses divines, si le Seigneur qui les lui communique ne la relève et ne la fortifie, comme il fit ici ; il s'approcha d'eux,

et les touchant de la main, il leur dit qu'ils se levassent, et n'eussent point de peur. Et en descendant de la montagne il leur défendit de dire à personne ce qu'ils avoient vu, jusqu'à ce qu'il fût ressuscité. Et saint Luc remarque que les apôtres ne le découvrirent aucunement.

Par ce silence les autres apôtres ne furent point tentés du péché d'envie, qu'ils eussent pu concevoir s'ils en eussent été avertis, ni le peuple du scandale qu'il eût reçu, si après avoir ouï discourir de cette glorieuse apparition, ils l'eussent vu mourir sur une croix; car ils l'eussent tenu pour un moqueur, qui par de mauvaises pratiques se disoit autre qu'il n'étoit, et se faisoit Fils de Dieu. Cela même fut cause que quelques-uns de ceux qui le virent crucifié, lui dirent: *Si tu es Fils de Dieu, descends de la croix.*

De plus, Notre-Seigneur nous apprit par là, qu'il ne faut pas proposer d'abord les hauts mystères à tout le monde, mais premièrement aux principaux, et par eux en temps et lieu aux autres; car il choisit les trois plus excellents apôtres pour en rendre témoignage aux autres disciples, et à toute l'Église, avec plus de force et d'autorité, lorsqu'ils étoient déjà remplis du Saint-Esprit.

Voilà l'histoire du mystère sacré de la Transfiguration de Notre-Seigneur, que l'Église célèbre aujourd'hui: nous l'avons succinctement développé pour l'instruction de ceux qui l'ignorent: c'est une vision divine qui vivifie notre foi, réveille notre espérance, embaume notre charité, et engendre en nos cœurs une filiale crainte de Dieu. Elle ranime la foi de plusieurs articles que nous croyons: celui de la très-sainte Trinité, au Fils qui se transfigura, en la voix du Père, qui fut ouïe dans la claire nuée du Saint-Esprit qui couvrit les apôtres; le mystère de l'incarnation du Fils bien-aimé, nous le donnant pour Maître, avec commandement de l'écouter, et de lui obéir; le mystère de la Passion de Notre-Seigneur, en cet excès dont Moïse et Elie discouroient, et qui se devoit accomplir à Jérusalem.

Le mystère de la résurrection et de la gloire non-seulement de Jésus-Christ, mais aussi de tous ses vrais enfants, nous est aussi représenté en cette Transfiguration. Car où est le chef, là doivent

être les membres. Notre-Seigneur se transfigura et se revêtit de gloire, pour nous apprendre que nos corps seroient participants de la gloire céleste, nous encourageant, par cette espérance, à résister aux passions et aux sensualités de la chair qui nous font la guerre, pour mériter un jour les illustres qualités de corps glorieux.

De plus les paroles que dit le Père éternel nous enseignent que la vieille loi étoit achevée, que les prophètes avoient cessé, et que l'Ancien Testament étoit abrogé par l'ouverture et la publication du Nouveau, le Père nous ayant donné pour Maître et Législateur Jésus-Christ son Fils.

Ce mystère de la Transfiguration nous prouve aussi qu'il y a des limbes, d'où sortoit l'âme de Moïse, un paradis terrestre, d'où l'on croit que vint Elie, et qu'il y a un ciel, d'où procéda la voix que les apôtres ouïrent; il montre qu'il y a une Église militante, qui contient les mariés, les vierges, les continents, signifiée par Pierre, Jean et Jacques: pour la confirmation de tous lesquels mystères Dieu voulut que le ciel, la terre et l'enfer, les vivants et les morts, portassent témoignage de la grandeur et de la gloire de Jésus-Christ.

Le mont Thabor, par la Transfiguration de Notre-Seigneur, demeura glorieux et vénérable: les chrétiens y bâtirent depuis sur le sommet trois églises, au lieu des trois tabernacles que saint Pierre pensoit qu'il seroit à propos d'édifier; on fit aussi un beau monastère auprès de ces églises, à cause que les chrétiens ont toujours tenu ce lieu pour un sanctuaire de dévotion, y allant en pèlerinage pour réveiller dans les cœurs le souvenir de ce bienfait, s'enflammer en l'amour de Notre-Seigneur, et supporter les misères de cette vie, avec l'espérance de l'éternelle, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous représenta en sa glorieuse Transfiguration.

Les auteurs qui traitent de l'Office divin, disent que Calixte III ordonna cette fête l'an 1456. Platine et d'autres historiens confirment ceci, et disent que le Pape écrivit lui-même l'office qui devoit être récité en cette fête de la Transfiguration; il y octroya les mêmes indulgences que l'on gagne en la fête du saint Sacrement. L'occasion qui fit faire cela au Pape, fut une grande victoire que

Dieu donna le 6 d'août aux chrétiens qui combattoient en Hongrie contre les Turcs, qu'ils défirent; ils les contraignirent de lever le siége de devant Belgrade (où Mahomet II fut fort blessé en la bataille) à la gloire de Notre-Seigneur, et à l'avantage de son Église catholique. Cependant quelques historiens écrivent que cette victoire fut gagnée le jour de la Madeleine, le 22 juillet de l'an 1456.

Néanmoins, c'est une chose bien assurée que la fête de la Transfiguration est beaucoup plus ancienne que ne disent ces auteurs, ainsi que l'on peut voir aux martyrologes latins, écrits à la main longtemps avant ce temps, au ménologe des Grecs, qui solennisent la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, et en Valdebert, qui florissoit environ l'an 850, lequel écrivit le martyrologe en vers, où il met la fête de la Transfiguration le 6 d'août.

Dans les anciens docteurs de l'Église nous trouvons plusieurs oraisons de la Transfiguration de Notre-Seigneur, rapportées par Lipomani et Surius, et dont fait aussi mention le cardinal Baronius en ses Annotations sur le martyrologe romain. Ce que fit le Pape Calixte, fut donc de composer l'office de la Transfiguration, de commander qu'il fût dit ce jour-là, et d'octroyer les indulgences dont nous avons parlé, à ceux qui diroient l'office ; mais l'institution de la fête étoit reçue en l'Église longtemps avant lui.

A Burgos en Espagne, au monastère de Saint-Pierre de Cardégnas, de l'Ordre de Saint-Benoît, deux cents religieux, qui, avec Étienne, leur abbé, furent, pour la foi de Jésus-Christ, massacrés par les Sarrasins et inhumés par les chrétiens dans le cloître de leur couvent.

A Alcala de Hénarès en Espagne, les saints Just et Pasteur, frères, qui n'étant encore que de jeunes enfants que l'on instruisoit dans les lettres, jetèrent leurs livres au milieu de l'école et coururent d'eux-mêmes au martyre. Le président Dacien les fit arrêter et frapper de coups de bâton; et comme ils s'encoura-

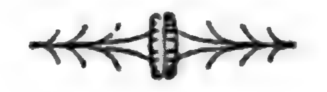
geoient mutuellement à la constance, ils furent menés hors de la ville, et égorgés par le bourreau. — Le plus âgé de ces deux frères n'avoit que neuf ans, et l'autre sept seulement. Ils souffrirent le martyre au commencement du quatrième siècle. Il arriva que la pierre sur laquelle on les fit s'agenouiller, s'amollit sous leurs genoux, de sorte que la place des genoux y demeura empreinte. Cette pierre se voit encore aujourd'hui dans l'église qui leur est dédiée. Leurs corps furent enterrés par les autres chrétiens au lieu même de leur martyre. Leurs saintes reliques avoient été dispersées en plusieurs églises; mais sur le désir du roi catholique Philippe II, et par le commandement du pape saint Pie V, elles furent réunies et transportées honorablement en leur église d'Alcala.

A Rome, sur la voie Appienne, dans le cimetière de Calixte, fête de saint Sixte II, pape et martyr, qui, dans la persécution de Valérien, reçut sa couronne sous le tranchant du glaive.

Au même lieu, saint Félicissime et saint Agapit, diacres du même saint Sixte, saint Janvier, saint Magne, saint Vincent et saint Étienne, sous-diacres, qui furent tous décapités avec lui et enterrés dans le cimetière de Prétextat. Avec eux fut aussi martyrisé saint Quarte, suivant ce qui est écrit par saint Cyprien.

A Rome, saint Hormisdas, pape et confesseur.

A Amide, saint Jacques, ermite, illustre par ses miracles.



SEPTIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Gaétan de Thienne, fondateur des Clercs-Réguliers dits Théatins. — Saint Donat, évêque et martyrs. — Saint Albert, de l'Ordre des Carmes.

Saint Victrice, archevêque de Rouen; saint Pierre et saint Julien, martyrs; saint Fauste, martyr; saint Carpophore et ses compagnons, martyrs; saint Domèce et ses deux disciples, martyrs; saint Donatien, évêque.

VIE DE SAINT GAETAN DE THIENNE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES CLERCS-RÉGULIERS, APPELÉS THÉATINS.

Saint Gaétan de Thienne naquit en l'an du Seigneur 1480, dans la cité de Vicence, qui appartenoit à la seigneurie de Venise; son père, le comte Gaspard de Thienne, étoit le chef d'une illustre famille de ce pays; sa mère, Marie de Laporte, étoit une femme à la fois noble et pieuse, particulièrement dévouée à la Reine des anges. Poussée par une inspiration divine, elle offrit à la très-sainte Vierge l'enfant qu'elle portoit dans son sein; lorsqu'il naquit, elle ratifia le don qu'elle lui en avoit fait et voulut qu'il fût son fils, afin qu'elle le protégeât avec l'amour d'une mère : aussi depuis lors n'appeloit-on cet enfant que Gaétan de Sainte-Marie.

Il montra de bonne heure pour les pauvres un amour qui étoit la preuve des grâces dont Dieu le favorisoit, les secourant dans toutes leurs nécessités, leur donnant aussitôt tous les petits présents qu'il recevoit de ses parents. Quand il n'avoit plus rien, il demandoit l'aumône pour eux à sa famille et à ceux de sa maison, les suppliant de lui donner pour l'amour de Dieu. Le désir de s'avancer dans la piété croissoit en lui avec les années; il recherchoit avec

soin les personnes spirituelles pour suivre leurs conseils et imiter leurs vertus; fuyant la compagnie des jeunes gens oisifs et débauchés, de peur de se laisser gagner à la corruption de leurs vices. Il fréquentoit les églises, et se plaisoit aux lieux solitaires où il pouvoit se livrer aux inspirations de sa piété. Les vertus de ce saint jeune homme étoient la terreur des méchants, et un encouragement pour les bons, qui trouvoient en lui une exhortation vivante au service de Dieu, et qui admiroient dans un si jeune âge la pureté des anges avec la perfection des saints.

A l'âge de vingt-cinq ans, l'ardeur de sa charité et le désir du salut des âmes l'engagèrent à fonder une église dans une de ses terres, afin que les paysans des environs y pussent entendre la messe les jours de fête. Son frère aîné, don Baptiste de Thienne, voulut l'aider dans cette œuvre; et tous deux y consacrèrent un revenu de soixante ducats, qui étoit assez considérable pour ce temps. Du reste toute la fortune de Gaétan passoit dans la main des pauvres, et il n'en réservoit presque rien pour l'entretien de sa personne. Il avoit coutume de dire que le chrétien ne devoit pas s'occuper des ornements du corps, mais uniquement de ceux de l'âme. Son père l'en reprenoit quelquefois aigrement, lui reprochant qu'il déshonoroit sa famille par le peu de soin qu'il avoit de sa personne. Le saint ne prêtoit jamais l'oreille à ces sentiments du monde et n'y répondoit ordinairement que par le silence; hors une fois, où il crut convenable de donner quelques raisons de sa conduite, non pas tant pour lui, que pour la vertu qu'il vouloit pratiquer. Encore que sa réponse eût été chrétienne et prudente, comme il l'avoit faite avec un peu de vivacité, il se reprocha toujours depuis avec un amer chagrin d'avoir manqué de respect à son père. Cette faute légère fut longtemps pleurée par lui, et il la regretta toute sa vie, tant son âme étoit pure et avoit en horreur l'apparence même du péché.

La mère de Gaétan, au contraire, se réjouissoit de voir son fils mépriser le monde. Elle avoit pour lui une affection si grande, qu'après sa mort le saint craignoit qu'elle ne souffrît en purgatoire pour quelque excès qu'elle eût mis dans son amour, mais une ser-

vante de Dieu, qui étoit religieuse dans un monastère des environs et qui s'appeloit Laura Mignana, lui écrivit pour le consoler; elle l'assura qu'en sortant de ce monde, elle avoit été présentée à la Reine des anges par les mains de saint Michel, archange, et de sainte Monique. Le saint lui répondit qu'il ressentoit comme il devoit ses bontés; qu'il rendoit grâces à Dieu d'avoir couronné dans sa gloire la vertu d'une mère si tendre et si sainte, mais qu'il ne pouvoit dissimuler qu'ayant appris par une lumière supérieure l'extrémité de son mal, il l'avoit mise en effet sous la protection de l'archange saint Michel et de sainte Monique.

La mort de sa mère arriva pendant que le saint habitoit Rome, où l'avoit conduit non l'ambition des honneurs et des dignités, mais le désir d'étudier la vie ecclésiastique auprès des illustres et saints prélats qui florissoient alors en cette cour; encore que Dieu l'y eût appelé pour être maître plutôt que disciple, et pour servir d'exemple à plusieurs. Il vivoit à Rome avec grande édification, visitant les églises et les saints lieux, passant sa vie en œuvres de miséricorde : aussi gagna-t-il l'estime des princes, des prélats, et sa renommée parvint jusqu'au Pape Jules II. Ce pontife considérant ses vertus, la noblesse de son sang, l'étendue de ses connoissances, car il étoit fort savant en philosophie et en théologie et avoit acquis le titre de docteur en droit civil et canonique, l'éleva à la dignité de protonotaire apostolique. Il le fit encore son camérier et le destinoit à des dignités plus grandes, mais tous ces honneurs ne purent enfler le cœur de Gaétan, ni détourner son esprit des exercices de piété auxquels il se livroit.

Il reçut en ce temps les saints Ordres, et mit alors tous ses soins à accomplir parfaitement les devoirs qu'ils lui imposoient, afin d'être digne d'offrir tous les jours le saint sacrifice de la messe, ce qu'il faisoit avec beaucoup de dévotion. Il entra aussi dans la congrégation du Divin-Amour, et par ses exemples, par son zèle, par sa ferveur, il ranima les sentiments de piété de tous les personnages illustres qui composoient cette sainte assemblée. Notre-Seigneur l'en récompensa par une faveur singulière qu'il raconte ainsi dans une de ses lettres : « Sur le minuit, écrivoit-il, la veille

de Noël, j'entrois dans l'église de Sainte-Marie Majeure, pour y adorer mon Sauveur naissant. J'approchai, je l'avoue, avec trop de confiance de la véritable crèche où Jésus-Christ n'avoit pas dédaigné de reposer à pareille heure. Saint Jérôme (1) m'y introduisit, et rassurant ma timidité, il obtint par sa prière que la jeune Vierge nouvellement mère, et encore tout étonnée de cette auguste qualité, déposant entre mes mains son adorable Enfant, me donnât à toucher la chair dont le Verbe éternel s'est revêtu.

« O dureté de mon cœur! il faut bien qu'il soit plus dur que le diamant, puisqu'il ne s'est point fondu en larmes de tendresse et de joie. »

Cependant Gaétan, considérant les périls où les dignités qui lui sembloient promises par la faveur du Pape et des cardinaux le pourroient jeter, résolut de sortir de Rome pour renoncer au monde; il en demanda la permission au Souverain-Pontife et retourna à Vicence, sa patrie. Là il trouva une confrérie d'ouvriers dans laquelle il voulut être admis; on l'y reçut comme un père et comme un maître. Il les instruisoit en effet par sa parole et par ses exemples. Remarquant que, selon l'usage de ce temps, ils fréquentoient peu la sainte Communion, il leur persuada de s'approcher trois fois la semaine de la Table sainte. C'étoit tout son bonheur de les communier lui-même, et tenant la sainte Hostie dans ses mains, il leur faisoit sur l'excellence de ce sacrement un discours plein de feu, pour les préparer à le recevoir avec amour. C'est ainsi qu'il introduisit dans la ville la précieuse coutume de la communion fréquente. Il engagea également les membres de sa congrégation à se rendre souvent à l'hôpital des incurables, pour y prendre soin des malades, et comme il étoit toujours le premier à les servir, personne n'osoit s'en défendre, tous le suivant et l'imitant avec joie. Ce fut un grand étonnement dans la ville, quand on vit un homme d'une naissance si illustre passer sa vie en des occupations si humbles; tout le monde admiroit cette charité, qui d'un grand seigneur avoit fait un serviteur des pauvres.

(1) Le corps de saint Jérôme repose auprès de la Crèche, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Le saint avoit alors pour directeur un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique ; cet homme, inspiré de Dieu, lui ordonna de quitter son pays, sa maison, sa famille et d'aller à Venise pour y exercer sa charité sur un plus grand théâtre. Gaétan lui obéit aussitôt, il vendit ce qu'il possédoit et dit adieu à son pays, qu'il ne devoit plus revoir. Arrivé à Venise, il s'en fut droit à un hôpital qui tomboit en ruines : il employa pour le réparer une partie de sa fortune et consacra le reste au soin des malades; non content de guérir les corps, il voulut encore par ses exhortations rendre la santé aux âmes. Tout son temps étoit employé en ce double exercice. Aussi est-ce avec raison qu'on a fait placer sur la porte principale de cet hôpital une statue du saint, avec une inscription qui rappelle qu'il en a été le fondateur.

Une charité si ardente fut bientôt connue de toute la ville, où il étoit regardé comme un homme descendu du ciel. La noblesse, connoissant sa naissance illustre, imita son héroïque humilité; beaucoup de seigneurs prirent à son exemple la pieuse coutume de servir les malades dans les hôpitaux : ils pansoient leurs plaies, leur donnoient à manger, faisoient les lits, balayoient les salles, et ne refusoient aucun office si bas et si répugnant qu'il fût.

Le Dominicain qui confessoit le saint à Vicence, l'avoit suivi à Venise pour y être prieur d'un couvent de son Ordre; malgré le bien que Gaétan faisoit dans cette ville, il reconnut que Dieu le destinoit à de plus grandes choses: il lui ordonna d'aller à Rome une seconde fois. Le saint lui obéit et partit sans savoir précisément ce qu'il alloit faire, mais comptant que Dieu lui révéleroit les desseins pour lesquels il l'y appeloit. Dieu vouloit en effet qu'il donnât naissance à un Ordre nouveau, dont les vertus et les lumières devoient être d'une grande utilité à l'Église dans ces temps malheureux.

Gaétan vivoit donc à Rome retiré de la cour et du monde, ne fréquentant que les temples et les hôpitaux ; il avoit retrouvé, dans la congrégation de l'Amour-Divin, les vertueux prélats qui avoient été ses premiers amis. En discourant avec eux sur les besoins de l'Église, il reconnut la nécessité de fonder un Ordre de Clercs-Ré-

guliers qui par leurs exemples, leur modestie, la pureté de leur vie, fermassent la bouche aux hérétiques toujours disposés à mettre en avant le relâchement des mœurs. Il communiqua sa pensée à don Boniface del Colle, membre de la même congrégation, fort connu dans Rome par sa noblesse et par sa vertu, qui l'approuva et s'offrit d'être son premier compagnon. Jean-Pierre Caraffa, évêque de Théate, homme d'un caractère ferme et austère, qui devint Pape sous le nom de Paul IV, et qui depuis longtemps nourrissoit le même désir, se réunit à lui avec Paul Consiglieri, qui étoit d'une naissance non moins illustre et d'une admirable pureté de mœurs. Tous quatre, après avoir arrêté les points principaux de leur institut, sollicitèrent l'approbation du Souverain-Pontife Clément VII, qui la leur accorda dans une bulle datée du 24 juin 1524. Il y joignit tous les priviléges dont jouissoient déjà les Chanoines de Latran, et combla la nouvelle congrégation de tant de faveurs qu'on voyoit assez l'estime qu'il avoit pour ses fondateurs.

Saint Gaétan fit profession avec ses trois compagnons, le quatorze septembre, fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Ils prononcèrent leurs vœux dans la basilique Vaticane, devant l'autel de Saint-Pierre, en présence de l'évêque de Caserte, délégué par Sa Sainteté, et au milieu d'un grand concours de peuple.

Le but du nouvel Ordre étoit la réformation de l'état ecclésiastique; il devoit pourvoir l'Église de saints prélats, chose si nécessaire et si importante pour le gouvernement et le salut des âmes. La pauvreté dont il faisoit profession étoit si grande, qu'il ne pouvoit acquérir de revenu ni même faire de quête, comme dans les Ordres mendiants; il s'abandonnoit entièrement à la providence de Dieu, qui seule devoit porter les fidèles à pourvoir les Clercs-Réguliers dans leurs besoins. C'est pourquoi on peut l'appeler justement l'Ordre de la Providence. Mais Dieu, qui nourrit les oiseaux de l'air et les poissons des mers, n'a jamais laissé manquer ceux qui le servent. Clément VII leur donna, comme nous avons dit, le nom de Clercs-Réguliers; mais en Italie, on les appelle communément les Théatins, de Pierre Caraffa, premier général

de cet Ordre, lequel avant d'entrer en religion étoit évêque de Théate. En Espagne, le peuple donne aussi ce nom de Théatins aux Pères de la Compagnie de Jésus, parce que les premiers religieux que saint Ignace envoya en ce pays portoient un habit semblable à celui des Clercs-Réguliers, et qu'on crut d'abord qu'ils appartenoient au nouvel Ordre qui venoit d'être fondé.

Le Père Négroni, de la Compagnie de Jésus, fait remarquer que ce nom de Théatins étoit en quelque sorte providentiel, puisqu'il dérive d'un mot grec qui signifie Dieu, voulant marquer par là la perfection de cet institut, dont le but est d'élever les esprits dans la contemplation des choses célestes et d'enflammer les cœurs du divin amour. Beaucoup d'auteurs ont exalté les vertus de ces nouveaux religieux, le bien qu'ils ont fait dans l'Église, et en particulier le Cardinal Baronius, dans ses Annotations sur le martyrologe, dit que les Clercs-Réguliers ont renouvelé la vie apostolique, qu'ils ont toujours observée parfaitement.

Il y avoit trois ans à peine que l'Ordre étoit fondé, lorsque la ville de Rome fut prise par le connétable de Bourbon et saccagée par ses soldats : saint Gaétan eut beaucoup à souffrir dans cette circonstance. Il habitoit avec ses Religieux une petite maison sur le mont Pincio, ayant quitté celle qu'ils occupoient d'abord au Champ de Mars pour se livrer en paix à l'oraison dans une plus grande solitude. Quand la ville fut prise, il chercha par ses exhortations à mettre un frein aux excès de la soldatesque; mais n'ayant pu y réussir, il s'enferma dans son église avec ses Religieux pour apaiser par leurs prières la colère de Dieu. Quelques soldats y pénétrèrent, parmi lesquels étoit un ancien serviteur de la maison de Thienne. Ce malheureux reconnut saint Gaétan, et croyant qu'il s'étoit revêtu de ce pauvre habit pour mieux cacher ses richesses, il excita les autres soldats à le tourmenter cruellement pour le forcer de découvrir ses prétendus trésors. Ils lui firent souffrir en effet les tourments les plus barbares, que le saint endura avec une patience et une joie admirables, Notre-Seigneur le comblant de ses consolations au milieu de ses douleurs.

Le lendemain d'autres soldats saccagèrent encore le couvent; ils trouvèrent saint Gaétan agenouillé avec ses religieux devant le

grand autel, ils s'en emparèrent avec brutalité et essayèrent par leurs menaces de se faire donner l'or et l'argent qu'ils croyoient cachés dans la maison. Ne pouvant obtenir d'eux des richesses qu'ils n'avoient pas, ils les enfermèrent dans une tour du Vatican, où ils partageoient le temps entre l'oraison et le chant des louanges divines. Un colonel espagnol les ayant vus chanter l'office divin dans leur prison avec autant de calme et de dévotion que dans leur couvent, touché de leur courage, les demanda au capitaine qui les gardoit et leur rendit la liberté.

Saint Gaétan résolut de sortir de Rome, pour n'avoir plus sous les yeux l'affreux spectacle des sacriléges et des cruautés impies que commettoient tous les jours les soldats hérétiques; il se dirigea vers le Tibre afin d'y trouver une embarcation pour ses religieux et pour lui. Un inconnu qu'il rencontra s'offrit à louer une barque à ses frais, et l'assura qu'il feroit un heureux voyage. On croit même que cet homme étoit un ange que Dieu avoit envoyé au secours de ses serviteurs, au moins en fit-il pour eux l'office. Ils s'embarquèrent, et leur navire fut arrêté d'abord par des corsaires; mais lorsque les religieux craignoient quelque violence, le capitaine s'informa des choses dont ils avoient besoin, les leur donna et laissa la barque continuer son voyage. Le saint aimoit à rappeler ce fait à ses Religieux, pour les encourager à mettre leur confiance en Dieu qui avoit trouvé moyen de les secourir par des corsaires, comme il avoit su autrefois nourrir Élie dans le désert avec l'aide d'un oiseau de proie. Après cette aventure, ils débarquèrent heureusement à Ostie, où ils trouvèrent l'ambassadeur de Venise qui les emmena avec lui. A Venise, saint Gaétan fonda un couvent de son Ordre, à la grande joie de toute la ville, qui se rappeloit les premiers travaux du saint et le revoyoit accompagné de ses enfants, dignes héritiers de ses vertus. Quelque temps après la peste ayant éclaté à Venise, les nouveaux religieux se dévouèrent avec ardeur au service des pestiférés, exposant généreusement leur vie pour le salut de leurs frères; ce qu'ils ont toujours fait depuis à Padoue, à Milan, à Gênes, à Palerme et dans tout le reste de l'Italie.

En l'année 1530, quelques différends s'étant élevés entre l'évêque

de Vérone et son Chapitre, Caraffa, qui était prévot de la maison de Venise, et qui désiroit beaucoup rétablir la paix à cause de l'évêque son ami et le bienfaiteur de son Ordre, envoya saint Gaétan à Vérone, se reposant sur sa prudence pour concilier les esprits. Le saint obéit, il partit pour cette ville où il fit l'office d'un ange de paix, et arrangea les choses comme on le désiroit.

Trois années après, Clément VII, désirant fonder à Naples un couvent de Clercs Réguliers, ordonna par un Bref que quelques religieux y fussent envoyés le plus promptement possible ; saint Gaétan fut désigné pour cette mission, et on lui laissa le soin de se choisir un compagnon. Il se soumit volontiers sur le premier point, mais il répondit au second que Dieu n'exigeoit pas qu'il fit en cela sa volonté, qu'il demandoit au contraire qu'on lui donnât le religieux le plus contraire à son inclination et à ses goûts. Dieu le récompensa de ce sacrifice en faisant choisir pour l'accompagner le bienheureux Jean Marinon, homme d'une si grande vertu, qu'on ne l'appeloit communément que le saint de Dieu; ils se mirent en chemin, le 3 août, sàns avoir égard à l'excessive chaleur qu'il faisoit. En passant par Rome, ils allèrent baiser les pieds de Sa Sainteté qui leur dit : Qu'est ceci, mes enfants ? où allez-vous par un temps pareil? vous marchez à la mort.

— Très-saint Père, répondit le saint, nous allons où la voix de Votre Sainteté nous appelle.

Le Pape admira cette obéissance, qu'aucun danger ne pouvoit arrêter.

Saint Gaétan fut parfaitement reçu à Naples par toute la noblesse, et en particulier par le comte d'Oppino, qui étoit le principal auteur de cette fondation. Il prit possession de l'église et de la maison que le comte leur avoit fait préparer non loin des murs de la ville, mais il ne voulut pas accepter les revenus qui lui furent offerts à différentes reprises et avec de grandes instances. En vain le comte lui fit observer qu'un couvent de Religieux ne pouvoit subsister longtemps sans revenus assurés, le saint lui répondit, que Dieu qui les avoit nourris jusqu'alors sans aucune possession sauroit bien les soutenir encore; que son revenu le

plus assuré étoient ces paroles de Notre-Seigneur, lesquelles ne pouvoient manquer : *Ne soyez pas inquiets de votre nourriture ni de votre vêtement, parce que votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses : cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.*

Afin de se délivrer des importunités du comte, et pour être plus à portée d'exercer la charité envers les malades, le saint abandonnant le couvent et l'église qui lui avoient été donnés et accepta dans l'intérieur de la ville la maison que lui offroit une pieuse dame appelée Dona Lorenza Longa. Elle étoit située auprès de l'hôpital des incurables où le saint aimoit à exercer ses œuvres ordinaires de miséricorde; il prêchoit aussi dans l'église de Notre-Dame du Peuple qui en étoit peu éloignée. Cette dame lui acheta dans la suite une autre maison, où le saint ouvrit une église qu'il dédia à la très-sainte Vierge.

Ce fut dans ce moment que Notre-Seigneur daigna récompenser les mérites de son serviteur par un miracle qu'il accorda à ses prières. Un Frère lai s'étant rompu la jambe, et la gangrène s'y étant mise, les chirurgiens résolurent de la lui couper. La nuit qui précéda l'opération, le saint ayant passé de longues heures en prières, descendit auprès du malade, lui ordonna de se recommander au séraphique Père saint François, fit sur la jambe malade le signe de la croix et la baisa; le lendemain matin, quand les chirurgiens arrivèrent, ils la trouvèrent complètement guérie.

Le saint récompensa largement Lorenza Longa, sa bienfaitrice, de la charité qu'elle avoit eue pour ses Religieux et lui : il l'adopta pour sa fille spirituelle, la fit marcher à grands pas dans la perfection, et lui conseilla de fonder un couvent de Franciscaines Déchaussées où elle prendroit le voile. Cette dame désiroit faire le pèlerinage de Jérusalem, pour y vivre auprès des Saints Lieux, dans la prière et la pénitence. Comme elle doutoit en elle-même si elle devoit suivre son inclination ou les conseils de son confesseur, elle entendit une voix claire et distincte, qui lui disoit de changer le pèlerinage de Jérusalem en la fondation d'un couvent qui porteroit le titre de Notre-Dame de Jérusalem. Elle obéit à

cette inspiration divine, et les Clercs Réguliers gouvernèrent ces Religieuses, jusqu'à ce que Paul III les mit sous la direction des Pères Capucins : c'est pourquoi on les appelle aujourd'hui les Capucines de Jérusalem.

Au bout de quatre années, saint Gaétan voyant croître le nombre de ses religieux et se multiplier les secours des fidèles, il fut obligé de chercher une maison plus grande et plus appropriée au service des âmes. Il obtint à cet effet l'église de Saint-Paul-Majeur, qui étoit située au contre de la ville; il y prêcha au milieu d'un concours considérable de peuple, que ses paroles embrasoient de l'amour divin. Il y avoit alors à Naples quelques hérétiques secrets, qui sous l'apparence d'une vie vertueuse répandoient de fausses doctrines, mais avec tant de dissimulation qu'on n'avoit pu les convaincre encore. Saint Gaétan ayant entendu prêcher l'un d'eux, qui appartenoit à un Ordre religieux, reconnut les erreurs qu'il enseignoit ; il en écrivit aussitôt au cardinal Caraffa, son ancien compagnon, afin qu'il en parlât au Pape, et qu'on pût porter remède à un si grand danger. En attendant la réponse de Rome, il commença à détromper les fidèles par ses discours privés et dans ses sermons. Les hérétiques se voyant découverts, n'attendirent pas le châtiment qui leur étoit réservé ; ils s'enfuirent de Naples, quittèrent, l'Italie et ainsi furent étouffées les premières étincelles d'un incendie qui menaçoit de faire tant de ravages.

En l'année 1540, les Clercs Réguliers tinrent un chapitre général, où saint Gaétan fut élu supérieur du couvent de Venise. Il fut unanimement regretté à Naples, et accueilli à Venise avec une joie universelle. Beaucoup de personnes se mirent sous sa direction, connoissant sa sainteté et la puissance de ses prières.

L'évêque de Vérone, dont nous avons déjà parlé, l'appela quelque temps après dans son diocèse pour travailler avec lui à la réforme de son clergé. Saint Gaétan se fit accompagner de quelques religieux, que l'Évêque fournit abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire, mais le saint craignant que cette abondance ne fût une occasion de relâchement, il pria l'évêque de modérer ses aumônes et de les laisser vivre selon la rigueur de la règle.

L'évêque ne voulut point d'abord y consentir : il fallut que le saint le menaçât de s'en retourner à Venise. Après avoir travaillé pendant plusieurs mois au salut des âmes, il fut rappelé à Venise pour le chapitre général qui devoit s'y tenir cette année-là. Il y fut élu une seconde fois supérieur de la maison de Naples. Dieu le rappeloit dans cette ville pour y achever le cours de son pèlerinage et lui donner la récompense de ses glorieux travaux. Mais avant de raconter sa mort précieuse devant le Seigneur, disons quelque chose de ses vertus, le plus brièvement qu'il nous sera possible.

Dieu l'avoit doué de toutes les qualités nécessaires à un fondateur d'Ordre ; dans sa jeunesse, il étoit très-attaché à l'oraison pour le grand bien qu'il en retiroit ; il y reçut en effet de nombreux témoignages de l'amour que Notre-Seigneur lui portoit. Il lui apparut un jour, et lui permit de placer sa bouche sur la plaie de son côté, où le saint goûta toutes les joies du ciel ; une autre fois Notre-Seigneur lui apparut encore ayant sa croix à ses côtés, il sembloit qu'il fût fatigué, et il lui demanda de l'aider à porter sa croix. Ces faveurs lui donnèrent tant de goût pour l'oraison, qu'il y consumoit la meilleure part de sa vie ; il prioit ordinairement à genoux et presque toujours dans le sanctuaire, au pied du très-saint Sacrement, ses yeux devenoient alors deux sources de larmes, et plusieurs fois on le vit tomber en extase.

Il disoit la messe tous les jours et rien ne pouvoit l'y faire manquer. Il s'étonnoit que les prêtres pussent s'abstenir de célébrer le saint sacrifice pour vaquer à des affaires temporelles, aucune occupation ne lui paroissant comparable à celle d'offrir la Victime sainte : il aimoit à dire la messe au grand autel afin de se trouver en présence du très-saint Sacrement. Il cherchoit à introduire partout l'usage de la communion fréquente, se lamentant de ce que les chrétiens refusoient à Notre-Seigneur l'hospitalité qu'ils lui pouvoient donner dans leurs cœurs, et dédaignoient la force que communique cette nourriture divine. Il avoit un grand zèle pour le culte divin ; il vouloit que les églises et les autels fussent ornées avec le plus de magnificence, possible et tout ami-

de la pauvreté qu'il étoit, il recherchoit les ornements les plus riches, disant que rien n'étoit trop précieux pour le Seigneur du monde. Aussi y employoit-il la majeure partie des aumônes qu'on lui donnoit.

Il avoit l'amour le plus tendre pour la Reine des anges, qu'il regardoit comme sa très-douce Mère. Il commençoit toujours ses lettres par les noms de Jésus et de Marie, et n'appeloit ordinairement Notre-Seigneur que Jésus Fils de Marie, disant que dans ces deux noms étoit toute la joie de son âme. Quand il demandoit quelque chose à Dieu, il le faisoit toujours par l'intercession de la très-sainte Vierge. Les fidèles, disoit-il, peuvent bien demander tout ce qu'ils veulent, mais ils l'obtiendront rarement si Marie ne s'intéresse à leurs vœux. Avant de dire la messe, il revêtoit son âme des mérites de la très-sainte Vierge, la priant de suppléer à son indignité. Au moment de consacrer, il se considéroit comme étant en présence de Marie, la suppliant de lui donner le fruit béni de ses entrailles. C'est ainsi qu'il s'enflammoit à la fois dans l'amour de notre Mère et de son divin Fils.

Il avoit pris pour son patron spécial et pour protecteur de son Ordre, le Prince des apôtres, dans la basilique duquel son institut avoit commencé : aussi vouloit-il que ses enfants adressassent les vœux de leur profession, après Dieu et la très-sainte Vierge, à l'apôtre saint Pierre. Il avoit également une grande dévotion pour saint André, et il guérit beaucoup de malades avec la liqueur suave qui découle de son corps sacré.

Que dirois-je de l'amour qu'il portoit au séraphique Père saint François? il lisoit continuellement sa vie, cherchant à imiter ses vertus, spécialement son extrême pauvreté, et célébroit sa fête avec une joie incroyable. Après sa mort, une servante du Seigneur le vit auprès de ce glorieux Patriarche, Dieu, ce semble, l'ayant voulu réunir dans la gloire à celui qu'il avoit aimé pendant sa vie.

Je ne saurois décrire les sentiments ardents dont son cœur étoit embrasé pour Dieu ; il ne pouvoit parler de son bon Maître sans que son visage ne s'enflammât, et ses paroles étoient alors comme des traits de feu ; aussi éprouvoit-il une amère douleur en consi-

dérant les offenses nombreuses et si graves que les hommes commettoient à chaque instant contre l'objet de son amour; les travaux les plus durs, les austérités, les mortifications, tout lui paroissoit facile pour détourner les hommes du péché, et il avoit coutume de dire, par l'expérience qu'il en avoit faite, qu'à celui qui aime Dieu, tout paroît léger.

Il célébroit avec une grande tendresse les fêtes de Notre-Seigneur, et principalement celle de Noël. Un jour qu'il alloit de Rome à Naples, il arriva très-tard à Aversa; c'étoit la veille de l'Ascension, et encore qu'il y eût huit milles de cette ville à Naples, il ne voulut pas s'y arrêter, afin d'aller chanter avec ses religieux les Matines de la fête du lendemain; il arriva comme on sonnoit l'office, et, sans penser à se reposer il s'en fut au chœur, ne voulant point d'autre repos que le chant des louanges divines.

De l'amour de Dieu naissoit en lui l'amour du prochain, une charité attentive pour les malades, une générosité inépuisable pour les pauvres, une tendre compassion pour les pécheurs. Quand il étoit dans le siècle il employoit tout son bien à secourir les indigents, et il lui arriva de dire à un de ses amis : Je ne cesserai de faire l'aumône que quand je n'aurai plus rien; je veux devenir si pauvre par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ qu'il ne reste pas à ma mort de quoi acheter un linceul, et que l'on m'enterre par charité. Depuis qu'il fut religieux, il n'étoit pas moins libéral envers ceux qui lui demandoient, qu'agréable à ceux qui lui donnoient; dans toutes ses prières il recommandoit à Dieu ses bienfaiteurs. Il vouloit que l'on tînt un compte exact de toutes les aumônes que ses religieux recevoient, et que l'on écrivît le nom de leurs bienfaiteurs dans un livre qu'il faisoit lire après le souper, afin qu'en allant rendre grâces à Dieu dans l'église, ils se souvinssent de prier pour ceux qui les avoient nourris. Ce que son Ordre observe encore aujourd'hui.

Son amour pour les pécheurs lui faisoit trouver les moyens les plus ingénieux pour les ramener à Dieu. C'étoit le but de la plupart de ses lettres, le sujet ordinaire de ses discours, la fin de toutes ses conversations. Il reprenoit les vices, non comme un

juge, mais comme un bon père plein de tendresse pour un fils coupable. On rapporte qu'un pécheur qui craignoit ses reproches, disoit après s'être confessé à lui, qu'il avoit trouvé dans Gaétan ce qu'il y a dans les abeilles, c'est-à-dire l'aiguillon et le miel, une rigueur pleine de tendresse, et une douceur rigoureuse; aussi les pécheurs venoient-ils en foule le trouver, et l'on ne pourroit compter toutes les âmes qu'il remit dans le chemin de la vertu.

L'amour de Dieu lui inspiroit encore un mépris complet de tout ce que le monde aime : aussitôt que Notre-Seigneur lui eut fait connoître le néant des richesses, des honneurs, des dignités de la terre, il en détacha son cœur à jamais, comme le prouvent toutes les lettres qu'il écrivoit à ses amis. Il lui étoit pénible d'entendre parler de la noblesse de son sang, aussi bien que de tout ce qui est pompe ou ostentation du monde. Quelques-uns de ses parents étant venus le visiter à Naples, il refusa de les voir, disant qu'il avoit renoncé à sa famille pour Notre-Seigneur, et qu'il ne se connoissoit plus d'autres parents que les membres de Jésus-Christ : aussi ne s'occupoit-il en rien de leurs intérêts temporels, et ce qu'il demandoit uniquement à Dieu pour eux, c'étoit les richesses de l'âme et les biens éternels. Il regardoit comme une faute à un religieux de procurer des postes ou des dignités aux gens du monde; et un jour qu'une personne le prioit d'obtenir une place de magistrature à son fils, il lui répondit : Je sais qu'il faut des juges pour le bon gouvernement de la République, mais je n'approuverai jamais qu'un religieux se mêle de faire nommer à ces offices.

Saint Gaétan montra le mépris qu'il avoit pour les biens de ce monde, dans la pauvreté extrême dont il fit profession et qu'il laissa à son Ordre comme son plus riche héritage, ne voulant pas qu'on y eût de rentes ni qu'on y demandât l'aumône, ce qui étoit être deux fois pauvre. Plus il manquoit de tout, plus il se réjouissoit comme ressemblant davantage à Jésus-Christ. Souvent il n'y avoit au réfectoire qu'un peu de pain et des fruits cueillis dans le jardin du couvent : il se montroit alors plus content que si la table eût été chargée d'aumônes. Notre-Seigneur, au reste, le

secourut plusieurs fois, avec une providence admirable, dans les nécessités où il se trouvoit.

Ses vêtements montroient bien l'amour qu'il avoit pour la pauvreté : ils étoient généralement vils et vieux, mais honnêtes et propres, et dans ses constitutions il remarque que la propreté doit toujours accompagner la pauvreté. Il avoit coutume de dire qu'un habit de cent ans tout rapiécé valoit pour lui un habit bordé de riches joyaux et de pierres précieuses. Il n'avoit dans sa cellule pour tout ornement qu'une image de papier et les livres dont il se servoit, encore les faisoit-il reporter à la bibliothèque lorsqu'il n'en avoit plus besoin. C'est par amour pour cette vertu qu'il refusa si constamment les revenus que lui offroit le comte d'Oppido, et les libéralites trop abondantes de l'évêque de Vérone ; toutes ses richesses consistoient dans le trésor de la Providence, qui est une source permanente pour ceux qui se confient en elle, comme saint Gaétan l'éprouva ainsi que ceux de son Ordre.

Pendant qu'il étoit supérieur du couvent de Venise, une personne à qui il devoit une certaine somme la lui redemanda avec instance; le saint n'avoit point d'argent, mais il avoit confiance dans Notre-Seigneur, et il lui envoya un jeune homme qui, sans dire ce qu'il étoit ni d'où il venoit, lui mit dans les mains précisément la somme qu'il devoit et disparut aussitôt. Pendant qu'il demeuroit à Naples, on vint un jour l'avertir qu'il n'y avoit plus qu'un seul pain dans la maison. Le saint ordonna cependant que ses religieux descendissent au réfectoire, et tous s'étant mis à table, il les entretenoit des avantages de la sainte pauvreté, les exhortant à avoir confiance en Notre-Seigneur. En ce moment on frappa à la porte. Le portier ouvrit, et trouva une corbeille remplie de pains d'une blancheur admirable, sans pouvoir découvrir qui les avoit apportés. Les religieux en mangèrent avec une grande consolation, et crurent que Notre-Seigneur les avoit secourus par le moyen d'un de ses anges. On pourroit raconter beaucoup de faits de ce genre, dont quelques-uns sont arrivés au couvent de Madrid, et qui prouvent à la fois la pauvreté de ces religieux avec la protection que Notre-Seigneur leur accordoit.

Saint Gaétan n'avoit pas moins d'amour pour les autres vertus chrétiennes. Il étoit véritablement humble, c'est-à-dire que selon la parole de saint Bernard, il aimoit à être tenu pour vil, et non à être vanté pour son humilité. Il fuyoit les applaudissements, se réjouissoit du mépris, cachoit avec soin ce qui pouvoit lui attirer l'estime du monde, et montroit au contraire tout ce qui la lui pouvoit enlever. Il avoit au pied une difformité qu'il laissoit voir sans affectation en levant un peu sa soutane, dans l'espoir de se rendre ridicule. Il se recommandoit souvent aux prières de ses religieux, leur disant : « Recommandez-moi à Dieu, vous qui êtes ses vrais serviteurs; se regardant, lui, comme un serviteur inutile. Il se jugeoit indigne d'être prêtre et d'offrir le saint sacrifice. Quand revenoit l'anniversaire du jour où il célébra sa première messe, il disoit : « Il y a aujourd'hui tant d'années que j'ai commis un bien grand acte d'orgueil, » considérant comme une présomption insupportable d'avoir osé offrir le saint sacrifice.

Il avoit ordonné que dans sa congrégation les prêtres fussent honorés du titre de Dom, par respect pour la dignité sacerdotale, mais pour lui il n'en usoit jamais et signoit souvent ses lettres : Gaétan, clerc misérable. On voyoit dans sa personne la même modestie que dans ses actions; ses yeux étoient toujours baissés vers la terre, ses mains cachées dans les manches de sa robe et ramenées sur sa poitrine. Il parloit à voix basse, et tous ses pas, tous ses mouvements portoient l'édification dans ceux qui les voyoient; il recommandoit par-dessus tout l'humilité à ses religieux, disant qu'elle étoit l'A B C du chrétien.

Avec cette vertu, il n'estimoit rien tant que l'obéissance, et se réjouissoit quand il lui arrivoit d'avoir à obéir au lieu de commander, aussi ses religieux l'appeloient-ils : *Perpetuo obediens*, l'Obéissant perpétuel, en quoi il ressembloit à Notre-Seigneur, qui fut obéissant jusqu'à la mort. Un signe de son supérieur et de son confesseur lui suffisoit, préférant suivre en tout leur volonté pour ne se tromper jamais; ce qui est une preuve de son humilité profonde et de son extrême prudence. Tous les matins il alloit demander à son supérieur la permission de dire la messe, sans la-

quelle il n'eût point osé monter à l'autel; exemple que ses religieux ont toujours suivi depuis. Il disoit aussi que le supérieur est plus rigoureusement que les autres obligé à obéir, ne pouvant sans cela exiger de ses inférieurs l'obéissance qui lui est due. Il répondit un jour au comte d'Oppido, qui se plaignoit de l'inexactitude de ses serviteurs : « Croyez-vous, monsieur le comte, être aussi ponctuel dans le service de Dieu, que vous voulez qu'on le soit dans le vôtre? Ne vous étonnez pas si l'on y manque, puisque Votre Seigneurie y manque bien aussi quelque fois avec Dieu. »

Il étoit doué d'une singulière prudence, qui éclatoit dans toutes ses paroles et dans ses actions : il gouvernoit ses religieux plus par la douceur que par la sévérité; afin qu'étant entrés en religion pour y trouver la paix, ils n'y trouvassent pas au contraire une rigueur insupportable. Il comprenoit que l'amour et la persuasion sont les meilleurs moyens de gouvernement, et il conseilloit toujours aux autres de s'en servir. Le Père dom Pierre Fuscareno se plaignant un jour de ce que la charge de supérieur étoit au-dessus de ses forces, le saint lui dit : « Si vous voulez n'en pas sentir le poids, tâchez de vous faire aimer en Dieu et pour Dieu. »

Il accordoit difficilement des exemptions à la vie commune, attachant beaucoup de prix à l'égalité ordonnée par les constitutions. Il refusa même de donner l'habit à un homme très-célèbre dans les lettres, parce qu'il demandoit quelques adoucissements dans la nouriture à cause de la foiblesse de son estomac, et de pouvoir sortir du couvent plus souvent que les religieux n'avoient coutume. Il s'étoit fait une règle dans toutes ses actions de consulter d'abord le Seigneur sur ce qu'il devoit faire, et d'agir ensuite selon ce qu'il lui avoit inspiré.

Il menoit une vie si austère, qu'on l'appeloit quelquefois l'homme de la grande pénitence : aussi disoit-il qu'il abhorroit son corps comme le démon même. Il mangeoit peu; des légumes étoient sa nourriture ordinaire, encore souvent se contentoit-il de pain et d'eau. S'il buvoit du vin par nécessité, c'étoit en très-petite quantité; hors du réfectoire il ne mangeoit ni ne buvoit jamais, quelque nécessité qu'il en eût. Tout en mangeant peu il veilloit beaucoup,

passant les nuits en prières ou à préparer ses sermons. Quand la fatigue l'obligeoit à prendre quelque repos, il se jetoit sur son pauvre lit, dont la dureté ne différoit guère de celle du plancher. Il étoit couvert de cilices, portoit une chaîne de fer, et se déchiroit le corps par de fréquentes et sanglantes disciplines. C'est ainsi qu'il refrénoit et mortifioit tous ses sens.

En l'année 1534, l'empereur Charles-Quint fit à Naples une entrée triomphale; toute la ville accourut pour en être témoin. Le saint pouvoit la voir de la fenêtre de sa cellule, mais malgré les instances de ses amis, il ne voulut jamais sortir de son recueillement pour condescendre à leurs désirs.

Tel étoit le soin qu'il mettoit à conserver la pureté de son âme, qu'il avoit prié la Reine des vierges de le défendre de toutes les impressions mauvaises que pouvoient lui laisser les turpitudes qu'il entendoit en confession. Il parloit peu avec les femmes, et seulement par une extrême nécessité. Dans le procès que l'on fit à Naples pour sa canonisation, les témoins rapportèrent que sa pureté resplendissoit jusque sur son visage, et que l'on n'avoit jamais rien pu reprendre dans ses mœurs ni dans ses manières modestes.

Il recommande à ses religieux, dans ses constitutions, d'imiter par leur vie, par leurs paroles, par leurs actions la pureté des anges; et lui même leur en donna un exemple admirable. Il avoit en effet pour la chasteté le plus vif amour, en sorte qu'après sa mort, beaucoup de personnes ont été délivrées, par son intercession, des tentations qu'elles souffroient depuis longtemps contre cette céleste vertu.

Enfin Dieu voyant que son serviteur étoit parvenu au comble de la sainteté, il voulut lui donner la couronne qu'il méritoit. En l'année 1547, les habitants de la ville de Naples opposèrent une vive résistance à l'introduction du tribunal de la sainte inquisition; il y eut des séditions nombreuses où périrent beaucoup de Napolitains. Le saint, désolé des crimes qui se commettoient journellement, et des maux qui retomboient sur la ville de Naples, à laquelle il étoit très-affectionné, redoubloit ses veilles, ses prières, ses jeûnes, ses pénitences. Il demandoit à Dieu la fin de ces calamités,

et il avoit coutume de répéter comme oraison jaculatoire ces paroles : *Ut civitatem istam defendere, pacificare, et custodire digneris, te rogamus, audi nos.*

Pendant plusieurs jours il tint exposé le très-saint Sacrement, devant lequel il voulut que ses religieux priassent jour et nuit. Il composa même à ce sujet une prière tirée de la sainte Écriture, pour demander à Dieu de fléchir son courroux sur la ville et sur le monde.

Ces chagrins le firent tomber malade, mais il s'occupoit moins de ses infirmités que du salut des Napolitains. Son mal s'accrut encore, quand il apprit l'interruption du saint concile de Trente. Il avoit regardé cette assemblée comme le remède aux hérésies qui désoloient l'Église, et il en espéroit le plus grand bien. Le médecin, le voyant en péril, ordonna de le mettre sur un lit plus doux, mais il s'y refusa en disant : « Je veux mourir sur une croix, ou tout au moins sur le sol, couvert de cendres et revêtu d'un cilice. Pourquoi prenez-vous tant de soin d'un corps qui sera la proie des vers, et qui va bientôt retourner en poussière? J'aurois voulu mourir comme mon Seigneur Jésus-Christ; mais puisque je ne puis expirer sur la croix, ne me refusez pas de souffrir un peu pour marcher de loin sur les traces de mon Rédempteur. »

Ses religieux vouloient appeler un autre médecin, parce que celui du couvent étoit jeune et de peu d'expérience : le médecin lui-même le désiroit, mais le saint, qui méprisoit la vie, répondit qu'il ne vouloit en aucune façon qu'on appelât un autre médecin, qu'il étoit un pauvre religieux, et que sa vie n'avoit aucune importance.

Le mal empirant, le saint demanda les derniers Sacrements, qu'il reçut avec une grande dévotion. Il pria ses religieux de lui pardonner les offenses qu'il pouvoit leur avoir faites, et leur dit ces paroles, comme son testament et l'expression de sa dernière volonté : « Mes enfants, jusqu'ici, grâce à Dieu, j'ai vécu pauvrement et j'ai toujours désiré de mourir pauvre. Je vous recommande par-dessus tout la pauvreté. »

Notre-Seigneur lui communiqua ensuite en son âme les douleurs

qu'il souffrit en son corps; la très-sainte Vierge lui apparut aussi entourée des anges, et en cette sainte compagnie, il rendit l'esprit à Dieu son créateur, le 7 août de l'an 1547.

Dieu lui accorda dans le ciel ce qu'il avoit tant désiré sur la terre; car le jour même de sa mort, les troubles de Naples s'apaisèrent. Une foule innombrable accourut à ses obsèques : chacun lui vouloit baiser les pieds et les mains, et avoir quelqu'une de ses reliques. Dieu révéla à plusieurs personnes la gloire de son serviteur. Un Franciscain, Frère Jean de Saint-Bernard, rapporte dans la vie de saint Pierre d'Alcantara, que le jour où saint Gaétan expira, ce glorieux Père vit son âme monter au ciel toute resplendissante de gloire au milieu des anges, qui célébroient son triomphe; il dit alors : « Oh ! quelle grande colonne a été enlevée aujourd'hui à l'édifice mystique de l'Église ! » Saint André Avellino avoit aussi pour saint Gaétan une dévotion particulière, et cherchoit à imiter ses vertus.

Dieu avoit doué son serviteur de l'esprit de prophétie; il fit pendant sa vie et après sa mort un si grand nombre de miracles, qu'il faudroit tout un livre pour les raconter. C'est pourquoi le pape Clément X le canonisa le 12 avril 1661, conjointement à saint François de Borgia, saint Philippe Béniti, saint Louis Bertrand et sainte Rose de Lima; mais il donna la première place à saint Gaétan, comme au fondateur d'une religion qui rendoit tant de services à l'Église, et il voulut qu'on l'honorât à titre de saint confesseur par un office semi-double.

LA VIE DE SAINT DONAT,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

AN 362.

Saint Libérius, pape. — Julien l'Apostat, empereur.

Saint Donat évêque d'Arezzo, qui est une ville d'Italie en Toscane, naquit de parents nobles, riches et saints, qui furent martyrisés du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Ils avoient laissé Donat leur fils en bas âge, qui, pour éviter la fureur de cette persécution, se retira en la ville d'Arezzo, et s'accosta d'un religieux de sainte vie, nommé Hilarin, par lequel Dieu fit plusieurs miracles.

Donat brilloit fort à cause de ses bonnes mœurs, et de sa grande érudition en toutes sortes de sciences: il fut fait diacre et prêtre par Satur, évêque d'Arezzo, après le décès duquel il fut mis en sa place, avec l'approbation et le consentement de tous les fidèles.

Dieu fit de grandes merveilles par saint Donat; entre lesquelles le Pape saint Grégoire raconte, que les Gentils ayant cassé le calice de verre avec lequel en ce temps-là on disoit la messe, saint Donat fit rassembler tous les morceaux de verre rompu, et par son oraison Dieu remit le calice en son entier. Par ce miracle, Adon de Vienne dit que soixante-dix-neuf païens furent convertis à la foi de Jésus-Christ. Il guérissoit plusieurs malades, délivroit les possédés. En une grande sécheresse il obtint la pluie du ciel, et étant allé hors la ville, il revint sans être mouillé, encore qu'il plût bien fort.

Un trésorier de l'empereur, nommé Eustache, ayant reçu une

grosse somme de deniers pour l'empereur, il la donna en garde à sa femme, nommée Euphrosine. Celle-ci, en l'absence de son mari, étant avertie qu'il venoit des gens de guerre à Arezzo, de peur qu'on ne la pillât, enterra son argent, et mourut avant que son mari fût de retour; de sorte qu'Eustache, étant revenu, trouva sa femme morte, et son argent égaré, n'en ayant aucune adresse. Néanmoins il falloit payer au fisc: ce qui lui redoubloit son affliction, parce qu'il n'avoit aucun moyen d'y satisfaire d'ailleurs. Il eut recours à saint Donat, qui alla avec lui sur le tombeau de sa femme Euphrosine, et après avoir fait sa prière, il lui dit: *Euphrosine, je te conjure et commande de la part de Dieu, de nous dire où tu as mis l'argent que ton mari t'a laissé?* Aussitôt on entendit une voix dans le sépulcre qui répondit à saint Donat, qu'ils bêchassent en un certain lieu qu'elle désigna, et qu'ils l'y trouveroient : ce qu'ils firent, et le mari fut délivré de cet ennui.

Saint Antonin écrit qu'un homme de bien ayant emprunté deux cents écus d'un autre, et ayant fait promesse de les rendre, les paya sans se soucier de retirer sa cédule: bientôt après étant décédé, et ce prétendu créancier s'opposant à son enterrement, jusqu'à ce qu'on lui eût payé la somme contenue en la cédule qu'il avoit retenue; la femme du défunt vint en pleurant trouver saint Donat, pour lui conter son affliction; elle lui dit que sans doute son mari avoit payé les deux cents écus, quoique ce mauvais créancier eût retenula cédule dont il se servoit pour la poursuivre. Aussitôt saint Donat s'en va trouver le corps qui étoit sur les tréteaux, et lui dit: *Lève-toi, et te défends de cet homme, qui empêche que tu ne sois porté dans le tombeau.* Le mort se leva sur le cercueil; il convainquit le créancier qui dénioit malicieusement avoir été payé, et lui fit rendre sa cédule biffée: puis il pria saint Donat de le renvoyer en son repos; ce qu'il fit.

Par ces miracles et d'autres fort rares, il convertit beaucoup de païens, et fit la guerre aux diables. Cela étant venu à la connoissance de Quadracien, préfet de l'empereur Julien l'Apostat, il fit prendre saint Donat et saint Hilarin, pour les contraindre de sacrifier aux dieux. Comme il vit que le saint se moquoit de ses

menaces, il fit tant battre saint Hilarin à coups de bâton, qu'il rendit l'âme à Dieu en ce tourment. Puis après avoir fait donner plusieurs coups de pierre sur le visage de saint Donat, qu'il avoit fait mettre dans un cachot noir, il lui fit trancher la tête.

Les corps des saints furent enterrés près de la ville. Leur martyre arriva le 7 d'août, l'an de Notre-Seigneur 362, la seconde année de l'empire de Julien l'Apostat. Encore que saint Donat et saint Hilarin aient été martyrisés en un même jour, l'Église fait commémoration de saint Donat le jour qu'il décéda, et de saint Hilarin le 16 de juillet, lorsque son corps saint fut transporté à Ostie. Il est fait mention de saint Donat aux martyrologes de Bède, d'Usuard, d'Adon et Romain, et par saint Antonin, archevêque de Florence.

LA VIE DE SAINT ALBERT,

CARME, CONFESSEUR.

AN 1292.

Nicolas IV, pape. — Rodolphe, empereur. Philippe IV, roi.

Il est parlé de saint Albert, religieux carme, dans le martyrologe Romain le 7 d'août; sa vie se trouve aussi dans Surius.

Saint Albert naquit au royaume de Sicile, de Benoît et de Jeanne ses père et mère, personnes nobles et illustres, qui demeuroient en la ville de Trapani, vivant avec un grand exemple de vertu et de sagesse. Ayant été vingt-six ans en mariage sans avoir d'enfants, ils prirent pour médiatrice la très-glorieuse Vierge Marie, et lui promirent que si elle leur donnoit un fils, ils le con-

sacreroient à son service en l'Ordre des Carmes. Jeanne devint grosse, et vit en songe sortir de son sein un cierge ardent : son mari Benoît eut la même vision, ce qui leur fit présumer que l'enfant qui naîtroit serviroit de flambeau à plusieurs.

L'enfant étant venu au monde, eut nom Albert. Ils l'élevèrent soigneusement comme un enfant d'oraison, que Dieu leur avoit donné par l'intercession de la très-sainte Vierge. A mesure qu'il croissoit, on lui enseignoit les principes des lettres convenables à son âge. Sitôt qu'il eut atteint dix-huit ans, comme il étoit de belle espérance, et d'une riche maison, il y en eut qui parlèrent à son père de le marier avec une fille qui avoit de grands biens : le père s'y laissa aller, mais la mère n'y voulut pas consentir, se souvenant du vœu qu'ils avoient fait avant qu'il fût conçu, de le dédier au service de la Vierge Marie.

La mère aussitôt appela son fils Albert, et lui déclara le vœu qu'ils avoient fait, le priant de l'accomplir, et de prendre Notre-Dame pour sa mère et son avocate. Le jeune homme lui promit de le faire, et ayant reçu la bénédiction de son père et de sa mère, il s'en alla au couvent des Carmes, près de Trapani, où il demanda l'habit. Les religieux firent d'abord quelque difficulté, à cause de ses parents ; mais depuis ils furent bien aise de le recevoir ; et quand ils surent que ses parents avoient été blâmés de la glorieuse Vierge, d'avoir tant tardé à lui donner ce qu'ils lui avoient promis, ils demandèrent eux-mêmes l'habit pour lui.

Avant que de prendre l'habit, il donna le sien aux pauvres, et encore que ce ne fût qu'un enfant, il ne laissa pas de montrer par ses vertus, que Dieu l'avoit spécialement élu pour sa gloire. Mais le diable, qui craignoit le tort qu'il en recevroit, l'attaqua sous la forme d'une belle et agréable fille, le tenta de quitter cette vie austère qu'il avoit commencée, lui remontrant que son âge trop tendre ne pourroit supporter tant de fatigues; qu'il feroit beaucoup mieux d'épouser celle qui l'aimoit tant, et qui ne souhaitoit rien de plus. Albert reconnut bien que c'étoient des sifflements du serpent infernal, qui s'étoit transformé en fille; il fit le signe de la croix, et l'ennemi qui le tentoit disparut.

Il fit profession, et désirant accomplir plus parfaitement ce qu'il avoit promis, il pratiqua les vertus religieuses, et spécialement l'austérité et la pénitence. Il jeûnoit fort souvent, et portoit le lundi, le mercredi et le vendredi une rude haire; il couchoit sur des feuilles, s'habilloit de gros drap, et n'avoit point de honte de porter un habit déchiré: il ne buvoit jamais de vin, et les vendredis il frottoit son pain d'absinthe, pour se mortifier davantage. Il fuyoit surtout l'oisiveté; il étoit très-chaste et grand ami de la sainte obéissance; il surpassoit tous les autres en pauvreté et en humilité, donnant tout son patrimoine aux pauvres religieux.

Il mérita par ses vertus d'être illuminé de Dieu, de sorte qu'il prêchoit et convertissoit plusieurs juifs, spécialement depuis qu'il fut prêtre, contre sa volonté, et pour obéir aux supérieurs, parce qu'il s'estimoit indigne de célébrer le sacré mystère de l'autel.

Notre-Seigneur commença à l'honorer de plusieurs miracles. La nuit d'un dimanche qu'il étoit en oraison dans l'église, le diable pour l'épouvanter souffla la lampe, mais il ne la put éteindre: de rage il la fit choir à terre, mais Notre-Seigneur ne permit pas qu'elle fût éteinte ni rompue.

Robert, roi de Naples, ayant assiégé Messine, ceux de la ville mouroient de faim, et n'avoient rien à manger. Ils eurent recours à saint Albert, qui étoit alors dans Messine, afin d'obtenir de Dieu, par son oraison, le remède que l'industrie humaine ne pouvoit trouver. Albert dit la messe avec une grande dévotion. Alors on ouït comme un fort éclat de tonnerre et une voix de trompette, qui dit: *Dieu a exaucé ta prière.* On ne peut dire d'où ni comment, parce que la ville étoit étroitement assiégée par mer et par terre, il surgit au port trois galères chargées de vivres, qui furent distribués aux pauvres nécessiteux, lesquels reprirent courage et se défendirent.

Il y avoit un religieux dans le monastère de Saint-Sauveur de Messine, prêt à mourir d'un apostume qui s'étoit formé dans la gorge. Albert fit le signe de la croix dessus; l'apostume creva, et

le malade vomit quantité de matière par la bouche, d'où il s'ensuivit une prompte guérison.

Voulant chasser un diable qui tourmentoit une fille, il fit le signe de la croix sur son front. La possédée lui donna un soufflet sur la joue droite, mais lui, sans se troubler, présenta l'autre, et dit au diable qu'il frappât sur la gauche. L'esprit malin, ne pouvant souffrir cette humilité, fut contraint de sortir de ce corps, faisant un bruit comme un éclat de tonnerre épouvantable.

A Trapani, il délivra une femme qui étoit demeurée six jours en travail d'enfant, lui donnant un peu d'huile bénite avec cette prière: *Notre-Seigneur Jésus-Christ, par les mérites de sa très-sainte Mère, te guérisse. Ainsi qu'elle conçut sans perdre sa virginité, et enfanta sans douleur, de même tu accoucheras sans hasard de ta vie, de l'enfant dont tu es enceinte, lequel sera consacré à Dieu.* Elle accoucha d'une fille, qui fut depuis, en effet, dédiée à Dieu.

Il guérit en la Terre Sainte un juif grandement travaillé du mal caduc, et par ce miracle ses parents et lui se convertirent à notre sainte foi; le fils, s'étant fait religieux, vécut et mourut saintement.

Une autre fois, sur le chemin de Girgenti, il sauva la vie à des juifs qui se noyoient dans un torrent. Saint Albert étoit au bord de la rivière qui les regardoit. Ces juifs lui ayant demandé le baptême, il marcha sur les eaux sans rien craindre, les baptisa étant venu où ils étoient, et les retira de ce péril.

Étant provincial de son Ordre en Sicile, et visitant sa province à pied, un bâton à la main, son compagnon cassa un pot de terre dans lequel il portoit de l'eau et du pain, qui étoit toute leur provision. Son compagnon se trouvant confus de sa maladresse, saint Albert le renvoya quérir son pot, qu'il trouva entier et plein d'eau.

Le diable avoit tenté un homme qui étoit fort dévot à Notre-Dame, lui faisant perdre sa dévotion, et ayant extorqué de lui un entretien déshonnête avec une certaine femme : à l'heure que ce misérable étoit résolu d'accomplir son mauvais dessein, le saint l'appela secrètement, et lui découvrit ce qu'il avoit dans l'esprit, l'exhortant à la pénitence, et à demander miséricorde à la très-

sainte Vierge : ce qu'il fit, recouvrant par les prières du saint, la dévotion à la bienheureuse Vierge Marie qu'il avoit perdue.

Une dame avoit porté trois mois un ulcère incurable : elle promit au saint une image d'argent, et de vêtir trois religieux si elle guérissoit. Saint Albert lui commanda de s'oindre avec un peu de l'huile de la lampe: elle en prit, et fut aussitôt guérie.

Il eut révélation du jour de son décès ; il en avertit ses confrères, et manda à une sienne sœur, qui étoit à cent lieues de là, qu'elle mourroit à la même heure, et au même jour que lui, ce qui arriva. Les religieux priant à l'entour du saint, virent sortir son âme sous la forme d'une colombe blanche comme la neige. Il s'envola au ciel, laissant son corps sur la terre couvert d'un cilice, qui sentoit une odeur céleste, le 7 d'août, l'an de Notre-Seigneur 1292. Alors une cloche que le saint avoit faite, sonna d'elle-même. Le roi de Sicile assista à son enterrement avec les seigneurs de son royaume, et quelques évêques, suivis d'une innombrable multitude de peuple.

Il y eut une grande dispute entre le clergé et le peuple, touchant la messe que l'on diroit aux obsèques du saint: le clergé la vouloit chanter de *requiem*, et le peuple d'un saint confesseur. S'étant les uns et les autres mis en oraison, il apparut en l'air deux enfants resplendissants avec des robes blanches, qui dirent, que l'on devoit chanter : *Os justi meditabitur sapientiam*, de sorte qu'on dit la messe d'un confesseur, puisque c'étoit la volonté de Dieu.

Le tombeau de saint Albert étoit visité de malades, de boiteux, d'aveugles, de lépreux, de paralytiques, qui retournoient sains en leurs maisons: la manière de guérir étoit, qu'ils se prosternoient devant le sépulcre du saint, puis jeûnoient trois ou quatre jours en implorant son aide : sur la minuit saint Albert leur apparoissoit, environné d'une lumière, qui leur rendoit une santé parfaite.

Après sa mort, Notre-Seigneur châtia rigoureusement des soldats qui avoient profané l'église où il étoit enterré : on le trouva à genoux dans la voûte, comme demandant vengeance à

Dieu de ces sacriléges. Ils moururent tous au même instant de la peste.

Un Carme prêchant au peuple la sainteté de saint Albert, un prêtre poussé, du père de l'envie, dit publiquement que ce prédicateur avoit menti, et que tout ce qu'il disoit étoit faux et controuvé; mais il fut puni aussitôt devant toute l'assistance, car les intestins lui tombèrent. Alors reconnoissant sa faute, il demanda pardon au saint, promit de jeûner la vigile de sa fête, qu'il observeroit à l'avenir, et par ce moyen il fut guéri.

Certains ecclésiastiques, par un instinct diabolique, voulurent ôter l'image du saint que le peuple honoroit: comme ils alloient la nuit pour exécuter leur dessein, un paralytique qui avoit demeuré douze ans immobile, fut guéri et s'opposa à ceux qui vouloient abattre l'image, leur racontant les miracles que Dieu avoit faits en lui, ce qui les fit désister.

Un joueur ayant perdu tout son argent à Trapani, aperçut deux images, l'une de Notre-Dame, l'autre de saint Albert, contre lesquelles il mit la main à l'épée, en disant : *Je t'ai souvent réclamé, et tu ne m'as point aidé, je ne t'aimerai jamais, saint ; et toi, Marie, surnommée Mère de grâces, tu as aussi fait la sourde oreille à mes prières;* puis il frappa sur ces images, qui rendirent quantité de sang, mais la foudre tomba du ciel, qui mit ce malheureux joueur en poudre.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Albert le 7 d'août, ainsi que la chronique des Carmes, et le cardinal Baronius en ses Annotations. Baptiste de Mantoue a écrit sa vie en vers.

A Rouen, saint Victrice, évêque, qui, étant soldat sous Julien l'Apostat, et ayant quitté le service militaire pour le service de Jésus-Christ, fut affligé de plusieurs tourments par le tribun, et condamné à être décapité. Mais le bourreau envoyé pour l'exécuter ayant été frappé de cécité, le saint vit ses liens brisés et s'é-

chappa. Dans la suite il devint évêque, et convertit à la foi, par ses sermons, les Morins et les Nerviens (peuples de la Flandre et du Hainaut), et mourut en paix, confesseur de cette même foi. — Un jour de l'an 362, sous le règne de Julien l'Apostat, l'armée marchant en campagne, on fut tout étonné que Victrice se dépouillât de ses armes, et changeant le serment de guerre en celui de paix se déclarât chrétien. On se jeta aussitôt sur sa personne, et il fut tellement battu, qu'on le tenoit pour mort. On l'étendit ensuite sur des tets de pots, qui lui coupèrent et lui déchirèrent tout le corps. Enfin il fut condamné à perdre la tête. Or, comme le bourreau lui mettoit la main sur le col, pour reconnoître où il devoit frapper, ses deux yeux sortirent miraculeusement de leur orbite, en sorte qu'il ne voyoit plus. Ainsi Dieu l'aveugla pour éclairer les autres. Mais l'étonnement redoubla, quand on vit les chaînes du prisonnier tomber d'elles-mêmes; ce qui fut cause de la conversion du juge, lequel de persécuteur, devint prédicateur de Jésus-Christ, et délivra comme saints tous ceux qu'il avoit condamnés comme coupables. Depuis, saint Victrice fut fait prêtre et gagna l'amitié de saint Martin de Tours, avec lequel saint Paulin dit l'avoir vu à Vienne. Quelque temps après il alla à Rome, puis s'adonnant à la prédication de l'Évangile, il convertit beaucoup de gentils depuis la Belgique jusqu'à Rouen, dont il fut fait évêque. Il gouverna son église avec tant de sainteté, que saint Paulin ne craignit pas de comparer sa ville épiscopale à Jérusalem, dans une de ses lettres. Baronius rapporte aussi que le Pape saint Innocent lui écrivit une longue épître touchant la discipline ecclésiastique.

A Rome, saint Pierre et saint Julien, martyrs, avec dix-huit autres.

A Milan, saint Fauste, soldat, qui, après plusieurs combats, obtint la couronne du martyre sous Aurèle-Commode.

A Côme, saint Carpophore, saint Exanthe, saint Cassius, saint

Séverin, saint Second et saint Lézin, martyrs, qui furent décapités pour la confession de la foi de Jésus-Christ.

A Nisibe en Mésopotamie, saint Domèce, moine persan, qui fut lapidé avec deux de ses domestiques sous Julien l'Apostat.

A Châlons en France, saint Donatien, évêque.



HUITIÈME JOUR D'AOUT.

Les saints Cyriaque, Largue et Smaragde, martyrs.

Saint Sévère, prêtre; saint Marin, martyr; les saints martyrs Eleuthère et Léonide; saint Hormisdas, martyr; saint Emilien, évêque; saint Myron, évêque.

LA VIE DES SAINTS CYRIAQUE, LARGUE ET SMARAGDE,

MARTYRS.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Maximien, empereur.

Le martyre de saint Cyriaque diacre, de saint Largue, et de saint Smaragde, est tiré des actes de saint Marcel, Pape et martyr, écrits par les notaires de Rome.

L'empereur Maximien ayant passé d'Afrique à Rome, pour faire ostentation de son pouvoir, et flatter l'empereur Dioclétien, qui l'avoit associé à l'empire, il fit bâtir un superbe palais pour servir de lieu de plaisir à Dioclétien; et voyant que l'on ne pouvoit venir à bout des chrétiens ni par la mort ni par les tourments, pour les mater par un ennuyeux martyre, il les fit travailler à cet ouvrage comme des esclaves, traîner la pierre, le sable et les autres matériaux nécessaires à bâtir, sans respect des qualités de noblesse, de milice, et d'autres priviléges, et ne leur donnant aucun relâche ni jour ni nuit.

C'est une chose digne de remarque, que les autres superbes bâtiments des empereurs, ayant, par la suite des temps, tellement

été ruinés, qu'il n'en est demeuré aucun vestige, néanmoins, celui-ci, bâti à la sueur de tant de glorieux martyrs, est demeuré pour la plupart en son entier, et on en a fait une église à Notre-Dame des Anges, où est à présent la Chartreuse de Rome.

Il y avoit alors à Rome un homme riche et puissant, nommé Trason, qui, ayant compassion des chrétiens, les secouroit secrètement, et leur envoyoit tout ce dont ils avoient besoin, par Sisime, Cyriaque, Smaragde et Largue, qui étoient chrétiens. Saint Marcel, Pape, ou selon d'autres, saint Marcellin, remercia ce Trason de sa charité, et fit Sisime et Cyriaque diacres, lesquels, continuant leur piété, portoient l'aumône ordinaire de Trason aux chrétiens qui travailloient : mais y étant surpris une nuit par les soldats de Maximien, ils furent par son commandement condamnés à porter la pierre et le sable comme les autres.

Les saints demeurèrent quelque temps à cet atelier, où il y avoit un bon vieillard nommé Saturnin, si caduc qu'il succomboit sous le faix, de sorte que ces saints diacres portoient par pitié sa charge avec la leur pour le soulager : de quoi les Gentils s'étonnant, ils en avertirent le tribun Spurius, comme d'une chose nouvelle et étrange; celui-ci le raconta à Maximien, lequel les fit prendre et mettre entre les mains du préfet Léodice.

Pendant que les saints diacres demeurèrent en prison, ce fut une chose prodigieuse de voir tous les grands miracles que Notre-Seigneur opéra par saint Cyriaque. Et pour manifester davantage sa gloire à la confusion des empereurs, Dieu permit qu'Artémie, fille de Dioclétien, fût possédée du diable, et cruellement tourmentée, criant à haute voix qu'elle ne seroit point délivrée, si le diacre Cyriaque ne le venoit chasser. Cyriaque avoit été presque oublié et délaissé en la prison, quand Dioclétien l'envoya chercher pour le prier de guérir sa fille. Le saint Diacre commanda impérieusement au diable, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille : il en sortit aussitôt sans pouvoir résister, sinon qu'il menaça Cyriaque que s'il le chassoit d'Artémie, il le feroit aller au royaume de Perse. Artémie demeura saine de corps et d'esprit, se faisant chrétienne. Son père Dioclétien fit pour lors un bon traite-

ment à saint Cyriaque par l'entremise de l'impératrice Sérène, qui étoit ouvertement chrétienne, et qui depuis gagna la couronne du martyre; le Martyrologe romain en fait mention au 16 d'août.

Quelque temps après, un ambassadeur du roi de Perse vint vers l'empereur Dioclétien, pour le prier de lui envoyer le diacre Cyriaque, parce que le diable possédoit une sienne fille, et disoit qu'il la tourmenteroit cruellement jusqu'à ce que Cyriaque l'en fût venu chasser. Le saint diacre, voyant la volonté de l'empereur et de l'impératrice Sérène qui l'en sollicitoient fort, s'offrit volontiers à un si long et si pénible voyage, pour la gloire qu'il espéroit que Notre-Seigneur en retireroit.

Ceux qui l'accompagnèrent en ce voyage étoient à cheval ou en carrosse; mais Cyriaque y alla à pied, son bourdon à la main, chantant des psaumes et des hymnes, jusque devant le roi de Perse. Celui-ci se jeta à ses pieds humblement, et lui dit l'occasion pour laquelle il lui avoit donné la peine de venir, et que sa chère fille Jobia étoit fort tourmentée du diable, qui commença dès l'heure à rugir. Le saint s'étant prosterné à terre pour prier, les larmes aux yeux, commanda au diable, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette créature : à quoi il obéit promptement. Ce miracle fut cause qu'elle et le roi son père, avec environ quatre cents personnes, se convertirent et furent baptisés.

Le roi offrit à Cyriaque de riches trésors, mais il ne voulut rien prendre, disant que les chrétiens ne vendoient pas les dons de Dieu à prix d'argent, mais qu'ils ne les estimoient qu'au prix de leur foi. Il mangeoit du pain sec et ne buvoit que de l'eau, avec Largue et Smaragde, ses compagnons. Après avoir séjourné quarante cinq jours en ce pays, il s'embarqua et revint à Rome apportant des lettres du roi de Perse à l'empereur Dioclétien, qui le reçut humainement, et le laissa vivre paisiblement en une maison qu'il lui avoit donnée pour se loger. Quelque temps après, Dioclétien s'étant absenté de Rome, Maximien y demeura pour assouvir sa cruelle rage et son impiété contre les chrétiens, dont il fit une boucherie et un carnage étrange. Entre autres il fit prendre Cyriaque, Largue et Smaragde, et les fit courir au mépris

de la religion chrétienne, Cyriaque étant dépouillé et nu-pieds, devant son carrosse.

Un jour qu'il sortoit en grande pompe pour assister à certaines fêtes, il commit Cartase, son lieutenant, pour ouïr les saints martyrs et les faire mourir s'ils refusoient de sacrifier aux faux dieux. Le juge, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen de les détourner de la foi de Jésus-Christ, fit verser de la poix bouillante sur la tête de saint Cyriaque qui chantoit cependant : *Gloire à vous, Seigneur, qui me rendez digne de souffrir en votre nom.*

Après ce tourment on lui en fit souffrir d'autres plus terribles, car ils lui disloquèrent tous les membres en lui donnant la question, mais Notre-Seigneur, dont il implora la faveur, le fortifia et le rendit vainqueur du tyran. Enfin Maximien lui fit trancher la tête avec Largue et Smaragde, et vingt autres, tant hommes que femmes, qui furent exécutés hors de la ville de Rome, en la voie Salaria, auprès des jardins de Saluste.

Leurs corps furent ensevelis par Jean, prêtre, le 16 de mars, jour de leur martyre. Depuis, le 8 d'août, le Pape saint Marcel, avec une dévote dame nommée Lucine, les transporta en un lieu plus décent près de la voie d'Ostie, auquel jour de leur translation l'Église célèbre leur fête. Les martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, et le cardinal Baronius au deuxième tome de ses Annales, font mention de ces saints.

A Vienne en France, saint Sévère, prêtre et confesseur, qui, venant des Indes, arriva dans cette ville après un pénible voyage entrepris pour prêcher l'Évangile; il y convertit par sa parole et par ses miracles, un grand nombre de païens à la foi de Jésus-Christ. — Il entra dans Vienne au temps où saint Isice gouvernoit cette église; il changea cette ville par ses prédications et par ses miracles. Il y avoit en ce pays un Panthéon, c'est-à-dire un temple consacré à tous les faux dieux. Ce saint personnage le purifia et

obtint qu'il seroit désormais dédié au martyr saint Étienne. On raconte que saint Germain d'Auxerre lui ayant promis de s'y trouver le jour de la dédicace, au moment où l'on étoit occupé de la cérémonie, on y apporta son corps que l'on ramenoit d'Italie, où le saint évêque étoit mort. Ainsi il se trouva à la dédicace comme il l'avoit promis. Enfin, tout rempli de bonnes œuvres et tout glorieux de miracles, Sévère décéda le huitième jour d'août, et fut enterré en cette église de Saint-Étienne.

A Anazarbe en Cilicie, saint Marin, vieillard, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias, fut frappé de coups de fouet, attaché à une potence et déchiré; et enfin, ayant été exposé aux bêtes, il mourut dans ce supplice.

Au même lieu, saint Eleuthère et saint Léonide, martyrs, qui assurèrent leur triomphe par le supplice du feu.

En Perse, saint Hormisdas, martyr, sous le roi Sapor.

A Cyzique dans l'Hellespont, saint Émilien, évêque, qui, après avoir beaucoup souffert de la part de l'empereur Léon, pour le culte des saintes images, mourut enfin dans l'exil.

En l'île de Candie, saint Myron, évêque, illustre par ses miracles.



NEUVIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Romain, martyr.

Saint Firme et saint Rustique, martyrs; les saints martyrs Sécondien, Marcellien et V rien; saint Numidique et plusieurs saints martyrs d'Afrique; saint Julien, saint Marcien et leurs compagnons, martyrs; saint Domitien, évêque de Châlons.

LA VIE DE SAINT ROMAIN,

MARTYR.

AN 261.

Saint Sixte II, pape. — Valérien, empereur.

Le neuvième jour d'août, la veille de saint Laurent, l'Église fait commémoration du bienheureux Romain, martyr.

Il étoit soldat de l'empereur Valérien, et se trouva présent au martyre du glorieux saint Laurent, qu'il vit remercier Notre-Seigneur de la grande faveur qu'il lui faisoit de lui donner la force d'endurer pour l'amour de lui les supplices, les fouets et les tortures, dont ses membres étoient déchirés. Il aperçut aussi qu'un beau jeune homme essuyoit la sueur qui lui sortoit du front à cause de la force et de la violence des tourments.

Romain fut fort touché de cette vision, reconnoissant que ce jeune homme qu'il voyoit étoit un ange, qui étoit venu pour encourager et assister saint Laurent, et partant il crut que cette religion étoit infailliblement la véritable, puisqu'elle donnoit tant de joie parmi les horribles tourments que l'on souffroit pour

l'amour d'elle. Il approcha donc comme il put de saint Laurent, il lui dit ce qu'il avoit vu, et qu'il désiroit d'être chrétien, le suppliant de ne le point abandonner.

Là-dessus on ôta saint Laurent de ce tourment, et il fut donné en garde à Hippolyte, lequel étoit secrètement chrétien. Romain trouva moyen d'entrer où étoit le saint, et lui porta de l'eau dans un vase, se prosternant à ses pieds pour recevoir le baptême de sa main. Saint Laurent prit l'eau, lui donna la bénédiction et le baptisa.

Valérien, l'ayant su, le fit comparoître et frapper à coups de bâtons. Saint Romain, avant que ce faux juge lui pût dire un mot, lui cria à haute voix : *Je suis chrétien*. L'empereur, plein de colère, lui fit aussitôt trancher la tête. Il fut exécuté hors la porte Salaria le 9 d'août, et un prêtre nommé Justin vint de nuit, lequel enterra son corps saint dans le Champ-Véran, en une grotte.

A Vérone, saint Firme et saint Rustique, martyrs au temps de l'empereur Maximien. — Ils étoient tous deux natifs de Bergame et proches parents. Saint Firme étoit connu de l'empereur Maximien ; mais apprenant qu'il étoit chrétien, ce prince le fit prendre dans une sienne métairie, où il lisoit l'Évangile. Comme on l'emmenoit, saint Rustique le rencontra, et voulant le suivre, il cria qu'il étoit chrétien aussi bien que lui, de sorte qu'ils furent tous deux présentés à l'empereur. Celui-ci les livra au lieutenant de la ville de Vérone, qui fut lui-même par eux converti à la foi chrétienne, parce que sur le minuit il les entendit chanter mélodieusement, et vit la prison remplie d'une grande lumière, au milieu de laquelle ils furent rassasiés d'un pain céleste. Six jours après, les saints martyrs, ayant été cruellement souffletés et battus au visage, furent décapités hors de la ville. Leurs corps, que l'on avoit exposés aux bêtes, furent emportés par des marchands sur leurs navires en une ville voisine de Carthage, où ils furent enterrés.

Depuis, un démoniaque de Capri ayant été amené et délivré à son sépulcre, son père emporta les saintes reliques à Capri, d'où Marie de Vérone, dite la Consolatrice, les racheta au poids de l'or et les rapporta à Vérone. A leur arrivée, Dieu envoya une pluie abondante sur la terre, qui étoit devenue stérile, à cause d'une grande sécheresse qui duroit depuis sept ans.

Vigile de saint Laurent, martyr.

En Toscane, fête des saints martyrs Sécondien, Marcellien et Vérien, qui, au temps de Dèce, furent d'abord battus par ordre du consulaire Promote, ensuite étendus sur le chevalet, déchirés avec des ongles de fer, grillés par le feu qu'on alluma à leurs côtés; et, étant décapités, emportèrent la palme glorieuse du martyre.

En Afrique, commémoration de plusieurs saints martyrs, qui, dans la persécution de Valérien, comme ils exhortoient saint Numidique, furent jetés dans le feu, et acquirent la palme du martyre. Quant à saint Numidique, quoiqu'il eût été jeté avec les autres dans le bûcher, et accablé de pierres, sa fille fit retirer son corps; elle le trouva respirant encore, et il fut guéri. Dans la suite, sa vertu le fit élever, par saint Cyprien, à la dignité de prêtre de l'Église de Carthage.

A Constantinople, saint Julien, saint Marcien et huit autres martyrs que Léon, cet empereur impie, affligea de plusieurs tourments et fit périr sous le tranchant de l'épée, parce qu'ils avoient mis une image du Sauveur sur la porte d'Airain.

A Châlons en France, saint Domitien, évêque et confesseur.



DIXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Laurent, martyr. — Sainte Philomène, vierge et martyre.

Plusieurs soldats, martyrs; sainte Astérie, vierge et martyre; commémoration des saints martyrs d'Alexandrie; sainte Basse, sainte Paule et sainte Agathonique, vierges et martyres; saint Deusdedit; saint Auctor, évêque de Metz.

LA VIE DE SAINT LAURENT,

MARTYR.

AN 261.

Saint Sixte II, pape. — Valérien, empereur.

Saint Laurent étoit Espagnol de nation, natif de la ville d'Huesca, au royaume d'Aragon; son père avoit nom Orence, et sa mère Patience, qui furent saints, et l'Église d'Huesca solennise leur fête. Nous ne trouvons rien de son enfance, de son jeune âge, ni comment il alla à Rome; nous savons seulement qu'il étoit archidiacre de l'Église romaine, et que le saint Pape Sixte II lui avoit donné en garde les trésors de l'Eglise, qui consistoient en deniers pour l'entretien des officiers, et pour faire l'aumône aux pauvres, en vases d'or et d'argent, en habits et en précieux ornements pour parer l'autel.

Du temps de l'empereur Valérien la persécution contre les chrétiens étoit furieuse: si bien que le Pape Sixte fut pris et mené en prison. Laurent, qui le vouloit accompagner en ce sacrifice, comme vrai diacre d'un tel prêtre, et enfant digne d'un si cher père, le pria à chaudes larmes, et avec un fervent désir de mourir

pour Jésus-Christ, de le recevoir en sa compagnie, puisque la mort temporelle lui seroit bienheureuse. Saint Sixte eut compassion de Laurent, le consola, l'encouragea, et lui donna l'espérance qu'il mourroit bientôt pour l'honneur de Dieu, lui annonçant par un esprit prophétique, que ses tourments seroient bien plus rigoureux, et la victoire qu'il gagneroit sur le tyran beaucoup plus glorieuse; il le chargea, en prenant congé de lui, de distribuer aux pauvres les trésors de l'église.

Laurent, pour obéir aux commandements du Pape, et aussi afin que les biens temporels ne l'empêchassent pas d'acquérir l'inestimable trésor de la couronne du martyre qu'il souhaitoit si ardemment, courut en hâte chercher tous les pauvres chrétiens, qui étoient cachés çà et là, pour les secourir, selon le besoin qu'ils en avoient. Il alla en la maison d'une veuve nommée Cyriaque, qui étoit affligée d'une cruelle douleur de tête, et qui avoit pour lors plusieurs chrétiens, et de ceux du clergé, qui étoient venus se réfugier chez elle, devant lesquels il s'humilia premièrement, puis leur lava les pieds, et imposant ses mains sur la tête de Cyriaque, la guérit de son mal avec le signe de la croix; ensuite il donna de grosses aumônes aux pauvres qui y étoient.

De là il s'en alla en la maison d'un chrétien nommé Narcisse, où il trouva un grand nombre de fidèles tous tristes et grandement affligés. Il leur lava les pieds, les consola et les exhorta : et cela étant fait, il donna l'aumône aux pauvres nécessiteux, guérit et rendit la vue à un aveugle, en faisant le signe de la croix sur ses yeux. Puis il s'en alla en une autre cave de Népotien, où il y avoit environ soixante trois chrétiens, tant hommes que femmes et enfants, qui y étoient enfermés. Le glorieux saint y entra, leur donna le baiser de paix, lava les pieds aux hommes, et leur départit à tous une partie des trésors qu'il portoit.

Il aperçut parmi eux un saint prêtre nommé Justin, que le Pape Sixte avoit ordonné. Laurent lui voulut laver les pieds, ayant égard au rang qu'il tenoit par-dessus celui de diacre : mais Justin se prosterna aussi pour lui laver les siens, et ils demeurèrent en cette contestation d'humilité, jusqu'à ce que saint Laurent le gagnât.

Justin se laissa laver les pieds, voyant que c'étoit la volonté de Dieu, et qu'il ne devoit pas résister à saint Laurent, qui par cette humilité s'apprêtoit au martyre.

Le saint diacre employa toute la nuit en de semblables œuvres, et satisfit entièrement à l'intention de saint Sixte, lequel étant le lendemain conduit au supplice, Laurent de si loin qu'il le vit, lui dit en pleurant : *Ne me laissez pas, mon père ; j'ai déja fait ce que vous m'aviez commandé : j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'aviez laissés entre les mains.*

Les satellites de la justice ouvrirent les oreilles à ce mot de trésor, se saisirent de Laurent, et donnèrent avis à l'empereur de ce qu'ils avoient entendu. Le saint fut confié en garde à un chevalier nommé Hippolyte, qui le fit mettre en prison parmi plusieurs autres prisonniers, entre lesquels il y en avoit un appelé Lucile, qui étoit détenu depuis longtemps, lequel avoit tellement déploré sa misère qu'il en avoit perdu les yeux et étoit demeuré aveugle. Le saint diacre lui persuada de croire en Jésus-Christ : ce qu'il fit, et étant baptisé, il reçut de la main de Dieu la lumière du corps et de l'âme. Ce miracle fut incontinent publié par toute la ville : à ce bruit plusieurs aveugles accoururent à la prison où étoit saint Laurent, pour lui demander qu'il remédiât à leur mal. Il les guérit tous, en faisant le signe de la croix sur eux.

Hippolyte fut fort adouci par les miracles qu'il voyoit faire à saint Laurent, et commença à le prier de lui découvrir où il avoit caché ses trésors. Mais le saint prit de là occasion de lui prêcher l'Evangile de Jésus-Christ en disant : *O Hippolyte, si vous voulez croire en Dieu le Père tout-puissant, et en son Fils Jésus-Christ, je m'oblige à vous montrer ces trésors, et qui plus est, la vie éternelle dont vous jouirez.* Peu à peu il l'instruisit dans la foi, il lui en fit connoitre la vérité, et les trésors inestimables que Dieu a réservés au ciel pour ses serviteurs. Le rayon de la divine lumière frappa le cœur d'Hippolyte, et le convertit, en sorte que lui et toute sa famille, composée de dix-neuf personnes, furent baptisés. Notre-Seigneur consola tellement Hippolyte, qu'il disoit voir les âmes de ceux que l'on baptisoit, très-belles et joyeuses.

Valérien fit comparoître Laurent devant lui. Hippolyte déjà chrétien, l'ayant averti de l'ordre de l'empereur, le saint lui répondit d'une façon riante : *Allons, car il y a des couronnes de gloire préparées pour vous et pour moi.* Le tyran l'examina touchant les trésors de l'Église. Il lui répondit avec une sagesse, et avec une subtilité divine, qu'en lui donnant un délai de deux ou trois jours pour les ramasser, il les lui représenteroit. Valérien en fut content, et commanda à Hippolyte de l'accompagner toujours durant cette perquisition. Saint Laurent assembla tous les aveugles, les boiteux, les estropiés et les autres pauvres qu'il put trouver. Il les chargea sur les chameaux et les chariots qu'on lui avoit donnés pour apporter ces trésors. En cet équipage il vint trouver l'empereur, et lui dit : *Voici les trésors de l'Église que je vous amène.* Car ceux en qui Dieu habite sont les vrais trésors : ceux qui sont doués de la foi de Jésus-Christ, ceux par la main desquels nos aumônes sont portées au ciel, et qui nous rendent les trésors éternels.

Le tyran fut fort confus de se voir ainsi déçu par saint Laurent de son avare attente; il commanda, tout en colère, qu'on dépouillât le saint Lévite, et qu'on lui déchirât la peau avec des scorpions : et afin de l'épouvanter du premier coup, il fit apporter sur le champ tous les instruments dont il tourmentoit les martyrs, par lesquels il le menaçoit de l'éprouver, et de le faire passer l'un après l'autre s'il ne lui vouloit obéir. Le vaillant soldat de Jésus-Christ ne s'étonna point de cela, mais dit au tyran : *O misérable, qui penses me faire peur par ces tortures; je veux bien que tu saches que ce sont autant de tourments pour toi, et de délices pour moi, et que je n'ai jamais eu autre désir que de manger à cette table, et de me rassasier de ces mets.*

Il fut mené au palais, enchaîné. Après que ce tyran lui eut commandé de rendre les trésors, de sacrifier aux dieux, et de n'avoir plus d'espérance en ses richesses cachées, qui ne le pouvoient pas garantir des supplices qui l'attendoient, le saint lui répondit sans s'émouvoir : *Je me confie aux trésors du ciel, qui sont la miséricorde et la piété de Dieu, lequel favorisera et tiendra mon âme en liberté, pendant que mon corps supportera ces tourments.*

Il fut premièrement fouetté de verges, puis suspendu en l'air, et brûlé par les flancs avec des lames de fer chaud; mais le saint martyr se moquoit du tyran, en disant qu'il ne sentoit point ces foibles tourments; puis il remercioit Dieu en ces termes : *Mon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et Fils de Dieu, ayez compassion de votre serviteur, qui étant accusé ne vous a pas renié, et étant interrogé vous a confessé.*

Plus le saint martyr faisoit paroître sa patience et sa joie, plus le tyran s'attristoit et s'irritoit, jusqu'à lui dire que la grâce du ciel étoit un enchantement : *Tu es un magicien, qui te ris des supplices avec ta nécromancie : mais je te jure par les dieux immortels, que si tu ne leur sacrifies, je te ferai tant souffrir, que jamais homme n'en endura davantage.* Mais le saint lui répliqua avec un courage invincible : *Tes tourments finiront; au nom de Jésus-Christ, je ne les crains point; fais ce que tu pourras sans te lasser.*

Le tyran forcené par ce nouveau défi, le fit battre de fouets plombés, pour lui meurtrir la chair. Saint Laurent pria Dieu de recevoir son âme, et on ouït une voix du ciel qui lui dit qu'il avoit encore beaucoup à souffrir. Toute l'assistance entendit ces paroles, même le juge, qui s'écria : *Ne voyez-vous pas, ô Romains, que les diables assistent ce sacrilége, qui ne redoute pas les dieux, ni vos princes, ni les plus rudes tourments?*

Il commanda avec une fureur aveugle qu'on l'étendit de nouveau sur les tréteaux, faisant déboîter ses membres, et déchiqueter sa peau avec des scorpions et d'autres ferrements. Le saint martyr d'un visage riant rendoit grâces à Notre-Seigneur, lui disant d'un cœur amoureux et constant : *Soyez béni, ô mon Dieu, père de mon Seigneur Jésus-Christ, qui faites tant de miséricordes à celui qui en est indigne. Seigneur, je vous conjure par votre seule bonté, de me donner la grâce de faire connoître à toute cette assistance, que vous n'abandonnez jamais vos serviteurs, mais que vous les consolez au temps de la tribulation.*

Notre-Seigneur alors envoya un ange du ciel pour rafraîchir saint Laurent, et lui donner de l'allégement en ses tourments, essuyant avec un linge la sueur de son front, et les plaies de son

corps. Un des soldats, nommé Romain, vit l'ange qui lui rendoit ce bon office, et depuis, éclairé de la lumière céleste, il reçut le baptême des mains de saint Laurent, et fut martyr de Jésus-Christ.

Le cruel tyran ne se contenta pas d'avoir tant de fois déployé ses supplices; mais pour satisfaire sa rage et sa fureur, il résolut de passer la nuit à lui faire souffrir de nouveaux tourments. A cet effet l'on apporta devant son siége tous les instruments avec lesquels on avoit accoutumé de torturer les martyrs, pour s'en servir contre le saint diacre, qui étoit déjà brisé et fracassé.

Le juge s'étant assis sur son siége, demanda à saint Laurent d'où il étoit.

— *Quand à la patrie*, dit-il, *je suis Espagnol, nourri dès mon jeune âge à Rome, baptisé et instruit en la foi de Dieu.*

— *Appelles-tu divine*, dit le juge, *cette loi qui t'a appris à te moquer des dieux, et à mépriser les tourments?*

Le saint répondit: *Au nom de Jésus-Christ, je ne crains point les tourments.*

Le tyran le menaça pour lors que s'il ne sacrifioit présentement aux dieux, il le feroit tourmenter tout le long de la nuit.

— *S'il en est ainsi*, dit le martyr, *cette nuit sera claire et sans aucune obscurité à mon égard.*

Enfin le tyran fit préparer un lit de fer comme un gril, sur lequel on pût étendre le corps du saint, et mettre dessous un petit feu pour le faire rôtir à loisir, et rendre sa mort plus cruelle par la longueur du tourment. Les bourreaux eurent incontinent apprêté cette rude couche, dressé le feu, et dépouillé le saint lévite, qui avoit le corps tout ouvert des précédentes tortures, puis ils l'étendirent sur le gril.

Le tyran cependant avoit le visage troublé, les yeux égarés, écumant de la bouche, tant il étoit enragé: les bourreaux attisoient le feu, tous les assistants étoient éperdus, les anges regardoient ce spectacle, tandis que le cœur amoureux de saint Laurent se réjouissoit avec Jésus-Christ, et lui disoit: *Recevez, Seigneur, ce mien sacrifice en odeur de suavité.*

On n'eût pas dit que saint Laurent eût été sur un lit de fer et de

feu, mais plutôt en une délicieuse couche parfumée de fleurs : car tournant doucement les yeux vers le tyran, il lui dit d'une constance divine : *Ne vois-tu pas, misérable, que la moitié de mon corps est assez grillée; tourne-le de l'autre côté pour l'achever de rôtir, afin que tu puisses manger de ma chair cuite, non pas des richesses de l'Église, qui sont déjà serrées dans les célestes trésors, où elles ont été portées par les mains des pauvres.*

O brave Laurent ! ô invincible soldat de Jésus-Christ ! votre corps étoit-il de fer ou d'acier ? étiez-vous de pierre ou de bronze ? aviez-vous perdu le sentiment ? étiez-vous exempt de peines et de douleurs ? Non, sans doute; vous sentiez bien les ongles de fer qui vous écorchoient la peau, les flambeaux ardents qui la brûloient, et les charbons qui vous consumoient à petit feu; mais vous portiez tant d'amour à votre Maître, et vous aviez une telle affection d'exposer votre vie pour Celui qui étoit mort pour vous, que les tourments vous étoient des délices, et que toute votre vie consistoit en la mort.

Saint Augustin considérant avec admiration cet esprit et cette constance de saint Laurent, dit au trentième sermon des Saints : *Laurent étoit si fervent du désir de Jésus-Christ, qu'il ne sentoit point les traits de son persécuteur: car plus l'ardeur de la foi est vive, plus la flamme du supplice est amortie. Le feu matériel brûloit le corps du bienheureux Laurent : mais l'amour intérieur du Sauveur, dont son cœur étoit enflammé, adoucissoit l'ardeur extérieure. Car encore que les membres soient réduits en cendres, la force de la foi n'en est pas diminuée.*

Saint Ambroise disoit aussi : *Le bienheureux martyr étoit brûlé au dehors par le commandement du cruel tyran : mais l'amoureuse flamme de Jésus-Christ consumoit son cœur au dedans d'un brasier plus ardent. Et quoique les bourreaux accrussent leur feu en y mettant du bois à toute heure, saint Laurent consumé de l'ardeur de la foi, ne ressentoit point leurs flammes; mais pensant à ce que Dieu commande, tous les tourments qu'il souffroit lui servoient de roses.*

Le temps que Notre-Seigneur avoit déterminé pour le couronner étant venu après cette signalée victoire, Laurent adressa la pa-

role à Jésus-Christ, et lui dit en lui rendant grâces : *Je vous remercie, mon Seigneur et mon Dieu, par qui j'ai mérité d'entrer au royaume de la félicité :* puis il trépassa incontinent, et son âme victorieuse alla recevoir la couronne céleste, qui brille avec plus d'éclat que les flammes de ce monde.

Le lendemain matin, Hippolyte et Justin, prêtres, enterrèrent le corps dans un champ de la veuve Cyriaque, qu'il avoit guérie, sur le chemin de Tivoli. D'autres chrétiens s'assemblèrent avec eux, et demeurèrent là trois jours et trois nuits, jeûnant, pleurant et veillant sur le tombeau du saint archidiacre qui leur avoit fait tant de bien. Au bout de trois jours, Justin dit la messe, et donna la communion aux assistants, qui prirent congé les uns des autres, parce que cela se divulguoit déjà.

Tel fut le martyr de saint Laurent, si illustre, qu'il est suffisant pour éclairer et enflammer le monde ; il laissa en l'Église catholique de signalés triomphes, et des trophées de sa gloire, afin que tous les fidèles pussent imiter en lui un modèle parfait de toutes les vertus. Car la chasteté de saint Laurent fut admirable, et c'est à cause d'elle qu'il mérita en la fleur de son âge d'être archidiacre de Rome, dispensateur du sang de Jésus-Christ, et grand aumônier des biens de l'Église. Sa fidélité fut excellente, d'avoir distribué aux pauvres les trésors qu'il avoit en garde: sa prudence fut admirable, à désabuser le tyran, et à lui donner à entendre que les richesses de Jésus-Christ ne consistent point en or, en argent, en joyaux, mais aux âmes de ses serviteurs, dans lesquelles il habite.

Ses désirs ardents de donner sa vie pour son Seigneur, ses larmes tendres et abondantes de voir saint Sixte mourir sans lui ; son humilité profonde de laver et de baiser les pieds des pauvres; sa foi ferme, qui lui faisoit rendre la vue aux aveugles; son espérance assurée, sont des arrhes indubitables de la vie éternelle. Quelle patience parmi les tortures ! quelle force au milieu des tourments ! quelle joie parmi les supplices ! quel mépris de toutes les choses terrestres, et quelle estime de celles du ciel ! Quel amour cordial et affectionné envers Dieu !

Saint Ambroise parle amplement de son martyre; saint Augustin et saint Léon, pape, disent que Rome n'est pas moins honorée du martyre de saint Laurent, que Jérusalem de celui de saint Etienne. Saint Maximin, en son premier sermon de saint Laurent, dit qu'il fut égal aux apôtres; saint Pierre Chrysologue, Métaphraste et les autres en parlent aussi avec une grande estime et admiration de ses vertus.

Prudence, en ses beaux vers, nous dépeint ses batailles et ses victoires; il dit que la mort de saint Laurent fut la vraie mort de l'idolâtrie; le paganisme commençant dès lors à tomber en décadence, et le christianisme à fleurir; il ajoute que Laurent comme un brave capitaine de Jésus-Christ, combattit si vaillamment, qu'encore qu'il tombât en la mêlée, il défit l'armée des ennemis. C'est peut-être la cause pour laquelle l'Église en fait une si grande solennité, avec vigile, octave, oraison et messes spéciales, en mémoire du bienfait qu'elle reçut alors, et de la victoire que sa mort remporta sur l'idolâtrie.

L'empereur Constantin lui fit bâtir à Rome une superbe église au champ Véran, où il est enterré, qui est l'une des sept églises et principales stations de Rome; le pape saint Damase une autre collégiale, sans compter l'Église de la prison où il fut enfermé, celle du lieu où il fut grillé, une troisième église où il y a une partie de ses reliques, et plusieurs autres dans Rome, dédiées sous son nom: encore qu'anciennement il y en avoit davantage. En Italie les églises cathédrales de quelques villes sont sous le patronage de saint Laurent. A Constantinople, l'impératrice sainte Pulchérie lui fit bâtir une belle église, où elle mit de ses reliques, et que l'empereur Justinien rendit encore plus magnifique. En France, en Espagne, et par toutes les provinces de la chrétienté, cet illustre martyr a été honoré d'une particulière dévotion.

Le pape saint Grégoire envoya comme un précieux trésor un fer du gril de saint Laurent; il écrit aussi une chose fort notable, afin de montrer avec quel respect Dieu désire que ce saint soit glorifié. C'est que du temps du pape Gélase, son prédécesseur, comme il vouloit faire réparer le tombeau de saint Laurent, on découvrit

fortuitement son corps, et que tous les religieux et les manœuvres qui travailloient là, le virent, et moururent dix jours après, sans qu'il en demeurât un seul en vie.

Saint Grégoire de Tours rapporte quelques miracles de ce saint lévite, entre autres un fort remarquable. En une bourgade d'Italie nommée Brionas, le curé voulant faire rebâtir une église de saint Laurent, fit porter le bois qui étoit nécessaire, et alors il se trouva une poutre trop courte. Ce curé eut recours au saint, et le pria en pleurant, que lui qui avoit toujours fait du bien aux pauvres, eût compassion de sa pauvreté, parce qu'il n'avoit pas le moyen d'acheter une autre poutre; aussitôt la poutre s'allongea plus qu'il n'étoit besoin pour le bâtiment; on scia le bout, dont le peuple garda les copeaux comme des reliques, par lesquelles Dieu fit de grands miracles, rendant la vue aux aveugles, et donnant la santé aux malades.

Le martyre de saint Laurent arriva le dixième jour d'août, l'an de Notre-Seigneur deux cent soixante-un, sous l'empire de Valérien et de Gallien son fils: ce qui est certifié par ce qu'en écrit saint Cyprien, en l'épître 82, à Successe, où il dit que le pape Sixte avoit été martyrisé cette année-là, c'est-à-dire trois jours avant la mort de saint Laurent. Ponce, diacre, compagnon et disciple du même saint Cyprien, dont il a écrit le martyre, dit qu'il fut martyrisé la même année que saint Sixte, qui fut l'an septième de l'empire de Valérien, comme le cardinal Baronius l'a très-bien remarqué au tome 10, ch. 2, page 532.

VIE DE SAINTE PHILOMÈNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Notre-Seigneur, qui rend au centuple ce qu'on lui a donné, n'a pas voulu que ses saints manquassent en ce monde des honneurs qu'ils avoient méprisés pour lui. Non content de les récompenser dans l'éternité par une gloire qui surpasse toute gloire humaine, il leur a ménagé, dans le temps, des triomphes que le génie tout seul n'a jamais obtenus. C'est ainsi que nous avons vu de nos jours sainte Théodosie recevoir des hommages que des rois eussent pu envier; c'est ainsi que sainte Fulgence, humble vierge et servante du Christ, dont nous ne savions que le nom, est devenue la mère d'une nombreuse famille d'épouses de son bon Maître, entrant en quelque sorte dans les joies de sa paternité. Elle avoit renoncé pour le servir aux espérances de la vie : elle lui avoit fait un généreux sacrifice de ses jours encore jeune, et voici qu'après quinze siècles, dans la vieillesse de son tombeau, et lorsque la mémoire de son nom a été entièrement perdue sur la terre, Notre-Seigneur, se souvenant de ses mérites, rend ses ossements sacrés à la vénération des fidèles, et de sa poussière féconde tire une génération de vierges par qui tant d'âmes seront sauvées. Un jour de ces dernières années, au fond des catacombes, un tombeau est découvert portant les symboles du martyre à côté d'un nom plus d'une fois illustré dans l'Église : de l'ancienne capitale des comtes de Champagne, un vénérable prêtre étoit venu, cherchant à Rome avec la bénédiction du successeur de saint Pierre, du représentant de Jésus-Christ, une sainte patronne de sa congrégation naissante. La très-sainte Vierge qui le protégeoit, exauça par de là ses désirs en

lui donnant pour protectrice cette jeune martyre des premiers siècles, dont les reliques alloient réchauffer la foi des derniers. Sainte Fulgence adopta ces enfants avec un amour de mère. Tout entière aux soins de cette nouvelle famille qui étoit devenue la sienne, elle la bénit, elle la multiplia, elle l'entoura des témoignages miraculeux de son amour. Que ne puis-je raconter tant de merveilles, qui raviroient le monde, si le monde étoit digne de les comprendre! Elle sont ensevelies dans des cœurs fidèles, d'où elles ne sortiront qu'au grand jour des manifestations divines, à la fin des siècles.

Dieu m'ayant fait cette grâce de connoître la puissance de sa servante, je n'ai pu me défendre de lui rendre cet hommage, avant de raconter la vie d'une autre vierge, d'une autre martyre, tirée comme elle de la poussière des catacombes, mais dont le nom est aujourd'hui répandu dans le monde entier. Sainte Philomène reposoit depuis quinze cents ans dans le cimetière de Sainte-Priscille, à Rome, lorsque le 5 mai 1802, son tombeau fut découvert par les ouvriers chargés de déblayer les voies souterraines où les chrétiens ensevelissoient leurs morts au temps de la persécution. L'histoire de son martyre étoit écrite sur la pierre qui fermoit son sépulcre. On y voyoit une ancre, une flèche, une palme, un fouet, deux autres flèches dont les pointes étoient tournées en sens inverse, et un lis avec cette inscription : *Filumena, pax tecum*; Philomène, que la paix soit avec toi.

Pour ceux qui ont la connoissance des symboles employés par les premiers chrétiens, ces signes racontoient les circonstances de son martyre. L'ancre annonçoit qu'elle avoit été jetée dans les eaux du Tibre; la flèche, qu'elle avoit subi le même supplice que saint Sébastien; le fouet, qu'elle avoit été soumise à la flagellation; les deux flèches en sens inverse, que les traits dirigés une seconde fois contre elle, s'étoient retournés contre les archers. Le lis étoit l'emblème fidèle de sa virginité; la palme indiquoit qu'elle avoit enfin conquis par sa mort la couronne du martyre.

On trouva dans le tombeau, avec les reliques de la sainte, un

un vase de terre à moitié brisé, aux parois duquel adhéroient encore des parcelles de sang desséché. On sait quel soin mettoient les chrétiens à recueillir ce sang précieux, qui avoit eu l'honneur de couler pour Notre-Seigneur. On détacha ces glorieuses parcelles, et les témoins, qui étoient des personnages considérables de Rome, racontèrent qu'en tombant dans l'urne, ils croyoient voir autant de pierreries, en quoi la puissance divine sembloit les transformer.

Ces saintes reliques furent données à un ecclésiastique du royaume de Naples, nommé François de Lucia, qui les plaça dans une chapelle de son pays, à *Mugnano del Cardinale*, au diocèse de Nole. Les miracles qui s'opérèrent au tombeau de sainte Philomène rendirent bientôt son nom célèbre dans toute l'Italie. En voyant la puissance dont Dieu l'avoit investie, on regretta d'autant plus d'ignorer son histoire. Mais des révélations faites à plusieurs personnes dignes de foi, vinrent en apprendre les principaux événements. L'Église n'accorde pas, sans doute, une croyance facile aux révélations de ce genre, mais elle ne défend pas de les raconter, et elle les admet même quelquefois dans les procès de canonisation lorsqu'elles sont pieuses, saintes, et qu'elles peuvent être utiles au salut des âmes : ce sont les propres paroles de Benoît XIV.

Voici donc qu'elles seroient les circonstances principales de la vie de sainte Philomène.

Son père avoit été un de ces petits princes de la Grèce, qui conservèrent leurs États sous le bon plaisir et la haute tutelle de Rome. Il fut converti au christianisme par un médecin nommé Sublius, aux prières duquel il se reconnoissoit redevable de la naissance de sa fille. L'enfant, en souvenir de la lumière qu'elle avoit apportée à ses parents, fut appelée *Philumena* ou fille de la lumière. Dès son enfance, elle montra un grand amour pour la vertu, principalement pour la pureté dont elle fit vœu à l'âge de onze ans.

Quelque temps après son père fut obligé de faire le voyage de Rome, pour obtenir la paix de l'empereur Dioclétien, qui vouloit

lui enlever ses États. Il partit avec sa femme et sa fille, et obtint une audience de l'empereur. Dioclétien fut frappé de la beauté de Philumena, encore qu'elle eût à peine treize ans. Il étoit veuf de sainte Sérène, qu'il avoit fait périr parce qu'elle étoit chrétienne. Il demanda la main de la jeune princesse grecque, offrant la paix à ce prix. Les parents de sainte Philomène accueillirent sa demande avec joie, mais leur fille se souvenoit de son vœu, et elle refusa constamment les offres de l'empereur. En vain son père se jeta-t-il à ses genoux, en la priant d'avoir pitié de lui et de sa patrie, et de considérer les biens dont elle se privoit.

— Dieu et la virginité, répondit-elle, sont mes biens les plus chèrs; ma patrie, c'est le ciel.

L'empereur essaya de la séduire par les promesses les plus brillantes, et de l'effrayer par de terribles menaces; mais elle fut inébranlable et demeura fidèle à son époux Jésus-Christ. Espérant que les rigueurs triompheroient de sa résistance, il la fit jeter, couverte de chaînes, dans un cachot de son palais; chaque jour il venoit la voir, lui offrant avec la liberté le trône du monde. Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge soutenoient leur servante contre tous les assauts du démon.

« Trente-sept jours s'étoient écoulés de la sorte, lorsqu'au milieu d'une lumière céleste, je vis, racontoit sainte Philomène à une religieuse de Naples, de qui l'on tient ce récit, je vis la Reine des anges portant son Fils dans ses bras. Ma fille, me dit-elle, dans trois jours, complément des quarante que tu auras passés en prison, ton état pénible cessera. Ces premières paroles me remplirent d'une joie indicible ; mais quand elle eut ajouté : Tu seras exposée à des combats terribles et à des tourments plus affreux pour l'amour de mon Fils, mon cœur se glaça d'épouvante, et j'éprouvai toutes les angoisses de la mort. Courage, me dit Marie; courage, fille qui m'es si chère par le nom que tu portes! tu t'appelles *Lumena*, comme ton Époux s'appelle *Lumière*, courage donc, je t'aiderai. Maintenant la nature te fait sentir son humiliante foiblesse; mais au moment du combat la grâce sera ton soutien, et ton ange, qui fut aussi le mien sur la terre, Gabriel, dont le

nom signifie *Force*, viendra à ton aide; je te recommanderai à sa protection spéciale comme la plus chère de mes enfants. Cette parole de la Reine des vierges, de la consolatrice des affligés, me rendirent le courage; la vision disparut, en laissant ma prison parfumée d'une odeur céleste (1).

La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Dioclétien, lassé de ne rien obtenir, résolut d'avoir recours aux supplices. Il la fit attacher à une colonne de son palais, et flageller si cruellement qu'on la reporta mourante dans son cachot. Pendant la nuit deux anges lui apparurent et guérirent ses plaies.

Le lendemain l'empereur la fit venir; il fut étonné de la trouver pleine de santé. Il voulut profiter de cette circonstance en essayant de lui persuader que son Jupiter, auteur de ce prodige, lui destinoit évidemment le trône du monde; mais la sainte bien loin de se laisser gagner à ses promesses, lui donna des preuves si évidentes de la vérité de la foi chrétienne, qu'il fut réduit au silence. Furieux de cette défaite, il ordonna qu'on lui attachât une ancre au cou, et qu'on la précipitât dans le Tibre. Les anges vinrent encore une fois à son secours. Ils détachèrent la corde qui retenoit l'ancre, laquelle tomba au fond du fleuve, tandis que la sainte jeune fille étoit transportée saine et sauve sur le rivage.

Ce nouveau prodige que l'empereur attribua à la magie, ne fit qu'irriter sa colère; il commanda à ses archers de la percer d'une grêle de traits. Le corps de Philomène en étoit tout hérissé; son sang ruisseloit de toutes parts. En cet état elle fut reportée dans la prison, où un doux sommeil la saisit, après lequel elle se réveilla pleine de force et de vie, ses blessures s'étant miraculeusement fermées. L'empereur ordonna alors de faire rougir les traits dans une fournaise et de l'en accabler; mais les flèches, par la permission divine, retournèrent contre ceux qui les lançoient. Six archers furent tués, plusieurs se convertirent à la foi. Le peuple témoin de ce miracle, poussoit des cris d'admiration. L'empereur craignant quelque tumulte, se hâta de faire décapiter

(1) Vie et miracles de sainte Philomène, p. 25

la sainte martyre. Ainsi son âme s'en alla au ciel jouir de la récompense que Dieu réservoit à son courage et à sa fidélité. Elle mourut dans les dernières années du troisième siècle, le dix août, qui fut aussi le jour de sa translation à Mugnano.

Nous ne saurions raconter tous les miracles que Dieu opéra par l'intercession de sainte Philomène. Un avocat de Naples, nommé Alexandre Sorio, ayant été guéri d'une maladie violente qui le mit aux portes du tombeau, lui fit élever, dans sa chapelle de Mugnano, un autel de marbre d'une grande richesse. Un enfant qui étoit estropié fut guéri le jour de l'Octave de la translation, en présence du peuple. Le soir de ce même jour, une femme d'Avella, dont la fille étoit aveugle, se disoit en fendant la foule qui se pressoit dans la chapelle: Ah! si je pouvois seulement oindre les yeux de mon enfant avec l'huile de la lampe, sans doute elle seroit guérie! Notre-Seigneur récompensa sa foi, car la petite aveugle recouvra subitement la vue. Combien d'autres furent guéris de la même manière, ou préservés d'accidents terribles par l'intercession de sainte Philomène! La famille Terrès, qui avoit donné asile aux saintes reliques pendant qu'on les transportoit à Mugnano, en reçut plusieurs fois des preuves évidentes d'une protection spéciale. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter toutes ces marques de la puissance dont la bienheureuse martyre jouit auprès de Dieu; nous emprunterons seulement un dernier trait à la vie de sainte Philomène que nous avons déjà citée.

« Il y avoit dans les prisons d'Avellino un homme condamné à mort, qui s'appeloit Pellégrino Ruocco. La cour spéciale d'Avellino, dont les jugements sont sans appel, venoit de lui appliquer cette peine: on ne dit pas pour quel crime; deux autres coupables la partageoient avec lui. La sentence leur ayant été signifiée, on ne songea plus qu'à les disposer à bien mourir: elle devoit s'exécuter le lendemain, 19 août 1832. Ce misérable avoit dans la ville une tante, qui lui portoit une grande affection. La funeste nouvelle lui parvient presqu'aussitôt; et sur le champ, de compagnie avec quelques autres personnes pieuses, elle se rend à l'église, et y fait de ferventes prières pour son malheureux neveu. On y célébroit

un *Triduum* solennel en l'honneur de la sainte martyre. Après avoir imploré le secours de la Reine des vierges, ces femmes pleines de foi se dirigent vers l'autel de sainte Philomène, et lui demandent à grands cris, au milieu d'un torrent de pleurs, qu'elle veuille s'intéresser pour la grâce du condamné. La foule qui se trouvoit là pour rendre ses hommages à la sainte, ne put, en les entendant, se défendre de les désapprouver. Comment, se disoit-on, demander la grâce d'un criminel, après que la sentence a été portée ? Ne valoit-il pas mieux la prévenir? Eh! quel moyen d'obtenir maintenant cette grâce ? Ainsi raisonnoit le peuple; la bonne tante pensoit bien différemment. Persuadée qu'au Seigneur et à ses saints, il n'est rien d'impossible, elle rentre dans son logis, et, prosternée devant une image de sainte Philomène, elle persiste à demander avec foi la grâce du malheureux. Il lui sembloit alors entendre une voix intérieure qui lui disoit avec clarté: Va, pars pour Naples; jette-toi aux pieds du roi, et la grâce te sera accordée.

« Comme elle ne savoit pas d'où pouvoit venir cette invitation, elle poursuivit sa prière: plus elle prioit, plus cette voix se faisoit entendre ; mais lorsqu'elle commençoit à y voir quelque chose de surnaturel, une difficulté l'arrêtoit: il lui paroissoit que jamais elle ne viendroit à bout d'une pareille entreprise. Néanmoins, la lumière divine l'emporta ; le voyage est décidé, elle part d'Avellino, vers les six heures trois quarts du même jour, et, après avoir couru trente milles, elle arrive dans la capitale, vers le milieu de la nuit. Cette nuit là même, son neveu, qui ne pouvoit savoir les projets qu'elle avoit formés, se recommandoit vivement à la sainte martyre ; et s'étant assoupi, il crut la voir, et lui entendre proférer ces mots: Ne crains pas, sois content, lors même que tu serois tout auprès de la potence, je saurai bien t'arracher aux mains de tes bourreaux. Il s'éveille, et sur le champ il fait part à ses compagnons de ce songe favorable. Le lendemain, il le raconta à ceux qui venoient le voir; la joie qui animoit alors son visage, décéloit ce qui se passoit dans son cœur ; il étoit inébranlable dans sa confiance. Sa tante se trouvoit néanmoins dans un

grand embarras. La supplique étoit faite, l'audience obtenue; mais le roi n'étoit visible qu'à deux heures environ de l'après-midi; et la sentence devoit s'exécuter à Avellino, le même jour, à cinq heures. N'importe, Dieu peut tout; déjà contre toute espérance humaine, la grâce est accordée; les légalités vont se remplir ; et s'il faut un miracle, pour que la grâce arrive avant l'exécution, sainte Philomène est là pour l'opérer. Il est impossible de ne pas remarquer ici l'attention de Dieu à rehausser la gloire de sa servante. Il permit de nouvelles et presque insurmontables difficultés. Car au lieu d'expédier sur le champ les lettres de grâce, on laissa encore s'écouler deux mortelles heures; et quatre heures sonnoient (il n'en restoit donc plus qu'une seule avant l'exécution) quand le roi se souvient et du pardon accordé, et des lettres qui n'ont pas été expédiées. Nouvel embarras pour lui ; il faut chercher la supplique; on ne peut-la trouver. Il veut du moins se rappeler les noms des trois coupables ; car la grâce avoit été sollicitée et obtenue pour les trois également ; mais quoi qu'il fasse, le nom d'un seul vient se retracer à sa mémoire, et c'est celui de Pellégrino Ruocco. Sur le champ, sans autre formalité, il ordonna à l'un de ses officiers de porter au télégraphe l'expression de sa volonté royale ; et l'oubli des noms amenant celui des personnes, Pellégrino Ruocco est le seul aussi dont il se souvient de prononcer la grâce. Il étoit temps qu'elle arrivât : déjà, dans Avellino, tout étoit en mouvement pour l'exécution de la sentence; les criminels, tirés de la prison, s'avançoient vers le lieu du supplice ; ils arrivoient. Au même instant, la dépêche télégraphique paroît. C'est un ordre du roi; mais l'expression n'en est pas claire. Elle porte un seul mot : que l'on suspende. Le directeur du télégraphe flotte irrésolu. Cependant, s'il s'agit des condamnés, il n'y a pas de moments à perdre. Il laisse un suppléant ; il arrive sur la place; et de par le roi, il commande un sursis. La chose étoit si extraordinaire, que l'officier de la justice eut toutes les peines du monde à se rendre à cet avis; et l'on étoit encore à discuter avec chaleur, quand le suppléant accourt, et apporte en termes clairs et précis la grâce tout entière. Pellegrino est pardonné. Seul, il avoit inté-

ressé en sa faveur la puissante sainte Philomène. Le malheureux se trouvoit déjà sur l'échelle ; on lui apprend son bonheur, et il tombe, accablé sous le poids de sa joie. Il revient peu à peu à lui-même; la liberté, l'honneur, la vie, lui sont rendus; il doit tout à son admirable protectrice. Dieu ! que ne peut votre bonté ! Et nous, chrétiens, que ne peut aussi la foi, qui nous a été donnée ! (1) »

A Rome encore, supplice de cent soixante-cinq soldats, martyrs sous l'empereur Aurélien.

A Bergame, sainte Astérie, vierge et martyre, durant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien.

A Alexandrie, commémoration des saints martyrs, qui, pendant la persécution de Valérien, après avoir été tourmentés de supplices différents et raffinés, sous le président Emilien, acquirent la couronne du martyre par différents genres de mort.

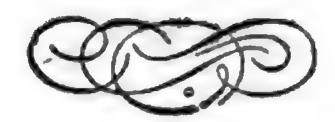
A Carthage, sainte Basse, sainte Paule et sainte Agathonique, vierges et martyres.

A Rome, saint Deusdedit, confesseur, qui donnoit aux pauvres le samedi ce qu'il avoit gagné dans la semaine en travaillant de ses mains.

Ce même jour à Metz décéda saint Auctor, évêque de cette ville. C'étoit un grand personnage, d'une vertu et d'une probité singulière. Il assista au concile qui fut assemblé contre l'évêque de Cologne, lequel nioit la divinité de Jésus-Christ ; cet hérétique y fut condamné et déposé de son siége. Saint Servais allant à Rome

(1) Vie et miracles de sainte Philomène, p. 50 et suiv.

visita saint Auctor à Metz; pendant qu'il disoit la messe, une poutre se détacha de la voute de l'église brisa en tombant une pierre bénite, qui fut miraculeusement remise en son premier état. Les habitants de Metz attribuèrent l'honneur de ce miracle à saint Auctor, leur évêque, qui y assistoit. Son nom n'est point inscrit au Martyrologe romain.



ONZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Tiburce, martyr. — Sainte Suzanne, vierge et martyre. — Saint Equice, abbé.

Saint Alexandre, surnommé le Charbonnier, évêque et martyr; saint Ruffin, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Taurin, évêque d'Evreux; saint Géry, évêque de Cambrai; sainte Digne, vierge.

LA VIE DE SAINT TIBURCE,

MARTYR.

AN 286.

Saint Caïus, pape. — Dioclétien, empereur.

Entre les braves chevaliers romains que le glorieux martyr saint Sébastien convertit à la foi de Jésus-Christ, étoit Chromace, préfet de la ville de Rome, d'une grande, riche, et illustre famille. Ayant été averti que Tranquillin, père des martyrs Marc et Marcellin, s'étoit fait chrétien, et par le moyen du baptême avoit été guéri d'un fâcheux mal de goutte, il souhaita de se voir délivré d'une semblable maladie, qui l'affligeoit fort. Ayant donc été catéchisé par saint Sébastien, il renonça aux plaisirs et aux grandeurs du monde, pour subir le joug de Jésus-Christ, et se fit baptiser, lui, ses serviteurs, ses esclaves, tant hommes que femmes, qui montoient environ au nombre de quatorze cents personnes.

Chromace avoit un jeune fils nommé Tiburce, de fort belle espérance, et d'un grand esprit. Ce fils, à l'exemple de son père,

embrassa la foi de Jésus-Christ avec tant de ferveur, qu'il devint remarquable entre les autres chrétiens. Un jour, en passant par la rue, il vit un garçon tout brisé, qui étoit tombé d'un étage élevé. Il s'approcha de lui, dit à son intention le *Pater noster,* avec le *Credo,* et ce garçon se trouva guéri. Cela fut cause que le fils, avec son père et sa mère, se firent chrétiens, à la persuasion de saint Tiburce, qui les mena au pape Caïus, lequel les baptisa.

Saint Tiburce étoit fort charitable, et désireux de voir les chrétiens avec les ornements de toutes sortes de vertus, afin que Dieu fût glorifié en eux, et que les gentils les considérant si modestes et de si bon exemple, reconnussent par la sainteté de leur vie, l'excellence de la religion dont ils faisoient profession.

Il y avoit entre les chrétiens un faux frère nommé Torquat, dont les mœurs n'étoient pas chrétiennes, mais plutôt idolâtres et perverses: il étoit toujours frisé et parfumé, dans les jeux et dans les festins, avec des femmes de mauvais renom: il ne savoit ce que c'étoit de jeûner et de prier. Saint Tiburce le blâmoit souvent de cela, désirant qu'il s'en corrigeât et se montrât autant chrétien par les effets, qu'il l'étoit de nom. Encore que Torquat, pour le respect qu'il portoit à saint Tiburce, dissimulât et fit semblant de prendre en bonne part la correction fraternelle qu'il lui faisoit; néanmoins en son cœur il lui en vouloitdu mal: et, pour se venger de lui, il l'accusa devant le préfet Fabien d'être chrétien. Toutefois, de peur que l'on ne sût qu'il avoit été l'accusateur, il complota avec le préfet, qu'il les feroit prendre tous deux ensemble, Saint Tiburce et lui, comme étant chrétiens.

Tiburce et Torquat furent donc pris, le saint et le pécheur, le vrai chrétien et le dissimulé. Etant menés devant le préfet, celui-ci demanda à Torquat son nom, et de quelle religion il étoit. Il répondit qu'il étoit chrétien, que Tiburce étoit son maître, et qu'il avoit tâché de l'imiter, comme il espéroit de faire à l'avenir. Alors Fabien dit à Tiburce: *Entends-tu bien ce que dit Torquat?*

Tiburce répondit: *Il y a quelques temps que Torquat dit qu'il est chrétien, mais ses œuvres ne s'en ressentent aucunement: car c'est un homme voluptueux, frisé comme une femme, qui vit délicieusement,*

passe son temps à jouer et à deviser avec des femmes qui n'ont guère bon renom, et mène une vie dissolue, mais Jésus-Christ n'avoue point des monstres tels que lui.

Enfin, après plusieurs discours qu'ils eurent entre eux, le juge fit couvrir une place de charbons allumés, et dit à saint Tiburce qu'il y jetât de l'encens en sacrifice aux dieux, ou qu'il marchât dessus nu-pieds. Saint Tiburce ayant fait le signe de la croix, se promena sur ce brasier, comme s'il eût marché sur des roses. Le saint voyant le juge étonné de cela, lui dit: *Quitte donc maintenant ton infidèle obstination, et confesse que Jésus-Christ est le vrai Dieu, auquel toutes les créatures obéissent, car mets ta main dans une chaudière d'eau bouillante en invoquant ton dieu Jupiter, et tu verras si l'eau ne te brûlera point. Quant à moi, au nom de Jésus-Christ, je ne sens point ce feu, et ces charbons me semblent des fleurs, parce que toute créature obéit à son Créateur.*

Le préfet lui répliqua en colère: *Qui ignore que votre Jésus-Christ vous a enseigné la magie, et que tous les chrétiens ne sont que des enchanteurs?*

Saint Tiburce ne pouvant souffrir cette injure faite à Jésus-Christ, lui dit: *Tais-toi, misérable, et que ta langue enragée et maudite ne profère plus des injures contre ce saint Nom.*

Fabien irrité de ces paroles, lui fit trancher la tête. La sentence fut exécutée à une lieue de Rome, sur la voie Lavicane, où il fut enterré, et Notre-Seigneur fit par lui de grands miracles. Le martyr de saint Tiburce arriva le 11 d'août, l'an de grâce 286, sous Dioclétien et Maximien. Les Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon en font mention le 11 d'août: il en est parlé aux actes de saint Sébastien le 20 de janvier, et au second tome du cardinal Baronius.

LA VIE DE SAINTE SUSANNE,

VIERGE ET MARTYRE.

AN 291.

Saint Caïus, pape. — Dioclétien, empereur.

Le même jour de la mort de saint Tiburce, l'Eglise célèbre aussi le triomphe de la bienheureuse sainte Susanne, vierge et martyre, dont nous tirons le récit des actes des notaires de Rome, rapportés par Surins, par les Martyrologes Romain, d'Adon, et le cardinal Baronius en cette sorte.

L'empereur Dioclétien créa césar et son successeur à l'empire, Maximien Galère, qu'il adopta pour son fils; puis désirant l'engager tout à fait dans ses intérêts, il le maria avec une jeune fille nommée Valérie, laquelle mourut bientôt après sans enfants ; mais l'empereur se voulut mêler de remarier son gendre. Il apprit qu'il y avoit une fille dans Rome parfaitement belle, honnête et savante, nommée Susanne, fille légitime de Gabin. Celui-ci après le décès de sa femme s'étoit fait prêtre, il étoit frère du saint Pape Caïus, fort proche parent de l'empereur; mais le voyant si cruel et si altéré du sang des chrétiens, il s'étoit séparé de lui.

Dioclétien jeta donc les yeux sur Susanne, ne sachant pas qu'elle fût chrétienne, dans l'intention de la marier avec Maximien, à cause qu'elle étoit douée de toutes les bonnes qualités que l'on pouvoit désirer en une fille de bien et d'honneur. Il donna la charge de cette affaire à un sien cousin germain nommé Claude, qui fit entendre à Gabin la volonté de l'empereur. Gabin avertit son frère

Caïus de cette nouvelle, et ils la proposèrent tous deux à Susanne, afin d'en savoir sa volonté. La sainte fille faisant plus d'état de la foi de Jésus-Christ, et de sa virginité, que de l'empire, leur dit résolûment qu'elle ne seroit jamais mariée avec Maximien, parce qu'il étoit païen, ni avec personne, parce qu'elle vouloit garder sa virginité au Seigneur, et qu'elle espéroit que ce pourparler de mariage lui obtiendroit la couronne du martyre.

Trois jours après, Claude vient savoir la réponse de Gabin. Il entra seul en la maison, laissant tout son train à la porte; là il rencontra Susanne, qu'il voulut embrasser comme sa proche parente, suivant la coutume des Romains de ce temps-là : mais elle se recula, disant qu'elle n'avoit en sa vie embrassé personne, et qu'elle le voudroit encore moins pour lui que pour les autres, parce qu'il étoit païen, et avoit la bouche infectée de l'odeur des sacrifices des faux dieux. Enfin elle lui parla si bien et avec une telle ferveur, qu'il se convertit à la foi de Jésus-Christ avec sa femme Prépédigne, et deux enfants qu'ils avoient. Il commença à faire de grandes aumônes aux pauvres, spécialement à ceux qui étoient emprisonnés et affligés pour Notre-Seigneur, se jetant à leurs pieds, et les suppliant humblement de lui obtenir le pardon de ses péchés, et des persécutions qu'il leur avoit faites.

Quelque temps après, l'empereur envoya Maxime l'un de ses principaux domestiques, pour savoir de Claude ce qu'il avoit négocié, touchant le mariage de Susanne : Maxime accompagné de Claude s'en alla en la maison de Gabin, où il apprit que Susanne n'étoit pas en volonté de se marier; et il entendit de si vives raisons contre le service des faux dieux, en faveur de la religion chrétienne, qu'il se prosterna aux pieds du saint Pape Caïus, des mains duquel il reçut le baptême. Il distribua ensuite tous ses biens aux pauvres par le moyen d'un sien ami nommé Trason, qui étoit chrétien en son âme, et commença à suivre la vie de la perfection chrétienne.

Il se trouva un maudit flatteur nommé Artise, qui avertit Dioclétien de tout ceci, ce dont le tyran s'offensa étrangement. Il les fit prendre tous, excepté le Pape Caïus. Gabin et sa fille Susanne demeurèrent en prison : les autres, à savoir Maxime, Claude, et

Prépédigne sa femme, et leurs deux enfants, furent menés au port d'Ostie, brûlés tout vifs par son commandement, et leurs cendres jetées dans la mer. Le Martyrologe romain fait mention d'eux le 18 de février.

Dioclétien voulant exécuter son dessein, fit amener Susanne en son palais, et la mit entre les mains de l'impératrice Sérène, sa femme, afin qu'elle lui persuadât d'épouser Maximien. Mais l'impératrice, qui étoit chrétienne en son cœur, se découvrit à Susanne, l'encourageant de continuer son entreprise, en méprisant les plaisirs charnels, et les vanités du monde, et de ne craindre pas les menaces de l'empereur, ni la mort même, pour jouir de Dieu à jamais, et de la félicité éternelle espérée par les chrétiens. Elle la retint longtemps en son palais, comme si elle eût désiré de satisfaire à la volonté de l'empereur. Cependant elle s'employoit avec Susanne de jour et de nuit en prières, et en d'autres exercices de notre religion.

Quelques jours après, l'empereur demanda à sa femme ce qu'elle avoit obtenu de Susanne, et si elle se vouloit marier. Elle lui dit, qu'elle n'en avoit point d'envie, et qu'il ne devoit pas se soucier si Susanne ne vouloit pas épouser son fils, puisqu'il y en avoit tant d'autres qui le méritoient plus qu'elle. Dioclétien voyant cela, la fit reconduire en la maison de son père, de peur que Maximien ne l'outrageât en son palais. Il demeura tout confus et indigné de se voir refusé par une fille qu'il recherchoit en mariage. Susanne voulant prévenir le danger où elle étoit, et ce qui pouvoit arriver, entra en une chambre, et se prosternant par terre, pria Dieu, avec larmes et soupirs, qu'il lui plût de la délivrer de toute corruption.

Maximien venant la nuit pour ravir cette sainte fille, et la prendre par force, entra en la chambre où elle étoit en oraison. Là il la vit environnée d'une grande lumière. Il n'eut pas la hardiesse d'en approcher, pensant que cela se faisoit par magie. Il en avertit aussitôt l'empereur, qui commanda à un de ses favoris, nommé Curce, d'aller en la maison de Susanne, pour voir si ce que Maximien lui avoit dit étoit une vaine imagination, ou une vraie vision.

Curce y alla, et en revint plus épouvanté que Maximien. Enfin l'empereur voyant que toutes ses diligences ne lui servoient de rien, et que Susanne, à cause qu'elle étoit chrétienne et enchanteresse, disoit-il, méprisoit la recherche de Maximien, lâcha la bride à sa cruauté naturelle, et commanda à Macédoine, homme impie et digne d'être bourreau d'un tel tyran, de faire sacrifier Susanne aux dieux, ou de la faire mourir. Macédoine tenta la vierge par toutes sortes d'artifices, lui proposant l'idole de Jupiter pour l'adorer, laquelle par la prière que la sainte fille en fit à Dieu, disparut et se trouva dans la place, renversée par terre. Macédoine ayant fait savoir cela à l'empereur, par son commandement, il lui fit trancher la tête dans sa maison.

L'impératrice Sérène, accourut de nuit, bien joyeuse, en la maison de Susanne, et ensevelit son saint corps de ses propres mains, avec des parfums précieux; elle l'enterra dans une certaine grotte du cimetière d'Alexandre, avec les corps d'autres saints qui y étoient déjà inhumés, et ramassa avec un linceul le plus qu'elle pût du sang de la sainte, qu'elle garda comme un très-riche trésor dans un coffre d'argent, en son cabinet : où elle faisoit oraison jour et nuit quand elle en avoit le loisir. Le saint Pape Caïus, oncle de Susanne, célébra plusieurs fois la messe en l'honneur de la sainte, en la même maison où elle avoit été martyrisée.

Sa mort arriva l'an de Notre-Seigneur 295, sous l'empire de Dioclétien. Les Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon en font mention le onzième jour d'août.

VIE DE SAINT EQUICE,

ABBÉ.

Le Pape saint Grégoire le Grand raconte en ces termes, au livre de ses Dialogues, la vie de saint Equice.

Il y avoit, dans la province de Valérie, un très-saint homme nommé Equice, dont la vie faisoit l'admiration de tous ceux de la contrée. Il étoit particulièrement connu de Fortunat. La grande vertu d'Equice le rendit père de beaucoup de monastères en cette province.

Au temps de sa jeunesse, il avoit souffert de violents assauts du démon par les tentations de la chair, mais ces combats ne l'avoient rendu que plus assidu à l'oraison. Comme il demandoit à Dieu du secours par de continuelles prières, un ange lui apparut, qui le délivra de ces tentations pour toujours. Depuis cette époque, il sembloit qu'il n'eût plus de sexe, en sorte qu'appuyé sur le bras de Dieu, il put diriger des monastères d'hommes et de femmes; mais il ne cessoit d'avertir ses disciples de ne point trop suivre en cela son exemple, les prévenant qu'ils tomberoient facilement en tentant un don qu'ils n'avoient point reçu.

En ce temps là on surprit à Rome plusieurs magiciens : Basile, qui étoit leur chef, s'enfuit sous l'habit monastique dans la province de Valérie. Il alla trouver l'évêque d'une ville voisine, et le pria de le faire entrer dans le monastère de l'abbé Equice. L'évêque y consentit; il le conduisit lui-même au couvent, priant le serviteur de Dieu de recevoir ce religieux dans sa congrégation. Le saint homme regarda Basile et répondit à l'évêque : Celui que vous me recommandez, mon Père, n'est pas un moine, mais un démon.

— Vous cherchez là, reprit l'évêque, un prétexte pour ne me point accorder ce que je vous demande.

— Je vous dis ce que je vois, reprit le saint; mais afin que vous ne croyiez pas que je veuille vous désobéir, je suivrai vos ordres. Et il le reçut en effet au monastère.

Quelques jours après, le serviteur de Dieu s'en alla exhorter les fidèles dans les environs du monastère. Pendant son absence il arriva qu'une des religieuses d'un couvent dont il avoit la garde, tomba malade et dans l'ardeur de la fièvre elle crioit avec une force extraordinaire : Je me meurs, si le moine Basile ne vient pas me rendre la santé par ses soins. Or cette religieuse étoit belle selon la chair, et c'étoit le démon qu'il l'agitoit ainsi.

En l'absence de saint Equice, aucun des moines n'osoit entrer dans le monastère des vierges, et encore moins vouloit-on y envoyer un nouveau venu, dont on ne connoissoit point la vie. On fit partir un messager pour apprendre à saint Equice qu'une religieuse, dévorée de fièvres ardentes, demandoit à grands cris le moine Basile. En entendant ce récit, le Pére se mit à rire de pitié. Je vous l'avois bien dit, reprit-il, que ce n'étoit pas un moine, mais un démon. Allez et chassez-le de sa cellule. Quant à la religieuse, n'en soyez pas inquiets, la fièvre va la quitter et elle ne parlera plus de ce Basile.

En effet, à ce moment-là même, la fièvre la quitta, comme le Père l'avoit prédit. Les religieux chassèrent Basile, qui, peu de temps après, fut brûlé à Rome par le peuple.

Un autre jour, une religieuse du même monastère se promenant dans le jardin, eut envie d'une laitue, et, oubliant de la bénir du signe de la croix, elle la mangea avec avidité. Le diable la punit aussitôt en s'emparant d'elle. On en prévient saint Equice, qui accourut pour la délivrer. Cependant le démon qui s'étoit emparé de la religieuse se mit à crier: Qu'ai-je fait? qu'ai-je fait? J'étois assis sur cette laitue, elle est venue et m'a mordu. Le saint lui commanda alors avec indignation de s'éloigner et de ne plus tourmenter la servante du Dieu tout-puissant. Ce qu'il fit sur-le-champ.

Encore que saint Equice ne fût pas prêtre, il avoit un tel amour pour Dieu, un si vif désir de sauver les âmes, qu'il prêchoit partout où il passoit. Un de ses amis nommé Felix s'étonna de sa témérité. Comment, lui dit-il, n'ayant point reçu les Ordres, ni obtenu de permission du Pontife Romain, osez-vous prêcher ainsi? Je m'étois fait, répondit le saint homme, la même demande. Mais une nuit un envoyé céleste m'apparut dans une vision, et me touchant la langue d'un fer ardent, il me dit: Voici que j'ai placé mes paroles dans ta bouche, va et prêche. Depuis ce jour, quand je le voudrois, je ne pourrois m'empêcher de parler de Dieu.

En effet, il avoit un tel désir de gagner des âmes au Seigneur que, soit dans les monastères, les églises, les villages, dans les maisons des fidèles, ou même par les chemins, il ne cessoit d'enflammer les cœurs par ses paroles et de les embraser d'amour pour la patrie céleste.

Il étoit si humble dans ses vêtements, avoit un aspect si misérable, que ceux qui ne le connoissoient pas, ne daignoient pas même lui rendre son salut. Dans ses voyages, il se servoit d'une jument, la plus chétive qu'il pût trouver, et dont la selle se composoit de quelques mauvaises peaux. Il portoit dans un sac, pendant à droite et à gauche, les livres des saintes Ecritures, en sorte que quand il arrivoit en quelque endroit, il ouvroit ces sources sacrées pour arroser les âmes des fidèles.

Le bruit de ces prédications arriva jusqu'à Rome. Quelques flatteurs, comme il y en a toujours dans les cours, dirent au Souverain Pontife : Quel est cet homme grossier, qui s'arroge le droit de prêcher partout, au mépris de votre autorité suprême? Vous plait-il qu'on le fasse venir devant vous?

Le Pape y consentit et chargea Julien de cet office, lui recommandant cependant de traiter le serviteur de Dieu avec un grand respect. Celui-ci courut au monastère, où il ne trouva que quelques religieux occupés à écrire.

— Ou est l'abbé, demanda-t-il?

— Il est, répondirent les moines, en train de faucher du foin dans la vallée qui est au bas du couvent.

Julien y envoya son serviteur. C'étoit un jeune homme si orgueilleux qu'à peine son maître le dominoit-il. Aussitôt qu'il fut dans les champs, il demanda aux faneurs lequel d'eux étoit Equice. On le lui indiqua, mais alors il se sentit saisi d'un tel effroi qu'il s'en vint tout courbé se jeter à ses genoux, et, en les embrassant, il lui annonça l'arrivée de son maître. Le serviteur de Dieu le salua avec bonté et lui dit : Prends de ce foin vert, tu le porteras à tes chevaux. J'ai encore un peu d'ouvrage à faire, mais je te suivrai de près.

Cependant Julien s'étonnoit du retard de son serviteur. Quand il le vit revenir chargé de fourrage, il se mit en colère et lui dit: Qu'est-ce ? Je t'ai envoyé me chercher cet homme, et non pour porter du foin.

— Celui que vous demandez me suit, répondit le jeune homme.

En effet, l'homme de Dieu arrivoit avec ses souliers à gros clous, portant sa faux sur ses épaules. Quand Julien le vit dans cet équipage, il se sentit plein de mépris pour lui et s'apprêta à le traiter du haut de sa grandeur. Mais à mesure que le serviteur de Dieu s'approchoit, un trouble indicible s'emparoit de son âme, en sorte qu'il ne se sentoit plus même le courage de lui dire pourquoi il étoit venu. Il courut se jeter à ses pieds, en se recommandant à ses prières et balbutiant que le Pape vouloit le voir. Saint Equice remercia le Seigneur de ce qu'il le daignoit visiter par son Vicaire, et donna des ordres pour partir sur-le-champ.

— Cela n'est guère possible, répondit Julien, car je suis bien fatigué du chemin que j'ai fait aujourd'hui.

— Vous me faites de la peine, mon fils, reprit le saint, car si nous ne partons pas aujourd'hui, nous ne partirons pas demain.

Cependant Julien écrasé de fatigue vouloit coucher cette nuit au monastère. Mais le lendemain un messager arriva, lequel apportoit l'ordre de laisser le saint en repos. Le pape avoit eu, pendant la nuit, une vision terrible, dans laquelle le Seigneur lui avoit reproché de tourmenter ses serviteurs. Julien courut aussitôt annoncer cette nouvelle au saint abbé.

— Le Saint-Père, lui dit-il, vous prie de ne vous point fatiguer.

— Je vous l'avois bien dit, reprit avec un peu de chagrin saint Equice; je vous l'avois bien dit, que si nous ne partions pas hier, nous ne partirions pas du tout.

Il resta donc dans son monastère, remerciant Dieu de la faveur signalée dont il le combloit. Ce qui nous apprend, ajoute saint Grégoire, avec quel soin Dieu garde ceux qui sont à lui ; combien il élève ceux qui s'abaissent pour son amour, et combien il fait peu de cas de ceux dont le cœur est gonflé par la vaine gloire.

On ignore en quelle année mourut saint Equice, et quel âge il avoit. Saint Grégoire rapporte seulement deux miracles qui se firent à son tombeau. Le corps du saint abbé avoit été inhumé dans une chapelle du martyr saint Laurent. Un ouvrier qui ignoroit ce fait, répandit un sac de blé sur le saint tombeau. Aussitôt un vent violent s'éleva, qui balaya ce blé sans déranger aucun autre objet.

Les Lombards ravageant la province de Valérie par le fer et la flamme, les religieux du monastère de saint Equice se réfugièrent auprès de son tombeau; quelques soldats les y poursuivirent, et ils s'apprêtoient à les massacrer, lorsqu'un des religieux s'écria : Hélas! hélas! saint Equice, ne voyez-vous pas qu'on nous enlève, et ne viendrez-vous pas à notre secours? Aussitôt, par la permission de Dieu, les démons se jetèrent sur les Lombards, les chassèrent et les tourmentèrent jusqu'à ce qu'ils eussent avoué leur crime. Ils revinrent tout tremblants raconter à leurs camarades quel respect il falloit avoir pour un saint qui savoit défendre ainsi ses disciples.

Tous ces faits sont rapportés par saint Grégoire. Le Martyrologe romain fait mémoire de saint Equice au 11 août; le cardinal Baronius en parle dans ses Annotations et au septième tome de ses Annales; Surius raconte sa vie au mois de mars.

A Comanes, dans le Pont, saint Alexandre, surnommé le Charbonnier, évêque, qui, de philosophe très-habile, étant devenu très-

savant dans la science éminente de l'humilité chrétienne, et ayant été élevé sur le siége de cette église par saint Grégoire le Thaumaturge, devint illustre, non-seulement par ses prédications, mais aussi par le martyre qu'il souffrit dans le feu. — C'étoit un grand philosophe, et très-éloquent parmi les païens, qui, désirant connoître la science fondamentale de l'humilité chrétienne, se déguisa et se mit avec des chabonniers qui vendoient leur charbon dans Comanes. Il vouloit, par ce vil office, cacher la beauté corporelle dont Dieu l'avoit doué, afin qu'il vécût plus aisément en continence et chasteté. Il arriva cependant que l'évêque de Comanes étant mort, saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, fut appelé à Comanes pour l'élection d'un autre évêque; sur quoi il se trouva une si grande quantité de voix et d'affections, qu'il étoit très-difficile de parvenir à une bonne élection. Un jeune fou dit alors en raillant que, pour les accorder tous, il falloit élire Alexandre le charbonnier; car il étoit tombé dans un tel mépris parmi ce peuple, qu'il leur servoit souvent de sujet de railleries. Mais saint Grégoire reconnut, par une révélation divine, que celui dont ils se moquoient étoit bien différent de ce qu'il paroissoit. Se l'étant donc fait présenter, il le leur donna pour évêque, de leur consentement. Ce fut alors que ses actions vertueuses, sa doctrine et son éloquence le rendirent aussi recommandable envers ce peuple, qu'ils l'avoient auparavant estimé méprisable; leur montrant par là, qu'en matière de religion et de piété, les sens corporels étoient de très-mauvais juges. Ceci arriva sous l'empire d'Alexandre, l'an 213. Quarante ans après, durant la persécution de Décius, sa constance en la foi et en la religion chrétienne lui acquit la couronne du martyre par le feu.

Le même jour, martyre de saint Ruffin, évêque des Marses, et de ses compagnons, sous l'empereur Maximin.

A Evreux en France, saint Taurin évêque, qui, ayant été ordonné évêque de cette ville par saint Clément, pape, propagea la foi chrétienne par la prédication de l'Evangile, et après avoir en-

trepris plusieurs travaux pour elle, s'endormit dans le Seigneur, illustre par la gloire de ses miracles.

A Cambrai en France, saint Géry, évêque et confesseur.

A Todi, sainte Digne, vierge.



DOUZIÈME JOUR D'AOUT.

Sainte Claire, vierge et première abbesse des religieuses Franciscaines. — Saint Euplius, martyr.

Saint Porcaire, abbé de Lérins, et ses compagnons, martyrs; sainte Hilaire, martyre; saint Quiriace et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Macaire et Julien; saint Anicet et saint Pothin, frères et martyrs; les saints martyrs Gracilien et Félicissime, vierge; saint Eusèbe, évêque de Milan; saint Herculan, évêque de Brescia.

LA VIE DE SAINTE CLAIRE,

VIERGE.

AN 1253.

Innocent IV, pape. — Henri VII, empereur.
Saint Louis, roi.

La vie de l'admirable vierge sainte Claire, la lumière et la mère des pauvres religieuses de Saint-François, a été écrite par un auteur grave et anonyme, sur le commandement du Pape Alexandre IV, qui la canonisa; par saint Antonin archevêque de Florence, et par l'auteur de la Chronique du Séraphique Père saint François.

Sainte Claire étoit native de la ville d'Assise, dans la province d'Ombrie, en Italie, de parents nobles et riches. Sa mère se nommoit Hortulane : elle étoit fort adonnée aux œuvres de piété, et si dévote, qu'elle passa à Jérusalem en pèlerinage, visita l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Rome, et celle de l'archange Saint-Michel, au mont Gargano, qui est dans le royaume de Naples. Se trouvant enceinte de Claire, et craignant les périls de l'enfantement,

elle pria Dieu devant le crucifix, qu'il lui plût de l'en préserver. Pendant qu'elle faisoit cette oraison, elle ouït une voix qui lui dit : *Ne crains point, car tu enfanteras une lumière, qui éclairera tout le monde.* Etant accouchée, elle nomma l'enfant Claire, s'assurant que la voix qu'elle avoit entendue du ciel, seroit accomplie en elle.

Cette fille commença bientôt, en effet, à jeter un éclat merveilleux parmi les ténèbres du monde. Elle étoit fort aimable, et apprenoit facilement, de la bouche de sa mère, les principes de notre foi. Elle usoit de charité envers les pauvres, leur distribuant ce qu'elle pouvoit avoir, et leur donnoit souvent son dîner ou son souper. Elle étoit fort encline à faire oraison : elle s'y plaisoit beaucoup et ressentoit des goûts spirituels, lorsqu'elle considéroit la vie et la Passion de notre Rédempteur : et comme elle n'avoit point de chapelet, elle comptoit en ce bas âge ses oraisons avec de petites pierres. Elle rejetoit toutes sortes d'ornements mondains : et, bien que pour se soumettre à la volonté de ses parents, elle fût toujours bien vêtue selon sa qualité, néanmoins, elle portoit sous sa chemise une rude haire. Elle offrit à Dieu sa virginité, et fit une grande résistance à ses père et mère qui la vouloient marier.

Dieu avoit alors envoyé au monde pour le renouveler, le Séraphique Père saint François, qui étoit natif et habitant de la même ville d'Assise. La sainte fille désirant prendre conseil de lui, trouva moyen de lui parler. Le saint lui persuada de mépriser les vanités du siècle, et de prendre pour époux Celui qui, pour l'amour de nous, s'est fait homme et est né d'une Vierge, afin d'exalter la virginité, et de l'imprimer dans les âmes pures. Claire qui y étoit déja très-disposée, et qui n'aspiroit qu'à la perfection, suivit volontiers le conseil du saint homme, le prenant pour guide et maître de toutes ses intentions, et résolut d'épouser Jésus-Christ.

Le dimanche des Rameaux étant arrivé, la servante de Jésus-Christ fut si éprise de son amour, que chaque heure qu'elle différoit à quitter le monde, et à mener une nouvelle vie, lui sembloit durer mille ans. Elle demanda à saint François ce qu'il lui conseilloit de faire, parce qu'elle ne vouloit plus attendre. Le saint, éclairé de la lumière céleste, lui donna avis de sortir la nuit suivante de la mai-

son de son père, et de s'en venir honnêtement accompagnée en leur couvent, où il lui donneroit l'habit. Elle n'y manqua pas; car laissant sa ville, son père et sa mère, tous ses parents et ses amis, elle se rendit dans l'église de Sainte-Marie de la Portioncule (qui est à un quart de lieue d'Assise), où le bon Père l'attendoit avec des cierges allumés, chantant l'hymne, *Veni, Creator Spiritus.* Elle quitta ses habits mondains, pour se revêtir du chétif habit de sa religion, et faire un perpétuel divorce avec toutes les pompes et les délices du siècle. Le Père lui coupa les cheveux de ses propres mains; Notre-Seigneur prenant le saint Patriarche François, et sa fille Claire, pour établir sur la terre l'esprit céleste et le mépris du monde, afin que l'un fût père de tant d'illustres religieux, que l'on appelle Mineurs, qui combattent sous ses enseignes, et que l'autre fût mère de tant de filles dénuées des richesses temporelles, mais en récompense enrichies des dons spirituels et des trésors du ciel. Saint François la mena en la ville d'Assise, et la mit dans le monastère de Saint-Paul, où sont les Bénédictines, jusqu'à ce que Notre-Seigneur l'eût pourvue d'un couvent.

Le monde ne put supporter une si grande lumière, et le diable, notre ennemi capital, craignant que l'exemple de cette sainte fille ne lui causât trop de préjudice, résolut de lui faire la guerre par ses propres parents, qui sont les ennemis domestiques des religieux. Chacun trouvoit étrange, qu'une fille de bonne maison, belle, riche, et en la fleur de son âge, renonçât aux plaisirs et aux fêtes, pour embrasser une austère pénitence, triompher du monde avec une grosse robe, une haire piquante; et ses parents crurent que c'étoit leur faire un affront, si Claire vivoit en cet état-là. Ils vinrent donc au monastère, usant de tous les moyens que la vanité peut inventer, pour la détourner de sa résolution : ils y employèrent toute la douceur possible, et toutes les rigueurs et les menaces dont il se purent aviser. Mais Notre-Seigneur, qui avoit élu cette vierge pour son épouse, lui donna assez de force et de courage pour leur résister. S'approchant donc de l'autel elle leur montra sa tête toute rasée, en disant qu'elle ne laisseroit jamais Jésus-Christ, à qui elle étoit vouée, et qu'elle avoit renoncé au monde pour l'amour

de lui. Enfin ses parents voyant la constance de Claire, et que tous leurs moyens étoient inutiles, furent contraints de la laisser et de se retirer.

Le Séraphique Père saint François la mena du monastère de Saint-Paul en l'église de Saint-Damien, où le saint avoit demeuré quelque temps; il avoit donné ordre qu'elle fut réparée. Cette église étoit hors de la ville, éloignée du bruit et à l'écart. Sainte Claire s'y enferma pour l'amour de son Époux céleste, et commença à faire briller les clairs rayons de sa sainte vie. Elle pria Notre-Seigneur qu'il lui donnât pour compagne une sienne sœur puînée, nommée Agnès, et que, connoissant la vanité du monde, elle se réfugiât avec elle. Dieu la lui accorda : car dix-sept jours après sa conversion, Agnès vint déclarer à sainte Claire son intention, qui étoit de vivre avec elle en pauvreté et en chasteté. Sa sœur l'embrassa joyeusement, remerciant Notre-Seigneur qui l'avoit exaucée, et qui leur avoit fait tant de grâces à toutes deux.

La renommée de leur sainteté se publioit peu à peu, et on sentoit déjà de toutes parts la suave odeur de leurs vertus : de sorte que plusieurs riches demoiselles, à leur exemple, quittèrent les pompes du monde, et les plaisirs charnels, pour mener une vie religieuse. Plusieurs personnes mariées, d'un commun accord, se séparèrent, et entrèrent chacune aux monastères de leur sexe. Entre autres les femmes de la ville d'Assise étoient devenues si ferventes et si spirituelles, que les mères invitoient leurs filles à se faire religieuses, et les filles s'y offroient d'elles-mêmes : les frères y persuadoient leurs sœurs, et plusieurs, comme à l'envi, aspiroient à la perfection.

Qui pourra dignement expliquer les excellentes et héroïques vertus de cette sainte vierge? Qui pourra déclarer cette profonde humilité, qui fut le ferme et solide fondement sur lequel elle bâtit toutes les autres vertus? Car ayant les trois premières années fui le nom et la charge d'abbesse, aimant mieux être inférieure que supérieure : sitôt que le Père saint François la lui eut fait accepter par obéissance, la crainte s'augmenta plus en elle que la présomption, et elle demeura plus esclave que libre, s'estimant la plus im-

parfaite de toutes ses filles. Souvent elle leur donnoit de l'eau à laver les mains, et se tenoit debout, lorsqu'elles étoient assises, ou les servoit à table : elle lavoit aussi les pieds des servantes, puis les baisoit humblement.

De cette humilité naquit le vrai amour de la sainte pauvreté que son Père saint François lui avoit enseigné. Cela fut cause qu'elle fit vendre son bien, et en donner l'argent aux pauvres, sans se réserver aucune chose. Elle ne vouloit pas que l'on reçût plus qu'il leur falloit pour vivre, tenant pour certain que plus le religieux a de soin d'amasser et de conserver du bien, moins il a de vertu. Un jour, comme il ne se trouvoit qu'un pain en tout son monastère, elle en fit donner la moitié par aumône aux religieux, et porter l'autre sur la table, pour en sustenter cinquante religieuses qu'elle avoit. Sainte Claire fit son oraison, et Dieu le multiplia tellement, que toutes en mangèrent, et en furent rassasiées. Une autre fois n'y ayant point d'huile en la maison, la sainte prit un vaisseau, et le lava elle-même, puis le donna au quêteur pour aller mendier de l'huile. Le quêteur prenant le vaisseau, trouva qu'il étoit plein de très-bonne huile. La sainte, au reste étoit si contente de la vraie pauvreté, qu'elle étoit plus aise quand le quêteur n'apportoit que des morceaux de pain, que si c'eût été des pains entiers.

La règle que saint François laissa à sainte Claire, et que Grégoire IX confirma, étoit d'une étroite pauvreté ; elle l'embrassa si dévotement, et l'observa avec tant de rigueur, que le Pape Innocent IV, la jugeant insupportable à des femmes foibles et délicates, voulut modérer cet austérité, et absoudre la sainte du vœu qu'elle avoit fait d'une si rude et si difficile pauvreté : mais elle l'en remercia, et lui dit qu'elle aimoit mieux recevoir de lui l'absolution de ses péchés, que d'être dispensée de garder la pauvreté. Et, bien que des prélats et de grands personnages lui conseillassent de faire une règle mitigée : néanmoins, après avoir bien recommandé l'affaire à Notre-Seigneur elle résolut de garder la première règle qui lui avoit été donnée par le Séraphique Père saint François, et confirmée par Grégoire IX, espérant que Notre-Seigneur donneroit des forces pour la supporter, à celles qu'il appelleroit à cet Ordre.

Le rude traitement de son corps étoit fort convenable à l'amour de la pauvreté. Elle n'avoit qu'un méchant habit, avec un manteau de grosse bure, qui servoit plus à couvrir son corps qu'à le défendre du froid. Elle alloit toujours nu-pieds, couchoit d'ordinaire par terre, ou pour le plus sur des fagots secs; un billot de bois lui servoit de chevet et d'oreiller. Elle jeûnoit l'avent et le carême au pain et à l'eau, et ne mangeoit point du tout les lundis, les mercredis et les samedis de carême. Elle portoit sur sa peau une grosse corde avec treize nœuds et une haire de crin de chameau, qui venoit jusqu'à la ceinture, si rude, qu'une de ses filles la lui ayant demandée et vêtue, elle la quitta bientôt, ne pouvant comprendre comment un corps si délicat que celui de sainte Claire avoit la force de la porter. Bref sa pénitence étoit si rigoureuse, que le Père saint François et l'évêque d'Assise lui commandèrent par obéissance de la modérer.

Elle vivoit d'oraison, y étant si fervente et si assidue, qu'il ne sembloit pas qu'elle eût autre chose à faire, ou qu'elle fût aucunement sujette aux nécessités corporelles. Elle se prosternoit en terre, la baisoit et l'arrosoit de deux ruisseaux de larmes, pensant avoir toujours devant ses yeux Jésus-Christ crucifié. Lorsque les autres religieuses reposoient leurs corps fatigués, elle veilloit en oraison et s'entretenoit dans les délices de son doux Epoux. Elle étoit toujours la première levée, elle allumoit les chandelles au chœur, elle sonnoit la cloche, éveillant et excitant les autres par son exemple. Une nuit qu'elle étoit en prières, toute baignée de ses larmes, le diable lui apparut sous la forme d'un Maure, et lui dit, qu'elle ne pleurât plus tant de peur de perdre la vue, et qu'elle feroit plus de service à Dieu de bien gouverner son monastère, que de pleurer ainsi. La sainte reconnoissant que cette instigation venoit de Satan, lui répondit: *Si je deviens aveugle, et que je ne puisse conduire le couvent, il s'en trouvera assez d'autres qui le feront mieux que moi. Toi et les tiens, vous êtes de vrais aveugles, qui ne pourrez jamais voir la lumière de Dieu.* Le diable la quitta, et s'enfuit tout confus.

Une nuit de Noël qu'elle étoit fort malade, elle désiroit extrême-

ment d'être à Matines; elle ouït de son lit des Cordeliers qui chantoient en son monastère, quoi qu'elle fût si éloignée de l'église qu'elle ne pouvoit humainement entendre. Dieu consola par ce moyen sa servante, et lui accorda ses souhaits. Quand elle sortoit de l'oraison, elle avoit le visage si éclatant, qu'elle faisoit baisser la vue à celles qui la regardoient, et on reconnoissoit en ses paroles qu'elle venoit de prier: car elle discouroit avec tant d'esprit, de ferveur et de dévotion, qu'elle échauffoit les cœurs de celles qui l'écoutoient, et y faisoit naître une grande estime des choses célestes.

Entre les dévotions de sainte Claire, celle du très-saint Sacrement étoit fort admirable. Elle communioit souvent. Etant malade au lit, elle ne laissoit pas de filer pour faire de la toile fine, qui servoit à l'autel en nappes, en aubes et en corporaux; qu'elle donnoit à toutes les églises de la ville d'Assise, desquels on en garde encore en l'église de Tolède. Une nuit avant le jeudi-saint, où l'Eglise célèbre l'institution du divin Sacrement de l'autel, sainte Claire contemplant l'amour excessif avec lequel Notre-Seigneur s'y est laissé, et les douleurs qu'il souffrit pour nous, elle se transporta de telle manière, que toute la nuit elle demeura en extase sans aucun sentiment; et, le lendemain, celles qui la virent la jugèrent morte.

Comme sa dévotion étoit grande envers le saint Sacrement, aussi Notre-Seigneur fit-il des miracles en sa faveur. Une fois l'empereur Frédéric passoit par la ville d'Assise, avec son armée qui étoit composée de Maures infidèles, et d'un chef grand ennemi de l'Église. Le monastère de sainte Claire étoit hors de la ville, de sorte que les ennemis de Notre-Seigneur et de la religion chrétienne l'assaillirent pour le piller, le ruiner, et y faire tout le mal que l'on peut penser. Les religieuses bien épouvantées allèrent en avertir la sainte Mère, qui étoit alors couchée en l'infirmerie: mais elle les consola doucement, et se fit conduire à la porte du monastère, et s'exposer à la vue des ennemis, ayant devant soi le très-saint Sacrement en un ciboire: elle s'agenouilla dévotement, et pria à chaudes larmes le Seigneur de ne permettre pas que ses

servantes, nourries en son amour, et qui avoient renoncé pour lui à toutes les amitiés mondaines, tombassent entre les mains de ces méchants. Sur la fin de son oraison, on entendit une voix du ciel, qui dit : *Je les garderai toujours*. Alors les infidèles, qui avoient monté sur les murs, tombèrent en dehors tout épouvantés, abandonnant la proie qu'ils pensoient déjà tenir en leur griffes : et la sainte commanda à ses filles de ne pas révéler, pendant sa vie, la faveur de cette voix céleste que Notre-Seigneur leur avoit faite. Cette grande dévotion que sainte Claire portoit au saint Sacrement, est cause qu'on la peint ordinairement avec un saint ciboire entre les mains.

Une autre fois, la ville étant assiégée d'une armée impériale, conduite par Guy d'Avelle, homme fier et superbe, qui menaçoit de n'en partir jamais qu'il ne l'eût prise et rasée; sainte Claire appela ses filles, et fit apporter des cendres qu'elle mit la première sur sa tête : elle ordonna que les autres fissent de même, et toutes ensemble, prosternées en oraison, supplièrent Notre-Seigneur de préserver cette ville, qui leur faisoit tant de bien pour l'amour de lui. Notre-Seigneur exauça les dévotes prières de sainte Claire et de ses filles, cette armée ayant été mise en déroute la nuit suivante, et, peu de temps après, ce furieux capitaine mourut de mort violente.

Dieu opéra plusieurs grands et signalés miracles par les mérites et les prières de sainte Claire; car en faisant seulement le signe de la Croix, elle tourmentoit les diables, et les chassoit des corps; elle rendit la santé à plusieurs qui étoient grièvement malades, et que l'on amenoit de tous côtés à son monastère pour être secourus.

Sainte Claire demeura quarante-deux ans en ce couvent, le gouvernant avec une admirable sainteté de vie. La meilleure preuve de sa vertu, fut la patience qu'elle eut durant vingt-huit années de maladie continuelle. Encore qu'elle fût souvent accablée de douleurs, on ne lui vit jamais le visage triste, ni se plaindre aucunement, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui éprouvoit son épouse, la fortifioit et la consoloit au milieu de ses angoisses :

Et quoiqu'elle fût demeurée dix-sept jours sans manger, elle ne laissoit pas d'encourager toutes celles qui la venoient voir.

Sa foiblesse et sa maladie la réduisirent enfin à l'heure qu'elle désiroit le plus pour être délivrée de cette prison, et aller jouir de la vue de son très-doux Époux. Elle reçut le saint Sacrement par les mains du provincial. Le même jour, le Pape Innocent IV l'alla visiter, lui donna sa bénédiction, et l'indulgence plénière de tous ses péchés. Il y avoit entre les autres religieuses la sœur de sainte Claire, Agnès, qui, voyant la sainte en l'agonie, la prioit instamment de ne la point laisser, et de l'emmener avec elle, comme sa fidèle compagne, avec désir de servir et de complaire à Dieu. La sainte lui dit en la consolant, que ce n'étoit pas pour lors la volonté de Notre-Seigneur, mais que bientôt après elle la suivroit, comme il arriva.

Toutes ses filles la voyant mourir, pleuroient, mais elle leur recommandoit les vertus, surtout l'humilité et l'amour de la sainte pauvreté. Alors elle entra en conférence avec son âme, lui disant : *Va, mon âme, hardiment ; va, car tu es conduite d'un bon guide ; va, puisque celui qui t'a créée, t'a sanctifiée et gardée, t'aime toujours d'un tendre amour, comme la mère fait son enfant* : et elle ajouta : *soyez béni, ô mon Seigneur, qui m'avez créée*. Une religieuse lui demanda alors avec qui elle parloit; elle lui répondit amoureusement : *Je parle à mon âme, qui a été prévenue des bénédictions de Notre-Seigneur*. Son cher Époux la visita à l'heure de la mort, ainsi que la glorieuse Vierge Marie, accompagnée d'un chœur de vierges resplendissantes, vêtues de blanc, avec des couronnes d'or sur leurs têtes. Parmi ces faveurs célestes s'étant fait lire la Passion, elle rendit son âme à Dieu.

Sa mort mit toute la ville d'Assise, et la cour du Pape qui y étoit pour lors, en deuil. Hommes, femmes, vieux et jeunes, se trouvèrent à ses obsèques. Le Pape Innocent IV, avec le collége des cardinaux, assista à son enterrement. Comme les Chantres voulurent commencer la messe de *Requiem*, il commanda que l'on chantât celle d'une sainte vierge, témoignant de la vouloir canoniser avant que son corps fût enterré : mais le cardinal d'Ostie,

qui étoit fort affectionné à sainte Claire, l'avertit, bien que le commandement de Sa Sainteté fût juste, à cause des grands mérites de la sainte, néanmoins qu'il seroit meilleur que cela se fit avec une mûre délibération du conseil : de sorte que l'on dit la messe de *Requiem*. Le même cardinal d'Ostie y prêcha, et dit plusieurs belles choses de l'excellence et des vertus de sainte Claire. Puis afin que son corps fût en plus grande sûreté, il fut emporté dans la ville, et enterré en l'église de Saint-Georges, où son Père saint François avoit été enterré quelque temps avant.

Elle décéda l'an de Notre-Seigneur 1253, le 11 d'août, et son corps fut enterré le 12, auquel jour on célèbre sa fête. Dieu fit après sa mort plusieurs miracles par son intercession, ce qui fut cause que le Pape Alexandre IV la canonisa le premier an de son pontificat, qui étoit le second de la mort de sainte Claire, l'an 1255.

VIE DE SAINT EUPLIUS,

MARTYR.

Sous le neuvième consulat de Dioclétien et sous le huitième de Maximien, son collègue, le jour d'avant les ides d'août, à Catane en Sicile, Calvisien, gouverneur en Sicile, homme consulaire, donnant une audience particulière dans son cabinet, le diacre Euplius, qui étoit dans l'antichambre, s'écria : Je suis chrétien, je souhaite de mourir pour Jésus-Christ. Le gouverneur l'ayant entendu, dit : Qu'on fasse entrer cet homme.

Euplius étant entré, ayant à la main le livre des Évangiles, un ami de Calvisien lui dit : Il n'est pas dans l'ordre de paroître,

surtout dans un lieu comme celui-ci, avec ces sortes de livres, contre les défenses expresses des empereurs; c'est ne pas avoir assez de respect pour leurs ordonnances.

Calvisien prenant la parole, dit : Où avez-vous pris ce livre? l'aviez-vous à votre logis?

— Je n'ai point de logis, dit Euplius.

— D'où vient que vous en êtes chargé, reprit Calvisien, et que vous l'avez apporté ici?

Vous le voyez, répondit Euplius, je le lisois quand on m'a arrêté; on vous le peut dire.

— Lisez-nous-en quelque chose, lui dit Calvisien.

Euplius ouvrit le livre et y lut ces paroles : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux. Il l'ouvrit une seconde fois, et il lut cet endroit : Celui qui veut venir après moi, qu'il se charge de sa croix et me suive.

Calvisien l'interrompant, lui dit : Qu'est-ce que cela?

— C'est, répondit Euplius, la loi de mon Seigneur et de mon Dieu, laquelle m'a été donnée.

— Et par qui, reprit Calvisien?

— Par Jésus-Christ lui-même, répondit Euplius, qui est le Fils du Dieu vivant.

Calvisien ayant été aux opinions, dit : Comme il nous apparoit, par la propre confession d'Euplius, qu'il est chrétien, nous ordonnons qu'il soit mis à la question, pour y subir un second interrogatoire.

Calvisien ayant fait appliquer Euplius à la question, lui dit : Persistez-vous toujours dans les mêmes sentiments?

Euplius, faisant le signe de la croix sur son front avec la main qu'il avoit libre répondit : Oui, ce que j'ai d'abord confessé, je le confesse encore : je suis chrétien, et je lis les divines Ecritures.

—Pourquoi premièrement en avez-vous, dit Calvisien? et en second lieu, pourquoi ne nous les avez-vous pas remises entre les mains, puisque vous saviez que les empereurs en avoient défendu la lecture?

—Parce que je suis chrétien, répondit Euplius, et qu'il n'est pas

permis à un chrétien de livrer les Ecritures; j'aime mieux mourir que d'être traditeur.

Calvisien ayant pris les avis, dit : Euplius, pour avoir, contre la défense des empereurs, gardé les Ecritures, et les avoir lues au peuple, subira la peine portée par l'édit.

Pendant qu'on redoubloit la question, Euplius disoit : Seigneur, je vous rends grâces ; Jésus, fortifiez-moi, puisque c'est pour vous que je souffre.

—Adorez les dieux, lui dit Calvisien, et je vous remets en liberté.

—J'adore Jésus-Christ, répondit Euplius, et j'abhorre vos démons. Vous en userez comme il vous plaira, mais enfin je suis chrétien; il y a longtemps que je souhaite de me voir où je suis; faites ce que vous voudrez, mettez tourments sur tourments, j'endurerai tout avec joie; je suis chrétien.

La torture ayant duré beaucoup plus qu'à l'ordinaire, les bourreaux eurent ordre de s'arrêter. Calvisien prit ce moment pour dire à Euplius : Misérable, adore les dieux, adore Mars, Apollon et Esculape.

— J'adore le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dit Euplius; j'adore la très-Sainte-Trinité; il n'y a point d'autre Dieu. Périssent les dieux qui n'ont fait ni le ciel, ni la terre.

— Sacrifie, dit Calvisien, si tu veux éviter la mort.

— Attendez, disoit Euplius, je sacrifierai dans peu; mais ce sera moi-même que je sacrifierai, et à Jésus-Christ. Si j'avois quelque chose qui me fût plus cher, je le lui sacrifierois. Au reste, tous vos efforts sont vains, je suis chrétien.

— Qu'on redouble les tourments, dit Calvisien.

Je vous rends grâce, ô Jésus, disoit Euplius; Jésus, venez à mon secours, c'est pour vous que je souffre. Il répétoit souvent les mêmes paroles; et lorsque ses forces venoient à diminuer, on lui voyoit encore remuer les lèvres.

Alors Calvisien, passant derrière le rideau, (1) dicta la sentence, puis rentrant, ayant à la main des tablettes, il y lut ce qui suit :

(1) Il y avoit derrière les siéges des juges un rideau, qui formoit un espèce de réduit, où les juges se retiroient pour aller aux opinions, ou pour écrire leurs jugements.

« Nous ordonnons qu'Euplius, chrétien, rebelle aux ordres des em-
« pereurs, endurci dans son impiété et sa désobéissance, aura la
« tête tranchée. Qu'on l'aille exécuter. »

On lui attacha au cou le livre des Évangiles qu'on avoit trouvé sur lui, lorsqu'il fut arrêté; et un crieur public, marchant devant lui, disoit à haute voix : Euplius, chrétien, l'ennemi des dieux et des empereurs. Pour lui, il rendoit grâce sans cesse à Jésus-Christ. Etant arrivé au lieu où l'exécution se devoit faire, il se mit à genoux, pria longtemps, et présenta sa tête au bourreau, qui la lui abattit du premier coup. Les chrétiens enlevèrent son corps, qu'ils ensèvelirent après l'avoir embaumé.

Le même jour, saint Porcaire, abbé du monastère de Lérins, et cinq cents moines qui, ayant été immolés par les barbares pour la foi catholique, reçurent la couronne du martyre. — Une armée de Sarrasins étoit venue par mer ravager la Provence; elle rendit par sa cruauté presque tous ces pays inhabitables, massacrant les habitants, ruinant les châteaux, les forteresses, n'épargnant ni les lieux saints ni les personnes consacrées à Dieu. Or, le premier endroit sur lequel tomba cette tempête, fut le monastère de Lérins où de Saint-Honorat, dont Porcaire étoit abbé. L'histoire rapporte que ce saint homme avoit eu de Dieu révélation de cet orage, et qu'il en avoit averti ses religieux. Plusieurs alors se retirèrent pour se mettre en lieu de sûreté. Mais saint Porcaire, sans s'épouvanter de la mort, demeura constant en son monastère avec environ cinq cents de ses religieux, qui restèrent fidèles à sa voix. Quand ils aperçurent cette armée effroyable, dont les vaisseaux couvroient toute la mer, et qu'ils la virent prendre terre et venir vers eux, ils ouvrirent les portes de leur monastère, se présentant courageusement à ces barbares. Ils étoient vêtus de blanc, comme s'ils eussent voulu se présenter devant l'Agneau sans tache; en

effet, ils furent tous massacrés cruellement et gagnèrent la couronne du martyre.

A Augsbourg, sainte Hilaire, mère de sainte Afre, martyre, qui, veillant auprès de son tombeau, fut livrée au feu sur le lieu même, par les persécuteurs, pour la foi de Jésus-Christ, avec ses servantes Digne, Euprépie et Eunomie.

Dans la même ville, et le même jour, furent aussi martyrisés saint Quiriace, saint Largion, saint Crescentien, sainte Ninge, saint Julienne et vingt autres.

En Syrie, saint Macaire et saint Julien, martyrs.

A Nicomédie, saint Anicet, comte, et saint Pothin, son frère, martyrs avec plusieurs autres, sous l'empereur Dioclétien.

A Falère en Toscane, supplice de saint Gracilien et de sainte Félicissime, vierge, qui eurent d'abord la mâchoire meurtrie avec des pierres, pour la confession de la foi, et trouvèrent ensuite, sous le tranchant du glaive, la palme du martyre après laquelle ils soupiroient.

A Milan, mort de saint Eusèbe, évêque et confesseur.

A Bresce, saint Herculan, évêque.



TREIZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Hippolyte, martyr. — Saint Cassien, martyr. — Sainte Radégonde, reine de France.

Saint Wigbert, prêtre et confesseur; saint Cassien, évêque de Todi, martyrs; sainte Centolle et sainte Hélène martyres; saint Maxime de Constantinople.

LA VIE DE SAINT HIPPOLYTE,

MARTYR.

AN 261.

Saint Sixte II, pape. — Valérien, empereur.

L'invincible martyr de Jésus-Christ saint Laurent avoit été donné en garde à un chevalier nommé Hippolyte, qui, après avoir vu les miracles que faisoit saint Laurent, enfermé dans la prison, se convertit et fut baptisé par lui avec toute sa famille, composée de dix-neuf personnes. Depuis, Hippolyte fut si fervent et si désireux de mourir pour Jésus-Christ, que voyant souffrir saint Laurent, afin de l'accompagner et de mourir avec lui, il voulut s'écrier tout haut qu'il étoit chrétien, et il fut nécessaire que saint Laurent lui-même l'en empêchât, lui commandant de se taire, et d'attendre son temps qui ne tarderoit guère à venir.

Après que saint Laurent eut glorieusement achevé le cours de sa vie sur le feu, Hippolyte accompagné du prêtre Justin, porta honorablement son corps en terre; ce qui étant parvenu aux oreilles de l'empereur, trois jours après Hippolyte fut pris par son com-

mandement, et amené devant lui. L'empereur lui dit : *Tu es donc aussi magicien, comme Laurent, dont tu as enterré le corps ?*

— *Il est vrai,* répondit Hippolyte, *que je l'ai enterré, non en qualité de magicien, mais plutôt de chrétien.*

Cela déplut fort au tyran, qui lui fit rentrer la parole dans la bouche à coups de pierres, et lui fit dépouiller la robe blanche de chrétien nouvellement baptisé qu'il portoit : mais saint Hippolyte dit au tyran : *Tu m'as revêtu, au lieu de me dépouiller.*

Après quelques propos, Valérien le fit étendre par terre, et battre rudement de verges et de gros bâtons : et le saint remercioit Dieu, qui le faisoit digne de ce tourment. Alors le tyran s'écria : *Hippolyte ne sent point les coups de bâton : que l'on lui écorche tout le corps avec des peignes et des cardes;* ce qui fut fait, mais Hippolyte disoit à haute voix : *Je suis chrétien, et je souffre pour Jésus-Christ.*

Les bourreaux étant las de lui écorcher la peau, et de le tourmenter, le tyran commanda qu'on le relevât de terre, et qu'il fût vêtu de son ancien habit de chevalier, commençant à le prier doucement de n'être plus opiniâtre, mais de le vouloir aimer, et jouir des honneurs militaires, et d'autres biens qu'il lui feroit. Hippolyte se moqua de cela, et lui dit clairement : *Tout mon bonheur et ma gloire c'est d'être bon soldat de Jésus-Christ, et de mourir sous son enseigne.* Le tyran irrité confisqua ses biens, et fit venir toute sa famille, ayant su qu'ils étoient chrétiens.

Entre autres personnes, il y avoit une sainte femme nommée Concorde, qui avoit été nourrice et gouvernante d'Hippolyte. Le tyran lui dit qu'elle eût égard à son âge, et qu'elle quittât la volonté de mourir avec son maître Hippolyte : mais elle lui répondit : *Quant à moi et nous autres qui sommes ici, nous aimons mieux mourir honorablement avec Hippolyte, que de vivre lâchement sans lui.*

Le tyran s'irrita de cela, et dit : *Les esclaves ne se corrigent qu'à force de coups.* Il fit fouetter Concorde si rudement avec des cordes plombées, qu'elle rendit son esprit à Dieu en ce tourment, en la présence d'Hippolyte.

Enfin Valérien commanda qu'Hippolyte et toute sa famille fussent menés hors de Rome, et qu'en sa présence tous les autres eussent

la tête tranchée : puis après, qu'il fût attaché à la queue de chevaux indomptés, pour être traîné à travers les champs. En cet horrible et cruel martyre, il rendit son âme à Dieu, et son corps, tout brisé, fut enterré de nuit par le prêtre Justin, et d'autres chrétiens, dans le champ Véran, assez près du corps de saint Laurent. L'Église solennise son martyre le 13 d'août, qui fut l'an de Jésus-Christ 261, sous l'empire de Valérien et de Gallien, son fils.

Les Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, font mention de saint Hippolyte martyr : mais il en est traité plus amplement aux actes du martyre de saint Laurent.

LA VIE DE SAINT CASSIEN,

MARTYR.

AN 366.

Libère, pape. — Julien l'Apostat, empereur.

Prudence a raconté ainsi dans ses hymnes le martyre de saint Cassien (1).

Imola, dit-il, est une ville d'Italie, fondée par Cornélius Sylla. Il y établit un marché, qui donna à la ville le nom du Marché de Cornélius. Passant un jour par cette ville, dans un voyage que je faisois à Rome, il me vint en pensée que si j'allois prier sur le tombeau d'un saint martyr qui est révéré en ce lieu, son intercession pourroit me rendre Jésus-Christ favorable. Je courus et je me prosternai devant le sacrées reliques qui y reposent. Mais comme

(1) Nous empruntons la traduction de Drouet de Maupertuy.

je mouillois la terre de mes larmes dans la vue de mes misères, et que je repassois en ma mémoire les péchés de ma vie, mes peines et mes foiblesses; la douleur que j'en ressentis, me fit lever les yeux au ciel, comme pour y chercher du secours.

Je les rabaissois vers la terre, lorsqu'ils s'arrêtèrent sur un tableau qui étoit vis-à-vis de moi, et qui représentoit le saint. Il y paroissoit percé de plus de mille coups. Une troupe d'enfants l'environnoit, tenant à la main de petits poinçons qu'ils lui enfonçoient dans le corps avec une fureur qu'on auroit peine à s'imaginer dans un âge si tendre; c'étoient les poinçons dont ils se servoient pour écrire, et dont on avoit armé leurs mains pour ôter la vie à leur maître. Le mouvement qui agitoit ces petits assassins, et qui étoit peint sur leurs visages et dans leur action, sembloit faire entendre ce bruit confus que fait d'ordinaire une troupe d'écoliers mutinés, ou qui sont hors de la présence de ceux qui les conduisent.

Je m'adressai au sacristain, et je le priai de m'apprendre ce que signifioit ce tableau. Il me répondit en ces termes : Cette peinture, dévot étranger, n'est pas une fiction, ni une pure idée du peintre : c'est une histoire véritable. Celui qui en est le principal personnage étoit un maître d'école; il se nommoit Cassien. Son habileté, jointe à une excellente méthode, lui avoient acquis beaucoup d'écoliers; car il savoit parfaitement cet art si utile et si commode d'écrire par des notes abrégées, d'exprimer par un très-petit nombre de marques un long discours, et de rendre mot pour mot, avec des points, les paroles d'un orateur, de quelque rapidité qu'il les prononce. Son air austère, son exactitude et les difficultés rebutantes qui se trouvent dans les commencements de quelque science ou de quelque art que ce soit, avoient plus d'une fois jeté la terreur, et ensuite le dépit et la colère dans l'âme de ces enfants. La figure d'un maître n'est pas un objet qui soit fort agréable à la jeunesse, et la passion de devenir savante ne la touche guère.

Il s'éleva en ces temps-là une tempête furieuse, qui ravagea tout le champ de l'Église, et dissipa le sacré troupeau de Jésus-Christ. Le maître d'école étoit chrétien; on se saisit de lui, on lui pro-

pose de sacrifier, il le refuse; on ne délibère plus que du genre de supplice qu'on lui doit faire souffrir. Quelqu'un dit : Il faut faire venir les écoliers et le mettre entre leur mains, et leur dire : Tenez, voilà votre maître qu'on vous abandonne, cet homme qui avoit toujours les verges à la main. Faites-en ce que vous voudrez. Jouez-vous de la peau de celui qui a si peu épargné la vôtre : percez, coupez, déchirez ce fouetteur impitoyable; que vos mains à leur tour se rougissent de son sang. Ce sera, ajouta cette homme, une scène des plus divertissantes qu'on puisse donner au peuple; et nous aurons le plaisir de voir de quelle manière ces enfants se prendront à se venger de leur pédant.

La proposition plaît à la compagnie; on dépouille ce pauvre maître, on lui lie les mains derrière le dos, et en cet état on le livre à la fureur d'un bataillon d'écoliers; on les arme de poinçons et de stylets; on les anime, on les excite à bien faire. Ils profitèrent très-bien des leçons de cruauté qu'on venoit de leur donner. Le ressouvenir des coups de fouet reçus réveillant dans ces petites âmes le désir de la vengeance, et leur ressentiment ayant toute liberté d'agir, on ne peut s'imaginer en combien de manières différentes ils l'exprimèrent. Ils lui jettent d'abord à la tête leurs portefeuilles, et les tablettes sur lesquelles ils écrivoient. Les feuillets faits d'un bois mince et couverts de cire, sont lancés contre le visage, le coupent en plusieurs endroits, en reviennent tout sanglants, tombent et se brisent.

Mais ils laissent bientôt ces premières armes, qui ne font pas un effet assez prompt, et qui réponde à la grandeur de leur haine. Ils mettent donc leurs poinçons en usage. Les uns s'en servent comme de dards, qu'ils lui tirent dans les yeux; les autres lui enfoncent les leurs bien avant dans le corps. Ici l'on perce le martyr de Jésus-Christ. Là on le découpe; ceux-ci pénètrent jusqu'aux entrailles : ceux-là se contentent de lui faire de longues incisions sur la peau. Deux cents mains se portent toutes à la fois sur son corps, et il s'y fait autant d'ouvertures d'où le sang coule. Il n'y a pas de place pour tant de mains. Les blessures les plus sensibles sont celles qui sont les moins mortelles. Et celui qui ne fait que

piquer avec son poinçon est bien plus cruel que celui qui enfonce le sien bien avant. Le premier, autant de fois qu'il en applique la pointe, renouvelle la douleur, la multiplie, la rend en quelque sorte perpétuelle. En un mot, il attaque cent fois la vie sans l'ôter, il présente cent fois la mort sans la donner; au lieu que le dernier, en poussant son stylet jusqu'aux parties nobles, est d'autant moins inhumain qu'il paroît l'être davantage.

Mes enfants, que vos mains, s'il se peut, ne se ressentent point de la foiblesse de votre âge; achevez promptement votre premier homicide; que la cruauté vous fournisse pour cela des forces que la nature ne vous a pas encore données. Mais tous vos efforts ne servent qu'à faire languir le martyr, et à vous rendre plus cruels, en faisant durer plus longtemps votre crime.

Les tourments croissent à mesure que les bourreaux se lassent.

L'un des plus âgés se mit à le railler : « De quoi vous plaignez-vous, mon cher maître? N'est-ce pas vous qui nous avez mis les poinçons à la main; vous nous avez enseigné à former des lettres; quelle peine n'avons-nous pas eue à l'apprendre? Eh bien, en voilà déjà plus de mille que nous venons d'écrire sur votre corps. »

Un autre ajouta : « Comment! êtes-vous fâché de ce que nous écrivons? et ne nous faisiez-vous pas écrire tous les jours? Ne nous avez-vous pas recommandé cent fois de ne pas demeurer oisifs, mais de ne passer aucun jour sans former quelque lettre, ne fût-ce qu'un Alpha. »

Un troisième venoit lui dire : « Nous ne demandons pas que vous nous donniez aujourd'hui congé, ce congé que vous nous avez refusé tant de fois, et dont vous étiez si bon ménager, nous aimons mieux, à présent, écrire que de nous aller divertir. »

« Mon maître, disoit un quatrième, voilà une grande page que je viens d'écrire, il n'y manque ni points ni virgules; corrigez-la, s'il vous plaît, et s'il y a quelque faute, si l'écriture n'est pas bien formée, si les caractères ne sont pas assez marqués, que les férules, que le fouet ne me manquent pas. »

C'est ainsi que ces petits impies, mêlant la raillerie à la cruauté, procuroient à leur maître la couronne du martyre.

Car enfin, Jésus-Christ eut pitié de son serviteur, et rompant les derniers liens qui attachoient encore son âme à son corps, il lui permit de sortir de prison. Mille ouvertures s'empressent à lui donner passage.

Voilà, dévot étranger, poursuivit le sacristain, la glorieuse histoire de Cassien; voilà ce que vous admirez dans ce tableau. Si maintenant vous avez quelque chose à demander au ciel, adressez-vous à notre saint, remettez-lui vos intérêts entre les mains, confiez-lui vos vœux, il les portera sûrement au trône de Dieu et il vous en rapportera, n'en doutez pas, l'accomplissement.

Je crus ce bon sacristain, j'embrassai le tombeau, je l'arrrosai de mes larmes; l'ardeur de ma prière échauffe le marbre; rempli d'espérance j'expose mes craintes, je fais ma demande. Je suis exaucé; j'arrivai à Rome, où tout me succéda selon mes souhaits; de retour en Espagne, je publiai le pouvoir de saint Cassien.

LA VIE DE SAINTE RADÉGONDE,

REINE DE FRANCE.

AN 559.

Jean III, pape. — Justinien, empereur.
Clotaire, roi.

Sainte Radégonde naquit en Allemagne. Son aïeul s'appeloit Basin, roi de Thuringe, et son père Berthaire, lequel étant parvenu à la couronne, fut cruellement assassiné par Hermenfroy, son jeune frère, et ne laissa qu'elle d'enfant. Ce meurtrier s'empara du royaume, personne ne pouvant, ou n'osant résister à sa force : jus-

qu'à ce que Dieu eût suscité les enfants de Clovis, Clotaire, et Théodebert, lesquels, après l'avoir pris en bataille rangée, lui firent porter la peine de son exécrable fratricide. Puis se voulant saisir du royaume, ils prirent aussitôt la légitime héritière Radégonde, et disputèrent longtemps ensemble à qui l'auroit. Ils étoient sur le point de terminer ce différend par les armes, si Dieu n'eût fait condescendre Théodebert à la laisser à Clotaire, qui l'envoya incontinent en Vermandois, au château d'Athie, et lui donna un honorable train, la faisant instruire et nourrir selon sa qualité.

Ses parents, pour n'avoir pas été éclairés de la lumière évangélique, l'avoient enveloppée de leurs ténèbres. Néanmoins, sitôt qu'on lui eut parlé de notre religion, elle y prit un tel goût, qu'elle quitta incontinent le paganisme et se fit baptiser, ayant dès lors un extrême plaisir à ouïr les belles actions des glorieux martyrs, désirant les imiter, et exposer sa vie pour Dieu; mais parce qu'étant en un royaume chrétien, ce bonheur ne lui pouvoit arriver, elle résolut de martyriser son tendre corps par jeûnes, veilles, disciplines et d'autres exercices laborieux. Car oubliant la qualité de princesse, elle faisoit l'office de servante, balayant la maison, apprêtant le dîner et servant à table ceux qui la devoient servir.

Elle fit bâtir au château un oratoire orné de fort belles et fort dévotes peintures, qui tiroient souvent des larmes des yeux; elle y entroit à certaines heures avec ses filles d'honneur pour y prier, et en sortoit la dernière de toutes : il n'y avoit qu'elle à le nettoyer, et elle portoit un tel honneur au marchepied de l'autel, qu'elle l'essuyoit avec ses riches habits; puis par révérence elle mettoit la poudre en quelque coin, ne voulant pas l'exposer avec les autres qu'elle estimoit profanes.

Ses rares vertus brilloient en la cour de Clotaire : les uns louoient sa patience, les autres son humilité, les autres sa grande discrétion : mais les mondains admiroient la beauté de son corps qui accompagnoit celle de l'âme : tellement que Clotaire vint la voir à Athie. Il en fut si épris, qu'il résolut de l'épouser, et de la faire reine de France et d'Austrasie, aussi bien que de Thuringe. Pour la solennité du mariage il la fit venir à Soissons, d'où elle s'enfuit secré-

tement, désirant conserver la fleur de sa virginité, qu'elle prisoit plus que tous les royaumes du monde : mais n'étant qu'une fille, et qui ne savoit pas les chemins, elle fut aussitôt ramenée au roi, qui l'épousa et célébra ses noces avec les magnificences accoutumées.

Tous les François se réjouirent et prirent bon augure d'une telle alliance : elle seule en pleura, encore qu'en apparence elle le dissimulât, craignant d'offenser son mari. De peur de contrevenir aux lois divines, par celle du mariage, et de la cour, elle implora l'aide de son bon ange, demanda les prières de tous les gens de bien, choisit un bon et prudent confesseur, auquel elle obéit comme à Dieu. Elle commit la charge de sa maison à des gens fidèles, fréquentant les églises, et y demeurant fort longtemps, encore qu'il lui semblât n'y avoir guère été. Le roi s'en fâchoit contre elle; mais elle savoit tellement l'apaiser par sa douceur, qu'il la prioit de continuer, et lui demandoit pardon de sa colère.

Elle ne mangeoit à table que des légumes; elle en sortoit de bonne heure pour entrer en son oratoire, ou pour voir comme on traitoit les pauvres. La nuit elle se relevoit, et se jetoit à terre, couverte d'une haire, et y demeuroit si longtemps qu'elle en étoit toute transie. En l'absence du roi elle alloit aux matines en des églises fort éloignées, sans se soucier du froid, de la pluie, ou d'autres incommodités. Elle honoroit si fort les prêtres, qu'elle baisoit leurs pieds, apprêtoit leur réfection, leur donnoit à laver, les servoit à table, et tâchoit de tirer profit de leurs instructions. En carême, elle redoubloit ses rigueurs, jeûnant plus étroitement, portant une plus rude haire, que lui envoyoit secrètement une fille dévote nommée Pia.

Quoiqu'elle fût sévère à elle-même, elle usoit néanmoins d'une extrême douceur à l'endroit de son prochain, s'efforçant de le soulager en ses nécessités, tant du corps que de l'esprit : tellement que jamais elle n'éconduisit un pauvre, se fâchant contre ses gens quand ils en renvoyoient quelqu'un. Elle fit bâtir à Athie un hôpital, où elle alloit souvent pour servir les malades, non-seulement

en leur réfection, mais en des choses si viles, que ses suivantes en avoient mal au cœur; faisant leurs lits, et pansant leurs plaies, quoique pleines d'infection.

Le roi ayant donné sentence de mort contre des criminels, elle en fut tellement touchée, qu'elle se vint prosterner à ses pieds, et ne s'en voulut point lever qu'il ne l'eût révoquée. Allant dîner chez une noble dame nommée Sphrède, et rencontrant en chemin un temple d'idoles, elle y fit mettre le feu : les paysans s'en mutinèrent si fort qu'ils prirent les armes pour s'en venger. Elle, sans s'émouvoir, se mit en oraison, et fit tant que les paysans, non-seulement s'adoucirent, mais détestèrent leurs erreurs pour embrasser la foi. Enfin chacun admiroit ses héroïques vertus, son humilité parmi les grandeurs, son austérité dans les délices, et son recueillement au milieu d'une cour.

Le diable enrageant de dépit et ne pouvant les supporter, fit tant que quelques courtisans soufflèrent aux oreilles du roi, qu'au lieu d'une épouse il avoit une nonne; au lieu d'une reine, une servante, plus propre au cloître qu'au palais : mais l'amour qu'il lui portoit étoit si bien enraciné, qu'ils ne purent l'arracher de son cœur : car recevant de tous côtés de merveilleuses prospérités, il les imputoit à ses mérites. Étant à Péronne, et se promenant après l'oraison dans un jardin, elle entendit des prisonniers se plaindre : ses gens craignant qu'elle ne les délivrât, dirent que c'étoient des pauvres, et qu'ils leur donneroient l'aumône. Sur le soir, ils la réclamèrent et furent étonnés qu'aussitôt leurs fers se rompirent, et ils vinrent la remercier, promettant de mener à l'avenir une meilleure vie.

Sa ferveur croissant de jour en jour, alluma dans son âme un si grand feu, qu'elle commença à s'ennuyer du monde : les compagnies lui étoient des croix, les honneurs des gênes, et les délices de rudes tourments : elle soupiroit incessamment après la solitude et la retraite, mais n'y voyant point d'ouverture, à cause du lien conjugal, ses soupirs s'augmentoient d'heure en heure. Dieu lui révéla enfin que ses désirs s'accompliroient, qu'elle seroit religieuse, et que le roi y prêteroit consentement. On ne peut dire la

joie qu'elle eut alors, et de quelle affection elle remercia la divine Bonté.

Quelque temps après, elle se transporta à Noyon, où saint Médard étoit evêque, pour changer sa pourpre royale contre de la bure, et sa couronne contre un voile de religieuse : mais elle trouva de grands empêchements à son dessein, parce que la ville ayant su cela, se mit en armes, ne le voulant aucunement souffrir qu'auparavant le roi n'y eût consenti : saint Médard aussi n'y vouloit point entendre. Néanmoins,après s'être recommandée à Dieu, sachant que le vénérable saint étoit à l'église, elle s'y achemina, et lui dit que ce n'étoit point le mécontentement de sa condition qui la faisoit être religieuse, étant comblée de grandes prospérités, chérie extrêmement du roi, son mari, et fort honorée de ses sujets; mais que ressentant des mouvements extraordinaires dans le fond de son âme, qui ne la quittoient point, elle n'osoit y contrevenir : que Dieu, par sa puissance souveraine, la pouvoit aussi bien affranchir des lois du mariage, comme il avoit fait plusieurs fois en la loi naturelle, l'assurant au reste du futur consentement du roi; et que s'il ne vouloit point la consacrer religieuse, il en répondroit un jour devant Dieu.

Pendant qu'elle parloit, saint Médard fut inspiré divinement de la voiler : mais se mettant en devoir de la dépouiller de ses habits royaux, il en fut empêché par le peuple qui la lui arracha : c'est pourquoi elle entra en la sacristie de l'église; où, s'étant revêtue de bure, elle coupa ses cheveux, et foula aux pieds ses beaux habits : le peuple à l'instant changea de volonté, mit les armes bas, et lui fit place pour venir à l'autel où étoit saint Médard, qui lui donna le voile, lequel ornoit plus dignement son chef que les couronnes qu'elle y avoit auparavant portées.

Le roi en fut aussitôt averti, mais selon la promesse de Dieu, il y prêta son consentement. La sainte alors tressaillant d'une incroyable joie, de se voir en état de servir mieux le Seigneur, s'en alla au pays de Touraine, pour vivre avec ses servantes, en une maison qui sentoit son désert, où elle ne mangeoit que des herbes avec du pain d'orge, qu'elle même pétrissoit, demeurant quelque-

fois quatre jours sans manger, faisant de très-grandes aumônes, encore qu'elle n'eût plus les commodités du passé; car elle fonda deux monastères, l'un pour des hommes, et l'autre à Poitiers pour des filles, où depuis elle se retira. Elle nourrissoit et revêtissoit les pauvres, assistoit les malades, nettoyant leurs plaies pleines de puanteur, et baisant les lépreux qu'elle guérissoit d'ordinaire. Enfin sa ferveur lui embrasoit tellement la poitrine, qu'il falloit à chaque heure y appliquer de nouvelles feuilles trempées dans l'eau pour en tempérer l'ardeur.

Notre-Seigneur la visitoit souvent visiblement. Une fois entre autres il lui apparut sous la forme d'un géant, qui portoit sur toutes les parties de son corps un grand nombre de saints. La sainte se vit sur ses genoux, de quoi elle demeura grandement consolée, et plus encore de la voix qui retentit à ses oreilles : *Radégonde, vous n'êtes que sur mes genoux, mais bientôt vous serez sur mon cœur.* Elle reconnut alors qu'elle ne tarderoit guère d'entrer en religion, et commanda à ses servantes, qui avoient su la vision, de n'en parler qu'après sa mort.

Le diable prévoyant le fruit qui proviendroit d'un si bel exemple, lui livra de furieux assauts, la tourmentant d'étranges tentations, et lui faisant voir beaucoup d'illusions; mais comme elles ne lui réussissoient pas, il mit en tête au roi de la redemander. Pour cet effet il s'en va à Poitiers, où elle s'étoit retirée dans un monastère, et achevoit son noviciat, résolu de l'enlever de force, si elle n'y consentoit. Pour détourner cet orage, elle se mit en oraison; recommanda cette affaire par tous les monastères : et sachant la sainteté de l'abbé de Chinon, elle lui écrivit particulièrement, le priant d'en prendre avis avec Dieu. L'abbé lui manda qu'elle eût bon courage, et que le cœur du roi étant entre les mains de Dieu, dans peu il y auroit du changement.

Néanmoins pour ne rien négliger, elle s'adressa à saint Germain, évêque de Paris, le priant d'intercéder pour elle; et, au cas qu'il n'en tint pas compte, elle le menaçoit de la divine justice, aussi bien que le roi, s'il ne quittoit son entreprise. Saint Germain, touché de ses lettres, fit tant que le roi l'envoya à Poitiers, pour

l'assurer de sa demeure au monastère, promettant de la laisser en paix; et ainsi tout ce trouble cessa à la confusion du diable, et de quelques méchants conseillers, qui portèrent la peine de leurs pernicieux conseils, car la plupart moururent d'une façon honteuse. Alors, en présence de beaucoup de seigneurs et d'une infinité de peuple, elle fit profession, et prit le voile noir; attirant par ce moyen un grand nombre de nobles vierges, qui s'enrôlèrent à son exemple sous le drapeau de la croix; si bien qu'elle voyoit dans ses monastères plus de filles d'honneur, qu'elle n'en avoit vu en son palais royal.

A mesure qu'elle croissoit en l'amour de son céleste Epoux, elle s'avançoit aussi en la haine de soi-même, vivant en lui, et mourant en elle-même d'une façon presque incroyable. Elle s'estimoit la servante de toutes, et ne se contentant pas de faire sa semaine à son tour, elle faisoit celle des autres, lavant la vaisselle, jetant les ordures, fendant le bois, puisant de l'eau pour porter aux cellules, nettoyant les habits, servant les malades, n'y ayant rien de trop vil pour cette grande reine. Elle portoit des robes toutes rapiécées, qu'elle refaisoit elle-même, et couchoit sur la cendre, couverte d'une haire, y prenant si peu de repos, qu'il n'assoupissoit pas entièrement ses sens : car elle ne laissoit pas d'écouter la lecture, et d'en remarquer les fautes, priant de continuer si on l'interrompoit.

Son abstinence fut si étroite, qu'au premier carême depuis sa profession, elle ne mangea du pain qu'aux dimanches, se contentant, aux autres jours, de racines de mauves crues. Elle ceignoit son corps de trois cerceaux de fer, et entouroit ses bras de si fortes chaînes, que la chair croissant par dessus, empêchoit de les pouvoir ôter sans incision; ce que l'on fut contraint de faire, et où elle répandit tant de sang, qu'elle en pensa mourir. Comme elle désiroit imiter la Passion de Jésus-Christ, elle voulut graver la croix sur son corps; elle mit au feu une lame de fer qu'elle tira toute rouge, et l'appliqua sur sa chair, qui en fut toute grillée. Elle jeta une autre fois des fers sur des charbons ardents, et étant rouges de feu, elle les porta sur ses bras et ses cuisses, les enfon-

çant de telle sorte, que les fosses y parurent par la consomption de sa chair. Au commencement de ce tourment, les cheveux lui dressèrent sur la tête, et le corps lui trembla par l'appréhension qu'elle avoit; mais fortifiée de la grâce du ciel, elle en remporta la victoire.

Son corps étant ainsi exténué, l'esprit s'en fortifioit davantage, s'élevant au-dessus de soi. Elle employoit les nuits en prières, qu'elle arrosoit de ses larmes. Elle descendoit au chœur de l'église quand les autres dormoient, parlant souvent aux prêtres touchant ses exercices : et s'ils lui apprenoient quelque chose de bon, elle s'efforçoit de le mettre en pratique. Elle ne pouvoit souffrir les détractions, non plus que les paroles oiseuses et mensongères, qu'elle ne proféra jamais. Elle aimoit ses ennemis et leur procuroit du bien autant qu'à ses plus grands amis, disant qu'ils lui profitoient davantage. Elle ne dédaignoit point les petits, et ne craignoit point les grands, qui entreprenoient sur l'état de l'Église ou de la religion; car le roi Chilpéric voulant à toute force arracher une religieuse de Poitiers pour la marier au roi d'Espagne, elle lui résista généreusement, et lui fit quitter cette poursuite injuste.

Entre les grâces qu'elle estimoit avoir reçues, son admission à la religion marchoit toute la première, et elle chérissoit tant ses compagnes, qu'elle les appeloit sa vie, sa lumière et sa félicité, s'efforçant d'acquérir les vertus qui éclatoient en elles.

Après le décès de l'abbesse, les religieuses d'un commun consentement l'élurent en sa place. Elle n'y voulut point entendre qu'elle n'eût pris conseil de personnes capables, qui lui répondirent qu'elle le devoit faire. Alors elle accepta cette charge, montrant par ce qu'elle fit depuis, et par le fruit qui en réussit, que Dieu l'avoit établie par-dessus les autres religieuses. C'étoit un portrait de sainteté, une image de religion, et un miroir de toute vertu : son maintien, sa parole, son marcher et généralement toutes ses actions étoient autant de voix qui crioient au désert de préparer la voie du Seigneur, et d'aplanir les chemins en la parfaite solitude.

Elle ne commandoit rien qu'elle ne l'eût fait premièrement : et ne défendoit rien, qu'auparavant elle ne s'en fût abstenue. Elle étoit tellement absorbée en l'amour divin, que voyant elle ne voyoit pas, goûtant elle ne goûtoit pas, et écoutant elle n'écoutoit rien. Des filles mondaines chantèrent une fois fort mélodieusement près de sa chambre : elle n'en ouït jamais rien, quoique les autres qui étoient avec elle les entendissent clairement, ce dont elle les reprit fort aigrement, après qu'on lui eut rapporté ce qui en étoit.

Pour prémunir ses religieuses contre les tentations, elle leur donnoit d'utiles instructions; et pour chasser les mauvais songes de la nuit, elle les bénissoit avant que de monter au dortoir, d'où l'on voyoit quelquefois sortir une multitude de diables venus pour les molester en dormant. Elle tenoit souvent chapitre pour la correction de leurs fautes, s'arrêtant principalement sur la perte du temps, disant qu'un jour elles regretteroient les demi-heures, mais que leurs regrets ne serviroient plus de rien pour les avoir négligées en ce monde. Elle avoit un très-grand soin de leur recommander les rois en leurs prières, sachant que le bonheur ou le malheur des royaumes dépend d'eux : et s'ils étoient en termes d'entrer en une guerre, elle se macéroit, ordonnoit des jeûnes et des prières publiques, et leur écrivoit d'un zèle merveilleux, empêchant ainsi de sanglantes batailles.

Les diables la redoutoient si fort qu'ils n'osoient contredire à son commandement, et elle les chassoit à la moindre parole, après les avoir vivement tourmentés dans les corps des pauvres possédés, qu'on lui amenoit de toutes parts. On ne peut suffisamment décrire l'honneur et la dévotion qu'elle portoit à la croix et aux saintes reliques, qu'elle cherchoit par tous les coins du monde, et enchâssoit dans des étoffes fort précieuses.

Etant une fois en prières, un prêtre lui apporta des reliques de Saint André, apôtre, et de plusieurs autres saints, qu'elle porta sur l'autel où, s'étant mise à sommeiller, Notre-Seigneur lui révéla que les reliques d'Athie étoient avec les autres sur ce même autel, de quoi elle remercia la divine bonté, qui daignoit condescendre aux désirs qu'elle avoit eus de se procurer ces reliques. Elle envoya

jusqu'à Jérusalem pour en avoir du glorieux martyr saint Mammez : l'évêque s'approcha du sépulcre, et parla au martyr en cette sorte : *Si sainte Radégonde sert Dieu en vérité et en justice, montrez que sa requête vous est très-agréable*. Il n'eut pas dit cela qu'un doigt se détacha et tomba dans sa main. Tous les assistants furent étonnés, tant de la largesse du martyr, que du crédit de la sainte. Elle reçut cette relique avec tant de ferveur, que l'ayant déposée sur l'autel, elle demeura sept jours entiers sans boire ni manger.

Il n'y avoit point encore de bois de la vraie Croix en aucune église de France ; elle désira d'en avoir, et fit tant que le roi Sigebert, fils de Clotaire, en demanda à l'empereur, qui en envoya : de quoi le diable enrageant, il usa d'étranges artifices pour faire mépriser cette belle relique. Il fit douter si c'en étoit, jusque-là que plusieurs jurèrent que ce n'en étoit point. D'autres la ravirent et l'emportèrent à Tours, où elle ne reçut point tant d'honneur qu'à Poitiers. Comme la sainte conféroit souvent avec Fortunat, pour son rare savoir, le démon en fit courir de sinistres bruits, en sorte que plusieurs la soupçonnoient. Dieu prit sa cause en main, et fit que le roi envoya des gens exprès pour tirer le bois de la sainte Croix de Tours, et le mettre à Poitiers.

Fortunat composa alors cette belle hymne *Pange lingua gloriosi prælium certaminis*, qui se chante encore à présent par toutes les églises, et dressa une apologie pour repousser les calomnies qu'on lui imputoit. Ce bois de la sainte Croix fit quantité de miracles : les sourds recouvroient l'ouïe, les aveugles la vue, et les fiévreux la santé : la lampe allumée devant l'autel brûloit sans s'amoindrir, et regorgeoit tellement que saint Grégoire de Tours la croyant cassée, reprit la sainte de n'en avoir point d'autre : mais elle lui fit aussitôt remarquer que c'étoit un miracle de la sainte Croix.

Voulant remercier l'empereur de ce riche présent, qu'elle prisoit plus que tout son empire, elle envoya des prêtres à Constantinople, lesquels au retour furent surpris d'une si étrange tourmente, qu'ils n'attendoient que la mort ; ils s'avisèrent de l'invoquer, quoi qu'ils en fussent fort éloignés : *Radégonde*, dit l'un d'eux, *puisque vous nous avez envoyés, délivrez-nous de ce danger*. Aussitôt une

colombe plus blanche que la neige voltigea trois fois à l'entour du vaisseau, et en approcha si près que l'un d'eux l'ayant prise, en tira trois plumes, qu'il trempa dans la mer, qui aussitôt s'apaisa. Chacun admira la vertu de la sainte, qui s'étendoit en des régions si éloignées. Ces plumes sont gardées par honneur en l'église de son monastère, et s'y voient encore à présent.

Elle ressuscita un enfant mort-né, par l'attouchement de sa haire, et lui fit recevoir le baptême, Dieu honorant ainsi les instruments de son austérité. Ayant prié sept heures près du corps d'une fille, elle lui fit revenir l'âme, si bien que toutes deux se levèrent ensemble, l'une de la prière, et l'autre de la mort. Les feuilles qui servoient à tempérer l'ardeur de son estomac, rendirent la vue à une fille aveugle. Elle fit reverdir un laurier du cloître, qui étoit desséché, ayant prédit auparavant qu'il ne revivroit que par son oraison. Par humilité, elle ne vouloit pas chasser le diable qui possédoit effroyablement une femme : l'abbesse la menaça de la mettre dehors, si dans trois jours elle ne la délivroit : s'étant mise en prières, sans boire ni manger, au second jour elle fut guérie.

Un an avant sa mort elle eut une vision qui l'étonna du commencement, et la consola à la fin. C'est qu'un jeune homme d'exquise beauté, et vêtu à la royale, lui apparut, l'appelant par son nom, et lui faisant mille caresses : elle le chassa d'abord rudement, ne daignant pas seulement l'envisager, pour le soupçon qu'elle en avoit. Il lui parla aussitôt d'une façon grave et honnête : *Il y a longtemps que vous me désirez et souffrez beaucoup ; vous pensez que je suis éloigné de vous, mais je repose au fond de votre cœur. Considérez ma brillante couronne, vous en serez bientôt un éclatant rubis.* Elle jugea de là que sa mort approchoit, et en avertit les religieuses, qui se mirent toutes à pleurer pour la perte qu'elles en feroient. Ces larmes l'émurent, et elle eût été contente de demeurer. De fait, des voix furent entendues du ciel, qui disoient qu'il la falloit laisser pour les prières des saintes âmes : mais d'autres répondirent que c'en étoit fait, et que l'arrêt étoit déjà donné.

Elle fit promesse à ses compagnes qu'après sa mort elles éprou-

verroient l'effet de son amour mieux que durant sa vie. Comme elles étoient en souci qui lui succéderoit, elle nomma une sainte et vertueuse religieuse qui s'appeloit Agnès. De sorte qu'après s'être dignement disposée et avoir reçu avec une incroyable dévotion le sacré Viatique, le 13 d'août de l'an 559, son âme s'envola vers son Époux, qui l'attendoit à bras ouverts pour la combler d'une éternelle félicité.

A l'instant de sa mort elle apparut à Domnole qui tiroit à sa fin, et, le prenant par la main le guérit, lui montrant la place d'une église : il appela ses gens qu'il assura du décès de la sainte. Son corps, au bout de trois jours, fut solennellement porté en une église de la très-sainte Vierge, hors de l'enceinte du monastère, contre la volonté de ses religieuses qui l'eussent bien voulu retenir. Son tombeau fut honoré d'une infinité de miracles ; les aveugles y furent éclairés, les possédés délivrés, et plusieurs malades guéris : entre autres une fille, laquelle ayant dépensé tous ses biens auprès des médecins sans pouvoir être guérie, acheta un cierge de sa grandeur, qui ne fut pas si tôt consumé que sa maladie.

Grégoire de Tours rapporte une lettre que les évêques de France, assemblés en un concile lui écrivirent, témoignant par là l'estime qu'ils avoient de son admirable sainteté. Fortunat, évêque de Poitiers, a écrit sa vie. Sigebert, en ses chroniques; Vincent en son Miroir historial, et l'abbé Trithème en parlent fort honorablement, comme aussi le cardinal Baronius en ses Annales, le Martyrologe romain et celui du Vénérable Bède au 13 d'août, qui fut le jour de son trépas.

En Allemagne, saint Wigbert, prêtre et confesseur. — Il étoit un des compagnons de saint Egdebert, Irlandais, qui menoit une vie d'anachorète. Il alla prêcher l'Évangile de Jésus-Christ en Frise, qu'habitoit un peuple idolâtre; mais après y être demeuré environ deux années, voyant que les fruits ne répondoient pas à

son travail, il s'en retourna en Irlande retrouver saint Egdebert. Quelque temps après, il revint en Frise avec saint Willibrod et plusieurs autres prédicateurs du saint Évangile, pour y cultiver la vigne du Seigneur. Mais le roi Radebod le fit prendre, parce qu'à sa persuasion plusieurs chrétiens avoient détruit le temple de Jupiter, et pour ce sujet il le fit cruellement mourir le treizième jour d'août.

A Todi, saint Cassien, évêque et martyr, sous l'empereur Dioclétien.

A Burgos en Espagne, sainte Centolle et sainte Hélène, martyres.

A Constantinople, saint Maxime, moine, illustre par sa doctrine et son zèle pour la foi catholique, qui, disputant avec énergie contre les monothélites, eut les mains et la langue coupées par ordre de l'empereur hérétique Constant, qui le relégua dans la Chersonèse, où il mourut. Dans le même temps aussi, deux de ses disciples, dont l'un nommé Anastase, et plusieurs autres, furent livrés à divers tourments et condamnés à un cruel exil.



QUATORZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Eusèbe, prêtre et confesseur.

Sainte Anastasie, veuve; saint Ursice, martyr; saint Démètre, martyr; saint Marcel, évêque et martyr; saint Calliste, évêque et martyr.

LA VIE DE SAINT EUSÈBE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

AN 357

Libère, pape. — Constance, empereur.

Du temps de l'empereur Constance, l'hérésie des ariens s'échauffa dans Rome, à cause qu'il la favorisoit; ce qui excita un cruel orage contre les catholiques. Plusieurs saints évêques et prêtres furent bannis, affligés et massacrés pour la foi catholique, entre lesquels étoit Eusèbe, prêtre romain; lequel, ayant constamment défendu la foi et la vraie religion, avec plus de franchise et de courage que ne vouloit Constance, fut enfermé par son commandement en un coin de son palais si étroit, qu'à peine il y tenoit, ne se pouvant remuer de côté ni d'autre.

Le saint homme y demeura sept mois, priant continuellement Notre-Seigneur de lui donner le courage et la force de mourir pour lui; ce qu'il lui accorda, car au bout de sept mois il mourut et rendit l'esprit à Dieu. Grégoire et Orose, prêtres, enlevèrent son corps, et l'enterrèrent en une grotte du cimetière de Calixte, au-

près du corps de saint Sixte Pape, et écrivirent cette épitaphe sur son tombeau : *Ici gît Eusèbe, homme de Dieu.*

Quand Constance sut la mort d'Eusèbe, et que Grégoire et Orose avoient enterré son corps, il s'en offensa étrangement, et les fit prendre. On se saisit de Grégoire, lequel fut enterré tout vif en la même grotte où étoit le corps de saint Eusèbe. Orose, qui s'étoit échappé, le sut, et l'alla voir la nuit : et, bien qu'il le trouvât encore en vie, il étoit néanmoins déjà si bas, qu'il mourut là entre ses mains ; de manière qu'il le laissa en terre au même lieu.

L'Église célèbre la mort de saint Eusèbe le 14 d'août, l'an de grâce 357, sous l'empire de Constance. Il y a dans Rome une église de Saint-Eusèbe fort ancienne et dévote, où est son corps saint, avec ceux d'Orose, de Paulin, et plusieurs autres reliques des saints martyrs, laquelle fut bâtie et réparée par le commandement du Pape Zacharie.

Il est fait mention de saint Eusèbe aux Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard, et plus amplement en celui d'Adon ; comme aussi le cardinal Baronius en parle dans ses Annotations sur le Martyrologe, et au troisième tome de ses Annales.

Vigile de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

En l'île d'Egine, sainte Anastasie, veuve, célèbre par sa régularité dans les observances monastiques et par le don des miracles. — Métaphraste rapporte que dès l'âge de huit ans environ, elle savoit les psaumes de David par cœur, et étoit entièrement portée à la dévotion. Elle fut mariée malgré elle par ses parents, mais elle demeura veuve au bout de seize jours, et elle ne se seroit jamais remariée, si un édit du prince ne l'y eût contrainte. Heureusement son mari, gagné par ses pieux discours et par ses saints exemples, se sépara d'elle pour se faire religieux, tandis que de son côté elle entroit aussi en religion. Elle devint abbesse de son monastère, et se rendit admirable dans cette charge par son humilité et ses aus-

térités. Elle ne vivoit que d'un peu de pain et d'eau, avec des herbes crues; dormoit sur une pierre couverte d'un simple drap, et encore fort peu, pleuroit presque sans cesse, portoit un vètement rude, passant sa vie en prières et en oraisons. Après avoir saintement gouverné ses religieuses, elle rendit en paix son âme à Notre-Seigneur le 14 août.

En Illyrie, saint Ursice, martyr, qui, sous l'empereur Maximien et le président Aristide, périt par le tranchant de l'épée, après divers tourments endurés pour le nom de Jésus-Christ.

En Afrique, saint Démètre, martyr.

A Apamée en Syrie, saint Marcel, évêque et martyr, qui fut tué par des païens furieux, pour avoir détruit un temple de Jupiter.

A Todi, saint Calliste, évêque et martyr.



QUINZIÈME JOUR D'AOUT.

Fête de l'Assomption de Notre-Dame. — Saint Étienne, roi de Hongrie. — Saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus.

Saint Arnoul, évêque de Soissons; saint Tharsice, martyr; saint Alype, évêque de Tagaste, disciple de saint Augustin.

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE NOTRE-DAME.

AN 57.

Saint Pierre, pape. — Claude, empereur.

Notre Sauveur Jésus-Christ, montant au ciel, laissa sa bienheureuse Mère sur la terre. Il ne l'emmena pas avec lui, parce qu'il n'étoit pas expédient que l'Église demeurât alors orpheline de père et de mère : c'eût été une trop grande affliction de perdre en même temps la présence corporelle de son père, qui étoit son Maître, et de sa mère, qui étoit son avocate. Il la laissa afin que (comme la lune en l'absence du soleil) elle éclairât cet hémisphère, et, comme une amoureuse nourrice, elle allaitât l'Église de son sein, qui, en sa nouvelle naissance, avoit besoin de cette nourriture. Il la laissa pour servir d'exemple à tous les fidèles, pour enseigner les apôtres, instruire les évangélistes, fortifier les martyrs, encourager les confesseurs, enflammer les Vierges en l'amour de la pureté; bref, pour la faire briller au monde comme un soleil divin.

Il la laissa, afin que ses mérites crûssent de plus en plus par l'exercice de ses admirables vertus, et que la couronne de sa gloire

fut d'autant plus ample, que sa charité s'étoit montrée plus ardente, ses combats plus rudes, et la mesure de ses travaux et de ses victoires plus accomplie.

Il la laissa pour lui préparer le trône qu'elle devoit tenir au ciel, et la venir lui-même recevoir, accompagné de toute la cour céleste, afin que la solennité de son avénement au ciel fût plus magnifique par la présence de Notre-Seigneur, qui alloit au-devant de sa Mère pour l'exalter par-dessus tous les chœurs des anges.

Saint Anselme, parlant à Notre-Seigneur, lui demande : *Comment eûtes-vous le cœur, ô bon Jésus, en retournant au royaume de votre gloire, de laisser votre Mère au monde sans l'emmener pour régner avec vous? Vouliez-vous, Seigneur, aller devant pour lui apprêter en votre royaume le rang de gloire qu'elle y devoit tenir, et puis après la venir plus solennellement recevoir, suivi de toute la cour céleste, et l'élever au plus haut degré d'honneur, comme il étoit convenable qu'un tel Fils en usât envers une telle Mère.* C'est ce que Notre-Seigneur a fait aujourd'hui à sa très-chère Mère, l'emmenant en corps et en âme au ciel, l'asseyant sur un trône à part, au-dessus de tous les chœurs des Anges, et par dessus tous les saints, comme leur Reine et leur Mère, et comme la Maîtresse de toutes les choses créées.

C'est à cause de cette gloire si parfaite et si accomplie, que l'on appelle particulièrement cette fête le jour de Notre-Dame. Car, encore qu'il y ait d'autres fêtes qui nous représentent ses glorieux mystères, elles ne sont en comparaison de celle-ci que des fêtes de la terre, des souvenances de ses travaux et de ses sollicitudes. Or, comme cette fête fut une solennité céleste, elle fut aussi exempte de tous les ennuis qui naissent sur la terre, comme l'achèvement de toutes les joies et de tous les désirs de la très-sainte Vierge. Il est vrai qu'aujourd'hui nous célébrons trois fêtes de Notre-Dame sous le nom de l'Assomption ; l'une est celle de son bienheureux trépas, lorsque son âme sainte laissa le corps en terre et s'envola au ciel ; l'autre, c'est la réunion de l'âme avec le corps, qui monta au ciel avec une gloire ineffable ; la troisième est son

couronnement, en qualité de Reine des anges et de Dame de l'univers. Nous avons à discourir de ces trois fêtes.

Après que Jésus-Christ, comme victorieux et triomphant, eut été si glorieusement reçu au ciel, la Vierge, pendant qu'elle vécut à Jérusalem, s'occupa en partie en la très-profonde contemplation de Dieu et des mystères qu'il avoit opérés sur la terre, s'étant revêtu de notre chair; en partie à visiter les Saints Lieux que son Fils avoit honorés par ses vestiges, par sa doctrine et par ses miracles; en partie à façonner cette nouvelle et primitive Église de Dieu, qui commençoit à s'étendre par le monde. Après avoir employé plusieurs années en ces divins exercices, Dieu l'ayant conservée quelque temps pour le bien et la consolation de toute son Église; lorsqu'elle fut âgée, et que la foi commençoit déjà à fleurir sous le nom de son Fils, toute enflammée d'amour et du désir de le voir, elle le supplia de la délivrer des angoisses de cette vie et de la conduire au port de la félicité, pour le voir incessamment et jouir de lui.

Le Fils entendit la prière de sa Mère, et envoya un ange lui porter les nouvelles de son décès, avec une palme, en signe de la parfaite victoire qu'elle remportoit sur le péché, le diable et la mort même. La très-sainte Vierge reçut une grande joie en voyant ses souhaits accomplis : elle fit allumer des cierges, dresser son pauvre lit et sa chambre pour se préparer à la mort et recevoir la visite de l'Auteur de la vie.

Mais, en traitant du décès de la très-sainte Vierge, il se présente un doute : Pourquoi Notre-Seigneur, qui l'enrichit de tant de souverains dons, qui l'exempta d'autres peines et misères, voulut-il qu'elle mourût, puisque la mort est la peine du péché? Or, ayant été prévenue d'une grâce singulière de peur de tomber en péché originel, ni en aucune faute actuelle, puisqu'elle ne pécha point du tout; pourquoi ne la délivra-t-il pas de la mort, et ne la transporta-t-il pas de cette vie mortelle à l'immortelle sans passer ce pas?

La très-sainte Vierge mourut, non pas à cause du péché, qui ne fut pas en elle; mais parce que son Fils Jésus-Christ étant mort,

il n'étoit pas raisonnable que ce privilége fût accordé à sa Mère, ni à personne quelconque. De plus, cette Dame devoit détruire les hérésies, non-seulement par sa vie, mais par sa mort : car les manichéens et d'autres hérétiques devoient dire que la Vierge Marie étoit un ange, non pas une femme, et que Jésus-Christ avoit un corps fantastique apporté du ciel, qui n'étoit pas un corps humain : que si elle ne fût pas morte, ils se fussent encore opiniâtrés davantage en leur fausse opinion. Voilà pourquoi il étoit bien convenable qu'elle mourût devant plusieurs personnes, et qu'elle fût inhumée, pour détruire l'erreur de tous ceux qui l'eussent tenue pour un ange ou pour un dieu, peut-être, si elle ne fût point décédée.

Cela fut aussi requis pour un plus grand mérite de la très-sainte Vierge. Car on ne sauroit nier que la mort, prise en patience et en résignation à la volonté divine, ne soit très-méritoire devant Dieu ; c'est pourquoi l'on dit que la mort des saints est précieuse aux yeux de Notre-Seigneur, c'est-à-dire de grand prix : et beaucoup plus celle de cette Dame, qui, comme elle surpassa tous les saints en toutes les autres vertus, aussi fit-elle en cette résignation. La mort des saints ressemble plus à un doux sommeil qu'à la mort, spécialement en la très-sainte Vierge : car son trépas ne provint point de maladie ni de douleur, mais d'un pur amour et d'un ardent désir de voir son Bien-aimé, et de demeurer éternellement avec lui.

Mais que dirai-je du courage et de la consolation que recevoient tous les misérables enfants d'Adam et d'Ève de cette heureuse mort de Notre-Dame? Car, qui trouvera étrange de passer cette porte étroite par où Jésus-Christ et sa Mère ont passé? Qui ne recevra pas de bon gré la sentence de mort qu'il mérite par sa faute, vu qu'elle a été acceptée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et la glorieuse Marie, qui étoient innocents? Qui appréhendera la mort, sachant qu'elle est désarmée par la vertu de Celui qui la vainquit en la croix, et que sa sainte Mère est aussi morte? Bref, il étoit convenable que la Vierge sacrée mourût, afin qu'avec une plus grande confiance elle intercède pour nous au ciel, représente nos

misères à son Fils, et qu'elle nous obtienne pardon, miséricorde et bénédiction.

Sitôt que l'on sut à Jérusalem la nouvelle que la très-sainte Vierge avoit reçue du ciel, et que les chrétiens des environs en furent avertis, plusieurs d'entre eux s'assemblèrent en sa maison, qui étoit un corps de logis à part, dans la maison de la mère de saint Marc, sur la sainte montagne de Sion, où Jésus-Christ avoit fait la Cène avec ses disciples, institué ce banquet royal de son précieux corps, et où le Saint-Esprit étoit descendu en langues de feu. Les chrétiens apportèrent une grande quantité de flambeaux, d'onguents et d'huiles aromatiques, suivant la coutume des Juifs, en chantant des hymnes pour célébrer son glorieux trépas.

La très-sainte Vierge ayant désiré de voir en cette dernière heure les saints apôtres (qui pour lors publioient les victoires de son Fils par tout le monde), afin de leur donner sa bénédiction avant que d'en sortir, Notre-Seigneur, soit par le ministère des anges ou d'autre façon, les y fit venir pour la consoler, et les apôtres aussi, avec tous ceux qui s'y trouvèrent, comme Hiérothée, Timothée, Denis l'Aréopagite, qui l'écrivit lui-même avec d'autres bons auteurs.

La glorieuse Vierge fut infiniment réjouie de voir cette sainte compagnie, et après en avoir remercié son cher Fils, elle se tourna vers eux avec un visage serein et une majesté céleste, leur témoignant le désir qu'elle avoit eu de sortir de cette vie, et le souhait des esprits angéliques de la voir aussi au ciel : ce que Dieu lui avoit octroyé, les ayant à cette fin rassemblés de divers lieux. Chacun d'eux pleura à cette nouvelle ; toutefois, ils ne laissèrent pas de la congratuler de sa gloire bienheureuse, et allumèrent leurs cierges, pendant que la Vierge sacrée s'étendit sur son lit et les regarda tous d'un œil plus divin qu'humain, commandant qu'ils s'approchassent pour recevoir sa sainte bénédiction, qu'elle supplia son Fils de leur confirmer.

Alors tous fondoient en larmes, déplorant l'absence d'une telle mère et du soleil couchant qui éclairoit tout le monde ; mais elle les consoloit en cette sorte : *Demeurez avec Dieu, mes enfants bien-*

aimés : ne vous attristez point de ce que je vous laisse, mais réjouissez-vous de ce que je m'en vais trouver mon cher Fils. Elle fit son testament, commandant à saint Jean l'Évangéliste de donner deux robes qu'elle avoit à deux filles là présentes, qui avoient demeuré plusieurs années en sa compagnie. En cela consistoit le meuble de sa maison. C'étoient toutes les richesses de la glorieuse Vierge, qui, étant Reine du ciel et de la terre, avoit choisi pour soi la pauvreté, afin d'imiter en tout son Fils, qui alors, accompagné du plus beau cortége de sa cour, descendit du ciel.

Sa Mère, le voyant, lui dit d'une joie spirituelle : *Je vous bénis, Seigneur, auteur de toute bénédiction, et Lumière de toute lumière, qui avez daigné prendre chair en mes entrailles : je suis bien assurée que tout ce que vous avez dit s'accomplira en moi.* Après cela, remplie d'une joie incroyable de voir son Fils qui l'appeloit, elle dit en levant les mains : *Qu'il me soit fait selon votre parole.* Puis, se penchant pour dormir, sans aucun travail ni douleur, elle rendit son esprit à ce Seigneur auquel elle avoit donné sa chair. Ce fut la nuit avant le 15 août, cinquante-sept ans après qu'elle eut enfanté Jésus-Christ, vingt trois ans depuis sa Passion, étant âgée de soixante-douze ans moins vingt-quatre jours, selon la plus probable et la plus commune opinion de tous les docteurs.

Mais qui pourroit dignement expliquer avec quelle suavité et douceur le Fils reçut l'âme de sa bienheureuse Mère ; avec quelles caresses il l'emmena au ciel ; les louanges, les fêtes et les allégresses avec lesquelles elle fut reçue de toute la cour céleste, comme la Mère de leur souverain Seigneur et Maître, et leur Dame et Maitresse? Qui pourroit comprendre en quelle admiration tous ces souverains et bienheureux esprits furent ravis, la voyant tellement ornée de toutes sortes de vertus, qu'elle éblouissoit par sa grande splendeur la clarté de tous les autres saints et bienheureux? Là elle fut mise et assise à la droite de son Fils, sur un trône séparé, au-dessus de tous les chœurs des anges.

Or, à l'instant que la très-sainte Vierge expira, les anges qui accompagnoient sa sainte âme au ciel, et les autres qui demeuroient autour de son saint corps, firent retentir la terre d'une cé-

leste musique, qui fut ouïe de tous les assistants à son trépas. Les anges chantèrent et les hommes pleurèrent. Les apôtres et les disciples de Notre-Seigneur fondirent en larmes, voyant ce corps sans vie, auquel notre Vie avoit pris chair humaine, afin de souffrir en elle pour nous tant de tourments. Ils se jetèrent par terre, baisèrent le corps saint, l'arrosèrent de leurs larmes, l'honorèrent et l'oignirent de parfums odoriférants et précieux, l'enveloppèrent en un beau linceul, chantèrent des hymnes de louanges au Seigneur, le parsemèrent de fleurs et de suaves odeurs, encore que celle qui sortoit du corps de la Vierge très-sacrée fût si grande qu'elle effaçoit toutes les autres odeurs. Plusieurs qui étoient affligés de diverses maladies furent guéris, et Dieu fit d'autres miracles en son enterrement, qui fut fait à Gethsémani. Puis, son âme se vint rejoindre avec son corps, et la très-sainte Vierge, en corps et en âme, monta aux cieux, avec une joie et un triomphe indicible, que l'on a nommé l'Assomption de Notre-Dame.

Le très-pur corps de la Vierge étant donc mis au sépulcre, les anges et les apôtres chantèrent incontinent les louanges de Notre-Seigneur et de sa Mère, et demeurèrent trois jours autour de son tombeau tout transportés en Dieu. Au bout de ce temps, l'apôtre saint Thomas arriva (car il ne s'étoit point trouvé au décès de la très-sainte Vierge) et requit très-instamment les autres apôtres, que le tombeau fût ouvert; afin qu'il y vît et honorât à son tour ce saint corps; puisqu'il n'avoit pas mérité de venir, et de s'en acquitter plus tôt. Dieu l'avoit ainsi permis, pour découvrir par cette occasion la gloire de la très-pure Vierge: car le tombeau ayant été ouvert, on n'y trouva plus le saint corps, mais le suaire dont il avoit été enveloppé: ce qui leur donna à connoître, qu'il étoit ressuscité.

Ils refermèrent le tombeau, d'où sortoit une odeur céleste, et s'en retournèrent à la ville extrêmement joyeux, tenant pour chose très-assurée, que la Reine des anges étoit déjà au ciel en corps et en âme, jouissant de la présence de son Fils.

La terre, ni les vers ne pouvoient, en effet, consumer ce très-pur corps de la glorieuse Vierge, parce qu'il étoit convenable que

comme l'arche vive du testament, elle fût exempte de corruption, le prophète royal David ayant dit d'elle : *Levez-vous, Seigneur, et entrez en votre repos, vous et l'arche que vous avez sanctifiée.* De sorte que bien que la mort l'avalât comme la baleine fit du prophète Jonas, elle ne la put digérer ni convertir en sa substance: et tout ainsi que les lions n'osèrent toucher au saint prophète Daniel, quoiqu'ils fussent affamés et le tinssent entre leurs pattes; de même les vers n'osèrent faire prise sur le corps de la bienheureuse Vierge.

Car si le baume empêche le corps de pourrir, son Fils, qui fut neuf mois en ses entrailles, qu'il remplit et pénétra de sa vertu divine, plus efficace que le baume et que toutes les drogues aromatiques, ne devoit-il pas préserver cette chair dont il s'étoit revêtu? Et puisque la chair du Fils étoit la chair de la Mère, Dieu n'ayant pas permis que le corps du Fils vît la corruption; il étoit convenable que le corps de la Mère en fût aussi exempt : car ce qui est dû au Fils par nature, est dû à la Mère par grâce. De là vient que saint Augustin dit ainsi : *Cette très-pure chair, dont le Fils de Dieu prit la sienne, comme je ne puis penser qu'elle ait été la pâture des vers, aussi ne l'oserai-je dire.*

Et il ajoute : *Si Dieu, au milieu des flammes, conserva non-seulement les corps de trois enfants dans la fournaise de Babylone, mais aussi leurs habits sans être brûlés, pourquoi ne fera-t-il pas à la Mère ce qu'il fit pour la robe d'autrui? Dieu la garda de tous péchés, la garda toujours Vierge, même après qu'elle fut mère : il la préserva de douleur lorsqu'elle enfanta, et lorsqu'elle trépassa, pourquoi n'eût-il pas aussi bien gardé son corps de corruption ; vu même que les corps de quelques saints ont eu ce privilége, et que plusieurs années ne les ont pu corrompre ni réduire en cendres, et que les priviléges accordés aux sujets ne peuvent être déniés à la Reine? D'ailleurs, si l'âme désire naturellement la compagnie de son corps, parce qu'elle est la forme qui lui donne la vie, et lorsqu'elle en est séparée, elle retient cette inclination de se rejoindre à lui ; et si l'âme de la très-sainte Vierge fut touchée de ce désir naturel, pourquoi est-ce que son Fils ne le lui eût pas aussi bien accordé qu'il lui octroie tous ses autres souhaits?*

Or il n'étoit pas seulement convenable, que le corps de la bienheureuse Vierge demeurât sans corruption; mais aussi qu'étant ravi avec son âme, il ressuscitât et montât au ciel, rempli de clarté et de gloire, pour l'éclairer et le réjouir de sa splendeur et de son incomparable beauté afin que le ciel empyrée fût orné de ces deux lumières, comme le ciel matériel du soleil et de la lune. Il étoit convenable qu'un homme Dieu et une femme Mère de Dieu, gouvernassent l'univers : Jesus-Christ comme Seigneur absolu et prince universel et chef de l'Eglise; et la glorieuse Vierge comme trésorière et dispensatrice, et le col du corps mystique duquel, comme par deux canaux dérivent toutes les grâces et les dons de Dieu sur ses membres.

C'étoit aussi afin que voyant non-seulement le corps de Notre-Seigneur ressuscité et monté aux cieux, lui qui étoit homme Dieu : mais encore celui de la sainte Vierge, qui étoit une simple créature, nous vivifions davantage notre foi, et réveillions notre espérance, sachant que nos corps à son exemple doivent ressusciter et monter aux cieux; que nous ne craignions pas de mortifier notre chair sur la terre, puisque c'est le moyen de l'exalter et de la revêtir de gloire.

Si Jésus-Christ dit, que *celui qui le servira, aura le même lieu que lui;* il étoit bien juste que celle qui l'avoit servi et assisté, non comme les autres, mais par une bien plus excellente manière, le vêtant de sa chair, le sustentant de son lait, l'élevant avec beaucoup de soin, l'accompagnant en ses fuites et en ses appréhensions, souffrant mille martyres, percée de douleur au pied de la croix, fût par une façon extraordinaire où étoit son Fils, et qu'elle régnât avec lui en corps et en âme, attendu que tout l'honneur de la Mère est l'honneur du Fils, et qu'on ne lui doit dénier aucun honneur qu'un tel Fils puisse donner à sa Mère.

Que si les saints qui ressuscitèrent avec notre Rédempteur ne moururent plus, mais montèrent au ciel en corps et en âme, avec lui, pour une plus grande gloire de leur libérateur; ce que plusieurs croient aussi de saint Jean l'Evangéliste, disant que probablement il est au ciel en corps et en âme, combien avons-nous

plus de sujet de croire cela de la très-sainte Vierge, puisqu'il se trouve en elle beaucoup plus de raisons de le lui avoir octroyé, quand bien même il n'auroit été accordé à pas un autre.

De plus, si son corps fût demeuré en terre, Notre-Seigneur n'eût pas permis que l'on eût ignoré où il seroit, ni qu'il eût été privé de l'honneur qui lui est si bien dû, et que les chrétiens portent aux reliques des autres saints; car on sait que plusieurs de leurs corps étant cachés et inconnus, Notre-Seigneur les a lui-même révélés, pour la consolation et la défense de son Église, et l'exaltation et la gloire de ses saints. Cette vérité ne souffre donc point de doute, mais on la peut tenir pour chose très-assurée, bien que l'Église ne l'ait pas déterminé, sinon en la recevant avec la fête qu'elle célèbre aujourd'hui sous le nom de l'Assomption de Notre-Dame, car elle est fondée sur la doctrine de plusieurs saints et grands docteurs, tant grecs que latins, anciens et modernes, sur la piété du peuple et sur la raison.

La sainte Ecriture ne raconte point la manière dont ressuscita le corps de la très-sainte Vierge, s'unissant de nouveau avec son âme déjà béatifiée, ni tout ce que nous en avons dit ici. Mais nous pouvons croire que trois jours après son glorieux trépas pour imiter en tout son Fils unique, qui fut trois jours dans le sépulcre, le même Fils s'en vint du ciel, suivi de plusieurs légions d'anges, et de l'âme de la même Vierge; il descendit au sépulcre, donna vie au corps mort, le réunit à cette âme glorieuse, le revêtant d'immortalité, et d'une clarté admirable; le douant des autres qualités qui appartiennent aux corps glorifiés, d'impassibilité, d'agilité, de subtilité, et de beauté; ce qui ne se peut dire ni comprendre par l'entendement humain.

Alors se commença une procession générale, et un indicible triomphe de la glorieuse Vierge, depuis le sépulcre jusqu'au plus haut du ciel, et jusqu'au trône de la très-sainte Trinité. Elle alloit appuyée sur son Bien-aimé, par la vertu duquel, et celle de son âme déjà bienheureuse, et de son corps glorieux, elle montoit rapidement en haut, sans avoir besoin de l'aide des anges pour être conduite et portée, encore que tous l'accompagnassent,

l'assistassent et la servissent. Le Fils la présenta au Père éternel, qui la reçut comme sa chère Épouse en son temple, et la couronna de gloire en qualité de Reine des créatures, et de souveraine Impératrice de l'univers.

Elle s'assit comme une autre Barsabée, mère de Salomon, sur un siége à côté de son fils, par-dessus de tous les chœurs et des hiérarchies des esprits célestes, et de tous les saints. Là ces divins courtisans la vinrent saluer, et faire hommage à leur Reine, admirant sa beauté, sa grâce et sa sainteté, se réjouissant qu'une pure créature fût si brillante, et revêtue du soleil de justice, et de son immense clarté, dont elle obscurcissoit tous les autres saints : elle étoit si élevée par-dessus eux, qu'à peine la pouvoient-ils voir, disant tout étonnés de cette si grande et nouvelle gloire : *Qui est celle qui monte du désert, pleine de gloire, appuyée sur son Bien-aimé ?*

D'autres, considérant la très-suave odeur de ses vertus, disoient : *Qui est cette belle, qui monte comme un subtile rayon de fumée de myrrhe et d'encens, et de toutes les poudres odoriférantes* (qui sont toutes les vertus)? D'autres admirant sa splendeur et sa beauté, disoient : *Qui est celle-là qui monte en haut comme l'aube du jour quant le soleil paroît, belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme les escadrons d'une bataille rangée ?*

Les Séraphins s'étonnoient en la voyant si ardente en l'amour de Notre-Seigneur, qu'elle les échauffoit eux-mêmes, et qu'ils étoient froids au prix d'elle. Les Chérubins l'admiroient, la considérant si remplie de lumière et de sagesse, qu'elle leur en faisoit leçon comme à des enfants ignorants. Les Trônes étoient ravis, contemplant en cette arche vive, la sainte Trinité assise beaucoup plus parfaitement qu'en eux. Que dirai-je des autres hiérarchies et chœurs, qui s'assemblèrent tous, l'adorèrent et lui offrirent leurs services et leur obéissance, la reconnoissant pour Mère de leur Seigneur, et leur Dame, aussi bien que de toutes les créatures, se réjouissant de l'avoir pour telle, puisqu'ils voyoient que par son moyen leurs siéges étoient remplis, et que par sa présence leur gloire étoit accrue, et ce palais royal embelli d'une nouvelle splendeur ?

Quant aux autres saints qui étoient déjà bien heureux, et qui avoient monté de la terre au ciel, il vaut mieux s'en taire, que d'en dire peu. Ils se réjouissoient encore plus que les anges, de voir cette Dame, qui étoit la porte par laquelle ils étoient montés au ciel, la médiatrice de leur salut, qui ayant été élue de Dieu Mère de son Fils unique, avoit mérité la gloire qu'elle possédoit, et d'être montée jusqu'où une pure créature le peut être au-dessous de Dieu. Ainsi le séraphique docteur saint Bonaventure dit-il: *C'est un admirable privilége de la gloire de Marie, que tout ce qui, après Dieu, est le plus beau, le plus doux, et le plus joyeux en la gloire des bienheureux, tout cela est de Marie, tout cela est en Marie, et tout cela leur vient par Marie.*

Les patriarches s'en réjouissoient voyant leur fille, dont le souvenir les consoloit lorsqu'ils étoient en leur exil, et l'espérance de laquelle les avoit maintenus en vie. Les prophètes tressailloient d'aise de voir devant leurs yeux celle que tant de siècles auparavant ils avoient vue en esprit, et celle-là si glorieuse qu'ils avoient annoncée par tant d'ombres et de figures. Les apôtres, les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges, et cette innombrable armée de saints la congratuloient de sa venue, de son triomphe et de sa gloire, avouant qu'elle lui étoit entièrement due, à cause de sa pureté extrême et de sa singulière sainteté, et que cette couronne répondoit justement à ses victoires, ce triomphe à ses combats, et cette gloire incomparable à la grâce immense dont Notre-Seigneur la prévint, et l'éleva pour une si grande dignité. Cette Dame fut reçue et conduite en cette manière à ce trône que Dieu lui avoit préparé de toute éternité.

Quelque dévot de la très-sainte Vierge désirera peut-être savoir à quel degré de gloire elle fut élevée en son assomption et en son couronnement. A quoi l'on peut répondre deux choses: l'une est avérée; l'autre, bien qu'elle ne le soit pas tant, est bien fondée en raison, et conforme au dire de plusieurs saints. Il est certain que la très-pure Vierge est élevée par-dessus tous les chœurs des anges, comme étant leur Reine, et qu'il n'y a aucun saint en la gloire qu'on lui puisse comparer, parce qu'elle les surpasse tous

en tout : cela est indubitable. D'autres passent bien plus avant et assurent que la bienheureuse Vierge seule a plus de gloire que tous les saints ensemble : de sorte que si toute leur gloire étoit accumulée en un monceau, et pouvoit être pesée en la balance contre la seule gloire de la très-sainte Vierge, celle-ci emporteroit de beaucoup l'autre.

Pour confirmer cette opinion probable, le dévot chapelain de Notre-Dame, saint Ildefonse, dit : *Tout ainsi que ce que fit la glorieuse Vierge est incomparable, et ce qu'elle reçut ineffable, de même la récompense de la gloire qu'elle mérita est incompréhensible.*

Saint Bernard assure que la gloire singulière dont elle jouit au ciel, est aussi grande qu'étoit la grâce qu'elle eut par-dessus tous sur la terre : et il ajoute : *Comme il n'y a lieu en la terre plus digne que le temple du sein virginal dans lequel Marie conçut le Fils de Dieu : aussi n'y a-t-il rien au ciel qui puisse s'égaler au trône royal sur lequel le Fils de Marie l'éleva à sa droite.* Et en un autre endroit : *La gloire de Marie,* dit-il, *ne se peut comprendre avec l'entendement, ni s'expliquer de paroles.* D'où vient que les princes de la cour céleste considérant une grande nouveauté, demandent avec admiration : *Quelle est celle-là qui monte du désert, remplie de joies et de délices souveraines ?*

André de Crète dit que la gloire de la très-sainte Vierge ne se peut comprendre, parce qu'elle est plus grande que celle de tous les autres saints, hors celle de Notre-Seigneur seul.

Pierre Damien proclame qu'entre les âmes des saints et les chœurs des anges, la bienheureuse Vierge est la plus éminente, qu'elle surpasse les mérites, les titres et les prérogatives de tous. Il ajoute : *Cette lumière inaccessible brille avec tant d'éclat qu'elle offusque la dignité des anges et des saints, qui sont comme n'étant point, et qui, au prix d'elle, ne peuvent ni ne doivent paroître.* Et en un autre lieu : *Regardez bien le plus haut Séraphin, et vous trouverez que le premier est moindre que la glorieuse Vierge, et qu'il n'y a que le souverain Ouvrier qui la surpasse en grandeur.*

La gloire qui lui fut donnée, lorsqu'elle sortit de cette vie, n'a ni commencement, ni fin ; en ce sens qu'elle ne sauroit être comprise.

Saint Jean Damascène, parlant de cette fête, dit qu'il y a une infinie distance entre la Mère et les serviteurs de Dieu. Saint Jean Chrysostôme ajoute que la Vierge est sans comparaison plus glorieuse que les Séraphins. Saint Ephrem, disciple et compagnon du grand saint Basile, qu'elle est plus glorieuse, sans entrer dans aucune comparaison, que tous les esprits de la milice céleste ; que c'est un très-excellent miracle du monde, une couronne de tous les saints, si brillante qu'elle est inaccessible. Saint Laurent Justinien dit que, non sans raison, quelque sorte d'honneur et de félicité qui se trouve en chacun des saints se rencontre ensemble avec beaucoup plus grande abondance en Marie.

Saint Anselme dit encore : *Cette pure sainteté et très-sainte pureté du sein de Marie, qui surpasse toute la pureté et la sainteté de toutes les créatures, mérita, par sa dignité incomparable, d'être restauratrice du monde perdu.*

Saint Bonaventure enseigne que la grandeur et la bonté de Dieu se fait mieux paroître en la seule Vierge qu'en toutes les autres créatures ; et que toutes ses perfections se trouvent assemblées d'une bien plus admirable manière en la Vierge seule, et il dit : *De même que la glorieuse Vierge Marie surpasse tous les saints en la grâce qu'elle eut en cette vie et en mérites : de même elle les devance tous en la gloire et en la récompense qui lui en a été donnée.*

Ce grand docteur de l'Église, saint Jérôme, dit que les autres saints ont eu une partie de la grâce, mais que toute la plénitude de la grâce fut communiquée à la bienheureuse Vierge, de laquelle le Saint-Esprit dit : *Mon siége et mon repos est en la plénitude des saints.* Ce que saint Bernard explique par ces paroles : *On dit que la demeure de la glorieuse Vierge est en la plénitude des saints, parce qu'elle fut si parfaite qu'il ne lui manqua rien de la plénitude et de la perfection de tous les saints.*

Les saints parlant de l'excellente gloire de la bienheureuse Vierge disent des choses semblables, lesquelles sont très-conformes aux autres priviléges qu'elle eut : car Dieu la choisit pour sa Mère, qui est la plus haute dignité où une créature puisse monter : c'est une dignité presque infinie, à laquelle on ne sauroit attribuer de

grâce ni de gloire, qui ne lui puisse convenir. Or si Dieu donne la grâce proportionnée à l'état et à l'office de chacun, l'état de la très-sainte Vierge étant si sublime, et quasi d'une infinie perfection, faut-il s'étonner si la grâce que Notre-Seigneur lui a donnée, surpasse la grâce et la gloire de tous les saints, puisque tout cela est dû à la dignité de Mère de Dieu? De là vient qu'Euthyme et André de Crète disent : *Si vous trouvons que la grâce divine ait fait des choses, en la bienheureuse Vierge, qui excèdent notre capacité, que personne ne s'en étonne, ayant égard au nouveau et ineffable mystère que Dieu a opéré en elle, lequel surpasse infiniment, et vole avec de grands avantages par-dessus tout ce qui est fini.*

Que si Notre-Seigneur a mieux aimé la très-sainte Vierge seule que toutes les créatures ensemble, l'ayant élevée à la plus haute dignité qui sauroit être, l'ayant faite Reine et Dame de toutes les grandeurs, qui révoquera en doute qu'il ne lui ait plus donné de grâces, et par conséquent une plus grande gloire qu'à toutes les créatures ? Car l'amour de Dieu n'est pas inutile ni superficiel comme celui des hommes : mais il fait plus de bien à ceux qu'il aime le plus ; et selon la mesure de son amour sa grâce s'étend , à laquelle correspond toujours un égal degré de gloire. Qui doute que l'on ne doive plus d'amour et d'honneur à sa Mère seule qu'à tous les serviteurs ensemble ; que celui qui aime plus Dieu est plus saint et plus aimé de Dieu ; et que la très-sainte Vierge n'ait plus aimé son très-cher Fils, que tous les saints ?

C'est pourquoi saint Bernardin de Sienne disoit que la très-sainte Vierge, en ce seul acte de foi et d'obéissance par laquelle elle donna son consentement à l'ange Gabriel, et se disposa pour être Mère de Dieu, mérita plus que tous les saints ensemble en toutes leurs oraisons et leurs bonnes œuvres. Saint Pierre Chrysologue ajoute que celui qui ne s'étonne pas de la grandeur de la Vierge bénie, et qui n'admire pas la beauté de son âme, ne sait pas combien Dieu est grand. Le ciel s'ébranle, les anges tremblent, toutes les créatures ne peuvent soutenir la majesté de Dieu : et une jeune fille le reçoit de telle manière en ses entrailles, le loge, le traite si bien qu'elle donne la paix à la terre, la gloire au ciel, le salut aux per-

dus, la vie aux morts, l'amitié aux hommes et aux anges, et à Dieu même l'union et la consanguinité avec la chair. Et saint Bernard dit, non sans raison : *Madame, toutes les créatures jettent les yeux sur vous, parce qu'en vous, et par vous, et de vous, la pieuse main du Tout-Puissant répara tout ce qu'il avoit créé au monde.*

Ainsi parlent les saints. Non seulement la très-sainte Vierge a en soi cette gloire ; mais comme un fleuve abondant qui sort de sa source, elle arrose, rafraîchit toute la cité de Dieu ; et, par des inondations souveraines, elle augmente les joies et les contentements de tous les esprits de la cour céleste, comme dit saint Bernard.

La glorieuse Vierge monta aujourd'hui au ciel : c'est bien sans doute qu'elle accrût de beaucoup la joie des souverains citoyens, puisque c'est celle dont la voix fit tressaillir autrefois ceux qui étoient enfermés dans les entrailles de leurs mères. Que si l'âme d'un enfant qui n'étoit pas encore né fut aise d'entendre parler Marie, combien pensez-vous que fut grande la joie de toute la cour céleste, lorsqu'elle mérita d'ouïr sa voix, de la voir et de jouir de sa bienheureuse présence ?

Encore qu'il soit vrai que tous ceux qui entrent au ciel causent par leur venue une nouvelle réjouissance aux bienheureux, néanmoins, cette joie est plus grande ou plus petite, selon le degré de la gloire qui est donnée à chacun. Or puisque la Vierge glorieuse fut exaltée par-dessus toutes les créatures, avec cet honneur qu'une si grande Mère méritoit, et cette gloire qu'un tel Fils lui devoit donner : qui pourroit exprimer l'allégresse et la fête de ce jour en toute cette cour céleste, sinon en disant ce que le même saint Bernard ajoute : *Qui racontera la génération de Jésus-Christ, et l'Assomption de Marie ?* De là l'on peut bien voir comme il est difficile de déclarer l'Assomption et la gloire de la Vierge, puisque ce saint, à ce propos, la compare, en quelque façon, à la génération de Jésus-Christ.

Mais une des raisons que nous avons déjà touchées, du passage de la très-sainte Vierge de cette vie temporelle à l'éternelle, est celle que dit l'Église en une oraison : *Afin que d'une grande confiance elle intercède pour nous :* nous ne l'avons pas expliquée, la réser-

vant en ce lieu, où nous désirons faire entendre à chacun l'appui que nous avons en la très-sainte Vierge, et la grande efficace de son intercession. L'Église ne veut pas dire, que si la Vierge bénie étoit en terre, elle n'intercéderoit pas pour nous, et qu'elle ne seroit pas notre avocate, mais que pour l'être avec une grande confiance de notre part, elle est montée aux cieux; et afin que nous sachions qu'elle voit maintenant en Dieu toutes nos nécessités, elle entend nos clameurs et nos prières, elle compatit à nos misères, et les présente comme une mère à son fils, nous envoyant du ciel toutes sortes de biens. Aussi saint Bernard disoit-il: *Le fleuve de délices baigne maintenant la cité de Dieu, d'une si impétueuse abondance, que nous sentons sur la terre la rosée qui en provient.*

Notre Reine est allée devant nous, et a été reçue avec tant de gloire, que les serviteurs suivent hardiment leur maîtresse, et chantent à haute voix : *Tirez-nous après vous, afin que nous courions après l'odeur de vos parfums.* Notre pèlerinage a envoyé devant nous une avocate, laquelle comme Mère du Juge, et Mère de miséricorde maniera doucement et à notre profit les affaires de notre salut.

Celle-là est vêtue du soleil, qui a revêtu Dieu de sa chair. Elle porte sur son chef une couronne de douze étoiles, qui sont les douze principaux privilèges de la très-sainte Vierge; et tient la lune sous les pieds, qui est la sainte Eglise; elle domine toutes les choses créées et tout ce qui est sous le ciel sujet à croître et à diminuer ou à changer, comme font toutes les choses de la terre, pour nous faire entendre qu'elles sont toutes à la disposition de cette Reine, et que nous devons recourir à elle en nos travaux et en nos nécessités, de peur qu'étant foibles et fragiles, comme nous sommes, elles ne nous entraînent en leurs précipices.

C'est la trésorière et la dispensatrice de tous les dons de Dieu. C'est le col, par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est le chef, influe aux membres de son Église tout le sentiment et le mouvement spirituel dont elle est sustentée. C'est le tronc par lequel la racine donne vie aux branches, produit les feuilles, les

fleurs, le fruit et toute la beauté de l'arbre. Elle est comme l'arche qui réunit et contient en soi toute l'abondance des eaux vives de la grâce, puis après les départ aux autres par des tuyaux, plus ou moins selon leur capacité et la disposition divine. C'est pourquoi saint Bonaventure dit fort justement : *Cela n'est pas surprenant, si toute la plénitude de la grâce est ramassée en Marie, puisqu'une si abondante grâce est dérivée d'elle sur tous les autres. Par cette porte d'Ezéchiel le Verbe éternel entra en la terre, et par elle nous autres qui sommes de terre entrons au ciel.*

Celui qui l'a choisie pour Mère, qui l'a enrichie d'une si grande grâce, et qui l'a ennoblie d'une gloire infinie, l'a établie présidente et patronne de l'univers, et toutes les affaires qu'il expédie passent par ses mains. De sorte que tous les courtisans du ciel, les hommes de la terre, les âmes du purgatoire, l'enfer même, la connoissent pour leur Dame, s'humilient devant elle, et se prosternent à ses pieds. Il n'y a aucun état en l'Eglise de Dieu qui ne soit en sa protection. Le zèle et la charité des apôtres, la force et la constance des martyrs, la sagesse et la lumière des docteurs, l'humilité et la patience des confesseurs, la charité et la pureté de celles qui se sont consacrées à Dieu, tout l'ornement, la grâce et la gloire de l'Eglise catholique, est le fruit et l'ouvrage de son intercession. Particulièrement les Ordres religieux, qui sont comme des escadrons rangés en l'armée de Dieu, et ceux qui décorent et défendent son Église, sont sous l'ombre de ses ailes ; aussi les fondateurs de ces religions ont-ils été fort dévots à la bienheureuse Vierge, par le moyen de laquelle ils ont obtenu de Notre-Seigneur une si grande grâce pour eux et pour leurs enfants.

Mais que dirai-je du gouvernement et de la conservation des royaumes, des batailles et des victoires des chrétiens, de l'administration de la justice des juges, de la pureté des vierges, de la chasteté conjugale des époux, de l'honnêteté des veuves, de la bonne vie des justes, de la conversion et des larmes des pécheurs ? Qui est-ce qui n'a pas succombé en la tentation, sinon celui que la bienheureuse Vierge en a préservé ? Qui s'est relevé étant tombé,

si elle ne lui a tendu la main? Qui l'a jamais invoquée, qui n'ait trouvé remède à ses nécessités? Au travail, en la pauvreté, en la maladie, en l'infamie, en la prison, en quelque sorte de peine, d'ennui et d'abandon que ce soit; en la mer, en la terre et aux abîmes, elle est notre refuge, notre consolation et notre remède. De là vient que saint Germain, archevêque de Constantinople, parle en ces termes à la glorieuse Vierge: *Personne n'est sauvé que par vous, ô très-sainte Vierge! Personne n'est exempt du mal que par vous, ô Vierge très-pure! Personne ne reçoit des dons de Dieu, si ce n'est par vos mains, ô Vierge très-chaste! Dieu ne fait miséricorde à personne que par vous, ô Vierge très-honnête!*

Qui a tant de soin du genre humain, excepté votre Fils, que vous? De qui sommes nous aussi bien défendus en nos tribulations? Qui nous assiste et délivre si promptement des tentations qui nous accablent et persécutent? Qui intercède comme vous par ses pieuses prières pour les pécheurs? Qui les excuse, leur obtient le pardon, et les délivre des peines que leurs péchés méritent? C'est pourquoi celui qui est affligé a recours à vous, celui qui se sent opprimé d'angoisses, et combattu des vagues furieuses de cette mer orageuse, vous regarde comme son nord, et la brillante étoile qui conduit au port. Tout ce qui est vôtre, Vierge très-heureuse, est admirable, surnaturel, immense, et excède notre capacité: de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si nous ne pouvons comprendre vos grâces et vos faveurs.

Bien que la très-sainte Vierge soit toujours prompte et disposée à nous secourir et à écouter nos prières en nos travaux et en nos nécessités, néanmoins, c'est principalement au temps de la plus grande nécessité, et à notre plus grand besoin, à savoir à l'heure de la mort, et de notre agonie, lorsque le flambeau de notre vie et le temps de mériter tire à sa fin, et que la foiblesse du corps, le trouble de l'âme, les vexations des démons qui l'environnent de toutes parts, comme des lions affamés, sont causes que nous avons un plus grand besoin de la protection de cette Vierge très-sacrée. Et elle assiste sans doute à l'article de la mort ceux qui se sont recommandés à elle, et l'ont mérité en leur vie: ou qui s'étant au-

paravant oubliés, s'en souviennent alors, et pleins de regrets se jettent dans le sein de sa piété. Voilà pourquoi à la fin de l'*Ave Maria*, l'Eglise ajoute ces mots : *Priez pour nous maintenant, et à l'heure de notre mort.* Et saint Ephrem, parlant de la très-sainte Vierge, dit : *Soyez toujours avec moi, ô Vierge miséricordieuse! aidez-moi en cette présente vie, et gardez mon âme à l'instant de la mort, éloignant de moi la triste vue des démons, et me délivrez, au jour du jugement épouvantable, de cette horrible sentence de la condamnation éternelle.*

Plusieurs auteurs grecs et latins ont écrit de l'Assomption de Notre-Dame, saint Jean Damascène, André de Crète, Métaphraste, Nicéphore, saint Bernard, Absalon, abbé, saint Pierre Damien, Honoré d'Autun, Guerric, abbé de Saint-Ignace, saint Laurent Justinien, et d'autres dont le cardinal Baronius fait mention. Saint Damascène et Nicéphore rapportent la relation que Juvénal, patriarche de Jérusalem, fit à l'empereur Marcien, et à l'impératrice Pulchérie, sa femme ; lesquels ayant fait bâtir une magnifique église en l'honneur de la très-sainte Vierge, désirèrent y faire apporter son saint corps, pour servir d'ornement et de rempart à cette ville et à tout leur empire : mais ayant communiqué leur dessein au patriarche Juvénal, il leur répondit que l'on savoit par tradition vraie et ancienne, que le corps de la très-sainte Vierge étoit ressuscité.

Nicéphore Calixte dit que la fête de l'Assomption de Notre-Dame fut instituée du temps de l'empereur Maurice, et qu'il commanda qu'elle fût célébrée; non pas que l'empereur établ t la fête, mais parce qu'ayant été auparavant instituée par la sainte Eglise, il la fit publier et célébrer en Orient, où il commandoit. Aussi saint Bernard écrivant aux chanoines de Lyon dit qu'il avoit reçu cette solennité de l'Eglise. Le pape saint Grégoire en fait mention, et lui met une préface particulière en son Sacramentaire. Le pape Nicolas Ier, parlant des jeûnes que l'Église romaine gardoit anciennement, y met la vigile de cette fête : par où l'on voit qu'elle est fort ancienne.

On la célébroit dès ce temps-là avec beaucoup de solennité, par-

ticulièrement dans Rome, et Notre-Seigneur y contribuoit par des miracles qu'il y faisoit. Car le vénérable Pierre de Cluny, homme très-grave, et contemporain de saint Bernard, dit que les Romains avoient coutume de présenter à la très-sainte Vierge, la vigile de son Assomption, de gros cierges qu'ils allumoient à l'heure de Vêpres, et qui demeuroient allumés jusqu'au lendemain après la grand'messe; néanmoins, quand on les repesoit, on trouvoit qu'ils pesoient autant qu'avant qu'ils fussent allumés, sans qu'ils eussent en rien diminué : pour nous donner à connoître que tout ce qui est employé au service de cette très-sainte Vierge, est agréable à Dieu, et n'est pas perdu ni consommé.

Le sépulcre de la bienheureuse Vierge fut vénéré au bourg de Gethsémani en la vallée de Josaphat, jusqu'à ce que, du temps de Vespasien et de Titus, Jérusalem fut détruite, et la Judée toute ruinée : de sorte que les fidèles en perdirent la mémoire, et on ne savoit plus où il étoit : tellement que saint Jérôme décrivant plusieurs sépultures des patriarches et des prophètes qui étoient de son temps en la Palestine, et que sainte Paule visita dévotement, ne fait aucune mention du sépulcre de la très-sainte Vierge, comme de chose qui étoit pour lors inconnue. Toutefois il fut depuis découvert par la permission divine ; et Burcard, qui le vit, dit qu'il étoit si couvert de ruines des autres édifices, qu'il y falloit descendre par soixante marches. Bède écrit que de son temps on le montroit vide, et aujourd'hui encore on le montre en ces lieux saints taillé dans une roche, ainsi que le rapportent les pèlerins qui viennent de Jérusalem.

LA VIE DE SAINT ÉTIENNE,

ROI DE HONGRIE, CONFESSEUR.

AN 1034.

Jean XX, pape. — Conrad, empereur.
Henri Ier, roi.

La Hongrie a retenu le nom des Huns, qui la conquirent et y habitèrent, entre lesquels il y eut un prince et vaillant capitaine nommé Geise, homme sévère à ses sujets, néanmoins libéral et doux aux étrangers, principalement aux chrétiens, avec lesquels il s'apprivoisa étant encore païen; il leur donna entrée en son duché de Hongrie, commandant qu'ils fussent bien logés, et que les prêtres et les religieux fussent chéris plus que les autres : bref, après les avoir ouïs, il reconnut son aveuglement et reçut la lumière évangélique, embrassant la foi de Jésus-Christ. Aussitôt qu'il fut baptisé il voulut communiquer à ses sujets la grâce qu'il avoit obtenue, ayant dessein de dompter les rebelles, encourager les obéissants, faire instituer en Hongrie des évêques et des prêtres, et défricher la vigne de Notre-Seigneur, qui étoit remplie d'épines.

Une nuit qu'il pensoit à cela, il vit un bel enfant qui lui dit : *La paix soit avec vous, élu de Jésus-Christ; quittez ce souci, car vous ne ferez pas ce que vous pensez, et Dieu ne se veut pas servir de vous en cela, à cause que vous avez les mains sanglantes : vous aurez un fils qui sera roi, du nombre de ceux que Dieu a choisis pour régner éternellement : et par le conseil divin, il exécutera vos desseins. Vous n'avez autre chose à faire qu'à recevoir honorablement un saint homme que Notre-Seigneur vous envoie pour son ambassadeur, et lui obéir en tout ce qu'il vous commandera.*

Après avoir dit cela il disparut, et Geise fut bien content de la promesse de ce fils, qui devoit lui succéder; mais il demeura fort surpris, ne sachant qui étoit cet ambassadeur que Dieu lui devoit envoyer. Comme il étoit en cette pensée, on l'avertit que saint Albert, évêque de Bohême, le venoit visiter : alors il reconnut que c'étoit l'ambassadeur qui venoit vers lui de la part du ciel; de sorte qu'il alla au-devant de lui, et le reçut de bon cœur, se remettant à lui de tout ce qu'il voudroit commander. Le saint évêque, par sa vie, par sa doctrine et par sa prédication divine, convertit la plupart de ces peuples, qui étoient naturellement idolâtres et barbares.

La femme de Geise étant enceinte, saint Étienne premier martyr, lui apparut en habit de lévite; il l'assura qu'elle accoucheroit d'un fils qui seroit le premier roi de cette province, et que l'on nommeroit Étienne. L'enfant naquit à Strigovie, fut baptisé par saint Albert, et nommé Étienne, suivant la révélation; il fut nourri là, et instruit en la grammaire. Depuis, son père appela les principaux seigneurs de sa cour, auxquels il fit prêter serment et reconnoitre son fils Étienne pour leur prince naturel et légitime. Son père décéda l'an 997, dans le même temps que saint Albert, qui étoit allé prêcher l'Évangile en Prusse, obtint la couronne du martyre.

Saint Étienne, étant monté sur le trône après la mort de son père, s'étudia à gagner le cœur de son peuple, et à le retirer des ténèbres de l'idolâtrie, où il croupissoit, pour embrasser la doctrine de Notre-Seigneur. Bien qu'il fût jeune, il savoit néanmoins prudemment conduire les affaires à cette fin. Et comme les mystères de la religion ne vont pas avec le bruit des armes, il rechercha premièrement la paix avec tous ses voisins, afin que rien ne le pût divertir du dessein qu'il avoit pour l'avancement de la religion.

Mais le diable, qui pénétra ses saintes intentions, suscita les Hongrois à se révolter contre lui. Ils firent un corps d'armée, tinrent et ravagèrent la campagne, mettant tout leur pays à feu et à sang. Ils assiégèrent la ville de Vesprin, tant parce que Étienne y alloit souvent, qu'à cause qu'ils pensoient que cette place leur donneroit de la facilité pour s'emparer des autres.

Étienne ne perdit pas courage en voyant cette révolte de ses sujets, mais se confiant en Dieu par l'intercession de saint Martin et de saint Georges, ses patrons, il leur livra la bataille, les vainquit, et dissipa leur armée. Après avoir reçu cette singulière victoire de la main de Dieu, il lui consacra toutes les dépouilles des ennemis, et fit bâtir un monastère qu'il nomma Saint-Martin, parce que ce saint étoit natif de Hongrie, et que le roi avoit porté sa bannière en la bataille; d'autant que c'étoit le même endroit où saint Martin faisoit oraison étant en Hongrie. Il dota ce couvent de plusieurs beaux revenus.

Cette rébellion étant apaisée, il voulut poursuivre son entreprise, et s'aider de gens doctes et fidèles. Il avertit plusieurs prêtres, abbés et religieux, de l'intention qu'il avoit d'extirper l'idolâtrie de son peuple, et d'y jeter la semence du ciel; afin que ceux qui étoient touchés du zèle de la gloire de Dieu, sussent qu'il leur prêteroit faveur, assurance et support. Plusieurs saints personnages vinrent de divers lieux, ils firent un grand fruit par leurs exemples et par leurs prédications, civilisant cette nation farouche par les saints préceptes de l'Évangile. Ils y bâtirent des monastères, et quelques-uns d'entre eux acquirent la couronne du martyre.

Ainsi saint Étienne plantoit et cultivoit notre sainte religion, honorant ceux qui l'embrassoient volontiers, et domptant ceux qui lui résistoient. Il divisa sa province en dix évêchés, dont le principal étoit en l'église de Strigovie. Puis, afin d'informer le Pape de ce qu'il avoit fait, et de le confirmer par son autorité et par sa bénédiction, il envoya un saint homme à Rome nommé Anastase, qui étoit évêque de Coloctz, pour supplier aussi Sa Sainteté de lui donner le titre de roi, afin d'achever avec plus de majesté ce qu'il avoit commencé pour l'honneur de Dieu, et pour l'utilité de son peuple.

Anastase arriva à Rome au même temps que le duc de Pologne Micislas s'étoit converti à la foi de Jésus-Christ, et avoit envoyé des ambassadeurs aussi à Rome pour obtenir du Pape le titre de roi de Pologne. Sa Sainteté avoit résolu de le lui accorder, et d

lui envoyer une riche couronne avec sa bénédiction : mais la nuit suivante, un ange lui apparut qui l'avertit qu'on lui enverroit le lendemain de nouveaux ambassadeurs pour recevoir sa bénédiction, et la couronne que demandoit le duc leur seigneur, auxquels il donneroit celle qui étoit déjà faite, parce qu'il l'avoit bien méritée.

Anastase eut le lendemain audience et proposa son ambassade au Pape, en disant que le duc Étienne, son seigneur, avoit réduit plusieurs nations sous son obéissance, ou plutôt à celle de Jésus-Christ. Le Pape fut fort joyeux de ces bonnes nouvelles, voyant amplifier la gloire de Notre-Seigneur, qui avoit choisi ce prince pour être apôtre des Hongrois; il accorda bénignement à Anastase ce dont il le requit, lui donnant la couronne royale, et une croix qu'il envoyoit à Étienne pour la faire porter devant soi comme un homme apostolique, qui avoit réduit cette nation barbare sous le joug de Jésus-Christ; il lui donna aussi pouvoir de fonder des églises, d'instituer des évêchés ; bref, d'ordonner tout ce qui concerneroit le service divin et le salut des âmes.

Ainsi le roi Étienne, ayant reçu l'ambassadeur Anastase fort honorablement avec tout le clergé et les seigneurs de sa cour, fut sacré et couronné roi de Hongrie, avec l'allégresse de tout le peuple. Ce saint roi ne s'enorgueillit point de cette nouvelle dignité : au contraire, la tenant de la main du Roi du ciel, qui donne et ôte les royaumes comme il lui plait, il en fit présent à l'Église romaine. De plus, il résolut de s'employer à l'avenir au service de Dieu : et, pour y vaquer plus continuellement, il établit la paix avec tous ses voisins, et la confirma par son mariage avec Gisèle, sœur de l'empereur Henri, qu'il épousa par l'avis des évêques, des prélats et des seigneurs de son royaume.

C'étoit une princesse extrêmement pieuse, qui fonda une église à Vesprin, qu'elle enrichit de revenus et de beaux ornements, à l'imitation de son mari, qui avoit royalement doté les églises et évêchés qu'il avoit institués, pour donner moyen aux chanoines de vivre honnêtement, obéissant à leurs évêques; et aux religieux faisant profession d'une vie austère et parfaite, de s'acquitter de leurs vœux.

Ce saint roi portoit une spéciale affection à la glorieuse Vierge Marie, ayant mis sa couronne sous sa protection : c'est pourquoi il fit bâtir à Albe, capitale du royaume de Hongrie, une très-magnifique église, qu'il orna de présents et de pierres précieuses d'une inestimable valeur. Il ne se contenta pas d'avoir gravé tant de marques de sa piété en son royaume, il la fit passer jusqu'aux pays étrangers : car il fonda dans Jérusalem un monastère de religieux qu'il renta de bons revenus. Il fit construire à Rome un collége de douze chanoines sous le nom de Saint-Étienne, et un hôpital pour les pèlerins de Hongrie. Il fit aussi bâtir une église à Constantinople, qu'il pourvut de tout ce qui étoit nécessaire au service de Dieu.

Sur ces fondements de piété, vraie preuve de l'amour et de la révérence qu'il portoit à Dieu, il édifia sa miséricorde envers les pauvres, qu'il chérissoit comme s'il eût vu en chacun d'eux Jésus-Christ. Il n'en rebutoit pas un, leur donnant tout ce qu'il pouvoit. La nuit il leur lavoit les pieds, et leur faisoit l'aumône lui-même. Il sortoit un soir tout seul avec une bourse pleine d'argent, pour le distribuer aux pauvres, lesquels, ne reconnoissant pas le roi (Dieu l'ayant ainsi permis pour sa plus grande gloire), à cause qu'il ne leur donnoit pas tout ce qu'ils lui demandoient, lui arrachèrent la barbe, et le maltraitèrent, ce dont il fut si content, qu'il en remercia la Vierge Marie, en lui disant : *Voyez, Reine du ciel, comme vos soldats ont honoré celui que vous avez fait roi.* Cela fut cause qu'il résolut de donner toujours à celui qui lui demanderoit pour l'amour de Dieu, et d'épuiser ses trésors, pour enrichir les pauvres. Notre-Seigneur récompensa cette libéralité par une nouvelle faveur qu'il lui fit, lui donnant la grâce de guérir tous les malades, auxquels il envoyoit pour toute médecine un peu de pain, ou de fruit, ou de fleurs odoriférantes, leur commandant de se lever, et ils étoient aussitôt guéris.

Il employoit les jours à donner audience, à consulter, et à faire les dépêches de son royaume, et les nuits en oraison et en contemplation, versant des ruisseaux de larmes en la présence de Dieu. Ses actions étoient graves et sévères; on ne le voyoit jamais

rire, étant toujours si retiré en soi, qu'il sembloit voir des yeux du corps ce Seigneur qu'il contemploit des yeux de l'âme : et comme s'il eût été prêt à lui rendre compte de toutes les actions de sa vie. Il avoit sans cesse Jésus-Christ en la bouche, au cœur et en ses œuvres.

Il avoit aussi le don de prophétie. Il s'éveilla une nuit et envoya un courrier en diligence avertir les habitants de la campagne de se retirer promptement dans les villes et les fortes places, à cause de l'incursion qui se devoit faire des Perses, ennemis capitaux des Hongrois et des chrétiens. Le courrier n'étoit presque pas arrivé qu'ils entrèrent dans les pays, brûlant et ruinant tout; mais le peuple s'étoit déjà retiré.

L'empereur Henri, beau-frère et bon ami d'Étienne, étant décédé, Conrad, qui lui succéda, envoya une puissante armée en Hongrie. Le saint roi Étienne assembla ses gens pour lui résister; ayant premièrement recours à la très-sainte Vierge, comme à son principal refuge, la suppliant de conserver son peuple, et de ne le punir pas pour les fautes de son roi. Il alla au-devant des ennemis; et ce fut une chose merveilleuse que le lendemain matin l'empereur contremanda ses capitaines, qui retournèrent sans rien faire.

La renommée de ses vertus étoit si grande, que plusieurs venoient des provinces éloignées pour voir et connoître un roi qui ne vivoit pas comme les autres, mais en homme céleste. Il y vint entre autres environ soixante Bèses des principaux de leur pays, chargés de trésors; lesquels, à l'entrée du royaume, tombèrent entre les mains des voleurs, qui les dépouillèrent de leurs richesses, et les laissèrent à demi morts sur la place. Ils continuèrent leur chemin du mieux qu'ils purent, et racontèrent au roi la rencontre qu'ils avoient faite : il les consola, et les traita magnifiquement, faisant pendre ces voleurs sur les confins du royaume, pour donner un sûr accès à ceux qui le viendroient trouver.

Le royaume de Hongrie florissoit par la sainteté du prince, par sa justice et par son bon gouvernement ; Dieu le bénissoit à cause des mérites de son serviteur, qu'il purifia par les tribulations qu'il lui envoya en ce monde. Il fut persécuté trois ans d'une fâcheuse

maladie, après avoir perdu tous ses enfants jeunes, excepté le prince Émeric, qui étoit le plaisir du roi, tant parce qu'il étoit unique, qu'à cause de ses excellentes vertus, pour lesquelles l'Église catholique et romaine l'a mis au nombre des saints. Le roi avoit toujours les yeux sur cet héritier; il le recommandoit jour et nuit à Dieu et à la glorieuse Vierge Marie, afin qu'elle lui fit la grâce d'achever et d'établir les affaires de la religion chrétienne qu'il avoit commencées. Il ne mettoit autour de lui que des personnes pieuses, doctes et prudentes, pour l'instruire. Il lui dressa lui-même une instruction, pour qu'il sût comment il se devoit gouverner après son décès. Il lui disoit premièrement qu'il eût toujours Dieu devant les yeux, l'aimant et le révérant par-dessus toutes choses; qu'il maintînt la religion catholique, défendant les églises, honorant les prélats et les ecclésiastiques, administrant la justice; qu'il se rendît plus aimable à ses sujets que terrible; qu'il fût bénin et libéral aux pauvres et à ceux de basse condition; qu'il ne fît rien d'importance sans conseil; qu'il caressât les étrangers; bref, qu'il embrassât toutes les vertus, et les demandât à Dieu en ses prières ordinaires, afin de les obtenir : car sans lui les royaumes ne se peuvent bien conduire ni conserver.

Toutes les diligences du roi Étienne ne purent allonger les jours de son cher fils, Dieu l'appela en la fleur de son jeune âge : le roi et le royaume eurent une grande tristesse, d'avoir perdu un prince d'une si belle espérance, n'y ayant plus d'enfants qui lui pût succéder : mais le roi étoit si saint et si vertueux, qu'il soumit sa volonté à celle de Dieu, et le remercia de ce qu'il avoit appelé son fils à la gloire éternelle. Il fit de grandes aumônes aux églises, aux monastères et aux pauvres pour l'âme de son fils, afin qu'il plût à Dieu de lui donner un successeur qui fût pour le bien et le profit du royaume.

Quelque temps après, le roi tomba malade d'une fièvre lente, qui l'abattit si fort, qu'il ne se pouvoit plus soutenir. Les méchants prirent de là occasion de se venger des traitements qu'ils avoient reçus du roi, et quatre palatins conspirèrent de le tuer. Le plus téméraire d'entre eux entra sur le soir, avant que l'on eût allumé

les flambeaux dans la chambre du roi, l'épée nue sous son manteau pour exécuter son pernicieux dessein : mais Dieu, qui préserve les siens, permit qu'en entrant dans la chambre il laissa choir son épée. Le roi, entendant du bruit, demanda : *Qui est-là?* Alors ce misérable tout éperdu se jeta aux pieds du roi, et lui confessa ce qu'il vouloit exécuter, le suppliant de lui pardonner sa faute; ce que le roi lui accorda de bon cœur, ayant fait aussitôt prendre ses complices, qu'il condamna à la mort.

La maladie augmentant toujours, le roi reconnut que Dieu le vouloit retirer de cette vallée de misères, pour l'introduire en un royaume plus glorieux. Il rendit l'âme à Dieu son créateur, le 15 d'août, qu'il avoit souhaité instamment être le jour de son décès. L'on ouït une musique céleste sur son tombeau, et son corps rendit une odeur surnaturelle. Il fut inhumé au milieu de l'église de Notre-Dame d'Albe-Royale, qu'il avoit fait bâtir, et demeura quarante-cinq ans dans un tombeau de marbre blanc, où Notre-Seigneur fit de grands miracles, guérissant ceux qui venoient de toutes parts implorer sa faveur pour être délivrés des maux qu'ils souffroient.

Du temps de Ladislas, roi de Hongrie, le Pape fit transférer son corps, ayant ordonné à cette fin un jeûne de trois jours, qui fut accompagné de grandes aumônes. Notre-Seigneur renouvela en cette translation, qui fut le 20 d'août, ses rares merveilles, guérissant plusieurs malades incurables, entre autres un paralytique âgé de douze ans, un enfant de sept ans né contrefait, et la comtesse Mathilde, qui avoit supporté trois ans une douleur intérieure et excessive. Il ressuscita un mort. Son corps étoit tout mouillé d'une eau détrempée dans de l'huile comme du baume. Quoiqu'il fût réduit en poudre, l'on trouva sa main entière avec un anneau au doigt, qu'un ange donna à garder à un religieux nommé Mercure, enveloppée dans un riche drap, lui commandant de conserver ce trésor jusqu'en son temps. Notre-Seigneur voulant signifier qu'il n'étoit pas raisonnable que cette main, qui avoit été si libérale aux pauvres, fût corrompue.

La vie de saint Etienne, roi de Hongrie, a été écrite par Colman VIII, roi des Hongrois, et par l'évêque Chartreux. Surius la rap-

porte en son quatrième tome. Le saint roi mourut l'an 1034, le 15 d'août, et fut transféré le 20 du même mois. Le cardinal Baronius en ses Annotations, et au dixième tome de ses Annales, et les auteurs de l'histoire de Hongrie parlent de lui.

LA VIE DE SAINT STANISLAS KOSTKA,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Stanislas naquit au royaume de Pologne, l'an 1550, en un château de ses parents appelé Rostcovo. Son père avoit nom Jean Kostka, et sa mère Marguerite Keysçan, gens illustres et des principaux du royaume, mais d'autant plus grands, qu'ils se maintinrent en la religion catholique. Ils eurent plusieurs enfants, entre autres notre Stanislas, qui, ayant louablement passé son enfance, fut envoyé par son père, à l'âge de treize ans, avec un autre sien frère aîné, à Vienne en Autriche, où l'empereur Maximilien résidoit alors, pour étudier les bonnes lettres au collége des Jésuites.

Stanislas étudia si soigneusement, avec son bel esprit, qu'il surpassoit tous ses compagnons, qui l'aimoient à cause de sa douceur et de sa modestie. Tous les matins, avant que d'entrer en classe, il alloit faire oraison à l'église de la Compagnie, et de même le soir, en sortant de ses leçons. Il fuyoit les mauvaises compagnies comme des serpents, les conversations libertines, et tout ce qui n'avoit point l'odeur de la dévotion. Il aimoit le silence, et pesoit ce qu'il vouloit dire; sa modestie étoit joyeuse, et sa joie modeste et affable. Il conversoit volontiers avec les simples et les sincères; il étoit plein de compassion, et secouroit de tout son pouvoir ceux qui avoient besoin. C'étoit toujours le premier levé; il ne se contentoit pas d'ouïr une messe par jour : aux fêtes, il en entendoit tant qu'il pouvoit.

Il étoit mal habillé, et presque tout nu, quelque froid qu'il fît (l'hiver est rude en ces quartiers); il ne portoit point de gants, et ne vouloit être suivi d'aucun serviteur, que quand son frère ou son maître l'avoient commandé. Toutes les oraisons et les déclamations qu'il composoit pour s'exercer à l'éloquence, étoient communément des grandeurs et des louanges de la très-glorieuse Vierge, à laquelle il étoit fort dévot : il disoit tous les jours son chapelet.

Il s'employoit de bon cœur à l'oraison, non-seulement de jour, mais aussi la nuit, se levant du lit pour prier quand ses compagnons dormoient, accompagnant son oraison de plusieurs actes d'humilité et de mortification; parfois, sans qu'on s'en aperçût, il balayoit la chambre de son frère, jeûnoit plusieurs jours en cachette, et châtioit sa chair virginale de rudes disciplines; et bien que son frère le blâmât souvent de le voir ainsi retiré, il ne s'en soucioit pas, ayant les yeux fixés sur Dieu, auquel seul il s'étudioit de complaire.

Stanislas étant ainsi bien occupé et disposé, Notre-Seigneur l'embrasa davantage de son amour, et l'inspira d'entrer dans la Compagnie de Jésus, ce dont il fit vœu, encore qu'il ne découvrît sa résolution qu'à son confesseur, six mois après l'avoir prise. En ce temps il fut assailli d'une dangereuse maladie, au commencement de laquelle, comme il étoit en sa chambre, le diable lui apparut sous la forme d'un gros chien noir et épouvantable, qui le prit trois fois à la gorge pour l'étrangler. Mais il se recommanda fermement à Dieu, par la faveur duquel il le chassa avec le signe de la croix, en sorte qu'il ne parut plus.

La maladie le réduisit à l'extrémité, les médecins l'abandonnèrent, et le jeune homme se sentit fort affligé, non tant de la mort qu'il avoit devant les yeux, qu'à cause qu'il désiroit communier, et ne savoit comment le faire, attendu que l'hôte où il logeot lui et son frère étoient hérétiques. Il se recommanda à Notre-Seigneur et à la bienheureuse vierge sainte Barbe, qui est la patronne des écoliers du collége de Vienne, où il étudioit, parce qu'il avoit lu en sa vie que tous ceux qui se recommandent à elle ne meurent

point sans sacrements. Avant cela, le jour de sainte Barbe, qui est le 4 de décembre, après la confession et la communion, il l'avoit suppliée d'obtenir cette grâce de Notre-Seigneur, qu'il ne partît point de cette vie sans recevoir les sacrements de l'Église, et aussitôt qu'il se vit en péril de mort, il l'en conjura de nouveau et plus instamment.

Notre-Seigneur l'exauça, et étant une nuit réveillé et fort fatigué de l'agonie de la mort, il vit entrer en sa chambre la bienheureuse sainte Barbe, accompagnée de deux anges revêtus d'une splendeur céleste, qui apportoient en grande révérence le très-saint Sacrement, des mains de laquelle il le reçut. Son gouverneur s'y trouva présent ; il se nommoit Jean Bilinsay, et fut depuis chanoine de Plossa. Stanislas l'avertit de faire une profonde révérence au très-saint Sacrement, que la glorieuse sainte Barbe lui apportoit.

Après cette grande faveur, il en reçut une singulière, non moins merveilleuse, parce qu'étant accablé de son mal, et à l'extrémité de la vie, la très- sainte Vierge Marie lui apparut avec l'Enfant Jésus entre ses bras, et lui dit qu'il entrât en la Compagnie. La divine Mère disparut, et Stanislas, aidé de cette faveur céleste, commença à aller mieux et à guérir, ce dont les médecins qui l'avoient traité s'étonnèrent, comme d'une chose contraire aux règles de la médecine.

Le bienheureux Stanislas manifesta ces deux admirables faveurs peu de jours avant son décès à un de ses compagnons, novice appelé Etienne-Auguste, et au Père Emmanuel Sa ; encore qu'après l'avoir dit comme sans y penser, il en demeurât confus, les larmes aux yeux : cela s'est su de ces deux témoins.

Aussitôt qu'il fut revenu en santé, se souvenant du vœu qu'il avoit fait d'entrer en la Compagnie, et de ce que la très-glorieuse Vierge Marie lui avoit commandé durant sa maladie, il se hâta de l'accomplir. Il dit un jour à son frère, qui le traitoit d'une manière qui l'obligeoit de se retirer d'avec lui, qu'il en avertiroit ses parents ; et son frère lui répondit en colère, qu'il s'en allât à la malheure où il voudroit. Stanislas, bien content, prit cette occasion, comme venue du ciel : il s'habilla pauvrement, se confessa et com-

munia, se recommandant à Dieu et à sa très-sainte Mère, et s'achemina à pied de Vienne à Augsbourg, pour trouver le Père Canisius, alors provincial de la Haute-Allemagne.

Quand Paul ne trouva plus son frère Stanislas, il s'affligea fort, reconnoissant que son courroux et son mauvais traitement l'avoient chassé du logis : et ayant appris la résolution et le chemin qu'il avoit pris, le frère, le gouverneur, un serviteur, et l'hôte coururent après en carrosse, et l'atteignirent dans un champ. Mais il plut à Notre-Seigneur qu'il les reconnut, et eux ne le reconnurent pas en cet habit, en passant auprès de lui. Et quoique les chevaux fussent frais, ils ne purent jamais avancer, de sorte que le cocher fut contraint de s'en retourner; ce qui consola Stanislas, et le délivra de ce péril.

En poursuivant son chemin, il entra un matin dans une église de village, qui sembloit être des catholiques, où il désiroit recevoir le très-saint Sacrement : mais il aperçut à son grand regret que c'étoit un temple des hérétiques. Alors il eut recours à Notre-Seigneur et le supplia à chaudes larmes de ne le priver pas de la nourriture de son âme, qu'il souhaitoit si fort. Notre-Seigneur l'exauça, et, comme un Père plein de bonté, il voulut favoriser la dévotion de son fils, en lui envoyant un ange d'une admirable beauté, qui lui donna de sa main la sainte Communion, comme il avoit fait une autre fois durant sa maladie. Avec cette aide céleste, Stanislas trouva le Père Canisius, qui le reçut fort charitablement, et peu après l'envoya à Rome, avec deux autres compagnons. Là, ayant atteint le dix-huitième an de son âge, il fut reçu par le bienheureux Père Borgia, général de la Compagnie, le 28 octobre, fête de saint Simon et saint Jude, l'an mil cinq cent soixante-sept.

Etant au noviciat, il commença de jouir à son aise du contentement qu'il avoit tant désiré. Il pensoit n'avoir plus de père qu'au ciel, ni de mère que la très-sainte Vierge. Il regardoit tous les autres novices comme des saints, afin d'imiter leurs vertus. Il étoit humble, et bien fondé en la connoissance de soi-même, et au désir d'être humilié pour l'amour de Notre-Seigneur : il le témoignoit en son pauvre habit, et à faire de bon cœur les plus pénibles char-

ges de la maison, encore qu'il fût jeune et délicat, se rangeant toujours au dernier lieu, et reconnoissant que ses confrères étoient plus que lui.

Etant à Vienne avant que d'entrer en la Compagnie, il s'étoit fort exercé en l'oraison, où il s'adonnoit tellement, que par la continuation et l'attention, le cœur lui manqua : de sorte qu'il fut nécessaire d'user de plusieurs remèdes pour le faire revenir à lui : et cela lui facilita l'exercice de l'oraison, lorsqu'il fut au noviciat. Il y employoit toutes les heures du jour où il n'étoit point occupé, et la plupart de la nuit. Par ce long exercice et cette coutume de prier attentivement, il avoit acquis un si particulier don de Notre-Seigneur, que son maître et son confesseur attestèrent qu'il n'avoit aucune distraction d'esprit en l'oraison, ayant entièrement assujetti l'imagination à sa volonté.

Au temps marqué pour l'oraison, plusieurs des novices tâchoient de se mettre en un lieu où ils pussent voir Stanislas : car ils se composoient en le regardant, et se recueilloient intérieurement avec plus d'attention et d'union à Dieu ; ils s'adressoient à lui en leurs travaux et en leurs tentations, et se recommandoient à ses prières, par le moyen desquelles ils obtenoient le remède et le repos de Notre-Seigneur. Un Frère étant une fois fort persécuté de certaine tentation contre un supérieur, il la communiqua à Stanislas, qui servoit pour lors à la cuisine, et le pria de demander à Dieu qu'il en eût la victoire. Stanislas entra aussitôt dans l'église, où il obtint la délivrance de la tentation du Frère.

Il avoit le don des larmes, qu'il répandoit abondamment avec une merveilleuse suavité. Notre-Seigneur l'illustroit de sa lumière céleste, et lui donnoit une telle connoissance des choses spirituelles, que chacun s'étonnoit de voir tant de prudence, de discrétion et de spiritualité en un si jeune novice.

Mais que dirai-je de cette singulière et cordiale dévotion qu'il portoit à la Reine des anges, ressentant des douceurs extraordinaires autant de fois qu'il pensoit à elle de jour et de nuit, la saluant souvent, parlant toujours de ses vertus et de ses grandeurs, et faisant d'heure à autre d'amoureux entretiens avec elle. Cette

dévotion de Stanislas étoit si notoire parmi les novices, que pour lui faire plaisir, quand ils étoient avec lui, ils entamoient le propos des louanges et des priviléges de la Vierge Marie : et à son occasion le maitre des novices ordonna qu'à l'heure du lever tous les novices s'agenouillassent vers l'église de Sainte-Marie-Majeure saluant la très-sainte Vierge, en lui demandant la bénédiction; et que l'on fit de même tous les soirs après l'examen de conscience, en la suppliant de protéger et de favoriser ceux qui désiroient entrer dans la Compagnie.

Cette dévotion qu'il portoit à la très-sainte Vierge, lui fit désirer de mourir la vigile de sa glorieuse Assomption : ce qu'il prédit.

Ses autres rares et singulières vertus découloient de l'âme de ce bienheureux novice, comme d'une source inépuisable de la libéralité divine, par l'aide de la très-sainte Vierge. Son obéissance étoit si entière, si ponctuelle et si parfaite, qu'il ne trouva jamais de répugnance à quelque chose qu'on lui commandât. Que dirai-je de sa mansuétude, de son affabilité, de sa modestie et de son silence; de cette rigoureuse et austère mortification, dont il affligeoit son corps par jeûnes, disciplines et cilices, comme s'il eût été un grand pécheur? Il est certain, au rapport des confesseurs qui reçurent sa confession générale, qu'il n'avoit jamais péché mortellement, et que souvent, en ses confessions ordinaires, ils n'y trouvoient aucune matière d'absolution.

Stanislas brillant de tant de rayons de vertus, et ayant cheminé à si grands pas en peu de jours de son noviciat, étoit consumé de l'amour divin, et du désir d'honorer la très-sainte Vierge dans le ciel; il la supplia donc de l'attirer à sa patrie, pour jouir de sa glorieuse vue : ce que Notre-Seigneur lui octroya. La vigile de saint Laurent (ce saint du mois lui étoit échu au sort) il commença à penser à son martyre, avec un fervent souhait de l'imiter, et d'être brûlé des vives flammes de l'amour de Notre-Seigneur. Tous les novices étant assemblés ce jour-là, il leur demanda comment on pourroit brûler pour Jésus-Christ, à l'imitation de saint Laurent. Chacun en ayant dit son avis, il répondit qu'il vouloit faire quelques mortifications à la gloire du saint, et par son moyen écrire à

la Vierge sa mère, afin de la supplier affectueusement de le retirer bientôt de cet exil, pour se trouver présent au ciel à la fête de sa glorieuse Assomption.

En cette intention, la vigile de saint Laurent, il prit la discipline en plein réfectoire, à genoux, dit sa coulpe, baisa les pieds de tous, mangea à terre, ayant mendié sa vie, suivant l'usage de la Compagnie; et de là s'en alla servir à la cuisine, où, par l'occasion du feu qu'il y vit, il médita le tourment de saint Laurent sur le gril : ce qu'il fit avec une telle véhémence et attention, qu'il s'évanouit, et il fallut le porter au lit. La fièvre le prit là-dessus, et quoi que du commencement elle fût légère, et que les médecins n'en fissent pas d'état, il dit au Père Recteur, que sans doute il en mourroit la vigile de l'Assomption.

Il déchut fort ce jour-là, et, sachant que l'heure de son décès s'approchoit, il pria qu'on le laissât mourir sur la terre. Il lui prit un grand flux de sang, avec une sueur froide; et ayant reçu les sacrements de Confession, le Viatique, et l'Onction très-doucement, il leva les yeux au ciel et fut quelque temps sans parler, ravi en Dieu, jusqu'à ce que le Père Recteur lui demandât, s'il étoit résigné entre les mains de Notre-Seigneur, et préparé à sortir de cette vie, quand il lui plairoit. Alors il répondit joyeusement : *Mon Dieu, mon cœur est prêt;* puis s'étant réconcilié, et ayant reçu amoureusement ceux qui le venoient visiter, caressant une image de Notre-Dame, qu'il avoit durant sa vie devant les yeux, il dit quelques oraisons propres du temps, et fit un colloque en latin avec un crucifix, lequel n'étoit point tiré des livres, mais du plus profond de son cœur. Il remercia infiniment Notre-Seigneur de tous les bienfaits et de toutes les miséricordes, tant générales que particulières, qu'il avoit reçues de lui, le priant de lui pardonner ses péchés, et de recevoir son âme en paix, en ses très-saintes mains; en disant cela il baisoit les plaies du côté, puis celles du chef de son crucifix.

Il fit chanter les litanies des Saints, qui lui étoient tombées pendant les mois qu'il avoit demeuré en la Compagnie, pour les supplier de lui être secourables en ce passage. La très-sainte Vierge lui apparut, accompagnée de plusieurs autres vierges, auxquelles il parla

quelque temps : puis, avec un doux silence, il rendit son âme à son Créateur, sur les neuf heures du soir, le quatorzième d'août 1568, le dix-neuvième de son âge, le dixième mois de son noviciat.

Son corps demeura si beau, son teint si vermeil, ses yeux si clairs, que l'on eût dit qu'il étoit encore en vie. On remarqua durant sa maladie qu'il avoit toujours les yeux clos, encore qu'il fût éveillé, et quand il les ouvroit, il les levoit au ciel, avec un visage riant, comme s'il eût vu des choses qui lui étoient agréables. Il fut enterré en l'église de Saint-André, où est la maison des novices : ce fut le premier de la Compagnie que l'on y enterra. Beaucoup de peuple lui vint baiser les pieds : ce qui donna lieu au docteur Toledo, qui fut depuis cardinal, de dire : *C'est une grande merveille, qu'un jeune novice Polonois mort, excite la ville de Rome à le voir, et à le révérer comme un saint.*

L'opinion de la sainteté de Stanislas s'accrut par le livre de sa vie, qui fut imprimé deux ans après sa mort à Rome, en langue italienne. Elle fut aussi publiée en Pologne en latin, où elle courut tant, que plusieurs qui la lurent, furent excités d'entrer en la Compagnie : de sorte que l'on commença à peindre l'image de Stanislas en Pologne avec le nom de saint. Le roi même le mit en son palais au rang des saints. Comme on porta en une ville de Galice quelques reliques de ce bienheureux novice, elles furent reçues avec une procession solennelle, chacun les baisant par dévotion.

L'an 1602, Clément VIII, qui avoit été légat en Pologne, octroya deux brefs : en l'un il qualifioit Stanislas de bienheureux, en l'autre il concédoit dix ans et dix quarantaines d'Indulgences à ceux qui visiteroient, le jour de son décès, certaine chapelle qui lui avoit été dédiée en son pays. Son corps est fort révéré à Rome, et l'an 1605, le quatorzième d'août qu'il décéda, Paul V, ayant lu le sommaire de sa vie et de ses miracles, permit de mettre son image en public près de son tombeau, avec une lampe ardente, et les *ex-voto* des miracles que Notre-Seigneur a opérés par lui. Enfin il a été canonisé par Benoit XIII. En Pologne, on éleva des autels richement parés avec des reliques et des images du bienheureux Stanislas, et on envoya plusieurs riches dons pour orner son tombeau ; l'autel

qu'il a dans Rome, est aussi visité et révéré tous les jours avec une particulière dévotion, à cause des grands miracles que Notre-Seigneur fait continuellement par son intercession en divers lieux.

Quelques-uns de ses dévots ont senti, en le priant, une odeur céleste qui sort de son tombeau; il a été ouvert longtemps après sa mort, et le corps fut trouvé entier et sans aucune corruption.

Les miracles que Notre-Seigneur a faits jusqu'à présent par ce sien serviteur, sont en très-grand nombre. En la province de Russie, il y avoit un prêtre grièvement malade. Stanislas lui apparut avec deux autres saints, et lui dit qu'ils se verroient bientôt ensemble en paradis; le prêtre, qui lui étoit fort dévot, en fut consolé, et décéda bientôt après.

Il y avoit un démoniaque à Rome cruellement tourmenté des esprits malins, dont il fut délivré par les mérites de Stanislas. Une dame de France étoit devenue impotente, par le moyen de quelque poison qu'on lui avoit donné; elle se fit porter à l'église, suppliant Notre-Seigneur de la délivrer par les mérites de saint Stanislas. Elle fut guérie à l'instant, et se leva de sa chaise devant beaucoup de gens qui étoient dans l'église, marchant, au grand étonnement de toute l'assistance, et surtout des médecins qui la tenoient incurable.

D'autres femmes ont été secourues en leur travail : des personnes malades de fièvres continues ou quartes, de battements de cœur, d'enflure de tout le corps, du mal des yeux, ayant des bras rompus et d'autres infirmités presque abandonnées, ont recouvré leur santé en se recommandant à saint Stanislas, en buvant un peu de vin où avoit trempé un de ses os, ou avec une dent, une parcelle de son cercueil, ou toute autre de ses reliques.

Il arriva à Rome, l'an 1602, qu'un gentilhomme Polonois, ayant la fièvre continue, et quasi-phthisique, pria un prêtre d'intercéder le bienheureux Stanislas pour lui : et, plein de confiance, il commanda à la fièvre, par les mérites du bienheureux Stanislas, de quitter le malade. Dieu l'effectua ainsi, et le Polonois fut guéri.

Voilà pourquoi son tombeau est fort fréquenté à Rome : de façon qu'il y a des jours que l'on ne peut fermer l'église de Saint-André

où il est, avec tant de richesses et d'ornements, qu'au livre des *Remarques de Rome*, l'auteur parlant de l'église de Saint-André, à Montecavallo, son tombeau y est mis pour une chose insigne.

Il étoit de moyenne taille, avoit les cheveux noirs, le teint blanc et vermeil, le visage plein, les yeux riants; il étoit d'un bel aspect et d'une singulière modestie, qui montroit assez sa pureté virginale, excitant ceux qui le regardoient à la dévotion et à la chasteté.

La vie de saint Stanislas a été tirée de ce que ses maîtres de noviciat et ses confesseurs en ont dit, et de ce qui a été écrit de lui après sa mort, principalement des enquêtes qui ont été faites en Italie, en France, en Flandre, en Bohême, en Pologne et en Espagne, par les évêques et les gens de qualité.

A Soissons en France, saint Arnoul, évêque et confesseur. — Il sortoit de la noble famille des comtes de Louvain, seigneurs de Namur et de plusieurs autres pays; son père s'appeloit Fulbert. Sa mère l'avoit surnommé Christophe, par suite d'une révélation divine. Il fut élevé dans les armes, où sa force et sa valeur le rendirent recommandable, et lui acquirent le surnom de Fort. Après avoir longtemps combattu pour la terre, il résolut de combattre enfin pour le ciel, de sorte que feignant de venir à la cour du roi Philippe à Soissons, il prit l'habit de religieux en l'abbaye de Saint-Médard, qui étoit proche de cette ville. Ses vertus y attirèrent un grand nombre de moines. Son austérité étoit admirable; il demeura trois ans et demi dans une fosse qu'il creusa auprès du monastère, n'ayant d'autre toit que le ciel, ne parlant à personne, toujours en prières et en pleurs, ne vivant que de pain d'orge, mais petitement et peu souvent, supportant avec patience la pluie et les autres injures du temps. Cependant l'abbé Renaud étant venu à mourir, il fut élu à sa place, et établi de force dans le gouvernement du monastère. Il le quitta pour reprendre ses austé-

rités; mais il en fut encore tiré malgré lui, pour être évêque de Soissons, en l'an 1080. Après sept années d'une prélature admirable, il mourut à Aldembourg, où le Pape l'avoit envoyé pour pacifier quelques troubles. Depuis, sa sainteté fut reconnue par les miracles qui se faisoient continuellement à son tombeau, et il fut levé de terre en 1121.

A Rome, sur la voie Appienne, saint Tharsice, acolyte, qui, portant le sacrement du corps de Jésus-Christ, fut rencontré par les païens, qui lui demandèrent ce qu'il portoit. Mais comme il ne jugea pas convenable de livrer un bien si précieux à des impies, il fut maltraité par eux de coups de bâton et de coups de pierre, jusqu'au point qu'il en mourut. Ces sacriléges investigateurs, le corps du saint étant abattu, ne trouvèrent rien du sacrement de l'Eucharistie, ni dans ses mains ni dans ses habits. Les chrétiens recueillirent le corps du saint martyr, et l'enterrèrent honorablement dans le cimetière de Calixte.

A Tagaste en Afrique, saint Alype, évêque, qui, d'abord disciple de saint Augustin, ensuite son compagnon dans sa conversion, son collègue dans la charge pastorale, son courageux collaborateur dans ses combats contre les hérétiques, fut enfin participant avec lui de la gloire céleste.



SEIZIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Roch, confesseur. — Saint Simplicien, archevêque de Milan. — Saint Hyacinthe, de l'Ordre de Saint-Dominique.

Saint Tite, diacre et martyr; saint Diomède, martyr; plusieurs saints martyrs de Nicée; saint Ambroise de Férentino, martyr; saint Eleuthère, évêque d'Auxerre; saint Arsace; sainte Sérène, femme de l'empereur Dioclétien; translation de saint Arnoul.

LA VIE DE SAINT ROCH,

CONFESSEUR.

AN 201.

Jean XXII, pape. — Louis de Bavière, empereur.
Philippe VI, roi.

Saint Roch, confesseur, étoit natif de Montpellier en Languedoc, de parents nobles, riches, et seigneurs de la ville. Son père avoit nom Jean, et sa mère Libère. On dit qu'il apporta du sein de sa mère une croix rouge sur son corps. Dès son enfance, il montra une grande inclination à la vertu : car à l'âge de douze ans il commença à mater son corps par des jeûnes et des pénitences, domptant ses appétits et ses sentiments.

Ses parents étant décédés, il vendit tout ce qu'il put des grands biens qu'il avoit, et en donna l'argent aux pauvres, prenant l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François. Il laissa le gouvernement de sa seigneurie à un sien oncle, quittant sa patrie, sa maison, ses parents et ses amis, et s'en alla en Italie, habillé en pauvre pèlerin, pour visiter les saints lieux de Rome. Étant arrivé à Aquapen-

dente, il y trouva plusieurs personnes frappées de la peste. Il s'en alla tout droit à l'hôpital, et se mit avec l'administrateur, nommé Vincent, pour servir les pauvres, faisant le signe de la croix sur les pestes et sur les charbons, dont ils furent tous guéris.

Il en fit autant à Rome, à Césène, à Plaisance et aux autres villes d'Italie, où il guérit avec le signe de la croix plusieurs de ceux qui étoient frappés de la peste, de quoi ceux qui le voyoient étoient tout étonnés, et ceux qui recevoient guérison ne le pouvoient assez remercier. Néanmoins, de peur qu'il ne se glorifiât des merveilles que Dieu opéroit par lui, pour accroître sa couronne par la patience, et lui faire avoir compassion de son prochain, par ce qu'il souffriroit en lui-même, Notre-Seigneur l'avertit qu'il seroit attaqué d'une grosse fièvre chaude, et permit aussi qu'il fût frappé d'une flèche au travers de la cuisse. Il supporta ce mal avec une joie et une patience admirables; et étant guéri, il prit la résolution de retourner en son pays, au même état qu'il en étoit sorti. Par les chemins, il fut atteint d'une nouvelle maladie, et, se trouvant seul dans les bois, il se coucha sous un arbre, inconnu aux hommes, mais chéri et consolé de Dieu, lequel, pour montrer qu'il n'abandonne jamais les siens, fit que le chien d'un gentilhomme voisin lui portoit tous les jours du pain de la table de son maître, suffisamment pour le nourrir.

Enfin il retourna dans la ville de Montpellier, qu'il trouva en combustion, et toute la province en armes. Le peuple, qui vit le saint en cet habit, le prit pour un espion : il fut mis en prison, sans que son oncle le reconnût; aussi ne se fit-il pas connoître à lui, se laissant outrager de ses propres sujets, et étant bien aise d'endurer beaucoup pour Notre-Seigneur. Il demeura cinq ans en cette prison avec une admirable constance, au bout desquels il fut frappé de la peste : et, sentant approcher la fin de son pèlerinage, il s'arma des saints sacrements de l'Église, et se prépara à la mort. Avant que de rendre l'esprit à Dieu, il le supplia instamment que tous ceux qui seroient frappés de cette contagion, mais qui l'invoqueroient et le prendroient pour intercesseur, en fussent guéris et délivrés.

Le saint mourut l'an de Notre-Seigneur 1327, âgé de trente-deux ans. Après sa mort, on trouva un écriteau sur son corps, qui contenoit ces mots : *Ceux qui seront frappés de la peste, et imploreront la faveur de saint Roch, seront guéris.* Cela fit connoître à son oncle, qui étoit celui qu'il avoit si longtemps tenu prisonnier, et traité en espion. Il fit enlever son corps saint avec un extrême regret, et le fit solennellement enterrer dans l'église. Depuis ce temps, le peuple lui a toujours porté une grande dévotion, comme à un saint, l'invoquant en toutes les tribulations, spécialement dans les maladies contagieuses de la peste. Son oncle lui fit bâtir une belle église, où Dieu a fait de grands miracles par l'intercession et les mérites de ce grand saint, les maladies pestilentielles cessant aussitôt qu'on l'avoit réclamé.

Entre les bienfaits que l'on recevoit de saint Roch, la dévotion du peuple s'augmenta encore davantage par ce qui advint en la ville de Constance, l'an 1414, lorsque le concile y étoit assemblé : tout le pays étant infecté d'une dangeureuse contagion, on fit une procession solennelle au saint, en laquelle l'on portoit son image; et aussitôt la maladie cessa. En plusieurs autres lieux, on a expérimenté cette faveur du saint, et l'efficace de son intercession devant Notre-Seigneur pour apaiser son ire, et conserver les villes et les villages.

Son corps fut transporté en la ville de Venise, l'an 1485; il y fut reçu avec une solennité incroyable, et on y bâtit une église en son nom. Son corps saint est à présent honoré avec une grande dévotion de tous ceux de la ville.

Le Martyrologe Romain fait mention de saint Roch le 16 d'août. Sa vie a été écrite par François Diède, Pierre Pine, Claude de Rouë, Pierre des Noëls, Albert Crance, en l'histoire des Saxons, et Zacharie Lipeloo, Chartreux, en l'abrégé qu'il fait des *Vies des Saints* de Surius. La dévotion et le commun consentement des nations lui a bâti en divers lieux des oratoires et des ermitages, des chapelles et des églises magnifiques.

LA VIE DE SAINT SIMPLICIEN,

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

AN 400.

Saint Anastase Ier, pape. — Honorius, empereur.

Saint Simplicien naquit en un bourg d'Italie, appelé Bétuate, de gens d'honneur. Son père se nommoit Louis et sa mère Senedruge. Ils l'envoyèrent bien jeune à Rome, où il fut baptisé et fit ses études, apprenant beaucoup en peu de temps, et se rendit parfait en ses mœurs. Il étoit lent à parler, prompt à ouïr, discret, modeste, sage et chaste. Il étoit fort parcimonieux pour lui, et libéral aux pauvres. Il s'adonnoit à l'oraison et à la lecture, et son cœur brûloit de l'amour de Dieu et du prochain. Ses vertus l'élevèrent à Rome au sacerdoce; les personnes de qualité en faisoient état comme d'un homme de Dieu. Saint Simplicien excelloit principalement en quatre choses dignes d'une louange immortelle.

La première, qu'étant à Rome, il fit amitié avec Victorin, Africain, qui enseignoit la rhétorique à la noblesse romaine, et avoit mérité par sa science que sa statue fût mise sur la place de Trajan. Victorin, étant idolâtre et grand défenseur des dieux romains, se convertit à la foi de Jésus-Christ par la conversation et la familiarité qu'il eut avec saint Simplicien. Ce fut une victoire que toute la ville de Rome admira; et saint Augustin en parle en beaux termes, au second chapitre du huitième livre de ses *Confessions*.

Ce Victorin lisoit, au rapport de saint Simplicien, la sainte Écriture, étudiant soigneusement les livres des chrétiens, et il disoit en secret à Simplicien, son ami : *Je vous donne avis que je*

suis chrétien. Simplicien lui répondit : *Je n'en croirai rien jusqu'à ce que je vous voie en l'Église de Jésus-Christ.* Ensuite il raconte comment Victorin fut baptisé et fit publiquement profession de sa foi ; il ajoute que lorsqu'il monta au pupitre, où il la devoit faire, tous ceux qui le connoissoient commencèrent à le regarder et à l'appeler par son nom, le voulant congratuler et lui témoigner leur joie. Saint Augustin dit aussi que Victorin étoit en grande réputation, et que son cœur ressembloit à une tour inexpugnable, à un rocher élevé, où le diable tenoit fort ; que sa langue étoit un trait pénétrant dont il avoit percé plusieurs ; aussi l'Église se devoit-elle réjouir et lui applaudir de le voir réduit désormais sous le joug de Jésus-Christ et à son obéissance. Voilà la première victoire de saint Simplicien.

La seconde est que Notre-Seigneur ayant élu saint Ambroise pour archevêque de Milan, lorsqu'il étoit encore séculier et préfet de la province, l'érigeant tout à coup en cette dignité sublime, qui le rendoit maître en son Église avant qu'il en eût été disciple ; le Pape saint Damase, voulant aider saint Ambroise aux cérémonies et aux usages de l'Église romaine, lui envoya saint Simplicien pour l'assister. Saint Ambroise le reçut et le tint pour son conducteur, ainsi que dit saint Augustin en ces termes : *J'allai voir Simplicien, qui étoit père spirituel de l'évêque Ambroise en la grâce que vous lui communiquâtes, et qui l'aimoit comme son père.*

Mais la modestie de saint Simplicien étoit telle, que connoissant la grandeur de saint Ambroise, et que son degré d'évêque surpassoit le sien de prêtre, il contrefaisoit le disciple pour lui faire sa leçon, l'interrogeant sur plusieurs questions difficiles, comme son maître : à quoi saint Ambroise répondit, ainsi qu'il est écrit en son épître deuxième : *Pourquoi doutez-vous et me faites-vous ces demandes, après avoir couru tout le monde pour acquérir la foi et la connoissance divine, après avoir consumé votre âge jour et nuit à la lecture, et pénétré par votre bel esprit les choses les moins intelligibles, vous qui êtes accoutumé de montrer combien les livres de la philosophie sont éloignés du chemin de la vérité?* N'est-ce donc pas une louange excellente à saint Simplicien d'avoir été précepteur

de celui que l'Église reconnoit pour l'un de ses quatre docteurs, qui le révéroit à cause de ses belles qualités, et parce que saint Damase le lui avoit envoyé de Rome.

Si les deux premiers points que nous avons remarqués en saint Simplicien sont considérables, le troisième ne l'est pas moins : il est même plus glorieux, à cause du grand profit que toute l'Église en reçut. Ce fut la conversion du grand Père saint Augustin, à laquelle saint Simplicien contribua beaucoup. Car saint Augustin étant à Milan, imbu des erreurs des manichéens, opiniâtre et rebelle à la vérité chrétienne, il écoutoit cependant les sermons de saint Ambroise, prenant plaisir à son éloquence et aux beaux discours, puis aux raisons et aux sentences. Cela le fit douter de la vérité de sa secte, et s'attacher à la foi, qu'il prit peu à peu en honneur, s'affectionnant aux mystères et aux sacrements de la loi évangélique : mais il ne laissoit pas d'être toujours enclin aux plaisirs de la vie temporelle, appréhendant d'entrer au sentier étroit de la vie éternelle.

Tandis qu'il flottoit en cette angoisse, il dit lui-même que Dieu l'inspira d'aller trouver Simplicien, qui lui sembloit être un fidèle serviteur de Dieu, parce que sa grâce reluisoit fort en lui. Il avoit aussi ouï dire qu'il l'avoit servi dévotement dès son enfance; de manière qu'étant déja vieux, et ayant passé son âge en l'étude de la vertu, il avoit l'expérience de plusieurs choses et savoit beaucoup. C'est pourquoi il désiroit lui découvrir les inquiétudes de son cœur et conférer avec lui de ses peines, afin que, voyant la disposition de son âme, il lui conseillât ce qu'il devoit faire pour servir Dieu.

Saint Augustin ayant donc discouru avec saint Simplicien des détours où il s'étoit égaré, et des troubles de son cœur, il demeura fort apaisé par sa conférence et par sa communion, se confirmant de plus en plus en sa bonne résolution, et s'embrasant en l'amour de Jésus-Christ et de la perfection. De là vient que saint Augustin, en quelques endroits de ses œuvres, parle fort honorablement de saint Simplicien, et l'appelle le père spirituel de son âme.

Saint Simplicien ayant donc fait des choses si utiles et si néces-

saires à l'Église, et vivant avec un merveilleux exemple de sainteté dans un monastère qui étoit dans un faubourg de Milan, saint Ambroise tomba malade, et étant à l'agonie, ses clercs et ses diacres, qui étoient hors de sa chambre, discourant entre eux qui succéderoit à ce saint prélat, nommèrent tout bas Simplicien : néanmoins saint Ambroise, l'entendant de son lit, dit : *Il sera bon, quoiqu'il soit vieux.* Ce qui fut comme une prédiction de saint Ambroise que Simplicien lui succéderoit. C'est la quatrième prérogative de saint Simplicien d'avoir été ainsi nommé par saint Ambroise pour son successeur.

Tout le clergé et le peuple l'élurent pour leur évêque et leur supérieur. Encore qu'il fût bien avancé en âge il travailloit comme un jeune homme, continuant les glorieux desseins de saint Ambroise, résistant aux hérétiques, encourageant les catholiques, secourant les veuves, recueillant les orphelins, nourrissant les pauvres, rachetant les captifs, servant d'abri et de refuge à tous les affligés. Le saint ne fut que quatre ans évêque, car le cardinal Baronius met son décès l'an de Notre-Seigneur 400. Saint Ambroise mourut le 4 d'avril 397, tellement qu'il n'y a pas même quatre ans entiers.

Pierre Gallois, protonotaire apostolique, a écrit la vie de saint Simplicien, ainsi qu'il l'a pu recueillir des anciennes archives de l'église de Milan. Le Martyrologe Romain en fait mention le 16 d'août, et Paulin en la vie de saint Ambroise. Le troisième concile de Carthage, chap. 48, et saint Augustin, en quelques chapitres du huitième livre de ses *Confessions*, en parlent également. Le même saint Ambroise lui écrivit quelques épîtres, et saint Vigile, évêque de Trente et martyr, un livre des martyrs. Grenade met saint Simplicien en son *Catalogue des hommes illustres*, et dit qu'étant prêtre il excita par ses lettres saint Augustin à s'appliquer à l'étude et à l'exposition de l'Écriture sainte, et que, faisant l'office de disciple à interroger, il enseignoit son maître.

LA VIE DE SAINT HYACINTHE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE, CONFESSEUR.

AN 1257.

Alexandre IV, pape. — Henri VI, empereur.
Saint Louis, roi.

Le bienheureux saint Hyacinthe, le miroir des religieux, la gloire de son pays et l'ornement de son Ordre, étoit Polonois, natif de Sasse, de l'ancienne tige des comtes Oldrovans, très-illustres en Pologne. On lui donna de bonne heure des maitres vertueux et savants, pour apprendre les bonnes mœurs avec les lettres. Il avoit l'esprit si vif et si actif, qu'il se rendit en peu de temps fort habile aux arts libéraux. Il n'aimoit pas les divertissements de la jeunesse, partageant son temps avec Dieu et avec ses livres, sans se soucier du reste.

Il avoit un oncle appelé Yves, évêque de Cracovie, principale ville de Pologne, homme docte et grand serviteur de Dieu, qui le fit chanoine de son église, non en considération de la chair et du sang, mais de ses mérites, le voyant modeste, savant, et qui pouvoit tenir son rang en l'Église. Hyacinthe, étant chanoine, s'adonna à la théologie, et y devint si docte, qu'il se pouvoit égaler aux plus savants de son temps. Après avoir achevé ses études, le bon évêque l'approcha de lui pour servir l'Eglise par son exemple et sa doctrine, comme il fit jusqu'à ce que son oncle, allant pour quelques affaires à Rome, l'emmenât avec lui. Il s'y trouva au même temps que le grand patriarche saint Dominique obtint la confirmation de son Ordre, et qu'il brilloit à Rome par sa

vie, par ses prédications et par ses miracles, comme un nouveau soleil que Dieu avoit envoyé pour éclairer le monde.

L'évêque Yves faisoit tant d'état de la sainteté de ce bienheureux Père, et affectionnoit tellement sa religion, qu'il le pria instamment d'envoyer en Pologne quelques uns de ses disciples pour l'éclairer et la cultiver. Le saint Père, qui n'en avoit guère pour lors, ses religieux étant déjà distribués par les provinces, ne put satisfaire à ce que l'évêque désiroit. Mais Notre-Seigneur excita Hyacinthe et ses compagnons, Ceslas et Herman, à prendre l'habit de Saint-Dominique et à se mettre entre ses mains pour être instruits dans les devoirs de la religion. Hyacinthe et Ceslas étoient Polonois et théologiens, Herman étoit Allemand et séculier. Le procès de la canonisation de saint Hyacinthe en ajoute un troisième, qui s'appeloit Henri, natif de Moravie.

L'évêque Yves fut bien joyeux quand il sut la résolution de ses amis; mais saint Dominique encore davantage, parce que Dieu lui ouvroit une porte pour entrer dans ce grand royaume qui avoit besoin de son aide. De manière que la même année que la religion fut confirmée, qui fut l'an 1216, par le Pape Honorius III, il les reçut dans sa congrégation au couvent de Sainte-Sabine.

Saint Hyacinthe étoit beau de corps et d'âme, chaste et pur comme son fondateur. Il avoit le cœur bénin, la conscience nette; il étoit humble, doux, aimable et courtois; rempli de l'amour de Notre-Seigneur, et naturellement miséricordieux. Il pleuroit les peines d'autrui comme les siennes propres. Il prioit Dieu pour les affligés comme s'ils eussent été ses enfants : il visitoit volontiers les malades, consoloit les tristes, encourageoit les prisonniers, secouroit les pauvres en tout ce qui lui étoit possible; servoit, ainsi que Job, d'yeux aux aveugles, de pieds aux boiteux, de santé aux malades, de consolation aux désolés. Il avoit si avant gravée en son âme la vie de saint Dominique, qu'il la vouloit imiter en toutes choses, de sorte que l'Église lui servoit de cellule, la terre de lit, et la discipline de repos. Il étoit fort sobre au manger; car outre les abstinences ordinaires de l'Ordre, il jeûnoit certains jours au pain et à l'eau. Il employoit si bien son temps, qu'il ne mangeoit qu'à loisir.

Quand le sommeil le prenoit dans l'église (car il y passoit la plupart des nuits en oraison), il se couchoit par terre pour dormir quelque peu; et c'étoit tout le repos qu'il prenoit.

Après qu'il eut fait profession, ayant été suffisamment instruit aux cérémonies de l'Ordre, et à prêcher l'Evangile, saint Dominique, qui connoissoit le trésor des dons divins, que Notre-Seigneur avoit renfermés dans Hyacinthe, l'envoya prêcher en Pologne avec ses trois compagnons, Ceslas, Herman et Henri, lui prescrivant la manière d'établir l'Ordre en ce royaume, et de fonder les couvents qu'on lui offriroit, avec le reste qui lui sembla convenable pour faire réussir cette mission à la gloire de Dieu, à l'utilité des âmes, et à l'augmentation de sa sainte famille. Il les congédia avec sa bénédiction, tristes de laisser leur bienheureux Père; mais d'autre part joyeux de ce qu'il les envoyoit pour travailler à la vigne de Notre-Seigneur.

Ils passèrent les Alpes, et, entrant par la Carinthie, ils se rendirent dans la ville de Frise, où ils prêchèrent quelques jours à la prière des habitants. Dès lors saint Hyacinthe commença son travail, et sema en cette terre le grain de la parole divine qu'il portoit avec soi. Notre-Seigneur l'arrosa tellement de la pluie céleste, qu'en six mois plusieurs se convertirent et amendèrent leur vie : les autres allant plus avant, quittèrent le monde, et lui demandèrent l'habit de sa religion, qu'il leur donna; il en reçut tant, qu'il fit en peu de jours un célèbre couvent de son Ordre. Ce fut le premier que fonda saint Hyacinthe; il y laissa Herman pour prieur, et poursuivit son chemin avec ses autres compagnons jusqu'à Cracovie. Il y fut reçu comme un ange, avec une réjouissance publique, et un applaudissement extraordinaire de tous les ecclésiastiques et séculiers de la ville, qui se ressouvenoient de sa noble extraction, de l'avoir vu chanoine de Cracovie, neveu de leur évêque, et de ce que Sa Sainteté le leur recommandoit par ses lettres apostoliques.

Cette bienveillance redoubla, lorsqu'ils le trouvèrent d'une si douce et si humble conversation, qu'il ne s'estimoit rien, ne faisoit aucun état des choses de la terre, et n'avoit d'autre zèle

que celui du salut des âmes. L'on proposa incontinent de lui donner l'une des meilleures églises de la ville pour y fonder un monastère, et on choisit pour cet effet l'église de la Trinité, qui étoit la plus belle après la cathédrale. Saint Hyacinthe fit en cette église un célèbre couvent; l'évêque, son oncle, l'enrichit d'ornements, de calices, de croix, d'images, et d'autres choses nécessaires au service divin. Le peuple même, qui affectionnoit fort saint Hyacinthe, se montra libéral à la fabrique du nouveau monastère, qui fut si somptueux et si magnifique, que quelques rois de Pologne y ont élu leur sépulture.

Mais ce qui aida le plus à bâtir ce monastère, et d'autres couvents qu'avec le temps saint Hyacinthe fonda en divers lieux, ce qui donna le plus de grâce, de poids et de lustre au bienheureux Père, pour rendre toutes ses actions et ses entreprises agréables à Notre-Seigneur, fut la faveur qu'il reçut de la glorieuse Vierge Marie, lui étant très-dévot, aussi bien que son Père saint Dominique: car Notre-Dame le prit en sa protection, le gratifiant fort souvent de sa présence.

L'on raconte entre autres une singulière faveur, que cette Reine du ciel fit à saint Hyacinthe. L'an 1221, la vigile de sa glorieuse Assomption, le bienheureux Père étant devant l'autel de la très-sainte Vierge, où il contemploit avec quelle gloire elle étoit montée au ciel, et le triomphe que toute la cour céleste fit en la recevant; une divine lumière tomba à l'instant sur l'autel, et la bienheureuse Vierge lui apparut, environnée de plusieurs anges, laquelle dit à saint Hyacinthe d'une parole pleine de bonté: *Réjouis-toi, Hyacinthe, car tes prières sont fort agréables à mon Fils et à moi; tu obtiendras tout ce que tu lui demanderas par mon intercession.* Après cela, la très-sainte Vierge disparut, et l'on entendit une si mélodieuse musique de voix et d'instruments, qu'il n'y a pas de langue humaine qui la pût exprimer: ce qui donna une merveilleuse consolation à saint Hyacinthe.

Le saint ayant fondé un couvent de son Ordre à Cracovie, résolut d'établir cette nouvelle et céleste religion dans les autres nations et royaumes, qui étoit la principale fin de l'institution.

Pour cet effet il envoya Ceslas et Henri, ses compagnons, en la ville de Prague, qui est la capitale du royaume de Bohême, où ils prêchèrent et bâtirent un célèbre couvent du nom de Saint-Clément, pape et martyr, lequel, au temps de l'empereur Ferdinand, fut donné aux Pères de la Compagnie de Jésus, pour y fonder un collége, d'autant que les Dominicains avoient transféré leur couvent en l'église de Saint-Ange. Ceslas laissa Henri à Prague, et alla en la ville de Vratislavie, qui est en la province de Silésie, où il bâtit une église en l'honneur de saint Albert; il fonda aussi un autre couvent de son Ordre, où, plein de mérites et de miracles, il acheva heureusement le cours de son pèlerinage.

Saint Hyacinthe se mit alors en chemin pour aller vers le Levant: il entra en la province de la Russie méridionale, jusqu'au duché de Kiew, et prêcha en cette ville, où il fit un très-grand fruit. Il y fit bâtir un beau couvent, qu'il dédia à la glorieuse Vierge sa patronne spéciale, Notre-Seigneur confirmant la prédication de son serviteur par plusieurs miracles. Il supporta de grands travaux et de furieuses persécutions, pour enseigner et défendre la vérité de la religion catholique.

Wladimir étoit alors duc du pays; il s'adonnoit aux cérémonies des Grecs, et ne vouloit pas obéir à l'Eglise romaine. Ce prince prévoyant que saint Hyacinthe réduiroit, par sa vie et par sa doctrine, ses peuples à la croyance et à l'obéissance du Saint-Siége, s'efforça de le chasser hors de ses terres.

Pendant qu'il couvoit ce mauvais dessein, les Tartares se jetèrent dans la province et donnèrent jusqu'à Kiew, où pour lors résidoit saint Hyacinthe, lequel achevoit de célébrer la sainte messe. Ayant su que les barbares étoient déjà au pied des murs de la ville, alors revêtu de ses habits sacerdotaux, il prit le saint Sacrement de l'autel, et dit à ses religieux qu'ils le suivissent. Il y avoit en la même église une fort belle statue de Notre-Dame, d'albâtre, pesante, à laquelle le saint portoit beaucoup de dévotion. L'image voyant qu'il la laissoit, lui dit: *Mon fils Hyacinthe, pourquoi me laissez-vous? Emportez-moi avec vous, ne m'abandonnez pas à l'approche de mes ennemis.*

Le saint répondit : *Comment pourrai-je porter une image si pesante ?*

La bienheureuse Vierge répliqua : *Prenez-la, mon fils, elle deviendra si légère, que vous l'emporterez aisément.*

Alors le saint s'approcha en pleurant, et prit l'image entre ses bras, avec le très-saint Sacrement : et, accompagné de ses religieux, il sortit du couvent et de la ville par l'autre porte, où les Tartares n'étoient pas encore parvenus.

Etant sorti de Kiew, il tira vers Cracovie, et, passant par une ville, il fut contraint d'y séjourner quelques jours, pour y prêcher et satisfaire à la dévotion du peuple ; ce pays fut tellement touché par les sermons de saint Hyacinthe, qu'il y bâtit en peu de temps un beau couvent, et le peupla de religieux, auxquels il laissa son compagnon Benoît pour supérieur, et retourna à Cracovie, où il fut reçu avec joie de toute la ville. L'image d'albâtre, qu'il avoit apportée avec lui, reprit alors sa pesanteur naturelle.

Il demeura là le reste de ses jours, travaillant avec beaucoup de zèle à la vigne de Notre-Seigneur, et fondant plusieurs monastères, non-seulement au royaume de Pologne, mais aussi aux autres plus éloignés, qu'il gouverna l'espace de quarante ans qu'il fut provincial ; puis, chargé d'années, de saintes œuvres et de mérites, épris de l'amour de Dieu, et souhaitant de jouir de la vision céleste, il supplia la majesté divine de le retirer de cette vie : ce que Notre-Seigneur lui accorda, lui révélant que le jour de l'Assomption de la Vierge Marie, dont il célébreroit la fête, son désir seroit accompli.

Le lendemain de la fête de saint Dominique, il tomba malade d'une grosse fièvre continue, qui enfin l'emporta. La vigile de l'Assomption, se sentant fort exténué, il fit assembler les anciens du couvent de Cracovie, et leur recommanda d'observer religieusement ce qu'il leur avoit enseigné de leur Père saint Dominique : la douceur, la mansuétude de cœur, principalement la charité et l'amour réciproque, la sainte pauvreté de toutes les choses terrestres : *Parce que* (disoit-il) *c'est le testament de la vie éternelle, et le chemin par lequel vous parviendrez assurément à la béatitude.*

Le lendemain, il ouït dévotement le service de la fête de l'Assomption, et reçut les saints Sacrements; puis levant les yeux au ciel, et chantant le psaume trentième : *Seigneur, j'ai espéré en vous;* quand il fut au verset : *Entre vos mains je mets mon esprit,* il mourut, le 15 août 1257, âgé de soixante-quatorze ans. L'évêque de Cracovie, accompagné du clergé et du peuple, vint au couvent mettre lui-même le corps du saint dans le tombeau. Pendant qu'on l'y portoit, l'on amena un gentilhomme, qu'un cheval fougueux avoit si rudement jeté par terre, qu'il achevoit d'expirer : on le mit sur le corps du saint, d'où il se releva aussitôt, disant qu'il avoit été jusqu'aux cieux en la compagnie de saint Hyacinthe.

Ce ne fut pas le seul miracle que Notre-Seigneur fit en sa faveur; il y en eut sans nombre, et de très-remarquables. Au procès qui fut fait de sa canonisation, on en compte près de mille : tant de personnes fort malades qui recouvrèrent leur santé par son intercession, que d'autres qui furent guéris de douleurs de tête, du mal des yeux, et des autres maux de tout le corps; car il n'y a quasi sortes de maladies dont ce bienheureux Père n'ait fait de guérisons. Je ne parle point de ceux qu'il guérit de la peste, des femmes délivrées en travail d'enfant, des possédés, et de ceux qui, étant en l'agonie, obtinrent du temps par ses prières. Je dirai seulement qu'il ressuscita durant sa vie deux morts, et, après son trépas, outre le gentilhomme dont nous avons parlé, il rendit la vie à plusieurs autres.

Une fois, il lui arriva qu'allant à Visgrade, qui est située sur le bord d'une grosse rivière, il ne trouva point de bateau pour la passer, et souhaitant y entrer de bonne heure, afin d'avoir le temps de prêcher, il jeta son manteau sur l'eau, sur lequel il passa avec son compagnon, comme si c'eût été un vaisseau. Il lui en arriva autant sortant de Kiew avec le très-saint Sacrement en une main, et l'image de Notre-Dame en l'autre, fuyant les Tartares. Comme il fut auprès du fleuve, ne voyant aucun vaisseau, et se confiant en la miséricorde divine, il fit la bénédiction sur l'eau, et marcha dessus à pied sec avec ses compagnons.

Le saint, après son décès, apparut à plusieurs personnes qui se

recommandoient à lui, on lui demandoient quelque faveur. Il y eut aussi des révélations de sa gloire. Prudent, évêque de Cracovie, qui l'avoit enterré lui-même, se trouvant fatigué des longues cérémonies de cet enterrement, lorsqu'il se reposoit, vit une grande procession d'anges, vêtus de blanc, et deux vieillards vénérables, l'un avec la mitre en tête et la crosse en main, qui étoit saint Stanislas, évêque de Cracovie; l'autre vêtu en Dominicain, brillant comme le soleil, qui était saint Hyacinthe, portant deux couronnes sur la tête, de vierge et de docteur.

Une religieuse qui étoit recluse dans son monastère il y a quarante ans, servant Notre-Seigneur avec un rare exemple de sainteté, étant en oraison à l'heure que le saint décéda, vit descendre du ciel une grande lumière sur le couvent de Saint-Dominique, et la très-sainte Vierge en procession avec des courtisans du ciel, qui menoit à côté d'elle saint Hyacinthe, portant l'habit de son Ordre. Il y eut d'autres semblables révélations.

Encore que la vie de ce saint homme ait été admirable et divine, ses miracles excellents, et qu'il ait été le père de tant de braves enfants, le fondateur et gouverneur de son Ordre aux royaumes de Pologne et aux provinces septentrionales; il a néanmoins demeuré 337 ans avant que d'être canonisé : car encore qu'il en eût été quelquefois traité, que les rois et tout le royaume de Pologne en eussent fait instance à Sa Sainteté, spécialement au Pape Léon X et à ses successeurs, les divers empêchements qui survinrent, retardèrent sa canonisation jusqu'à l'an 1594, où le Pape Clément VIII l'enregistra au catalogue des saints, le 17 d'avril, commandant que sa fête fût célébrée le 16 d'août, qui est le lendemain de son décès.

Albert, en son livre des Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, parle de saint Hyacinthe : Martin, évêque de Worms, Mathias Michovic, Jean Herbot, Ferdinand de Castille, Antoine de Sienne et Pierre Scarge, de la Compagnie de Jésus, en font une honorable mention.

A Rome, saint Tite, diacre, qui, pendant que la ville étoit occupée par les Goths, distribuant de l'argent aux pauvres, fut mis à mort par ordre d'un tribun de ces barbares.

A Nicée en Bithynie, saint Diomède, médecin, qui, dans la persécution de Dioclétien, acheva son martyre en recevant la mort sous le tranchant du glaive pour la foi de Jésus-Christ.

Dans la même ville, trente-trois saints martyrs.

A Férentino, dans la Campagne de Rome, saint Ambroise, centurion, qui, dans la persécution de Dioclétien, fut tourmenté de différentes manières, et soumis enfin aux ardeurs du feu, sans en recevoir aucun mal. Ayant été précipité dans l'eau, il passa de là dans le lieu du céleste rafraichissement.

A Auxerre, saint Eleuthère, évêque.

A Nicomédie, saint Arsace, confesseur, qui, sous le persécuteur Licinius, ayant abandonné la profession des armes et embrassé la vie solitaire, brilla par de si grands miracles, qu'on lit qu'il chassa les démons et fit mourir par ses prières un dragon énorme. Ensuite, ayant prédit la ruine de sa ville, il mourut en prières.

A Rome, sainte Sérène, qui avoit été la femme de l'empereur Dioclétien.

On fait encore aujourd'hui, à Metz, la fête de la translation de saint Arnoul, évêque de cette ville. — Il étoit issu du sang royal et fils d'un très-puissant seigneur d'Austrasie. Il lui succéda en toutes ses grandeurs; mais ses vertus l'élevèrent à un bien plus haut degré de gloire, car il fut fait maire du palais du roi Clotaire II, et obtint le gouvernement de plusieurs provinces, où il servit fidèlement le roi. Il épousa malgré lui, car il se vouloit faire religieux, la fille du comte de Boulogne, de laquelle il eut deux fils. De plus il fut chargé de la conduite de Dagobert dans sa jeu-

nesse. Néanmoins, l'éclat de tant de grandeurs, capables de retenir tout autre que lui, ne put le détourner de la résolution d'abandonner le monde et ses faux honneurs, pour servir Dieu seul. L'évêque de Metz étant mort, il fut élu en sa place, et mena depuis une vie toute miraculeuse. Mais fuyant l'estime qu'on avoit pour lui, et l'admiration que lui attiroient ses miracles, il renonça à son évêché pour se retirer avec un de ses amis dans les montagnes de la Lorraine. Il y assembla quelques religieux, qu'il servoit de ses mains. Il aimoit aussi à soigner les malades, et pansoit souvent les lépreux. Il mourut le 18 juillet 640, après avoir tenu le siége de Metz pendant dix-huit ans. Son successeur fit transporter son corps en cette ville, où l'on conserve encore son anneau.



DIX-SEPTIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Mammez, martyr.

Saint Libérat et ses compagnons, martyrs; saint Myron, prêtre et martyr; les saints martyrs Straton, Philippe et Eutychien; saint Paul et sainte Julienne, martyrs; saint Anastase, évêque de Terni.

LA VIE DE SAINT MAMMEZ,

MARTYR.

AN 275.

Saint Félix, pape. — Aurélien, empereur.

Le grand et illustre martyr saint Mammez étoit de la ville de Cangri ou Cangra en Paphlagonie. Il eut pour père saint Théodote, et pour mère sainte Ruffine, tous deux aussi fermes en la foi, que nobles pour la grandeur de leur naissance; ils étoient des grands de l'empire, appelés patrices, qui communiquoient leur noblesse non-seulement à leur famille, mais encore à toute leur parenté. Or comme ils aimoient ardemment Notre-Seigneur, et par un vif désir de procurer sa gloire, en attiroient plusieurs à la foi, ils furent accusés devant Alexandre, qui étoit alors préfet de la ville, et avoit ordre de l'empereur Aurélien de favoriser le culte des dieux de tout son pouvoir, de punir les chrétiens qui s'y trouveroient et de les faire mourir, s'ils persévéroient en la religion chrétienne.

Ayant donc fait comparoître saint Théodote en sa présence,

Alexandre le vouloit contraindre de sacrifier aux idoles. Mais le saint détournoit la tête, et faisoit même refus d'ouïr ses paroles. Le préfet irrité, désiroit fort de le punir; néanmoins il ne l'osoit entreprendre, parce qu'il ne pouvoit faire aucun outrage aux patrices, sans la permission de l'empereur. C'est pourquoi il le fit conduire à Césarée, pour le mettre entre les mains de Fauste, gouverneur de la province, homme aussi cruel qu'il étoit impie, qui commanda aussitôt que l'on mit Théodote en prison. Sa femme, quoique enceinte, voulut le suivre et ne le point abandonner en cet état. Comme ils s'entretenoient ensemble du bonheur qu'ils avoient de souffrir pour Jésus-Christ, Théodote connoissant fort bien la foiblesse de sa chair et la cruauté du tyran, résolut d'avoir recours à Dieu, pour le prier de le faire mourir plutôt avec sa femme, que de permettre qu'il leur arrivât rien d'indigne de leur devoir, dans l'appréhension des supplices.

Voici donc la forme de sa prière : *Seigneur Dieu des vertus, Père de mon Seigneur Jésus-Christ votre très-cher Fils, je vous rends mille actions de grâces et de louanges, d'avoir été emprisonné pour votre saint Nom. Mais mon Dieu, je vous conjure, vous qui connoissez ma foiblesse, de retirer mon âme à vous dans ces fers, afin que jamais l'ennemi ne vienne à prévaloir contre moi.* Après sa prière, Celui qui a formé tous nos cœurs, et connoît tous nos desseins et toutes nos œuvres, le fit selon son désir mourir en prison, où son corps demeura quelques temps après sa mort.

Sa femme Ruffine, extraordinairement affligée de cette dure séparation, trouva la peine de sa prison plus sensible, et le sentiment de sa douleur la fit accoucher avant terme, avec de merveilleuses inquiétudes, qui lui venoient dans l'esprit, du soin de l'enfant, et de la cruauté du juge, qui lui donnoit sujet de tout craindre, sans qu'elle perdît néanmoins courage; mais ayant offert et recommandé à Dieu son enfant, elle demeuroit auprès des restes de son mari; et ne voulant point lui survivre dans une si triste solitude, elle fit cette prière à Dieu, entrecoupée de mille soupirs, et arrosée d'un torrent de larmes : *O vous qui avez créé le premier homme, et fait sortir Ève de son côté, Seigneur, je vous*

prie, octroyez-moi que je suive mon mari, et qu'étant délivrée de tant de peines et de périls, je passe dans vos bienheureux tabernacles!

Aussitôt elle obtint l'effet de sa prière, et mourut près du corps de son mari. Ainsi l'enfant demeura seul et plein de vie, entre les saints corps de son père et de sa mère, décédés dans une prison pour la foi.

Mais la providence divine, qui avoit de grands desseins sur cet enfant pour sa gloire, envoya un ange à une certaine dame, aussi noble et aussi riche qu'elle étoit vertueuse et dévote, nommée Ammia, lui commandant, de la part de Dieu, de demander au juge les corps sacrés de ces saints martyrs, d'adopter pour fils leur enfant, et d'en avoir un soin de mère. Elle qui étoit veuve et sans enfants, suivant cet ordre, alla droit au juge, et obtint bientôt ce qu'elle désiroit. Elle fit donc à l'heure même emporter de la prison ces deux saints corps, et après les avoir fait enterrer honorablement dans son jardin, elle fit élever et nourrir l'enfant, avec autant ou plus de soin que si elle eût été sa propre mère.

Plus ce fils adoptif croissoit en âge, plus il étoit aimé de sa mère, qui le regardoit comme son enfant, comme l'appui de son espérance et le bâton de sa vieillesse. A l'âge de deux ans, il l'appeloit sa maman, comme les enfants ont coutume d'appeler leur mère, d'où il en a eu le nom de Mammez, qui lui est toujours demeuré depuis. A cinq ans la mère le mit entre les mains de quelques bons maîtres, qui lui apprirent les commencements de la science, et il reçut d'eux avec tant de facilité la teinture des premières lettres, qu'il y surpassa sans peine tous ses égaux.

Aurélien, qui tenoit alors les rênes de l'empire romain, contraignit les hommes, les femmes et les enfants mêmes de sacrifier aux idoles. Mais quoi qu'il espérât venir aisément à bout de la tendresse de leur âge, et qu'en effet plusieurs obéissent à sa volonté, néanmoins ceux qui venoient à l'école avec le petit Mammez, imitoient sa généreuse résolution et méprisoient l'empereur avec ses menaces. Car ils apprenoient tous les jours, à l'exemple de saint Mammez, à reconnoître un seul vrai Dieu créateur de tout le monde, à lui faire de leurs corps un très-agréable sacrifice, et ensuite à mépri-

ser les idoles qui n'étoient que des statues d'hommes ou des simulacres de démons.

En ce même temps le gouverneur Fauste eut pour successeur Démocrite, homme impie, s'il en fut jamais, et qui, voulant vaincre son prédécesseur en cruauté, ne vint pas plutôt dans Césarée, qu'on lui fit des plaintes du jeune Mammez, parce que, non content de ne point adorer les dieux, il en détournoit encore ses compagnons par son exemple et ses remontrances. Saint Mammez avoit alors environ treize ans, et, après la mort d'Ammia, sa bonne mère, il étoit devenu héritier de tous ses biens.

Démocrite ayant entendu ces plaintes, entra aussitôt en fureur contre saint Mammez : il le fait venir en sa présence, et lui demande d'abord s'il est chrétien, puis si c'est lui qui, non-seulement refuse de sacrifier aux dieux immortels, mais qui persuade même à ses compagnons de n'obeir point à l'empereur? Le saint, sans se troubler, lui répondit sagement et généreusement en ces termes : *Je m'étonne fort que vous ayez si longtemps blanchi dans l'erreur, et que sans ouvrir les yeux pour voir les rayons de la vérité, vous abandonniez le Dieu vivant, afin de courir après des statues mortes pour les adorer, au lieu de rendre cet honneur divin au vrai Dieu et à son Fils unique Jésus-Christ, que je sers, faisant profession d'attirer tout le monde à son service.*

Le juge surpris de la généreuse liberté de cet enfant, perdit dès lors toute espérance de le réduire à sa volonté ; néanmoins usant de grandes menaces, ou pour l'étonner, ou pour faire son devoir, il le fit conduire à l'autel de Sérapis, afin qu'il lui sacrifiât de gré ou de force. Mais le saint jeune homme, se montrant toujours courageux en ses réponses, leur dit : *Que le juge n'avoit point de pouvoir sur lui ; qu'il étoit fils d'Ammia, très-noble et très-riche dame.* Le juge, entendant ces paroles, eut peur de manquer à son devoir, lorsqu'il pensoit le faire tourmenter ; et s'étant informé de ceux qui étoient présents, de la vérité du fait, il l'envoya chargé de fers à l'empereur, qui demeuroit pour lors à Égée, et l'informa de toute l'affaire.

L'empereur reçut ses informations et ses dépêches, il n'en eut

pas plus tôt pris lecture qu'il fit venir Mammez devant lui, et partie par la terreur de ses menaces, partie par la grandeur de ses promesses, il s'efforça de le gagner, en lui disant : *O mon cher ami, si tu veux m'accompagner à l'autel du grand Sérapis, afin de lui offrir un sacrifice avec moi, tu auras un appartement en mon palais, et place à ma table, pour y être si splendidement et si magnifiquement traité, que ton bonheur sera capable d'être envié de tout le monde !*

Voilà justement ce qui servoit d'objet de mépris et d'aiguillon au courage de saint Mammez, lequel prenant de là occasion de lui répondre : *Dieu me garde,* dit-il, *empereur, de rendre honneur à des statues muettes et sourdes que vous honorez, et qui sont autant de visibles preuves de votre aveuglement incroyable, d'adorer des choses qui n'ont ni vie, ni mouvement : cessez donc de faire tant de promesses et tant de menaces, puisqu'en me martyrisant pour Jésus-Christ, vous m'obligez, au lieu qu'en m'épargnant vous me désobligez au dernier point.*

Aurélien fort irrité de la liberté de ce discours, commanda que le saint martyr fût cruellement battu de verges ; mais quoique son corps, qui étoit si jeune et si tendre, parût tout déchiré de coups, néanmoins il montroit aussi peu d'émotion que si cela lui fût arrivé en songe. Or, l'empereur voyant qu'il n'avançoit rien par la voie de la rigueur, voulut reprendre celle de la douceur, priant le martyr seulement de dire de bouche qu'il sacrifieroit aux dieux, et qu'en même temps il seroit délivré de tout supplice.

Je n'ai garde, répliqua le saint, *de dissimuler ma croyance ; je crois que mon Seigneur Jésus-Christ est le vrai Dieu de l'univers, et jamais je ne le nierai de cœur ni de bouche, quand vous me prépareriez encore de plus grands supplices ; quant à ceux que j'ai endurés, je vous demeure très-obligé, m'ayant fait souffrir pour Celui que j'aime plus que moi-même, et que tout le monde ; et le plus ardent de mes désirs, c'est que les mains des bourreaux ne se lassent point de me tourmenter, mais plutôt se fortifient pour me combler de plus grands mérites.*

L'empereur voyant qu'il se soucioit si peu des coups et des plaies, lui fit appliquer des flambeaux ardents, afin que sa chair, peu à peu

grillée, lui causât un tourment plus long et plus douloureux ; ce qui fut aussitôt exécuté. Mais le feu respectant le saint martyr, tourna son ardeur contre les bourreaux, et sans faire aucune impression de douleur sur le corps du saint, il brûloit l'âme du persécuteur. Celui-ci voyant si mal réussir toutes les ruses de sa malice et tous les efforts de sa rage, commanda qu'il fût accablé de pierres ; mais elles lui semblèrent autant de roses ou autant de perles dont sa couronne se formoit au ciel.

Aurélien épouvanté de tant de merveilles, et voyant que l'industrie malicieuse de son esprit ne pouvoit plus inventer aucun supplice capable de faire brèche au cœur du saint, il le fit jeter au fond de la mer, avec une grosse boule de plomb au col. Mais comme on étoit sur le point d'exécuter ce commandement, Dieu envoya un ange, sous une forme humaine, qui, jetant d'abord la frayeur dans l'âme des satellites, fit comme un cercle autour de lui, et les mit en fuite ; puis il le mena dans un désert sur une montagne, près de Césarée, où il demeura par son ordre et jeûna quarante jours, comme un autre Moïse ; ensuite il lui mit en main le Nouveau Testament à la faveur d'une baguette mystérieuse dont le saint frappa la terre et en fit sortir ce don du ciel.

Il avoit bâti de ses mains un petit oratoire en un coin du désert pour y faire plus ordinairement sa prière. Après avoir reçu ce livre, il se retira en ce lieu où, comme il s'appliquoit à cette sainte lecture, une multitude de bêtes sauvages se vinrent rendre à ses prières, fléchissant le col et les genoux, comme si elles eussent voulu faire hommage à la parole de Dieu : ce qui lui arriva tous les jours. Ensuite une partie de ces bêtes apprivoisées se retiroient, et les femelles pleines de lait demeuroient pour être traites. Il en prenoit le lait dont ayant fait des fromages, il en gardoit un peu pour sa nourriture, et du reste il en faisoit des aumônes aux pauvres chrétiens de Césarée qui fuyoient la persécution.

Or les vertus et les merveilles de saint Mammez étant publiées partout, il vint un autre Alexandre, pour être gouverneur de la province, et qui, ne cédant en cruauté, non plus qu'en impiété, à aucun de ses prédécesseurs, n'entendit pas plus tôt parler du mar-

tyr, qu'il envoya des cavaliers pour s'en saisir et l'amener en sa présence. Le saint, qui en eut connoissance avant leur venue, alla au-devant d'eux ; et d'abord ils lui demandèrent, sans le reconnoître, où demeuroit un certain Mammez : *Mes amis,* répondit-il, *il faut maintenant que vous veniez prendre un petit repas, et après je vous ferai voir celui que cous cherchez.*

Comme ils faisoient une légère collation, ils aperçurent les bêtes sauvages qui venoient au saint martyr, selon leur coutume, pour être déchargées de leur lait ; ils en demeurèrent si surpris qu'ils s'enfuirent de peur droit au saint. Mais il leur donna courage, et afin de les délivrer aussi bien de peine que de crainte, il ajouta que c'étoit lui-même qu'ils alloient cherchant, et que s'ils vouloient retourner sur leurs pas, il ne tarderoit pas à les suivre. Ils le crurent sur sa parole, et ne doutèrent nullement qu'il ne la tînt. Mais avant que de partir, il fit signe à l'un des lions qui étoient sur la montagne, de le suivre et de se jeter, lorsqu'il le verroit sur le théâtre, sur les Grecs et les Juifs infidèles, pour les punir des blasphèmes qu'ils vomissoient contre Jésus-Christ.

Après ce commandement, il partit et trouva les cavaliers qui l'attendoient aux portes de la ville ; de sorte qu'ils vinrent de compagnie trouver Alexandre. Et d'abord : *Es-tu,* lui dit-il, *ce fameux et insigne magicien dont on parle tant ?*

— *Je suis,* répondit sagement le saint, *serviteur de Jésus-Christ qui sauve tous ceux qui croient en lui, et accomplissent sa volonté ; pour les magiciens et les idolâtres, il les condamne au feu éternel. Mais enfin, pourquoi m'avez-vous fait venir ici ?*

— *C'est que je ne puis comprendre,* dit le gouverneur, *de quelle invention prestigieuse tu te sers pour apprivoiser des bêtes farouches, et leur commander à la baguette, demeurant en leur compagnie ?*

— *Celui-là le peut faire,* répliqua le saint martyr, *qui est serviteur de mon Dieu, le seul Dieu vivant et véritable, et qui ne peut vivre avec des méchants et des infidèles ; et c'est la raison pour laquelle j'aime mieux vivre avec les bêtes qu'avec des hommes comme vous ; car les bêtes ne sont point, comme vous le croyez, apprivoisées par nos prestiges et par des charmes, dont je ne sais pas même le nom ; mais quoi-*

que privées de raison, elles savent néanmoins fort bien respecter mon Maître, et obéir à ses serviteurs; au lieu que vous montrez avoir moins de raison qu'elles, puisque, lorsqu'elles vous donnent l'exemple d'honorer notre commun Créateur, toutefois vous êtes si aveugles et si endurcis, que vous refusez de le faire.

Le juge n'ayant aucune réplique véritable, vouloit user de violence, et emporter par force ce qu'il ne pouvoit avoir par raison; de là vient que commençant par les injures : *Pourquoi*, dit-il, *es-tu si fou et si téméraire, que de résister aux édits des empereurs, et même si insolent que de nous faire des outrages? Mais les supplices te rendront sage, et te remettront à ton devoir.*

A l'heure même il le fit attacher à un poteau et battre de verges, aux coups desquelles il étoit aussi insensible, que si on eût frappé sur le marbre; et sans rien dire, ni rien faire d'indigne de son courage, il levoit les yeux seulement au ciel, d'où il attendoit la consolation. En effet, il ouït alors une voix céleste qui le consola merveilleusement, et ne l'engagea pas moins à supporter ce qui lui restoit à souffrir de peines. Les fidèles mêmes qui l'ouïrent, en furent plus constants en la foi. Mais le juge souffrant en son âme un supplice plus rigoureux que le martyr en son corps, plein de rage et de furie de se voir vaincu, fit préparer une fournaise ardente, pour l'y consumer en un moment; et parce qu'il fut appelé ailleurs, il crut qu'alors il valoit mieux renvoyer le saint martyr en sa prison.

Car il espéroit qu'en lui donnant le loisir de se reconnoître, il penseroit un peu mieux à soi, et que l'expérience des maux passés, avec l'appréhension de cette fournaise ardente, le feroit peut-être changer d'avis. Or quand le saint entra dans la prison, il y avoit quarante chrétiens prisonniers, qu'il délivra de leurs fers, et les fit sortir, après leur avoir, par sa prière, ouvert les portes, lui seul demeurant dedans avec l'ange qui l'animoit à la victoire des souffrances et à la couronne du martyre.

Cependant la fournaise étant embrasée, le juge quitta toute autre affaire, fit venir le saint à son tribunal, et lui dit : *Les affaires publiques m'ayant occupé, j'en ai été ravi pour te donner le temps de*

penser à toi, et de mettre ta vie en sûreté, autrement tu vois combien est profonde cette fournaise, et combien ardente pour te consumer, si tu ne changes de résolution.

Mais le généreux martyr lui répondit : *Vous le savez bien, je vous l'ai déjà suffisamment déclaré, pourquoi vous en informez-vous davantage ? Je vous prie, ne différez point de me déclarer votre resolution et de m'en faire sentir les effets.*

Aussitôt le juge indigné, le fit précipiter dans la fournaise. Mais Dieu qui préserva les trois enfants de l'ardeur du feu dans celle de Babylone, fit la même faveur au saint martyr, qui se promenoit au milieu des flammes, comme au milieu d'une prairie émaillée de fleurs ; il y demeura trois jours entiers, chantant sans cesse les louanges divines. Après quoi la flamme étant éteinte, et tous les charbons réduits en cendres, le juge commanda aux bourreaux de tirer de la fournaise les os du martyr, s'il y en avoit quelqu'un de resté. Mais l'ayant trouvé plein de vie, et même chantant les louanges de Dieu, ils coururent en donner avis à leur maître, qui, au lieu de reconnoître cette merveille prodigieuse, jura par le grand Sérapis, et par tous les autres dieux, que c'étoit un effet visible de ses prestiges et de sa magie.

Néanmoins le peuple, à la vue d'un si grand miracle, demeura tellement ravi, qu'il loua à haute voix le Dieu du saint, et lui en donna toute la gloire. Il n'y eut que le juge aveuglé de sa passion, qui ne pouvant, ou ne voulant pas voir la vérité, attribua le fait à l'art magique. Pour mettre fin à ce combat si honorable au vrai Dieu, et si désavantageux aux idoles, il fit conduire le saint au théâtre, pour y être dévoré des bêtes.

Le saint martyr alloit en souriant après le juge, qui d'abord fit lâcher sur lui un ours et un léopard. Mais au lieu de lui faire quelque déplaisir, l'ours vint avec beaucoup de respect se prosterner à ses pieds, comme s'il les eût voulu embrasser, et le léopard se mit doucement sur ses épaules, essuyant sa sueur de sa langue, et comme lui portant compassion de le voir tant endurer.

Or, le lion à qui le saint avoit ordonné de faire justice des ennemis de Dieu, ne leur fit pas un si favorable traitement; car il des-

cendit alors tout furieux de la montagne, vint rugissant dans la ville, et, après avoir troublé le théâtre, il mit en pièces, avec les dents et avec les ongles, un grand nombre d'infidèles, particulièrement de ceux qui, non contents d'être obstinés et rebelles aux lumières divines, proféroient encore mille blasphèmes contre le nom de Notre-Seigneur. Car pour les autres, quoique infidèles, qui se montrèrent plus modérés et plus retenus, ils furent épargnés du lion, qui, après avoir achevé sa commission, se retira au désert. Mais ces merveilles, qui étoient capables d'amollir des cœurs de bronze, n'amollirent point celui du juge : dans la croyance que les lions étoient plus furieux que les ours et les léopards, il en fit lâcher un contre le martyr, aux pieds duquel il vint se jeter, avec toute la douceur et toute la révérence possibles.

Enfin le juge, perdant l'espérance de rien gagner sur l'esprit du saint, fit signe à l'un de ses satellites qu'il lui perçât le corps et le cœur, d'une fourche de fer à trois pointes, ce qui fut sur l'heure même exécuté, et le martyr répandant beaucoup de sang, dont une dame chrétienne remplit un vase, et même portant ses intestins, il passa tout joyeux par le milieu du théâtre et de la ville, afin d'aller lui-même s'offrir en hostie et en sacrifice de bonne odeur à Celui qui l'avoit créé si avantageusement pour sa gloire. Ainsi, étant environ à deux cent cinquante pas de la ville, Notre-Seigneur, comme maître du champ, jugea qu'il avoit légitimement combattu, et qu'il étoit temps de le couronner de ses victoires, de sorte qu'attendant la fin de ses prières dans celle de sa vie, il ouït d'une caverne où il prioit Dieu, une voix céleste qui l'invitoit à venir prendre possession de la couronne qu'il avoit si bien méritée en cette vie, et à jouir de la gloire qui ne finira jamais au ciel. C'est le bonheur qui lui arriva, selon les Latins le 17 du mois d'août, et selon les Grecs le 2 du mois de septembre.

Or, après la mort et le martyre du glorieux saint Mammez, la paix générale de l'Église suivit bientôt, comme on peut croire, par l'efficacité de ses prières, et pour l'accomplissement de la révélation qu'il en avoit eue durant sa vie. Car l'empereur Aurélien fut peu après tué de la main de son secrétaire, et Tacite, qui lui suc-

céda, fit cesser la persécution. Et ce qui est encore bien remarquable, c'est que Constantin naquit la même année que saint Mammez fut martyrisé, comme si le sang de cet illustre martyr eût été le germe de la naissance du premier empereur chrétien, et d'une infinité d'autres fidèles qui eurent sujet de le reconnoître, ou pour père, ou pour protecteur de leur foi.

Octave de saint Laurent, martyr.

A Carthage en Afrique, saint Libérat, abbé, saint Boniface, diacre, saint Serf et saint Rustique, sous-diacres, saint Rogat et saint Septime, moines, et saint Maxime, enfant, tous martyrs, qui, dans la persécution des Vandales, sous le roi Hunéric, furent tourmentés de divers suplices inouïs, pour la confession de la foi catholique et la défense de l'unité du baptême. Enfin, quand ils eurent été cloués sur des morceaux de bois, sur lesquels ils devoient être brûlés, le feu, plusieurs fois rallumé, s'éteignant toujours, le roi les fit frapper de coups d'aviron qui leur brisèrent la tête; et ils terminèrent ainsi leur édifiant combat, qui fut couronné par le Seigneur.

En Achaïe, saint Myron, prêtre et martyr, qui, sous l'empereur Dèce et le président Antipatre, fut décapité à Cyzique.

A Nicomédie, saint Straton, saint Philippe et saint Eutychien, martyrs, qui, ayant été condamnés aux bêtes, et n'en ayant reçu aucune blessure, consommèrent leur martyre par le feu.

A Ptolémaïde en Palestine, saint Paul et sainte Julienne sa sœur, qui souffrirent sous Valérien.

A Terni, saint Anastase, évêque et confesseur.



DIX-HUITIÈME JOUR D'AOUT.

Sainte Hélène, mère de Constantin le Grand. — Saint Agapit, martyr. La bienheureuse Claire de Montefalco.

Saint Jean et saint Crispe, prêtres; les saints martyrs Hermas, Sérapion et Polyène; saint Flore et saint Laure, martyrs; saint Léon et sainte Julienne, martyrs; saint Firmin, évêque de Metz.

LA VIE DE SAINTE HÉLÈNE,

IMPÉRATRICE.

AN 330.

Saint Sylvestre, pape. — Constantin, empereur.

Dioclétien et Maximien Hercule, empereurs, envoyèrent en Angleterre Constance Chlore, grand capitaine, pour en être gouverneur. Quand il y fut, il logea chez un des principaux seigneurs du pays nommé Coël, qui le reçut et le traita magnifiquement. Coël avoit une très-belle fille nommée Hélène, sage et honnête, que Constance prit en si grande affection, qu'il la demanda à son père en mariage, l'épousa et eut d'elle le grand Constantin, son fils, qui fut depuis empereur.

Quelque temps après, Dioclétien et Maximien renoncèrent à l'empire, et avant que de se retirer l'un à Milan et l'autre à Nicomédie, Dioclétien nomma de sa part Maximien-Galère, et Maximien-Hercule élut en sa place Constance Chlore, césars et gouverneurs de l'empire, à la charge que Constance répudieroit Hélène, sa femme légitime, et épouseroit Théodora, fille de la femme de Maxi-

mien. Ce que Constance accomplit, quoiqu'il lui fâchât beaucoup de quitter Hélène; mais il le fit pour s'assurer de l'empire, et obvier à beaucoup d'inconvénients. Constance mourant laissa pour successeur à l'empire, encore qu'il eût d'autres enfants de Théodora, Constantin, son fils, qu'il avoit eu de sa première femme Hélène : lequel Constantin, favorisé de Dieu, par la vertu de la sainte Croix, devint seigneur absolu et monarque de tout l'empire romain.

Saint Paulin dit que sainte Hélène étoit chrétienne, même avant que l'empereur Constantin, son fils, se convertît à notre sainte religion, et fût baptisé par le pape saint Sylvestre, et qu'elle l'aida à bâtir tant de belles églises, et à faire connoître le saint nom de Jésus-Christ. Les Juifs fort scandalisés voulurent remuer le ciel et la terre, en voyant que Celui qui avoit été crucifié par leurs ancêtres, étoit tenu et adoré par l'empereur même, et par tous les grands de son empire, pour Dieu et Seigneur de toutes les créa tures. Ils se voulurent révolter, mais ils n'y gagnèrent pas beaucoup, car l'empereur Constantin les châtia rigoureusement. Ils ne se contentèrent pas d'avoir voulu obscurcir la gloire de Jésus-Christ par l'effort de leurs armes, ils s'efforcèrent aussi, par des écrits et par des disputes, de persuader à sainte Hélène et à l'empereur son fils, que s'ils vouloient changer de religion, ils devoient choisir celle des Juifs, si noble, si ancienne, donnée de Dieu même et confirmée par tant de miracles et de prodiges divins : et non pas s'amuser à celle d'un homme séditieux et mutin, que l'on avoit fait mourir entre deux larrons. Pour les apaiser, on fit venir à Rome les plus savants d'entre eux, afin de disputer contre saint Sylvestre, touchant leur religion et celle des chrétiens, et le Pape, en la présence de l'empereur et de sa mère, les confondit tellement qu'il ne surent que répondre, de sorte que notre sainte foi demeura victorieuse, s'augmentant de jour en jour : et sainte Hélène se trouva avec l'empereur, son fils, en un concile romain, que saint Sylvestre assembla, confirmant les décrets qui avoient été faits.

Après la célébration de ce fameux concile œcuménique de Nicée,

composé de trois cent dix-huit évêques, où la perverse doctrine du maudit Arius et de ses fauteurs fut condamnée, à savoir l'an de Notre-Seigneur 325, sainte Hélène eut révélation d'aller à Jérusalem visiter les Saints Lieux consacrés par la vie et par la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'y chercher le glorieux étendard de la croix, par lequel il avoit surmonté l'ennemi du genre humain, et triomphé de toutes les puissances infernales. La sainte impératrice, déjà fort agée, s'y en alla avec un grand désir de recouvrer ce précieux trésor, et de le faire voir au monde. Quoique du commencement elle y eût beaucoup de peines et de traverses, néanmoins Notre-Seigneur, qui la conduisoit, accomplit enfin son désir, et lui découvrit ce riche joyau qu'elle cherchoit, lui donnant a connoître par de nouveaux et évidents miracles, que c'étoit la même croix en laquelle mourant il nous avoit rendu la vie. Par cette princesse les chrétiens furent élevés et les infidèles abaissés, et l'empereur Constantin se confirma davantage en sa bonne résolution: le saint bois fut vénéré, et notre sainte religion commença à fleurir en tous les endroits du monde.

La bienheureuse impératrice, non contente de cela, fit encore d'autres choses dans Jérusalem dignes de sa rare piété, de sa dévotion, et de son humilité. Elle fit bâtir une superbe église près du Calvaire, où elle avoit trouvé la sainte croix; une autre en la grotte de Bethléem, où naquit le Verbe éternel, revêtu de notre chair mortelle; et la troisième sur le mont d'Olivet, au lieu de l'Ascension de Notre-Seigneur; lesquelles églises elle dota et enrichit de plusieurs dons précieux. En second lieu, elle visita les monastères des vierges et des personnes dédiées à Dieu, avec une telle modestie et anéantissement de sa dignité impériale, qu'elle même pauvrement vêtue leur donnoit à laver, quand elles alloient dîner, servoit les plats, versoit à boire, et se mettoit à genoux devant elles; ét étant reine du monde, et mère de l'empereur, elle vivoit parmi elles comme leur petite servante, parce qu'elles étoient les épouses de son Seigneur.

La sainte impératrice, après avoir réjoui son esprit de la mémoire et des marques de notre rédemption, avoit fait ériger en ces

saints lieux, comme trois trophées de la religion chrétienne, et avoit édifié tous les habitants de cette sainte cité par son admirable vie. Elle en partit avec beaucoup de regret, et passa par les autres lieux et provinces qui avoient été sanctifiés par le Fils de Dieu, faisant bâtir des églises, des oratoires et des chapelles, qu'elle pourvut et orna de tout ce qui étoit nécessaire au service divin. Nicéphore dit en son histoire, qu'elle fit construire trente églises à Jérusalem et en d'autres lieux d'Orient par où elle passa, les honora de sa présence, et retira de la pauvreté des personnes de qualité qui avoient perdu tous leurs biens. Elle fit aussi de grandes aumônes aux pauvres; elle ouvrit les prisons, rappela les bannis, et donna la liberté à ceux qui étoient condamnés à fouiller les mines de métaux, et les carrières de pierres, consolant les pauvres affligés, comme dame souveraine, et mère très-bénigne.

Elle retourna à Rome âgée de quatre-vingts ans, pleine de saintes œuvres et de mérites. Là, en présence de l'empereur Constantin son fils et de ses enfants, après leur avoir donné de bons conseils et sa bénédiction, son esprit, délivré de la prison de son corps, s'envola au ciel pour jouir éternellement du glorieux fruit de la sainte croix, qu'elle avoit si soigneusement cherchée et trouvée. Elle décéda le 18 d'août, auquel jour l'Église célèbre sa fête. On ne sait pas au vrai en quelle année elle mourut.

Son corps fut enterré avec une pompe impériale en l'église des saints martyrs Pierre et Marcellin, dans un cercueil de porphyre. Quelques auteurs écrivent que deux ans après il fut transporté à Constantinople. Sigebert dit qu'il fut porté de Rome en France : néanmoins aujourd'hui on montre le corps de sainte Hélène à Venise. Il y a à Rome, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, une chapelle de Sainte-Hélène, et à Constantinople on lui bâtit une église. Son fils ennoblit la ville de Drépane en Bithynie, à cause que sa mère y avoit fait bâtir une église en l'honneur du martyr saint Lucien; il commanda qu'elle fût dorénavant appelée Hélénopolis, c'est-à-dire la ville d'Hélène, et que la mer qui s'appeloit Polémique, fût surnommée Hélènepont, c'est-à-dire la mer d'Hé-

lène. Ce grand empereur et bon fils fit d'autres choses semblables pour honorer la très-heureuse mémoire de sa sainte mère.

Il est fait mention de sainte Hélène dans les Martyrologes Romain, d'Usuard et d'Adon, et au mérologe des Grecs le 20 juin; il en est aussi parlé en la plupart des auteurs de l'histoire ecclésiastique, comme Eusèbe, Rufin, Sévère Sulpice, saint Paulin, saint Ambroise, Socrate, Sozomène, Théodoret, Nicéphore et d'autres plus modernes. Le cardinal Baronius, dans ses Annotations sur le Martyrologe, et encore plus amplement dans le troisième tome de ses Annales, prouve que l'empereur Constantin favorisa les chrétiens, tellement que notre religion fleurit infiniment de son temps, par le moyen aussi de sa mère sainte Hélène, qui secondoit ses pieux desseins; mais les gentils, les Juifs et tous les ennemis de Jésus-Christ, qui avoient regret de voir finir leurs fausses sectes, s'efforcèrent de ternir la grandeur de l'empereur, et de souiller la renommée de l'impératrice sa mère par des fables et des fictions, publiant qu'il étoit venu de bas lieu.

LA VIE DE SAINT AGAPIT,

MARTYR.

AN 275.

Saint Soter, pape. — Marc-Aurèle, empereur.

Du temps de la persécution de l'empereur Marc-Aurèle, les chrétiens affligés s'étant cachés dans les bois, dans les montagnes et dans les cavernes, Notre-Seigneur choisit un enfant de quinze ans, en la ville de Palestrina, peu éloignée de Rome, nommé

Agapit, et l'arma de son esprit et de sa force divine, pour l'opposer à la fureur et à la tyrannie d'Aurèle, afin qu'il combattît et triomphât tout ensemble de lui, voulant encourager par son précieux martyre les plus âgés à le suivre, et à ne craindre pas de répandre leur sang pour la confession de Jésus-Christ.

L'empereur le fit prendre, et le voyant d'un côté si jeune, d'autre part si fervent et si désireux du martyre, il le fit cruellement fouetter avec des nerfs de bœuf, pensant que ce châtiment suffiroit pour le faire changer. Mais s'apercevant que le saint jeune homme s'embrasoit davantage parmi les fouets et les menaces, en l'amour de Jésus-Christ, il le mit entre les mains d'un président nommé Antiochus, pour le contraindre, en quelque sorte que ce fût, de sacrifier aux idoles. Le président le fit enfermer en un cachot noir : et défendit qu'on lui donnât à boire et à manger de quatre jours, afin que la faim, qui est ordinairement plus insupportable à la jeunesse, lui fît perdre courage. Mais on le tira le cinquième jour de la prison, aussi constant et aussi résolu que le premier. Le juge lui fit jeter des charbons ardents sur la tête, et quand on les lui versoit, il remercioit Dieu, en disant : *Il ne se faut pas étonner si la tête qui doit être couronnée au ciel est brûlée sur la terre : la couronne de gloire aura fort bonne grâce sur les plaies et sur les brûlures endurées pour Jésus-Christ.*

Il fut fouetté pour la seconde fois si rudement, que son corps en fut tout déchiré, et la place baignée de son sang. Ainsi nu comme il étoit, ils l'attachèrent les pieds en haut et la tête en bas, puis allumèrent du feu, dans lequel ils jetèrent plusieurs ordures, afin que la puanteur de la fumée qui lui donnoit au visage, le travaillât davantage. Etant au milieu de ce tourment inhumain, il dit au président : *Il est bien aisé de voir que toute ta sagesse est vaine; et n'est qu'un peu de fumée.* Cela l'irrita en telle sorte, qu'il le fit fouetter pour la troisième fois à tour de bras par quatre bourreaux l'un après l'autre, verser de l'eau bouillante dans ses plaies, et lui rompre les machoires et les dents dans la bouche à grands coups de poing. Mais Notre-Seigneur voulant favoriser la foi et la confiance de ce saint jeune homme, et aussi punir la ty-

rannie de ce méchant juge, le fit tomber du siége où il présidoit, et, peu de temps après, sentant la vertu de Dieu qui combattoit en son martyr, il laissa son âme malheureuse au diable.

L'empereur apprenant cette nouvelle, voulut venger la mort d'Antiochus sur Agapit, et commanda qu'on le jetât aux bêtes farouches, pour être dévoré : mais il lui arriva le contraire, car les bêtes, oubliant leur naturelle férocité se montrèrent si douces en son endroit, qu'elles lui léchèrent les pieds, et le flattèrent. Les satellites de l'empereur voyant cela, lui tranchèrent la tête. Les chrétiens emportèrent son corps, et l'enterrèrent la nuit à un quart de lieue de la ville, en un champ où ils trouvèrent un tombeau neuf, que Notre-Seigneur avoit miraculeusement préparé pour honorer ce saint enfant et valeureux martyr. Par cet exemple un des principaux soldats, nommé Anastase, fut touché et converti à la foi de Jésus-Christ, lequel, trois jours après, acquit la couronne du martyre.

Celui de saint Agapit arriva le 18 d'août, l'an de Notre-Seigneur 275, sous l'empire d'Aurèle. Les reliques de saint Agapit sont encore aujourd'hui en la ville de Palestrine, où il mourut, et où il est honoré de tout le peuple. Les Martyrologes Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon, font mention de lui ; le cardinal Baronius en parle au second tome de ses Annales, et en ses Annotations sur le Martyrologe.

LA VIE DE LA BIENHEUREUSE CLAIRE DE MONTEFALCO,

VIERGE.

AN 1299.

Boniface VIII, pape. — Albert Ier, empereur.
Philippe le Bel, roi.

Dans la vallée de Spolète, qui est en l'Ombrie, l'une des provinces d'Italie, environ à une lieue et demie de Foligno et à trois d'Assise, il y a un bourg nommé Montefalco, où naquit sainte Claire, surnommée (pour la distinguer de celle d'Assise, fille aînée du séraphique Père saint François, et mère de tant de pieuses filles) de Montefalco. Son père, nommé Damien, étoit un homme vertueux, et sa mère une bonne femme, nommée Jaquine.

Dès son enfance, elle fut éclairée des rayons de la lumière divine, car, dès l'âge de quatre ans, touchée de l'amour de Jésus-Christ, elle faisoit à genoux de très-dévotes prières devant un crucifix, et tout son désir étoit de s'offrir à son Époux céleste : mais comme elle ne pouvoit s'adonner à ses oraisons sans être vue de ceux du logis, elle se déroboit souvent et s'en alloit en une église de Saint-Jean, qui étoit là auprès, où elle déployoit plus librement les ailes de sa dévote affection.

Cette sainte fille avoit une sœur nommée Jeanne, religieuse de vie et de profession : elle désiroit infiniment d'être avec elle pour l'imiter, et se consacrer entièrement à Notre-Seigneur ; mais le diable qui tâchoit de l'en détourner, lui apparoissoit souvent, prenant la forme de sa sœur, la menaçant de la tuer si elle se faisoit religieuse. Elle reconnut bien que ce n'étoit que des sifflements et des intimidations du serpent infernal ; car étant fortifiée de l'a-

mour et de l'esprit de son Époux, elle se moqua de lui, commença déja à triompher de cette furieuse bête, et mérita d'être visitée de Jésus-Christ, lequel lui révéla tout le succès de sa vie, lui donnant un grand courage et de nouvelles forces pour supporter l'austérité et les travaux de sa croix.

Dès l'âge de six ans, elle entra dans le monastère nommé de Sainte-Croix, et fut disciple de sa sœur, embrassant la pauvreté, l'oraison, et tous les autres saints exercices de la religion, avec tant d'ardeur et d'affection qu'elle ne paroissoit pas enfant, ni novice, mais une ancienne et parfaite religieuse. Elle se contentoit de vivre d'un morceau de pain avec quelques fruits. Elle aimoit le silence, réprimoit tous ses sens, et ne pensoit qu'à se réjouir avec son cher Epoux qui la visitoit souvent.

En l'âge de sept ans, elle commença à maltraiter son corps, afin de ne sentir pas la tyrannie de la chair : elle portoit sur sa peau une corde nouée qui la serroit fort, et faisoit de longues et rudes disciplines jusqu'au sang. Elle se contentoit de pain et d'eau pour son boire et son manger. Quand elle vouloit faire festin, c'étoient des herbes toutes crues. Elle couchoit pour l'ordinaire à terre, et quand la nécessité l'y obligeoit, elle couchoit sur un peu de paille.

Son oraison étoit continuelle jour et nuit, tantôt à genoux, tantôt debout, les bras étendus en croix; quelquefois elle se prosternoit humblement, la bouche collée contre terre. Son honnêteté étoit admirable, tant pour sa conversation, qu'à découvrir, à regarder et à toucher quelque partie de son corps, comme en tout le reste. Elle estimoit tant la virginité qu'elle disoit qu'elle endureroit plutôt les peines de l'enfer pendant la vie que de la perdre.

Sa vue étoit si modeste que l'on tient qu'elle ne regarda jamais un homme en face. Quand elle parloit, elle baissoit les yeux en terre et avoit le visage voilé. Un religieux de son Ordre lui ayant une fois demandé pourquoi elle lui parloit de cette sorte, elle lui répondit : *Puisque nous ne parlons qu'avec la langue, que sert de voir le visage et les yeux?* Étant supérieure, elle recommandoit la même modestie aux autres religieuses, ayant un soin tout particulier de leur pureté.

Elle se trouva une fois transportée en Dieu durant l'oraison, à l'heure que les religieuses étoient prêtes de communier, et elle y étoit si absorbée qu'elle oublia de prendre son manteau : en punition de laquelle faute sa sœur Jeanne voulut la priver, pour cette fois, de la communion. Mais la sainte eut recours à son Epoux, pleurant à chaudes larmes : le bon Jésus lui apparut et la communia de sa propre main.

Souvent il lui apparoissoit sous la forme d'un agneau blanc, qui se jouoit avec elle, imprimant en son âme un amoureux souvenir de la sincère affection avec laquelle l'Agneau sans tache s'étoit offert sur l'autel de la croix pour la rédemption du genre humain : et elle avoit ce mystère de la Passion de Notre-Seigneur si avant gravé dans son cœur que, même en buvant et en mangeant, elle n'en perdoit pas la mémoire. Tout ce qu'elle voyoit, entendoit, pensoit ou disoit, étoit détrempé en cette amertume, et emmiellé du fiel de la croix; c'étoit la source d'où découloient les autres vertus, qui embellissoient son âme. Elle parloit peu, s'il n'étoit nécessaire, et pour des choses de Dieu.

Mais que dirai-je de la patience de cette sainte, de la joie avec laquelle elle souffroit la pauvreté, le retranchement de nourriture et d'habits, des grands travaux et maladies qu'elle enduroit dans les contradictions et persécutions dont Notre-Seigneur se servit pour l'éprouver, afin de la rendre digne d'une plus grande gloire? Que dirai-je de la charité dont elle usoit envers ses ennemis et envers ceux qui lui faisoient le plus de mal? Elle prioit Dieu pour eux, elle les recommandoit aux prières de ses religieuses, et les secouroit en leurs nécessités, rendant toujours le bien pour le mal, et récompensant leurs injustices par ses bienfaits. Que dirai-je des larmes qu'elle répandoit pour les péchés d'autrui, compatissant aux tribulations et aux misères de son prochain, pourvoyant à ses nécessités par sa pauvreté, se dépouillant elle-même pour les vêtir, et jeûnant afin qu'ils eussent de quoi manger.

La mort de sa sœur Jeanne étant arrivée, sainte Claire eut une révélation du degré qu'elle possédoit en la gloire. Aussitôt les religieuses, malgré elle, l'élurent leur supérieure au lieu de sa sœur.

Ce fut alors que l'on découvrit de grands dons en elle, et des plus rares grâces du Saint-Esprit : car elle ne commandoit jamais rien qu'elle ne le fît. Elle étoit la première au travail. Elle savoit plusieurs choses par esprit prophétique avant qu'elles arrivassent ; éclairée de la lumière céleste, elle pénétroit les maladies intérieures de ses sœurs, et y appliquoit les remèdes convenables pour les guérir. Elle prévenoit les inconvénients, interprétoit aux doctes les passages obscurs de la sainte Écriture, et confondoit les hérétiques.

Elle rembarra un jour un hérétique, qui, par son hypocrisie, étoit tenu pour un saint, et la pensoit tromper : mais elle le rendit muet et confus, si bien qu'il fut châtié comme tel, de peur qu'il n'infectât les autres de sa pernicieuse doctrine. Elle dit à ce propos, que Notre-Seigneur lui avoit donné une si grande lumière de la foi et de la vérité, qu'encore que tous les livres du monde fussent brûlés, et que l'on cessât de prêcher l'Evangile, il lui sembloit qu'elle le pourroit enseigner.

Entre les vertus qu'elle pratiquoit étant abbesse, la principale étoit l'amour de la sainte pauvreté, sans rechercher son intérêt, mais le seul contentement de Notre-Seigneur. Quand quelqu'une demandoit l'habit, elle ne regardoit point si elle étoit pauvre ou riche, et si ses parents pouvoient faire plaisir au couvent ou non, mais avec quelle disposition elle venoit, et si elle étoit bien résolue de servir Notre-Seigneur ; et lorsqu'elle connoissoit que c'étoit lui qui l'appeloit, elle la recevoit et l'embrassoit charitablement.

Elle pleuroit continuellement ses péchés, et disoit que l'âme qui ne s'attristoit point de déplaire à Dieu, étoit pire que morte. Elle ne faisoit pas plus d'état de son corps que d'une chose qui ne lui touchoit en rien, sinon pour en faire un sacrifice à Dieu ; et disoit que si elle eût eu cent corps, elle les eût voulu immoler pour l'amour de lui : que la charité étoit la vie de l'âme, et que mourir pour Jésus-Christ, c'étoit la vraie vie.

Elle s'entretenoit particulièrement avec Jésus crucifié en la méditation continuelle de sa très-sainte Passion, et avoit les douleurs de Notre-Seigneur aussi présentes que si elle les eût vues : elle en sentoit une telle compassion que durant plusieurs années,

tout ce qu'elle mangeoit ou buvoit lui sembloit amer en mémoire de la Passion. Elle en eut en sa vie plusieurs révélations : elle n'en pouvoit parler que les larmes aux yeux, recommandant à chacun de s'en ressouvenir, avec une dévotion intérieure envers Notre-Seigneur; ajoutant qu'en leurs tribulations ils embrassassent Jésus-Christ crucifié, et qu'en le faisant, les plus fâcheux ennuis leur seroient aisés à supporter.

Elle apprenoit à ses religieuses à établir en leur cœur, pour solide fondement de l'édifice spirituel, l'humilité et l'obéissance à leurs supérieurs; elle leur disoit qu'il falloit qu'elles bâtissent les autres vertus là-dessus, comme la sainte pauvreté et la pureté virginale : que pour la conserver il étoit nécessaire qu'elles évitassent les conversations inutiles, la familiarité des hommes, prêtres ou religieux, les entretiens secrets, les paroles oiseuses, légères, de moquerie ou de murmure ; qu'elles pleurassent amèrement leurs fautes, et purifiassent souvent leurs âmes par une oraison fréquente et dévote, et par les saints sacrements de la confession et de la communion ; que par l'usage de l'austérité et de la pénitence, elles se disposassent et se rendissent promptes à élever leur esprit au ciel, à s'unir avec leur très-doux Époux Jésus-Christ, qu'elles devoient aimer sur toutes choses, et servir avec une très-pure intention, dirigeant à cette fin le cours de la vie en général, et toutes les actions en particulier. Et de peur qu'elles ne s'attachent à quelque chose de mondain, qui pût renverser leur cœur et les détourner de leurs résolutions, la sainte abbesse ordonnoit que les servantes du couvent, qui alloient en la ville aux affaires, ne dissent jamais mot aux religieuses, de ce qu'elles avoient vu ou entendu des choses de ce monde qui les pouvoient troubler.

Elle étoit fort bénigne à tous, mais principalement aux malades et aux anciennes, et à celles qui, étant averties, reconnoissoient et amendoient leurs fautes; mais aussi elle étoit sévère et terrible à celles qui ne se vouloient pas relever de leurs chutes. Car en ce corps foible et féminin elle avoit une âme forte, virile et constante, si jalouse de l'honneur de Dieu, qu'elle n'étoit attentive à chose du monde qu'à extirper la racine de ces offenses. Elle ne s'élevoit

point en la prospérité, ni ne s'abaissoit pas en l'adversité, parce qu'elle rapportoit tout à Dieu, recevant également l'une et l'autre de sa main, et y étant aussi également consolée.

Comme elle contemploit une fois la plaie de Notre-Seigneur toute ouverte de douleur, il lui apparut portant sa croix sur ses épaules, et lui dit : *Ma fille Claire, j'ai cherché un lieu solide pour planter cette croix, et j'ai trouvé ton cœur, où je la puis poser ; il est donc nécessaire que tu meures en cette croix, si tu désires être ma fille et mon héritière.* Depuis cette apparition, l'on croit que les marques de Jésus-Christ crucifié demeurèrent imprimées dans le cœur chaste et amoureux de cette sainte épouse du Seigneur.

Ces faveurs et ces consolations divines ne lui donnèrent point de vaine gloire, au contraire elle croissoit toujours en humilité et au mépris de soi-même, se donnant la confusion, et la gloire au Seigneur, à qui elle appartenoit. En cette vertu d'humilité, qui est le fondement, la mère et la maîtresse des autres, elle se rendit fort excellente, ayant voulu renoncer à la dignité d'abbesse, comme aimant mieux être sujette à toutes, que supérieure d'une seule. Elle exerçoit les charges les plus viles du couvent, servoit les malades, et baisoit sans horreur les ulcères des lépreux : elle se faisoit discipliner par les religieuses, et ne prenoit pas plaisir qu'on l'appelât sainte, ou servante de Dieu. Pour sa plus grande humilité, victoire et couronne, Notre-Seigneur permit qu'elle fut rudement combattue du diable sept ans durant. Elle souffrit de jour et de nuit des terreurs épouvantables, et des apparitions de démons ; mais comme c'étoit une pierre solide fondée en Jésus-Christ, elle demeura toujours ferme et invincible à tous ces rudes assauts.

L'heure étant venue, où elle devoit être reçue de son Époux céleste pour la récompense de ses travaux, elle en eut révélation. Elle appela toutes ses religieuses, les pria de la recommander à Dieu, et de se souvenir de la peine qu'elle avoit eue pour elles : qu'elles fussent humbles, patientes et endurantes les uns des autres, obéissantes à leurs supérieures, et unies entre elles d'un saint amour, de peur que l'œuvre de notre rédemption, que Jésus-Christ a tant aimée et achetée si chèrement au prix de sa vie, ne leur fût

inutile par leur faute. Puis elle reçut les saints Sacrements, et celui de l'Extrême-Onction, pleurant à chaudes larmes.

Il lui fut révélé alors que tous ses péchés lui étoient pardonnés, et que la gloire lui étoit préparée. Cette vision la consola tellement, qu'elle rompit le silence en disant à son très-cher Epoux : *O doux Jésus, que la récompense que vous faites à ceux qui vous servent est grande, eu égard à leurs petits services !* Puis elle ajouta avec ferveur : *C'est beaucoup, c'est un magnifique présent pour moi, Seigneur, que le paradis.*

Quelquefois, comme si elle eût parlé avec des anges et des saints, elle disoit : *Emmenez-moi.* Alors les assistants, pensant qu'elle avoit déjà rendu l'esprit à Dieu, portèrent son corps à l'église pour l'enterrer : mais étant revenue à elle, elle ouvrit les yeux, de quoi tous furent bien joyeux, et lui dirent qu'elle commençoit à se mieux porter : mais l'épouse de Jésus-Christ, connoissant que son heure étoit venue, leur répondit doucement : *Mes très-chères sœurs et disciples, je m'en vais de ce monde à Notre-Seigneur qui m'appelle, je vous recommande à lui, et vous laisse entre ses mains.*

Ainsi cette sainte âme s'envola à son Créateur, laissant son corps aussi beau et coloré que s'il eût été en vie, les yeux levés au ciel, le visage avec une clarté vermeille qui l'embellissoit fort. Elle trépassa le dix-septième jour d'août, l'an de Notre-Seigneur 1299, âgée de trente-trois ans selon la chronique des Frères Mineurs, et, selon celle des Ermites de Saint-Augustin, l'an 1308, à l'âge de quarante ans.

Elle opéra plusieurs miracles, faisant voir les aveugles, marcher droit les boiteux, et ouïr les sourds. Elle ressuscita une fille morte, et guérit plusieurs autres personnes, par l'efficace de ses mérites et de ses prières.

La renommée de cette sainte s'étant répandue bien loin, soit à cause de ses miracles, soit parce qu'on avoit ouï dire qu'elle portoit en son cœur les marques de la Passion de notre Rédempteur, le vicaire général de l'évêque de Spolète, avec la permission du Pape, vint avec trois médecins au sépulcre de sainte Claire, ils lui ouvrirent l'estomac, et trouvèrent dans son cœur, qui étoit grand,

gros et creux, les marques de la Passion de Notre-Seigneur imprimées, à savoir : un crucifix avec trois cloux, la lance, l'éponge et le roseau, qui étoient d'un côté du cœur : de l'autre part étoient les fouets, chacun de cinq cordons, la colonne et la couronne d'épines.

De plus, ils trouvèrent dans le fiel trois petites pelotes rondes de la grosseur de trois noisettes, d'un même poids, grandeur et couleur; elles se trouvèrent toujours aussi pesantes l'une que l'autre, et l'une que les deux autres ensemble, en témoignage de la vérité du mystère de la très-sainte Trinité, à laquelle cette vierge portoit une dévotion particulière. C'est pourquoi quelques-uns la peignent avec la balance en une main, où elle pèse ces petites boules; et en l'autre Jésus-Christ crucifié dans un cœur, avec tous les instruments de sa sainte Passion.

Quand on l'ouvrit, le sang en sortit clair et beau; on le ramassa dans une fiole, qui se montre encore aujourd'hui avec le cœur, et les trois petites boules, à la grande admiration de tous ceux qui les ont vues. Les religieuses qui sont dans ce monastère, disent encore que souvent, devant qu'il arrive quelque tribulation extraordinaire, le sang de cette fiole se dissout, commence à bouillir et à s'enfler visiblement : alors l'on fait des processions pour demander miséricorde à Dieu par l'intercession de cette sainte, et le supplier qu'il détourne les verges qu'il tient en sa main.

On fait une grande solennité à Montefalco, par permission du Pape, le jour de son décès, le 18 d'août, et aussi le jour de sainte Croix, en mai, à cause que cette sainte gardoit dévotement cette fête. On montre son corps du dedans de l'église du couvent, au travers d'une grille près le chœur des religieuses; je le vis en 1561. Quoiqu'il soit sec et décoloré, il est néanmoins tout entier. Elle avoit le visage découvert, et les mains jointes, les pieds nus, et le reste de son corps vêtu d'un habit de religieuse de Saint-Augustin, comme les religieuses du monastère le portent encore à présent.

Le pape Jean XXII, en un bref où il commande que l'on fasse information de la vie et des miracles de cette sainte, dit qu'elle étoit de l'Ordre de Saint-Augustin, et abbesse du monastère de

Sainte-Croix, néanmoins les anciens auteurs des chroniques des Frères Mineurs comptent cette sainte entre celles du Tiers-Ordre du Père saint François, et, pour le prouver, ils allèguent qu'en la même ville de Montefalco l'on voit quelques anciennes images de la bienheureuse sainte Claire, avec un habit gris, et du Tiers-Ordre de Saint-François, ainsi qu'il est parlé en la chronique de saint Augustin, et plus amplement chez le Père Augustin de Montefalco. Mais de quelque Ordre que cette sainte ait été, nous devons louer Notre-Seigneur qui l'a choisie dès son enfance pour épouse, et l'a enrichie de tant et de si admirables vertus.

A Rome, saint Jean et saint Crispe, prêtres, qui, durant la persécution de Dioclétien, enterrèrent avec beaucoup de soin les corps de plusieurs saints, par le mérite desquels leur étant associés dans la suite, ils furent dignes du bonheur de la vie éternelle.

Au même lieu, saint Hermas, saint Sérapion et saint Polyène, martyrs, qui, ayant été traînés par des lieux étroits, remplis de pierres et raboteux, remirent leurs âmes entre les mains de Dieu.

En Illyrie, saint Flore et saint Laure, tailleurs de pierres, martyrs, qui, après que leurs maîtres Procule et Maxime eurent été martyrisés, souffrirent plusieurs tourments, et furent jetés dans un puits profond, sous le président Licion.

A Myre en Lycie, saint Léon et sainte Julienne, martyrs.

A Metz en France, saint Firmin, évêque et confesseur.



DIX-NEUVIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Louis, évêque de Toulouse, Franciscain.

Saint Jules, sénateur et martyr; saint André et ses compagnons, martyrs; saint Timothée, sainte Thècle et saint Agape, martyrs; saint Magne, évêque et martyr; saint Donat, prêtre; saint Marien; saint Rufin.

LA VIE DE SAINT LOUIS,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, ET CONFESSEUR, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

AN 1297.

Boniface VIII, pape. — Adolphe, empereur.
Philippe le Bel, roi.

Saint Louis, grand prélat et humble religieux de Saint-François, nous a laissé un admirable exemple d'humilité et du mépris du monde. Il étoit petit-neveu de saint Louis roi de France, et fils de Charles II, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence, l'aîné de ses frères, et le successeur légitime des royaumes et des États de son père. Il leva les yeux au ciel, et reconnut le peu de valeur de toutes les choses de la terre, au prix de Jésus-Christ crucifié, pour l'amour duquel il prit l'habit du Séraphique Père saint François, estimant davantage cette sainte et divine pauvreté, que toutes les richesses et tous les trésors du monde. La vie de ce glorieux confesseur est tirée de la bulle de sa canonisation, qui est dans le quatrième tome de Surius, en partie de saint Antonin archevêque de Florence, et plus au long du cinquième livre de la deuxième partie de la Chronique des Frères Mineurs.

Saint Louis naquit à Brignoles près de Marseille : son père étoit Charles II, fils de Charles Ier, surnommé Martel, roi de Naples et de Sicile, frère de saint Louis roi de France. Sa mère s'appeloit Marie, fille du roi de Hongrie : elle eut trois frères rois et saints : Etienne, Ladislas et Henri; Elisabeth de Hongrie, sa tante, fut aussi une sainte.

La guerre s'échauffa entre Pierre roi d'Aragon, et Charles roi des deux Siciles, frère de saint Louis roi de France, tellement que Charles II, son fils, fut pris en une bataille qu'ils se donnèrent par mer. Charles fut mené prisonnier à Barcelone. Par succession de temps ces deux rois s'accordèrent, et firent la paix entre eux sous certaines conditions; pour l'accomplissement desquelles Charles, sortant de prison, laissa ses trois enfants en ôtage, Louis qui étoit l'aîné, Robert qui lui succéda aux royaumes, et Raimond qui étoit le troisième. Ces trois frères demeurèrent sept ans prisonniers à Barcelone.

Saint Louis tira profit de cette solitude, et fit de nécessité vertu, s'occupant à l'étude des bonnes lettres et à l'oraison : car ayant la crainte de Dieu, il jugea que cette prison pouvoit être la cause de son bien, ainsi qu'il arriva, d'autant que les âmes pures font leur profit de tout. Il étudia suffisamment en la grammaire, en la logique, en la philosophie, tant naturelle que morale, et en la théologie, en sorte qu'il disputoit fort pertinemment en public et en particulier, non sans admiration des auditeurs.

Il étoit parfaitement beau d'âme et de corps : car, dès son enfance, il se montra très-honnête, ennemi des paroles légères et de la conversation des femmes, dont personne n'osoit parler devant lui. Pour garder entièrement et avec moins de difficulté le précieux trésor de sa chasteté, il vivoit fort sobrement, et matoit son corps tendre et nourri à la délicatesse, se disciplinant avec des chaines de fer, portant de rudes étamines au lieu de chemise, et une grosse corde toute pleine de nœuds pour sa ceinture, assujettissant de cette sorte la chair à l'esprit. Ce saint jeune homme fut si retenu à converser avec les femmes, que le Pape Jean XXII dit en la bulle de sa canonisation qu'il ne leur parla jamais seul, sinon à sa mère et à ses sœurs. Quand il sortit de la prison de Barcelone

la reine de France, qui étoit sa sœur aînée, le voulut embrasser, à la façon du pays, mais il ne le lui permit pas. La reine sa mère lui en voulut faire de même à Naples, et le saint tourna le visage, de peur qu'elle ne le baisât : ce que voyant la reine, elle lui dit : *Eh quoi! mon fils, ne suis-je pas votre mère, qui vous puis embrasser sans scandale?*

Le jeune saint lui répondit : *Je le sais bien, Madame, mais vous n'ignorez pas aussi que vous êtes femme, et qu'il ne faut pas embrasser les serviteurs de Dieu.*

Une autre fois, visitant la reine d'Aragon, sa sœur, on ne la lui put jamais faire regarder en face. Il conduisoit si bien ses yeux qu'il n'envisagea jamais aucune femme. Ce rare et admirable exemple imprima aux autres gentilshommes, ses serviteurs, l'amour de la chasteté, à laquelle il les attiroit quand ils le considéroient. Lors de son décès, on vit sortir une fleur de sa bouche, comme une belle rose vermeille, pour preuve de sa pureté. Comme il savoit qu'on ne peut être chaste sans un don spécial de Dieu, il s'adonnoit fort à l'oraison, et, quand ses frères et les autres gentilshommes dormoient, il se levoit et pleuroit à chaudes larmes jusqu'à minuit.

Une nuit qu'il étoit en oraison, ses frères virent qu'il y avoit auprès de lui un vilain chat noir qui vouloit sauter sur lui, et que le saint repoussoit avec le signe de la croix : mais il leur fit promettre de n'en dire jamais rien à personne durant sa vie. Il portoit une dévotion particulière à la croix et à la Passion de Notre-Seigneur. Il disoit tous les jours les *Heures de la croix*, les bras étendus, pour sentir une partie des douleurs que Notre-Seigneur endura pour nous. Il entendoit la messe fort dévotement, et communioit à toutes les grandes fêtes. Quand il fut prêtre, il la célébroit quasi tous les jours, après s'être confessé : et encore qu'il ne dît pas la messe, il ne laissoit pas de se confesser. Lorsqu'il étoit prisonnier, âgé environ de dix-huit ans, il visitoit les malades et essuyoit leurs plaies, les baisant dévotement : la Semaine Sainte, il redoubloit sa dévotion.

Il fit un jour assembler tous les lépreux de la ville de Barce-

lone pour leur laver les pieds et les servir à table. Il en vint un entre autres de fort haute stature, qui avoit une lèpre si horrible, que ses deux frères en eurent mal au cœur : mais saint Louis le lava plus soigneusement que les autres, et le servit à dîner de tout ce qu'il eut besoin. Le lendemain, qui étoit le Vendredi-Saint, on chercha diligemment ce lépreux sans le pouvoir trouver, et l'on estima que Notre-Seigneur avoit voulu favoriser le saint de sa présence sous cette figure. Étant évêque, il nourrissoit tous les jours vingt-cinq pauvres; il leur donnoit à laver, leur mettoit la viande sur la table, coupoit leur pain, et quelquefois les servoit les genoux contre terre, avec autant de piété et de dévotion que si Notre-Seigneur y eût été en personne.

S'occupant ainsi en ces bons et saints exercices, ce n'est pas une chose étonnante si Notre-Seigneur lui donna la lumière, l'esprit et le courage de mépriser les vanités du monde. Il fit vœu de prendre l'habit de Saint-François; et, le voulant accomplir par deux fois, il ne le put, parce que les religieux, redoutant le roi son père, ne l'osèrent recevoir : mais étant allé à Rome avec son père et ses frères, il se fit sous-diacre, et à Naples, diacre et prêtre.

L'évêché de Toulouse étant venu à vaquer, le Pape Boniface VIII en pourvut saint Louis, qui étoit absent : mais il refusa, jusqu'à ce qu'étant à Rome, en présence de deux cardinaux, pour accomplir premièrement son vœu, il fut reçu en l'Ordre de Saint-François, et, par la dispense du Pape, il fit incontinent profession entre les mains de Jean du Mur, général des Cordeliers, d'observer à jamais leur règle. Toute l'assistance fondoit en larmes de voir le fils aîné d'un si grand roi, héritier présomptif des États de son père, fouler les sceptres et les couronnes, revêtu d'un sac et ceint d'une corde. Après cette action si héroïque et si divine, saint Louis fut contraint d'obéir au Pape et d'accepter l'évêché de Toulouse, ainsi qu'il lui commandoit.

Le saint religieux ne changea point par cette nouvelle dignité, ayant fait si peu d'état des royaumes et des grandeurs de la terre : au contraire, il en devint plus humble, tâchant en tout d'être vrai Frère Mineur. Il vint à Toulouse, où il fut reçu comme un ange.

Ses brebis n'avoient qu'à jeter les yeux sur la vie de leur pasteur pour vivre saintement. Son lit étoit de bure : il alloit sur un chétif mulet, sans se vouloir servir de la permission qu'il avoit du Pape de se traiter en évêque et en fils de roi. Il ne prenoit de ses revenus que ce qui étoit précisément nécessaire pour l'entretien de sa famille, et donnoit le reste aux pauvres. On ne voyoit en sa maison ni chiens, ni oiseaux, ni autres divertissements. On lisoit à sa table les livres de la sainte Écriture; chacun y prêtoit l'oreille attentivement, sans rompre le silence.

Encore qu'il fût humble, il ne laissoit pas de garder l'autorité de prélat : il étoit doux et traitable aux bons; sévère aux orgueilleux et aux infracteurs des commandements du Roi céleste. Il ne souffroit pas que l'on jurât en sa maison, ni que l'on traitât le saint Nom de Dieu avec irrévérence. L'on remarque qu'étant encore jeune prince, il condamnoit ses serviteurs qui avoient juré à jeûner au pain et à l'eau; et, si c'étoient ses propres frères, il les faisoit dîner en chausses et en pourpoint.

Il prêchoit souvent au clergé et au peuple avec tant de force, qu'il amollissoit les cœurs les plus endurcis, et excitoit plusieurs à suivre le chemin de la perfection. Les Juifs se convertissoient à notre sainte foi, et les hérétiques étoient portés à embrasser la doctrine de l'Église catholique. Il donnoit lui-même les Ordres avec une extrême dévotion, et examinoit auparavant les mœurs et la doctrine de ceux qui s'y vouloient faire promouvoir. On ne tiroit aucune provision de bénéfices de lui par prières ou importunité, il ne les donnoit qu'à ceux qui étoient instruits et capables, sans aucune distinction du pauvre au riche, du noble au roturier, de son serviteur à l'étranger.

Quand il arrivoit aux ecclésiastiques de manquer en quelque chose, il les punissoit rigoureusement, jusqu'à les priver de leurs bénéfices, selon la qualité des délits. Il faisoit célébrer solennellement l'office des fêtes et des dimanches, et consacroit les églises, les religieuses et autres actes pontificaux, avec tant de majesté et de révérence, qu'il témoignoit assez le ressentiment qu'il avoit de la personne qu'il représentoit. Il n'oublioit jamais sa profession

régulière, que Notre-Seigneur avoit fortement enracinée dans son âme, se réjouissant d'être averti et repris de son compagnon : car il aimoit particulièrement ceux qui le blâmoient, et ne pouvoit souffrir qu'on le louât en sa présence.

Allant un jour par les rues de Toulouse, il ouït la voix d'une pauvre vieille malade, qui demandoit d'être confessée : aussitôt il mit pied à terre, et, bien que les prêtres qui l'accompagnoient s'offrissent de la confesser, il répondit que c'étoit sa brebis, qu'il la devoit secourir : ce qu'il fit; il lui donna lui-même à manger des viandes qu'il avoit envoyé quérir en sa maison, et l'aumône pour la soulager. Il sortit de la maison de cette vieille, tout couvert de poussière, de vermine et d'ordure; de quoi ses serviteurs l'avertirent, mais il leur dit : *Qu'importe ? les poux ne sont-ils pas les perles des pauvres ?*

Un religieux lui dit une fois tout simplement : *Monseigneur, vous honorez grandement votre Ordre;* il lui répondit en pleurant : *Ne dites pas cela, mon frère ; l'Ordre m'a fait beaucoup d'honneur de me donner l'habit.* Quand il logeoit aux couvents des Cordeliers, il ne vouloit pas permettre que sa chambre fût parée : et en ayant trouvé une tapissée avec dix armoiries de France et de Sicile, il la fit détendre, disant aux religieux que ce n'étoit pas là une cellule de Cordelier. Il coucha la nuit sur la dure, et alla servir à la cuisine comme les autres.

Il se présenta des affaires d'importance pour le bien de l'Église, qui l'obligèrent d'aller de Toulouse à Rome, où il prêcha au Collége des cardinaux, ce qu'il fit aussi en plusieurs villes de France et d'Italie. Il passa les Pyrénées, alla en Espagne et en toute la Catalogne, semant de tous côtés la parole de Notre-Seigneur, et les suaves odeurs de sa vie apostolique. Depuis il retourna à Toulouse : et quoiqu'il fût si excellent prélat, néanmoins il étoit en perpétuelle inquiétude de se démettre de la charge épiscopale, pour vivre et mourir dans le bienheureux état de l'oraison. Pendant cette anxiété d'esprit, il résolut de retourner encore une fois à Rome, et de se jeter aux pieds de Sa Sainteté, afin d'obtenir d'en être déchargé.

Mais Notre-Seigneur permit qu'arrivant à Brignoles en Provence, étant logé en la même maison où il étoit né, il se trouva fort mal, et connut que Dieu le vouloit non-seulement délivrer du fardeau épiscopal, mais aussi de cette vie mortelle. Alors il se confessa dévotement, et reçut Notre-Seigneur avec grande affection, s'étant levé du lit (quoiqu'il fût fort foible) et prosterné en terre pour l'adorer, après qu'il eut demeuré quelque temps en oraison et en silence, ayant la croix entre ses mains, il rendit l'esprit, le 19 d'août.

Il décéda, selon Surius, à l'âge de trente-trois ans; d'autres disent vingt-quatre, ce qui est moins probable, car il n'y a pas d'apparence qu'il ait été fait évêque en l'âge de vingt et un ans, selon la Chronique de Saint-François : ni qu'il ait pu accomplir en deux ou trois ans tout ce qu'il fit au régime de son Église, d'aller à Rome, de prêcher en Italie, en Francc, en Espagne et en d'autres lieux.

A l'heure de son décès, un religieux qui étoit en oraison aperçut les anges qui conduisoient son âme au ciel, en chantant : *C'est ainsi que l'on traite ceux qui servent Dieu en pureté et en chasteté.* On le porta en terre aux Cordeliers de Marseille, qui est à deux lieues de Brignoles, comme le saint l'avoit ordonné : on vit des rayons de lumière rejaillir de son corps, et les cierges que le vent avoit éteints le long du chemin furent invisiblement rallumés. Quand on l'enterra, il fut mis au chœur parmi les religieux avec son habit, où il demeura pendant les obsèques. Après qu'il fut inhumé, il apparut aussi sur le grand autel, avec ses ornements pontificaux, sa mitre en tête, la crosse à la main, donnant la bénédiction au peuple, comme il avoit coutume.

Notre-Seigneur fit plusieurs miracles durant la vie de saint Louis, et depuis, afin de le rendre glorieux sur la terre, comme il l'étoit au ciel. Les aveugles recouvrèrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, les boiteux les jambes, les malades la santé; et les nécessiteux l'accomplissement de leurs désirs. A cause de ses miracles accompagnés de sa sainte vie, le Pape Jean XXII le canonisa le premier an de son pontificat, plaçant sa fête le 19 d'août. La bulle de sa canonisation dit qu'il ressuscita six morts, et Marc

de Lisbonne, en la deuxième partie de la Chronique de son Ordre, liv. VI, chap. 14, dit, sur le rapport de gens dignes de foi, qu'il ressuscita encore dix autres morts, et fit plusieurs autres miracles.

Un homme affectionné à saint Louis désira aller à saint Jacques de Galice en pèlerinage : depuis, doutant si ce voyage seroit à propos, il pria saint Louis de l'en éclaircir : il lui apparut en songe et lui dit : *Prends ce bourdon avec cette besace, et va hardiment visiter l'église de Saint-Jacques*. S'étant réveillé là-dessus, il trouva le bourdon et la besace auprès de lui : ce qui lui fit entreprendre joyeusement le voyage, d'où il revint en santé.

En une furieuse guerre civile qui s'émut entre la noblesse et le peuple de la Pouille, l'un des plus braves chevaliers fut pris du peuple, auquel il avoit fait mille méchancetés ; au lieu de le recevoir à rançon, ils le condamnèrent sur-le-champ à être pendu, et le menèrent droit au gibet. Ce seigneur se recommanda dévotement à saint Louis, le suppliant de le préserver de ce péril infâme, promettant que s'il en échappoit il iroit visiter nu-pieds son tombeau à Marseille, en mendiant son pain de porte en porte. Chose étrange! comme on lui mettoit la corde au col, et comme on l'attachoit à la potence, en le jetant hors de l'échelle, la corde se rompit, et il tomba sur ses pieds sans avoir nul mal. Ils prirent un double licol et l'attachèrent derechef, mais il se cassa comme le premier ; il en advint autant à la troisième fois, quoiqu'ils y eussent mis un gros câble. En étant surpris, le patient leur dit : *Messieurs, vous vous efforcez en vain, parce que je suis sous la garde de saint Louis, auquel je me suis voué*. Ils le laissèrent aller accomplir son vœu : il veilla quarante jours sur le tombeau du saint, jeûnant au pain et à l'eau, et retourna après en sa maison, avec un grand contentement.

Jean, dauphin de France, étant si malade que l'on désespéroit de sa vie, le roi Philippe, son père, entra dans sa chapelle, et pria saint Louis, son oncle, pour la santé de son fils, promettant d'aller en pèlerinage à son tombeau, d'y offrir une image d'argent aussi pesante que son fils, et de faire beaucoup de bien aux religieux de son couvent. Pendant que le roi plein d'angoisses continuoit sa prière, saint Louis lui apparut, l'assura de la guérison de son fils

auquel il apparut aussi, et qu'il guérit en le touchant de ses mains. Le roi accomplit son vœu à petit train, et en équipage de pèlerin, donna l'image d'argent, et fit plusieurs autres présents aux Cordeliers de Marseille.

Le roi Denis de Portugal, entendant raconter les miracles que Dieu faisoit au nom de saint Louis, décédé depuis peu, ne les pouvoit croire ; de quoi la reine Élisabeth, sa femme, le blâmoit. Il arriva un jour qu'étant à la chasse au bois de Montréal, près la ville de Beja, il poursuivit seul, à la course, un ours fort puissant, lequel se retourna contre lui, et l'empoignant au travers du corps, le tira de dessus son cheval, puis le porta par terre, le tenant sous ses pattes avec les rênes et la bride de son cheval qu'il tenoit engagées. Alors le roi, se trouvant en un tel péril, eut recours au saint qu'il avoit méprisé ; il l'aperçut aussitôt à son côté, habillé en Cordelier, avec sa mitre sur la tête, qui lui dit en souriant : *Que faites-vous ? donnez hardiment de votre poignard dans le ventre de l'ours, et le tuez.*

Le roi, plus mort que vif, reprit courage et frappa l'ours droit au cœur, et il tomba de l'autre côté. Le roi le laissa avec son poignard dans le corps, et remonta à cheval pour chercher ses gens : mais en errant à travers la montagne, il lui advint une chose remarquable. Il rencontra un laboureur, à qui il demanda d'où il étoit : *Je suis,* dit-il, *d'auprès ce hameau, où l'on prépare le dîner du roi, que le grand diable puisse emporter.*

— *Mais que vous a-t-il fait ?* lui demanda le roi ; *pourquoi lui souhaitez-vous tant de mal ?*

Le laboureur pensant que ce fût un des piqueurs, répondit : *Parce que son maître d'hôtel m'a pris par force une robe, trois moutons et quatre volailles, sans m'en vouloir payer un liard, disant que tout est au roi et qu'il est le dieu de toute la terre : voilà pourquoi je les donne tous au diable, et je me désespère de voir manger mon bien sans pouvoir y remédier.*

Le roi lui commanda de retourner avec lui ; ayant su la vérité, il lui fit entièrement payer ce qu'on lui avoit pris, ainsi qu'aux autres villageois qui vinrent déposer des excès et des dommages qui

leur avoient été faits, puis il fit passer par les armes son maître d'hôtel, pour servir d'exemple aux autres officiers, qui font des rapines sous le nom du roi, et prennent le bien des pauvres laboureurs. Le roi fit bâtir une chapelle au nom du saint chez les Cordeliers de Beja, où les villageois vont faire leurs offrandes.

Alphonse, roi d'Aragon et de Naples, enleva le corps de saint Louis hors Marseille, l'an 1417, et le fit porter en l'église de Valence en Espagne, où il est encore à présent. Dans le nouveau couvent des Cordeliers de la Petite Observance de Marseille, appelé Saint-Louis, il y a un de ses bras enchâssé en argent, avec des habits du saint, qui furent miraculeusement sauvés du pillage des Aragonois, lorsqu'ils emportèrent ses reliques.

Outre les auteurs allégués, le Martyrologe Romain en fait mention le 19 d'août. Le cardinal Baronius, en ses Annotations, dit qu'il mourut l'an 1297, ce qui est confirmé par Surius, encore que Marc de Lisbonne dise en sa Chronique qu'il décéda l'an 1299.

A Rome, saint Jules, sénateur et martyr, qui, ayant été livré au juge Vitellius, et mis par son ordre en prison, fut battu de coups de bâton, par un commandement de l'empereur Commode, jusqu'au point qu'il en mourut. Son corps fut inhumé dans le cimetière de Calépode, sur la voie Aurélienne.

En Cilicie, fête de saint André, tribun, et de ses compagnons, soldats, qui, ayant vaincu miraculeusement les Perses, se convertirent à la foi de Jésus-Christ. Accusés d'être chrétiens, sous l'empereur Maximien, ils furent massacrés par l'armée du président Séleucus, dans les défilés du mont Taurus.

En Palestine, saint Timothée, martyr, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le président Urbain, après avoir supporté plusieurs supplices, fut brûlé à petit feu.

Dans le même pays furent aussi martyrisés Thècle et Agape. Celle-là, exposée aux bêtes, fut déchirée par leurs dents, et alla rejoindre son céleste Epoux. Pour Agape, ayant souffert plusieurs tourments, il fut réservé pour de plus grands combats.

A Anagni, saint Magne, évêque et martyr, qui fut tué dans la persécution de Dèce.

En France, au pays de Sisteron, saint Donat, prêtre et confesseur, qui, dès sa plus tendre enfance, favorisé d'une grâce extraordinaire du Seigneur, mena, pendant plusieurs années, la vie d'anachorète, et passa au Seigneur, célèbre par le don des miracles.

Au territoire de Bourges, saint Marien, confesseur.

A Mantoue saint Rufin, confesseur.



VINGTIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Bernard, abbé de Clairvaux, docteur de l'Église.

Saint Philbert, abbé; le saint prophète Samuel; saint Lucius, sénateur et martyr; plusieurs saints martyrs de Thrace; les saints martyrs Sévère et Memnon; saint Léovigilde et saint Christophe, moines et martyrs; saint Porphyre; saint Mesme, évêque.

LA VIE DE SAINT BERNARD,

ABBÉ DE CLAIRVAUX, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 1153.

Eugène III, pape. — Frédéric **Ier empereur.**
Louis le Jeune, roi.

Il y a dans la Bougogne un petit lieu appelé Fontaines, qui n'étoit auparavant guère renommé, mais qui a depuis été recommaudable à cause de la naissance de saint Bernard, abbé, miroir de toute vertu, et portrait de sainteté, duquel nous avons écrit la vie sur les cinq livres qu'en ont composés Guillaume, abbé de Bonneval, et Godefroy, religieux de Clairvaux, son compagnon et son secrétaire.

En ce lieu de Fontaines, il y avoit un gentilhomme d'honneur et de vertu, nommé Tesselin, brave chevalier et bon serviteur de Dieu. Il avoit épousé Alix de Montbard, femme grandement vertueuse et honnête, dont il eut six garçons et une fille. Alix, avec le soin de sa maison et de sa famille, avoit en singulière recommandation la crainte de Dieu et les œuvres de miséricorde ; car en accouchant d'un fils, elle l'offroit elle-même à Dieu, et l'élevoit de

son lait, ne s'en fiant pas aux nourrices. Lorsqu'il étoit un peu fort, elle l'accoutumoit à manger de grosses viandes, comme si elle l'eût nourri pour demeurer plutôt au désert qu'au monde.

Voilà quels étoient le père et la mère de saint Bernard, leur troisième fils. Sa mère, étant enceinte de lui, songea qu'elle portoit en son sein un petit chien blanc qui avoit une tache rouge sur le dos, et aboyoit; et consultant un bon serviteur de Dieu là-dessus, il lui dit que cet enfant seroit un grand prédicateur, qui crieroit après les mauvais pour conserver la maison de Dieu, laquelle étoit son Église, et qui, par sa langue médicinale, guériroit les ulcères de plusieurs âmes.

Saint Bernard étant né, sa mère y prit encore plus de peine qu'elle n'avoit fait aux deux autres : sitôt qu'elle put, elle le mit à l'école sous de bons maîtres. Cet enfant étoit soigneux d'étudier, obéissant à ses précepteurs et à ses supérieurs, affable à tous, ami du silence et du repos, ennemi du bruit et de la confusion. On remarquoit en lui une pudeur virginale, un esprit simple et candide, mortifié à toutes les choses du monde. Étant jeune et fort malade d'une grande douleur de tête, on lui fit venir une sorcière pour l'en guérir, mais ayant su qui elle étoit, il se leva du lit et la chassa, criant après elle en grand courroux, et Dieu lui rendit aussitôt la santé.

Une nuit de Noël, étant en l'Église pour assister à Matines, il désira savoir l'heure à laquelle Notre-Seigneur naquit : comme il sommeilloit, le petit Jésus lui apparut, ne faisant que de naître, beau par-dessus toute beauté, qui récréoit son âme d'une douceur ineffable. Avec cette faveur du Ciel, il commença à s'adonner à la contemplation, en laquelle il fut très-éminent, et demeura fort dévot au sacré mystère de la naissance de Notre-Seigneur, estimant que cette heure de minuit où il l'avoit vu, étoit celle où le Verbe éternel naquit. Sitôt qu'il avoit de l'argent, il le portoit aux pauvres en cachette, de peur que l'on ne découvrît la charité qu'il faisoit. Étant déjà grand, sa mère mourut saintement, ce dont il fut fort affligé, perdant en elle un si bon appui et une telle maîtresse.

Il étoit d'une riche taille, et dans le temps que le sang de la

jeunesse commence à s'échauffer parmi les compagnies en beaucoup d'occasions, il fut fort tenté du diable de lâcher la bride à ses appétits : quelques femmes impudiques lui tendirent des piéges pour lui faire perdre le précieux trésor de sa chasteté; mais, avec l'aide de Dieu, il demeura victorieux, conservant ce don inestimable de la pureté céleste. Ne pensant un jour à rien, il jeta les yeux sur une femme, sans se tenir sur ses gardes : de quoi s'étant après aperçu, il demeura si honteux, que, pour se venger de soi-même, et payer la peine de cette faute, il se jeta tout nu dans un étang glacé qu'il trouva là auprès, et demeura dans l'eau jusqu'à la gorge, et si longtemps, que le froid avoit presque éteint sa chaleur naturelle, en sorte qu'on l'en retira demi-mort : toutefois, par cet acte fervent, il mérita que Dieu, par sa grâce, mortifiât en lui la concupiscence charnelle, et éteignit les flammes du feu infernal qui domine en nos membres.

Ce saint jeune homme voyant donc les grands périls où il étoit, pensa au moyen de s'en délivrer, et de se retirer dans le port assuré de quelque religion. Pendant qu'il délibéroit là-dessus, l'ennemi et ses ministres lui livrèrent de grands assauts; la fleur de son jeune âge lui proposoit les plaisirs charnels, et lui suggéroit de ne laisser pas le présent pour l'avenir : le diable lui représentoit qu'encore qu'il tombât en péché, il en pourroit faire pénitence en sa vieillesse ; que Notre-Seigneur étoit bon et miséricordieux, connoissant notre fragilité, et ayant donné pour nous son sang sur l'arbre de la croix.

Il n'avoit pas faute d'amis et de compagnons qui, étant déjà entrés par le grand chemin de la perdition, le sollicitoient, par leurs discours et par leurs exemples, de suivre le même train. Le monde lui offroit de belles espérances de richesses et d'honneurs, fondées sur son esprit, sur sa science et sur sa bonne grâce : ses frères mêmes et ses plus proches parents qui, en de semblables délibérations, sont les plus cruels et les plus dangereux ennemis, lui objectoient sa foible complexion ; qu'il ne pourroit supporter l'austérité de la vie religieuse, et qu'il ne laisseroit pas de servir Notre-Seigneur par une plus douce vie, et de profiter aux âmes.

Ce jeune homme fut troublé et affligé par la confusion de tant de diverses pensées, et reconnut avec quelle discrétion il faut traiter les inspirations divines : qu'il ne faut découvrir la vocation de Notre-Seigneur, quand il nous appelle à la perfection, qu'à bien peu de personnes spirituelles et élevées. Mais encore que saint Bernard, combattu de toutes parts, vacillât un peu, néanmoins, enfin favorisé de Notre-Seigneur il se débarrassa de ses liens, et demeura vainqueur.

Il étoit en une église, pleurant et exposant devant Dieu l'angoisse de son cœur, afin qu'il lui plût de l'acheminer à ce qu'il devoit être, pour sa plus grande gloire, lorsque éclairé du ciel, et fortifié de sa grâce, il résolut de combattre sous l'étendard de la croix, et d'attirer avec lui à cette glorieuse conquête le plus de gens qu'il pourroit : ce qu'il fit, car il gagna son oncle, frère de sa mère, nommé Uldéric, grand capitaine, riche et seigneur d'un beau château, qui ouvrit le chemin aux autres ; il fut suivi de Barthélemy et André, deux jeunes frères de saint Bernard, et depuis de Guy, son aîné.

Le second qui s'appeloit Gérard, lui donna plus de peine ; car quand il sut la résolution de ses frères, il ne s'en fit que moquer, et, selon la coutume du monde, attribua le tout à une légèreté puérile. Saint Bernard ne pouvant le fléchir de paroles, mit la main à son côté, et prédit qu'il seroit blessé à mort d'un coup de lance ; que Dieu néanmoins le feroit vivre pour la ferme résolution qu'il prendroit alors d'être moine aussi bien que ses frères.

Quelque temps après, sa prophétie fut accomplie : car au siége de Grancé, se sentant blessé à mort au lieu même que saint Bernard avoit touché, il cria alors qu'il étoit moine. On le porta ainsi blessé en une sombre prison, où après avoir longuement demeuré, il ouït en dormant une voix qui lui dit : *Aujourd'hui tu seras délivré.* Comme il méditoit en lui-même ce qu'il avoit ouï, il toucha ses fers, qui se brisèrent à l'instant, et s'approchant du guichet, le verrou se détacha et tomba dans ses mains. Il monta à la cour du château, et, trouvant la porte ouverte, marcha droit à l'église, où il s'aperçut qu'il étoit échappé, car auparavant il ne le voyoit point.

Il s'enfuit aussitôt, et vint avec ses frères, où il montra par ses grandes austérités sa faveur très-ardente, et les insupportables travaux qu'il endura tout le long de sa vie, furent des marques de l'excellence de cette vocation si admirable et si extraordinaire.

Il ne restoit plus que leur cadet, nommé Nivard, qu'ils jugèrent à propos de laisser au monde, pour consoler leur père déjà vieux, et gouverner toute la maison.

Les frères de saint Bernard, leur oncle et trente autres de leur compagnie, résolurent d'entrer tous en la religion de Cîteaux, qui avoit été nouvellement fondée par le vénérable abbé Robert, sous la règle de Saint-Benoît, et confirmée par le Pape, l'an de Notre-Seigneur 1108, laquelle n'avoit qu'un seul monastère, dans les bois, à l'écart, et étoit si austère et si réformée qu'il y en avoit bien peu qui la recherchassent. Il arriva que Gui, son frère aîné, rencontra en la rue Nivard, son plus jeune frère, qui se jouoit avec d'autres petits garçons, auquel il dit : *Adieu, Nivard, nous nous en allons en religion, nous te laissons tous nos biens.* Mais il lui répondit avec un mûr et sage jugement : *Comment, vous prenez le ciel pour votre part, et vous me voulez laisser la terre? le partage n'est pas égal.* Quelque temps après, il alla avec ses frères se rendre religieux.

Ils furent tous reçus, l'an de Notre-Seigneur 1113, avec une indicible consolation de l'abbé Étienne, qui avoit succédé à Robert, et des religieux qui étoient avec lui, ayant espérance que Notre-Seigneur leur donneroit une heureuse postérité, et que les enfants de leur maison se multiplieroient par tout le monde, suivant une révélation qu'un des saints religieux avoit eue.

Cet Ordre n'abonda pas seulement en hommes rares, mais aussi en saintes religieuses, qui tiroient leur origine d'un monastère qu'on leur fit bâtir, à cause de la retraite de saint Bernard et de ses trente compagnons : car, comme il y avoit quelques-uns d'entre eux qui étoient mariés, leurs femmes les quittèrent volontairement et s'offrirent aussi en holocauste à Notre-Seigneur : de manière que, pour les retirer du monde, on bâtit, au diocèse de Langres, un couvent nommé Billet, à la sollicitation de saint Ber-

nard : lequel monastère fut fort célèbre en sainteté, et en peu de temps posséda de riches terres et de grands revenus, duquel, comme d'une bonne plante, le fruit s'est depuis étendu en d'autres lieux.

Saint Bernard commença son noviciat à l'âge de vingt-trois ans, avec un si grand désir de profiter, que l'on n'eût pas dit qu'il commençoit, mais plutôt qu'il achevoit. Il avoit toujours en son cœur, et bien souvent en sa bouche, ces mots : *Bernard, Bernard, pourquoi es-tu entré en religion?* Il s'adonna tellement à la mortification, non-seulement des passions désordonnées et des affections intérieures, mais aussi des sens extérieurs, qu'il sembloit n'en user qu'en ce qui étoit précisément nécessaire. Quoiqu'il en fît, il étoit toujours transporté en Dieu. Après avoir demeuré un an dans le dortoir des novices, il ne savoit si la voûte étoit de pierre ou de bois ; et quoiqu'il allât souvent en l'église, qui étoit bien percée, il ne pensoit pas qu'il y eût plus d'une fenêtre.

Il tenoit sa chair si sujette à l'esprit, qu'il sembloit plus mort que mortifié ; le silence perpétuel, le rire rare et modeste, de peur de paroître trop austère; son habit pauvre, vil et grossier, toutefois net; car, encore qu'il fût grand ami de la pauvreté, néanmoins il n'aimoit pas la saleté. Il étoit à la table comme sans y être, et le seul souvenir de la viande le rassasioit. Il fuyoit le dormir comme l'image de la mort, et lorsque, par nécessité, il prenoit quelque repos, c'étoit si sobrement, qu'il n'y avoit que lui qui eût pu s'en contenter; et lorsqu'il entendoit quelque religieux ronfler en dormant, il s'en offensoit fort, disant que c'étoit dormir en séculier, et non en religieux.

Les jeûnes et les veilles, la rigoureuse pénitence et l'austérité de sa vie lui affoiblirent tellement l'estomac qu'il ne pouvoit retenir le peu qu'il mangeoit. Il perdit si bien le goût, que, par inadvertance de celui qui le servoit, il mangea de la graisse crue pour du beurre et but de l'huile pour de l'eau, sans y prendre garde. Quoiqu'il eût si peu de santé, jamais on ne put gagner sur lui qu'il relâchât quelque chose des travaux de la communauté pendant qu'il étoit novice ; au contraire, lorsqu'il fut profès, il

continuoit ceux des novices, disant que les autres, qui étoient saints et parfaits, pouvoient bien prendre quelque relâche, mais que lui, qui étoit si imparfait, ne devoit user que de rigueur et d'austérité : de sorte que si les religieux s'occupoient à quelque chose qu'il ne sût pas faire, il s'efforçoit de les surpasser en travail, prenant en même temps une tâche plus pénible et plus vile.

Une fois que les religieux alloient par obéissance scier des blés en une métairie dépendante du monastère, il lui fut commandé de se tenir en repos, à cause qu'il étoit si débile, qu'il ne pouvoit faire ce travail. Il supplia Notre-Seigneur à chaudes larmes de lui donner la force de scier : il la lui octroya avec tant de vigueur, qu'il surpassa tous les autres : et toute sa vie cette force lui demeura, y prenant grand plaisir, à cause de la dévotion qu'il sentoit en sciant, se souvenant de la faveur qu'il avoit reçue de Dieu.

Saint Bernard étant ainsi mortifié, sa chair si sujette à l'esprit, et son esprit si recueilli en l'intérieur, il devint un miroir net et clair pour recevoir les rayons de la sagesse divine. Il n'acquit pas seulement une très-parfaite habitude d'oraison et de méditation, mais il parvint à un très-haut degré de contemplation passive, par laquelle il étoit aliéné des sens et des œuvres extérieures, tout liquéfié en une douceur ineffable. Avec un profond silence et de chastes embrassements, il s'unissoit au souverain bien; et Notre-Seigneur le caressoit tellement, que pleurant une fois devant le crucifix, ce crucifix étendit le bras, et le lui mit sur l'épaule, l'embrassant et le caressant par une faveur singulière.

Même dans les œuvres extérieures, par un signalé privilége de Notre-Seigneur, il s'occupoit de telle manière en ce qu'il faisoit, qu'il ne laissoit pas de traiter intérieurement avec Dieu, ce qui étoit une chose merveilleuse. Car saint Bernard joignoit l'oraison avec la contemplation, et préféroit les occupations publiques et d'obéissance, aux siennes propres et volontaires. Mais lorsqu'il se trouvoit libre et sans obligation de servir aux choses communes de commandement, il se plongeoit et s'absorboit en la considération des

choses invisibles, comme s'il n'eût eu ni sens ni mémoire d'aucune chose de la terre. Il chemina un jour entier sur le bord du lac de Lausanne, et le soir ses compagnons étant entrés en propos de ce lac, il fut tout étonné, leur assurant en vérité qu'il ne l'avoit point vu, et qu'il ne pensoit pas qu'il y eût un lac.

Une autre fois, allant parler aux Pères Chartreux, on lui avoit prêté un cheval bien enharnaché; et voyant que le prieur de la Chartreuse s'étonnoit de voir un si beau harnois, le saint commença à y prendre aussi garde, et à ouvrir les yeux pour regarder ce qu'il n'avoit point vu, comme il confessa ingénument. D'où l'on peut connoître combien ce saint homme étoit toujours abstrait et ravi, non-seulement dans les exercices corporels et extérieurs, mais en d'autres affaires de grande importance, auxquelles il semble impossible de n'être point distrait des choses divines.

L'on en peut autant dire de la doctrine de saint Bernard, parce qu'il avoit coutume de traiter familièrement avec Notre-Seigneur, parmi les champs et les bois, recevant les rayons de la lumière céleste en son oraison et en sa méditation, avec lesquels il pénétroit dans les plus profonds mystères de la théologie. Il disoit quelquefois, en riant avec ses amis, que ce peu qu'il savoit de la sainte Écriture, il l'avoit appris en méditant et en priant par les campagnes, sans autre maître que les arbres : encore que cette science qu'il appeloit petite, fût l'un des plus excellents dons qu'il reçût. Car il avoit tellement approfondi toutes les paroles et les plus hauts points des livres sacrés, que tout ce qu'il parloit, écrivoit et prêchoit, étoit Écriture sainte : non qu'il la citât, mais comme l'ayant méditée, digérée et convertie en soi. Il confessa lui-même, qu'étant quelquefois en prières, il avoit vu la sainte Écriture auprès de soi toute expliquée et interprétée : quoiqu'il ne laissât pas pour cela de lire et d'étudier soigneusement les expositions des saints Pères et docteurs. Il ne voulut jamais trancher du maître, et s'égaler à eux, mais comme un humble disciple il s'assujettissoit modestement, à leurs opinions, suivant assurément la trace qu'ils avoient laissée.

Cette divine lumière étant demeurée quelque temps cachée,

Notre-Seigneur la voulut mettre sur le chandelier, afin qu'elle éclairât tous ceux de sa maison; il inspira l'abbé Étienne de bâtir un monastère à Clairvaux, et d'en faire saint Bernard abbé, encore qu'il fût jeune et malade, et qu'il n'eût jamais traité avec le monde en de semblables occupations. Clairvaux étoit un bourg sur la rivière d'Aube, dans le territoire de Langres, qui servoit de retraite à des brigands et à des voleurs. On l'appeloit la vallée d'Absinthe, soit qu'il y en crût, ou à cause de l'amertume de ceux qui y tomboient entre les mains des voleurs. On y bâtit un nouveau monastère, où fut mise la première colonie qui sortit de Cîteaux.

Saint Bernard tâcha tant qu'il pût de n'être le supérieur de personne, mais sujet à tous : mais enfin il baissa la tête sous l'obédience, spécialement après avoir considéré que l'on ne l'envoyoit pas là pour se reposer, mais pour travailler. Car ce monastère n'avoit aucun revenu; la maison étoit petite, serrée et incommode, en un air froid et malsain; de sorte que les premiers Pères qui le fondèrent, endurèrent beaucoup de faim, de soif, de froid et de nécessité. Ils mangeoient des feuilles cuites, du pain de millet et d'avoine d'un si mauvais goût, qu'un religieux passant en emporta pour le montrer par miracle, croyant qu'il étoit impossible que ceux qui en mangeoient pussent vivre.

Gérard, frère de saint Bernard, étoit procureur de la maison, et voyant l'extrême nécessité où les religieux étoient réduits, sans savoir quel remède il y pourroit apporter, il proposa à saint Bernard la pauvreté du couvent, et qu'il faudroit beaucoup d'argent pour acheter les provisions dont ils avoient besoin. Ce procureur anima si bien le saint, qu'il se mit en oraison, et à l'instant il vint une femme à la porte, qui se jeta à ses pieds, et lui apporta une grande somme de deniers en aumône, le suppliant de recommander à Dieu son mari, qui étoit malade à l'extrémité. Le saint la remercia de son aumône, et lui dit qu'elle s'en retournât en sa maison, qu'elle trouveroit son mari en santé, comme il arriva. Par ce succès, l'abbé reprit doucement la pusillanimité du procureur, et ses religieux apprirent à se fier en Dieu, qui n'abandonne jamais ses bons serviteurs.

Saint Bernard se sentoit indigne que Dieu l'employât au salut des âmes : néanmoins la grande charité qui brûloit en son cœur lui faisoit oublier son indignité, et rechercher soigneusement l'édification du prochain. Étant une nuit en oraison il vint à considérer ce point-là, et eut cette vision : il lui sembla qu'une grande multitude d'hommes venoit de tous côtés par les montagnes, de diverses conditions et habits, descendre dans la vallée où étoit son monastère, de sorte que la terre ne les pouvoit tous contenir. L'effet a montré ce que vouloit dire cette vision, en la multiplication des religieux qui ont vécu sous ce grand patriarche, en plusieurs beaux monastères qu'il fonda en divers lieux.

Entre ceux qui prirent l'habit, l'un des premiers fut Tesselin son père, qui se rendit fils et frère en esprit de celui qu'il avoit engendré selon la chair, et y finit saintement ses jours. Sa sœur qui restoit seule, et qui étoit mariée avec un homme riche, n'ayant souci que de se donner du bon temps au monde, s'en vint au monastère brave et superbement parée, pour voir ses frères; ils la rendirent toute confuse de ne la vouloir point voir : mais ayant ouï les paroles de vie que lui dit saint Bernard (qui, vaincu de ses pleurs et de ses importunités, l'étoit enfin venu trouver) elle changea de telle sorte, que tout le temps qu'elle donnoit auparavant à son corps, elle l'employa à embellir son âme, et à l'enrichir des œuvres de pénitence et de piété, avec tant de ferveur, qu'au bout de deux ans, son mari lui donna congé d'entrer dans le couvent des filles Billettes, et de s'y rendre religieuse, où elle vécut et mourut saintement.

On ne doit pas tant s'étonner de ce que Notre-Seigneur attiroit les hommes de tout état à le servir en un genre de vie si austère et si parfait, sous la règle et l'institution de saint Bernard, que de la manière dont il les amenoit par les prières et l'intercession du même saint. Il vint une fois, vers le Carême, une troupe de jeunes gentilshommes folâtres et légers, pour voir le saint abbé, dont on disoit tant de choses ; quand ils furent arrivés, ils cherchèrent aussitôt une place près de l'église pour courir la bague, et faire des tournois et des carrousels. Le saint les pria de quitter

cela, mais ils n'en voulurent rien faire. Il leur fit donc apporter de la bière pour boire, laquelle il bénit avant que de la leur présenter. A peine furent-ils hors du monastère que, touchés de l'esprit du Ciel, ils commencèrent à faire des réflexions entre eux sur la vanité du monde, ses tromperies et sur ses dangers, et s'enflammèrent si bien dans le désir de la perfection, qu'en moins de rien ils retournèrent tous ensemble au monastère, et demandèrent humblement à y être reçus; depuis ils persévérèrent en la religion avec beaucoup de courage, de patience et de travaux.

Ce changement fut à la vérité un coup du Très-Haut, mais il ne fut pas le seul : car entre autres il y eut celui d'un prêtre nommé Marcellin, lequel allant recevoir saint Bernard qui se rendoit à Mayence, au nom de l'archevêque son maître, lui dit qui il étoit, et celui qui l'envoyoit au-devant de lui. Le saint s'arrêtant le regarda, et lui dit : *Vous êtes envoyé de la part d'un autre plus grand Seigneur qui se veut servir de vous.* Et quoiqu'au commencement le prêtre y contredît, étant fort éloigné de cela, néanmoins il se rendit, et vint avec plusieurs personnes de condition demander l'habit à Clairvaux.

Ce qui lui arriva avec Henri, frère naturel du roi de France, n'est pas moins admirable : car il semble d'autant plus grand, que la personne étoit plus qualifiée. Ce prince étoit venu à Clairvaux pour traiter avec le saint abbé de quelques affaires d'importance : après avoit achevé, il commanda que l'on fît venir tous les religieux pour prendre congé d'eux, et se recommander à leurs prières; ce qui fut fait. Ce saint lui dit alors qu'il avoit espérance que Son Altesse ne mourroit pas en cet état de grandeur, mais qu'elle connoîtroit bientôt par expérience l'efficace de l'intercession qu'il avoit demandée à ces pauvres serviteurs de Dieu. Cette prophétie fut accomplie, car dès le même jour Henri résolut de suivre les traces de Notre-Seigneur, et de mourir en la croix de la sainte religion.

Ses officiers et ses domestiques le pleurèrent en vie, comme s'il eût été mort, et entre autres un nommé André en eût tant de regret, qu'il en devint hors de soi, et commença tout en colère à

dire des blasphèmes et des injures contre le saint abbé, lui reprochant que c'étoit un séducteur et un faux prophète. Le prince supplia le saint de l'apaiser, et d'avoir principalement soin de le convertir à Notre-Seigneur. Mais saint Bernard lui répondit: *Laissez-le pour cette heure tremper dans l'amertume et dans l'aveuglement de sa passion: après cela il sera tout à vous.* Henri, par cette nouvelle espérance, en eut encore plus d'envie qu'auparavant et pria le Père de lui parler. Le saint abbé lui répondit sévèrement: *Ne vous ai-je pas dit qu'il est déjà à vous?* Ceux qui étoient là présents ouïrent ce discours, et André lui-même: mais étant plus obstiné et plus furieux que jamais, il s'en moqua et lui dit: *Je vois bien maintenant que tu es un faux prophète: parce que tu dis une chose qui ne peut être.* Le lendemain il s'en alla tout fâché donnant mille malédictions à l'abbé, et priant Dieu que la terre s'ouvrît pour abîmer ce monastère. Mais dès le soir, étant arrivé à l'hôtellerie, il sentit de si grands remords, et tant de mouvements intérieurs, qu'il se leva du lit sans attendre le jour, et s'en retourna à Clairvaux demander instamment l'habit, de quoi ceux qui savoient ce qui s'étoit passé, demeurèrent fort édifiés.

Saint Bernard faisant un voyage en Flandre, gagna à Notre-Seigneur quelques gentilshommes flamands, qui s'en vinrent avec lui en Bourgogne, et, à Châlons en Champagne, s'appliquant à la prédication, il fit une ample moisson. Tous les jours on en voyoit plusieurs en son monastère, qui, épris de la renommée du saint, et désabusés de la vanité du monde, venoient combattre pour Jésus-Christ, sous la conduite d'un si brave chef.

Au commencement de sa prélature, il mesuroit les sujets à son esprit et à sa ferveur, et se montra trop sévère: car en premier lieu, lorsqu'il recevoit quelque novice, il l'avertissoit entre autres choses, d'entrer avec l'âme seule, et de laisser son corps à la porte. Quand il confessoit ses religieux, la moindre faute lui sembloit lourde, et il désiroit une si grande perfection de tous, que plusieurs désespéroient quasi d'y parvenir, même il leur faisoit perdre l'envie d'y aspirer. D'où naissoit une certaine tristesse dans

le cœur de ses disciples, qui leur ôtoit tout le courage et la dévotion, et cette ferveur, qui est un grand aiguillon pour avancer dans le chemin de la vertu. Mais tous avoient une si grande opinion de la sainteté de leur bon Père, qu'ils rejetoient toute la faute sur leur lâcheté et leur incapacité, sans se plaindre aucunement, ni sans lui désobéir en aucune chose qu'il leur commandât. Cette grande humilité des Frères ouvrit, par la permission divine, les yeux à ce saint Père, qui, voyant l'humilité et la modestie de ses religieux, imputa ce défaut à lui-même, et résolut de ne les affliger plus, ni surcharger, mais de veiller simplement sur soi, jusqu'à ce que Dieu lui découvrît autre chose.

Durant ce temps, il lui apparut un enfant vêtu d'une céleste lumière, qui lui commanda expressément de dire à ses religieux tout ce qu'il penseroit, et que ce seroit le Saint-Esprit qui parleroit en lui. Notre-Seigneur lui donna en même temps avec ce commandement, une singulière grâce de douceur, qui lui apprit à compatir avec les foibles, à s'accommoder à la capacité des ignorants, et à prendre de chacun, hormis la discipline religieuse, ce qu'il en pouvoit bonnement tirer. Ce que faisant, il changea tellement, qu'il paroissoit tout autre. Il commença dès lors par un amour et une sollicitude extraordinaire à subvenir non-seulement aux nécessités spirituelles, mais aussi aux corporelles de tous ses religieux. Et comme quelques-uns d'entre eux avoient aperçu qu'il portoit une haire sous ses habits rapiécés, il la quitta, de peur que d'autres qui le voudroient imiter ne tombassent en de grandes maladies, sous prétexte qu'il la portoit, quoiqu'il fût fort foible : tant il avoit de soin de la santé de ses enfants, depuis que Notre-Seigneur l'eut instruit.

Cette douceur du saint abbé fit redoubler la ferveur de ses religieux ; ils se rendirent d'autant plus sévères envers eux-mêmes, et obéissants à ses commandements, que le saint Père se montra facile en leur endroit ; et aspirèrent avec plus de ferveur à la perfection et à l'étroite observance de leur règle. Ils assistoient au service divin attentivement et dévotement. Ils se réjouissoient grandement entre eux de leur sainte pauvreté, qui étoit extrême : ils travail-

loient et s'occupoient volontiers aux œuvres manuelles. Ils observoient un recueillement et un silence si étranges, que l'on voyoit en ce monastère une multitude de personnes avec un silence de vrai désert. Ils pratiquoient toutes sortes de vertus, et c'étoit à qui ne demeureroit pas en arrière; chacun tâchant de devancer son compagnon, à cause de la grande ferveur de leur saint pasteur, qui les enflammoit à le voir seulement.

Il gardoit surtout cette maxime très-importante à ceux qui gouvernent des religieux, que ses corrections fussent modestes et douces. Que si celui qui étoit blâmé ne les recevoit pas avec soumission et humilité, mais s'irritoit et murmuroit, le saint dissimuloit pour lors, et en réservoit le châtiment à un autre temps : car il disoit, que quand celui qui reprend, et celui qui est blâmé, se mettent tous deux en colère, c'est plutôt un combat qu'une correction.

Mais quoique saint Bernard fût changé envers les autres; il demeura toujours le même envers lui, gardant la même austérité de vie : ce qui l'affoiblit et le rendit sujet à de grandes maladies. Les médecins s'étonnoient qu'étant si débile et si exténué, il ne laissoit pas de vaquer à quelque occupation que ce fût ; ce qu'il reconnut enfin lui-même, et il s'accusa de son excessive austérité, qui lui avoit corrompu toute sa complexion et énervé ses forces. En effet, ce saint usa en sa vie d'une extraordinaire rigueur, qui humainement l'eût bientôt fait mourir, si Notre-Seigneur ne l'eût surnaturellement fortifié. Mais il étoit si enflammé en l'amour de Dieu, qu'il ne pensoit à autre chose ni jour ni nuit, qu'aux moyens d'amplifier sa gloire, et de profiter aux âmes.

Notre-Seigneur lui donnoit une admirable éloquence et une telle prudence, qu'il s'accommodoit à la condition, à la capacité et aux mœurs de chacun. Avec les laboureurs il parloit en vrai paysan ; parmi les gentilshommes, il entendoit le courtisan ; avec les simples il se servoit de comparaisons matérielles et grossières ; avec les doctes il traitoit des questions subtiles avec beaucoup d'intelligence : bref, comme un habile pêcheur, il avoit divers hameçons et appât, selon le goût et le naturel de chacun : ce qui

ne procédoit que d'une grande charité et du désir qu'il avoit d'attirer les âmes à Dieu.

Il avoit une grande compassion des fautes et des péchés d'autrui, spécialement de ceux qu'il avoit en sa charge. Car, bien qu'il fût si doux, il ne laissoit pas de reprendre, comme père, en particulier et en public, celui qui failloit, et d'apporter tous les moyens possibles pour le corriger : et quand les remèdes n'y servoient de rien, il séparoit ce membre pourri, et le retranchoit de sa congrégation. Néanmoins, quand la nécessité le portoit là, il étoit plus attristé qu'une mère de la mort corporelle de son fils, en voyant la perte spirituelle d'un des siens.

La constante patience de saint Bernard se fit voir clairement dans les tribulations et dans les maladies continuelles qu'il souffrit, dès les premiers jours de sa conversion jusqu'au dernier soupir de sa vie, qui ne fut qu'une mort longue et ennuyeuse; car, quoiqu'il fût fort abattu, par la permission divine, il recouvroit de nouvelles forces pour travailler et s'employer dans les occasions qui se présentoient. Il montra aussi sa patience en des rencontres où il y alloit de son bien, de son honneur et de sa propre personne. Il écrivit une fois à un évêque, qui étoit l'un des principaux chefs du conseil du roi, pour le prier de prendre garde à quelque chose qui n'alloit pas bien. L'évêque lui répondit comme s'il en eût été offensé : mais le saint abbé s'excusa envers lui avec tant d'humilité, qu'il le rendit tout confus, et depuis, ils devinrent grands amis.

Un riche abbé lui envoya un jour six cents marcs d'argent, pour les employer aux nécessités de son Ordre ; mais ils furent volés par les chemins. Lorsqu'il le sut, il dit : *Dieu soit béni de nous avoir délivré d'une si grande charge.* Après qu'on lui eut ôté, par subtilité ou par force, dix monastères, ou pour le moins les lieux où ils devoient être bâtis, il en parut fort content et ne voulut jamais entrer en procès contre ceux qui lui faisoient ce tort.

Un religieux d'un autre Ordre, qui étoit inconstant en sa vocation, après avoir lu quelques œuvres spirituelles de saint Bernard, vint à Clairvaux le prier de le recevoir en son monastère. Le saint le



refusa, lui disant qu'il feroit mieux de continuer où il avoit commencé ; de quoi le pauvre homme s'irrita si fort qu'il lui donna un soufflet de toute sa force, dont il porta la marque, ayant la joue rouge, grosse et enflée : néanmoins il ne s'en fâcha point, mais au contraire, il commanda qu'il fût bien traité.

Il eut un grand nombre d'ennemis et de persécuteurs, pour lesquels il prioit avec affection, et tâchoit de les adoucir par son humilité, leur rendant le bien pour le mal, des faveurs pour des injures, du respect et de l'honneur pour des mépris et des affronts. Mais il ne faut pas s'étonner si celui qui étoit si humble fût aussi patient : parce que celui qui est vraiment humble, ne pense jamais qu'on lui fasse tort ; et saint Bernard ne vouloit pas seulement être humble, mais aussi paroître vil et abject.

L'humilité de ce saint fut si grande qu'il étoit tout plongé en l'abîme de son néant, et la vanité ne l'en put jamais relever. On lui offrit plusieurs évêchés qu'il refusa toujours, s'en estimant indigne. Il étoit tellement respecté de ses supérieurs mêmes, qu'ils ne l'osèrent jamais contraindre, sachant combien cela répugnoit à sa volonté. Il embrassa toutes sortes de vertus, et se rendit aussi excellent en chacune, que s'il n'eût fait profession que d'une seule. Il avoit toujours le visage joyeux ; il étoit modeste en son habit, retenu en ses paroles, timide en ses actions, assidu en la méditation, toujours en oraison, en laquelle il se fioit plus qu'en son travail et en son industrie. Il étoit courageux en la foi, persévérant en l'espérance, parfait en la charité, prudent et avisé en ses conseils, actif en ses affaires, jamais moins oisif que quand il ne faisoit rien, joyeux parmi les injures qu'il recevoit, honteux d'ouïr ses louanges, agréable en sa conversation, saint en ses mérites, et admirable aux miracles dont lui-même fut le premier et le plus grand. Ses paroles étoient remplies d'une vertu plus divine qu'humaine, qui faisoit ouvrir les cœurs les plus durs, et réchauffoit les froids et les tièdes en l'amour de Notre-Seigneur.

Le diable voyant cela tâchoit de le troubler dans ses entreprises, pour l'empêcher de départir les dons de Dieu à ceux qui l'écoutoient, ou pour le faire entrer en quelque vaine gloire. Comme il prê-

choit, il lui vint une belle pensée, qu'il jugea à propos de garder pour un autre sermon ; mais Notre-Seigneur lui dit intérieurement : *Tant que tu réserveras cela, tu n'auras autre chose à dire.* De sorte qu'il la proposa sur le champ. Une autre fois, qu'il y avoit une grande presse et une attention admirable en son sermon, il fut tenté de vaine gloire, comme si on lui eût dit : *Regarde cette belle assistance, comme elle est attentive.* Il demeura en suspens de retrancher son sermon ou de poursuivre : mais, voyant que c'étoit un sifflement diabolique, il tourna la tête en arrière en disant : *Je ne l'ai pas commencé, ni ne l'achèverai pas pour toi;* et il continua sa prédication.

Quoique saint Bernard fût doué de toutes les vertus, comme un divin prodige au monde, étant une fois malade et tourmenté d'une abondance d'humeurs qui le suffoquoient et lui empêchoient la respiration, il fut ravi, et il lui sembla en cette extase qu'il étoit conduit au tribunal de Dieu, où il trouva l'ennemi du genre humain prêt à l'accuser. L'esprit malin, après avoir conclu en son accusation, et rapporté ce qu'il avoit de charges contre lui, écouta sa défense, qui fut telle : *Je confesse que je ne suis pas digne de la gloire éternelle ; mais mon Seigneur la possède à double titre ; l'une en qualité de Fils unique du Père éternel et héritier du royaume céleste, l'autre pour l'avoir achetée de son très-précieux Sang ; il se contente du premier de ces titres, comme aussi il lui suffit ; et m'a fait donation du second, en vertu duquel j'ai droit au ciel.* Le diable demeura tout confus, et cette forme de jugement et de tribunal disparut, le saint étant revenu à soi. Ce qui fait voir la difference qu'il y a entre les jugements des pécheurs et ceux des saints.

Le saint abbé eût souhaité d'être toute sa vie en un petit coin, caché et inconnu aux hommes ; mais Notre-Seigneur le mit en lumière pour distribuer au monde les trésors et les grâces qu'il avoit amassées en sa pauvre cellule. Il fut donc nécessaire qu'il sortit de là pour réconcilier les schismatiques avec l'Église romaine, pour convaincre publiquement les hérétiques, et pour établir la paix entre les catholiques.

Il s'éleva, du temps de saint Bernard, après la mort du Pape

Honorius, un dangereux schisme en l'Église : un des principaux de Rome, nommé Pierre Léon, avoit usurpé par artifice la chaire de saint Pierre, sous le nom d'Anaclet, et s'étoit opposé à Innocent II, vrai et légitime Pape; ce qui causa un grand scandale et une très-pernicieuse division à toute la chrétienté, parce que du commencement on ne pouvoit pas assurer lequel des deux étoit le légitime successeur de saint Pierre. On assembla en divers lieux des synodes nationaux sur cet article; particulièrement il en fut convoqué un en la ville d'Étampes, en France. Afin de pouvoir avec plus de lumière et d'assistance du Saint-Esprit décider une si grande question, le roi et les principaux prélats résolurent d'appeler au concile l'abbé de Clairvaux, à cause de la bonne opinion qu'ils avoient de sa sainteté et de sa sagesse. Il fut donc mandé et contraint, par l'obédience de ces prélats et l'importance de l'affaire, de s'y trouver, quoiqu'il appréhendât fort, à cause de la matière chatouilleuse qu'il falloit décider : néanmoins, il fut consolé par les chemins, et encouragé par une révélation qu'il eut de Notre-Seigneur.

Étant arrivé au lieu où se tenoit le concile, il fut reçu de chacun comme un ange. A la première session, il fut résolu tout d'une voix et d'un commun consentement que cette controverse seroit mise entre les mains de saint Bernard pour la résoudre, et que chacun seroit obligé de suivre son avis. Le saint abbé, après avoir imploré l'assistance divine et fait toutes les diligences pour ne point manquer en une affaire de si grande importance, déclara Innocent Pape et pasteur de l'Église, sans qu'il se trouvât personne en tout le concile qui le contredît et s'opposât à cette déclaration. Ainsi Innocent fut reconnu et obéi en France.

Comme Henri, roi d'Angleterre, se montra de contraire opinion, le saint abbé l'alla trouver, et lui persuada de se conformer à la résolution des François, prenant sur sa conscience la faute qu'il pourroit faire en cela. Le roi y condescendit, et, pour honorer davantage le Pape, le vint voir en France, où il s'étoit retiré en s'enfuyant d'Italie. Innocent le reçut à Chartres avec un grand applaudissement de chacun, et lui donna sa bénédiction aposto-

lique. Mais parce que le schisme ne laissoit pas de continuer en Guienne, à cause de l'ambition de Gérard, évêque d'Angoulême, lequel, assisté de la faveur du comte Guillaume, fort et puissant prince, faisoit mille insolences, le Pape envoya le saint abbé pour ranger ce comte à la raison, et rembarrer la tyrannie du mauvais évêque.

Saint Bernard, suivant le commandement du Pape, alla en Gascogne, parla au comte Guillaume, et s'efforça de le réduire à l'obéissance du vrai Pasteur. Il fut aidé de quelques évêques et de quelques personnes religieuses. Mais, quoiqu'il s'y rangeât enfin, néanmoins, il ne voulut jamais consentir que les évêques qu'il avoit chassés par violence de leurs Églises y rentrassent. Le saint, voyant l'obstination du comte, et que les moyens humains étoient inutiles, eut recours aux divins. Il alla à l'église dire la messe, prit le très-saint Sacrement sur une patène, s'en vint au-devant du comte, qui ne pouvoit entrer en l'église, à cause qu'il étoit excommunié, et demeuroit à la porte, et lui parla en cette sorte : *Nous t'avons prié, et tu nous a méprisés. Tous ces serviteurs de Dieu t'ont supplié, et tu n'en as tenu aucun compte. Voici le Fils de la très-sainte Vierge, Chef et Seigneur de l'Église que tu persécutes, qui vient au-devant de toi. Voici ton Juge, et ton âme passera bientôt par ses mains. Voyons si tu feras état de lui, ou si tu lui tourneras le dos comme tu as fait à nous autres.*

A ces paroles, le comte tomba tout tremblant par terre ; et, s'étant relevé, rechut aussitôt sans pouvoir dire un mot, écumant par la bouche et tout épouvanté. Enfin, il fut tellement touché, qu'il fit tout ce que le saint lui commanda ; et depuis, il contracta une si étroite amitié avec lui, que, par ses bons conseils, il se convertit, laissa son état, se retira du monde, fit une grande pénitence et devint saint, comme le Martyrologe Romain en fait mention le 11 février. Mais l'évêque Gérard, étant demeuré obstiné en sa malice, quelque temps après fut trouvé mort un matin en son lit, sans confession ni viatique.

Une autre fois, saint Bernard persuada à l'empereur Lothaire, qui s'aboucha avec le Pape en la ville de Liége, de se départir

d'une vaine prétention qu'il avoit de recouvrer l'investiture des évêchés, qui avoit été ôtée à l'empereur Henri, son prédécesseur.

Le Pape retournant en Italie, après avoir arrangé les affaires de France, et célébré un concile à Reims, voulut passer par la Bourgogne pour visiter Clairvaux et le saint abbé. Quand il fut proche de là, les religieux sortirent au-devant de lui en procession, avec de simples ornements, et une croix de bois, et le reste étant de même parure : mais en récompense avec tant de dévotion et de modestie, que le Pape, les cardinaux et les évêques ne purent s'empêcher de pleurer. Le Pape dîna en leur réfectoire, et toute la viande fut des légumes et des laitues, avec un peu de vin cuit de surcroît, et un poisson pour le Pape.

Les affaires d'Italie n'étoient pas moins troublées : de sorte que pour les apaiser, le Pape assembla un autre concile en la ville de Pise, où entre autres choses Anaclet fut déclaré excommunié. Saint Bernard assista à toutes les délibérations qui s'y firent, non comme partisan, mais comme l'un des principaux ministres et arbitres du Pape. Le concile étant achevé, le serviteur de Dieu fut envoyé à Milan, qui étoit désunie d'avec le vrai Pape, pour la ramener en son obéissance. Il fut accompagné de deux cardinaux légats *a latere*, à savoir Guy évêque de Pise, et Matthieu évêque d'Albano, et (à la prière de saint Bernard) aussi de Godefroy évêque de Chartres, son ami intime, homme de grande prudence et autorité.

Quand ils arrivèrent à deux lieues près de Milan, toute la ville sortit au-devant d'eux, tant ecclésiastiques que séculiers, riches et pauvres, nobles et artisans : chacun se jeta aux pieds du saint, sans faire état des prélats et des cardinaux, s'estimant bien heureux de l'avoir vu, écouté, et de lui avoir parlé. Ils lui coupèrent des morceaux de son pauvre habit pour servir de reliques, dont ils guérirent plusieurs malades. Plus il blâmoit le peuple de l'honneur qu'il lui faisoit, l'avertissant de s'adresser aux prélats et aux cardinaux de la sainte Eglise romaine, légats du Vicaire de Jésus-Christ, qui méritoient cet honneur, et non pas à lui, moins il étoit écouté. Enfin il entra dans Milan avec la joie et les applaudisse-

ments de tout le peuple, et ramena la ville à son devoir envers le Pape.

De là il revint à Clairvaux, conduit toujours de la main de Dieu, avec une extrême consolation de tous ses enfants, et à son grand contentement, parce qu'il pensoit être au bout de ses fâcheuses affaires et de ses distractions, et qu'il ne feroit plus que se reposer, et vaquer tout à loisir à son avancement spirituel : mais il étoit bien loin de compte, parce que le Pape se trouvant encore troublé et inquiété de toutes parts, entre autres de Roger, roi de Sicile, qui favorisoit l'antipape ; il lui commanda de revenir incontinent à Rome : ayant reconnu par expérience qu'il n'avoit point de meilleur secours que celui de saint Bernard.

Le grand serviteur de Dieu partit aussitôt, comme un vrai enfant d'obéissance. Il vint à Rome et passa de là en Sicile, vers le roi, et, bien qu'il en ramenât plusieurs à leur devoir envers Innocent, même Pierre de Pise, grand jurisconsulte, qui soutenoit le parti d'Anaclet, et qu'il convainquit si évidemment le roi Roger, qu'il ne pouvoit plus prétendre aucune cause d'ignorance : néanmoins ce roi aveuglé par la passion et le désir de retenir les biens qu'il avoit usurpés sur l'Eglise, n'en voulut pas faire une demonstration publique, comme saint Bernard le lui conseilloit. Toutefois par les prières du saint abbé, Dieu apaisa ce schisme et les maux qu'il causoit, par la mort du faux pape Anaclet, qui fut frappé d'une maladie contagieuse, laquelle ne dura que trois jours, et l'envoya sans avoir fait pénitence, rendre compte en l'autre monde au Juge éternel, des pertes et des dommages que son ambitieuse tyrannie avoit causés à l'Eglise.

Sitôt qu'Anaclet fut mort, ceux de sa faction lui nommèrent un successeur, lequel mieux avisé s'en vint la nuit trouver saint Bernard : et, quittant les marques de la papauté qu'il avoit prises, accompagné du saint abbé, il s'alla jeter aux pieds du vrai pape Innocent qui le reçut bénignement. Par ce moyen ce schisme fut assoupi, et chacun en donna, après Dieu, la louange à saint Bernard, qui avoit employé sept ans en cette glorieuse entreprise, dont Dieu lui fit la grâce de venir à bout. Mais ne pouvant sup-

porter les louanges des hommes, et tant d'honneur que toute la cour de Rome lui faisoit, cinq jours après il prit congé du Pape pour s'en retourner en sa pauvre maison, d'où il lui envoya quelques religieux par son commandement, pour peupler un monastère que Sa Sainteté avoit fait rebâtir au lieu dit les Trois-Fontaines, où saint Paul fut décapité. Le supérieur de ces moines fut Bernard de Pise, disciple du saint abbé, grand religieux, et homme qui avoit été fort estimé dans le monde ; après le décès d'Innocent, de Célestin et de Luce, ses successeurs, il fut élu Pape avec grande approbation, et se nomma Eugène III : depuis, saint Bernard lui adressa ses livres divins de la Considération.

Notre saint abbé ne put encore demeurer en son désert, comme il désiroit : il fut besoin qu'il en sortit à la hâte, pour repousser et confondre certains hérétiques qui s'élevèrent alors, aussi bien qu'il avoit fait les schismatiques, en renouant les membres séparés avec leur chef. Le maître de ces hérétiques s'appeloit Pierre Abélard, homme d'un esprit vif et subtil ; néanmoins superbe et plein de vanité, lequel séduit par le père du mensonge, commença à semer une nouvelle doctrine et quelques fausses et pernicieuses opinions. Le saint l'avertit amiablement en secret de se rétracter : mais voyant qu'il n'y pouvoit réussir par la voie de la douceur, il le convainquit au Concile célébré à Sens, en présence de plusieurs prélats et docteurs, et le pressa si fort, que le pauvre homme honteux et confus ne sut que répondre aux raisons du saint.

Il eut aussi une autre rencontre avec Gilbert, évêque de Poitiers, homme bien savant en l'Écriture sainte, mais téméraire et arrogant qui, avec plus de subtilité que de vérité, enseignoit une nouvelle doctrine, touchant le mystère de la très-sainte Trinité. Il disputa deux jours contre le saint, au Concile de Reims, célébré par le Pape Eugène III, où il fut contraint de se rétracter des erreurs qu'il avoit répandues en plusieurs lieux.

L'impiété de l'apostat Henri ne fut pas moins pernicieuse ; il publioit la guerre à Jésus-Christ, attaquant les saints Sacrements, et renversant l'ancien usage de la hiérarchie ecclésiastique. Comme il étoit fort subtil, il avoit attiré un grand nombre de personnes à

son parti, en la Gascogne, où, par sa détestable doctrine, l'on trouvoit les églises sans prêtres, et les prêtres méprisés ; ou pour mieux dire, en un mot, les chrétiens sans Jésus-Christ. Le Pape envoya un légat pour remédier à ce malheur : il passa par Clairvaux, et emmena avec lui saint Bernard, qui fut reçu de tous ces peuples avec une dévotion incroyable, et, par sa vie, par sa doctrine et par ses miracles, arracha des cœurs du peuple abusé la mauvaise semence que le diable y avoit jetée par les mains de son ministre Henri. Ceux qu'il avoit pervertis furent si bien ramenés à l'obéissance de l'Église catholique, apostolique et romaine, qu'ils livrèrent entre les mains de l'évèque cet hérétique séducteur et impie.

Une autre fois il sortit de son désert pour pacifier les habitants de Metz en Lorraine, avec quelques princes voisins qui leur faisoient cruellement la guerre, n'ayant pu refuser cela à l'archevèque de Trèves, qui désiroit comme un bon pasteur, remédier à la perte de ses brebis, et prévenir les maux qui pouvoient naître de cette discorde. Il étoit venu lui-même à Clairvaux se jeter aux pieds du saint abbé, et le supplier humblement par les plaies de Jésus-Christ, de prendre la peine d'accorder ces esprits rebelles et farouches qui, par leurs inimitiés, menaçoient l'Église de beaucoup de maux. Le saint étoit déjà vieux, et sur la fin de ses jours, malade au lit : mais sa grande charité faisoit plus d'état du salut spirituel de son prochain, que de sa santé corporelle : de sorte qu'il s'en alla aussitôt avec l'archevèque : et Notre-Seigneur lui envoya la force de s'employer en cette affaire, entreprise pour son service. Il trouva deux armées en campagne toutes prêtes à combattre, il les apaisa si bien, que d'un commun consentement elles mirent bas les armes, et se rapportèrent à lui seul de tous leurs différends, qu'il décida, au grand contentement de tous les deux partis ; de sorte que ce tourbillon plein d'orage et de tempête, se convertit en une aimable concorde et en une paisible tranquillité.

Godefroi, moine de Clairvaux, qui étoit compagnon et secrétaire du saint, assure qu'en un seul jour, avec l'imposition de ses mains, dans un village près de la ville de Constance, en présence de plusieurs têmoins, il rendit la vue à onze aveugles, guérit dix man-

chots et dix-huit boiteux ; et qu'en la ville de Cologne, en moins de trois jours, douze boiteux, deux estropiés, trois muets et dix sourds furent entièrement guéris par ses prières ; de sorte que des gens pieux voulant par dévotion écrire tous les miracles que le saint faisoit, après avoir commencé, n'en purent venir à bout, tant ils étoient en grand nombre. Nous en dirons quelques-uns et commencerons par le premier qu'il fit, retournant de la fondation d'un monastère nommé de Trois-Fontaines.

Il fut averti qu'un sien parent, nommé Gilbert, étoit à l'article de la mort, ayant perdu la parole avant que de se pouvoir confesser. C'étoit un gentilhomme de grande et riche maison, mais qui menoit une mauvaise vie, étant usurpateur du bien d'autrui. Le serviteur de Notre-Seigneur entra dans une église pour dire la messe, et pour le recommander à Dieu ; à l'heure même le malade revint à lui, et commença à parler et à pleurer ses péchés : mais comme saint Bernard achevoit la messe, le malade perdit de rechef la parole. Le saint l'alla visiter, et le trouva en cet état : on le pria de faire oraison pour lui ; alors saint Bernard levant les yeux au ciel, et inspiré de Notre-Seigneur, répondit librement à ceux qui étoient là présents : *Vous savez bien le mal que cet homme-ci a fait, et qu'il retient beaucoup du bien d'autrui : que lui et ses enfants rendent ce qui n'est pas à eux ; qu'il renonce aux injustices et aux extorsions dont il a vexé les pauvres, et il mourra bon chrétien.* Le malade fit tout ce que le saint avoit ordonné, alors le filet de sa langue muette fut détaché, et il se confessa aisément avec beaucoup de contrition. Puis après avoir reçu les autres sacrements de l'Église, il rendit l'esprit avec beaucoup d'édification et d'espérance de son salut.

Comme il prêchoit aux environs de Toulouse contre cet hérétique appelé Henri, qui tâchoit de renverser la hiérarchie ecclésiastique, et combattoit avec toute sorte d'impiété les saints Sacrements, un jour, après son sermon, ce pauvre peuple lui porta une grande quantité de pains pour les bénir ; ce que fit le saint abbé, en leur disant : *Vous verrez en une chose, mes enfants, si je vous prêche la vérité, et si ce que les autres enseignent et tâchent de*

vous persuader est vrai : c'est à savoir si tous vos malades qui mangeront de ce pain seront guéris.

L'évêque de Chartres étoit là présent, et il lui sembla que cette proposition étoit trop générale, de sorte qu'il la voulut modifier en y ajoutant : c'est-à-dire, qu'ils guériront s'ils mangent de ce pain avec la foi. Alors saint Bernard répliqua : *Je ne l'entends pas ainsi, Monsieur, mais je veux dire que tous les malades qui mangeront de ce pain seront guéris, afin que l'on sache que nous autres sommes vrais et légitimes ambassadeurs de Notre-Seigneur.*

Cela arriva comme il l'avoit prédit, car autant de malades qui mangèrent de ce pain, furent guéris sans exception. Le bruit de ce miracle vola aussitôt par toute la province ; il servit beaucoup à confondre l'hérésie, et à exciter le cœur de tous ces peuples en la dévotion du saint abbé. Ils accoururent de toutes parts pour le voir, de sorte que pour éviter cette foule et l'honneur qu'on lui rendoit, il fut obligé de couper le chemin de Sarlat, où s'étoit fait le miracle, et de s'en aller à Toulouse, où, pour le même effet, il guérit un prêtre du collége de Saint-Saturnin, qui étoit paralytique incurable ; il s'appeloit Bernard comme lui, et étoit si débile, et si abattu qu'à toute heure l'on pensoit qu'il alloit expirer. Le saint lui donna sa bénédiction et s'en alla : mais le prêtre recouvra aussitôt ses forces, sortit du lit où il étoit détenu, courut après le saint abbé, se jeta à ses pieds, les baisa avec grande dévotion, et le suivit pour lui faire compagnie. Depuis, pour remercier Dieu, il prit l'habit de Cîteaux, se rangeant sous l'obédience de saint Bernard, et après avoir donné des preuves de sa piété et de sa prudence, il fut fait abbé d'un monastère nommé Valdeau.

Mais qui pourroit raconter le pouvoir qu'avoit ce saint sur les démons ? Etant à Milan, pour la réduire à l'obéissance du vrai pape, entre plusieurs autres miracles que fit alors saint Bernard, il y en eut un d'une femme de qualité, dont le diable s'étoit saisi il y avoit longtemps, et la maltraitoit en telle sorte qu'elle avoit perdu la vue, l'ouïe et la parole. Elle sembloit plutôt un horrible monstre qu'une femme : elle avoit la face épouvantable, l'haleine infecte, et digne de l'hôte qui la tourmentoit.

Un matin on la mena au saint par force, pendant qu'il disoit la messe en l'église de Saint-Ambroise : il la regarda doucement, et connut aussitôt que ce diable, qui par la permission de Dieu s'étoit rendu maître absolu de cette pauvre femme, étoit rebelle, et qu'il auroit de la peine à l'en chasser. Il se tourna vers le peuple qui étoit accouru en foule, et lui enjoignit de prier attentivement, recommandant aux prêtres de la tenir ferme. Quand il en fut au mystère de la consécration, tous les signes de croix qu'il faisoit sur l'hostie, se retournant vers la démoniaque, il les faisoit sur elle ; de quoi cet esprit malin sentoit une rage, et une douleur incroyable : ce qu'il témoignoit assez, en grinçant les dents, se tournant, et se débattant tout le corps, avec des cris et des hurlements.

Après qu'il eut dit le *Pater noster*, il prit le corps précieux de Notre-Seigneur sur la patène, qu'il posa sur la tête de cette pauvre femme, et parla au diable en cette sorte : *Voici ton juge, esprit malin ; voici le Seigneur tout-puissant. Défends-toi si tu peux; voici le corps sacré qui se forma dans les entrailles de la très-sainte Vierge, et fut étendu sur la croix, puis descendit dans le sépulcre, et ressuscitant de la mort, monta triomphant aux cieux. En vertu de cette souveraine Majesté, je te commande de quitter cette sienne servante, et que tu ne sois plus si osé de la tourmenter.* Cet esprit infernal et opiniâtre sortit du corps de cette femme : et chacun loua Notre-Seigneur, confessant que le très-saint Sacrement a beaucoup de pouvoir contre les efforts de l'enfer, quand on en use avec la pureté, et la foi convenable.

Voilà le premier miracle. L'autre, c'est qu'étant à Pavie, un pauvre laboureur le mena vers sa femme qui étoit possédée, pour la guérir ; le diable commença à se moquer du saint, et à lui dire : *Ce mangeur de poreaux et d'oignons ne me chassera pas de ma maison ;* et autres semblables paroles injurieuses, pensant le fâcher. Le saint ne s'en émut aucunement; il commanda que l'on portât cette femme à l'église de Saint-Cyr, qui avoit été évêque de Pavie, et faisoit plusieurs miracles : mais Notre-Seigneur ne voulut pas que saint Cyr la guérît, réservant cet honneur à saint Bernard.

Ils la menèrent une seconde fois devant lui ; et le diable continuant ses risées, lui dit : *Cyrille ne m'a pas chassé, et Bernardille encore moins*. Alors le saint abbé lui répliqua : *Cyr ne t'a pas chassé, Bernard ne te chassera pas aussi ; mais ce sera la vertu de Jésus-Christ qui te chassera ;* et faisant son oraison, la femme fut délivrée.

Il y avoit au couvent de Clairvaux un religieux plus imparfait que les autres, auquel le saint abbé avoit défendu de communier, pour quelques fautes secrètes : ce religieux voyant en une fête solennelle tous ceux du couvent communier, craignant la honte et l'infamie, s'approcha avec les autres de l'autel où saint Bernard disoit la messe, et reçut de sa main le très-saint Sacrement avec les autres religieux ; parce que le saint ne le lui osa pas dénier, à cause que le fait étoit secret; mais se tournant vers Notre-Seigneur, il le supplia de châtier cette témérité. Le moine ayant reçu la sainte Hostie, ne la put jamais avaler, quoiqu'il fit, jusqu'à ce que se prosternant aux pieds de son prélat, il lui dit à l'oreille, les larmes aux yeux, ce qui se passoit; lui montrant l'hostie en sa bouche. Le saint Père le reprit de sa hardiesse, et après lui avoir imposé une pénitence, lui donna l'absolution, et aussitôt ce religieux mangea cette viande céleste. Ce qui fait voir l'obéissance que l'on doit rendre aux supérieurs touchant l'usage des saints sacrements.

Il y eut un autre moine dans le même couvent, lequel se trouvant si sec, et si indévot qu'il ne pouvoit pleurer ses péchés, demanda instamment au saint de lui obtenir de Notre-Seigneur un esprit tendre et dévot; le saint abbé le lui obtint par son oraison, tellement que depuis ses yeux furent comme deux fontaines de larmes.

Une fois saint Bernard traitoit en la cour du roi de France d'une paix de grande importance : la reine qui lui avoit toujours été fort affectionnée, se rendit contraire à ce traité de paix. Il y avoit plusieurs années qu'elle étoit mariée avec le roi sans avoir d'enfants, de sorte qu'on l'estimoit stérile; ce qui l'affligeoit extrêmement, et tout le royaume aussi. La reine un jour découvrit son affliction au

serviteur de Notre-Seigneur ; lequel l'avertit de n'empêcher point cette paix, mais de la procurer, parce que Notre-Seigneur en ce faisant accompliroit son désir. La reine lui obéit, et au bout d'un an elle accoucha d'un fils, par les prières et l'intercession du saint.

Saint Bernard étant prêt de sortir pour la deuxième fois de Rome, souhaita d'en rapporter quelques reliques : on lui offrit le chef tout entier de saint Césaire martyr ; mais il fut si retenu qu'il n'en voulut prendre qu'une dent seulement. Elle tenoit si fort aux mâchoires, que l'on y rompit deux couteaux sans rien faire. Ce que voyant saint Bernard il dit : *Prions le saint martyr qu'il lui plaise de nous faire ce présent.* Après avoir fait son oraison, il s'approcha révéremment de cette sainte tête, et tira aisément, avec deux doigts, ce que les autres n'avoient pu arracher avec du fer ; Dieu l'ayant ainsi ordonné pour sa plus grande gloire, et pour montrer combien la prière a de pouvoir, quand elle est faite avec une pure et sincère dévotion.

Une fois étant fort malade, il dit à un religieux qui l'accompagnoit et étoit demeuré avec lui, qu'il allât prier Notre-Seigneur pour lui en l'église. Le religieux s'en alla à trois autels qui étoient là, savoir à celui de la glorieuse Vierge, à celui de saint Laurent, et à celui de saint Benoît ; et aussitôt la Reine des anges entra en la cellule de saint Bernard, accompagnée des deux autres saints, et avec une ravissante douceur, qui se peut mieux imaginer qu'expliquer, toucha de sa main la partie offensée, qui fut guérie à l'instant. Il se remarque que ce saint abbé fut très-dévot à la Vierge sacrée, qui le chérit et le favorisa singulièrement. L'on dit qu'une fois elle lui arrosa les lèvres du lait sorti de ses saintes mamelles, et que de là vint la suavité du style doux et coulant, dont toutes ses œuvres sont composées.

Une autre fois entrant en la grande église de Spire en Allemagne, où est la chambre impériale, accompagné de tout le clergé, et d'une grande multitude de peuple, il s'agenouilla par trois fois en trois divers lieux, et dit au premier : *O Clémens ;* au second, *o Pia ;* au troisième, *o dulcis Virgo Maria ;* et en mémoire de cette

dévotion du saint, il y a encore aujourd'hui en la même église trois lames de cuivre où sont écrites ces paroles. On y chante tous les jours le *Salve Regina* en musique, et les hérétiques, dont cette ville-là est fort remplie, s'y trouvent souvent pour l'ouïr chanter.

Un religieux nommé Robert, neveu de saint Bernard, étant sorti de Clairvaux pour se retirer à Cluny, le saint comme un bon pasteur, résolut de recouvrer sa brebis, et de lui écrire sur ce sujet. Il appela pour cet effet Guillaume Riéval, qui depuis fut abbé de Clairvaux, et lui commanda de prendre du papier et de l'encre pour aller écrire mieux à loisir au coin de quelque buisson. Pendant que saint Bernard dictoit la lettre, et que Guillaume l'écrivoit. il survint une grosse pluie. Guillaume vouloit se lever de là, et cacher son papier, de peur qu'il ne fût mouillé ; mais le saint lui dit : *C'est une œuvre de Dieu, écrivez, et ne craignez point.* Ainsi il acheva sa lettre au milieu de la pluie sans être mouillé.

Il avoit le don de la prophétie, et savoit par l'Esprit divin les fautes que commettoient ses religieux, encore qu'il fût éloigné d'eux; les tentations qu'ils souffroient, et les persécutions qu'ils recevoient des séculiers. C'est aussi une chose assurée que quelquefois les âmes des religieux qui décédoient dans les couvents de son Ordre, lui apparoissoient, demandant sa bénédiction. Un religieux du monastère de Foin étoit venu à Clairvaux, et désiroit s'en retourner à son couvent; saint Bernard le tira à part, et lui dit : *Avertissez tel religieux* (le nommant par son nom), *qu'il se corrige d'un tel vice* (c'étoient des fautes bien secrètes); *autrement, que la justice divine le punira dans peu de temps.*

Le religieux fut fort étonné, et dit au saint Père : *Qui vous l'a dit ?*

Il lui répliqua : *Ne vous inquiétez pas de cela : répétez-lui ce que je vous ai dit, si vous y manquez, vous participerez à la punition.*

Etant en Catalogne il attira à Notre-Seigneur un bon nombre d'écoliers, qui avoient été disciples d'un docteur des plus fameux, nommé Etienne de Vitry ; et étant un jour en discours avec eux, avant qu'il leur eût donné l'habit, le portier l'avertit qu'il atten-

doit Etienne, le maitre de ces enfants, qui vouloit prendre l'habit avec eux. Les écoliers en furent bien aises : mais le saint éclairé d'une lumière céleste, jeta un profond soupir, et leur dit tout haut : *C'est l'esprit malin qui l'a traîné ici, il y vient seul, et s'en retournera aussi seul*. Chacun s'étonna de ces paroles. Le saint de peur d'éloigner ces nouvelles plantes, le reçut contre son gré avec les autres novices, et l'exhorta à la persévérance : néanmoins il sortit au bout de six mois, confessant lui-même que lorsqu'il étoit en la cellule des novices, il voyoit un petit More qui le tiroit hors de l'oratoire : et bien que le diable s'en fût servi pour détourner les autres, néanmoins il n'y gagna rien ; car les autres par sa retraite seule furent confirmés en leur vocation.

Son frère Nivard, abbé de Valricher en Normandie, s'excusant du voyage d'Espagne, où le saint l'envoyoit pour y arborer les enseignes de l'Ordre, il lui écrivit ces deux mots : *Vous irez, et vous n'en reviendrez pas*. Nivard s'y en alla, et y mourut. Et encore que l'on ait apporté à Clairvaux les os de tous les frères, et proches parents de saint Bernard, en quelque lieu qu'ils fussent, ceux de Nivard sont demeurés en Espagne, pour mieux vérifier la prophétie du saint.

Un novice nommé Godefroy, voulant procurer le salut à son père, demanda d'affection au saint qu'il le recommandât à Dieu. Le saint lui répondit : *Ne doutez pas, mon fils, que votre père ne soit un bon religieux ; je l'enterrerai de mes mains*. Ce qui arriva, car il entra vieux en la religion, et étant consommé en la vertu il tomba malade. Saint Bernard étant allé alors à Clairvaux, ce vieillard demeura cinq mois entiers à combattre la maladie, jusqu'à ce que le saint y retourna ; il se trouva à son trépas, et le mit en terre, comme il l'avoit prophétisé.

Il envoya une fois un religieux allemand nommé Henri, dans le fond de l'Allemagne, lequel craignoit de trouver à son retour le saint abbé mort, à cause d'un si long voyage, parce qu'il désiroit recevoir sa dernière bénédiction. Saint Bernard connut l'intention de son fils, et lui donnant sa bénédiction en partant, il lui dit : *Allez hardiment, car vous retournerez sain et sauf, et vous me trou-*

verez encore en vie comme vous désirez. Il arriva à ce bon religieux que passant par une rivière glacée auprès de la ville d'Argence il y tomba ; et comme il se noyoit, il vit devant soi le saint abbé, par le moyen duquel il fut préservé ; puis étant retourné au couvent sain et sauf, il y trouva le Père en santé, comme il l'avoit prédit.

Trois jeunes hommes ayant pris l'habit à Clairvaux, l'un d'eux le quitta par l'instigation du diable. Les religieux eurént peur que ses deux autres compagnons n'en fissent autant : alors le saint les envisageant, dit que l'un des deux n'auroit jamais de tentations subites, et que l'autre y seroit fort sujet, mais qu'enfin il les surmonteroit : ce qui arriva comme il l'avoit prophétisé.

Louis, roi de France, en je ne sais quelle occasion, se fâcha contre certains évêques, les chassa de leurs diocèses, sans se vouloir laisser fléchir par plusieurs lettres sérieuses que le serviteur de Dieu lui en écrivit afin de l'apaiser, ni par l'humilité de ces évêques, qui se jetèrent aux pieds du roi en lui demandant pardon ; le saint lui dit enfin : *Sire, cette obstination coûtera la vie à Philippe, votre fils aîné.* Dieu l'accomplit comme le saint l'avoit dit ; le roi reconnoissant trop tard sa faute, s'humilia, et accorda enfin ce qu'on lui demandoit.

Nous n'aurions jamais fait si nous voulions poursuivre cette matière. Quelque chose qu'il eût porté sur soi, étoit gardée comme une précieuse relique, jusqu'à un plat de terre où le saint mangea une fois, lequel donna la santé à un évêque qui prit deux ou trois morceaux de pain, et but un peu d'eau qu'il avoit fait verser dans ce plat. Son bâton ayant été mis au chevet du lit d'une pauvre femme démoniaque, il épouvanta tellement le diable, qu'il fut contraint de la quitter.

On ne sauroit dire la foule de peuple qui se trouvoit partout où il passoit. A Rome il ne pouvoit sortir de son logis que toute la cour et la ville ne courût après lui. A Milan et en d'autres lieux de Lombardie, à cause d'une infinité de personnes qui le venoit voir et lui demander sa bénédiction, il étoit contraint de s'enfermer, et de se mettre à la fenêtre pour leur donner de là sa bénédiction. Quand il

passoit les Alpes, les pasteurs et les hommes sauvages sortoient à l'envi au-devant de lui, et se réjouissoient de l'avoir vu.

Quoique ce grand docteur de l'Église fût si honoré et si respecté du monde, il ne manqua pas néanmoins de travaux et de persécution, par lesquelles Notre-Seigneur le voulut éprouver, et le faire éclater davantage. On fit de son temps une fameuse entreprise pour la conquête et la défense de la terre sainte, qui étoit envahie par les infidèles. Le Pape Eugène III, qui avoit été disciple et religieux de saint Bernard, lui commanda d'en prêcher la croisade, et les indulgences pour tous ceux qui se trouveroient à cette expédition, afin de délivrer leurs frères chrétiens, et qui exposeroient leur vie pour eux. Le saint la prêcha ; et pour preuve que Dieu le lui avoit commandé, il fit plusieurs miracles ; il émut tant de royaumes et de provinces à prendre les armes, que l'empereur Conrad et le roi de France, Louis, y allèrent en personnes avec de grosses armées. Toutefois par un juste et secret jugement de Dieu, le succès en fut sinistre, nos gens pris et défaits, et les infidèles insolents de leur victoire, triomphèrent de nos dépouilles.

Toute la chrétienté fut fort affligée de ce triste événement. Comme saint Bernard avoit été la principale cause de cette entreprise, et celui qui avoit le plus encouragé les peuples, il s'éleva un furieux orage contre lui ; on l'appeloit séducteur, abuseur, faux prophète, et la ruine de toute la chrétienté. Le saint en fut fort affligé, et connut que c'étoit une tentation pour l'éprouver : que Dieu lui faisoit trop d'honneur de se servir de lui, et de l'opposer comme un bouclier à tous les coups de langue, aux plaintes et aux murmures qui tomboient sur lui, et non contre Notre-Seigneur. Et afin que l'on vît que Dieu lui avoit commandé de prêcher la croisade, outre plusieurs grands miracles qu'il avoit faits auparavant, pour preuve de cette vérité, il en fit encore depuis, rendant la vue à un aveugle.

Le saint abbé étant vieux, cassé, exténué, et épuisé de travaux, de pénitences, de maladies, de chemins, et des grandes affaires qu'il avoit eues continuellement sur les bras ; désireux d'entrer au repos éternel et de voir son souverain bien face à face, il fut saisi d'un si douloureux dérangement d'estomac, qu'il ne pouvoit

rien garder, avec une enflure aux jambes : il portoit cela aussi patiemment que l'homme qui, après un long voyage, se voit approcher du port. Il écrivit une épître à l'abbé Arnaud, son ami, touchant sa maladie, qui contenoit ces mots : *Nous avons reçu votre charité sans aucune joie : car, quelle réjouissance peut-il y avoir où tout est plein d'amertume? je n'ai qu'un seul plaisir, qui est quand je ne mange point. Le sommeil me fuit, de peur que la douleur ne s'apaise par l'assoupissement des sens. Ce que je ressens le plus sont les dérangements d'estomac; les jambes et les pieds m'ont enflé, comme aux hydropiques qui font de douloureux travaux. Mais en la chair exténuée l'esprit est prompt. Priez Notre-Seigneur qu'il ne veuille pas la mort du pécheur, et ne retarde plus ma fin, mais seulement qu'il la prenne en sa protection.*

Quand il fut à l'article de la mort, les évêques, les abbés et les religieux des lieux circonvoisins s'assemblèrent, pleurant tous la perte d'un si saint Père; mais il les consola, leur disant par humilité qu'il étoit bien juste que le serviteur inutile et infructueux n'occupât pas cette place en vain, et que l'arbre infertile fût arraché.

Après tant de travaux et d'afflictions corporelles, il rendit l'âme à son Créateur, entre les mains et les larmes de ses enfants, le 20 d'août, l'an de Notre-Seigneur 1153, âgé d'environ soixante-quatre ans. En l'ensevelissant, on lui mit sur la poitrine (ainsi qu'il avoit commandé) une petite boite, dans laquelle il y avoit des reliques de l'apôtre saint Thadée, à qui il étoit très-dévot, et que l'on lui avoit apportées cette année-là de Jérusalem. Il disoit souvent qu'il tiendroit pour un singulier bienfait de Dieu de sortir du sépulcre, le jour de la résurrection générale, en la compagnie de ce saint apôtre.

Depuis son décès il apparut à quelques-uns de ses religieux, resplendissant d'une gloire immense, et fit plusieurs grands miracles. Le Pape Alexandre III le canonisa l'an de notre salut 1165. Il étoit très-dévot à la glorieuse Vierge Marie, qu'il regarda toujours durant sa navigation comme son étoile, la trouvant toujours favorable et propice.

Il montroit en son visage une grâce et une douceur merveilleuses, qui participoient plus de l'esprit que du corps : on lisoit en ses yeux une pureté angélique et une simplicité colombine. Son corps étoit si exténué, qu'il ne lui restoit que la peau et les os. Il avoit le teint un peu couperosé, les cheveux et la barbe roux, et blancs en sa vieillesse : il étoit de moyenne taille, plus grand que petit. Il laissa cent soixante monastères de son Ordre, si remplis de saints religieux, qu'au seul couvent de Clairvaux il y en avoit d'ordinaire sept cent soixante-dix.

En l'île de Noirmoutiers, saint Philbert, abbé. — Il étoit François d'origine et fut élevé à la cour du roi Dagobert, sous la conduite de saint Ouen. A l'âge de vingt ans il quitta le monde, pour prendre l'habit religieux au monastère de Rebais, que saint Aile gouvernoit alors sous la règle de Saint-Benoît. En peu de temps il parvint à un haut degré de vertu, où ses compagnons essayèrent de le suivre. Le démon s'efforça bien de le faire déchoir par ses artifices et ses apparitions, mais la constance du saint le vainquit toujours. Le désir de la perfection le porta à visiter les monastères les plus célèbres de France et d'Italie, et à étudier les règles de saint Benoît, de saint Macaire et de saint Colomban. Il fonda ensuite le monastère de Jumiéges en Normandie, par les bienfaits du roi Clovis et de la reine Bathilde, et celui de Pavilly, dont sainte Austreberte fut la première abbesse. Ayant eu le courage de faire des reproches à Ebroïn, maire du palais, sur ses crimes, celui-ci s'en vengea en le faisant chasser de Jumiéges. Saint Philbert se retira d'abord dans le Poitou; puis il passa dans l'île de Noirmoutiers, où il fonda un monastère et mourut en 684. Dieu honora son tombeau de beaucoup de miracles.

En Judée, saint Samuel, prophète, dont les reliques, au rapport de saint Jérôme, furent apportées à Constantinople par l'empereur Arcade, qui les plaça proche de l'Hebdome.

Le même jour, saint Lucius, sénateur, qui, voyant la constance de Théodore, évêque de Cyrène, à souffrir le martyre, embrassa la foi de Jésus-Christ, et y attira le président Dignien. Etant allé avec lui en Chypre, et y voyant mourir d'autres chrétiens pour la confession de la foi du Seigneur, il s'offrit de lui-même, et mérita, par le sacrifice de sa tête, la même couronne du martyre.

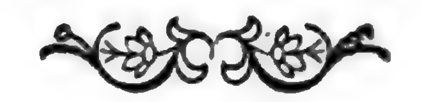
En Thrace, trente-sept bienheureux martyrs, qui, sous le président Apellin, ayant eu les pieds et les mains coupés pour la foi de Jésus-Christ, furent jetés dans une fournaise ardente.

Au même lieu, les saints martyrs Sévère et Memnon, centurion, qui, livrés au même genre de mort, allèrent triomphants dans les cieux.

A Cordoue saint Léovigilde et saint Christophe, moines, martyrs, qui, dans la persécution des Arabes, ayant été incarcérés pour la défense de la foi chrétienne, eurent ensuite la tète tranchée et furent jetés au feu, et obtinrent ainsi la palme du martyre.

A Rome, saint Porphyre, homme de Dieu, qui instruisit dans la foi et les mérites de Jésus-Christ le martyr saint Agapit.

A Chinon, saint Mesme, confesseur, disciple de saint Martin, évêque.



VINGT-UNIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Privat, évêque de Mende et martyr. — Les saints martyrs Bonose et Maximilien.

Saint Anastase, martyr; saint Jeanne-Françoise de Chantal; sainte Cyriaque, veuve et martyre; saint Luxore et ses compagnons, martyrs; saint Paterne, martyr; sainte Basse et ses compagnons, martyrs; saint Euprepe, évêque de Vérone; saint Quadrat, évêque; le bienheureux Bernard Ptolomée, fondateur des Olivétains.

LA VIE DE SAINT PRIVAT,

ÉVÊQUE DE MENDE ET MARTYR.

Du temps des empereurs Valérien et Galien, les Allemands, qui étoient encore païens, passèrent le Rhin sous l'escorte du roi Chrocus, et se jetant sur les Gaules, y commirent des excès. Leur armée étoit grande, et il se rendirent formidables, non par la vertu militaire ni par leurs faits belliqueux, mais à cause du nombre de leurs troupes, des cruautés et des insolences qu'ils commettoient. S'étant donc ainsi répandus comme des sauterelles infernales par toute la Gaule, ils y firent un horrible dégât. Leur roi Chrocus étoit méchant, vicieux, superbe, cruel, et sans aucune religion : ses gens n'étoient pas meilleurs que lui, car entre les massacres qu'ils faisoient, ils ruinoient tous les villages et les bourgs, rendoient déserts les villes et les châteaux, abattoient les maisons; bref pour ne rien laisser qui ressentît les effets de leur impiété, ils jetoient par terre si peu d'églises saintes qu'il y avoit alors en la Gaule : car il sembloit que ces scélérats eussent conspiré l'entière destruction de ce pays.

Ils étoient déjà arrivés en Auvergne, lorsque ceux du Gévaudan

commencèrent de pourvoir à la sûreté de leur contrée. Ils choisirent pour leur refuge la montagne de Grèze, sur la cime de laquelle il y avoit un fort château, où ils apportèrent leurs vivres et leurs munitions; puis ils firent quelques retranchements pour servir à leur défensive (quoique le lieu soit assez fort d'assiette et de difficile accès), se résolvant de souffrir plutôt toute extrémité que de se rendre.

Or saint Privat étoit alors évêque du Gévaudan, dont le siége épiscopal étoit à Mende, petite ville de cette contrée : mais étant amateur du repos et de la solitude, il s'étoit accommodé avec beaucoup de travail une petite habitation au haut de la montagne, proche de Mende, qui lui servoit de demeure, afin de vaquer à ses oraisons et à ses saints exercices, n'en sortant jamais qu'aux jours de fêtes pour célébrer la solennité avec les fidèles, et leur administrer la parole divine avec le reste des sacrements. Quand donc ceux du Gévaudan se furent renfermés sur le mont de Grèze, saint Privat demeura cependant en sa grotte, et quoiqu'il fût absent du corps de leur compagnie, il les assista toujours de ses oraisons : car ne les pouvant consoler en personne, il les maintenoit et conservoit en esprit.

Cependant les barbares parcoururent le pays, et abordèrent au pied de la montagne, où ils savoient que les principaux du pays s'étoient réfugiés. Ils l'investirent aussitôt de toutes parts, s'efforcèrent de l'attaquer avec beaucoup d'ardeur, et y employèrent toute leur industrie; mais cela y profita si peu, que perdant l'espérance de les vaincre, moins encore de les battre, ils changèrent de dessein, et résolurent, puisque la force n'y servoit de rien, de les tenir assiégés si longtemps, que la faim et l'extrême nécessité les dompteroient.

Comme ils étoient en cette résolution, le bruit courut à eux que l'évêque du pays n'étoit pas avec les assiégés, mais qu'il avoit sa retraite en une petite habitation qu'il s'étoit lui-même dressée au temps de paix, sur la montagne voisine de Mende. Les ennemis, apprenant cela, y accoururent pour s'en saisir, dans l'espérance que s'il tomboit entre leurs mains, et que les assiégés le sussent,

ils perdroient courage, et viendroient aisément à un accord, voyant leur évèque ainsi détenu. Ils allèrent donc à la grotte, et trouvant le saint prélat, ils le menèrent sur la colline, entre la montagne et l'église, où il y a présentement une forteresse. Mais comme on le forçoit de répondre par un interprète, et d'avouer qu'il avoit été misérablement pris, afin d'émouvoir par sa persuasion les esprits des siens à la reddition, et que se voyant captif, il excitât le peuple à une volontaire captivité, il répondit constamment qu'il ne feroit jamais cela, ajoutant qu'il ne convenoit pas au prêtre de donner de tels conseils à son troupeau, ni au peuple demeurant en un lieu très-assuré, d'accommoder leurs volontés à se rendre; mais qu'il leur étoit plus convenable d'endurer toutes sortes de maux, plutôt que de consentir à une pareille lâcheté.

Les barbares, indignés de cette réponse, le battirent cruellement à coups de bâton, et, l'ayant ainsi couvert de plaies, le conduisirent jusqu'à la ville, pensant qu'il changeroit de résolution; mais au contraire, persistant en son courage, il ajouta que ce qu'il avoit une fois dit leur devoit suffire, s'ils eussent eu quelque prudence ou humanité, mais qu'il ne lui étoit aucunement permis de faire ce dont ils le requéroient. Ces barbares, voyant qu'ils ne gagnoient rien pour cela, le voulurent contraindre d'immoler aux idoles, afin que lui, qui ne vouloit pas être l'ennemi de ses concitoyens, en leur persuadant le mal, devînt l'ennemi de son âme propre.

Ils préparèrent donc de funestes sacrifices, le forcèrent en vain, par plusieurs menaces, de les offrir aux dieux, et lui déclarèrent qu'il falloit immoler à leurs idoles, ou être tourmenté grièvement. Le saint évêque répondit aussitôt : *Je m'étonne que vous vouliez ainsi contraindre un prélat comme moi à des choses si exécrables; car s'il y avoit en vous quelque prudence humaine, il paroîtroit être plus juste que tout homme de ce pays subît plutôt tous les tourments d'une mort très-atroce, que de trahir le peuple que Dieu lui a confié, et pendant qu'il périt, être l'auteur de sa perdition.*

Les barbares, feignant d'adoucir leur colère et d'avoir quelque modération, lui répondirent : *Quoi! vous contraignons-nous à des choses illicites et usitées par les seuls barbares? Vos empereurs et leurs*

juges n'adorent-ils pas les dieux? ne forcent-ils pas tous les chrétiens à leur sacrifier? A quoi le saint évêque repartit : *Bien que cela soit très-méchant, je le reconnois toutefois être véritable; car il est évident que de telles choses aux princes romains, en leur profane religion, ne sont pas tant péchés que crimes; que s'il n'étoit ainsi, les forces des nations barbares ne seroient pas assez fortes pour troubler leur république. Car tout ce que vous faites pour notre ruine procède, non de votre puissance, mais de la fausse religion des empereurs. Toutefois, il est sans doute que telle vertu et puissance est de notre Dieu, que vous ignorez entièrement, lequel en un moment peut délivrer de leur erreur les princes que vous nous objectez, jeter par terre vos idoles, et nous secourir par sa bénignité ordinaire, nous, dis-je, que vous tourmentez si fort à présent. Mais moi, pour l'espérance des biens éternels, je méprise ouvertement tous les tourments.*

Alors les barbares, le menaçant de plus effroyables tourments, lui dirent : *Ou sacrifie sans délai, ou sache que tu seras mis à mort par diverses sortes de supplices, et que tu périras d'une fin exécrable, pour servir d'exemple aux autres.* Mais le saint évêque, par la grâce de Dieu, leur répondit : *Ajoutez-y encore toutes les peines, et ôtez-moi le cours de la vie, je ne puis, au nom de mon Dieu, être autre que je suis. Il m'est meilleur de supporter les peines présentes, qu'en servant seulement vous et vos dieux, expérimenter les tourments éternels de l'enfer.*

A ces paroles ils commencèrent à l'affliger, et à le tourmenter si excessivement avec des fouets et des flammes, qu'on le croyoit mort. Ayant donc ainsi maltraité le saint prélat, ils revinrent au mont de Grèze, d'où ils étoient partis, pour demander la paix aux assiégés.

Ainsi les choses ayant changé de face, les assiégés accordèrent ce qu'ils devoient eux-mêmes demander : ce qui arriva indubitablement par les mérites du saint évêque, qui après son martyre obtint du Ciel que les ennemis levassent le siége, se retirassent, et laissassent ses bien-aimés concitoyens en pleine liberté. Les barbares s'étant retirés, tout ce peuple accourut incontinent vers leur saint pasteur, et tout joyeux se prosternèrent à ses pieds, baisèrent

les plaies de son corps, puis rendirent des actions de grâces en commun, dans l'église, pour ce signalé bienfait.

Saint Privat, ayant vécu quelque peu de jours encore, sortit enfin de ce monde, et s'en alla en la gloire céleste. Et comme en ce temps la persécution étoit grande partout contre les chrétiens, et que la rage des persécuteurs étoit telle, qu'ils ne pardonnoient pas même aux cendres des saints, ils creusèrent une grotte dans un lieu souterrain, où ils mirent le saint corps de leur prélat, et où par ses mérites Notre-Seigneur opère chaque jour plusieurs miracles.

Saint Privat mourut l'an 262, le 21 d'août, auquel jour l'Église solennise sa fête. Son martyre se trouve décrit en des anciens manuscrits, d'où Surius l'a recueilli et inséré en son quatrième tome.

Le Martyrologe Romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon en font une honorable mention le 21 d'août, comme aussi saint Grégoire de Tours en son Histoire de France, Mombrice, Baronius, Fortunat, évêque de Poitiers, Vincent de Beauvais, et autres.

LA VIE DES SAINTS MARTYRS BONOSE ET MAXIMILIEN.

Saint Bonose et saint Maximilien étoient deux officiers de la légion Herculéenne, renommée pour sa bravoure. Lorsque Julien l'Apostat entreprit de détruire la religion chrétienne pour rétablir le culte des idoles, il ordonna qu'on changeât dans toutes ses armées les étendards de l'empire, où Constantin le Grand avoit fait représenter la croix avec le nom de Jésus-Christ, et qu'on y substituât des aigles avec les images des faux dieux. Son oncle, le comte Julien, apostat comme lui, et qui gouvernoit l'Orient en son nom, ayant reçu cet ordre, résolut de le faire exécuter dans la légion Herculéenne. Saint Bonose et saint Maximilien, qui étoient

restés fidèles dans leur foi, s'y opposèrent. Le comte apprit leur résistance; il voulut en triompher; et les ayant mandés en son tribunal, voici l'interrogatoire qu'il leur fit subir :

— L'empereur notre maître et notre souverain seigneur, leur dit-il, a ordonné que les étendards de ses troupes fussent changés.

Bonose et Maximilien répondirent : Nous ne pouvons en aucune manière changer le nôtre.

— L'empereur veut, outre cela, reprit le comte Julien, que vous adoriez les mêmes dieux que nous adorons lui et moi.

— Nous ne pouvons, dit Bonose, adorer des dieux que des hommes ont faits.

Le comte Julien reprit : Je vous ai exposé les ordres de l'empereur, songez à vous y soumettre, avant que d'y être forcés par les tourments.

— Nous sommes prêts, dirent Bonose et Maximilien, à tout endurer pour le nom de Jésus-Christ.

Le comte Julien dit alors : Qu'on fasse avancer Bonose. Répondez vous seul : Ne voulez-vous pas adorer les dieux que l'empereur et moi adorons.

— Nous avons reçu de nos pères, répondit Bonose, une religion que nous professons, et à laquelle nous sommes attachés. Pour vos dieux, nous ne les connoissons point.

— J'ai, reprit le comte Julien, un ordre particulier de vous faire tourmenter, sur le moindre refus que vous ferez d'obéir.

— Vous ne nous intimiderez pas facilement, répondit Bonose.

— Qu'on le frappe à coups de plombeaux, dit alors Julien. On lui en donna plus de trois cents. Cependant le comte lui disoit : Épargnez-vous ces tourments; faites ce qu'on désire de vous.

Bonose ne lui répondit rien, il se mit seulement à sourire.

— Que dites-vous donc enfin? continua le comte.

— Je dis, répondit Bonose, que nous n'adorons qu'un seul Dieu, qui est le véritable; et qu'à l'égard de ces autres dieux, nous ne savons d'où ils sont, ni qui ils sont.

Le comte Julien dit alors : Qu'on fasse approcher Maximilien.

Répondez-moi, vous : Ne voulez-vous pas adorer les dieux que nous adorons, et changer votre étendard?

— Faites, répondit Maximilien, que ces dieux vous entendent et vous parlent, et après cela nous pourrons les adorer. Mais s'ils sont sourds et muets, s'ils sont insensibles et inanimés, comment vous-même pouvez-vous vous résoudre à les adorer? Il n'en est pas de même de notre Dieu, son pouvoir est grand, et l'espérance que nous avons en lui est fondée sur ce pouvoir. Du reste, vous nous verrez voler au martyre. Mais, vous le savez aussi bien que nous, ce Dieu nous défend d'adorer des idoles muettes et sourdes.

Le comte Julien dit : « Qu'on les étende sur le chevalet, qu'un huissier les appelle par leurs noms. » Après cette formalité, le comte leur dit : « Vous voilà sur le chevalet, les bourreaux n'attendent plus qu'un dernier ordre pour vous tourmenter. Obéissez et cessez d'entraîner par votre exemple vos compagnons dans un même crime. Faites de bonne grâce ce qui vous est ordonné; ôtez de votre étendard les figures qui y sont, et mettez-y les images des dieux immortels. »

Bonose et Maximilien répondirent : « Nous ne pouvons à ces conditions obéir à l'empereur, et nous n'offenserons point la souveraine Majesté du Dieu vivant, invisible et immortel, que nous adorons. »

Le comte Julien dit alors aux bourreaux : « Frappez hardiment et sans relâche. » Mais Dieu rendoit les saints insensibles aux coups. Le comte ajouta : « Si ces tourments ne peuvent fléchir votre opiniâtreté, j'en ai d'autres qui sauront m'en faire raison. Qu'on m'apporte une chaudière pleine de poix, et après qu'elle sera fondue à grand feu, qu'on les y plonge. Nous verrons si leur Dieu, ce Dieu en qui ils mettent toute leur espérance, les pourra délivrer. »

Les saints entrèrent dans la chaudière avec un visage riant, dans l'espérance qu'un glorieux martyre alloit terminer leur course; mais cette poix ardente se changea pour eux en un bain rafraîchissant, la flamme qui s'élevoit au-dessus de la chaudière retomba en rosée sur eux; et afin qu'on ne crût pas que tout cet ap-



pareil n'étoit qu'une vaine montre et un supplice feint, il resta sur leurs corps des marques qui faisoient assez connoître que le tourment avoit été très-réel.

D'ailleurs les juifs et les gentils qui voyoient les martyrs prier tranquillement au milieu de cette chaudière, où la poix s'élevoit à gros bouillons par la violence du feu, s'écrioient que ces hommes étoient des magiciens; mais c'étoit Jésus-Christ lui-même qui par les charmes innocents de sa divine magie opéroit ces merveilles.

Cependant la chose est rapportée au préfet Secondus; la nouveauté de l'événement le fait courir au palais, ses yeux sont témoins du miracle, et son esprit étonné et confus cherche à s'éclaircir de la vérité par un moyen extraordinaire. Qu'on me donne, dit-il, des prêtres de nos dieux, je les ferai jeter dans cette chaudière, et l'on verra s'ils en sortiront aussi sains et aussi entiers que ces deux chrétiens. Les prêtres sont amenés, ils font leurs encensements, ils prononcent des conjurations, en un mot ils n'oublient rien de leurs cérémonies ordinaires; on les fait entrer dans la chaudière, mais dans un instant toute leur chair fut séparée de leurs os.

Cette aventure déconcerta le comte Julien. Il renvoya en prison Bonose et Maximilien, pour être interrogés de nouveau par le préfet. Au bout de sept jours, la prison étant soigneusement gardée, tous les prisonniers qui croyoient en Jésus-Christ se trouvèrent sans chaines.

Cependant le comte leur faisoit fournir du pain sur lequel il avoit auparavant imprimé son cachet, où étoit gravée la figure de quelque divinité païenne, et il le faisoit pour les surprendre et les engager à leur insu dans l'idolâtrie. Mais le jour même qu'ils devoient être entendus, ils firent voir au comte tout le pain qu'il leur avoit envoyé et auquel ils n'avoient point touché. Votre artifice, lui dirent-ils, n'a servi de rien, nous n'avons point voulu manger de votre pain; Celui en qui nous croyons nous en a fait donner d'autre. Au reste, nous vous avertissons que Jésus-Christ, notre Dieu, vous fera rendre compte des tourments que vous nous faites endurer. »

Le préfet Secondus, que la fermeté de cette réponse avoit ému, dit au comte Julien : Entendons-les présentement.

L'un et l'autre étant donc montés au tribunal, employèrent tous leurs efforts, mais en vain, pour les engager à recevoir un nouvel étendard. Le comte, que cette résistance mettoit en fureur, dit : « Qu'on mette de la chaux vive dans une fosse, qu'on y jette ces deux hommes, et qu'on amortisse la chaux sur eux. Après cela, qu'ils invoquent leur Dieu, nous verrons s'il viendra les secourir. »

La chaux est mise dans un grand bassin fait exprès pour en éteindre, les martyrs y sont jetés, et l'on y verse ensuite de l'eau; la chaux s'allume, et l'on entend la voix des saints qui chantoient: « Soyez béni, Seigneur, Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, qui avez daigné nous délivrer de la puissance de nos ennemis; soyez loué, soyez glorifié dans tous les siècles. Amen. »

Lorsque la chaux fut entièrement éteinte et qu'on vint à découvrir les corps des martyrs, on n'y trouva point la moindre brûlure.

Le comte, plein de rage, les fit pour la troisième fois enfermer, mais si étroitement, qu'il voulut qu'on lui apportât les clefs de la prison. Il les y laissa douze jours, au bout desquels on l'ouvrit, et on la trouva éclairée par des flambeaux qu'on ne put jamais éteindre. Cependant, comme on crut que les martyrs seroient extrêmement pressés de la faim, on mit devant eux des pains qu'on avoit offerts aux idoles. Mais eux, qui étoient remplis de l'esprit de Jésus-Christ, qui en étoient nourris et fortifiés, ne daignèrent pas toucher à ces pains.

Ce fut pour lors que le comte Hormisdas, frère de Sapor, roi de Perse, fut éclairé des lumières de la foi. Car étant venu en la prison pour en faire ouvrir les portes, il fut tellement surpris de trouver les saints si forts, si vigoureux, et dans un grand embonpoint, qui rendoient grâces à Dieu et à Jésus-Christ, qu'il leur dit : « Priez pour moi, qui suis un grand pécheur, afin que je sois sauvé. »

Toutes ces circonstances miraculeuses ne faisoient qu'augmenter

la mauvaise humeur et la rage du comte Julien. Il se voyoit forcé de reconnoître la souveraine puissance de Dieu qui triomphoit de sa foiblesse, et de souffrir le mépris des serviteurs du même Dieu, qui insultoient à son orgueil. Mais tandis qu'il fait ces réflexions humiliantes, il en gémit, leur poids l'accable. « Qu'on les conduise, dit-il enfin, aux anciens bains, je veux encore les interroger. »

Les deux martyrs y sont donc transférés, et le comte y étant arrivé, et s'adressant à Bonose : « Quelle marque me donneras-tu, lui dit-il, du pouvoir de ton Dieu, qui puisse m'obliger à te laisser échapper de mes mains, si tu persistes toujours à vouloir être chrétien?

— Quelle marque? dit Bonose. Écoutez, comte, la voici : Le Dieu en qui nous croyons, en nous accordant la grâce de consommer le martyre auquel nous aspirons, nous tirera de vos mains, malgré vous, toujours fidèles, toujours chrétiens.

— Eh bien, dit le comte Julien, allez donc au martyre, vous combattrez contre les bêtes de l'amphithéâtre.

— Ces bêtes dont vous nous menacez, reprit Bonose, nous ne les craignons pas. Nous irons les combattre, et triompher d'elles au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, le Dieu que nous adorons.

— Ah! c'en est trop, s'écria Julien, je vais vous faire jeter pour la seconde fois dans la fournaise, et nous verrons si vous refuserez encore de vous soumettre à la volonté de l'empereur.

Le comte fut alors interrompu par les cris de tous ceux que la grâce avoit choisis, qui, se rangeant du côté de Bonose et de Maximilien, lui dirent nettement : « Nous n'adorons aussi qu'un Dieu et nous sommes prêts à accompagner à la mort nos frères que voilà. »

Le préfet Secondus dit alors au comte : « Pour moi, je vous déclare que je n'approuve nullement cette procédure violente, et que je ne prétends point employer les supplices pour contraindre les gens à obeir. » Puis se tournant vers Bonose : « Je vous conjure, lui dit-il, saint homme, par le Dieu que vous adorez, de vous souvenir de moi dans vos prières. »

Cela n'empêcha pas le comte de s'adresser encore à Jovien et à Herculien. « Changez, leur dit-il, votre étendard, et recevez celui où sont les images des dieux. Quelle attache avez-vous à ce signe des chrétiens ? »

A cela, Jovien et Herculien répondirent : « Seigneur, nous sommes chrétiens nous-mêmes; et nous reçûmes le baptême le propre jour que Constantin, notre père et notre empereur, le reçut. Lorsque ce grand prince approchoit de sa fin, il nous fit jurer d'être toujours fidèles aux empereurs ses fils et à l'Église notre Mère. »

Ce fut alors que le comte Julien, s'abandonnant à toute sa colère, envoya au supplice avec Bonose et Maximilien tous ceux qu'il avoit fait arrêter prisonniers. Et tous donnèrent leur tête avec joie pour Jésus-Christ. Mélèce, évêque d'Antioche, suivi de ses coévêques et de quelques-uns des frères, les accompagna jusqu'au lieu de l'exécution. Enfin toute la ville fit des réjouissances extraordinaires pour célébrer la mort glorieuse de tant de martyrs, qu'elle regardoit comme devant être à l'avenir ses protecteurs.

Mais le comte Julien sentit bientôt la main vengeresse de Dieu qu'il avoit irrité. Sa bouche devint comme une source infecte de vers qui en sortoient sans cesse. Alors reconnoissant le pouvoir de celui qui le frappoit, il dit à la princesse sa femme : « Femme infortunée, courez à l'église et demandez à Dieu qu'il me sauve la vie. Priez aussi les chrétiens que vous y trouverez, de se joindre à vous pour obtenir de lui qu'il fasse cesser cette horrible puanteur qui sort de ma bouche. »

La princesse lui répondit : « Je vous le disois bien, ne vous faites point d'affaires avec le Dieu des chrétiens; cessez de persécuter ses serviteurs, vous ne vouliez pas alors m'écouter et maintenant vous voyez ce qui vous arrive.

— Courez, vous dis-je, reprit le comte, courez à l'église, si vous ne voulez être veuve dans peu.

— J'ai compté que je l'étois, répliqua la princesse, dès le moment que je vous ai vu vous acharner sur les chrétiens. C'est donc par un juste jugement de Dieu que vous périssez aujourd'hui. Vous me pressez en vain d'aller à l'église, je n'ose prier pour vous,

de peur de me rendre criminelle, et que ma prière ne me soit imputée à péché. Je crains que la colère de Dieu ne me comprenne dans le même châtiment que vous. »

Le malheureux comte ne dit plus rien; on l'entendoit seulement pousser de longs et de tristes gémissements. Quelque temps après, il s'écria : « Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi, puisque ma propre femme m'abandonne, et qu'elle n'a plus d'espérance en votre miséricorde. Dieu des vivants, accourez à mon secours, venez et recevez mon âme. » Et dans ce moment il expira.

A Salone, saint Anastase, greffier en chef, qui, voyant la constance avec laquelle saint Agapit souffrit les tourments, se convertit à la foi chrétienne, et ayant été mis à mort par l'ordre de l'empereur Aurélien, pour la confession du nom de Jésus-Christ, il s'en alla au Seigneur avec le mérite du martyre. — Saint Agapit avoit été attaché les pieds en haut et la tête en bas, au-dessus d'un feu qui répandoit une épaisse fumée; il avoit en outre enduré les plus cruels tourments, dont un seul suffisoit pour lui ôter la vie, si Dieu ne l'eût conservé par sa grâce. Anastase avoit été frappé de sa constance, et l'ayant trouvé au bout de quatre jours délié, et se promenant dans sa prison en chantant les louanges de Dieu, incontinent il confessa Jésus-Christ pour le vrai Dieu, et se fit baptiser. Il alla ensuite raconter au président Antioche les merveilles qu'il avoit vues, disant hautement et constamment qu'il étoit chrétien. Le président en parla à l'empereur, qui donna l'ordre de lui trancher la tête.

A Annecy en Savoie, fête de sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, fondatrice de l'Ordre des religieuses de la Visitation-Sainte-Marie, qui mourut à Moulins le 13 décembre, jour où nous raconterons sa vie.

A Rome, dans le Champ-Véran, sainte Cyriaque, veuve et mar-

tyre, qui, durant la persécution de Valérien, ayant employé au service des saints ses soins et ses biens, donna aussi volontiers sa vie en souffrant enfin le martyre pour Jésus-Christ.

En Sardaigne, fête de saint Luxore, saint Cisel, saint Camérin, martyrs, qui périrent par le glaive, sous le président Delphe, pendant la persécution de Dioclétien.

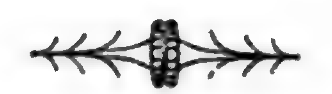
A Fondi, saint Paterne, martyr, qui, étant venu d'Alexandrie à Rome pour honorer les apôtres, et de là s'étant retiré dans la campagne de Fondi, où il s'occupoit à donner la sépulture aux martyrs, fut arrêté par le tribun et mourut dans les chaînes.

A Edesse en Syrie, sainte Basse et ses fils, saint Théogone, saint Agapit et saint Fidèle, martyrs, qui, dans la persécution de Maximien, remportèrent la palme du martyre, auquel les exhortoit leur pieuse mère. Elle fut décapitée, et les suivit avec joie et triomphante.

A Vérone, saint Euprèpe, évêque et confesseur.

Au même lieu, saint Quadrat, évêque.

A Sienne en Toscane, le bienheureux Bernard Ptolémée, abbé, fondateur des Olivétains.



VINGT-DEUXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Timothée, martyr. — Saint Hippolyte, évêque et martyr.
Saint Symphorien, martyr à Autun.

Saint Antonin, martyr; saint Martial et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Agathonique, Zotique et leurs compagnons; saint Athanase, évêque, et ses compagnons, martyrs; saint Maur et ses compagnons, martyrs; saint Fabricien et saint Philibert, martyrs; saint Gunifort, martyr.

LA VIE DE SAINT TIMOTHÉE,

MARTYR.

AN 311.

Eusèbe, pape. — Constantin, empereur.

Du temps du Pape Melchiade, un homme de qualité nommé Timothée, fort savant en l'Ecriture sainte, et encore plus fervent au service de Dieu, vint d'Antioche à Rome : il logea en la maison de Sylvestre, qui depuis fut Pape, et baptisa l'empereur Constantin. Pendant que Timothée étoit à Rome, il y brilla par sa sainte vie, et par sa science merveilleuse, confirmant les fidèles en la foi de Jésus-Christ, et convertissant les gentils par sa prédication, et par la lumière de l'Évangile.

Comme il s'employoit en ces saints exercices, il fut enfin pris par le préfet Tarquin, qui, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le détourner de la confession de Jésus-Christ, le fit cruellement fouetter par trois fois; après une longue et pénible prison, il le fit ap-

pliquer à la torture : son corps en fut tout brisé et déchiré, ses membres tout disloqués. Enfin après plusieurs autres tourments il eut la tête tranchée.

Sylvestre emporta secrètement son corps en sa maison, et depuis une dame nommée Théodora l'enterra en son jardin, sur le chemin d'Ostie, près du sépulcre du bienheureux apôtre saint Paul, dans l'église duquel il fut ensuite honorablement apporté. L'Église fait commémoration de saint Timothée le jour de son glorieux martyre, qui arriva le 22 du mois d'août, l'an de Notre-Seigneur 311.

LA VIE DE SAINT HIPPOLYTE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Le même jour l'Église célèbre la fête de saint Hippolyte, évêque et martyr, qui fut un homme illustre, et écrivit plusieurs livres de grande érudition, et fort utiles à toute l'Eglise.

Il florissoit du temps d'Alexandre Sévère et étoit évêque métropolitain de l'Arabie. Il vint à Rome pour visiter les corps de saint Pierre et de saint Paul, et honorer les cimetières des martyrs; c'étoit du temps du Pape Calixte, qui le reçut fort civilement, et le fit évêque de la ville de Port-Romain, qui est proche de Rome, pour l'avoir près de soi, et se servir de son conseil.

Ulpien, grand jurisconsulte, pour lors préfet de Rome, étoit un cruel ennemi de Jésus-Christ, et faisoit une étrange boucherie des chrétiens. Entre autres il fit prendre saint Hippolyte en la ville de Port-Romain, et le jeter pieds et poings liés dans une grande fosse pleine d'eau, où il rendit l'âme à Dieu; son corps fut enterré là auprès par les chrétiens. On montre encore à présent en cette ville

la fosse pleine d'eau où il fut jeté, et où il acheva son martyre, qui fut l'an de Notre-Seigneur 229, sous l'empire d'Alexandre Sévère.

Il faut remarquer qu'il y a eu trois Hippolyte martyrs : celui-ci qui fut évêque, un autre qui de soldat se convertit à la foi par la prédication de saint Laurent, duquel nous avons écrit le martyre le 13 d'août ; le troisième étoit un prêtre d'Antioche, duquel le Martyrologe romain fait mention le 30 janvier ; il vivoit sous Décius : et encore que pour un temps il fût séduit par les hérétiques novatiens, depuis il se reconnut, et mourut courageusement pour la foi catholique, avertissant chacun de garder la doctrine qui étoit enseignée dans la chaire de saint Pierre.

Le cardinal Baronius a fort bien observé dans ses Annotations du Martyrologe, et au deuxième tome de ses Annales, qu'il y a eu trois saints Hippolyte. Saint Jérôme, Eusèbe, Nicéphore, et les Martyrologes font mention de celui-ci.

LA VIE DE SAINT SYMPHORIEN,

MARTYR.

AN 270.

Saint Denis, pape. — Aurélien, empereur.

L'empereur Marc-Aurèle venoit d'exciter dans l'empire une effroyable tempête contre l'Église, et ses édits foudroyants attaquoient de tous côtés la religion de Jésus-Christ, lorsque Symphorien vivoit à Autun, dans tout l'éclat que peuvent donner une haute naissance et une rare vertu. Il étoit de famille chrétienne, et l'une des plus considérables de la ville ; son père se nommoit Fauste, illustre

par le sang qu'il avoit reçu de ses ancêtres, plus illustre encore par celui que son fils avoit reçu de lui.

Ce jeune gentilhomme, dont les mœurs avoient été cultivées et polies par les belles-lettres, n'avoit pas eu moins de soin de purifier les belles-lettres par l'étude de la piété; en sorte que dans un âge qui d'ordinaire ne donne que des fleurs, son esprit déjà mûr avoit produit des fruits d'une sagesse anticipée, dont les vieillards les plus consommés dans la pratique des vertus auroient pu se faire honneur. On l'avoit vu passer de l'enfance à la jeunesse sans avoir éprouvé les imperfections de ces deux premiers âges, les plus dangereux de la vie; et de la jeunesse on le voyoit entrer si heureusement dans l'âge viril, et donner des marques si sûres d'un mérite achevé, que les gens de bien les plus éclairés, frappés de l'éclat de tant de belles qualités, avouoient qu'on ne pouvoit pas être si accompli sans avoir commerce avec les intelligences célestes. Une prudence naïve et sans artifice, jointe à une simplicité noble et sans bassesse, tempéroient toutes ses actions, et y introduisoient cette juste médiocrité, qui est l'âme de toutes les vertus. En un mot il s'étoit si bien conduit, et avec tant de bonheur, à travers les écueils de la mer orageuse du monde, qu'il avoit évité d'y faire naufrage.

Autun, qui voyoit remonter bien haut dans l'antiquité sa noblesse et son origine, suivoit les vieilles erreurs d'une religion sacrilége. Environnée de temples profanes, et remplie d'idoles, elle s'étoit toute livrée aux vaines superstitions du paganisme, et son peuple, désoccupé de toute autre affaire, passoit les jours et les nuits dans l'exercice d'un culte ridicule. Cybèle, Apollon et Diane y étoient particulièrement révérés.

Un jour qu'on faisoit une procession solennelle en l'honneur de Cybèle, et que la dévotion pour la mère des dieux y avoit attiré toute la ville, Symphorien se rencontra par hasard en un endroit où la cérémonie passoit. Voyant la déesse qu'on portoit sur un brancard, il ne put s'empêcher de marquer le mépris qu'il faisoit de cette idole; et bien loin de l'adorer, comme on l'y vouloit contraindre, il s'en moqua hautement. Il fut arrêté sur-le-champ, et

présenté à Héraclius. C'étoit un magistrat, personnage consulaire, qui étoit pour lors à Autun avec une commission de l'empereur pour la recherche des chrétiens.

Héraclius s'étant assis sur son tribunal, dit à Symphorien : Déclinez votre nom, et la condition dont vous êtes.

Symphorien répondit : je suis chrétien; je m'appelle Symphorien.

Le juge lui dit : vous êtes chrétien! comment avez-vous donc pu nous échapper? car on ne trouve plus guère ici de ces sortes de gens. Répondez-moi, pourquoi avez-vous refusé d'adorer la déesse mère?

Symphorien répondit : je vous l'ai déjà dit, c'est que je suis chrétien, je n'adore que le vrai Dieu, qui est dans le ciel, et je suis si peu disposé à adorer ce vain simulacre du démon, que si vous voulez me donner un marteau, je vais de ce pas mettre votre déesse mère en pièces.

Cet homme-ci, dit le juge, n'est pas seulement un sacrilége, il joint la révolte à l'impiété. Est-il d'ici?

— Oui, seigneur, répondit un officier, il est de cette ville, et d'une des premières familles.

Le juge dit alors à Symphorien : c'est donc cela qui vous rend si fier; ignorez-vous quelles sont les ordonnances de vos princes? qu'on les lise.

Le greffier lut : « L'empereur Marc-Aurèle, à tous gouverneurs, « juges et magistrats, présidents et autres officiers généraux de « notre empire : Ayant appris que certaines gens qui se disent « chrétiens, ne font aucune difficulté de violer les lois les plus « saintes de la religion, nous voulons qu'il soit procédé contre eux « à toute rigueur; et nous vous enjoignons de les punir de divers « supplices, lorsqu'ils tomberont entre vos mains, à moins qu'ils « ne veuillent sacrifier à nos dieux. En sorte toutefois que la jus« tice retienne la sévérité dans de justes bornes, et qu'en retran« chant le crime, on ne punisse pas trop les criminels. »

La lecture étant faite de l'édit de l'empereur, le juge reprit : Que dites-vous à cela, Symphorien? Croyez-vous qu'il soit en mon

pouvoir d'aller contre une déclaration du prince si formelle? Vous ne pouvez nier que vous ne soyez coupable de deux crimes : de sacrilége envers les dieux, et de manque de respect à l'égard des lois. Ainsi si vous ne vous mettez en devoir de satisfaire à ce qui est porté par l'édit qu'on vient de lire, je ne puis me dispenser de faire un exemple de votre personne; les lois outragées, et les dieux offensés demandent votre sang.

Symphorien lui répondit : On ne me persuadera jamais que cette image soit autre chose qu'un prestige du démon, dont il se sert pour tromper les hommes; et pour les entraîner avec lui dans un malheur éternel. Sachez que tout chrétien qui ne craint point d'arrêter ses yeux sur ces objets profanes, et qui s'engage imprudemment dans des sentiers qui conduisent aux crimes, tombera infailliblement dans l'abîme, et donnera dans les embûches que l'ancien ennemi des hommes ne cesse de leur dresser. Car enfin nous avons un Dieu qui n'est pas moins sévère et rigoureux lorsqu'il punit le péché, qu'il est bon et libéral lorsqu'il récompense le mérite. Il donne la vie à ceux qui craignent sa puissance, et la mort à ceux qui se révoltent contre elle. Tant que je demeurerai ferme dans la protestation publique et sincère que je fais de n'adorer que lui, je suis sûr d'arriver au port tranquille d'une bienheureuse éternité, sans craindre ni les vents ni les flots, que la fureur du démon peut soulever contre moi pour me faire périr.

Le juge, voyant donc qu'il n'y avoit aucune apparence que Symphorien se rendît, le fit frapper par ses licteurs, et conduire en prison. Les délais accordés par la loi étant expirés, et le juge ayant ordonné qu'on le lui amenât, on vit sortir du milieu des ténèbres cet enfant de la lumière, et du fond d'un cachot obscur celui qui devoit bientôt être reçu dans le palais du Roi de la gloire, séjour d'une immortelle clarté. Les nœuds qui formoient ses liens s'étoient relâchés, et ne serroient que foiblement ses bras amaigris et exténués; et les incommodités de sa prison ayant consumé une partie de son sang dans ses veines et dans tout son corps desséché, le Ciel lui en tenoit compte, comme s'il l'eût déjà répandu pour lui.

Le juge lui dit d'abord : « Considérez, Symphorien, ce que vous perdez et le tort que vous vous faites, en refusant d'adorer les dieux immortels; car outre la gloire que vous acquerriez en servant l'empereur dans ses armées, vous pourriez encore attendre de sa libéralité des récompenses proportionnées à vos services. Voulez-vous donc que je fasse dresser un autel? Croyez-moi, offrez aux dieux de l'encens, et par des sacrifices dignes de leur majesté suprême, rendez-les vous favorables. »

Symphorien lui répondit : « Un juge qui est le dépositaire de l'autorité du prince et des affaires publiques ne doit pas perdre le temps en des discours vains et frivoles. S'il est dangereux de ne pas travailler chaque jour à acquérir quelque vertu nouvelle, combien doit-on plus appréhender, en s'écartant de la droite route, d'aller inconsidérément se briser contre les écueils des vices?

— Du moins, dit le juge, sacrifiez aux dieux, pour jouir des honneurs qui vous attendent à la cour.

— Un juge avilit sa dignité, répondit Symphorien, et en ternit le lustre, lorsqu'il se sert du pouvoir qu'elle lui donne pour tendre des piéges à l'innocence. Il cause à son âme un dommage irréparable, et s'expose à voir son nom flétri d'un opprobre éternel. Au reste, je ne crains point la mort, puisque elle et le temps nous doivent tôt ou tard ôter la vie, et que c'est une dette que tout homme ne peut s'exempter de payer à Dieu. Prévenons ce moment par le désir, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui, en la lui offrant de bonne grâce; changeons une dette en un présent. A quoi me serviroit le repentir inutile et tardif d'avoir tremblé devant un juge qui doit mourir comme moi? Vous m'offrez dans une coupe d'or un breuvage qui, sous quelque douceur apparente, cache une amertume mortelle, et qui donne la mort à ceux qui sont assez imprudents pour le recevoir. Je refuse tous les avantages qui me sont offerts par une autre main que par la main adorable de Jésus-Christ. Les richesses dont il nous comble avec une profusion digne d'un Dieu, sont incorruptibles : on n'en craint ni la perte ni la diminution; mais votre cupidité insatiable, en voulant tout posséder, ne possède rien en effet. La fragilité des biens

de ce monde ne nous afflige point, parce que nous n'y avons aucune attache, et la fortune ne nous peut rien ôter, parce que nous ne tenons rien d'elle. Vos plaisirs et vos joies sont semblables à une eau glacée, qui se dissout au premier rayon du soleil. Tout ce qui fait l'objet de vos désirs finit bientôt, est sujet au changement, et est enfin entraîné, par le torrent rapide des années, dans le vaste sein de l'éternité. Il n'y a que notre Dieu qui puisse donner une félicité durable. L'antiquité la plus reculée n'a point vu le commencement de sa gloire, parce que sa gloire est avant tous les temps, et les derniers siècles n'en verront pas la fin, parce qu'elle subsistera encore après les derniers siècles. »

Le juge reprit : « Vous lassez enfin ma patience, Symphorien, et il n'y a que trop longtemps que je vous écoute relever par des louanges outrées la puissance chimérique de je ne sais quel Christ. Il n'y a qu'un mot qui serve : ou sacrifiez tout présentement à la déesse mère, ou, après vous avoir fait passer par toute la rigueur des supplices, je mettrai votre tête aux pieds de Cybèle. »

Symphorien lui répondit : « Je crains le Dieu tout-puissant qui m'a donné l'être et la vie, et je n'adore que lui. Mon corps est en votre pouvoir, et ce pouvoir même ne sera pas long; mais pour mon âme, elle est indépendante de vous et de votre tribunal. Souffrez seulement que je vous représente combien est monstrueux le culte que vous rendez à vos idoles. Rougissez d'une superstition si peu conforme à la nature et à la raison. Et qui ne rougiroit, en voyant une troupe de demi-hommes mêler, dans les transports d'une joie insensée, la fureur avec la brutalité, et faire d'un crime détestable un acte de religion? Qui ne rougiroit, en voyant votre Apollon chassé honteusement du ciel, être réduit à garder les troupeaux du roi Admète? Quel dieu adorez-vous? quel exemple adorez-vous en ce dieu qui, chantant jour et nuit sur sa lyre ses infâmes amours, aime à voir ses lauriers mêlés de myrthes et de roses? Je ne parle pas de ces voix que les démons, sous le nom de cet Apollon, font sortir du fond d'une grotte qui en mugit et du milieu d'un trépied qui en est ébranlé, lesquelles par mille détours viennent effrayer vos oreilles, et abuser vos esprits. Mais quel

aveuglement vous fait adorer le démon du Midi, sous la figure d'une Diane? Car c'est ce qu'une curieuse recherche a découvert à nos saints docteurs. Ce démon qui, parcourant les places et les carrefours des villes, va semant dans les cœurs des misérables mortels la discorde et l'envie.

Symphorien en cet endroit fut interrompu par le juge qui, ne pouvant plus contenir son dépit, prononça tout en désordre cette sentence : « Nous déclarons Symphorien coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine, soit pour avoir refusé de sacrifier aux dieux, soit pour avoir parlé d'eux avec peu de respect, soit enfin pour avoir fait outrage à leurs sacrés autels; pour réparation de quoi nous le condamnons à mourir par le glaive, vengeur des dieux et des lois. »

Comme on le conduisoit au supplice, sa mère vénérable par son âge et par sa vertu, l'exhortoit du haut des murs de la ville à mourir en véritable soldat de Jésus-Christ; et lui faisant entendre une voix qui, frappant son oreille, alloit toucher son cœur; elle lui crioit : Mon fils, Symphorien mon fils, ne perdez point de vue le Dieu pour qui vous mourrez, ayez-le toujours dans la pensée ; mon cher fils, ayez courage, la mort n'est pas à craindre lorsqu'elle ne fait que nous conduire à la vie; regardez le ciel, et que votre cœur suive vos yeux, jetez-les sur celui qui y règne. C'est aujourd'hui que vous changez une vie sujette à la mort contre une vie immortelle; ô mon fils, l'heureux échange !

Ce fut hors des murs de la ville que ce bienheureux martyr finit sa sainte carrière, par la main d'un bourreau qui lui sépara la tête du corps. Quelques personnes de piété enlevèrent secrètement ses sacrées reliques.

Assez proche du lieu où saint Symphorien souffrit le martyre, la terre donne passage à une fontaine, sur le bord de laquelle on avoit bâti une petite cellule. Ce fut là qu'on mit le saint martyr. Mais il n'y demeura pas longtemps caché, et les miracles que Dieu opéroit par lui le découvrirent bientôt. Les païens mêmes, surpris de tant de merveilles, ne purent lui refuser leur vénération. Enfin vers le milieu du cinquième siècle Euphrone, évêque d'Autun, n'é-

tant encore que prêtre de cette église, lui éleva un temple magnifique.

Octave de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie.

A Rome, saint Antonin, martyr, qui, avouant hautement qu'il étoit chrétien, fut condamné par le juge Vitellius à avoir la tête tranchée, et fut enterré sur la voie Aurélienne. — Il étoit bourreau de profession, et gentil de religion. Il arriva que comme il tourmentoit les saints martyrs Eusèbe, Pontien, Pélerin et Vincent, et que les ayant étendus sur le chevalet, il déchiroit leurs corps par le commandement de Vitellius, il aperçut un jeune homme debout, qui nettoyoit leurs plaies avec une éponge. Cet acte de courage et de charité le frappa d'admiration, et le fit s'écrier aussitôt : Véritablement je ne puis nier la vérité de ce que ceux-ci prêchent, que Jésus-Christ est le vrai Dieu. Aussitôt il s'enfuit, et alla secrètement se faire baptiser par le prêtre Rufin ; puis il revint trouver le président, et lui dit franchement qu'il étoit chrétien. Vitellius irrité rendit contre lui une sentence de mort, qu'il fit exécuter sur-le-champ.

A Porto, saint Martial, saint Saturnin, saint Epictète, saint Mapril, saint Félix et leurs compagnons, martyrs.

A Nicomédie, supplice de saint Agathonique, saint Zotique et leurs compagnons, martyrs, sous l'empereur Maximien et le président Eutholome.

A Tharse, saint Athanase, évêque et martyr; sainte Anthuse, femme noble, que ce saint avoit baptisée, et deux de ses serviteurs, qui souffrirent sous l'empereur Valérien.

A Reims, saint Maur et ses compagnons, martyrs.

En Espagne, saint Fabricien et saint Philibert, martyrs.

A Pavie, saint Gunifort, martyr.



VINGT-TROISIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Philippe Béniti, Servite.— Saint Claude, saint Astère et saint Néon, frères et martyrs, avec les saintes martyres Domnine et Théonille. — Saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont.

Les saints martyrs Timothée et Apollinaire; saint Restitut et ses compagnons, martyrs; les saints martyrs Quiriace, évêque, Maxime, prêtre, Archelaüs, diacre, et leurs compagnons; saint Minerf et ses compagnons, martyrs; saint Zachée, évêque de Jerusalem; saint Théonas, évêque; saint Victor, évêque d'Utique; saint Flavien, évêque d'Autun.

VIE DE SAINT PHILIPPE BÉNITI,

DE L'ORDRE DES SERVITES.

Saint Philippe Béniti appartenoit à une illustre famille de Florence; il naquit le 15 août 1233, jour de l'Assomption de Notre-Dame. C'est aussi ce jour-là qu'avoit été fondé l'Ordre des Servites, ou serviteurs de Marie, et il étoit juste que ce fût celui de la naissance d'un homme qui devoit en être l'ornement et la gloire.

Pendant qu'elle le portoit dans son sein, sa mère eut une révélation des destinées qui étoient réservées à son fils, car il lui parut pendant la nuit voir sortir de ses entrailles une lumière qui éclairoit le monde entier.

L'enfant montra dès sa naissance la sainteté à laquelle il étoit appelé; à certains jours de la semaine il s'abstenoit de prendre le sein, comme s'il eût voulu déjà macérer son petit corps. Il n'avoit que cinq mois, que voyant passer dans la rue les sept bienheureux fondateurs de l'Ordre des Servites, il les montra du doigt en disant d'une voix claire et distincte : Ma mère, voici de vrais serviteurs de Marie. Depuis, l'enfant répétoit souvent ces paroles sans en

pouvoir prononcer d'autres, jusqu'à l'âge où il commença de parler comme le reste des enfants.

Dès sa jeunesse, on voyoit déjà resplendir en lui quelques rayons de sa sainteté future : il étoit miséricordieux pour les pauvres, demandant à ses parents des aumônes qu'il leur distribuoit, et n'en voulant renvoyer aucun sans qu'il eût été soulagé. Il étoit très-dévot pour les images des saints, et s'il en voyoit quelqu'une de Notre-Dame, il restoit longtemps à la contempler avec une attention respectueuse. Il ne se mêloit jamais aux jeux des autres enfants : tout son plaisir étoit de visiter les églises et de répéter les prières que ses parents lui enseignoient. Sa modestie, la gravité de ses actions et de ses paroles étoient au-dessus de son âge ; et tout montroit en lui que Dieu l'avoit choisi pour être un jour un de ses plus grands serviteurs.

Après qu'il eut fait ses premières études, ses parents l'envoyèrent à l'université de Paris ; il y resta neuf années et obtint le grade de docteur en philosophie et en médecine. Il suivit dans cette dernière Faculté les cours de Jacques Béniti, qui étoit son parent. De retour à Florence, il continua de fréquenter les églises. Il aimoit particulièrement celle de l'Annonciade, qui appartenoit aux Servites, à cause de l'amour qu'il portoit à Notre-Dame, à laquelle elle étoit consacrée. Notre-Seigneur l'en récompensa en lui ouvrant les yeux sur la tromperie et la fausseté des choses de ce monde ; en lui montrant l'incertitude de ses espérances, l'infidélité de ses promesses, la vanité de ses honneurs, la pauvreté de ses richesses, l'amertume et la brièveté de ses joies mensongères. Aussi commença-t-il à mener une vie toute nouvelle, s'adonnant entièrement aux œuvres de vertu et de piété, se préparant à recevoir de plus grandes grâces par sa fidélité à celles que Dieu lui faisoit déjà.

Un jour de carême de l'an 1253, visitant les églises de Fiésolé, auprès de Florence, il s'agenouilla devant une image de Notre-Seigneur, en lui demandant avec larmes de lui enseigner l'Ordre où il devoit entrer ; il entendit alors une voix venue de cette image qui lui disoit : Si tu veux suivre ma volonté, rends-toi à la montagne où sont les serviteurs de ma Mère. Philippe obéit à l'ordre de No-

tre-Seigneur, il alla au couvent des Servites, et y passa quelques jours en prières pour obtenir de Dieu la grâce d'accomplir sa très-sainte volonté. Le jeudi d'après Pâques, comme il assistoit à la messe des religieux, il entendit chanter ce passage des apôtres : *Philippe, adjunge te ad currum istum ;* Philippe, joins-toi à ce char. Il trouva dans ces paroles un avertissement de l'Esprit-Saint, et ayant été ravi en extase, il lui sembla qu'il étoit perdu dans une épaisse forêt. A ses pieds étoient d'affreux précipices, qu'il n'osoit regarder qu'avec épouvante ; devant lui un horrible serpent tendoit sa gueule béante pour l'engloutir. Rempli d'effroi, Philippe cherchoit de tous côtés un chemin pour sortir de ce double péril, mais il ne savoit que faire ni à qui s'adresser. Il implora alors dans son anxiété le secours de Dieu, et il entendit une voix qui lui répéta ces paroles : *Philippe, adjunge te ad currum istum.* Levant alors les yeux au ciel, il vit un char d'or magnifique, porté sur quatre roues, traîné par un lion et par une brebis ; sur le char, étoit un trône resplendissant d'or et de pierreries. La Reine des anges y étoit assise, pleine d'une majesté et d'une beauté incomparables, entourée des esprits célestes, et tenant un habit noir dans ses mains. Au-dessus du char triomphal planoit une blanche colombe brillante de lumière. Le saint, oubliant ses terreurs, considéroit avec joie cette merveilleuse et mystérieuse vision, lorsque le sacristain du couvent, qui vouloit fermer l'église parce qu'il étoit tard, le tira de ce doux songe. Philippe se leva en poussant un profond soupir, et ne put s'empêcher de se plaindre à cet homme de ce qu'il lui avoit ravi la plus grande joie qu'il eût éprouvée de sa vie.

Il s'en retourna chez lui en réfléchissant sur cette vision, mais sans pouvoir en découvrir le sens. Pendant la nuit la très-sainte Vierge lui apparut et lui dit : Philippe, va demain matin trouver mes serviteurs, ils t'expliqueront le mystère de ce char et t'apprendront ce que tu dois faire pour me servir fidèlement. Le vendredi matin, il alla en effet au couvent des Servites ; il leur raconta humblement la vision qu'il avoit eue, et pria Buonfiglio, l'un des sept fondateurs de l'Ordre, qui étoit prieur de ce monastère, de lui donner l'habit et de l'admettre parmi les serviteurs de Marie.

Le saint prieur lui objecta les austérités de sa religion, exagérant ses travaux, la difficulté de l'obéissance, les abaissements de l'humilité, la rigoureuse pénitence que l'on y faisoit, pour éprouver sa constance. Mais voyant qu'au lieu de le décourager, ses paroles enflammoient de plus en plus les désirs de Philippe, il lui expliqua le mystère de la vision qu'il avoit eue.

« Ce magnifique char, lui dit-il, représente notre Ordre fondé sur quatre roues, qui sont les quatre vertus du vrai serviteur de Marie, à savoir : l'humilité, la pureté de cœur, la pauvreté et l'obéissance. Le lion et la brebis, par lesquels ce char étoit conduit, signifient la douceur et la force, qui sont nécessaires pour porter le joug de la religion, et sans lesquelles toutes les autres vertus se perdent bientôt. La Vierge Marie étoit assise sur ce trône avec un habit noir dans les mains, pour t'appeler à la religion de ses serviteurs, qui portent le deuil de son Fils, et méditent continuellement les peines de sa très-sainte Mère; car c'est par cette méditation assidue qu'ils cherchent à obtenir l'innocence et la simplicité de cette colombe qui planoit sur le char.

Après cette explication, Philippe se jeta aux genoux du prieur, et le supplia en pleurant de ne pas différer plus longtemps de lui donner l'habit des serviteurs de Marie, demandant par humilité à être reçu comme Frère lai, et cachant avec soin les connoissances qu'il avoit acquises dans le siècle. Il passa trois années au mont Sénario, menant une vie solitaire, tout entier à la prière, au jeûne, à la pénitence, au service des autres religieux, leur donnant l'exemple de toutes les vertus, mais particulièrement de l'humilité et de la patience.

Dieu voulut alors manifester les mérites de son serviteur, et voici comment il les fit connoitre. Les supérieurs avoient envoyé Philippe au couvent de Sienne, en compagnie d'un autre religieux, nommé Victor, qui étoit prêtre et homme d'une grande vertu. Ils firent rencontre en chemin de deux Frères Prêcheurs, fort savants, qui alloient d'Allemagne à Rome. Pour se délasser de la fatigue du voyage, ces religieux firent à Philippe quelques questions, auxquelles il répondit avec tant de clarté et de profondeur qu'ils le

mirent bientôt sur les sujets les plus difficiles de la sainte Écriture. Philippe les leur expliqua d'une manière admirable, en sorte qu'ils ne purent s'empêcher de dire que cet homme étoit un trésor de science, rempli de tous les dons du Saint-Esprit.

Quand Philippe entendit ces paroles, il eut un amer regret d'avoir parlé, et se jetant tout confus aux pieds des Dominicains, il les supplia de ne point faire connoitre ce qu'ils avoient entendu, parce qu'il n'étoit qu'un pauvre Frère lai. Mais, à peine arrivés à Sienne, les religieux de Saint-Dominique publièrent dans la ville le trésor de science qu'ils avoient découvert ; de son côté, le Père Victor rendit compte au supérieur du couvent de ce qu'il avoit entendu, et de l'humilité avec laquelle Philippe cachoit ses connoissances, en sorte qu'il eut bientôt l'estime et la vénération de tous ses Frères. Le général, en ayant été instruit, voulut qu'il fût ordonné prêtre : il dit sa première messe sur le mont Sénario, et entonna ce chant des anges : *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus, Sabaoth.*

Le chapitre général de l'Ordre s'étant réuni à Florence, le cinq juin de l'an 1268, saint Philippe y fut élu pour supérieur général. Il refusa d'abord cette dignité, suppliant instamment les religieux de ne pas le charger d'une croix qui étoit au-dessus de ses forces, mais on entendit dans le chœur une voix qui disoit : « Philippe, ne résiste pas à l'Esprit-Saint ; je t'ai appelé du milieu du monde pour gouverner mon peuple fidèle. » Philippe alors baissa la tête, et accepta cet office pour ne point contrevenir aux ordres de Dieu. Il anima tous les religieux au service du Seigneur, en leur commentant ces paroles du psaume : *Exultate, justi, in Domino.*

Il gouverna son Ordre pendant dix-huit ans, encore qu'il essaya plusieurs fois de renoncer à sa charge, mais on ne voulut jamais y consentir. Il donna à son institut une très-grande extension, et fonda beaucoup de monastères en Italie, en France, en Allemagne, et dans le reste de l'Europe.

Comme il désiroit avec anxiété se démettre du généralat, il partit pour Rome, accompagné de deux saints religieux, dont l'un s'appeloit Hugues et l'autre Sosthènes; il alloit supplier le Souve-

rain-Pontife de vouloir bien élire l'un d'eux à sa place; mais avant l'audience qu'il attendoit du Pape, la très-sainte Vierge l'avertit de ne point résigner sa charge, parce qu'il devoit être encore utile au service de son Fils et au sien. Il consentit donc à porter cette croix tout le temps qu'il plairoit à la volonté divine.

Pendant ce voyage, un lépreux lui demanda l'aumône; n'ayant rien à lui donner, mais se rappelant les paroles de saint Pierre, il lui dit : *Argentum et aurum non est mihi; quod autem habeo, hoc tibi do :* Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne; et, se dépouillant de sa tunique intérieure, il la lui donna. A peine le lépreux s'en étoit-il revêtu que sa lèpre disparut, et il recouvra une santé parfaite.

Par la mort de Clément IV le Saint-Siége resta vacant pendant deux ans, neuf mois et trois jours. Les cardinaux désiroient nommer un Pape égal en sainteté à celui que l'Église venoit de perdre; mais ils ne savoient sur qui porter leurs vues. Le Sacré Collége étoit alors réuni à Viterbe, où se trouvoit aussi saint Philippe; le bruit de sa sainteté, la guérison miraculeuse du lépreux, donnèrent à quelques cardinaux de grande autorité la pensée de le placer sur la chaire de saint Pierre, croyant qu'ils ne pouvoient mieux rencontrer en sainteté, en savoir et en prudence. Le cardinal Ubaldini, de Florence, et le cardinal Fieschi, de Gênes, lui firent part de leurs désirs et de celui des autres cardinaux; mais le saint refusa constamment cette haute dignité. Comme le cardinal Fieschi insistoit, saint Philippe lui dit avec un esprit prophétique : « Je ne serai jamais Pape, mais vous, seigneur cardinal, vous le deviendrez un jour, encore que ce soit pour peu de temps.» Ce qui se vérifia à la mort d'Innocent V, après laquelle le cardinal Fieschi fut élu et prit le nom d'Adrien V; mais son pontificat ne dura que quarante jours.

Cependant les cardinaux n'avoient pas perdu le désir de le faire Pape; alors, voyant le danger qu'il couroit, il s'enfuit cette même nuit de Viterbe avec un seul compagnon, et se cacha pendant trois mois dans les montagnes de l'Apennin, faisant une rigoureuse pénitence, ne vivant que d'herbes et de racines. On rapporte qu'il

obtint de Dieu, dans ce pays aride, une source miraculeuse, qui coule encore aujourd'hui, et qui a la vertu de guérir les infirmités de ceux qui se baignent dans ses eaux; aussi l'appelle-t-on les bains de saint Philippe.

Grégoire X ayant été élevé au souverain pontificat, saint Philippe sortit de sa retraite pour faire la visite de son Ordre. Les provinces d'Allemagne et de France lui députèrent deux religieux, pour le prier de les consoler de sa présence. Il prit avec lui les Pères Hugues et Sosthènes, dont nous avons déjà parlé, et partit aussitôt. Arrivé à Paris, le roi saint Louis l'accueillit avec une grande estime, et voulut avoir avec lui d'intimes communications. Le saint fit de nombreuses prédications, dans lesquelles il recommandoit surtout la dévotion à la très-sainte Vierge : aussi fut-il appelé l'apôtre de Notre-Dame.

Il reçut dans son Ordre beaucoup d'hommes illustres par leur savoir, et fonda un grand nombre de couvents, tant d'hommes que de femmes. Il partagea la France en six provinces, donna à chacune d'elle un provincial, et laissa pour son vicaire général, dans tout le royaume, le père Sosthènes, son compagnon.

Il passa ensuite en Allemagne avec le père Hugues; là il fit beaucoup de miracles, et donna l'habit de la très-sainte Vierge à plusieurs personnages illustres. Après qu'il eut visité la haute et la basse Allemagne, où il fonda des couvents de religieux et de religieuses, il établit des oratoires pour les gens du monde, qui, ne pouvant entrer en religion, désiroient cependant porter les livrées de Marie, afin qu'ils pussent s'y recueillir dans la prière et s'y avancer dans la perfection. Partout où il prêchoit, il gagnoit le cœur de tous ceux qui l'entendoient, en sorte qu'il convertit d'innombrables hérétiques, ramena les pécheurs à la pénitence, et fit entrer dans son Ordre plus de dix mille personnes, sans compter les Tertiaires, dont le nombre étoit infini.

Saint Philippe retourna ensuite en Italie. Comme il passoit à Florence, où régnoient de grandes dissensions, pour l'élection d'un nouvel archevêque, les ecclésiastiques et les séculiers jetèrent les yeux sur lui, ne croyant pas pouvoir trouver un homme plus

saint, ni plus capable par sa prudence de pacifier les esprits. Mais il fit une résistance si énergique, qu'ils furent forcés d'en élire un autre.

Avant sa mort, Grégoire X lui avoit donné la mission d'apaiser les troubles de Pistoie, où les Guelfes et les Gibelins se faisoient une guerre cruelle. Par sa parole, par son autorité, il sut concilier les deux partis; il gagna même à son Ordre le capitaine de la faction Gibeline, qui s'appeloit Bonaventure Preggi, et qui fit depuis de tels progrès dans la sainteté, que de son vivant même, on ne le nommoit que le bienheureux. Il apaisa aussi les discordes de Florence, avec l'aide du cardinal légat, protecteur de son Ordre.

Pendant qu'il étoit dans cette ville, le cardinal Fieschi lui écrivit que le Souverain Pontife désiroit le voir pour l'entretenir de son institut; le saint s'en affligea beaucoup, craignant quelque grave tribulation. Il se recommanda à la Reine des anges, laquelle le consola et l'encouragea à souffrir ces traverses avec patience, lui promettant de le protéger. Philippe réunit secrètement les prieurs des couvents voisins et les plus anciens Pères de l'Ordre pour leur communiquer les lettres qu'il avoit reçues. Ils en inférèrent que le Pape, sans doute mal informé, avoit le dessein d'abolir leur institut, se fondant sur le décret du concile de Latran, qui défendoit d'introduire de nouveaux Ordres dans l'Eglise. Ces bons religieux déplorèrent le péril qui les menaçoit, craignant que Dieu, ne voulût les châtier pour leurs fautes; ils se rassurèrent cependant, en considérant que cet institut n'étoit pas leur ouvrage, mais celui de la Reine des anges, qui sauroit bien le défendre, puisqu'elle étoit non-seulement leur protectrice, mais encore leur fondatrice.

Saint Philippe ordonna que dans tous les couvents on offrît à Dieu des jeûnes, des prières, des pénitences, pour implorer le secours de Dieu et de sa très-sainte Mère. Peu après, le Souverain-Pontife mourut, ce qui fit cesser cette tribulation, et les Servites jouirent bientôt d'une tranquillité parfaite.

En ce temps, Nicolas III, sur la demande de l'empereur Ro-

dolphe, envoya le saint en Allemagne, pour éteindre les hérésies par ses prédications, et apaiser les guerres civiles qui désoloient l'empire. Pendant ce voyage, un jour qu'il se reposoit à l'ombre d'un arbre sur le chemin de Bologne à Modène, il entendit blasphémer des hommes qui étoient auprès de lui; il les reprit de leur impiété, et comme ils ne voulurent point l'écouter, il les menaça du courroux du ciel. Ils se montrèrent sourds à sa voix; mais à peine étoit-il parti, que le feu du ciel tomba sur eux et les réduisit en cendres, avec l'arbre sous lequel ils étoient réunis.

Le saint fut parfaitement accueilli de l'empereur; on ne sauroit dire tout le bien qu'il fit dans l'empire, détruisant les hérésies, apaisant les guerres, fondant partout des couvents. Comme il retournoit en Italie, il entra avec ses compagnons dans une grande forêt; il y avoit trois jours qu'ils n'avoient mangé, et la faim leur ayant ôté leurs forces, il étoient exposés à périr de foiblesse et d'inanition au milieu de ces bois. Le saint s'étant mis en oraison, on entendit plusieurs voix, sur lesquelles s'étant dirigés, ils trouvèrent du pain et de l'eau, qui leur rendit leurs forces et leur permit de continuer leur voyage. Un fait semblable lui étoit déjà arrivé à Arezzo, en Toscane, mais on ne sait à quelle époque. Ses Frères, étant réduits à la dernière misère, et n'ayant plus de pain, le saint les consola; il se mit en prière devant une image de la très-sainte Vierge, et on trouva à la porte du couvent deux corbeilles d'un pain très-blanc, qui y avoient été apportées miraculeusement.

Avant de le laisser reposer des fatigues d'un si long voyage, le pape Martin IV, qui gouvernoit alors l'Église, l'envoya à Forli, pour faire rentrer cette ville dans l'obéissance. Le saint exhorta les habitants à la soumission avec son zèle ordinaire, mais il en fut maltraité d'abord. Il gagna cependant l'un des principaux factieux, nommé Pérégrin Latiozi, qui entra dans son Ordre, où il fut un modèle de sainteté et de pénitence. Enfin, à force de patience, de persévérance, de prières, d'exhortations, il ramena la ville aux sentiments d'obéissance qu'elle devoit au Souverain-Pontife.

Après avoir ainsi heureusement accompli les missions dont il étoit chargé, le saint résolut de retourner à Florence. Comme il étoit très-fatigué d'une si longue route, de ses jeûnes, de ses austérités, des travaux et des persécutions de tout genre qu'il avoit essuyés, on fut obligé de lui acheter un cheval pour achever son voyage. Comme il approchoit de la ville de Todi, en Toscane, les habitants vinrent au-devant de lui avec des rameaux d'olivier, voulant lui faire une entrée triomphale. Saint Philippe entendit de loin les acclamations populaires, et tourna aussitôt par un autre chemin, pour fuir les honneurs qui l'attendoient. Il fut alors rencontré par deux femmes de mauvaise vie, qui commencèrent à se moquer de lui et de ses compagnons. Il leur parla avec tant de force des châtiments qui les menaçoient, qu'elles lui promirent de se corriger, et lui demandèrent ce qu'elles devoient faire pour assurer leur salut. Le saint les plaça dans un monastère, il changea leurs noms, appelant l'une Flore et l'autre Hélène; elles y menèrent une vie si austère, que son Ordre les honore comme bienheureuses.

Il lui fallut cependant entrer à Todi, où il fut reçu avec de grandes acclamations, le peuple criant de toutes parts: *Benedictus qui venit in nomine Domini;* Bienheureux, celui qui vient au nom du Seigneur. Il entra dans l'église des Servites, accompagné d'une foule immense, et s'étant mis à genoux devant l'autel de la très-sainte Vierge, on l'entendit prononcer à haute voix ces paroles: *Hæc requies mea, in sæculum sæculi; hic habitabo, quoniam elegi eam;* C'est ici le lieu de mon repos, pour les siècles des siècles; j'y ferai ma demeure, parce que je l'ai choisi; prophétisant qu'il mourroit en cette ville, et que son corps y reposeroit jusqu'à la résurrection.

Il passa quelques jours à Todi, déracinant les vices et semant la vertu par ses paroles et par ses exemples. Le jour de l'Assomption de l'an 1285, après avoir prêché avec une grande ardeur, il fut pris de la fièvre. Le mal alla toujours croissant jusqu'à la fin de l'octave. Il demanda les derniers sacrements pour se fortifier contre les puissances des ténèbres. Il récita ensuite les psaumes de la pénitence et les litanies, implorant le secours des saints; quand il fut arrivé

à ces paroles : *Peccatores, te rogamus, audi nos*, les forces lui manquèrent et il parut comme mort. Cet évanouissement lui dura trois heures, après lesquelles il revint à lui, et dit aux assistants : « Mes Frères, je viens d'échapper à un grand péril : le démon, pour me porter au désespoir, m'a représenté toutes mes fautes ; mais le béni Jésus et la Reine des anges, qui étoient présents, ont rompu tous ses desseins, et l'ont chassé dans leur grande miséricorde. Gardez-vous, Frères bien-aimés, gardez-vous de ses embûches, de ses tromperies, car jaloux de la gloire que Dieu nous prépare, et dont il est à jamais privé, il ne cherche qu'à nous ravir ces biens éternels. Armez-vous contre lui du jeûne, de l'humilité, de la patience, et surtout de la charité. Avec ces armes vous ne serez jamais vaincus. »

Cet exemple doit nous faire trembler ; car si cet homme si favorisé de Dieu, si aimé de la Reine des anges, qui étoit doué de tant de vertus, se trouva foible à l'heure de la mort pour quelques fautes légères, ou depuis longtemps effacées par la pénitence, que sera-ce de nous, qui sommes couverts de la lèpre du péché ?

Saint Philippe demanda ensuite un crucifix, qu'il adora avec une respectueuse tendresse, remerciant Dieu humblement de toutes les grâces dont il l'avoit comblé ; puis il rappela brièvement les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, et les douleurs de sa très-sainte Mère, en recommandant à ses religieux de les méditer toujours. Il dit ensuite le cantique *Benedictus Dominus, Deus Israel*, avec le psaume : *In te, Domine, speravi ;* arrivé à ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, qu'il prononça d'une voix tremblante, il remit son âme entre les mains de son Créateur, au milieu des larmes de tous les religieux. On entendit alors les anges qui chantoient avec joie cette antienne : *Euge, serve bone et fidelis, qui a Virgine super familiæ suæ fuisti constitutus, intra in gaudium Domini tui*, ce qui remplit de consolation le cœur des assistants.

Comme il avoit été un fidèle serviteur de Marie, aussi mourut-il le jour de l'octave de son Assomption, c'est-à-dire le 22 août, un peu après le coucher du soleil, au moment où les cloches de la ville sonnoient l'Angélus. Il avoit alors cinquante-deux ans et quelques

jours. A peine eut-il expiré que le couvent fut embaumé d'une odeur céleste ; au milieu des ténèbres de la nuit, son visage jetoit une clarté admirable.

Outre les miracles que nous avons racontés, saint Philippe en fit un grand nombre d'autres pendant sa vie et après sa mort : nous en rapporterons seulement quelques-uns. Une femme qui étoit percluse des pieds et des mains, recouvra la santé en touchant le corps de saint Philippe. Un aveugle obtint la vue à son tombeau. Un enfant qui avoit été tué par un loup, dans la campagne de Todi, fut rendu à la vie en le recommandant à saint Philippe. Une pauvre veuve avoit perdu son fils unique, et avec lui avoient disparu toute sa joie et sa consolation ; elle le recommanda, tout en pleurs, à saint Philippe : aussitôt le mort se leva vivant, en présence de beaucoup de personnes qui étoient venues pour consoler la mère de la perte de son fils, et qui se réjouirent avec elle de sa résurrection. L'enfant raconta qu'il avoit vu saint Philippe venir à son secours.

Je ne raconterai plus qu'un seul miracle, qui peut nous apprendre avec quel respect nous devons parler des saints. Une femme incrédule, entendant rapporter les prodiges de saint Philippe, se mit à les nier et à se moquer de sa sainteté. Mais par un juste châtiment de Dieu, elle devint muette aussitôt. Elle reconnut alors sa faute, et s'étant prosternée aux pieds du saint, pour lui demander pardon, elle recouvra l'usage de sa langue, dont elle ne se servoit plus désormais que pour chanter ses louanges.

VIE DES SAINTS MARTYRS CLAUDE, ASTERE ET NÉON, DOMNINE ET THÉONILLE.

Au commencement de l'empire de Dioclétien, il y avoit dans une ville de Cilicie trois frères, dont les noms étoient Claude, Astère et Néon, qui furent accusés d'être chrétiens par leur belle-mère, et livrés aux satellites du proconsul. On arrêta en même temps deux femmes, dont l'une s'appeloit Domnine et l'autre Théonille. Nous transcrivons ici le procès-verbal de leur interrogatoire et de leur martyre.

Le dixième des calendes de septembre (c'est-à-dire le 23 août), sous le consulat de Dioclétien et d'Aristobule, à Egée en Cilicie, le proconsul Lysias tenant l'audience, dit : Qu'on fasse entrer les chrétiens qui ont été arrêtés par les officiers de la ville, en exécution de nos ordres.

Euthalius, garde général des prisons, répondit au proconsul : Seigneur, quelque recherche qu'aient pu faire ces officiers, ils n'ont trouvé que trois jeunes garçons qui sont frères, deux femmes et un petit enfant. Voici un de ces trois frères; que voulez-vous qu'on en fasse ?

Le proconsul Lysias l'ayant fait amener lui dit : Mon fils, comment vous appelez-vous?

Le jeune homme répondit : Seigneur, je m'appelle Claude.

Le proconsul Lysias répondit : Ne vous amusez pas à toutes ces folies, mon fils ; croyez-moi, sacrifiez aux dieux, c'est l'unique moyen d'éviter tous les tourments qui sont préparés pour tous ceux qui refuseront de le faire.

— Le Dieu que je sers, répondit Claude, ne demande point de pareils sacrifices. Ce qu'on lui peut offrir de plus agréable, ce sont

des bonnes œuvres : voilà les sacrifices qu'il aime. Pour vos dieux, ce ne sont que des esprits immondes, qui ne se plaisent qu'à perdre les âmes de ceux qui les adorent; c'est pourquoi vous ne me persuaderez jamais de les adorer.

Alors le proconsul Lysias lui fit donner cent coups de fouet, disant qu'il n'y avoit que ce moyen-là de le rendre sage.

— Quand vous me feriez souffrir des tourments mille fois plus cruels, reprit-il, vous ne viendrez pas pour cela à bout de votre dessein : sachez que vous vous faites plus de mal qu'à moi.

Le proconsul Lysias lui répondit : Je veux bien encore vous le redire : l'ordre précis de notre invincible empereur enjoint à tous les chrétiens de sacrifier aux dieux, et veut que s'ils s'en défendent, ils soient punis sur-le-champ; mais aussi que s'ils obéissent, ils soient comblés d'honneurs, et couchés sur l'État, pour avoir part aux gratifications du prince.

— Ces honneurs, dit Claude, et ces gratifications que vous faites sonner si haut, ne seront que pour un temps, au lieu que la récompense que je recevrai pour avoir confessé Jésus-Christ sera éternelle.

Le proconsul Lysias le fit mettre alors sur le chevalet, et fit allumer du feu sous ses pieds. Il s'avisa même d'une extrême méchanceté; ce fut de lui faire couper de la chair à ses talons, et de la lui faire mettre dans les mains, afin que les secouant par l'horreur que lui donneroient ces morceaux de chair sanglante, ils tombassent dans le brasier qu'on avoit allumé sous lui, et qu'il parût ainsi les avoir offerts en sacrifice. Mais Claude lui dit : Le feu et les tourments les plus âpres ne peuvent rien sur ceux qui craignent Dieu.

Le proconsul Lysias commanda qu'on lui appliquât les ongles de fer.

— Je veux que vous connoissiez, dit encore Claude, par le peu d'effet que vos tourments font sur moi, que vos dieux ne sont rien, ou ne sont tout au plus que de mauvais démons, de misérables créatures impuissantes. Pour vous, craignez le feu qui ne s'éteint jamais.

Le proconsul Lysias dit aux bourreaux : Prenez des morceaux de pot cassé, choisissez-en des plus aigus et des plus tranchants, déchirez-lui les côtés avec cela, et ensuite mettez-y des flambeaux allumés.

Pendant qu'on exécutoit cet ordre, Claude disoit : Vos feux et vos supplices me font plus de bien que vous ne pensez, ils mettent mon salut en pleine assurance. Ce que l'on souffre pour la gloire et le nom du Seigneur ne cause aucune tristesse ni aucune douleur; mourir pour Jésus-Christ vaut mieux que toutes les richesses du monde.

— Qu'on l'ôte de là, dit alors le proconsul Lysias, qu'on le ramène en prison, et qu'on en fasse entrer un autre.

Euthalius, garde général des prisons, lui répondit : Seigneur, en exécution des ordres de Votre Grandeur, j'ai amené devant elle Astère, le second des trois frères.

Le proconsul Lysias dit à Astère : Et vous, mon fils, m'en croirez-vous, sacrifiez aux dieux; car pour peu que vous en fassiez difficulté, vous voyez que tout est prêt pour vous y contraindre à force de tourments, je n'ai qu'à dire un mot.

Astère lui répondit : Il n'y a qu'un Dieu qui habite dans le ciel, qui viendra un jour sur la terre, laquelle il gouverne par sa providence; ceux de qui je tiens la naissance m'ont appris à l'aimer et à l'adorer. Du reste, je ne connois pas ce que vous appelez des dieux; croyez-moi à votre tour, tout cela n'est qu'une pure invention des hommes, il n'y a pas la moindre vérité.

Alors le proconsul Lysias le fit suspendre sur le chevalet, et, pendant qu'on lui déchiroit les côtés, il lui faisoit dire : sacrifiez, sacrifiez aux dieux, croyez aux dieux.

— Je suis, reprit Astère, le frère de celui que vous venez d'interroger, et qui vous a confondu par ses réponses. Sachez que lui et moi n'agissons que par un même esprit, que nous n'avons qu'un même sentiment, une même foi, un même Dieu. Faites du pis que vous pourrez, mon corps est en votre puissance, mais grâce à Dieu, mon âme n'y est pas.

Le proconsul Lysias dit aux bourreaux : Qu'on lui serre les pieds

avec des tenailles, pour voir si son âme ne souffrira rien ; il ne doit rien craindre pour elle, puisqu'elle n'est pas sous ma puissance.

— Qu'elle fureur te possède! reprit Astère, pourquoi me fais-tu tourmenter ainsi? qu'ai-je fait pour mériter un traitement si cruel? Ne vois-tu pas, misérable, ce que Dieu te prépare pour te punir de ta cruauté?

— Cela n'empêchera pas que je te fasse brûler les pieds, dit Lysias, et pendant qu'on les lui brûlera, vous autres, frappez-le de toutes vos forces à grands coups de nerfs de bœuf sur l'estomac et sur les reins.

Astère leur dit : Je ne vous demande qu'une grâce; c'est que vous ne laissiez aucun endroit sur mon corps, dont vous ne fassiez une plaie.

— Qu'on le remette avec les autres, dit Lysias.

Euthalius, premier geôlier, dit alors : Seigneur, voici Néon, le troisième des frères.

Lysias lui dit : Approchez, mon fils, sacrifiez à nos dieux.

— Si vos dieux, dit Néon, ont quelque pouvoir, qu'ils se vengent eux-mêmes de ceux qui les méprisent comme nous faisons, sans vous laisser le soin de cette vengeance. S'ils sont quelque chose, qu'ils nous le fassent sentir; jusque-là nous n'en croirons rien. Mais s'ils ne sont tout au plus que de mauvais génies, et que vous ne soyez que le complice et l'exécuteur de leur noire malice, apprenez que je vaux mieux que ni eux, ni vous, puisque j'adore le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre.

Le proconsul furieux dit aux bourreaux : Donnez-lui cent coups sur la tête, et dites-lui à chaque coup : C'est ainsi qu'on maltraite ceux qui blasphèment contre les dieux immortels.

Néon disoit pendant ce tourment : Je ne blasphème point, je dis la vérité.

Le proconsul Lysias dit alors : Qu'on lui brûle la plante des pieds, et qu'on lui décharge sur le dos et sur le ventre force coups de bâton.

Après qu'on eut exécuté cet ordre, Néon dit encore : Tous ces tourments ne me feront pas changer de résolution je sais ce qui

m'est utile, et je ferai toujours ce que je croirai être avantageux pour mon âme.

Lysias s'étant un peu éloigné, on tira un rideau sur lui, et ayant reparu après quelques moments, il lut dans ses tablettes cette sentence : « Claude, Astère et Néon, tous trois frères, tous « trois chrétiens, et tous trois convaincus d'avoir blasphémé contre « les dieux immortels, ayant outre cela refusé de leur sacrifier, « seront chacun attaché à une croix dans la grande place du palais, « et leurs corps jetés aux bêtes, et abandonnés aux oiseaux. » Il ajouta : « Nous commettons à l'exécution de la présente sentence « Euthalius, premier geôlier, et Archélaüs, exécuteur de haute « justice. »

Euthalius, garde général des prisons, dit ensuite : Seigneur, suivant les ordres de Votre Grandeur, Domnine comparoît devant elle.

Lysias lui dit : Vous voyez, ma chère amie, ce feu, et ces autres tourments; tout cela est préparé pour vous. Voulez-vous vous en garantir? Venez et sacrifiez aux dieux.

Domnine répondit : Je ne crains que les tourments éternels, et le feu qui ne s'éteindra jamais; et c'est pour n'y pas tomber que j'adore Dieu et son Christ, qui a créé le ciel et la terre : car pour vos dieux, ce ne sont que des dieux faits de bois et de pierre.

— Qu'on la dépouille, reprit Lysias, et qu'on la frappe fort longtemps avec des verges.

Un des bourreaux vint dire : Seigneur, par la vie de Votre Grandeur, cette femme est expirée.

Le proconsul répondit : Qu'on jette son corps dans le fleuve.

Euthalius, garde général des prisons, dit alors : Voici Théonille.

— Je vous conseille en ami, dit Lysias, de sacrifier aux dieux, si vous voulez éviter ce feu et ces tourments.

— Ce feu-là, répondit-elle, ne me fait point de peur, celui que je crains, c'est le feu éternel, qui peut brûler l'âme aussi bien que le corps, et qui est préparé pour ceux qui renoncent au culte du vrai Dieu pour adorer les idoles.

— Qu'on lui donne plusieurs coups sur le visage, dit Lysias; qu'on lui ôte ses habits, et qu'on la foule aux pieds.

Théonille reprit : Vous est-il permis de traiter si indignement une femme de condition libre, une étrangère? Vous ne l'ignorez pas, mais Dieu le voit.

Lysias dit ensuite : Qu'on la pende maintenant par les cheveux, et qu'on ne lui épargne pas les soufflets.

— Il ne vous suffit donc pas, disoit Théonille, de m'avoir fait mettre toute nue, sans ménager ma pudeur? Cet outrage, au reste, vous ne le faites pas à moi seule, vous le faites à votre mère, à votre femme; tout mon sexe a part à cette injure.

Lysias lui dit : Etes-vous mariée ou veuve?

— Il y a vingt-trois ans, répondit-elle, que j'ai perdu mon mari; et depuis ce jour, m'étant consacrée toute à mon Dieu, je passe ma vie dans le jeûne, les veilles et l'oraison; car ce fut en ce temps-là que mon Dieu me fit la grâce de me retirer des ténèbres de l'idolâtrie.

— Qu'on lui rase la tête, dit Lysias; cette confusion t'est bien due, misérable. Qu'on l'attache ensuite par les pieds et par les mains à quatre piquets, et après qu'on l'aura ainsi suspendue en l'air, qu'on allume du feu sous elle, et enfin qu'on lui donne tant de coups d'étrivières, qu'elle en meure.

Euthalius et un des bourreaux vinrent dire à Lysias : Seigneur, elle est morte.

Lysias répondit : Qu'on la jette à l'eau.

Euthalius et un des bourreaux dirent : Seigneur, nous avons exécuté les ordres de Votre Grandeur.

LA VIE DE SAINT SIDOINE APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

AN 484.

Saint Félix, pape. — Zénon, empereur.
Clovis, roi.

Sidoine Apollinaire étoit issu d'une maison sénatoriale des Gaules; il étoit gendre de l'empereur Avit, préfet et patricien : il fut élevé aux premières dignités de l'empire, et non moins admirable à cause de son bel esprit que de sa rare science et de sa divine éloquence, en laquelle il se rendit si parfait, que l'on n'en trouva point de pareil en son temps; ce qui lui fit mériter deux couronnes; sa statue fut même mise sur la place de l'empereur Trajan.

Il étoit plein de compassion, et si prompt à distribuer aux pauvres de tout ce qu'il avoit, que bien souvent il leur donnoit jusqu'à sa vaisselle d'argent, à l'insu de sa femme, qui l'en reprenoit aigrement : de sorte qu'il tâchoit de la racheter en payant la juste valeur aux pauvres, et la rapportoit en sa maison.

Du vivant de sa femme, dont il avoit une fille nommée Roscia, la mort d'Eparque, évêque d'Auvergne, étant arrivée, il fut installé en sa place par le clergé et le peuple, qui connoissoit sa vertu. Son humilité le fit fort douter de cette élection : de manière qu'écrivant à saint Loup, évêque de Troyes en Champagne, afin de participer à ses prières, dont il avoit besoin pour s'acquitter dignement de sa charge, il lui dit : *Moi, qui suis accablé d'un amas de péchés, je me vois obligé à prier pour les péchés du peuple,*

bien que je sois si misérable, que si le peuple prioit pour moi, il ne mériteroit pas d'être exaucé. En une autre épître, il se plaint d'être contraint d'enseigner avant que d'avoir appris, et de prêcher avant que ses œuvres aient précédé : il disoit qu'il ressembloit à un arbre stérile, qui, ne pouvant porter de fruit, produit des feuilles.

Sur ce fondement d'humilité il bâtit l'édifice des autres vertus dignes d'un saint et vigilant pasteur ; ce que les évêques de son temps louent fort en lui. Ils l'avoient tous en telle estime, qu'étant en peine d'élire un évêque de Bourges, métropolitain, eux et le peuple s'en rapportèrent entièrement à Sidoine : il nomma Simplicien, grand personnage, qui fut accepté d'un commun accord avec applaudissement.

Sa sainteté et le soin qu'il apportoit à sa charge parurent fort dans les travaux qu'il endura : car deux prêtres de son Église entreprirent tellement de le persécuter, qu'ils lui ôtèrent le pouvoir d'administrer les biens de l'Église, le traitant et le nourrissant fort médiocrement. Ils lui défendirent l'entrée de la cathédrale, et complotèrent entre eux, s'il alloit entendre matines la nuit, de l'en chasser par force. L'un d'eux, ayant entendu sonner matines, se leva en furie pour exécuter ce dessein ; mais Notre-Seigneur le prévint d'un flux de sang, qui le fit mourir subitement. Cette punition divine fit rétablir saint Sidoine en l'administration de son Église.

Dieu accorda de grandes faveurs à ce peuple par les mérites et l'intercession de son saint pasteur. Car Évaric, roi des Goths, fit plusieurs entreprises sur la ville, que le saint évêque défendit par ses prières et par ses larmes continuelles, faisant faire des litanies et des processions par tout le peuple. Il écrivit aussi à saint Mammert, évêque de Vienne, qui avoit ordonné les processions des Rogations, afin qu'il les aidât en cette affliction. Notre-Seigneur exauça les prières de ces saints évêques, et délivra la ville du danger où elle étoit.

Pendant que le saint prélat s'acquittoit si dignement de sa charge, il tomba malade, et, s'étant disposé à la mort, il se fit porter à l'église, où il fut visité de tout le peuple, grands et pe-

tits, hommes et femmes, qui pleuroient tous en criant : *Pourquoi nous laissez-vous, ô saint pasteur?* Il leur disoit : *Ne craignez point, je vous laisse mon frère Aprunculé, qui sera votre évêque et votre pasteur.*

Le saint décéda, et l'autre prêtre, qui l'avoit persécuté, s'ingéra au maniement des biens de l'Église, faisant l'évêque et publiant partout qu'enfin Dieu avoit connu ses mérites plus efficaces que ceux de Sidoine, lui ayant donné ce pouvoir. La ville n'étoit pas capable de contenir son orgueil : et, pour mieux célébrer sa nouvelle dignité, le dimanche d'après le décès du saint évêque, il fit préparer un superbe banquet, auquel il convia tous les principaux habitants. Il s'assit au haut bout de la table, comme leur chef et leur seigneur : et comme il voulut boire à toute la compagnie, l'échanson qui lui présenta le verre lui dit : *Monseigneur, j'ai fait un songe que je vous raconterai si vous me le permettez. Cette nuit passée, j'ai vu en dormant une maison fort resplendissante, où il y avoit un juge assis sur son trône, qui examinoit les causes de chacun : parmi la troupe j'ai aperçu l'évêque Sidoine avec votre ami qui décéda ces jours passés. Celui-ci sembloit être en procès avec Sidoine, mais il perdit son procès, et, par le commandement du juge, il fut jeté dans une basse fosse. Après que ce prêtre eut été tiré de là, Sidoine vous a accusé comme associé à sa malice : alors le juge a commandé que vous fussiez appelé devant lui : voyant cela, je me suis caché tout tremblant de peur que l'on ne m'en donnât la charge : les autres s'en sont allés peu à peu, et je suis demeuré tout seul. Alors ce juge sévère m'a donné la commission de vous dire de sa part, attendu que Sidoine vous accusoit si grièvement, que vous comparoissiez pour vous défendre, et m'a menacé de me faire mourir si je ne vous le faisois savoir.*

Ce prêtre, entendant cela, ayant le verre à la main, prêt à boire, demeura prodigieusement étonné et mourut à l'instant. Ce qui nous apprend qu'encore que Dieu permette que ses serviteurs soient affligés, il ne laisse pas de couronner leur patience, et de châtier l'insolence de ceux qui les persécutent.

Quand saint Sidoine dit qu'Aprunculé lui devoit succéder, les

assistants n'y prirent pas garde : au contraire, ils pensoient qu'il rêvoit ; à cause qu'Apruncule étoit évêque de Langres : mais Notre-Seigneur qui l'avoit révélé à Sidoine, permit que les Bourguignons entrèrent en défiance d'Apruncule, et résolurent de le tuer. En ayant été averti, il s'évada la nuit, se laissant glisser le long des murs. Il vint en Auvergne du temps qu'il n'y avoit point d'évêque, et succéda à Sidoine, accomplissant ainsi sa prophétie. Il fut le douzième évêque de cette église.

La vie de saint Sidoine Apollinaire a été écrite par Grégoire de Tours, en son Histoire de France, liv. v, chap. 20 ; Surius la rapporte en son 4e tome ; le Martyrologe romain en fait mention le 23 d'août. Il vécut du temps des empereurs Léon et Zénon, et laissa plusieurs opuscules en prose et en vers, fort doctes et pieux, qui sont rapportés par Trithème, en son livre des Auteurs ecclesiastiques.

Vigile de saint Barthélemy, apôtre.

A Reims en France, fête de saint Timothée et de saint Apollinaire, qui, y ayant consommé leur martyre, allèrent ensemble dans le royaume des cieux. — Saint Timothée fut arrêté comme chrétien durant la persécution de Néron ; le préfet voulut lui faire adorer Jupiter, mais comme il se montra ferme en la foi de Jésus-Christ, il eut le corps tout déchiré par les bourreaux, qui lui versèrent du vinaigre sur ses plaies qu'ils recouvrirent de chaux vive. Deux anges lui apparurent alors et le consolèrent. Ces anges furent vus par un païen nommé Apollinaire, qui se convertit aussitôt et reçut le baptême. Le juge l'ayant su, lui fit verser du plomb fondu dans la bouche, mais il y devint froid comme de la glace. Ce miracle gagna plusieurs autres gentils à la foi. Saint Maur, prêtre de Jésus-Christ, alla visiter dans leur prison ces nouveaux néophytes et les baptisa. Peu après, ils eurent la tête tranchée. Après avoir enduré beaucoup d'autres tourments, saint Timothée

et saint Apollinaire reçurent à leur tour la couronne du martyre hors des murs de la ville. Leurs saints corps furent inhumés le lendemain par les chrétiens, qui bâtirent depuis une belle église en leur honneur.

A Antioche, saint Restitut, saint Donat, saint Valérien, sainte Fructuose et douze autres martyrs, dont la confession de la foi fut couronnée d'un beau triomphe.

A Ostie, les saints Quiriace, évèque, Maxime, prêtre, Archélaüs, diacre, et leurs compagnons, martyrs, qui souffrirent sous le préfet Ulpien, au temps d'Alexandre.

A Lyon, saint Minerf et saint Eléazarum, avec leurs huit fils : et aussi saint Luppe, martyr, qui, de la condition d'esclave ayant passé à la liberté de Jésus-Christ, fut encore honoré de la couronne du martyre.

A Jérusalem, saint Zachée, évèque, qui fut le quatrième pasteur de cette église, après saint Jacques, apôtre.

A Alexandrie, saint Théonas, évèque et confesseur.

A Utique en Afrique, saint Victor, évèque.

A Autun, saint Flavien, évèque.



VINGT-QUATRIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Barthélemy, apôtre. — Saint Ouen, archevêque de Rouen.

Trois cents bienheureux martyrs de Carthage; saint Ptolomée, évêque, disciple de saint Pierre et martyr; sainte Aure, vierge et martyre; saint Tation, martyrt, saint Eutyche, disciple de l'apôtre saint Jean; saint Georges Limniote, moine et martyr; saint Parrize, abbé.

LA VIE DE SAINT BARTHÉLEMY,

APÔTRE.

AN 52.

Saint Pierre, pape. — Claude, empereur.

Ce n'est pas sans raison que saint Jean Chrysostôme se plaint de ce que nous ne savons pas le détail des belles entreprises de quelques apôtres, qui ont été les trompettes et les ambassadeurs célestes que Dieu envoya pour éclairer le monde, et le réduire sous le joug de son Évangile. Car bien qu'il soit assuré que ces généreux capitaines de Notre-Seigneur ont plus travaillé que les autres à la conversion du monde; toutefois nous n'en savons rien de bien certain, à cause des choses douteuses dont on a rempli les discours de leurs vies et de leurs martyres, nommément celle de saint Barthélemy, que saint Matthieu met le sixième au Catalogue des apôtres. Josèphe, allégué par Métaphraste, dit qu'il étoit Galiléen et pêcheur, aussi bien que les autres apôtres.

Nous ne trouvons point quand ni comment Notre-Seigneur l'ap-

pela, ni en quel temps il commença à être son disciple ; nous savons seulement qu'au temps où les apôtres divisèrent entre eux toutes les provinces du monde pour aller prêcher l'Evangile, saint Barthélemy eut pour sa part la Lycaonie, qui est une partie de la Cappadoce, province de l'Asie, où il prêcha et convertit beaucoup de monde à Jésus-Christ. De là portant avec soi l'Evangile de saint Matthieu, il passa en l'Inde : il entra ensuite en la grande Arménie, où il fut couronné du martyre.

La façon dont il mourut n'est pas constante entre les auteurs : Hippolyte écrit qu'il fut crucifié la tête en bas : Métaphraste et Nicéphore assurent aussi qu'il fut crucifié. Saint Ambroise, saint Isidore et les anciens livres des vies des saints, selon la tradition de l'Église, disent qu'il fut écorché : et c'est ce qui semble le plus avéré par les saints et graves auteurs.

Le livre qui est imprimé sous le nom d'Abdias, Babylonien, disciple des apôtres, raconte ainsi ce qui arriva au glorieux apôtre saint Barthélemy, la cause et la manière de son martyre : ce qui est aussi rapporté amplement par saint Antonin, Benoît Périonien, avec d'autres auteurs fort renommés, et en très-grand nombre.

En une des principales villes d'Arménie, il y avoit un temple où l'on adoroit une idole nommée Astaroth ; là plusieurs malades espéroient leur guérison de ce diable, qui étoit très-subtil, car il trompoit ce pauvre peuple (Notre-Seigneur le permettant ainsi, à cause de leurs péchés), leur promettant la santé qu'il ne leur pouvoit donner. Il aveugloit les uns, estropioit les autres, mettoit des empêchements en leurs membres, et les tourmentoit fort; afin que les faisant venir devant lui en son temple, et retirant les occultes maléfices qu'il leur avoit lui-même donnés, et les maladies qu'il causoit, on crût qu'il les avoit guéris. Il en soulageoit aussi d'autres pour un temps, des maux dont il n'étoit pas l'auteur ; usant de remèdes naturels, et de médecines secrètes, mais ils retomboient bientôt en leurs premières maladies : il en laissoit d'autres en l'état qu'il les trouvoit, laissant croire qu'ils n'étoient pas guéris par leur faute. Outre ces tromperies, il rendoit des oracles et des réponses à ceux qui l'interrogeoient des choses à venir. Quelquefois

Il disoit vrai, mais le plus souvent il mentoit, et y parloit avec tant d'ambiguïtés, que l'on ne le pouvoit blâmer, et il trouvoit toujours assez de quoi colorer ses mensonges.

Le saint apôtre Barthélemy étant entré en ce temple d'Astaroth, le diable devint muet aussitôt, et ne guérit plus personne. Cela continuant, les prêtres d'Astaroth s'avisèrent d'aller consulter un autre diable, nommé Bérith, qui étoit adoré en une ville là auprès. Bérith enquis pourquoi Astaroth ne parloit plus, répondit que c'étoit à cause de Barthélemy, apôtre du vrai Dieu, qui étoit entré en la ville et dans leur temple, et qui le tenoit enchaîné de chaînes de feu. Il leur déclara aussi qui étoit Barthélemy, et pourquoi il étoit venu : leur donnant des marques pour le reconnoître, disant qu'il avoit les cheveux noirs et crépus, la visage blanc, les yeux grands, le nez droit, la barbe longue et grise; qu'il étoit de moyenne taille, vêtu de blanc, qu'il n'usoit point ses habits, parce qu'il n'en avoit point changé de vingt-six ans. *Il fait*, dit-il, *oraison cent fois le jour et cent fois la nuit ; il a une voix claire et argentine comme une trompette ; il est accompagné des anges, il a un visage toujours gai, il parle toutes sortes de langues, et sait tout ce qui se passe, encore qu'il soit absent ; même ce que je vous dis à présent ne lui est pas celé, et s'il se veut cacher vous ne le sauriez trouver.*

Les prêtres avec cette indication employèrent trois jours à chercher le saint apôtre sans le pouvoir découvrir, jusqu'à ce qu'ayant chassé un diable du corps d'un homme, sa renommée vola par toute la ville. Le bruit en vint aux oreilles du roi Polémon, qui avoit une fille lunatique et fort tourmentée ; Astaroth n'avoit su la guérir, tant s'en faut, car il y étoit encore entré un autre diable si furieux, qu'il falloit la tenir par fois, et l'attacher avec des chaînes, de peur qu'elle ne mordît comme un chien enragé, et ne déchirât ce qui se rencontroit devant elle. Le roi envoya quérir le saint apôtre pour guérir sa fille ; ce qu'il fit sans aucune peine. Incontinent le roi lui envoya un riche présent pour le remercier : mais les serviteurs qui le portoient ne le purent jamais trouver, et rapportèrent ce présent.

Le roi étant depuis une nuit seul en sa chambre, les portes fer-

mées, il vit saint Barthélemy, qui lui déclara que l'occasion de sa venue en ce pays-là n'étoit pas pour amasser des trésors ni des richesses, mais pour le salut de son âme, et pour la conversion de son peuple. Il lui donna connoissance de notre Rédempteur Jésus-Christ, et de sa venue au monde, de sa vie, de sa mort, de sa résurrection, de ses miracles et de son ascension à la droite du Père éternel, d'où il viendroit juger les vivants et les morts : bref tout ce qui étoit nécessaire pour l'éclairer ét l'instruire de ce qu'il devoit croire et faire pour être sauvé.

Et, pour une plus grande assurance de la vérité que le saint apôtre prêchoit, il s'offrit de faire que le diable Astaroth, qu'on adoroit comme un vrai dieu, confessât ses tromperies et les mensonges par lesquels il charmoit le peuple. De sorte qu'en la présence du roi, des prêtres du temple, et d'une infinité de peuple qui étoit accouru pour voir ce spectacle, le diable, par le commandement de saint Barthélemy, déclara les artifices dont il avoit accoutumé d'user : avouant qu'il n'étoit pas Dieu, au contraire, qu'il étoit attaché avec des liens de feu par les anges du vrai Dieu, dont Jésus-Christ étoit le Fils ; que pour les péchés de l'homme il étoit mort en croix, et qu'il avoit envoyé ses prédicateurs par tout le monde, dont Barthélemy en étoit un.

Le roi et toute l'assistance demeurèrent fort étonnés et confus de cela, avec intention de recevoir la foi de Jésus-Christ, et pour se venger de l'affront que ce diable leur avoit fait, ils renversèrent avec des cordes, et traînèrent sa statue par terre. Au même temps on vit contre les murs plusieurs croix faites par le ministère des anges : et, pour les confirmer davantage en la vérité qu'ils avoient apprise de l'apôtre, Notre-Seigneur permit qu'ils vissent sortir hors de cette idole, le diable en forme d'un petit Maure, avec un nez crochu, la barbe longue, les yeux étincelants de feu, jetant par les narines une puante fumée.

Le roi, la reine et ses enfants furent bien éperdus de voir cette épouvantable figure. L'apôtre lui commanda de disparoître, et d'aller au désert, où il ne fût plus vu de personne, à quoi le diable obéit. Cela fut cause que le roi et tous ceux de sa maison reçurent

le baptême, avec douze villes de son royaume, où l'apôtre alla prêcher, les visitant soigneusement les unes après les autres, et les éclairant des splendeurs de sa doctrine évangélique, confirmée par les grands miracles qu'il faisoit par la vertu du Tout-Puissant qui les opéroit en lui. Il guérissoit les malades, il chassoit les diables, retiroit de la captivité de Satan ces pauvres âmes que Notre-Seigneur avoit rachetées de son précieux sang. Il eut beaucoup de disciples, qu'il informa plus particulièrement des mystères de notre sainte foi, et il communiqua à ce peuple l'Evangile de saint Matthieu, qu'il avoit porté avec lui, traduit en leur langue.

Le diable ne pouvant souffrir ce grand accroissement de la religion chrétienne, et l'augmentation de la gloire de Dieu, excita les prêtres des idoles à se venger de saint Barthélemy, qu'ils haïssoient comme le destructeur de leur temple, de leurs autels, et la cause de la ruine du service de leurs dieux, par conséquent de leur maison et de leurs familles, qui n'en recevoient plus aucun profit.

Les prêtres s'adressèrent à Astiagès, frère du roi Polémon, qui régnoit en une autre province voisine, afin qu'il fit comparoître devant lui le saint apôtre pour le châtier. Après qu'il eut tenu quelques discours avec le saint, transporté de courroux de ce que les prêtres lui avoient dit, et encore plus de ce que, pendant qu'il parloit avec l'apôtre, l'idole qui étoit dans le principal temple de la ville étoit tombée par terre, et s'étoit brisée en pièces, il le fit fouetter avec des verges de fer ; puis écorcher tout vif ; et enfin le voyant encore en vie, il commanda qu'on lui tranchât la tête. Les chrétiens et le roi Polémon même prirent son corps, et l'enterrèrent solennellement.

Au bout de trente jours, le roi Astiagès et les prêtres qui, à sa mort, furent possédés des démons, achevèrent leur misérable vie, et commencèrent d'entrer en la mort éternelle de l'enfer. Ce qui épouvanta tellement les gentils, que plusieurs se convertirent à la foi. Par une révélation divine le roi Polémon fut consacré évêque, et occupa cette charge pendant vingt ans : au grand avantage de ces nouveaux chrétiens. C'est là l'opinion commune.

Quelque temps après, les gentils voyant que les chrétiens accou-

roient de toutes parts pour honorer les reliques du saint apôtre, prirent le corps du saint, qui étoit dans un cercueil de plomb, et le jetèrent dans la mer, en disant : *Dorénavant tu ne tromperas plus le peuple.* Toutefois la divine Majesté qui domine à la mer et à la terre, et honore les saints, conduisit ce précieux trésor, et le rangea dans son cercueil en l'île de Lipari, près de Sicile ; là, par révélation divine, il fut reçu des chrétiens, et on lui édifia une église, de laquelle il fut transporté à Bénévent, ville du royaume de Naples. Du temps de l'empereur Othon II et du pape Grégoire V, on l'apporta à Rome, l'an de Notre-Seigneur 983, en une église fondée de son nom, dans une île du Tibre, au milieu de la ville, où ce corps saint est encore fort révéré, et où plusieurs personnes abordent de toutes parts le jour de sa fête et en l'octave.

Saint Barthélemy étoit pêcheur et Galiléen, comme on voit aux Actes des apôtres ; car Notre-Seigneur vouloit que ses apôtres fussent pauvres, chétifs et méprisés selon le monde.

Il faut aussi prendre garde, que la fête de saint Barthélemy se solennise à Rome le 25 d'août, et communément ailleurs le 24, ainsi qu'elle est mise aux Martyrologes de Bède, d'Usuard et d'Adon. Quelques-uns disent pour leur raison que l'Église romaine veut célébrer le jour de son martyre, et les autres églises le jour qu'il fut écorché tout vif, et endura ce cruel tourment. Toutefois le plus certain est, que les autres églises font la fête de saint Barthélemy le vingt-quatrième d'août, jour de son décès, et l'Église romaine le jour de la translation de ses reliques, qui fut le 25 d'août ainsi qu'a fort bien remarqué le cardinal Baronius. Le pape Innocent III commanda que l'on observât en cela l'usage et la coutume de chaque province.

Entre les auteurs qui font mention de saint Barthélemy, est saint Denys l'Aréopagite, disciple de l'apôtre saint Paul, lequel, au titre de sa Théologie mystique, écrivant à saint Timothée, évêque d'Éphèse, son condisciple, rapporte que le bienheureux saint Barthélemy, éclairé d'une lumière surnaturelle et divine, dit que *la sainte Théologie étoit grande et petite : l'Évangile, d'un côté, grand et ample, d'autre part court et succinct,* laquelle sentence il relève fort.

LA VIE DE SAINT OUEN,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Du temps du roi Clotaire, fils de Chilpéric, un seigneur nommé Authaire, et une vertueuse dame appelée Aigue, étoient fort considérés dans la Brie, vivant tous deux en la crainte de Dieu, et se retirant des compagnies mondaines. Ils faisoient de grandes aumônes, principalement aux monastères, revêtant les pauvres et logeant les pèlerins. On n'entendoit point en leur maison ni paroles déshonnêtes, ni blasphèmes, ni jurements; on n'y représenta jamais de comédies, ni de ballets : au contraire, ils tenoient à grand honneur quand quelque prédicateur venoit en leur maison.

Dieu leur donna trois fils, qu'ils nommèrent diversement. Le premier fut appelé Adon, le second Dadon, et le troisième Radon. Et comme leur principal soin étoit de les élever de bonne heure en la vertu, il arriva que saint Colomban, Père de beaucoup de moines, et fondateur de plusieurs abbayes, vint d'Ecosse en France par la faveur du maire du palais : il logea en une de leurs maisons sur la Marne, où ils étoient alors avec leur famille. Aigue fit incontinent venir ses trois enfants, pour se prosterner aux pieds du saint abbé et recevoir sa bénédiction, qu'il leur donna volontiers, assurant qu'ils seroient grands au ciel et en la terre, et qu'après avoir été comblés d'honneurs en ce monde, ils ne laisseroient pas de l'être en paradis : chose qui recommande d'autant plus leur vertu, qu'elle se voit rarement, car les dignités terrestres aveuglent d'ordinaire nos yeux, et nous font perdre la vue de celles du ciel.

Le tout arriva selon la prophétie du saint, car Clotaire, admirant leur vertu, les fit les premiers de sa cour, encore que tous trois ne cherchassent que les déserts, et prissent plus de plaisir en

la conversation des moines que des seigneurs. De fait, Adon, l'aîné, fonda le monastère de Jouarre, sur la rivière de Marne, où, laissant les charges que lui offroit le roi, il se rendit religieux sous la règle du vénérable saint Columban. Radon, le dernier, fut trésorier général; il se comporta fidèlement en sa charge, rendant toujours bon compte des finances qu'il manioit, ne trempant point aux vices de la cour, et secourant fort volontiers les pauvres en leurs nécessités.

Saint Ouen, qui se nommoit Dadon, fut fait chancelier de France pour ses admirables vertus. On ne pouvoit assez louer la grâce de son parler, son jugement au conseil, sa prudence dans les affaires, sa diligence à les exécuter, sa charité à supporter le peuple, la douceur et la modestie de sa conversation, donnant libre accès à tous ceux qui lui vouloient parler. Il contracta une étroite amitié avec saint Eloi, son compagnon de cour, étant tous deux de même humeur, ne recherchant que Notre-Seigneur, aidant le prochain, vivant austèrement au milieu des délices, portant le cilice sous leurs somptueux habits.

Le roi Dagobert, après la mort de son père, affectionna saint Ouen autant ou plus que lui, se servant de son conseil, obéissant à ce qu'il lui disoit, et ne voulant pas qu'un autre maniât ses affaires. Le saint lui remontroit l'obligation qu'il avoit à Dieu, duquel il relevoit, le reprenoit de ses passions, et le dissuadoit de faire la guerre aux rois chrétiens, mais seulement aux infidèles, pour planter en leurs terres la religion chrétienne. Il lui conseilloit aussi de chasser de sa cour les homicides, les blasphémateurs, les hérétiques, qui sont la peste et la ruine des Etats florissants. Dagobert fut tellement touché de ses paroles, qu'encore qu'il eût été fort dissolu en sa jeunesse, il réforma sa vie, fit pénitence du passé, et s'appliqua à bâtir et à fonder de riches monastères, remplissant par ce moyen la France d'une infinité de saints religieux. Il chassa les Juifs par un édit perpétuel, car ils faisoient mille maux dedans et dehors le royaume.

Saint Ouen ne se laissa pas surpasser par le roi en bonnes œuvres à proportion de ses moyens, car il fonda le monastère de Re-

bais, qu'il appela Jérusalem, et qui fut incontinent rempli de beaucoup de saints moines, avec lesquels il eut envie de se rendre; mais le roi et les grands du royaume s'y opposèrent formellement, car Notre-Seigneur le destinoit à quelque haut lieu pour éclairer l'Eglise; tellement qu'il fut contraint de demeurer en son office de chancelier, que Clovis II, fils de Dagobert, lui continua avec le maniement de ses affaires.

L'hérésie des monothélites s'étoit élevée en Orient, par la malice de Paul, archevêque de Constantinople, qui en avoit infecté l'empereur Constance. Le Pape, désirant de l'étouffer, indiqua un concile, où saint Ouen et saint Eloi furent députés par les évêques de France, encore qu'ils ne fussent pas prêtres. Mais n'y pouvant aller pour plusieurs urgentes affaires qui leur arrivèrent en France, ils recherchèrent ceux du royaume qui étoient imbus de cette hérésie, et les convainquirent. Il procura aussi un concile à Orléans contre les simoniaques, où ils furent déclarés infâmes et incapables de toutes charges.

Plusieurs, voyant les services qu'il rendoit à l'Eglise, prièrent le roi de permettre qu'il fût clerc, ce qui fut accordé, et saint Ouen prit aussitôt la tonsure avec son fidèle compagnon saint Eloi. Quelque temps après, le vénérable saint Romain, archevêque de Rouen, étant décédé, du consentement de tous les chanoines, il fut élu en son lieu, quoiqu'il fît tout ce qu'il pût pour en être excusé. En quittant l'état de chancelier, il se dénua de toutes commodités, se faisant volontairement pauvre, pour mieux vaquer à son devoir.

Avant que d'être sacré, il voulut prêcher au delà de la Loire, où il convertit beaucoup d'hérétiques, et retira plusieurs chrétiens d'une vie dissolue. En prêchant ainsi, il fut jusqu'en Espagne, qu'il trouva en grande nécessité, à cause que de sept étés il n'y avoit point plu. Saint Ouen, mû de pitié, se mit en oraison : comme un second Elie, il changea les éléments, et obtint de la pluie en si grande abondance, que le peuple ne se ressentit plus des dommages passés. Ayant par ce miracle confirmé la foi dans le cœur des Espagnols, il reprit la route de France, et passant en Anjou, il

guérit avec le signe de la croix un meunier qui étoit paralytique d'une main, pour avoir travaillé un dimanche.

Quand il fut arrivé à Rouen, saint Eloi, depuis peu élu évêque de Noyon, le vint trouver, et le dimanche des Rogations de l'année 635, ils reçurent ensemble les Ordres avec une incroyable dévotion. Saint Ouen redoubla incontinent ses ferveurs, veillant plus longtemps, priant sans intermission, jeûnant plus étroitement, et endurant de plus grandes austérités. Ses yeux pleuroient sans cesse, sa couleur étoit toute pâle, son visage tout décharné; il ne couchoit que sur la terre couverte de sarments, n'y prenant que fort peu de repos. Il serroit son col et son corps avec des chaines de fer, pour faire entrer plus avant son cilice. Son corps étant ainsi exténué, l'esprit s'en fortifioit davantage, car il prêchoit journellement, tant aux champs qu'à la ville, et il n'y avoit bourg ou village de son diocèse qu'il n'honorât de ses prédications. Hors de la chaire, il étoit toujours en oraison, s'élevant quelquefois en si haute contemplation, qu'il étoit tout ravi. Notre-Seigneur l'éclairoit alors de si grandes lumières, que souvent ses disciples voyoient durant la nuit sa chambre plus claire qu'en plein jour.

Il réforma son clergé, rétablit l'ancienne discipline, remit en meilleur ordre le service divin, régla tellement le peuple, que les inimitiés furent éteintes, les usures retranchées, les danses et autres dissolutions exterminées. Il alluma un tel feu de l'amour divin en la ville de Rouen, que pour le nombre des religieux, tant de l'un que de l'autre sexe, elle ressembloit à la Thébaïde, ou aux montagnes de Nitrie. Il fit bâtir de nouvelles églises, et réparer les vieilles. Il enrichit principalement sa cathédrale, dédiée à Dieu sous le nom de la très-sainte Vierge, à laquelle il avoit une particulière dévotion. Entre autres somptueux ornements qu'il y donna, il fit un baldaquin entouré d'or en son honneur, qu'il mit au lieu le plus éminent de l'église. Il fonda aussi dans son diocèse beaucoup de monastères, qui furent incontinent remplis de bon nombre de religieux, y ayant presse à qui vivroit sous une si bonne et si sage conduite.

Ses vertus furent ornées de miracles. Un grand seigneur de Nor-

mandie, fort chéri du roi, tomba en une longue maladie, où il paroissoit quelquefois comme mort, par la violence du mal. Saint Ouen s'approchant de lui, le guérit par le signe de la croix, et prédit qu'il vivroit encore vingt ans. La cour fut si étonnée de cette guérison, que le roi, la reine et les seigneurs le vinrent visiter, ne pouvant assez louer la vertu de saint Ouen.

Il persuada au roi de fonder à Fécamp un monastère de vierges, où il établit Childemargue, sainte et vertueuse fille, abbesse, et le vénérable saint Vandrille confesseur du monastère. Les barbares après plusieurs années, rôdant sur la côte de Normandie, entrèrent en cette abbaye, ils les outragèrent si fort, qu'après plusieurs coups ils leur coupèrent le nez, pour leur faire plus de honte. Ce qui fut cause que l'on retira depuis les religieuses de Fécamp à Montivilliers, et que l'on érigea une chapelle en l'honneur de ces saintes et vertueuses vierges.

Le vénérable saint, passant par une île, eut envie de dormir : et durant son repos il entendit la mélodie des anges, avec un avertissement du ciel d'y bâtir une église en l'honneur de saint Etienne ; ce qu'il exécuta pour la dévotion qu'il lui portoit. Elle fut peuplée depuis d'un grand nombre de moines qui vivoient fort saintement.

Il commanda une fois le silence à des grenouilles qui l'empêchoient de dire son office ; elles lui obéirent si promptement, que dans tous les marais à l'environ du lieu où il étoit, pas une n'osa plus croasser.

Saint Ouen voyant les affaires de son archevêché en bon état, eut envie d'aller à Rome. Chacun à son départ lui donna ses offrandes pour distribuer aux églises et aux hôpitaux. L'absence d'un si bon pasteur fut regrettée des grands et des petits, desquels il étoit si honoré et si chéri. Etant arrivé à Rome, il s'acquitta fidèlement des commissions qu'on lui avoit données, visitant tous les pauvres de la ville, comme aussi les églises, dans lesquelles il pleuroit à chaudes larmes, se ressouvenant des anciens martyrs. Ayant une fois commencé en celle de Saint-Pierre le verset : *Exultabunt Sancti in gloria,* une voix répondit divinement : *Lætabuntur*

in cubilibus suis. De quoi les Romains furent si étonnés, qu'ils ne savoient comment lui témoigner leur respect. Les uns baisoient sa robe, les autres se jetoient à ses pieds, et demandoient sa bénédiction.

A son retour, les François furent extrêmement joyeux; les villes et les villages alloient au-devant de lui avec la croix et la bannière : le roi même en fit rendre des actions de grâces fort solennellement. De fait, son retour vint bien à point : car les grands du royaume étant en d'étranges troubles, qui menaçoient la ruine de l'État, par sa prudence, assistée de la grâce divine, il les pacifia heureusement et les fit tous embrasser, excepté un nommé Gillemar, qu'il ne put remettre avec son père. Il prédit qu'il mourroit bientôt : ce qui arriva, et il porta par ce moyen la peine de son ingratitude dénaturée.

Quelque temps après, le saint voyagea en Allemagne pour faire la paix avec les Allemands, et assoupit une sanglante guerre qui s'alloit faire entre eux et les François. Il concilia le tout si honorablement, que chacun s'en tint fort content. Il fit parler un muet à Cologne et délivra un possédé à Verdun.

Il arriva qu'étant tout cassé de vieillesse, et ne pouvant aller qu'en carosse, ses chevaux s'arrêtèrent une fois en un lieu d'où ils ne voulurent pas partir, quelque effort que fit le cocher. Lui, se doutant que cela venoit de Dieu, descendit pour se mettre en oraison : comme il prioit Dieu, il vit une croix lumineuse, qui lui montroit la sainteté du lieu et le choix que Dieu en avoit fait. Il tailla lui-même à l'instant une croix, qu'il planta avec des reliques et consacra la place en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ. Les aveugles depuis y recouvrèrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole, et les lépreux y perdirent leur lèpre : ce qui fut cause que cette place fut depuis fréquentée d'une infinité de peuple, et habitée par de bons religieux.

Enfin, après avoir saintement gouverné son diocèse l'espace de quarante-cinq ans, ayant le corps usé d'austérités et exténué de travaux endurés pour l'Église, il exhorta le roi à bien administrer son royaume, nomma pour successeur à son archevêché saint Ans-

bert; puis, étant atteint d'une nouvelle maladie en un village près de Paris, il ferma temporellement les yeux du corps, pour ouvrir éternellement ceux de l'esprit, le vingt-quatrième jour d'août de l'an 696, ou, selon Sigebert, 690.

Le regret en fut général par la France; l'Église, la cour, le roi et les seigneurs, avec le peuple, en portèrent le deuil, et conduisirent son corps jusqu'à Pontoise, où il reposa une nuit dans une chapelle depuis consacrée en son nom. Le lendemain les évêques et les abbés de Normandie l'accompagnèrent jusqu'à Rouen et l'inhumèrent magnifiquement en l'église de Saint-Pierre, où Dieu, par des miracles très-signalés, fit assez paroître la gloire de son âme, non-seulement à son tombeau, mais aussi en divers pays de France, de Guienne et d'Italie, où on le réclamoit. Trois ans après, saint Ansbert le leva de terre, aussi frais et entier que quand il y fut mis, et l'enferma dans une belle châsse. Depuis, la ville de Rouen l'a pris pour son protecteur et pour son patron. Saint Ansbert, en touchant le suaire qui enveloppoit son corps, fut délivré de la fièvre qui le travailloit.

A Carthage, trois cents bienheureux martyrs, du temps de Valérien et de Gallien, qui, entre autre supplices, lorsque le président eut ordonné d'allumer un four à chaux, et eut fait apporter devant lui des charbons et de l'encens, comme il leur disoit de choisir ce qu'ils préféroient, ou d'offrir de l'encens à Jupiter sur ces charbons, ou d'être jetés dans la chaux, ces saints, animés de la foi, et confessant Jésus-Christ, Fils de Dieu, d'un saut rapide se jetèrent dans le feu et furent réduits en poudre dans les vapeurs de la chaux : ce qui fut cause qu'on appela la troupe éclatante de ces bienheureux la *Masse-Blanche*.

A Nepi, saint Ptolémée, évêque, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui, ayant été envoyé par cet apôtre pour prêcher l'Évan-

gile en Toscane, mourut glorieux martyr de Jésus-Christ, dans la même ville.

Au même lieu, saint Romain, évêque de la même ville, qui, étant disciple de saint Ptolémée fut aussi son compagnon dans le martyre.

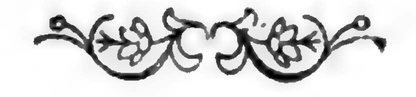
A Ostie, sainte Aure, vierge et martyre, qui fut jetée dans la mer avec une pierre attachée au cou. Saint Nonne inhuma son corps que les flots avoient rejeté sur le rivage.

En Isaurie, saint Tation, martyr, qui, ayant été frappé du glaive, par ordre du président Urbain, reçut la couronne du martyre, dans la persécution de Dioclétien.

Le même jour, saint Eutyche, disciple de saint Jean l'Evangéliste, qui, après avoir souffert, en différents pays, la prison, le fouet et le feu pour la prédication de l'Évangile, mourut enfin en paix.

Le même jour encore, saint Georges Limniote, moine, qui, ayant repris l'irréligieux empereur Léon de ce qu'il brisoit les saintes images et brûloit les reliques des saints, eut par son ordre les mains coupées et la tête brûlée, et s'en alla au Seigneur avec le mérite du martyre.

A Nevers, saint Parrize, abbé.



VINGT-CINQUIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Louis, roi de France, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Saint Genès, greffier d'Arles, martyr. — Saint Genès, comédien, martyr.

Les saints martyrs Eusèbe, Pontien, Vincent et Pérégrin; saint Géronte, évêque saint Julien, martyr ; saint Magin, martyr; saint Menne, évêque ; saint Grégoire, évêque; sainte Patricie, vierge; sainte Hunégonde.

LA VIE DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, CONFESSEUR.

AN 270.

Grégoire X, pape. — Rodolphe, empereur.

Saint Louis, roi de France, neuvième du nom, le miroir des rois, la gloire et l'ornement de la couronne de France, étoit fils de Louis VIII, également roi de France, et de la reine Blanche, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, qui vainquit le Miramolin dans les Naves de Toulouse. Son père étoit un homme chaste, si zélé à la foi catholique, et si obéissant au Saint-Siége apostolique, que pour ce respect il fit la guerre aux hérétiques Albigeois, sur lesquels ayant obtenu la victoire, il plut à Notre-Seigneur de l'appeler à lui, laissant son fils saint Louis à l'âge de douze ans, sous la tutelle de la reine Blanche sa mère, qui demeura gouvernante de tout le royaume.

La reine étoit une sainte et courageuse princesse; désirant que son fils fondât la grandeur et la sûreté de son royaume sur la

piété et sur la crainte de Dieu, elle tâcha en premier lieu de lui donner un maître pieux et sage, qui lui apprît les sciences et les bonnes mœurs. Le saint enfant, qui étoit d'un naturel doux et paisible, suivit volontiers tous les conseils de vertu qu'on lui donnoit. Il y étoit surtout porté par la communication qu'il avoit avec les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François, que Dieu avoit envoyés au monde pour le remettre dans le bon chemin. Ils commençoient à fleurir au royaume de France, et à gagner les cœurs du peuple par l'exemple de leur sainte vie. Néanmoins rien ne lui servit autant pour se retirer de la voie du péché, comme les paroles que sa mère lui répétoit continuellement : *Mon fils, j'aimerois mieux vous voir mort que de vous voir tombé en péché mortel, et hors de la grâce de Dieu.* Ce qu'il imprima si avant en son cœur, que l'on tient pour certain qu'en toute sa vie, il ne commit aucun péché mortel.

Ayant atteint l'âge de dix-neuf ans, par le conseil de sa mère, des princes et des officiers de sa couronne, il épousa Marguerite, fille du comte de Provence, dont il eut quatre enfants, Louis, Philippe, Jean et Pierre; qu'il instruisoit de paroles, et par ses exemples en la crainte de Dieu, au mépris du monde, en la connoissance de soi-même, et à fuir le péché plus que la mort. Les vendredis principalement, il les avertissoit de s'abstenir des délices du monde, puisqu'en ce jour-là Notre-Seigneur avoit souffert pour notre salut tant d'amers tourments.

Toutes les vertus de ce saint roi étoient admirables; et il éclatoit en chacune, comme s'il n'eût eu que celle-là seule. Il fut très-obéissant à la reine Blanche sa mère, pendant qu'elle vécut. Il faisoit de grandes austérités, portoit ordinairement la haire : et quand il la laissoit par le commandement de son confesseur, à qui il portoit beaucoup de respect, c'étoit à la charge qu'il donneroit ce jour-là par les mains de son confesseur quarante écus d'aumône aux pauvres. Il jeûnoit tous les vendredis, et en ceux de l'Avent et du Carême, il ne mangeoit ni fruit, ni poisson.

Il étoit fort humble et miséricordieux aux pauvres. Les samedis il enfermoit des pauvres en quelque lieu secret, pour leur laver

les pieds, puis il les essuyoit lui-même, et les baisoit. Ensuite il leur lavoit les mains, et leur donnoit à chacun l'aumône. Les jours de fêtes et les vigiles, avant que de se mettre à table, il servoit à deux cents pauvres, et chaque jour il en nourrissoit cent-vingt en sa maison. Il avoit toujours à son dîner et à son souper trois vieux pauvres, à qui il présentoit des viandes qu'on lui servoit; et quelquefois par dévotion il mangeoit leurs restes. Les sages du monde tâchèrent de le détourner de cela, estimant qu'il s'abaissoit trop, et que cette humilité ne pouvoit convenir à la grande majesté de son état : mais il répondit à ceux-là, que dans les pauvres il honoroit Jésus-Christ, qui avoit dit : *Ce que vous ferez à l'un de ceux-ci, je le tiendrai comme si vous l'aviez fait à moi-même,* ajoutant que les pauvres achetoient le ciel avec la patience en leurs travaux, et les riches avec l'aumône en les imitant, comme membres de Jésus-Christ.

Encore que par la charité il embrassât tous les pauvres, et leur fit à tous l'aumône, néanmoins, il la donnoit plus libéralement aux personnes religieuses, qui s'employoient à l'exaltation de la gloire de Dieu, et au profit des âmes; estimant qu'elle étoit plus agréable à Dieu, mieux due à de tels pauvres, et plus utile à toute l'Église, au service de laquelle les religieux s'adonnoient entièrement. Il étoit habillé modestement, sans recherche, même depuis son retour du voyage d'outre-mer. Il étoit tendre et amoureux envers Notre-Seigneur, s'entretenant avec lui en oraison continuelle et fervente.

Il avoit une particulière dévotion aux reliques des saints, et les honoroit si pieusement, qu'il fit bâtir la Sainte-Chapelle de Paris, ou il mit la couronne d'épines de Notre-Seigneur, une partie de la sainte Croix, et le fer de la lance, dont le saint Côté de notre Sauveur fut ouvert, avec plusieurs autres qu'il ramassa de tous côtés, et fit apporter à grands frais : tous les ans il leur faisoit trois fêtes avec des solennités spéciales.

Il ne vouloit pas que l'on gravât le signe de la croix à terre : et quand il l'alloit adorer le vendredi-saint, il se traînoit sur ses genoux nus, les cheveux épars, et les larmes aux yeux : ce qui at-

tendrissoit les cœurs de toute l'assistance. Sa foi et sa dévotion au très-saint Sacrement étoient singulières. Un prêtre disant la messe à la Sainte-Chapelle de Paris, il apparut un très-bel enfant en la sainte Hostie : chacun courut voir ce miracle; mais le roi n'y voulut point aller, disant, qu'il n'avoit point besoin de voir, pour croire que Jésus-Christ y étoit. Pendant qu'il étoit dans l'église, il ne vouloit point entendre parler d'affaires, si elles n'étoient bien pressées, encore c'étoit en peu de mots, de peur d'interrompre ses larmes et sa grande dévotion.

Il aimoit extrêmement son prochain et ses ennemis, ce qui dérivoit de l'amour de Dieu, comme de sa source; ainsi qu'il fit paroître à des assassins, qu'un Arsacidas, roi de ces assassins, avoit envoyés pour le tuer en trahison. En ayant été averti par celui même qui leur avoit commandé ce crime, et qui depuis considérant la grande méchanceté qu'il commettroit de faire mourir un si grand roi, s'en étoit repenti, le roi les fit chercher et attraper ; mais après avoir longtemps pleuré avec eux, il les renvoya chargés de riches présents vers leur maître, auteur de cette entreprise, encore que dès lors, il redoubla ses gardes du corps pour la sûreté de sa personne.

Il y avoit plusieurs de ses sujets qui le regardant avec des yeux charnels, le tenoient pour un homme simple, et qui ne méritoit pas d'être roi : mais ils en furent punis de Dieu, qui montra combien sa modestie, sa dévotion et son humilité lui plaisoient. Le duc de Gueldres avoit dépêché l'un des siens pour porter des lettres à Paris : lorsqu'il fut de retour, il lui demanda s'il avoit vu le roi de France. Ce bouffon, par risée de saint Louis, commença à tourner la tête sur l'épaule, et dire : *Oui j'ai vu ce bigot et misérable roi, qui porte son chaperon sur l'épaule.* Mais à l'instant il se sentit le col de travers, et demeura ainsi le reste de sa vie, en punition de cette dérision.

Il étoit fort jaloux de maintenir la foi catholique contre les hérétiques, et souffrit beaucoup pour la planter parmi les infidèles par les mérites, et l'industrie de sa sainte mère. Dès la deuxième année de son règne, il extermina par tout son royaume l'hérésie

des Albigeois qui l'avoit si affligé, et contraignit Raymond comte de Toulouse, l'un de ses fauteurs, de retourner au giron de l'Église catholique, et de faire des lois rigoureuses contre les hérétiques de ses terres. Saint Louis châtioit sévèrement les violateurs de la foi catholique : et quand les inquisiteurs venoient vers lui pour traiter de quelque point de leur charge, il laissoit toutes les autres affaires pour les ouïr et y vaquer. Le vrai but de son gouvernement étoit d'extirper de son royaume les vices, source de tous les crimes.

Il fit une ordonnance par laquelle il ordonna que les parjures et les blasphémateurs seroient marqués d'un fer chaud, comme des esclaves. Il arriva qu'un riche bourgeois de Paris, ayant été convaincu de ce crime, il ne put jamais éviter la punition : au contraire, le roi se voyant importuné de changer la peine en une autre plus douce, il la fit exécuter sur-le-champ, sans aucune rémission. Plusieurs murmurèrent de cette extrême rigueur, mais il leur dit : *En vérité, je souffrirois de bon cœur que l'on me perçât les lèvres, si je pouvois par ce moyen ôter le blasphème de mon royaume.*

Quant à l'administration de la justice, il usoit plutôt de rigueur que de clémence; il enjoignoit à tous les officiers de s'y comporter sans aucune acception de personnes, et sachant combien il étoit clairvoyant, à cause des grandes grâces et des faveurs que Dieu lui faisoit, ils obéissoient à ses commandements avec beaucoup de soin et d'affection. Mais parce qu'il craignoit que les causes des personnes pauvres et misérables, où il n'y a point de profit, ne fussent pas si promptement expédiées qu'il le désiroit, il leur donnoit audience deux fois la semaine, et les dépêchoit avec justice et miséricorde. Il persécutoit les usuriers comme des pestes et des destructeurs de la république, et ne vouloit pas que ceux qui avoient emprunté à intérêt fussent contraints à payer les arrérages. Il tâchoit lui-même d'accorder les parties sur leurs différends, pour les faire vivre ensemble en paix et en amitié.

Il châtioit rigoureusement les rebelles qui se trouvoient en son royaume, et il arriva que Hugues, comte de la Marche, ayant refusé d'obéir à ses commandements, et, à l'instigation de la comtesse sa femme, qui étoit haute et fière, ayant levé les armes con-

tre lui, et fait venir une armée d'Angleterre à son secours; saint Louis le vainquit, mit le comte et sa femme en tel état, qu'ils furent contraints de venir se jeter à ses pieds, et lui demander humblement pardon. Alors il leur rendit leurs terres qu'il avoit subjuguées, donnant la liberté aux officiers et aux partisans du comte qu'il avoit pris en la bataille.

Il montra la même valeur dans les guerres qu'il entreprit contre les infidèles, pour la défense de notre religion. Au sortir d'une grosse maladie, il tomba en un certain évanouissement qui le fit tenir pour mort; étant revenu à lui, il demanda la croix pour la croisade qui se prêchoit alors, sur le commandement du Pape, par toute la chrétienté, pour la conquête de la Terre Sainte. Il la reçut dévotement et la porta sur ses habits, et poussé du désir qu'il avoit de servir Dieu, d'attirer les autres princes par son exemple, il mit sur pied une belle armée, et s'en alla vers l'Orient, après que l'on eut fait plusieurs processions et prières à Dieu pour l'heureux succès de cette expédition, qui s'entreprenoit pour son service. Il laissa le gouvernement du royaume à la reine Blanche, sa mère, et au duc Alphonse, son frère.

Saint Louis s'embarqua avec toute son armée le vingt-cinquième jour d'août, menant avec lui Otton, évêque de Tusculum, légat apostolique, et deux de ses frères. Robert, comte d'Artois, et Charles, comte d'Anjou; suivi de plusieurs évêques, seigneurs et gentilshommes de son royaume, qui alloient volontiers à cette expédition, sous la conduite d'un roi si saint et si puissant. Dieu avoit montré par quelques signes du ciel qu'il vouloit que l'on fît cette entreprise, qu'il favorisoit. Car en l'évêché de Cologne, en un village nommé Bedonfrise, comme on y prêchoit la croisade, le vendredi d'avant la Pentecôte, on vit trois grandes croix au ciel. En un bourg de Frise, et en un autre du diocèse d'Utrecht, il y eut d'autres croix et des signes merveilleux, que le peuple prit pour des marques évidentes de la volonté divine et de l'heureux succès de la croisade.

Le roi, ayant eu le vent en poupe, arriva en l'île de Chypre le vingt de septembre, la veille de saint Matthieu, sur le soir. Il y fut

reçu du roi et de la noblesse du royaume de Chypre, avec tant de joie, qu'ils prirent la croix de cette sainte guerre. Le grand khan, roi de Tartarie, et celui de l'Arménie dépêchèrent vers saint Louis leurs ambassadeurs, pour faire alliance avec lui. Le prince d'Achaïe et le duc de Bourgogne joignirent leurs troupes avec celles du roi de France, et s'en allèrent d'un commun accord vers l'Egypte.

Ils vinrent camper devant Damiette, ville forte, bien munie de soldats qui, épouvantés par la vertu divine, s'enfuirent de nuit; mais craignant qu'elle tombât entre les mains des chrétiens, ils y mirent le feu en plusieurs endroits : les croisés y entrèrent, et n'y trouvèrent que des corps morts. Le feu fut éteint, et une mosquée des Turcs fut purifiée et consacrée par le légat apostolique, sous le titre de Notre-Dame. On fit une procession générale pour la consécration de l'église, et le saint roi, avec le légat du Pape, le patriarche de Jérusalem et les autres évêques ou prélats, y entrèrent nu-pieds, et à leur exemple la plupart de ceux qui les accompagnoient.

Depuis, ils combattirent deux fois contre les mahométans, et les vainquirent avec un étrange carnage de ces barbares, sur lesquels ils gagnèrent plusieurs munitions de guerre. Parmi cette grande prospérité et ces succès si favorables, Dieu envoya une contagion si terrible et une si furieuse maladie, que de trente-deux mille soldats à peine en demeura-t-il six mille, lesquels, par faute de vivres étoient si foibles, que le saint roi fut contraint de rendre Damiette aux Maures, de leur payer les dommages qu'ils avoient reçus en la guerre, et de faire trêve avec eux pour dix ans.

Saint Louis accomplit sa promesse de sa part, mais les Maures faussèrent leur foi, et tuèrent leur soudan, avec plusieurs chrétiens qui ne voulurent pas renier leur foi. Ce fut une chose merveilleuse qu'en pouvant faire autant au roi et à tout le reste, ils les laissèrent en vie. Toutefois, Notre-Seigneur, qui vouloit par ce coup de fouet châtier la chrétienté, et épurer saint Louis comme l'or en la fournaise, le préserva pour le rendre plus illustre par cette adversité, qu'il n'eût été par la victoire et la destruction des Maures.

Car ayant envoyé en France la plupart de ses gens, il demeura cinq ans en Syrie, où il convertit un grand nombre de mahométans à la foi catholique, par son exemple et par sa charité. Il racheta plusieurs chrétiens esclaves, il fortifia les villes et les châteaux qu'il tenoit, il enterra de ses propres mains plusieurs corps parmi les champs, sans se soucier de leur putréfaction : de sorte qu'étant vaincu des Maures, il demeura vainqueur de lui-même et de la fortune. Par une victoire insigne il triompha du monde, et fut plus utile aux fidèles et aux infidèles que s'il les eût tout à fait domptés; car se soumettant à la volonté de Dieu, il ne se plaignoit ni ne s'étonnoit pas de voir mal réussir ses bonnes intentions, au contraire, il confessoit que ses péchés avoient bien mérité un tel châtiment.

Pendant qu'il s'occupoit en ces œuvres pieuses, il eut avis du décès de la reine Blanche, sa mère, et que sa présence étoit fort nécessaire en son royaume. Il s'en revint dans un vaisseau qui fut en grand danger de s'ouvrir, mais les prières du saint le garantirent du danger. Toute la chrétienté fut fort consolée, particulièrement son royaume de France, de le voir échappé à tant de misères et de dangers qu'il avoit courus en son voyage : chacun l'alla visiter, et se réjouir de son heureuse arrivée. Il revint plus fervent que jamais, avec des désirs ardents de s'employer entièrement au service de Dieu; ce qu'il témoigna incontinent par ses actions, faisant bâtir plusieurs hôpitaux pour retirer et sustenter les pauvres, où il leur donnoit lui-même à manger, se mettant quelquefois à genoux devant eux.

Il fonda plusieurs monastères de religieux, et leur donna de bons revenus. Il aimoit surtout les Pères de Saint-Dominique et de Saint-François, auxquels il fit bâtir de belles églises et de grands couvents, réprimant de son autorité les persécuteurs de ces deux Ordres, comme étant nouveaux, faisant exécuter ce que les Papes avoient ordonné en leur faveur, et châtiant les rebelles. Il faisoit grande estime des hommes doctes et excellents, en quelque sorte de science que ce fût, spécialement en théologie : entre autres de Robert Sorbon, qui fonda à Paris le fameux collége de théologie qui de son nom s'appelle encore aujourd'hui la Sorbonne.

Après avoir passé ses jours en de saints exercices, s'acquittant dignement de sa charge royale, ayant rendu son royaume florissant, il reçut nouvelles des ennuis que souffroient les chrétiens en Syrie, et que les Saints Lieux consacrés par le sang et les vestiges de notre Rédempteur, étoient foulés aux pieds, et profanés par les infidèles, au grand scandale et à l'ignominie du nom chrétien, ce qui l'excita à faire tous ses efforts, pour les délivrer de si cruels et si barbares ennemis. Et comme si sa première entreprise lui eût réussi selon son désir, il se résolut à une seconde, et d'exposer sa personne, ses enfants et ses sujets à tous les hasards pour la gloire de Dieu. Il assembla les principaux de son royaume, et, avant que de s'embarquer avec trois de ses enfants, Philippe, Jean et Pierre, le roi de Navarre, et plusieurs autres princes et seigneurs ecclésiastiques et temporels, il appela ses enfants, et, s'adressant à l'aîné, il lui dit d'un visage riant et affectueux : *Tu vois bien, mon fils, qu'étant déjà vieux et cassé, et la reine ta mère bien âgée, je laisse le royaume, que par la grâce de Dieu j'ai possédé en paix, riche, plein d'honneur et de plaisir : que je ne suis retenu ni par les larmes de ta mère, ni par l'envie de jouir de ce que Dieu m'a donné, d'entreprendre ce voyage pour le bien de l'Eglise. Je te dis cela afin que quand tu régneras après moi, ta femme, ni tes enfants, ni chose qui soit au monde, ne te puisse détourner de servir Jésus-Christ, de maintenir l'Eglise, et de défendre la foi catholique: je t'ai voulu montrer l'exemple, ainsi qu'à tes frères, afin que quand l'occasion se présentera, tu fasses comme tu m'as vu faire.*

Le saint roi s'embarqua le premier jour de mars, l'an de Notre-Seigneur 1270, au port de Marseille, pour aller au royaume de Tunis (d'autant que les Maures de cette côte empêchoient fort les chrétiens qui alloient à la conquête de Jérusalem), avec intention de s'en rendre le maître, et de ne laisser rien derrière lui qui le pût incommoder quand il seroit passé plus avant. L'armée vint aborder au port de Tarine, qui est l'ancien port de Carthage. Les gens de guerre ayant sauté à terre, se jetèrent en une bourgade de Maures : mais étant là avec l'espérance d'un heureux succès, par un secret jugement de Dieu, l'armée fut frappée d'un mal contagieux,

dont ceux du pays avoient été les premiers affligés. La peste ne s'attaqua pas seulement aux soldats, mais aussi aux chefs et aux principaux. De fait, Jean, un des fils du roi, en fut emporté en peu de jours, et le roi lui-même se sentit frappé. Connoissant que cette maladie étoit incurable, il ne s'épouvanta aucunement: mais se tourna vers Notre-Seigneur, et avec un cœur filial et amoureux, le remerciant de la faveur qu'il lui faisoit de le délivrer de la prison de ce corps mortel, il disoit souvent cette oraison: *Faites-nous la grâce, que nous méprisions tellement les prospérités du monde, que nous n'en redoutions point les adversités.* Puis priant pour toute son armée, il disoit: *Soyez, Seigneur, le sanctificateur et la garde de votre peuple.*

Quand on lui apporta le saint Viatique, il l'adora et le reçut dévotement, les larmes aux yeux. Le prêtre lui demanda s'il croyoit que ce fût là le vrai Fils de Dieu; il lui répondit: *Je le crois de même que si je voyois Jésus-Christ en la forme qu'il monta aux cieux.* Comme il étoit à l'agonie, il jeta les yeux au ciel, proférant ce verset du psaume: *J'entrerai, Seigneur, en votre demeure, je vous adorerai en votre temple, je bénirai votre nom,* et il mourut.

Le décès de saint Louis fit perdre courage aux chrétiens de son armée, et enfla l'audace des infidèles, qui pensoient déjà tenir la victoire entre leurs mains: mais Dieu permit que Charles, roi de Sicile, frère du saint, arriva à Tunis sur ce point, avec une belle armée,et se joignant aux troupes françoises, embarrassa beaucoup les ennemis. Ceux-ci, bien qu'ils fussent plus forts en nombre que les chrétiens, n'osèrent jamais entrer au champ de bataille contre eux, et eurent toujours du dessous dans les escarmouches.

La fin de cette guerre fut que les barbares environnés des nôtres, recherchèrent la paix, qu'ils obtinrent, en laissant aller tous les chrétiens qu'ils tenoient captifs, et donnant permission aux religieux de Saint-Dominique, et de Saint-François, et à tous les autres, de prêcher librement par tout le royaume de Tunis la foi de Jésus-Christ, et de baptiser ceux qui se voudroient convertir. En outre, il fut convenu que le roi de Tunis payeroit au roi de Sicile quarante mille écus de tribut par chaque an. De sorte que nous

pouvons dire, que le saint roi vainquit les Maures, et que par ses prières l'armée obtint la victoire, et l'heureux succès que Notre-Seigneur lui donna.

Il décéda le vingt-cinq d'août, l'an 1270. Son corps fut porté en Sicile, et de là en France, dans l'église de Saint-Denis. Les grands miracles que Dieu faisoit par lui, excitèrent le Pape Boniface VIII à le canoniser et à le mettre au catalogue des Saints.

Saint Louis laissa une admirable instruction à son fils Philippe, à l'heure de la mort, en quoi ce grand roi fit remarquer le zèle et l'esprit divin dont il étoit animé; car il recommanda en une lettre qu'il écrivit à son fils, toutes les vertus dignes d'un prince, comme de fuir les vices, de chasser de sa cour les bouffons, d'être sévère en l'administration de la justice, de maintenir la paix et la concorde, d'être soumis et obéissant à l'Église Romaine et au Pape, qui est le Père spirituel des rois; de n'entreprendre aucune guerre contre les chrétiens sans un sujet bien légitime, et le conseil des plus sages; de se montrer courageux dans l'adversité, et de louer Dieu dans la prospérité, sans se glorifier d'être par sa couronne au-dessus du reste des hommes.

La vie de saint Louis a été écrite par Godefroy, de l'Ordre de Saint-Dominique, son confesseur, par Jean, sire de Joinville, qui le servit et le suivit vingt-deux ans, et par les autres historiens François. Le Martyrologe romain en fait mention le 25 d'août.

LA VIE DE SAINT GENÈS,

GREFFIER ET MARTYR.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Voici ce que saint Paulin, évêque de Nole, rapporte de la vie de saint Genès.

Saint Genès, que la ville d'Arles reconnoit pour son fils et révère comme son père, porta les armes dans sa jeunesse, ensuite il étudia avec beaucoup d'application, et exerça avec un grand succès cet art si utile qui sait peindre d'un seul trait la voix sur le papier, qui, par la vitesse de la main, égale la rapidité du discours d'un orateur, et qui rend mot pour mot, avec des notes abrégées, les plaidoyers des avocats, les dépositions des témoins, et les réponses des accusés. Mais on peut dire que cet art fut en lui comme une figure, ou plutôt comme un présage de la gloire éternelle qu'il possède aujourd'hui, et qu'il a méritée en écoutant avec attention les préceptes du Seigneur et en les écrivant aussitôt, et avec une exactitude extrême, sur les tables de son cœur.

Or, il arriva un jour que faisant, en présence du juge d'Arles, sa fonction de greffier, on vint à lire un édit impie et sacrilége que les empereurs faisoient publier par toutes les provinces; les oreilles du pieux greffier en furent blessées et sa main refusa de les imprimer sur la cire : il fit plus, il se leva, jeta les registres aux pieds du juge, et renonça pour toujours à son triste ministère. Mais en même temps, pour obéir à l'Evangile, qui permet et qui ordonne même d'éviter le premier choc de la persécution, il se déroba

promptement à la fureur du juge, en changeant souvent de retraite, et en fuyant de ville en ville.

L'ordre aussitôt est donné de le chercher et de le prendre ; mais comme il n'est pas facile de découvrir le lieu où il se cache, on ordonne qu'en quelque endroit qu'on le trouve, il soit sur l'heure mis à mort. Genès apprenant la chose, soit par un bruit commun, soit par des messages secrets qui lui étoient envoyés par ses amis, prend de nouvelles précautions pour se tenir à couvert ; l'esprit en cette rencontre s'accommodant à la foiblesse de la chair.

Cependant, comme il croyoit avoir besoin d'être fortifié dans la foi du baptême, car il n'avoit pas encore été régénéré dans l'Eau et par le Saint-Esprit, il le fit demander à l'évêque par quelques personnes affidées; mais soit que sur ces entrefaites l'évêque eût été arrêté lui-même, soit que se défiant de la jeunesse de Genès, il ne voulût pas hasarder le sacrement : quoi qu'il en soit, il différa de le lui conferer; il lui manda seulement que son sang répandu pour Jésus-Christ lui tiendroit lieu du baptême qu'il avoit si ardemment souhaité de recevoir. Et j'estime pour moi que ce ne fut pas sans une disposition particulière de la Providence, que l'évêque fit quelque difficulté de le baptiser. C'est sans doute que le ciel voulut avoir seul part à sa consécration, et que Jésus-Christ lui préparoit un double baptême, celui de l'eau et celui du sang ; l'un et l'autre sortis du côté de ce divin Sauveur.

En effet, Dieu pénétrant dans les dispositions du cœur de celui qui devoit être bientôt martyr, ne put consentir à différer plus longtemps de le couronner ; il le montra donc à ses bourreaux, et il l'offrit à l'épée de ceux qui étoient altérés de son sang. Genès de son côté se voyant découvert, se jette dans le Rhône, craignant beaucoup moins la violence de ce fleuve rapide, que celle des hommes. Mais les eaux respectant le saint, ne servirent qu'à le purifier des souillures qu'il avoit pu contracter dans le commerce du siècle. Elles devinrent pour lui les eaux d'un nouveau Jourdain; et, par un double mystère qui s'opéra alors, les eaux du Rhône consacrèrent le corps de Genès, et le corps de Genès consacra réciproquement les eaux du Rhône. Ce fut aussi apparem-

ment ce qui lui fit traverser sans nager cette impétueuse rivière. Le même amour qui fit marcher saint Pierre sur un lac, poussa Genès d'un rivage du Rhône à l'autre : tous deux alloient à Jésus-Christ. Mais les bourreaux qui le suivoient de près, passèrent avec lui, et l'ayant atteint sur le bord où il venoit de prendre terre, ils lui ôtèrent la vie d'un coup d'épée, au même endroit que Dieu avoit marqué pour recevoir le sang de son serviteur. On y a depuis érigé un oratoire, où les fidèles vont en foule rendre leurs vœux, sûrs d'en rapporter l'accomplissement.

Cependant l'âme de Genès venue du ciel, étant séparée de son corps, remonte au lieu de son origine, et le corps formé de terre est rendu à la terre. Les chrétiens de ce temps-là firent en sorte que les deux villes bâties sur les deux rives du Rhône partageassent ce précieux trésor, sans toutefois le diviser. Car la terre, du lieu où le martyr avoit versé son sang, en conserve chèrement les vestiges; et le corps transporté à l'autre bord du fleuve lui sert d'ornement et de défense. Ainsi le saint présent en quelque sorte en deux endroits, honore l'une des deux villes par son corps, et l'autre par son sang.

Voilà ce qu'en dit saint Paulin. Saint Hilaire, évêque d'Arles, ajoute un miracle fort remarquable que fit notre Sauveur par la prière de saint Genès en présence de saint Hilaire. Comme l'on célébroit en la ville la fête de ce glorieux saint, beaucoup de peuple alloit à son église par un pont qui étoit sur le Rhône; il fut tellement chargé qu'il rompit, et il tomba dans la rivière une grande quantité de personnes, à la vue de ceux qui étoient au bord de l'eau, sans les pouvoir secourir. Honoré, qui étoit alors évêque d'Arles, voyant cela, s'agenouilla, et pria saint Genès, de délivrer ce peuple qui étoit tombé dans ce danger en allant pour l'honorer. A peine eut-il achevé son oraison, qu'il vit tous ceux qui étoient tombés dans l'eau, en sortir sains et saufs, sans que pas un d'eux eût perdu manteau, ni épée, ni heures, ni chapelet. Ils passèrent l'eau en bateau, pour aller visiter saint Genès, et remercièrent Dieu de la faveur qu'il leur avoit faite en célébrant la fête du saint plus solennellement que les années précédentes.

Son martyre arriva le 25 d'août, suivant les quatre Martyrologes. Venance, Fortunat, le bréviaire de Tolède, et saint Grégoire de Tours en font mention.

LA VIE DE SAINT GENÈS,

COMÉDIEN ET MARTYR.

AN 303.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur.

Du temps de l'empereur Dioclétien, il y avoit à Rome un comédien nommé Genès, grand ennemi des chrétiens, qui tant par sa mauvaise inclination et par la vie perdue qu'il menoit, comme c'est l'ordinaire des gens de ce métier-là, que pour complaire à l'empereur et au peuple, s'adonna fort à les persécuter, et à se moquer d'eux. Cela fut cause qu'il voulut entendre les mystères de notre sainte foi, et les cérémonies du baptême, afin d'en égayer ses comédies, et de faire rire les païens.

Après qu'il eut été bien informé de ce que faisoient les chrétiens, il avertit ses compagnons de ce qu'il devoit faire. Un jour en présence de l'empereur, et de toute la ville de Rome, il contrefit le malade, se coucha, et appela ceux qui étoient de l'intermède. Il leur dit, comme à ses serviteurs, qu'il étoit malade et pesant (parce qu'en effet il étoit gros et gras) et qu'il vouloit se purger : il entra là-dessus en propos avec ses gens, qui firent plusieurs plaisanteries. Enfin il dit qu'il vouloit se faire chrétien. L'un de ses bateleurs s'habilla alors en exorciste, et un autre en prêtre, pour le baptiser, se moquant par cette représentation du saint Sacrement de Bap-

tême, de la religion, et de la cérémonie des chrétiens : à quoi l'empereur prit un grand plaisir, et tout le peuple applaudit.

Mais, ô bonté immense de Notre-Seigneur ! ô vertu efficace de la grâce divine ! en même temps qu'ils se moquoient de Jésus-Christ, Notre-Seigneur toucha le cœur de Genès, et l'éclaira d'un rayon de sa lumière ; lui changeant sa volonté, en sorte qu'il désiroit, non plus en se moquant, mais à bon escient, de se faire chrétien et de recevoir le baptême. Cependant il fut habillé de blanc, suivant la coutume des nouveaux baptisés de ce temps-là, et l'empereur commanda qu'il fût monté sur une estrade, où il y avoit une statue de Vénus ; afin que de là le peuple le pût mieux voir et entendre.

Genès étant couché sur cette estrade, se tourna vers Dioclétien, et vers tout le peuple, à qui il parla en cette sorte : *Ecoutez moi, empereur, et vous autres, si vous êtes sages : jusqu'à présent quand j'ai ouï nommer les chrétiens, étant fou et aveuglé d'idolâtrie, j'ai tâché comme les autres de les persécuter, et j'encourageois tout le monde à leur faire du mal. Je leur portois une telle haine, que j'en ai quitté père, mère et parents, aimant mieux vivre pauvre et infortuné, que de me voir en mon pays parmi les chrétiens. Cette même haine me fit résoudre ces jours passés, d'épier et de m'instruire des actions des chrétiens, non en intention de les croire, mais seulement pour m'en moquer, pour les jouer sur le théâtre, et pour en donner du passe-temps au peuple, ainsi que vous venez de voir ; mais à l'instant qu'ils ont voulu verser sur ma tête l'eau du baptême, me demandant si je croyois ce que les chrétiens croient, levant les yeux en haut, j'ai vu une main qui descendoit du ciel sur moi, et des anges avec des visages lumineux, qui lisoient en un livre tous les péchés que j'ai commis. Ces anges m'ont dit : Vous serez purifié de ces péchés par l'eau dont vous désirez être maintenant lavé, si vous le désirez de bon cœur. Je voulus, et les en priai, et à mesure que l'eau découloit sur moi, j'ai vu l'écriture du livre effacée, sans qu'il y soit demeuré aucune marque d'une seule lettre. Alors les anges m'ont dit : Vous avez maintenant vu comme vous êtes purifié de ces taches, et de vos péchés, tâchez de conserver cette pureté reçue, et ne souillez plus votre*

âme par les offenses. Regardez donc, ô empereur, et vous autres Romains, ce que je dois faire. J'ai tâché de complaire à l'empereur de la terre, et celui du ciel m'a regardé d'un bon œil, et m'a reçu en sa grâce. J'ai réjoui les anges : voilà pourquoi je dis que dorénavant je confesse Jésus-Christ pour vrai Dieu, et vous avertis de faire tous de même, de sortir des ténèbres où j'étois, et d'éviter les tourments auxquels j'ai échappé.

L'empereur en entendant ces paroles, demeura fort surpris, et avec une fureur enragée il fit venir et fouetter tous les comédiens en sa présence; pensant qu'ils étoient aussi bien chrétiens que Genès, mais ils lui dirent qu'ils ne l'étoient point, et qu'ils adoroient les dieux ainsi que l'empereur, prononçant mille blasphèmes contre Jésus-Christ. Alors l'empereur laissant les autres, s'irrita davantage contre Genès. Il le fit fouetter sur le champ devant tout le peuple et frapper avec de gros bâtons, puis on le mena en prison.

Le lendemain il commanda à un préfet, nommé Placien, de le tourmenter si cruellement qu'il lui fit renoncer Jésus-Christ. On l'appliqua sur le chevalet, où on lui gratta les côtés avec des ongles de fer, puis on les lui brûla avec des flambeaux ardents. Le préfet l'exhortoit d'obéir à l'empereur, s'il vouloit avoir sa grâce; mais le saint ne tenoit aucun compte de toutes ses paroles, confessant hautement Jésus-Christ, qu'il avoit vu, qui l'avoit éclairé par l'eau du baptême, et, d'un bouffon qu'il étoit, l'avoit fait chrétien.

Il avoit un tel regret de l'avoir persécuté et de s'être moqué de son saint Nom, qu'à cause de cela il confessoit mériter toute sorte de tourments. C'est pourquoi il ne faisoit plus d'état de Dioclétien, qu'il savoit être un homme mortel, qui ne commandoit sur la terre que pour peu de temps; mais il se rangeoit entièrement sous l'empire éternel de Jésus-Christ. *Hatez-vous,* disoit-il au préfet, *redoublez les peines et les tourments; tout ce que vous me sauriez faire ne tirera pas Jésus-Christ de mon cœur.*

Le préfet ayant averti l'empereur de la constance de Genès, qui enduroit le martyre avec tant de force et de joie, celui-ci commanda qu'on lui tranchât la tête; ce qui fut exécuté le 25 d'août, auquel jour le Martyrologe Romain fait mention de saint Genès,

le comédien, l'an de Notre-Seigneur 303, sous l'empire de Dioclétien. La renommée de ce saint a été fort célèbre à Rome, où il y a une église de son nom, que saint Grégoire III fit bâtir et enrichit de plusieurs dons.

Le Martyrologe Romain fait mention, le 14 d'avril, d'un autre comédien, nommé Ardaléon, qui, jouant sur un théâtre les mystères des chrétiens, et faisant des farces, se convertit à l'instant, et fut martyr de Notre-Seigneur. Le 15 de septembre, il fait encore mention d'un autre bouffon, nommé Porphyre, qui, en présence de l'empereur Julien l'Apostat, se fit baptiser par moquerie; mais Notre-Seigneur lui toucha le cœur sur-le-champ : de sorte qu'ayant confessé constamment qu'il étoit chrétien, il eut la tête tranchée par le commandement du même empereur, et mérita la couronne du martyre. Saint Augustin, écrivant à Alipe (épître 67), raconte ce qui arriva à un autre, appelé Dioscore, grand railleur des chrétiens, lequel, par la maladie d'une fille et d'autres fléaux que Dieu lui envoya, se fit chrétien et serviteur de Notre-Seigneur, qui se moque des moqueurs et convertit leurs risées en vérités, pour montrer davantage sa toute-puissance et son infinie bonté.

A Rome, saint Eusèbe, saint Pontien, saint Vincent et saint Pérégrin, martyrs, qui, sous l'empereur Commode, furent d'abord mis sur le chevalet, tourmentés dans des entraves, et à la fin frappés de coups de bâton, ayant des flammes de feu allumées à leurs côtés : et comme ils persévéroient très-fidèlement à louer Jésus-Christ, ils furent meurtris de coups de cordes garnies de plomb, jusqu'à ce qu'ils rendissent l'esprit.

A Talque en Espagne, saint Géronte, évêque, qui, prêchant l'Évangile en cette province, au temps des apôtres, mourut en prison après bien des travaux.

En Syrie, saint Julien, martyr.

A Tarragone, saint Magin, martyr.

A Constantinople, saint Menne, évêque.

A Utrecht, saint Grégoire, évêque.

A Naples, sainte Patricie, vierge.

Ce même jour mourut sainte Hunégonde. Elle étoit native de Saint-Quentin, issue de parents riches et nobles. Elle reçut le baptême des mains de saint Eloi. Elle fut d'abord fiancée à un jeune seigneur de son pays; mais, comme elle désiroit consacrer à Dieu sa virginité, elle alla se jeter aux pieds du Souverain-Pontife dans un pèlerinage qu'elle fit à Rome, et le supplia de lui donner le voile, ce à quoi il consentit volontiers. Son fiancé en fut extrêmement irrité, et essaya de s'en venger en s'emparant de ses biens; mais la sainte étant revenue en son pays, le spectacle de ses vertus toucha le cœur du jeune homme, qui laissa toute sa fortune au monastère où elle s'étoit retirée. Sainte Hunégonde mourut le 25 août, vers l'an 690. Son nom n'est pas inscrit au Martyrologe Romain.



VINGT-SIXIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Zéphyrin, pape et martyr.

Saint Alexandre, martyr; saint Irénée et saint Abonde, martyrs; saint Second, martyr; saint Simplice et ses deux fils, martyrs; le saint martyr Adrien, fils de l'empereur Probus; saint Victor d'Espagne, martyr; saint Rufin, évêque de Capoue; saint Félix, prêtre; sainte Rose de Lima, vierge, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

LA VIE DE SAINT ZÉPHYRIN,

PAPE ET MARTYR.

AN 221.

Alexandre, empereur.

Saint Zéphyrin, Pape et martyr, étoit natif de Rome, fils d'Abonde; il succéda à saint Victor, également Pape et martyr. C'étoit un saint homme, de bonnes mœurs, et très-digne du Saint-Siége, fort attentif à tout ce qui dépendoit de sa charge, soit pour convaincre les hérétiques, ou pour arracher la zizanie que l'ennemi avoit semée, ou pour l'honneur et le culte que l'on doit à Dieu, et à tout ce qui peut servir à l'ornement et à l'augmentation de son Église.

De son temps, à cause de la pauvreté de l'Église, on usoit au saint sacrifice de la messe de calices et de patènes de bois; il défendit de consacrer désormais en des calices de bois, mais de verre : encore que depuis il fût déterminé en plusieurs conciles,

que l'on ne se serviroit point de calices de verre, de peur de les casser; mais d'or, d'argent, ou à tout le moins d'étain.

Il ordonna aussi, que tous les chrétiens communieroient le saint jour de Pâques; qu'aucun évêque ne seroit condamné que par le Pape, où par son autorité, et que les prêtres et les diacres se trouvassent présents quand l'évêque célébroit, ainsi que le Pape Évariste l'avoit commandé. Que le prêtre et le diacre fussent faits publiquement devant les clercs et les laïcs, afin que leur innocence fût manifestée, que l'on fit choix pour de telles charges de personnes doctes et irrépréhensibles. Il ordonna aussi plusieurs autres choses très-saintes et utiles.

Après avoir tenu les Ordres quatre fois au mois de décembre, et sacré treize évêques, treize prêtres, et sept diacres, et après avoir occupé le Siége apostolique, selon Eusèbe et Baronius, dix-huit ans et dix-huit jours, il fut martyrisé le 26 d'août, l'an de Notre-Seigneur 221, sous l'empire d'Alexandre. Son corps fut enterré dans un cimetière qui étoit à lui, près du cimetière de Calixte.

A Bergame, dans la Gaule cisalpine, saint Alexandre, martyr, qui appartenoit à la légion Thébéenne, et qui, confessant avec une grande constance le nom de Jésus-Christ, acheva son martyre en ayant la tête tranchée. — Il étoit un des capitaines de la légion Thébéenne, que l'empereur Maximien ne put faire sacrifier aux idoles. Il avoit été condamné à perdre la tête; mais, par une permission divine, il s'échappa et se sauva à Bergame, où, prêchant la foi de Jésus-Christ, il convertit plusieurs gentils; il fut enfin pris par les soldats de l'empereur qui le mirent à mort le 26 août. Son corps fut inhumé par une pieuse dame dans un jardin, près des murailles de la ville.

Dans la ville de Rome, saint Irénée et saint Abonde, martyrs, qui, pour avoir, au temps de la persécution de Valérien, retiré le corps de sainte Concorde d'un cloaque, où il avoit été jeté, furent

jetés dans le même cloaque. Le prêtre Justin en retira leurs corps, qui furent inhumés dans une crypte, auprès de saint Laurent.

A Vintimille, ville de Ligurie, saint Second, martyr, homme distingué, et l'un des chefs de la légion Thébéenne.

Au pays des Marses, saint Simplice et ses fils saint Constance et saint Victorien, qui, ayant d'abord été diversement tourmentés sous l'empereur Antonin, remportèrent la couronne du martyre sous les coups de la hache.

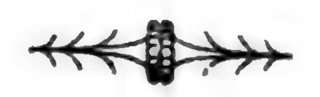
A Nicomédie, martyre de saint Adrien, fils de l'empereur Probus, qui, reprochant à Licinius la persécution qu'il avoit suscitée contre les chrétiens, fut mis à mort par son ordre. Domici, évêque de Byzance, son oncle paternel, enterra son corps à Argyropolis.

En Espagne, saint Victor, qui reçut sa couronne étant tué par les Maures pour la foi de Jésus-Christ.

A Capoue, saint Rufin, évêque et confesseur.

A Pistoie, saint Félix, prêtre et confesseur.

A Lima, au royaume du Pérou, sainte Rose de Sainte-Marie, vierge, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, dont on célèbre la fête le trente de ce mois, jour où nous raconterons sa vie.



VINGT-SEPTIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Césaire, évêque d'Arles.

Saint Ruf, évêque et martyr; saint Ruf et saint Carpophore, martyrs; saint Marcellin et ses compagnons, martyrs; sainte Euthalie, vierge et martyre; sainte Anthuse, martyre; saint Narni, premier évêque de Bergame; saint Syagre, évêque d'Autun; saint Jean, évêque de Pavie; saint Licère, évêque de Lérida; saint Pémon, anachorète; sainte Marguerite, veuve; saint Joseph Calasanz.

LA VIE DE SAINT CESAIRE,

ÉVÊQUE D'ARLES ET CONFESSEUR.

AN 515.

Saint Symmaque, pape. — Anastase, empereur.
Childebert, roi.

Saint Césaire étoit issu d'une noble maison de Châlons en Bourgogne. Dès l'âge de sept ans, il donnoit ses habits aux pauvres qu'il trouvoit tout nus dans les rues : quand il étoit de retour au logis, et que ses parents lui demandoient ce qu'il avoit fait de ses vêtements, il répondoit que ceux qui passoient par la rue l'avoient dépouillé, et qu'il les leur avoit laissés.

Notre-Seigneur le toucha au cœur dès son bas âge : de manière qu'à l'insu de ses parents il alla trouver Sylvestre, alors évêque de Châlons, et le supplia instamment, s'étant prosterné à ses pieds, de le tonsurer et de le dédier au service de l'Eglise, parce qu'il désiroit quitter le monde. L'évêque se porta volontiers à cela, voyant que c'étoit une œuvre de Notre-Seigneur, qui se vouloit servir de cet enfant en choses de conséquence.

Césaire demeura environ deux ans à servir l'Église, et voyant que sa condition n'étoit pas si parfaite qu'il le désiroit, que ce n'étoit pas assez de quitter ses parents, mais qu'il falloit sortir de son pays pour l'amour de Notre-Seigneur, il s'en alla avec un seul serviteur au monastère de Lérins, dans l'île de Saint-Honoré, qui étoit alors en grande réputation, du temps de l'abbé Percaire, dont le Martyrologe romain fait mention le 12 d'août.

Le diable voulant le détourner de cette entreprise, entra dans le corps d'un homme qui suivoit le saint, en criant : *Césaire n'y va pas, demeure*. Césaire alors se tourna vers ce démoniaque, et lui donna à boire dans un vase sur lequel il avoit premièrement fait le signe de la croix, et ce possédé fut guéri en buvant. L'abbé et les religieux le reçurent en ce monastère, voyant sur son visage et en ses discours que Dieu étoit avec lui : ce qui parut incontinent en sa piété et en sa modestie extraordinaire ; étant le premier au travail, à l'obéissance, à l'observance des règles, à l'oraison, aux veilles, à l'humilité et à la mansuétude : de manière qu'en son noviciat il paroissoit comme un ancien religieux. Après sa profession il fut mis en la charge de procureur du couvent. Il avoit un soin nonpareil de pourvoir aux nécessités des religieux, sans qu'ils le demandassent : mais il avoit de la répugnance à leur donner ce qu'ils lui demandoient, quand ils n'en avoient pas besoin.

Cette intégrité ne pouvant être agréable à tous, fut cause qu'ils sollicitèrent l'abbé de l'ôter de cette charge; mais il en fut fort joyeux, se voyant délivré du soin des choses temporelles, pour avoir plus de loisir de s'adonner à l'oraison et à l'exercice de la pénitence, en laquelle il se rendit si austère, qu'il ne mangeoit que des herbes ou des pois, qu'il cuisoit d'un dimanche à l'autre. Il dompta tellement sa chair, qu'il s'affoiblit l'estomac, et gagna une fièvre quarte qui l'incommodoit fort. L'abbé estimant que pour guérir Césaire, il lui falloit faire changer d'air, l'envoya en la ville d'Arles, pour le faire mieux secourir et traiter. Il fut reçu par les serviteurs de Dieu, Julien, Africain de nation, grand orateur, et Ence, évêque d'Arles, qui lui fit beaucoup d'accueil, et pria son abbé de le lui laisser. Il le fit diacre, et incontinent prêtre,

à quoi Césaire se soumit, joignant à la cléricature l'humilité, l'obéissance, et les exercices de religion. Il étoit toujours le premier à l'église et le dernier qui en sortoit.

L'abbé du monastère, qui étoit en une île au faubourg d'Arles, étant décédé, l'évêque Ence lui commanda d'accepter la charge d'abbé, qu'il exerça l'espace de trois ans avec une admirable prudence et piété. Mais l'évêque découvrant de jour à autre les grands dons de Dieu qui paroissoient en l'âme de Césaire, et se sentant approcher de sa fin, il persuada au clergé et aux principaux habitants de l'élire en sa place, à quoi ils se résolurent aisément, et bientôt après il décéda.

Césaire averti du choix que l'on avoit fait de lui, estimant qu'il ne pourroit pas supporter ce pesant fardeau, se cacha dans le tombeaux des morts, d'où enfin on le retira plus mort que vif, et on le sacra évêque, au grand contentement de chacun, hormis de lui, qui pleuroit, se sentant lié dans une nouvelle charge, laquelle ne correspondoit nullement à ses désirs, qui étoient d'être serviteur de tous et de dépendre de toute autre puissance.

Il laissa le soin des choses temporelles aux diacres et aux officiers de l'Église, s'adonnant entièrement à l'oraison et à la prédication de la parole de Dieu. Il prêchoit souvent contre les vices, et contre la vanité des choses présentes de cette misérable vie, et excitoit divinement à la pratique des vertus. Il savoit appliquer le remède à chaque maladie, comme un sage médecin, ne prenant pas tant garde à ce qui réjouissoit le malade, qu'à ce qui lui étoit profitable. Lorsqu'il discouroit avec quelqu'un du bien de son âme, il s'y portoit avec une douceur admirable, et pénétroit ce qu'il avoit au plus profond du cœur. Il avoit un soin particulier des malades, pour lesquels il fit bâtir un hopital spacieux, et les pourvut abondamment de tout ce qui leur étoit nécessaire. Il servoit à tous de père, de maître, de pasteur, et d'un digne disciple de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur le voulut éprouver, ainsi qu'il fait d'ordinaire ses plus chers serviteurs. Il arriva que le saint évêque, s'occupant fort paisiblement en sa charge pastorale, un sien notaire l'accusa

auprès du roi Alaric, Goth et arien. Il dit que saint Césaire vouloit livrer la ville d'Arles aux Bourguignons qui lui faisoient la guerre. On ne s'enquit pas autrement de la vérité, mais suivant les raisons d'État, le roi irrité de cela le chassa d'Arles, et le relégua à Bordeaux. Étant là en exil, le feu prit de nuit à la ville : le vent poussoit si loin les flammes, que les habitants de Bordeaux voyant ce grand péril, eurent recours à saint Césaire, le suppliant d'éteindre le feu par ses ardentes prières, ce qui étoit leur dernier remède. Le saint touché des larmes de ce peuple, s'opposa à cet embrasement et l'étouffa aussitôt.

Chacun reconnut alors l'innocence et la sainteté de saint Césaire, et on commença à lui porter plus d'honneur et de respect, publiant les merveilles que Notre-Seigneur avoit opérées par lui. Le roi Alaric le rappela dans Arles, et condamna à la mort le notaire qui l'avoit faussement accusé. Mais saint Césaire, voulant rendre le bien pour le mal, à l'imitation de Notre-Seigneur, intercéda pour ce misérable : il lui obtint la vie, avec le moyen de faire pénitence de son péché. Au retour de son bannissement, tous ceux de la ville d'Arles allèrent au-devant de lui avec des cierges allumés, et Dieu voulant davantage manifester sa sainteté, la terre étant demeurée plusieurs jours sèche, il plut si fort, que les champs en furent suffisamment arrosés.

Clovis, roi de France, tua dans une bataille Alaric, roi d'Espagne, arien et seigneur de la Guienne et du Languedoc. Théodoric, roi d'Italie, très-prudent et très-puissant prince, beau-père d'Alaric, prit sous sa protection son fils Amalric, ce qui causa de grandes guerres en France. La ville d'Arles, qui tenoit pour les Goths, fut étroitement assiégée par les François et par les Bourguignons, qui ne la purent prendre, à cause des prières de saint Césaire. Néanmoins, il arriva qu'un jeune clerc habitant d'Arles, et parent du saint évêque, craignant que la ville ne fût prise, se laissa tomber du haut en bas de la muraille, et s'alla rendre au camp de l'ennemi. Les Goths qui défendoient la ville crurent que c'étoit une trahison de saint Césaire, qui vouloit avertir les ennemis et leur livrer la ville, de sorte qu'ils se saisirent de lui dans

l'intention de le jeter la nuit dans la rivière du Rhône, qui passe au pied des murailles, ou de le punir grièvement. Les Goths se jetèrent en foule dans la maison de l'évêque, et l'un deux sans respect s'endormit sur son lit, ce dont Notre-Seigneur le châtia si rudement, qu'il mourût le lendemain.

L'innocence de saint Césaire fut manifestée par la trahison que faisoient les Juifs pour introduire les François dans la ville, à la charge qu'ils pardonneroient à tous ceux de leur nation, sans toucher à leurs personnes ni à leurs biens. Cette découverte fut cause que l'on relâcha saint Césaire, comme étant un homme de Dieu.

Cette bourrasque étant apaisée, il s'employa à disposer les affaires de son église, et à réformer les mœurs de son troupeau, spécialement une mauvaise coutume de plusieurs, qui alloient à la messe les jours de fête, et aussitôt que l'on avoit dit l'évangile, sortoient de l'église, de peur d'ouïr le sermon que le saint devoit faire; ce dont il blâma fort le peuple; il fit fermer les portes de l'église, afin que l'on ne pût sortir qu'après le sermon.

Il bâtit près de l'église un monastère de vierges, qui brûlant de l'amour de Dieu, s'étoient consacrées à son service. Il fit venir une de ses sœurs, nommée Césarée, d'un couvent de Marseille, où le saint l'avoit envoyée pour apprendre la vie monastique, et ensuite l'enseigner aux autres. Il la fit prieure de son nouveau monastère, avec deux ou trois de ses compagnes. Le renom de sa sainteté fut si grand, que plusieurs filles de bonne maison vinrent se rendre à son école.

Cette œuvre si généreuse et si agréable à Dieu suscita une nouvelle persécution contre Césaire, qui l'obligea à quitter sa maison et son Église, et d'aller en Italie se justifier auprès de Théodoric, roi d'Italie, qui avoit la régence de son petit-fils Amalric. Le saint fut conduit à Ravenne par les soldats qui le gardoient, et mené au palais du roi, qui commença à trembler aussitôt qu'il l'aperçut, pensant que ce fût un ange. Il lui rendit beaucoup d'honneurs et blâma ceux qui lui en avoient fait de mauvais rapports.

Après que Césaire se fut retiré en son hôtellerie, le roi lui envoya un vase d'argent, qui pesoit soixante livres, le priant d'ac-

cepter ce petit don pour gage de son amitié. Saint Césaire l'accepta et le fit aussitôt vendre, afin de racheter plusieurs captifs qui s'adressoient à lui pour leur délivrance. Quand le roi Théodoric sut cela, il fut si content et si surpris de cette affection du saint, qu'il l'en estima encore davantage.

Plusieurs gentilshommes et seigneurs de la cour lui envoyoient de grandes aumônes pour les distribuer aux pauvres et pour les employer à la rédemption des captifs : à quoi le saint s'employoit avec un tel soin et une telle diligence, qu'il ne rachetoit pas seulement ceux qui étoient présents, mais les envoyoit chercher au loin ; lui-même s'employoit à cette œuvre de charité, y distribuant les aumônes qu'on lui donnoit, et celles qu'il pouvoit amasser des séculiers, et jusqu'aux croix, aux calices, aux patènes d'or et d'argent, et aux ornements de drap d'or et de soie, qu'il vendoit pour secourir les pauvres, lorsqu'il n'avoit point d'autres choses à leur donner. Et comme certains ecclésiastiques murmuroient de cette libéralité, alléguant que les biens de l'Église étoient sacrés, saints et inviolables, il répondit que chacun pensât comme il voudroit être traité s'il se rencontroit en pareille affliction qu'étoient ces pauvres mendiants, et s'il ne seroit pas bien aise que l'on employât les trésors de l'Eglise à le secourir, ne le pouvant être d'ailleurs.

Après qu'il eut heureusement achevé ses affaires avec le roi Théodoric, et laissé une bonne odeur de ses vertus à la cour, il alla de Ravenne à Rome, où il fut reçu du Pape Symmaque et des cardinaux avec beaucoup d'honneur et d'accueil. Il obtint des privilèges pour son Eglise d'Arles, où il retourna après avoir accompli ses dévotions. La ville reçut un grand contentement de la venue de son pasteur, parce que chacun trouvoit en lui un père et une mère, un frère et un ami, un conseiller et un remède, un refuge et un port assuré en toutes ses tribulations et misères. Ils le considéroient comme un homme saint, sage, admirable, par lequel Dieu avoit opéré tant de merveilles en divers lieux : car il ressuscita à Ravenne le fils d'une veuve, et délivra du diable un nommé Elpide, qui en étoit tourmenté. Il guérit aussi une femme avec de

l'huile bénite, d'une fort dangereuse maladie. Passant une fois les Alpes avec saint Eucher, évêque de Lyon, ils trouvèrent une pauvre femme au milieu de leur chemin, qui se traînoit sur les pieds et les mains. Saint Césaire commanda à saint Eucher de la prendre par la main, pour l'aider à se lever debout. Saint Eucher le fit pour lui obéir, et cette femme fut aussitôt guérie.

Il y avoit plusieurs sangliers dans un bois du monastère de saint Césaire, où la noblesse des environs venoit souvent à la chasse; elle maltraitoit les serviteurs du couvent, qui crioient après eux ou les empêchoient. Ils se plaignirent à saint Césaire des outrages qu'on leur faisoit. Celui-ci supplia Notre-Seigneur qu'il ne vînt plus de gibier dans ce bois, de sorte que l'on n'y en vit plus depuis.

Il délivra un démoniaque en le frottant avec de l'huile bénite. En faisant la visite de son évêché, les gentilshommes d'une paroisse le reçurent fort humainement : sitôt qu'il en fut parti, un médecin, nommé Anatole, libertin et dissolu, fut mis en la même chambre, et au lit où le saint avoit reposé; mais aussitôt qu'il y entra, le diable le posséda et le renversa par terre, lui faisant confesser publiquement sa méchanceté et la vertu du saint. Un de ses disciples demanda un peu d'huile bénite : le saint lui en donna plein une fiole, qui fut cassée par mégarde, sans qu'il s'en répandit une seule goutte; et ce disciple fut guéri d'une fièvre tierce qui le tourmentoit fort, en usant de cette huile bénite.

Notre-Seigneur fit plusieurs grands miracles par les mérites et par les intercessions de saint Césaire : mais le plus grand de tous fut sa vie céleste et admirable; parce qu'il pratiquoit si parfaitement toutes les vertus, et se rendoit si excellent en chacune, qu'il sembloit n'affecter que celle-là. Il unissoit la virginité avec la sincérité, la modestie avec la gravité, la prudence avec la simplicité, la sévérité avec la mansuétude, la science avec l'humilité. C'est pourquoi les anciens docteurs le louent admirablement : et entre autres Ennode, diacre de Pavie, en une épître qu'il écrivit à saint Césaire.

La vie de saint Césaire a été écrite par Cyprien, son disciple,

et dédiée à sa sœur Césarée, telle qu'elle est au quatrième tome de Surius : mais, d'autant qu'elle n'a pas été conservée tout entière, l'on ignore l'an et le jour de son décès. Le Martyrologe Romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon, en font mention le 27 d'août.

Vincent de Beauvais dit qu'il florissoit l'an 700; Trithème dit 600, ce qui ne peut être, suivant la remarque qu'en fait Baronius en ses *Annotations sur le Martyrologe,* et au sixième tome de ses Annales. Car saint Césaire vint à Rome du temps du Pape Symmaque, qui entra en ce siége l'an 498 ; de manière qu'il se trouve bien plus ancien que ne disent ces auteurs. Cela se peut prouver par plusieurs autres arguments, entre autres des conciles auxquels il se trouva, et qu'il présida comme archevêque d'Arles et métropolitain.

Saint Césaire écrivit des livres fort utiles, dont parle Trithème, desquels il ne se trouve plus que certaines homélies qu'il prêcha en divers temps. Saint Grégoire de Tours en parle en son *Histoire de France,* liv. 9, chap. 40 et 42 ; Fortunat en plusieurs endroits ; Gennade dans ses *Hommes illustres,* chap. 82.

A Capoue, dans la Campanie, fête de saint Ruf, évêque et martyr, de famille patricienne, qui fut baptisé, avec toute sa famille, par saint Apollinaire, disciple de saint Pierre.

Au même lieu, saint Ruf et saint Carpophore, martyrs, qui souffrirent sous Dioclétien et Maximien.

A Tomes, dans le Pont, saint Marcellin, tribun, sainte Mamée, sa femme, et leurs fils saint Jean, saint Sérapion et saint Pierre, martyrs.

En Sicile, à Lentini, saint Euthalie, vierge, qui, parce qu'elle étoit chrétienne, fut frappée du glaive par son frère Sermilien, et alla rejoindre son céleste Époux.

Ce même jour, sainte Anthuse la Jeune, qui, ayant été jetée dans un puits pour la foi de Jésus-Christ, y trouva la couronne du martyre.

A Bergame, saint Narni, qui fut baptisé par saint Barnabé, et ordonné par lui premier évêque de la même ville.

A Autun, saint Syagre, évêque et confesseur.

A Pavie, saint Jean, évêque.

A Lérida en Espagne, saint Licère, évêque.

En la Thébaïde, saint Pémon, anachorète.

A San-Severino, dans la Marche d'Ancone, sainte Marguerite, veuve.

A Rome, mort de saint Joseph Calasanz, célèbre par ses miracles et la pureté de sa vie, qui fonda l'Ordre des Pauvres Clers-Réguliers de la Mère de Dieu, des Ecoles Pies, pour l'instruction et la sanctification de la jeunesse. — Il appartenoit à une noble et riche famille du royaume d'Aragon en Espagne. Il naquit à Pétralte, le 11 septembre 1556. Il se fit remarquer dès sa jeunesse par son amour des pauvres et une rare innocence de mœurs. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il évangélisa d'abord plusieurs provinces d'Espagne; mais Dieu qui l'appeloit à de plus hautes destinées, le conduisit à Rome en 1592, à l'âge de trente-six ans. Il y vécut pendant vingt années dans les jeûnes, la prière, la pratique des bonnes œuvres, et l'amitié des saints personnages qui florissoient alors en cette ville; il étoit lié surtout d'une tendre affection avec saint Camille de Lellis, qu'il aimoit à aider dans le soin des malades. Parmi les œuvres qu'il exerçoit de préférence, étoit l'éducation des enfants pauvres; il les réunissoit pour leur enseigner les premiers éléments de la religion et des lettres. Notre-Seigneur lui fit connoître combien cette charité lui étoit agréable, et s'étant

assuré de la protection divine, il fonda une congrégation de Clercs Réguliers qui se devoient consacrer entièrement à l'instruction de la jeunesse. Il la mit sous le patronage de la Mère de Dieu, en qui il avoit une confiance toute filiale. La très-sainte Vierge se montra en effet le soutien de son institut, qui se répandit rapidement en Italie, en Espagne, en Allemagne et en Pologne. Elle le consola dans les disgrâces qui atteignirent sa vieillesse, mais qui ne purent triompher de sa patience. Il fut calomnié en effet devant un tribunal de Rome, et déposé de sa charge de supérieur général à l'âge de quatre-vingts ans. Il vécut encore douze années et mourut le 25 août 1648, après avoir prédit les accroissements que Dieu réservoit à sa congrégation, alors presque détruite. Sa fête a été fixée au 27 août.



VINGT-HUITIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Augustin, évêque et docteur de l'Église. — Saint Moyse l'Éthiopien, anachorète. — Saint Hermès, martyr.

Saint Julien de Brioude, martyr; saint Pelay, martyr; saint Fortunat et ses compagnons, martyrs; saint Alexandre, évêque de Constantinople; saint Vivien, évêque de Saintes.

LA VIE DE SAINT AUGUSTIN,

ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

AN 430

Saint Célestin, pape. — Théodose II, empereur.

La vie de l'admirable docteur de l'Église saint Augustin a été écrite par Possidius, évêque de Calame, qui demeura quarante ans avec lui, et par le saint lui-même, en ses *Confessions,* où il fait le récit de sa vie jusqu'au décès de la bienheureuse sainte Monique. Nous tirerons principalement de ces deux vives sources ce que nous dirons de ce glorieux docteur, encore que nous ne laissions pas, en quelques endroits, de nous servir de ses écrits et de ce que les auteurs graves en ont dit.

Saint Augustin naquit en une ville d'Afrique, nommée Tagaste, l'an de Notre-Seigneur 355, le 13 de novembre, en la dix-neuvième année de l'empire de Constance, Arbécion et Julien étant consuls. Son père et sa mère étoient nobles, encore qu'ils ne fussent pas riches. Son père avoit nom Patrice et étoit païen; sa mère, Mo-

nique étoit chrétienne et si aimée de Dieu, que par ses larmes et par ses oraisons Patrice, son mari, fut baptisé et mourut bon chrétien, et son fils Augustin se convertit et devint un grand serviteur de Dieu.

Sitôt qu'il commença à sortir de l'enfance et à former sa parole, ses parents eurent soin de l'envoyer à l'école pour apprendre à lire, afin d'acquérir un jour parmi les hommes de l'honneur et des richesses. Il avoit l'esprit grand et la mémoire excellente : néanmoins il étoit plus prompt à jouer qu'à apprendre à lire et à écrire : cela étoit cause qu'il étoit fouetté, et le moindre châtiment lui étoit insupportable.

En sa jeunesse, il fut assailli d'une grande douleur d'estomac dont il pensa mourir, et il demanda le baptême, pour en être délivré par l'eau salutaire de ce saint sacrement. Néanmoins Notre-Seigneur permit qu'il revint aussitôt à lui et commença à se mieux porter ; ce qui fit différer le baptême, sa mère estimant que son fils, par sa mauvaise habitude, retomberoit dans le péché, et que les fautes qu'il commettroit depuis le baptême seroient plus lourdes et dignes d'une punition plus rigoureuse.

On lui apprenoit la langue latine et la langue grecque : mais il s'étudioit volontiers à la latine, et ne pouvoit s'adonner à la grecque, qui lui sembloit trop ennuyeuse. Mais la contrainte n'avoit pas tant de pouvoir sur lui que la curiosité libre et le plaisir qu'il prenoit en la langue latine, qu'il apprit parfaitement à Tagaste, à Madaure, qui est une ville proche de là, et enfin à Carthage, où Augustin étudia en rhétorique et devint si grand orateur, qu'il en fit leçon en la même ville avec réputation. De là, il s'appliqua aux autres sciences, qu'il comprit si bien tout seul, qu'il les pouvoit enseigner aux autres.

Plus l'esprit d'Augustin étoit admirable à cet âge, et plus sa mauvaise inclination et son naturel fougueux l'attiroit aux voluptés sensuelles, à quoi il étoit aussi porté par la fréquentation des mauvaises compagnies. Il étoit environné de toutes parts du brasier cuisant des impudiques amours ; la violence de ses passions étouffoit toutes les lumières de son esprit, et son aveuglement le

faisoit tomber dans tous les désordres d'une vie libertine. Il étoit entièrement plongé dans la sensualité, encore que la miséricorde de Notre-Seigneur ne l'abandonnât point; au contraire, il détrempoit ses voluptés avec du fiel et du vinaigre : de sorte que lorsqu'il étoit le plus joyeux, il étoit serré de certaines angoisses, et tourmenté de jalousies, de soupçons, de crainte, de colère et de désirs de vengeance.

S'engageant ainsi dans les filets des sales amours, il fut longtemps en un état déplorable, dont il rejette tout le blâme sur lui, puis après sur son oisiveté, parce qu'il étoit demeuré sans occupation en attendant qu'on lui fournît ce dont il avoit besoin pour aller à Carthage. Il se plaint aussi du peu de soin qu'eut son père de le nourrir en la vertu : car, comme il étoit païen, privé de la lumière de notre religion, il n'avoit d'autre dessein que de faire si bien étudier son fils, qu'il pût acquérir des richesses et des honneurs mondains, et laisser des enfants après lui.

Il prenoit un grand plaisir aux spectacles et aux représentations sur les théâtres, dans lesquels il voyoit ses misères comme dans un miroir : ces flammes ne servoient qu'à faire croître son ardeur.

Mais ce qui l'acheva de perdre, ce fut la fréquentation de quelques écoliers débauchés, qui avoient honte de ne pouvoir surpasser la méchanceté de leurs compagnons, et qui ne faisoient gloire que du mal et du vice, dont ils se vantoient quelquefois sans l'avoir commis, pour être estimés des gens du monde. *Où étois-je?* dit le saint, parlant à Dieu; *que j'étois éloigné des délices de votre maison en l'âge de seize ans, quand je commençai à être maître de moi-même, et me rendis esclave de l'appétit charnel et insensé! Car quoique les mondains dissimulent et ne le tiennent pas déshonnête, il est néanmoins défendu, Seigneur, par vos saintes lois.*

Sa mère, sainte Monique, lui remontroit assez son devoir : mais ses conseils lui sembloient des conseils de femme, auxquels il auroit eu honte d'obéir. Il rougissoit de n'être pas aussi vicieux que les autres de son âge, quand ils les entendoit parler de leur jeunesse, et se glorifier de leurs sales actions. *Je me plaisois*, dit-il, *dans mon péché, non-seulement à cause du goût et du sentiment de la sensualité,*

mais aussi pour m'en vanter. Qu'y a-t-il de digne de blâme que le vice? Et moi misérable, de peur d'être blâmé je me rendois plus vicieux ; et quand je n'avois pas fait le mal dont les autres se louoient, et que je n'étois pas si abandonné qu'eux, je feignois d'en avoir bien fait autant, craignant d'être méprisé d'eux si j'étois trouvé plus chaste et plus innocent. Je me promenois, Seigneur, parmi les rues de Babylone avec les débauchés, et me vautrois dans la fange, comme si c'eût été du baume, ou quelque parfum précieux : l'ennemi invisible, pour m'embourber de plus en plus, me trompoit, d'autant que j'étois aisé à décevoir.

Mais parce que, quand la volonté est gâtée, l'entendement s'obscurcit facilement, et que l'esprit est d'autant plus dangereux qu'il est plus subtil et plus excellent, s'il n'est retenu par l'humilité, et éclairé de la vérité : Augustin étant enveloppé en ces vices, il ne se faut pas étonner s'il tomba dans des erreurs, et si son bel esprit fut offusqué des ténèbres de l'hérésie des manichéens qui étoient superbes, attachés à leur sens, et voluptueux, dont la langue étoit couverte du filet du diable et d'une corde tissue des syllabes du nom de Dieu, de celui de Jésus-Christ, et du Saint-Esprit notre consolateur. *Je suis tombé*, dit-il, *entre les mains de cette femme impudente et effrontée, figurée dans l'énigme de Salomon, assise à sa porte, qui disoit : Mange joyeusement du pain à la dérobée, et de l'eau puisée en cachette. Cette femme me trompa, parce qu'elle me trouva hors de moi, logé aux yeux de ma chair ; et je ruminois à part moi les choses que j'avois avalées par son conseil.*

Il s'étoit mis auparavant à lire l'Écriture sainte, qui n'étoit pas digne, selon son jugement, d'être comparée ni mise au rang de la majesté de Cicéron, d'autant que son ambition étoit si haute, qu'elle fuyoit en tout et partout le style bas et humble ; et sa courte vue ne pénétroit pas la moelle qui y étoit renfermée.

Les erreurs des manichéens, dont Augustin fut imbu, redoublèrent les douleurs de sa sainte mère : et si auparavant elle pleuroit de le voir léger et vicieux, elle le déploroit bien plus, lorsqu'il fut aveuglé des rêveries de ces hérétiques. Elle prioit sans cesse, et regrettoit son fils vivant, plus que les autres mères ne pleurent

la mort de leurs enfants. Notre-Seigneur ne rejeta pas les larmes de sainte Monique : car il arriva que ne voulant pas demeurer à la maison, ni manger à la table de son fils, à cause qu'elle ne prenoit pas plaisir à ses erreurs, elle fut depuis avertie par une vision qui la consola, en l'assurant que son fils ne se perdroit pas, et qu'il embrasseroit la vraie religion. Étant réjouie par cette espérance, elle s'en revint loger avec lui : mais elle ne laissoit pas d'importuner Notre-Seigneur à toute heure, et de pleurer son fils, qui demeura plongé neuf ans dans le bourbier de la sensualité, et dans les ténèbres de la fausseté, dont il tâchoit souvent de se relever, mais il y retomboit toujours.

Sur ces entrefaites, Notre-Seigneur lui donna de nouvelles occasions de se désabuser lui-même, et de reconnoître son erreur. Il arriva qu'un certain Fauste, évêque manichéen, étant venu à Carthage, où par ses belles paroles il en faisoit trébucher beaucoup dans les filets du diable ; Augustin entra en discours avec lui, et ne le trouva pas si docte que les manichéens le croyoient, faisant profession d'enseigner ce qu'il ignoroit, et reconnut qu'il ne savoit des arts libéraux que la grammaire : mais que s'étant accoutumé à parler tous les jours, il avoit acquis une facilité de discourir avec laquelle il séduisoit ses auditeurs. Saint Augustin ayant trouvé si ignorant ce Fauste, qui avoit la réputation d'être très-savant, et le maître de tous les manichéens, il se défia de lui et de ses autres maîtres, et perdit toute la créance et toute l'affection qu'il avoit auparavant conçue de s'avancer en cette secte.

Il résolut de quitter la chaire de rhétorique qu'il tenoit, et il s'en alla à Rome, non pour gagner davantage, ni pour se mettre plus en crédit, mais principalement pour se dégager des débauches des écoliers de Carthage. Sa bonne mère, qui sut le dessein de son fils, l'en voulut détourner, et le suivit jusqu'à la mer, pleurant amèrement. Mais il la trompa ; car comme elle étoit demeurée une nuit sur le bord de la mer, en un lieu où l'on célébroit la fête de saint Cyprien, il s'embarqua secrètement, la laissant prier Dieu et pleurer.

Augustin étoit à peine arrivé à Rome, que Notre-Seigneur le vi-

sita d'une grande maladie, dont il guérit par les oraisons de sa sainte mère ; car bien qu'elle fût éloignée de son fils, elle étoit toujours avec lui en esprit, empêchant, par ses larmes et par ses prières continuelles qu'il ne s'achevât de perdre. Il se logea à Rome chez un hérétique, et traita avec les manichéens, toutefois froidement au prix de sa première ferveur : mais ayant lu une dispute qu'un catholique, nommé Elpide, avoit eue contre eux, il commença à mépriser cette secte.

S'étant mis à enseigner la rhétorique à Rome, toute la ville admira bientôt la subtilité de son esprit, et son éloquence : de sorte que l'empereur ayant fait écrire de Milan à Symmaque, préfet, qu'il lui envoyât de Rome un maître de rhétorique, Symmaque choisit Augustin et l'envoya pour enseigner à Milan. Etant arrivé, il trouva l'évêque saint Ambroise, homme renommé par tout le monde pour un grand serviteur de Dieu, qui instruisoit le peuple par ses sermons, le nourrissoit de sa doctrine, l'adoucissoit de l'onction de sa parole, et l'enivroit du vin pur de l'amour de Dieu, duquel saint Augustin dit : *Vous me conduisiez vers lui sans que je le susse, afin que le sachant il me menât à vous.* Saint Ambroise le reçut avec un amour paternel, et, comme évêque, loua son voyage.

Augustin commença à l'aimer, non en qualité de docteur de la vérité, mais comme un homme très-sage et débonnaire, qui lui montroit de l'affection. Quand il prêchoit il l'écoutoit attentivement, mais non pas avec l'attention qu'il devoit, n'y apportant qu'une certaine curiosité d'éprouver son éloquence, et de voir si elle correspondoit à ce que l'on en disoit, et si son mérite égaloit sa réputation. Il ne s'attachoit qu'aux mots, sans se soucier de la substance ni du sens, qu'il méprisoit, quoiqu'il se plût à entendre ses paroles qui étoient bien plus doctes que celles de Fauste, encore qu'elles ne fussent pas d'un style si coulant.

Toutefois parmi ces paroles que saint Augustin aimoit tant, les choses qu'il négligeoit se glissoient en son âme, et y entroient insensiblement ; parce qu'il ne pouvoit séparer les paroles d'avec les sentences. A mesure qu'il ouvroit le cœur pour recevoir la douceur

et l'élégance des paroles, au lieu d'elles la vérité s'y insinuoit peu à peu. Il se persuada qu'avec la seule éloquence on pouvoit soutenir ce que la foi catholique enseigne, et que l'art de bien dire la faisoit subsister contre ses ennemis ; car elle ne lui sembloit pas alors encore victorieuse. Cela fut cause qu'il abandonna les manichéens, estimant que plusieurs philosophes avoient parlé avec davantage de probabilité et de certitude des causes, que non pas eux ; et il tomba dans une indifférence complète, n'étant ni manichéen ni catholique chrétien.

Pendant qu'Augustin chanceloit et commençoit à ouvrir les yeux pour voir la vérité, sa mère, sainte Monique, le vint trouver à Milan, le suivant par mer et par terre, sans aucune crainte des dangers, étant assurée en Notre-Seigneur, et forte de sa grande piété. Elle l'alloit recommander souvent à saint Ambroise, ayant connu qu'il l'avoit déjà réduit par ses discours dans le doute où il étoit, et qu'il devoit être le principal motif de son salut. Augustin l'entendoit tous les dimanches prêcher et expliquer admirablement la parole de Dieu, et croyoit peu à peu que l'on pouvoit défendre et éviter ces piéges trompeurs, que les ennemis de la vérité et vrais séducteurs dressoient contre l'Écriture sainte, et contre les mystères de notre religion : ainsi les erreurs et les ténèbres qui obscurcissoient l'entendement d'Augustin se dissipoient d'heure à autre.

Toutefois il avoit dans le cœur un ulcère de l'amour déshonnête, parce qu'il entretenoit une concubine, dont il avoit un fils nommé Dieudonné, d'un bel esprit : et ce pauvre aveugle étoit si fort enchaîné dans les liens de l'amour, qu'il ne pensoit pas que l'on pût vivre autrement, de manière qu'ayant intention de se marier, il renvoya son amie en Afrique, d'où il l'avoit amenée, et en prit une autre, attendant que celle qui devoit être sa femme fût en âge, dans le dessein d'entretenir toujours en même état la maladie de son âme, par une mauvaise habitude, jusqu'à ce qu'il fût marié. Il étoit si attaché à cette méchante opinion, qu'encore qu'il admirât saint Ambroise, et le tînt bienheureux selon le monde, d'être honoré et estimé des plus grands princes et seigneurs ; néanmoins il ne sa-

voit comment il lui étoit possible de vivre sans être marié, et cela lui sembloit une chose fort rude et fort pénible.

La mauvaise habitude pouvoit beaucoup sur Augustin, et sa foiblesse étoit grande : mais le souverain Médecin pouvoit secourir et guérir le malade, quoiqu'il fût désespéré, pourvu que le principe de sa santé fût (après la grâce prévenante) qu'il voulût être guéri. En quoi il fut beaucoup aidé par la conversation qu'il eut à Milan avec un bon religieux nommé Simplicien, que saint Ambroise aimoit fort, à cause de sa vieillesse et des vertus admirables qui étoient en lui, et à qui il portoit honneur comme à son père spirituel. Ce Simplicien raconta à Augustin la conversion d'un certain Victorin, qui avoit enseigné la rhétorique à Rome, et mérité que sa statue fût mise en public; lequel, étant vieux et consommé en toutes sortes de sciences, quitta le paganisme, tournant les yeux de son cœur vers Notre-Seigneur.

Par cet exemple, Augustin fut vivement touché, et se proposa de l'imiter. Il se trouva aussi ému du discours que Pontien, gentilhomme africain, lui fit de l'abbé saint Antoine (dont jusqu'alors il n'avoit point ouï parler) lui racontant que deux seigneurs domestiques de l'empereur, la lisant en la ville de Trèves, avoient renoncé au monde pour entrer en religion, et s'adonner entièrement au service de Dieu. Cela le pénétra si avant, qu'il se tourna vers son compagnon Alipius, et lui dit en soupirant : *Quoi! endurerons-nous cela? Mais qu'est-ce que vous venez d'ouïr? Les ignorants s'élèvent et ravissent le ciel, et nous autres, lâches de courage, avec toutes nos sciences, nous nous laissons emporter aux vagues impétueuses de la chair et du sang. Est-ce parce qu'ils nous devancent, que nous avons honte de les suivre, nous qui devrions rougir de ne le pas faire?*

Néanmoins, toutes ces inspirations divines n'étoient pas assez fortes pour détacher celui qui étoit si étroitement lié par sa propre volonté, ainsi qu'il dit en ces termes : *L'ennemi tenoit ma volonté, dont il avoit tissu la corde avec laquelle il me tenoit garrotté; car la mauvaise volonté engendra le mauvais appétit, auquel m'étant abandonné, le mal passa en coutume, et faute de résister à cette cou-*

tume, elle devint nécessité. La chaîne dont j'ai parlé me tenoit en une étroite servitude, et cette nouvelle volonté de vous servir et de jouir de vous, Seigneur, qui commençoit à se former en mon cœur, n'étoit pas encore assez forte pour vaincre la volonté première, qui par la vieille coutume s'étoit rendue puissante et maîtresse, quoique, pour mieux dire, je n'étois pas tant enclin à cela, que j'y étois pour la plupart attiré contre ma volonté. Or, cette coutume qui étoit née en moi, avoit d'autant plus de force contre moi, et à mon su m'avoit conduit où je ne voulois pas. Mais comme j'étois toujours attaché à la terre, je refusois de suivre votre loi, et j'avois autant de déplaisir de me sentir dégagé des embarras qui m'arrêtoient, que j'en devois avoir de m'en voir enveloppé. J'allois doucement chargé du fardeau du siècle, comme si j'eusse été en repos, et les pensées que j'avois de vous, ressembloient aux sursauts de ceux qui dorment, et ont volonté de se réveiller, mais par la pesanteur du sommeil retombent sur l'autre côté, et continuent de dormir.

Voilà comme il en parle lui même; et en un autre endroit il dépeint la lutte de son esprit contre sa chair, et la faveur de la grâce de Notre-Seigneur avec laquelle il la surmonta. *Etant en cette maladie et en ce tourment, je m'accusois moi-même plus aigrement que de coutume, me roulant dans la chaîne que je trainois, jusqu'à ce que j'eusse achevé de rompre ce qui en restoit d'entier : et quoique la boucle fût petite, elle étoit néanmoins suffisante pour me retenir. Je disois en moi même : or ça, faisons vitement; que ce soit tout à cette heure. Alors je m'y portois et le faisois à demi, sans pouvoir achever. Je ne retournois plus aux choses passées, mais je m'en tenois bien près, et respirois. Je revenois une autre fois avec de nouvelles forces : j'y arrivois presque, je le touchois et le tenois, encore qu'en effet par ma foiblesse je ne faisois ni l'un ni l'autre, de peur de mourir à la mort, et de vivre à la vie. Le mal accoutumé avoit plus de force sur moi que le bien inusité : et plus j'approchois du temps de me bien amender, plus je m'effrayois et m'épouvantois, non que je retournasse en arrière, ou que je changeasse de propos, mais les légèretés, et les vanités de mon ancienne amitié me tenoient en suspens, et me tiroient par ma chair, me disant d'une voix plaintive : comment*

nous veux-tu laisser? et que nous ne soyons plus avec toi, et que dorénavant, ni ceci, ni cela ne te sera plus permis? Je les écoutois de loin; non plus moi, mais la moindre partie de moi, car elles ne m'osoient plus affronter, mais elles ne faisoient que me suivre à la piste, me prendre par derrière, murmurer pour me faire tourner les yeux vers elles. Leur importunité ne laissoit pas de m'arrêter, parce que j'étois paresseux à me défaire d'elles et à passer par où elles m'appeloient. Quand la violente coutume me disoit : Quoi? penses-tu pouvoir vivre sans cela? quoi qu'elle le dît assez froidement, d'autant qu'au chemin que je voyois devant moi, et par où je craignois de passer, je découvrois de loin la rare dignité de la continence, avec un visage vermeil, et une gravité joyeuse, qui me flattant d'une honnête douceur, me convioit d'aller hardiment à elle, et me tendoit ses charitables mains pleines d'excellents et vertueux exemples pour me recevoir et m'embrasser. Il y avoit une multitude innombrable de filles et de garçons, de jeunes gens, de tout âge : il y avoit un grand nombre de graves veuves, de filles pures, dont la pureté n'est pas stérile, mais fertile et mère des joies qui sont enfants de ceux, Seigneur, qui vous tiennent pour Père. Elle se moquoit de moi, et me disoit pour m'exhorter en riant : Tu ne saurois faire ce que ceux-ci et celles-là peuvent? ou bien : penses-tu que ce que les uns et les autres font, ils le puissent d'eux-mêmes sans la force divine? c'est leur Dieu qui m'a donnée à eux. Jette-toi entre ses bras sans craindre rien, il ne se retirera pas, et n'aura garde de te laisser choir. Vas-y hardiment, car il te recevra et te guérira. Je rougissois de honte en écoutant le son de cette voix, tout rêveur et pensif, et elle me disoit : fais le sourd à tes sales pensées, afin de les mortifier. Elles te proposent des délices, mais elles n'approchent pas de celles qui se trouvent en la loi de ton Dieu. Cette bataille se passoit en mon cœur, de moi contre moi-même.

Ce sont les propres termes dont ce saint docteur se sert pour expliquer les combats du corps contre son âme, et les difficultés qu'il avoit à se ranger à Dieu.

Enfin Notre-Seigneur qui l'avoit choisi pour en faire une lumière de l'Église, et un grand maître du monde, l'encouragea et le prit par la main pour le tirer du bourbier, où il étoit, par une façon

nouvelle et divine, qu'il rapporte, en disant : qu'après que les vents violents de ses bonnes pensées eurent ému les eaux de ses misères, qui toutes rassemblées se mirent au-devant de son cœur, il s'éleva une furieuse bourrasque, avec une grosse pluie de larmes, qui venant à se décharger, le firent retirer sous un figuier, et se tournant à Dieu, il lui dit : *Et vous Seigneur, jusques à quand serez-vous courroucé? ne vous souvenez plus de nos péchés passés.* Car comme il s'en sentoit accablé, il disoit d'une voix lamentable: *Jusqu'à quand? demain, demain? Pourquoi non maintenant? pourquoi cette heure ne mettra-t-elle pas fin à ma lâcheté?*

Il entendit alors une voix qui disoit et répétoit plusieurs fois, en chantant : *Prends et lis, prends et lis.* Il prit le livre, voyant ce que Dieu lui commandoit; il l'ouvrit, et lut le premier chapitre, où il trouva ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Ne vous tenez pas aux banquets et aux ivrogneries, ni aux lits impudiques, aux disputes et aux altercations; mais embrassez Jésus-Christ, sans être si soigneux de votre chair, ni de suivre ses appétits.*

En lisant cette sentence, un rayon de lumière pénétra le cœur d'Augustin, toutes les ténèbres de ses doutes furent dissipées; et il demeura si changé, qu'il dit ceci de lui-même : *Vous, Seigneur, qui êtes bon et miséricordieux, regardez le fond de ma misère et de ma mort. Votre puissante main a purifié le plus secret de mon cœur, chassant cette corruption où j'étois, qui consistoit à ne vouloir pas ce que vous voulez, et à désirer ce que vous ne voulez pas. Mais où demeura si longtemps mon franc arbitre? de quel profond abîme fut-il tiré en un moment, pour me faire baisser le col sous votre joug, et mes épaules sous votre fardeau léger? Oh! que je suis aise de me voir sitôt dégagé des vanités puériles dont j'étois détenu! j'avois déjà plus de plaisir de les laisser, que je n'avois eu auparavant de crainte de les perdre : parce que vous, qui êtes la vraie et souveraine suavité, les chassiez de moi, et entriez en leur place, vous qui êtes la douceur même, encore que ce ne soit pas à la chair et au sang; vous qui êtes plus clair que la lumière même, plus intime que tout intérieur, et plus haut que tout honneur, et non toutefois à ceux qui sont grands à leurs propres yeux. Je me trouvois déjà libre des inquiétudes d'acquérir de*

me prévaloir, et de m'entretenir en mes sensualités; et je me réjouissois en vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes ma joie, ma lumière, mon trésor et mon salut : et pour dire en un mot ce qui comprend toutes choses, vous êtes mon tout.

Saint Augustin rapporte toute sa vie au livre de ses Confessions, où il dépeint ses mœurs vicieuses, les pleure et en demande pardon à Dieu. Il dit que le livre de ses Confessions lui servit beaucoup quand il le composa, et depuis quand il le relisoit, pour exciter son esprit et sa volonté à louer Dieu. Aussi est-ce une grande gloire à Notre-Seigneur, d'avoir guéri, comme un très-sage médecin, un malade si désespéré qu'étoit saint Augustin, de lui avoir donné une santé spirituelle si entière, et d'un homme entièrement perdu, en avoir fait une lumière de vérité, et un guide de ceux qui s'égarent.

Ce saint docteur étant ainsi changé, résolut de se faire baptiser, et de subir tout à fait l'agréable joug de Notre-Seigneur : il en parla à saint Ambroise, et le jour de son baptême fut le samedi-saint, l'an de Notre-Seigneur 388, au trente-quatrième de son âge, ainsi que le prouve le cardinal Baronius en la seconde édition de ses Annotations sur le Martyrologe, rétractant ce qu'il en avoit écrit en la première : encore que le bréviaire réformé par le commandement du Pape Clément VIII, dise qu'il avoit trente-trois ans lorsqu'il fut baptisé : ce qui semble être le plus certain, parce que si saint Augustin naquit l'an de Notre-Seigneur 355, et fut baptisé l'an 388, il n'avoit que trente-trois ans. Saint Ambroise le baptisa de sa main, et avec lui ses amis, Evode, Alipius, son fils Dieudonné, Nébride, Poncien, Simple, Faustin, Condonne, Valérien, Juste et Paulin.

On tient qu'à cet acte si solennel saint Ambroise chanta à haute voix : *Te Deum laudamus*, et que saint Augustin répondit : *Te Dominum confitemur*, et qu'ils continuèrent jusqu'au bout de cet hymne, dont l'Église catholique use pour rendre grâces à Notre-Seigneur des signalés bienfaits qu'elle reçoit de sa main.

On ne sauroit croire la joie que saint Ambroise et le bienheureux Simplicien eurent de voir Augustin converti, et un grand

ennemi de l'Église changé en un brave capitaine de la milice de Dieu. Tous les catholiques s'en réjouissoient, mais bien plus les anges. Sa sainte mère Monique, voyant le fils de ses larmes et de sa douleur dans le giron de l'Église catholique, chaste, humble, dévot, et ce lion furieux devenu un agneau, pleura de joie après avoir tant pleuré de tristesse, remerciant Dieu qui l'avoit exaucée, et lui avoit donné beaucoup plus qu'elle n'eût osé souhaiter.

Depuis, saint Augustin partit de Milan avec sa mère, et quelques-uns de ses amis, après avoir reçu la bénédiction de saint Ambroise, pour retourner en Afrique. Il passa par Rome, et étant à Ostie, prêt à s'embarquer, sainte Monique mourut le 4 de mai.

Après qu'il eut fait enterrer sa bonne mère, il se mit sur mer, et arriva à Carthage, puis de là s'en alla en son pays, où il se retira avec Alipius et Evode, commençant la vie qu'ils s'étoient proposée dès l'Italie. Laissant donc tout le soin de la terre, ils se retirèrent en une maison aux champs, où ils vaquoient aux jeûnes, aux pénitences et aux oraisons, méditant jour et nuit la loi de Dieu : et ce que Notre-Seigneur enseignoit à saint Augustin en l'oraison et en la méditation, il en faisoit part aux présents et aux absents, de bouche et par écrit.

Il continua cette vie pendant trois ans, et son fils Dieudonné y mourut à l'âge de seize ans. La retraite de saint Augustin fut si admirable, et sa doctrine si céleste, que la renommée en vola soudain par toutes les provinces d'Afrique, quoiqu'il demeurât caché, en intention de n'être connu que de Dieu. Il fuyoit les dignités et les grandeurs, et par conséquent les villes, qui étoient comme dénuées de pasteurs par le décès de leurs évêques; car il craignoit que le peuple, qui ne regarde que le bruit, sans considérer ce qui est en vérité, ne le demandât pour être évêque. Néanmoins Notre-Seigneur qui élève les humbles et fait paroître ceux qui se cachent pour l'amour de lui, voulant mettre sur le chandelier de son Église ce flambeau ardent, lui offrit une occasion d'être prêtre et évêque.

Il y avoit en la ville d'Hyppone un grand seigneur, fort craignant Dieu, qui désiroit voir saint Augustin, et disoit que s'il en-

tendoit la parole de Dieu de sa bouche, et ses saints conseils, il donneroit tout ce qu'il avoit, et se voueroit pour jamais au service de Dieu. Le saint sachant cela, s'en alla à Hyppone, où Valère, homme très-saint, Grec de nation, étoit alors évêque. Étant averti de la venue de saint Augustin, il fit assembler le peuple, et leur donna conseil de se saisir de lui, pour le faire prêtre de leur église. Ce qui fut fait, nonobstant ses larmes et ses excuses : car le peuple et l'évêque le contraignirent de consentir à son élection. Plusieurs qui le voyoient pleurer par humilité, pensèrent qu'il pleuroit de ce qu'on ne lui donnoit pas une plus grande dignité, et lui disoient pour le consoler, qu'encore qu'il méritât davantage, néanmoins le sacerdoce approchoit bien près de l'épiscopat; ce que Possidonius dit que le saint rapportoit lui-même. C'est ainsi que les ambitieux et les hommes charnels interprètent toujours en mauvaise part les actions des saints.

Aussitôt qu'il fut prêtre, il commenca à assembler des religieux, et à bâtir un monastère, dans un jardin que lui donna Valère. Là il fonda la perfection évangélique, et l'amour de la pauvreté, conseillant à chacun de vendre les biens qu'ils avoient, ainsi qu'il avoit fait, pour vivre en communauté, prenant Dieu pour leur riche succession. Ce fut le premier monastère que Dieu fonda en Afrique par les mains du grand Père saint Augustin; et de cette première tige sont sorties plusieurs généreuses plantes, qui se sont multipliées en diverses provinces. Néanmoins comme la vie régulière est fort contraire à celle des hérétiques et à leurs intentions, les donatistes prirent de là sujet de calomnier de saint Augustin, et de le persécuter.

Il fut quatre ans prêtre, durant lequel temps l'évêque Valère l'encouragea de prêcher; mais le saint s'en excusoit par deux raisons. La première, croyant par son humilité qu'il n'en étoit nullement capable; et comme cette excuse fut rejetée, il demanda au moins du temps, jusqu'à Pâque suivant, pour étudier, et se préparer. Car il disoit que l'Écriture sainte est un vaste et profond Océan, qu'il faut étudier les ineffables mystères qui y sont compris, et après les avoir bien considérés, connoître qu'il y a beau-

coup à apprendre en eux, et que l'homme ne fait que commencer lorsqu'il pense avoir achevé.

L'autre raison qu'il avoit pour se dispenser de prêcher, étoit une vieille coutume de certaines églises, que le prêtre ne prêchoit jamais en la présence de l'évêque. Mais saint Valère ne s'arrêtoit pas à cela, parce qu'étant Grec de nation, il n'avoit pas l'éloquence latine; il désiroit que saint Augustin suppléât à son défaut, et nourrît son troupeau de son esprit, de sa doctrine et de sa science; néanmoins saint Augustin alléguoit cette coutume, pour fuir la prédication, désirant se taire et n'être que disciple. Enfin le zèle et l'autorité du saint évêque vainquit le murmure des autres évêques : et ayant su que l'on pratiquoit le contraire aux églises d'Orient, il commanda à Augustin de prêcher en sa présence.

Ses divins sermons furent si utiles, que l'évêque de Carthage permit dès lors en son église la prédication des prêtres en présence de leurs évêques. Le saint prêchoit avec un esprit céleste, et dardoit les rayons de sa divine doctrine d'une éloquence plus qu'humaine, émouvant les auditeurs, et leur persuadant bien souvent ce qu'il vouloit. Prêchant une fois contre une coutume invétérée des pères et des enfants de toute une ville, qui se divisoient en deux bandes, et se battoient à coups de pierres, dont plusieurs étoient tués et blessés, il fit pleurer toute l'assistance, et cette maudite coutume cessa. Il s'accommodoit au peuple en prêchant, de sorte que s'il faisoit quelque incongruité pour être mieux entendu, il ne s'en soucioit guère, aimant mieux être repris des grammairiens que de ne pas arriver à son but.

Saint Valère ne se contenta pas d'avoir saint Augustin pour prêtre dans la ville d'Hyppone, mais se sentant vieux et caduc, il le voulut laisser pour son successeur ; de peur qu'une autre Eglise ne le lui ôtât, il obtint du primat de Carthage, qu'il fût son coadjuteur durant sa vie, et son successeur après sa mort. Ce qui fut fait, nonobstant la grande résistance qu'y apporta saint Augustin, qui dit qu'en chose quelconque il ne reconnoissoit pas tant l'ire de Dieu en son endroit, que de se voir attaché au gouvernail de l'Eglise, dont il ne méritoit pas d'être un simple forçat : néan-

moins le clergé et le peuple en furent très-contents. Cela accrut l'autorité, le zèle, la vigilance du saint, et le fruit de ses prédications. Il fut sacré évèque d'Hyppone à l'âge de quarante-un ans, l'an de Notre-Seigneur 395, par les mains de Mégale, évêque de Calame, primat de Numidie, la première année de l'empire d'Honorius et d'Arcadius.

Il fit bâtir dans l'enceinte de l'église un monastère de clercs, selon la règle et la manière usitée par les apôtres. Car considérant que la maison de l'évêque doit être ouverte au peuple, et qu'il n'eût pas été convenable de permettre cela en un couvent qui en eût été trop troublé et inquiété, il voulut avoir un monastère près de la maison épiscopale, pour se conserver en la vie religieuse, et ne manquer pas à l'hospitalité. Depuis, il institua aussi un couvent de filles, et leur donna une règle, comme il avoit fait aux moines et aux clercs.

Quelle haute éloquence pourroit déclarer la lumière dont ce très-sage docteur commença à éclairer le monde, sitôt qu'il fut prêtre, et depuis évêque? Comment il réforma la discipline ecclésiastique, les abus qu'il ôta, les disputes qu'il eut contre les hérétiques, les victoires qu'il gagna sur eux, les triomphes, et les trophées de l'Eglise catholique sous la conduite d'un si brave chef? Premièrement il avertit Aurèle, évêque de Carthage, comme chef et primat des églises d'Afrique, de retrancher quelques abus qui s'y étoient glissés, le priant qu'il les arrachât doucement, sans user de rigueur, plus par son exemple que par ses préceptes, en enseignant, non pas en menaçant; car c'est ainsi qu'il faut traiter son peuple; il n'y a que les péchés des particuliers que l'on doit châtier rigoureusement.

C'étoit la coutume de boire et de manger dans les églises, où il se faisoit de grands excès : on faisoit de même sur les sépulcres des martyrs les jours de leurs fêtes, aux mémoires des trépassés, et en autres choses semblables. Par son autorité saint Augustin abolit peu à peu ces coutumes, jusqu'à ce qu'au concile troisième de Carthage, où il se trouva, étant déjà évêque, l'on fit des décrets pour extirper ces abus. Il retrancha aussi plusieurs autres cou-

tumes qui s'étoient glissées du paganisme. Il reprit aigrement ceux qui discouroient en l'église, ou qui sortoient avant que la messe fût achevée, se plaignant que les messes étoient trop longues, ou qui les vouloient courtes, à cause que c'étoient des personnes riches et puissantes.

Il s'employoit volontiers à pacifier les querelles, à juger et à terminer les procès et les différends ; car alors les fidèles avoient recours aux évêques, et les prenoient pour Juges et arbitres de leurs contestations; et ils y tenoient la main, tant à cause de l'autorité de leur office, que de celle qui leur étoit donnée par les lois impériales. C'étoit une si fâcheuse et si continuelle occupation, que le saint en fait cette plainte: *Quand nous remontrons aux plaideurs, et leur disons ce qui est expédient, ils ne nous laissent pas pour cela.* Et en un autre passage il dit: *J'appelle à témoin en mon âme Jésus-Christ pour l'amour duquel je le fais, que pour mon regard j'aimerois beaucoup mieux travailler tous les jours manuellement* (suivant la coutume des monastères bien réglés) *et avoir quelques heures pour lire et feuilleter l'Ecriture sainte, que d'être inquiété et importuné comme je suis à écouter les querelles d'autrui et les affaires du monde, pour les définir comme juge, ou les composer en qualité de médiateur entre les deux parties.*

Quoique le saint prît un grand dégoût à ouïr et à juger les procès d'autrui, néanmoins sa charité étoit telle, et son désir de satisfaire à l'obligation de sa charge étoit si grand; que quelquefois il demeuroit jusqu'à midi, d'autres fois il passoit toute la journée entière à jeun, pour les entendre et les accorder, ayant soin que les plaideurs traitassent leurs affaires chrétiennement, et prenant de là occasion de leur enseigner les choses divines, et ce qui concernoit le repos de leurs consciences. Le saint avoit un fort grand plaisir à visiter les orphelins, les veuves, les affligés et les malades, quand ils l'appeloient, encore qu'il fût modéré aux autres sortes de visites.

La principale occupation de saint Augustin, c'étoit de faire la guerre aux hérétiques, qui étoient alors en grand nombre, et si puissants en Afrique, qu'ils ruinoient toute la province, empoison-

nant les âmes des fidèles de leurs erreurs pernicieuses. Il y avoit à Rome un manichéen nommé Fortunat, qui par son hypocrisie, et par ses mauvaises pratiques pervertissoit les catholiques. Saint Augustin n'étant pas encore prêtre, fut prié de disputer contre lui: et la dispute dura deux jours, après lesquels Fortunat demeura vaincu, et confessa qu'il n'avoit rien à répondre, sortant de la ville où il ne retourna plus depuis. Et quoique les manichéens en envoyèrent un autre en sa place, il ne fut pas si hardi que de disputer contre saint Augustin, qui le provoqua et lui écrivit une lettre, pour le prier de disputer ou de quitter la ville, et de n'empoisonner plus les âmes foibles de ses erreurs.

Un autre hérétique manichéen, plus hardi, qui étoit en réputation d'être le plus savant et le plus subtil de sa secte, nommé Félix, vint à Hyppone pour disputer contre saint Augustin; il le provoqua, et entra en dispute devant une belle assistance, mais au bout des deux jours que dura la dispute, il mit les armes bas, et demeura tellement convaincu, qu'il dit en présence de tout le monde, qu'il vouloit être enfant obéissant de l'Eglise catholique. Saint Augustin lui présenta une formule pour anathématiser les erreurs des manichéens, il la lut tout haut très-volontiers.

Les manichéens ayant vu cela, et que Fortunat, leur évêque, s'étoit condamné et banni de lui-même, ils commencèrent à perdre courage, et les catholiques se fortifièrent tellement, qu'il ne se trouva plus personne qui osât soutenir en dispute cette mauvaise secte.

Saint Augustin prêchant une fois au peuple, après avoir proposé la matière de son sermon, il la quitta par mégarde, et parla vivement contre les erreurs des manichéens. Durant le dîner il demanda à ceux qui étoient à table avec lui, s'ils s'étoient aperçus qu'il avoit proposé une matière, et en avoit traité une autre? Ils répondirent qu'oui. *Je ne pensois pas,* dit-il, *alors parler de cela: mais Notre-Seigneur par cette faute veut convertir quelqu'un qui en a besoin.* Deux ou trois jours après, Firme, homme riche, vint se jeter aux pieds de saint Augustin, et demanda en pleurant à être réconcilié avec l'Eglise, parce qu'il avoit été longtemps manichéen,

et qu'il avoit fourni de grands deniers à ceux de cette secte, spécialement à ceux qu'ils appeloient saints et élus. On sut de lui qu'il s'étoit converti, après avoir entendu le sermon où le saint avoit quitté son sujet pour déclamer contre les manichéens; depuis, ce Firme devint un saint homme et se fit prêtre.

Les manichéens ne furent pas seuls vaincus par saint Augustin; il eut bien de plus rudes combats contre les donatistes, qui s'étoient accrus et grandement fortifiés en Afrique, qu'ils infectoient de leur pestilente doctrine, et détruisoient par leurs cruautés, répandant le sang des catholiques; spécialement une secte d'entre eux, appelée circoncellions, qui faisoient profession de continence, étoit si barbare, qu'autant de catholiques qu'ils pouvoient prendre, ils les faisoient cruellement mourir, sans pardonner aux hommes ni aux femmes, aux pauvres ni aux riches, aux jeunes ni aux vieux. Il ne faut pas s'étonner s'ils étoient si dénaturés envers les autres, puisqu'ils n'avoient pas plus de respect pour eux-mêmes, parce qu'étant aveuglés et inspirés d'une infernale fureur, quelques-uns d'entre eux s'alloient exposer aux fêtes les plus solennelles des païens, pour y être sacrifiés et massacrés, les autres s'abandonnoient sur les grands chemins aux gens de guerre qu'ils rencontroient, et les menaçoient de les faire mourir s'il ne les tuoient sur-le-champ: et quelquefois ils forçoient les juges de commander aux bourreaux qu'ils les tuassent. D'autres se précipitoient ou se noyoient dans les eaux, où se brûloient dans le feu, pensant faire un agréable sacrifice à Dieu. Par là on peut voir avec quels monstres farouches, saint Augustin avoit à combattre.

Ayant disputé et convaincu quelques évêques et gens de renom d'entre eux, par son industrie, le nombre des donatistes diminuoit, et celui des catholiques s'augmentoit; ce que les hérétiques ne pouvant supporter, ils prêchoient ouvertement qu'Augustin étoit un loup séducteur des âmes, et digne de mort, et que sans doute quiconque le tueroit feroit un beau sacrifice à Dieu, et obtiendroit pardon de tous ses péchés; c'est un point de la doctrine de tous les hérétiques. De sorte que l'on y essaya plusieurs fois, quand le saint alloit de bourgade en bourgade prêcher la foi catholique,

et encourager les fidèles à mourir pour elle. Mais la divine providence le délivra toujours de leurs mains, et quelquefois les hérétiques ayant dressé leur embuscade sur le chemin par où il devoit passer, il se détournoit sans y penser ; et au retour, il découvroit que les hérétiques l'attendoient sur le droit chemin pour le tuer.

Plusieurs donatistes furent convertis à la foi catholique par ce saint docteur : car ce peuple voyant que les principaux évêques d'entre eux n'osoient disputer contre lui, ou étoient vaincus et confondus par ses disputes, toutes leurs faussetés étant éclaircies par la doctrine de Notre-Seigneur, ils reconnurent que la vérité étoit du côté des catholiques. Toutefois ce qui servit le plus à purifier l'Afrique de la contagion des donatistes, et à repousser leur orgueil furieux, fut une conférence générale qui se fit à Carthage entre les catholiques et les donatistes, par le commandement de l'empereur Honorius, devant le tribun Marcellin et son greffier, que l'empereur envoya pour cet effet. Les donatistes entrèrent tous ensemble en grande pompe, avec cent cinquante-neuf de leurs évêques: car d'environ quatre cents qu'ils étoient un peu auparavant, il s'en étoit beaucoup retiré. Il arriva aussi à Carthage deux cents quatre-vingt-six catholiques, chacun à petit bruit et sans faste.

La nouveauté de la chose, et l'attente de l'issue, fut cause qu'il s'y amassa de tous les côtés de l'Afrique un nombre infini de catholiques et d'hérétiques, les uns par curiosité, les autres pour savoir la vérité, et suivre le meilleur parti.

En cette dispute publique les donatistes qui combattoient contre les évêques catholiques, dont saint Augustin étoit le plus grand docteur, demeurèrent si confus, qu'ils ne surent que répondre. Et quoiqu'ils tâchassent par leurs discours et par leurs brouilleries d'obscurcir la vérité, néanmoins elle fut si forte qu'elle ruina tous les artifices, et triompha du mensonge par une glorieuse victoire. La plupart de leurs évêques retournèrent au giron de l'Eglise catholique, ceux qui demeurèrent obstinés, furent bannis et châtiés, d'une plus douce peine que leur faute ne méritoit, et le peuple abusé ouvrit les yeux. Les fidèles, amis de la vérité, s'y confir-

mèrent davantage ; et la religion catholique commença dès lors à s'étendre et à fleurir par toute l'Afrique.

Or, cette conférence des évêques catholiques avec les donatistes, que les greffiers avoient rédigée par écrit, se lisoit en carême dans les églises d'Afrique, pour la confirmation du peuple, et pour la perpétuelle mémoire de l'évidente conviction des hérétiques. Saint Augustin fit aussi un abrégé de cette conférence, intitulé *Bréviculum,* afin qu'il fût plus aisé à lire. Cette zizanie fut arrachée par la diligence et l'industrie de notre incomparable docteur, et extirpée de l'Afrique et des autres provinces.

Il disputa aussi contre les ariens d'Afrique; sur lesquels, par la faveur du ciel, il remporta la victoire : mais ses plus illustres triomphes furent de Pélage et de ses sectateurs. Car, comme Pélage étoit ennemi déclaré de la grâce de Dieu, de même saint Augustin étoit défenseur et prédicateur de cette grâce, en un si haut degré que, depuis l'apôtre saint Paul, il ne se trouve point d'auteur catholique qui l'ait si bien expliquée et exaltée que lui. Et ce n'est pas sans cause qu'on observe que le même jour que Pélage naquit en Angleterre, saint Augustin naquit en Afrique : Notre-Seigneur donnant à son Église un précurseur contre les erreurs de Pélage, et un antidote contre le venin des hérésies qui la pouvoient infecter.

Pélage étoit Anglois de nation, moine de profession, homme vagabond, inquiet et dissimulé. Il demeura aux monastères d'Égypte: de là il s'en vint à Rome, où il vécut quelques années parmi les catholiques, comme s'il eût été catholique, glissant peu à peu ses erreurs sous le masque de la sainteté. Il passa en Sicile, où il infecta toute l'île avec celle de Rhodes : il en fit de même en celle d'Angleterre, dont il étoit natif, à Jérusalem et en Afrique, et se gouverna au commencement avec tant d'artifice, qu'il trompa saint Paulin, évêque de Nole, et tira des lettres de lui, adressées à saint Augustin, dans lesquelles il lui recommandoit Pélage comme un saint homme et un grand ami de Dieu. Mais Notre-Seigneur, qui assiste toujours son Église, permit que saint Jérôme, à Jérusalem, et saint Augustin, en Afrique, découvrirent ses erreurs, écrivirent

contre lui et le réfutèrent avec tant d'éloquence, que la vérité catholique fut rétablie en l'Église; le peuple, déjà en danger de tomber, fut retenu, et ceux qui étoient tombés furent relevés. Car saint Augustin l'entreprit tellement contre Pélage, qu'il employa dix ans entiers à réfuter toutes ses erreurs et ses faussetés ; il écrivit si divinement, qu'au reste de ses œuvres il semble bien surpasser les autres auteurs, mais qu'en celles contre Pélage il se surpasse lui-même. Voilà pourquoi saint Jérôme se voulut excuser d'écrire contre Pélage, disant que saint Augustin l'avoit déjà prévenu, et qu'il avoit allégué les meilleures raisons dont on le pouvoit convaincre.

Le saint docteur traita la matière de la grâce de Dieu, de son efficace et de la nécessité que nous en avons, du péché originel et de la corruption de notre nature, de la liberté de notre franc arbitre et de notre foiblesse sans la grâce, dont Notre-Seigneur nous prévient, nous excite, nous aide, et opère avec nous, et le surplus qui dépend de cette matière; il en parla avec tant de passages de l'Écriture, de science, de force et d'arguments, d'élégance et de choix de paroles si propres pour détruire les erreurs de Pélage, que tous les docteurs qui, depuis saint Augustin, ont traité de cette matière ont puisé dans sa source et suivi ses traces.

Les deux conciles qui se firent en Afrique pour extirper cette maudite hérésie, savoir : un de Carthage et celui de Milève, commandèrent à saint Augustin de déclarer la vérité catholique sur ces matières-là, et de dissiper les ténèbres de Pélage par les raisons de sa divine science. Les autres synodes provinciaux, même les généraux, aux définitions et aux décrets qu'ils ont faits de ces matières si importantes et si difficiles, se sont réglés sur la doctrine de ce soleil de l'Eglise, de ce prédicateur et défenseur spécial de la grâce de Jésus-Christ.

Ce n'est pas, au reste, seulement en ces matières, mais en toutes les autres que saint Augustin a traitées (qui sont infinies, et quasi toutes celles que l'on peut traiter en théologie), que l'on remarque un esprit plus angélique qu'humain, des raisons solides et bien fondées, une disposition et un ordre admirable, une vive élo-

quence pour détruire les arguments des adversaires, un poids et une gravité pour confirmer les siens, si excellents et si rares, que tous les docteurs qui ont écrit après lui se glorifient d'être ses disciples. Spécialement les scolastiques, qui examinent et balancent au poids de la raison les vérités de sa sainte théologie, le tiennent pour leur guide et leur maître : entre autres le docteur angélique saint Thomas s'est tellement revêtu de l'esprit et de la doctrine de saint Augustin, qu'il semble s'en être imbu : d'où l'on peut voir quel a été le maître d'un si grand et admirable disciple.

Saint Augustin a écrit tant d'œuvres excellentes, ou en disputant contre les hérétiques et réfutant leurs erreurs, ou en exposant l'Ecriture sainte pour l'édification des fidèles, qu'il y en a bien peu qui les connoissent, et encore moins qui les puissent lire. On en a toujours fait si grand état, que les plus doctes sont ceux qui les admirent davantage. Tous les savants et saints catholiques donnent d'éminentes qualités à saint Augustin, et ne sauroient arriver au moindre de ses mérites. On le surnomma Puits de science, Maître de la théologie, Fleur de tous les beaux esprits, Sacré temple de la religion, Colonne de l'Eglise, Bouclier de la foi catholique, Marteau des hérétiques, Exemple des bons prélats, Lumière des prédicateurs, Docteur des grands docteurs, Homme enseigné de Dieu et qui a bu en la source de la divinité, Très-saint entre les docteurs et très-docte entre les saints. Il faudroit un livre entier pour rapporter une partie de ce que les saints, les grands docteurs de l'Eglise, les Papes et les saints conciles disent de ce glorieux et admirable docteur, et les louanges qu'ils lui donnent.

Le grand saint Jérôme, écrivant à saint Augustin, lui tient ce langage : *J'ai toujours honoré votre Révérence comme je dois, et aimé Notre-Seigneur qui habite en elle. Néanmoins ce respect a beaucoup crû, s'il pouvoit croître, et l'amour qui étoit plein jusqu'au comble, y a tellement abondé, qu'il ne se passe point d'heure que nous ne parlions de vous, parce que vous avez été fortifié de l'ardeur de la foi et avez résisté aux vents furieux et contraires, désirant plutôt sortir libre de Sodome que d'habiter parmi ceux qui doivent mourir. Votre prudence m'entend bien. Votre vertu se prêche par tout le monde : les*

catholiques vous révèrent et vous admirent comme le restaurateur de leur ancienne foi, et, ce qui est digne d'une plus grande gloire, tous les hérétiques vous abhorrent et me persécutent aussi de la même haine, pour assassiner de leurs souhaits ceux qu'ils ne sauroient faire mourir par le glaive.

Saint Paulin, évêque de Nole, homme très-éloquent, ami intime de saint Augustin, et saint Sévère Sulpice, écrivant au même saint Augustin, lui donnent des éloges admirables. Saint Prosper d'Aquitaine, disciple et défenseur de la doctrine de saint Augustin, parle de lui en ces termes : *Saint Augustin, évêque, d'un esprit vif et clairvoyant, doux en ses paroles, docte dans les sciences humaines, infatigable dans ses travaux pour l'Église, illustre en ses disputes ordinaires, fort réglé en toutes ses actions, catholique en l'exposition de la foi, habile à décider et à résoudre les difficultés, adroit à convaincre les hérétiques, et intelligent à expliquer l'Écriture sainte.* Et en un autre endroit il dit : *En ce temps, saint Augustin est la umière et l'ornement de tous les prêtres.*

Hilaire, évêque d'Arles, dit : *Le très-excellent docteur saint Augustin, défenseur de notre foi, méditant continuellement en Jésus-Christ et ne craignant pas la mort pour l'amour de lui, a ruiné les sacriléges et vaincu entièrement les hérétiques.*

Cassiodore l'appelle le maître de toutes les bonnes lettres, la pure et claire fontaine, et la lumière du ciel qui éclaire toute l'Eglise. Le vénérable Bède lui donne le titre de très-excellent docteur de toutes les Eglises. Saint Bernard le surnomme le fléau des hérétiques. Enfin l'abbé Rupert, Remy d'Auxerre, Volsian, le concile huitième de Tolède et le concile œcuménique de Florence, donnent à saint Augustin des éloges et des louanges telles que les mérite sa profonde science.

Comme après sa mort quelques prêtres françois, peu intelligents ou mal affectionnés, voulurent critiquer la doctrine que ce grand saint avoit enseignée contre les Pélagiens, le Pape saint Célestin, qui présidoit alors en l'Eglise catholique, écrivit une lettre aux évêques de France, par laquelle il reprend leur témérité en ces termes : *Nous avons toujours tenu en communion, selon sa vie et ses*

mérites, Augustin, d'heureuse mémoire, duquel on n'a jamais rien entendu qui fût opposé à la foi, ni que l'on pût soupçonner d'erreur : au contraire, nous savons qu'il a été rempli de sagesse et de science; que les autres Papes, mes prédécesseurs, l'ont tenu pour l'un des premiers docteurs de l'Église.

Et afin de ne passer pas plus avant, je conclurai ce discours par les paroles du grand Pape et docteur de l'Eglise saint Grégoire : *Si vous désirez user d'une viande délicieuse, lisez les livres du bienheureux saint Augustin, et vous trouverez que son pain est de fleur de froment, et que le nôtre n'est que du son au prix.*

Mais pour parler de ses héroïques et excellentes vertus, qui a jamais pu joindre le sommet de cette éminente science avec la profonde humilité de ce grand docteur? Quoiqu'il soit la lumière des docteurs, parlant des autres anciens, il dit : *Je crois ce qu'ils croient, je tiens ce qu'ils tiennent, j'enseigne ce qu'ils enseignent, je prêche ce qu'ils prêchent.* Envoyant quelques-uns de ses écrits à saint Jérôme, il le prie de les lire et de les censurer exactement, disant qu'il aime mieux celui qui guérit en reprenant, que celui qui flatte en trompant; et il ajoute : *Car je puis difficilement être bon juge de ce que j'écris, mais trop timide ou trop hardi censeur de ce qui est raisonnable. Je vois quelquefois mes fautes; néanmoins j'aimerois mieux les apprendre d'autres meilleurs que moi, de peur que, si par hasard je me suis justement repris, je ne me flatte pas après, et ne pense pas avoir prononcé contre moi une sentence plus sévère que juste.* Et en une autre épître il dit : *Si j'ai écrit quelque chose que je ne devois pas écrire, ou autrement que je ne le devois, avertissez-m'en charitablement, afin qu'en reconnoissant ma faute j'en puisse demander pardon.*

Il écrivit deux livres de ses Rétractations, où il rapporte tous les traités qu'il avoit écrits jusqu'alors, devant et depuis son baptême, étant prêtre et évêque; les censurant avec tant de sévérité, qu'il n'omet sentence, parole ni syllabe, qu'il ne rétracte en ce qui semble être digne de répréhension. Quel exemple d'humilité aux doctes qui, se confiant en leur esprit et présumant de leur érudition, se laissent aisément emporter à la faveur populaire, et

à ceux qui, enflés d'une vaine science, estiment les autres beaucoup moindres qu'eux, se mêlent d'enseigner ce qu'ils ne savent pas, et ne veulent jamais rétracter ce qu'ils ont dit une fois, faciles à errer, opiniâtres à soutenir leurs fautes !

Mais l'humilité de saint Augustin est encore bien plus admirable dans le livre de ses Confessions, où il découvre si clairement ses plaies et déplore les péchés de sa jeunesse : voulant par là faire entendre à tout le monde sa misère et la miséricorde de Notre-Seigneur. Il n'a point de honte, ayant été pécheur, d'être tenu pour tel, et de se confondre lui-même, nous enseignant par son humilité que cette sorte de confusion est glorieuse à Dieu, et profitable à celui qui en use.

On n'auroit jamais fait si l'on vouloit ici raconter toutes les innombrables vertus que notre saint docteur bâtit sur le fondement de l'humilité. Il aimoit extrêmement la pauvreté, et traitoit les affaires des biens temporels avec beaucoup de prudence. Il donnoit de grosses aumônes aux pauvres des revenus de l'Eglise, et y employoit toutes les offrandes des fidèles. Etant un jour averti que le peuple murmuroit des grands biens de l'Eglise, il leur dit, qu'il aimoit mieux être sustenté de leurs offrandes et de leurs aumônes, que d'avoir l'administration de tant de revenus : et que s'il leur plaisoit, il quitteroit de bon cœur tout ce qui lui appartenoit : mais le peuple n'y voulut jamais consentir.

Jamais saint Augustin ne voulut porter la clef du trésor de l'Eglise, où l'on mettoit tout le revenu ; mais il en chargeoit d'autres, qui en rendoient compte au bout de l'an. Il ne voulut non plus acheter ni maison, ni héritage; mais si l'on en donnoit à l'Eglise, il consentoit volontiers qu'on les reçut : néanmoins il en refusa quelques-uns, voyant que l'on en privoit de pauvres héritiers qui en avoient besoin. Un certain homme fit donation à l'Eglise d'Hyppone, d'une terre, et envoya ses transports à saint Augustin Après quelques années il s'en repentit, et pria le saint de lui rendre ses contrats : ce qu'il fit sur-le-champ, après l'avoir averti du danger qu'il y a d'ôter à Dieu ce qu'on lui a une fois donné.

Comme le monde est toujours le même, qu'il épie et cherche l'occasion de médire de tout ce que font les serviteurs de Dieu, le peuple commença à murmurer de cette libéralité de saint Augustin, disant que cela faisoit tort aux pauvres, et que plusieurs ne feroient pas l'Eglise leur héritière, puisqu'elle ne vouloit pas accepter les legs que ceux qui mouroient lui laissoient par leurs testaments. Le saint fit un sermon là-dessus, et entre autres choses il leur dit : *Que celui qui déshéritera son fils pour faire l'Église son héritière au préjudice de ses enfants, cherche un autre qu'Augustin pour l'accepter, et Dieu veuille qu'il ne trouve personne qui recueille sa succession.*

Enfin il étoit si libéral aux pauvres, que n'ayant rien à leur donner, il faisoit vendre l'argenterie de l'église, et distribuer les deniers qui en provenoient. Si on lui donnoit quelque belle robe, il avoit honte de la porter, commandant qu'on la vendît, afin que la robe ne pouvant entrer en commun, au moins le prix y fût. Quand il n'avoit rien à donner, il disoit franchement au peuple, qu'il n'avoit plus de quoi faire l'aumône, et qu'ils la donnassent eux-mêmes aux pauvres, ou à lui pour la leur départir, parce qu'il avoit appris cette science de son maître saint Ambroise : *L'Eglise a de l'argent, non pour le garder, mais pour le distribuer.* Saint Augustin avoit aussi coutume de dire : *Ce n'est pas l'office d'un évêque de garder l'or, et de repousser la main du pauvre qui lui demande l'aumône.*

Il garda ce même esprit de la sainte pauvreté en toutes les autres choses : ses habits et sa chaussure étoient vils et communs : pour satisfaire au rang qu'il tenoit, sa table étoit réglée, s'accommodant néanmoins aux hôtes qui mangeoient avec lui.

Notre-Seigneur lui fit un grand don de chasteté depuis qu'il fut sanctifié par l'eau du baptême : il y contribuoit beaucoup de sa part, la demandant continuellement à Dieu en ses prières, comme sachant par expérience que la continence est de Dieu ; et d'ailleurs évitant toutes les occasions de tomber. Dans ce même esprit il ne voulut jamais permettre qu'aucune femme demeurât chez lui, ni sa propre sœur, ni sa nièce, ni sa cousine, quoiqu'elles fissent pro-

fession de dévotion, afin d'ôter tout sujet de murmure et de soupçon. *Car*, disoit-il, *encore que la nièce soit nièce, et la sœur, sœur ; les servantes de la nièce ou de la sœur ne sont ni nièces ni sœurs, de sorte que l'on s'en pourroit scandaliser.* Il prenoit garde de ne parler ni d'être jamais seul avec une femme, que fort rarement, et en chose de fort grande importance ; il ne visitoit les monastères des femmes que par nécessité.

Il étoit ennemi des détractions et des murmures, spécialement contre les absents, d'autant que l'on s'y porte plus volontiers. Outre la lecture qui se faisoit à sa table, il y avoit ce distique écrit sur le mur.

Qui des absents veut parler et médire,
Ne vienne ici pour y dîner et rire.

Et comme un jour certains prélats qui dînoient à sa table, voulurent mal parler des autres, le saint leur dit : *Ou effaçons ces vers, ou cessons de médire, ou je m'en irai d'ici.*

Sa prudence fut grande en toutes ses actions, nommément en ces trois si salutaires conseils que gardoit saint Ambroise, qui les donna à saint Augustin : qu'il ne se mêlât de marier personne, à cause des querelles qui surviennent le plus souvent entre le mari et la femme : qu'il ne conseillât à personne de se faire soldat, ni d'aller à la guerre ; ni qu'il n'allât point aux banquets, parce que c'est où se perd la tempérance, et où l'on ne se sauroit ordinairement s'abstenir de se laisser aller aux viandes.

Il ne vouloit jamais être arbitre entre ses amis, encore qu'il le fût volontiers de gens inconnus ; parce qu'il disoit que l'on perdoit celui des deux amis qui étoit condamné, et que des étrangers on gagnoit au contraire celui qui se trouvoit avoir la meilleure cause.

Il abhorroit fort ceux qui étoient accoutumés à jurer, et avoit mis une peine sur les clercs et les serviteurs de sa maison qui jureroient, leur interdisant de boire s'ils mangeoient à la table, ou les privant pour chaque jurement d'une fois de vin, de trois que l'on avoit accoutumé de leur donner.

Mais ce qui est le plus surprenant en ce glorieux docteur, c'est la dévotion, et le sentiment en son oraison, et en sa contemplation, accompagnée de la subtilité de son esprit divin, et d'une si haute et si profonde érudition: car quiconque lira attentivement ses Méditations, ses Soliloques et ses Confessions, y trouvera autant de douceurs, de goûts et de faveurs divines, que si ce saint n'avoit traité en toute sa vie d'autre chose que de l'oraison affective: d'où l'on peut reconnoître que son entendement étoit éclairé de la divine lumière, et sa volonté enflammée de l'amour de Dieu: que d'un côté c'étoit un Chérubin en la science, et d'autre part un Séraphin par les ardeurs et les embrasements de son cœur.

Il se plaisoit tant au souverain mystère de l'Incarnation, qu'il disoit en faisant de ses yeux deux fontaines de larmes: *Seigneur, celui qui ne vous sert point en ce pourquoi vous l'avez créé, mérite bien l'enfer, et celui qui ne vous sait aucun gré de ce que vous vous êtes fait homme, et avez voulu mourir pour lui, a besoin d'un enfer nouveau.* Quelquefois il étoit si transporté en Dieu, que comme un homme tout hors de soi, il disoit ces mots, que l'on attribue communément à saint Augustin: *Seigneur, mon âme se réjouit grandement quand elle pense que vous êtes Dieu; car si l'impossible pouvoit être qu'Augustin fût Dieu, et que vous fussiez Augustin, j'aimerois mieux que vous fussiez Dieu que non pas Augustin.* Il est certainement impossible d'exprimer davantage le feu de l'amour divin.

Il est vrai que Dieu lui donna en effet une si grande autorité, qu'il fut admirable et vénérable en toute son Eglise, non-seulement par sa vie et par sa doctrine, mais aussi par les saintes religions qu'il institua. Car l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui a toujours été rempli de gens doctes et d'une vie exemplaire, est sorti de ce bienheureux Père: les religions des Chanoines Réguliers, qui sont en grand nombre, viennent toutes de cette source: celle des Servites reconnoît saint Augustin pour son maître, et combat sous sa règle, et plusieurs autres religions monacales et militaires. Le grand patriarche saint Dominique fut Chanoine Régulier de Saint-Augustin, et donna à son Ordre la règle de ce saint

en laquelle il avoit vécu, étant par son observation parvenu à cette grande perfection.

Enfin ce saint ayant atteint l'âge de soixante-douze ans, après avoir gouverné son Eglise trente-deux ans, accablé de vieillesse et des grands travaux qu'il avoit soufferts toute sa vie à l'étude, il désira se reposer, afin de revoir ses œuvres, de se préparer à la mort, et de disposer son âme à la vraie vie. Saint Augustin nomma le prêtre Erade pour coadjuteur et évêque après lui, afin que toutes les affaires passassent par ses mains : à la charge de le soulager, comme il faisoit, en ce qu'il auroit besoin de son aide. Le saint vécut encore quatre ans depuis, réjouissant son âme dans l'oraison, et dans la contemplation, et parmi les délices de l'Ecriture sainte, soupirant après Dieu, de l'amour duquel il étoit si enflammé, qu'il dit des choses admirables que l'on trouvera en la dernière de ses méditations, où l'on remarque son grand désir de voir Dieu.

Comme il étoit en ces embrasements de l'amour divin, Notre-Seigneur permit que les Vandales, nation barbare, qui étoient entrés par force dans l'Espagne avec les Goths, passèrent en Afrique, pillant, saccageant, brûlant une partie du pays, et faisant un grand dégât. Ils vinrent jusqu'à Hyppone, y mirent le siége, et la pressèrent si vivement, que le saint prélat voyant les calamités de son troupeau, supplia humblement Notre-Seigneur qu'il le délivrât de cette misère, ou l'appelât à lui, plutôt que de lui faire voir la destruction de son peuple. Notre-Seigneur lui accorda la dernière de ses demandes, et lui envoya une forte maladie, qu'il jugea aussitôt devoir le conduire à la mort. Quoiqu'il fût toujours préparé à mourir, il fit écrire en grosses lettres les sept psaumes de la pénitence, et mettre en un lieu d'où il les pût lire de son lit, ne laissant entrer personne en sa chambre que les médecins et ceux qu'il falloit pour le traiter, l'espace de douze jours. Il reçut les sacrements, et disoit qu'un chrétien, quoiqu'il eût toujours bien vécu, ne devoit pas mourir sans faire auparavant une bonne pénitence de tous ses péchés. L'heure de son trépas étant venue, en présence de ses enfants qui pleuroient, il rendit son âme à celui qui l'avoit créée pour sa gloire, le 28 d'août, jour où l'Eglise cé-

lèbre sa fête, âgé de soixante-seize ans, après avoir saintement gouverné l'Eglise d'Hyppone trente-six ans, l'an de Notre-Seigneur 430, selon saint Prosper, disciple de saint Augustin, et 433, selon Baronius, sous Théodore le Jeune, et Valentinien.

Le pauvre serviteur de Jésus-Christ ne fit point de testament, car il n'avoit rien de quoi il pût disposer. Il fut enterré en l'église de Saint-Etienne qu'il avoit fondée. Il laissa l'Eglise bien fournie de prêtres, et les monastères remplis d'hommes et de vierges. Il se trouva à sept conciles, qui furent assemblés de son temps en Afrique, et les soussigna tous.

Après son décès, le quatorzième mois du siége, la ville d'Hyppone fut prise par les Vandales. Les chrétiens emportèrent le corps de saint Augustin, sa crosse et sa mitre dans l'île de Sardaigne, dont par la suite les Sarrasins se rendirent maîtres. Luitprand, roi des Lombards, racheta chèrement d'eux son corps saint, et le fit porter à Pavie, où il fut honorablement inhumé en son église qu'il fit bâtir, et qui est nommée *Cella aurea*. Le Martyrologe Romain fait mention de cette translation le vingt-huitième jour de février. Ce saint corps est à présent en un double monastère de religieux de son Ordre, en une partie duquel qui est comme un monastère à part, sont les Pères Ermites de Saint-Augustin ; et l'autre côté est habité par des Chanoines Réguliers, qui chantent tous ensemble en la même Eglise l'office divin, les uns et les autres désirant comme enfants légitimes, jouir de ce précieux trésor, et honorer leur bienheureux Père.

Du temps que saint Augustin décéda, l'on assembla un concile à Ephèse, où l'empereur Théodose le Jeune convioit le saint docteur ; néanmoins le saint trépassa avant que les lettres fussent apportées. On n'écrit point que saint Augustin ait fait aucun miracle, sinon que lui-même étoit un très-grand miracle et un prodige divin. Possidius dit seulement, que quelquefois, du temps qu'il étoit prêtre, et depuis qu'il fut évêque, on le pria de faire des oraisons pour des possédés, et que pendant qu'il y vaquoit les larmes aux yeux, les diables sortirent, laissant les corps délivrés. Il écrit aussi que saint Augustin, étant une fois malade au lit, on

lui amena un malade pour le guérir, mettant ses mains sur lui; à quoi il répondit, que s'il pouvoit guérir quelqu'un, il eût commencé par lui-même, mais qu'il n'avoit pas tant de mérites que de pouvoir guérir personne : néanmoins ayant su que ce malade étoit venu vers lui par la permission divine, il lui mit la main sur la tète, et à l'heure même il recouvra la santé.

LA VIE DE SAINT MOISE L'ETHIOPIEN,

ANACHORÈTE, CONFESSEUR.

AN 415.

Saint Innocent, Pape. — Honorius, empereur.

Outre saint Moïse, anachorète, évêque, dont nous avons rapporté la vie le 27 de février, il y eut un autre Moïse, également anachorète, et non moins admirable, dont il est à propos d'écrire ici la vie, parce que quelques-uns n'en font qu'un des deux. Le Martyrologe Romain fait mention du premier, qui devint évêque des Sarrasins; et de l'autre, qui ne fut qu'anachorète. Cette histoire nous apprendra d'un côté à ne pas nous défier de Dieu, quand nous verrons un pécheur qui court à bride abattue après les vices; et de l'autre les saints exercices que doit pratiquer celui qui se veut retirer de ce mauvais état, et surmonter la tyrannie de sa chair.

Moïse étoit natif d'Ethiopie : il étoit nègre comme ceux du Congo. Il fut esclave d'un grand seigneur, gouverneur de la république, qui chassa Moïse de sa maison, à cause de ses larcins et de ses homicides. Pour se dérober plus aisément, il se fit capitaine d'une bande de voleurs. On raconte que comme un jour il vouloit tuer

un berger qui l'avoit empêché de faire un vol pendant la nuit, sachant que ce berger étoit de l'autre côté du fleuve du Nil, qui étoit large d'une demi-lieue, il se dépouilla et mit ses habits sur sa tête, son épée entre ses dents, et passa la rivière à la nage pour aller chercher ce pasteur qui gardoit son troupeau dans son parc. Le berger qui le vit de loin, se cacha, et Moïse ne l'ayant pu trouver, tua quatre de ses meilleurs moutons, les attacha à une corde, et repassa la rivière, les traînant après soi. Il les écorcha, mangea la chair, vendit les peaux pour du vin qu'il but, puis s'en retourna où étoient les autres larrons de sa troupe.

Moïse donc menant une vie si désespérée, Notre-Seigneur le regarda d'en haut, de ses yeux de miséricorde ; il pénétra ce cœur ténébreux avec les rayons de sa lumière, l'amollissant et l'échauffant des flammes de son amour divin : enfin il le changea tellement, que de larron il devint religieux. Celui qui auparavant faisoit perdre la vie aux autres, offrit la sienne en sacrifice à Notre-Seigneur, et, de suppôt de Satan, il devint un exemple de religion et de pénitence.

Étant une fois enfermé dans sa cellule, il y survint quatre voleurs qui avoient été ses compagnons, pour le piller, sans savoir que ce fût lui. Ils se ruèrent sur Moïse, mais il leur fit tête, les renversa, les garrotta comme quatre bottes de paille ; les porta sur ses épaules dans l'église où les autres religieux étoient assemblés ; et les leur ayant présentés ainsi liés, il leur dit : *Mes Pères, je ne saurois plus faire de mal à personne : néanmoins ces voleurs m'ont attaqué, je les ai pris et liés comme vous voyez que je vous les présente, pour savoir ce que vous voulez que je fasse d'eux.*

Quand ces voleur reconnurent que c'étoit Moïse, cet insigne brigand, leur capitaine, et qu'il avoit quitté sa mauvaise vie pour se revêtir du sac de la penitence, et se convertir entièrement à Dieu, le même Seigneur leur toucha le cœur, et les porta tellement à le suivre, qu'ils demandèrent l'habit de religieux, et devinrent parfaits, finissant leurs jours saintement dans le monastère.

Mais comme Moïse venoit du monde, accoutumé aux vices, et invétéré dans les impuretés et dans les malices du péché, il eut de

grandes difficultés à vaincre ses mauvaises habitudes, et à désourdir la toile de sa pernicieuse vie, qu'il avoit tramée pendant tant d'années. Le diable qui ne dort jamais, veilloit toujours pour lui faire la guerre : il le pressoit le jour et l'affligeoit la nuit de diverses tentations qui étoient si terribles, qu'il s'en fallut peu qu'il ne succombât ; mais Notre-Seigneur le favorisa, et il se servit de ces moyens.

Premièrement, il prit le conseil des Pères spirituels, fort saints et fort expérimentés, à qui il découvrit ses tentations et ses combats. Il y avoit dans le monastère un religieux nommé Isidore, homme très-parfait, qui lui conseilla de ne se pas étonner si la chair et sa mauvaise habitude de suivre ses appétits lui livroient une si forte guerre ; car quand un grand chien de boucher, disoit-il, trouve des os à ronger, on ne l'en sauroit chasser : mais quand on lui ferme la porte, et qu'il n'y trouve plus d'appât, il s'en va de lui-même. Le diable en use ainsi à l'endroit des pécheurs qui se retirent du monde dans la religion : tant qu'il trouve à mordre sur eux, il les assiége ; mais quand on lui ferme l'entrée, il va chercher parti ailleurs. Il faut dissiper peu à peu la mauvaise coutume par les bonnes mœurs ; il faut que le jeûne et la pénitence ôtent entièrement à la chair, les os avec lesquels elle se sustente comme un chien, et au feu le bois qui en nourrit la flamme.

Moïse suivant cette doctrine du saint Père Isidore, résolut de se servir du second moyen, d'affliger sa chair par les jeûnes. A cette fin il s'enferma dans sa cellule, et ne mangeoit que douze onces de pain tout sec, ce qui étoit une rude abstinence à proportion de son corps. Il travailloit beaucoup, faisoit oraison cinquante fois le jour, pour affoiblir et vaincre un si cruel ennemi domestique : néanmoins Moïse étoit si robuste et si habitué au mal, que le diable allumoit aisément le feu qui brûloit son cœur, l'excitant à de fâcheux songes, où la chair contribuoit beaucoup.

Afin de la vaincre et de la supplanter entièrement, il usa d'un troisième remède, qui fut de se tenir toute la nuit debout sans s'agenouiller ni s'appuyer, de peur de dormir. Il passa ainsi six ans en sa cellule, sans dormir les nuits, pendant lesquelles il étoit en

oraison, et au bout de tout cela il ne put effacer les tentations de la sensualité : ce qui nous apprend combien il est difficile d'arracher une habitude vicieuse de l'âme ; et que la chasteté est un don de Dieu, qui permet souvent ces combats, afin qu'avec le travail et la peine que l'homme prend à résister à ses passions déréglées, il purge les goûts sensuels dont il s'est autrefois nourri.

Les moyens pratiqués par Moïse étant demeurés sans effet, il en chercha un autre pour s'affoiblir davantage. Il y avoit de vieux moines fatigués, qui ne pouvoient aller chercher de l'eau, parce qu'elle étoit éloignée de leurs cellules de deux ou trois lieues : Moïse, pour les soulager et les délivrer de ce travail, alloit secrètement la nuit, sans que pas un s'en aperçût, leur quérir leurs provisions d'eau, remplissant leurs cruches avec une grande charité.

Tandis qu'il s'occupoit à cet exercice, il arriva que le diable, qui ne pouvoit supporter sa vertu et sa persévérance au bien, le rencontrant la nuit près d'un puits, où il emplissoit la cruche d'un moine, lui donna un si grand coup, qu'il le renversa par terre à demi mort. Il demeura en cet état jusqu'au lendemain, qu'un autre moine qui venoit puiser de l'eau, le trouva évanoui et transi ; il en avertit l'abbé saint Isidore, qui vint avec d'autres religieux et le porta en l'église.

Moïse demeura un an entier si étourdi de ce coup, qu'il ne pouvoit se remettre. Isidore lui conseilla de se modérer en cette lutte contre le diable, ne combattant pas avec lui par forme de défi : car la force doit être réglée, et l'on fait souvent plus avec la pénitence et la confiance en Dieu, que par la force des bras. Moïse répondit qu'il ne cesseroit de lui faire la guerre jusqu'à ce qu'il eût étouffé ses mauvais songes. Le saint abbé lui répliqua : *Au nom de Jésus-Christ cessez, car vous n'en serez dorénavant plus persécuté. Vous pouvez sûrement approcher de l'autel, et recevoir le très-saint Sacrement de Jésus-Christ, qui vous a voulu éprouver si longtemps, et en un si rude combat, pour vous humilier, et vous avertir que vous n'avez pas surmonté cette passion par votre travail et votre valeur ; ce qui vous eût peut-être causé de la vaine gloire.*

Cela réjouit le cœur de Moïse ; voyant la tempête apaisée, les

vents calmés, et les vagues qui le troubloient aplanies, il demeura en paix, avec une telle autorité sur les démons, qu'il en faisoit moins d'état que des mouches. Ce fut un des plus excellents moines de son temps. Il décéda étant prêtre, âgé de quatre-vingt-cinq ans, selon Nicéphore, ou de soixante-cinq ans, comme dit Pallade, laissant un grand nombre de disciples imitateurs de sa sainteté et de sa vertu.

Le Martyrologe Romain fait mention de saint Moïse, ainsi que Baronius en ses Annotations, le 28 d'août.

LA VIE DE SAINT HERMÈS,

MARTYR.

AN 132.

Saint Alexandre, pape. — Adrien, empereur.

Saint Alexandre, Pape et martyr, par sa sainte vie, par sa doctrine admirable, et par plusieurs miracles, convertit une grande partie des chevaliers romains à la foi de Jésus-Christ. Parmi eux, il y en avoit un nommé Hermès, homme très-noble, riche, et préfet de la ville de Rome, qui ayant vu ressusciter son fils, éclairé de la lumière céleste, reçut le saint baptême avec sa femme, ses enfants, Théodora sa sœur et toute sa famille, composée de mille deux cent cinquante personnes. Il donna la liberté à ses esclaves, fit du bien aux pauvres, à ses serviteurs, et laissa tout le gouvernement de sa maison à son fils, se préparant au martyre.

La conversion d'Hermès, personnage illustre, et connu de chacun, fit un grand éclat par toute la ville, de sorte qu'Aurélien qu

étoit alors préfet l'envoya prendre avec saint Alexandre, et le donna en garde au tribun Quirin, dont la fille nommée Balbine étoit toute rongée d'écrouelles. Quirin ayant compassion de saint Hermès, lui dit qu'il s'étonnoit qu'un homme de cette qualité, et si spirituel, se fût ainsi laissé tromper, que de vouloir perdre tant de biens, d'honneurs et de noblesse, pour une folle superstition, et demeurer les fers aux pieds en une prison infâme. Il ajouta que la vie étoit la borne de la félicité humaine, et qu'il n'y avoit rien au monde que de naître et de mourir; se demandant comment, lui qui pouvoit jouir des biens et des délices de cette vie, faisoit choix des travaux et des misères qu'il enduroit, vu qu'elles ne lui pouvoient servir de rien?

Saint Hermès lui répondit qu'il avoit été autrefois de son avis, mais que saint Alexandre l'avoit retiré de cette erreur, en ressuscitant son fils, et rendant la vue à sa nourrice qui étoit devenue aveugle. Il satisfit à ses raisons, et le fit tomber d'accord, que si ce saint Alexandre, qui étoit détenu en un autre cachot les fers aux pieds, venoit visiter cette nuit saint Hermès, Quirin se convertiroit à la foi de Jésus-Christ. Celui-ci fit doubler les gardes, mit chaînes sur chaînes à Alexandre, de peur qu'il ne sortît de la prison : mais saint Alexandre, conduit par un ange, qui lui apparut un flambeau à la main, sous la forme d'un enfant de cinq ans, vint en la maison de Quirin, pour visiter saint Hermès, et guérit Balbine des écrouelles.

Alors Quirin, éclairé de la lumière céleste, se fit baptiser avec tous ceux de sa maison, qui furent depuis tous martyrs de Notre-Seigneur; car Aurélien averti de ce qui se passoit, fit mettre tous ceux qui avoient été baptisés dans un navire, et les fit jeter dans la mer, chacun une grosse pierre au col. Quirin fut martyrisé de divers tourments, et enfin eut la tête tranchée, ainsi que saint Hermès, par une même condamnation. Sainte Théodora, sa sœur, prit leurs corps, et les enterra en la voie Salaria, assez près de Rome.

Le martyre de saint Hermès arriva le 28 d'août, jour où l'Église le solennise, en l'an de Notre-Seigneur 132, sous l'empire d'A-

drien. Le Pape Pélage II fit dresser le cimetière de saint Hermès. Tous les Martyrologes font mention de son martyre, particulièrement celui d'Adon, qui en traite plus amplement ; prenant ce qu'il en écrit des actes de saint Alexandre, Pape, lesquels sont rapportés au troisième tome de Surius.

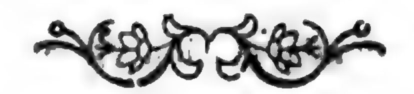
A Brioude en Auvergne, supplice de saint Julien, martyr, qui, étant compagnon du tribun saint Ferréol, et servant secrètement Jésus-Christ sous l'habit militaire, fut arrêté par les soldats, dans la persécution de Dioclétien, et souffrit une mort horrible, ayant eu la gorge coupée.

A Constance, dans la Gaule Suisse, saint Pelay, martyr, qui reçut sa couronne sous l'empereur Numérien et le juge Evilasie.

A Salerne, saint Fortunat, saint Caïus et saint Anthès, martyrs, qui eurent la tête tranchée sous l'empereur Dioclétien et le proconsul Léonce.

A Constantinople, saint Alexandre, évêque, vieillard illustre, par les prières puissantes duquel Arius, condamné par un jugement de Dieu, creva par le milieu du ventre et rendit ses entrailles.

A Saintes, saint Vivien, évêque.



VINGT-NEUVIÈME JOUR D'AOUT.

**La décollation de saint Jean-Baptiste. — Sainte Sabine, martyre.
Saint Merry, abbé.**

Sainte Candide, vierge et martyre; les saints martyrs Nicéas et Paul; saint Hypace, évêque, et saint André, prêtre, martyrs; saint Euthyme; saint Adelphe, évêque de Metz; saint Sebba, roi d'Angleterre; sainte Basille; sainte Sabine, vierge de Troyes.

LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

AN 33.

Tibère, empereur.

L'Église solennise la fête de la Décollation et du martyre du grand précurseur de Notre-Seigneur, saint Jean-Baptiste, le 29 d'août. L'histoire en est prise des évangélistes saint Matthieu et saint Marc.

Hérode Antipas, fils d'Hérode Ascalonite, qui tua les saints Innocents, étoit tétrarque; et, à cause de sa puissance royale, il est appelé roi dans l'Écriture sainte. Il étoit frère d'Archélaüs, et ce fut lui qui traita de fou Notre-Seigneur dans le temps de sa Passion. Il fit décapiter saint Jean-Baptiste, parce qu'il le reprenoit d'avoir ôté à son frère Philippe, qui étoit vivant, sa femme Hérodiade, qu'il entretenoit publiquement. L'amour aveugle de ce roi étoit très-violent, mais l'horreur et la haine d'Hérodiade contre saint Jean étoient encore plus cruelles, à cause qu'elle craignoit que la

grande opinion qu'avoit le roi de sa sainteté ne le retirât enfin de son infâme commerce avec elle.

Tout le peuple en étoit grandement scandalisé, et le dommage trop universel ; car les membres sont ordinairement tels que le chef, et les sujets prennent pour exemple les actions de leurs princes. C'est pourquoi cette sainte voix saint Jean, enflammé du zèle de la gloire de Dieu, percé de douleur de voir ces offenses, comme un vrai prédicateur du ciel, faisant plus d'état de Dieu que des hommes, quoiqu'il prévit le danger, et ne pût ignorer que cette liberté lui coûteroit la vie, crioit tout haut, et redisoit souvent à Hérode : *Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère.* Ce méchant roi s'en offensa fort, et cette Hérodiade, jetant feu et flamme comme une furie infernale, chercha tous les moyens de faire mourir le prophète.

Encore qu'Hérode craignît saint Jean, sachant qu'il étoit juste et saint, qu'il lui portât de l'honneur, l'entendît volontiers, et fît plusieurs choses qu'il lui conseilloit : néanmoins ce n'étoit pas dans les affaires d'importance ; et ce qu'il en faisoit étoit plus pour contenter le peuple, qu'à bonne intention, pour satisfaire à sa conscience, et à ce qu'il étoit obligé, à savoir d'ôter le scandale que recevoit le peuple de son péché. D'un côté il l'honoroit comme un saint : d'autre part il le redoutoit comme un censeur de ses vices. Il l'écoutoit volontiers : mais il étoit fâché quand il l'avertissoit de ses fautes. Il goûtoit ses raisons, et s'offensoit de la liberté avec laquelle il lui reprochoit son péché : enfin il y avoit dans l'esprit du roi un combat entre le respect qu'il lui portoit comme à un saint, et la haine comme à son juge ; entre l'admiration des mœurs de saint Jean et le blâme des siennes propres.

Mais la passion de ce fol amour avoit captivé Hérode ; les courtisans flatteurs l'animoient, et Hérodiade le tenoit si fort attaché, qu'il se résolut de faire prendre saint Jean-Baptiste, de le mettre en prison, même de le faire mourir, s'il en étoit besoin, pour le faire taire : quoique, par raison d'Etat, il n'osât entreprendre de le faire exécuter sur-le-champ, craignant une sédition populaire, à cause que saint Jean étoit tenu de tous pour un saint et un pro-

phète élu de Dieu. Il différa donc à un autre temps où l'occasion seroit plus favorable.

Le jour de sa naissance, il fit un grand festin aux principaux seigneurs de Galilée, et, après avoir bien bu, il fit venir une fille d'Hérodiade et de Philippe son mari, nommée Salomée, qui étoit déjà une jeune effrontée, pour danser devant ses convives : ce qu'elle fit avec tant d'afféterie, que les assistants y prirent un singulier plaisir; le roi même lui dit qu'elle lui demandât tout ce qu'elle voudroit, qu'il promettoit de le lui donner, fût-ce la troisième partie de son royaume. La fille prit conseil de sa mère sur ce qu'elle avoit à faire; elle profita de cette occasion (si ce n'étoit une partie convenue avec le roi), et lui fit demander la tête de saint Jean-Baptiste. Cette sauterelle retourna vers Hérode et lui dit : *Donnez-moi tout à cette heure le chef de Baptiste.*

Le roi, entendant cela, en fut touché ou en fit le semblant. Saint Hilaire, saint Jérôme et Strabon disent que la tristesse d'Hérode ne fut pas vraie, mais simulée, parce que saint Matthieu écrit qu'Hérode vouloit tuer saint Jean. Saint Jean Chrysostôme, Euthime et Théophylacte tiennent le contraire : car, bien qu'il le voulût faire mourir, il ne désiroit pas prendre cette voie, à cause de l'infamie qu'il recevroit de faire tuer un si saint homme pour récompenser la danse d'une baladine. Néanmoins pour accomplir son serment (encore qu'il eût mieux valu n'en rien faire que d'accumuler deux péchés, en joignant le meurtre à une promesse criminelle), et de peur que l'on ne le prît pour un homme léger, il envoya un de ses gardes couper la tête de saint Jean dans sa prison, pour l'apporter à cette jeune fille.

Voilà le so mmaire de ce que rapportent les évangélistes sur décollation et le martyre de ce divin prophète et excellent précurseur de Notre-Seigneur. Il se trouve assez d'auteurs qui disent avoir su par révélation que Notre-Seigneur, s'étant trouvé présent lorsqu'il étoit dans le sein de sa Mère, à la naissance de saint Jean, de même il assista à sa mort, qui est la vraie naissance des justes. Car saint Etienne vit, à l'heure du combat, et demi-accablé de pierres dont on le lapidoit, Jésus-Christ, qui étoit à la droite du

Père éternel, debout comme pour l'aider. Et si nous lisons dans les histoires des saints que Notre-Seigneur est souvent venu les visiter à l'article de la mort, et recevoir leur âme, il ne faut pas s'étonner s'il a fait cette faveur à celui qui lui étoit très-proche selon la chair et l'esprit, et qu'il avoit doué de beaucoup plus grands priviléges que tous les autres saints.

Il est rapporté par saint Jérôme, que la mauvaise fille aportant à sa méchante mère la tête de saint Jean-Baptiste, quand Hérodiade la vit, non contente de la mort d'un ennemi qu'elle craignoit et abhorroit avec une rage de femme, elle perça du poinçon de ses cheveux la langue du saint, en vengeance de ce qu'il avoit parlé contre elle.

Mais qui ne s'épouvantera des secrets jugements de Dieu? qui pourra comprendre les voies par où il conduit les élus? Ce grand ami de Jésus-Christ, ce maître de la vie, ce modèle de sainteté et de justice, cet exemple de virginité, ce miroir de pénitence, cette trompette du ciel, la voix de Jésus-Christ, le secrétaire du Père, le précurseur du Fils, le temple du Saint-Esprit, le sanctuaire de la très-sainte Trinité, si parfait et si consommé en toutes les vertus, qu'entre les enfants des femmes il ne s'en est point trouvé de plus grand que saint Jean-Baptiste, est mis en prison les fers aux pieds, par le commandement d'un homme vicieux et lubrique, à cause qu'il lui prêchoit la vérité. Et le feu de la volupté eut tant de pouvoir sur Hérode, que de lui faire commander de trancher la vie du chaste et de l'innocent. Quel abus d'une passion lascive, pour la danse d'une baladine, de priver son royaume d'un prophète et d'un ange terrestre, et le monde de la clarté d'un soleil, qui l'éclairoit et l'enflammoit en l'amour de Dieu! D'où nous devons premièrement reconnoître combien la passion charnelle est puissante, lorsqu'elle maîtrise nos cœurs, les ravages qu'elle fait, et les malheurs dont elle est cause, quand elle est appuyée du pouvoir d'un tyran qui n'a d'autre loi que son plaisir, qu'il effectue et exécute, sans que personne lui contredise ou s'oppose à sa volonté.

De plus, saint Chrysostôme remarque que de même qu'il n'y a rien de plus précieux qu'une bonne femme, aussi n'y a-t-il bête

farouche plus cruelle qu'une femme en colère; ni tigresse, ni lionne qu'on lui puisse comparer. Ce qu'elles devroient reconnoître d'elles-mêmes, afin de résister de bonne heure à cette passion, et de n'y tomber pas si avant que fit Hérodiade, qui pour vivre à sa fantaisie, ôta la vie à celui qui méritoit tant de vivre. Les hommes doivent aussi apprendre de là à être modestes et retenus en la conversation des femmes, puisqu'une si petite étincelle allume un si grand feu, qu'il est ensuite impossible de l'éteindre.

Toutefois nous devons principalement en la Décollation de ce saint précurseur, jeter les yeux sur la constance avec laquelle il mourut pour la vérité, sur la bonté de Notre-Seigneur, qui le voulut honorer du martyre, et nous déclarer combien il estime la pureté de l'âme et la chasteté, et que nous ne devons point faire état de tous les biens de la terre : qu'enfin il châtie sévèrement ceux qui entreprennent d'affliger les saints, encore que pour un temps il dissimule, et l'endure tellement, que l'on pense que sa providence ne s'étend point sur les choses de ce monde.

La confiance de saint Jean-Baptiste fut admirable à reprendre Hérode, à soutenir la vertu, et à maintenir la loi de Dieu, n'ayant point craint, ni la furieuse rage d'Hérodiade, ni la passion d'Hérode, ni la cruauté de ses ministres et de ses satellites, ni la mort même, qui lui étoit inévitable : parce qu'il reconnut, que comme prédicateur divin, envoyé de Dieu, pour préparer sa voie, il étoit obligé de prêcher la vérité, de mourir pour sa défense, et de servir d'exemple aux prédicateurs de l'Évangile, et aux personnes publiques, de se dépouiller de toutes les affections humaines de l'amour et de la crainte, de l'ambition et de la convoitise, de la flatterie et de la trop grande prudence mondaine, et de passer par-dessus tout cela, lorsqu'il y va de l'honneur et de la gloire de Dieu, à l'imitation de ce saint précurseur, et de ce miroir de toute sainteté.

Dieu donna à saint Jean cette grande constance, le voulant honorer de la couronne du martyr, et enrichir de ce titre si excellent celui qu'il avoit choisi pour son intime et familier ami, le douant des priviléges de docteur et de vierge, et de toutes les autres pré-

rogatives. De sorte qu'il n'y a point de doute, que saint Jean n'ait été un très-glorieux martyr, et la lumière des martyrs, attendu qu'entre la naissance, et la glorieuse mort de Notre-Seigneur, il nous a laissé l'exemple d'un invincible courage.

Son martyre est même plus à priser que ceux des autres martyrs du Nouveau Testament, qui sont morts pour Jésus-Christ, après que Jésus-Christ étoit mort pour eux; lorsque l'exemple de Notre-Seigneur les excitoit à lui en savoir gré, et à exposer leur vie pour ce Seigneur qui, par une charité excessive, avoit donné la sienne pour eux; ils savoient de plus qu'en mourant ils s'en alloient droit au ciel commencer leur vraie vie, et jouir éternellement de sa bienheureuse présence. Saint Jean n'avoit pas encore vu cet exemple; car quand il mourut, Notre-Seigneur n'étoit pas mort pour lui. Il savoit bien que la porte du paradis étoit fermée jusqu'à ce que Notre-Seigneur, après sa résurrection, fût monté aux cieux pour l'ouvrir, et qu'en attendant il devoit demeurer aux limbes avec les autres saints Pères qui soupiroient après leur parfaite rédemption.

C'est aussi une chose grandement considérable, que Notre-Seigneur désirant faire saint Jean-Baptiste martyr, il voulut que ce fût pour la défense de la chasteté; afin que nous comprenions par là le prix inestimable de ce don du ciel, pour lequel son grand et cher ami exposa sa vie, et s'opposa au torrent impétueux d'un roi furieux, qui avoit ravi de force la femme de son propre frère. Combien donc cette vertu est-elle excellente, pour la défense de laquelle saint Jean-Baptiste répandit son sang? et combien au contraire ce péché est-il abominable, contre lequel cette divine voix s'écria si hautement jusqu'à la fin, et depuis sa mort a encore déclamé, et l'a condamné avec plus d'efficace par la voix de son propre sang, qui est la vie d'Abel.

Si nous considérons cette histoire seulement avec les yeux de la chair, il nous semblera que la providence de Dieu ne s'étend point sur les choses humaines, puisque les méchants l'emportent sur les bons, que l'adultère triomphe du chaste, le cruel et mauvais juge du saint et innocent prophète. Mais si nous ouvrons les

yeux de l'âme, nous verrons que toutes les choses de la terre passant, ne sont que fange; et qu'il ne faut faire état que de ce qui est permanent à jamais : que ça été une indicible gloire à saint Jean d'avoir été mis en prison pour la vérité, d'avoir tendu le col au bourreau, et obtenu par cette voie la couronne d'un glorieux martyre.

Quant à Hérode qui le fit tuer, il fut haï de tout le genre humain, avec un affront et une ignominie perpétuelle. De sorte que saint Pierre Chrysologue parle à Hérode en ces termes : *Le même jour que tu eus achevé celui de ta naissance, Jean naquit au ciel : le tien s'acheva, et le sien commença; parce que le juste commence à vivre dès lors qu'il meurt pour Jésus-Christ, car la vie du martyr ne se perd pas dans la mort; mais elle passe en une meilleure vie. La mort n'est qu'un nouveau lustre à celui qui meurt temporellement pour vivre éternellement. Tu meurs en vivant; et Jean vit en mourant. Tu as déja perdu cette robe de pourpre que tu portois, et saint Jean est toujours vêtu de cette robe d'immortalité qu'il a lui-même empourprée de son sang. Tes conviés sont à présent participants de tes peines, et Jean est assis à la table du roi du ciel, parmi les chœurs des anges: il entend toujours la musique céleste; et tu entends à toute heure les cris lamentables, et les grincements de dents de l'enfer. Celui qui fut condamné et donné pour récompense du fol amour de ton adultère et de ta petite baladine, jouit maintenant au royaume éternel du mérite de ses vertus : et tu as reçu avec elle la récompense en enfer de ton injuste sentence.*

Joseph, pour s'enfuir de la femme adultère, lui laissa son manteau par où elle le tira, et Jean de peur de voir l'adultère ne laissa pas seulement l'habit extérieur, mais aussi son corps. Joseph plutôt que de commettre un adultère, entra volontiers en prison : et Jean pour reprendre l'adultère, changea son désert en un cachot : tous deux préférant la perte de leur liberté à celle de la chasteté.

Mais Notre-Seigneur ne châtia pas seulement Hérode, Hérodiade, et la fille en l'autre monde des peines éternelles, quoique ce châtiment soit terrible et inconcevable; il l'affligea encore en cette vie, le déshonora et le priva de son royaume. Le roi eut en effet

de grandes guerres contre Arétas d'Arabie, à cause qu'il avoit répudié sa fille, qui étoit sa légitime épouse, pour reprendre Hérodiade; son armée fut défaite : depuis il fut exilé en la ville de Lyon, où il alla avec Hérodiade. Mais s'étant tous deux échappés et enfuis vers l'Espagne, ils moururent par les chemins, d'angoisse, de tristesse et de douleur.

Et quant à la petite effrontée qui, pour récompense de son impudence et de son audace, eut la tête de saint Jean-Baptiste, Métaphraste, Nicéphore et Calixte en écrivent de la sorte : *Comme elle cheminoit en hiver par une grande et fâcheuse froidure, pour marcher plus sûrement, elle voulut passer à pied sec une rivière qui étoit glacée; mais lorsqu'elle fut au milieu, la glace se fendit sous elle, et la misérable tomba dans l'eau jusqu'au col, la tête demeurant supportée par la glace : comme elle étoit accoutumée à danser, elle sauta, et se tourna tant dans l'eau, que les gros glaçons lui coupèrent la tête, au grand étonnement de ceux qui étoient présents, par un juste jugement de Dieu, qui bien qu'il attende, souffre et dissimule, afin que le pécheur se convertisse, et fasse pénitence, néanmoins à la fin il le punit d'autant plus rigoureusement, qu'il a plus longtemps dissimulé.*

La mort du saint précurseur arriva environ au temps de Pâque, comme dit le Martyrologe romain; le vénérable Bède l'a aussi remarqué. Mais comme l'Église est alors occupée aux sacrés mystères de la Passion de Notre-Seigneur, elle a transporté la fête de la Décollation de saint Jean au 29 d'août, qui est le jour où on trouva pour la deuxième fois son précieux chef : car les disciples de saint Jean ayant su que leur maître avoit été décapité dans la prison, vinrent prendre son corps, et l'enterrèrent, avec un grand deuil, à Sébaste, qui est en Samarie, entre deux saints prophètes, Élisée et Abdias, où Dieu fit plusieurs miracles, ainsi que rapporte saint Jérôme sur la prophétie d'Abdias.

Rufin fait mention du chef de saint Jean-Baptiste, avec les auteurs de l'histoire Tripartite, Bède et Siméon Métaphraste, qui rapportent qu'Hérodiade l'enterra dans son palais, craignant qu'il ne ressuscitât, pour accuser derechef son adultère. Son corps y demeura caché plusieurs années, jusqu'à ce que le même saint le ré-

véla à certains religieux qui étoient venus à Jérusalem par dévotion ; de laquelle première invention il est parlé dans le Martyrologe romain le vingt-quatrième jour de février. Le 29 d'août eut lieu la deuxième invention de son chef, lequel fut trouvé du temps de l'empereur Valens. Ce prince le voulant emporter à Constantinople avec un grand honneur, ne le put jamais faire : Dieu lui refusa cette faveur, à cause qu'il étoit hérétique arien, la réservant au très-religieux prince Théodose, qui transporta le chef du saint Précurseur en grande pompe et solennité à Constantinople.

Le même empereur ayant commandé d'abattre tous les temples des idoles, ce commandement fut apporté à Alexandrie du temps que Théophile en étoit évêque, il fit abattre par les chrétiens l'idole de Sérapis si renommée, au grand déplaisir des gentils; et au même lieu l'on bâtit une église qui fut consacrée en ce même jour à Dieu, sous le nom de saint Jean-Baptiste, où l'on mit ses saintes reliques. Ce qui empêcha l'audace de la maudite superstition et idolâtrie de cette province-là, où notre sainte religion commença à fleurir plus que jamais.

Le saint Précurseur récompensa bien Théodose de la dévotion e du service qu'il avoit reçu de lui : parce qu'avant qu'il entreprit sa dangereuse guerre contre le tyran Eugène, le bon empereur se retira dans l'église de saint Jean-Baptiste, qu'il avoit fait bâtir, pour se mettre en oraison, et le prier d'être son patron en cette expédition. Ce qui lui profita tellement que le jour de la bataille que Théodose et Eugène se livrèrent, il sortit un diable de l'église de saint Jean-Baptiste, qui faisoit des cris et des hurlements horribles contre saint Jean, lui reprochant *qu'il le vouloit vaincre, et tailler son armée en pièces*. Ce qui est un signe très-évident de la faveur que le saint Précurseur fit à Théodose : il récompensa sa dévotion, et le service qu'il lui rendoit, par une signalée victoire qu'il remporta contre Eugène.

L'impie Julien l'Apostat n'en fit pas de même aux reliques de ce glorieux martyr : parce qu'ayant su les grands et continuels miracles que Dieu opéroit à son sépulcre, il s'efforça de faire brûler son corps saint , et d'en jeter les cendres au vent, pensant par ce

moyen étouffer la gloire de Jésus-Christ en ses saints; ce que les Gentils exécutèrent en partie, par fureur et par impiété : toutefois Notre-Seigneur permit que quelques siens serviteurs qui étoient pour lors arrivés de Jérusalem à Sébaste, où ce grand sacrilége se commettoit, se jetèrent parmi la foule, et ramassèrent plusieurs os et précieuses reliques de saint Jean. Après la mort de Julien, son sépulcre fut rétabli et visité d'un nombre considérable de pèlerins.

Depuis, le chef de saint Jean-Baptiste fut apporté à Rome, et mis dans le monastère de Saint-Sylvestre, où il est à présent : et c'est pourquoi on l'appelle église de Saint-Sylvestre *ad Caput* : ainsi que remarque le cardinal Baronius, que le lecteur curieux pourra voir aux Annotations sur le Martyrologe romain, et au quatrième tome de ses Annales : comme aussi le bienheureux Père Canisius, en ce qu'il a écrit de saint Jean-Baptiste, contre les hérétiques de notre temps.

Les reliques de ce glorieux Précurseur, à cause de la dévotion que lui portoient les fidèles, ont été départies quasi partout le monde, à Alexandrie, à Cyr, ville de la Syrie, en France à Amiens et en Italie. Saint Paulin, évêque de Nole, les mit en son église, et saint Gaudence, évêque de Bresce, en la sienne. Le doigt, dont le saint Précurseur montra Notre-Seigneur, est, à ce que l'on dit, à Malte, île où réside le grand maître de l'ordre des chevaliers qui combattent pour son saint Nom. Les cendres sont en la ville de Gênes, en une chapelle de l'église cathédrale de Saint-Laurent : lesquelles sont grandement révérées, et Notre-Seigneur y fait beaucoup de miracles ; spécialement quand la mer s'enfle, sitôt que l'on met ces cendres au-devant, elle se calme.

D'autres royaumes et provinces ont été enrichis par le précieux trésor des reliques de saint Jean-Baptiste, et partout Notre-Seigneur a fait de grands miracles par son intercession. Saint Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns au livre de la Gloire des martyrs, qui sont aussi racontés par Lipomani, Il est très-doctement parlé des reliques du saint Précurseur dans un Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste, que M. du Cange a mis au jour depuis peu.

Le martyre du saint Précurseur arriva la trente-troisième année

de Notre-Seigneur, un an avant sa Passion. Outre les évangélistes, tous les Martyrologes, Romain, de Bède, d'Usuard et d'Adon font mention de la Décollation de saint Jean-Baptiste; saint Pierre Chrysogone, et plusieurs auteurs de l'Histoire ecclésiastique en parlent également.

LA VIE DE SAINTE SABINE,

MARTYRE.

AN 122.

Saint Alexandre, pape. — Adrien, empereur.

L'Église célèbre le martyre de sainte Sabine le 29 d'août; il est tiré du Martyrologe d'Adon, évêque de Vienne.

Sainte Sabine étoit Romaine, d'une très-illustre maison, fille d'Hérode de Métalaire, et femme de Valentin, qui étoit un grand seigneur. Son mari étant mort, elle reçut en sa maison une fort bonne chrétienne, nommée Sérapie qui, par son bon exemple et par ses fortes raisons, la persuada de se faire chrétienne, et l'enflamma tellement par ses paroles en l'amour de Jésus-Christ, que Sérapie étant prise pour la foi, et condamnée à la mort, sainte Sabine ne la pouvoit quitter : de sorte qu'elle l'accompagna jusqu'au supplice. Le président Bérille la voyant, lui dit : *Je m'étonne grandement qu'oubliant votre race, le père qui vous a engendrée, et le mari que vous avez épousé, vous couriez en si mauvais équipage après cette sorcière qui vous a charmée et fait perdre le sens, aussi bien qu'à plusieurs autres.*

Sainte Sabine lui répondit : *Je voudrois, ô président, que vous eussiez ouï Sérapie aussi bien que moi, et pesé ses raisons, que vous*

appelez charmes ; je crois que vous quitteriez l'adoration des faux dieux, et reconnoîtriezCelui qui est le seul Dieu vivant et vrai, qui récompense les bons de la vie éternelle, et châtie les méchants d'une peine infinie.

Le président, encore que les paroles de Sabine ne lui plussent guère, néanmoins pour le respect qu'il lui portoit, la laissa. Sainte Sérapie fut couronnée du martyre, et Sabine recueillit les reliques, qu'elle garda comme un précieux trésor.

Quelques jours après elle fut prise et présentée devant Elpide, juge, qui lui reprocha qu'étant ce qu'elle étoit, elle dégénéroit de sa noblesse, de la tige illustre de sa famille et de celle de son mari, pour vivre parmi les chrétiens comme une femme de basse condition ; mais l'ayant trouvée fort constante en la confession de Jésus-Christ, et hardie à lui répliquer, il lui fit trancher la tête et confisqua tous ses biens. Les chrétiens prirent son corps, qu'ils mirent dans le même tombeau où elle avoit enterré sainte Sérapie sa maîtresse.

Elle souffrit le martyre le 29 d'août, l'an de Notre-Seigneur 122, sous l'empire d'Adrien. Surius, en son quatrième tome, rapporte ses actions. Tous les Martyrologes font mention de sainte Sabine. Il y a une belle église à Rome qui porte son nom, où le glorieux patriarche saint Dominique fonda un couvent de son Ordre, et où le Pape va le premier jour de carême ouvrir et commencer les stations qui s'y font les jours suivants, avec une grande et fervente dévotion de toute cette sainte ville.

LA VIE DE SAINT MEDERIC OU MERRY,

ABBÉ.

AN 700.

Adrien, pape. — Constantin VII, empereur.

Saint Médéric ou Merry naquit au territoire d'Autun, de fort nobles parents. Dès l'âge de treize ans, étant prévenu d'une grâce et d'une lumière célestes, il se jeta, contre le gré de ses père et mère, dans le monastère de Saint-Martin, qui alors florissoit, tant pour le nombre des bons religieux, que pour la discipline régulière qui y étoit étroitement gardée. Saint Médéric commença dès son noviciat à briller entre eux comme un très-beau soleil, les échauffant de son exemple, les éclairant de ses vertus, et les surpassant tant en austérité qu'en abstinence : car il ne buvoit que de l'eau, ne mangeoit que du pain d'orge, dont il n'usoit que deux fois la semaine, portoit la haire et la tenoit cachée sous l'habit de son Ordre, de peur de vaine gloire.

Après le décès de son abbé, les religieux s'assemblèrent, et d'un commun consentement le substituèrent en son lieu, où il se comporta très-dignement. Les uns louoient sa prudence, les autres sa douceur, et tous s'étonnoient du soin infatigable qu'il prenoit en sa charge. Il fortifioit les foibles, encourageoit les timides, corrigeoit les pécheurs, et élevoit les justes à une plus grande justice et perfection. Bientôt après son élection, le diable troubla un moine par de sales tentations, allumant si fort dans sa chair le feu de la concupiscence, qu'il n'y trouvoit aucun remède. Le moine voyant

cela, implora l'aide du saint qui, le revêtant de sa robe, chassa le diable, lequel s'écria en sortant qu'il lui faisoit grand tort. Le moine fut si bien délivré, qu'il vécut depuis fort chastement, et ne ressentit plus cette fâcheuse tentation.

Un autre moine ne pouvant ouïr la messe, sortoit tous les jours du chœur, et ne se vouloit pas amender par les remontrances du saint qui, s'apercevant que c'étoit un artifice du diable, le fit confesser et communier; il fut depuis très-fervent à la messe et au divin office.

Le bruit de ses rares vertus, accompagnées de si grands miracles, attira tant de gens pour le voir, qu'il fut contraint de quitter Autun, et de se retirer en un désert, où il vivoit du travail de ses mains, inconnu des hommes, et molesté par les démons; mais aussi caressé de Dieu, qui le combloit de consolations incroyables. Ses religieux fâchés de son départ, le cherchèrent en tant d'endroits qu'ils le trouvèrent à la fin : se prosternant à ses pieds, ils le conjurèrent de revenir, et de ne les pas frustrer plus longtemps du bonheur de sa sainte présence. Mais toutes leurs raisons ne le purent induire à quitter le désert; car il leur allégua l'exemple des saints anachorètes, qui avoient plus fait par leurs prières pour le bien de l'Église, que ceux qui avoient fort travaillé au monde.

Les moines désespérant de le pouvoir persuader, s'en allèrent trouver l'évêque, qui vint incontinent vers lui et le menaçant du glaive de l'excommunication, le fit retourner et reprendre sa charge. Il y remit le tout en bon ordre, et répara bientôt, tant par son industrie que par l'aide divin, et par l'opération des miracles qu'il fit à son retour, tous les dommages arrivés en son absence : car il rendit l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le marcher aux estropiés, et la santé à toutes sortes de malades; ses paroles même pénétroient le cœur de ceux qui l'écoutoient, et en arrachoient les maux et les péchés les plus secrets.

A la prière de Fradulphe, son filleul, homme de sainte vie, il alla à Paris, et tomba malade au couvent de Champeaux, où il fut contraint de séjourner longtemps : Dieu, par sa providence, se voulant servir de lui pour la réduction des moines qui y vivoient, en

grande dissolution. Étant un peu fortifié, il s'en alla par le pays visiter les saints lieux, et arrivant à Melun, après avoir rendu ses vœux à Dieu au monastère de Saint-Pierre, il sut que l'on avoit injustement emprisonné des pauvres. Ne pouvant trouver le châtelain pour les faire sortir, il invoqua la justice divine, qui brisa incontinent leurs fers, rompit les portes et les remit en liberté.

La fièvre l'ayant repris, il retourna à Champeaux, d'où il vint à Paris ; il guérit en chemin Ursus, travaillé d'une fièvre, et délivra une dame nommée Benoîte, possédée de l'esprit malin. Il prit son logement aux faubourgs de Paris, en la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul où, il passa près de trois ans, supportant patiemment les ardeurs de la fièvre, sans se vouloir guérir, encore qu'il guérît les autres. Dieu lui révéla le jour de son décès, après lequel il soupiroit continuellement : de sorte que s'étant muni des armes d'un chrétien, et ayant reçu le Viatique, sa sainte âme chargée de tant de mérites, et enrichie de si rares vertus, laissa le corps en terre et s'envola au ciel.

Il fut enterré en la chapelle de Saint-Pierre, et y reposa jusqu'en 884, où, par la diligence de Théodebert, chanoine, ses os furent portés avec grande solennité, dans une riche châsse à l'église, qui fut depuis appelée de son nom. Plusieurs ont honorablement parlé de lui, entre autres Trithème et Vincent de Beauvais. Le Martyrologe romain le met au 29 d'août, comme fait aussi Usuard

---

A Rome, sainte Candide, vierge et martyre, dont le corps fut transporté dans l'église de Sainte-Praxède, par le pape Pascal Ier. — Elle étoit fille d'un habitant de Carthage, et étoit douée de tant de vertus, que dès l'âge de treize ans l'empereur, averti par la renommée, la fit prendre et la donna à un des seigneurs de sa cour, pour qu'il la forçât de sacrifier aux idoles par quelque moyen que ce fût. Celui-ci y employa tour à tour la douceur et la violence, les promesses et les menaces, mais toujours en vain. Il lui

fit alors déchirer le corps par des bourreaux, ce qu'elle endura avec constance et comme en souriant; il l'exposa aux bêtes féroces, pour en être dévorée, mais elles vinrent se coucher à ses pieds, ce qui lui fit connoître enfin la sainteté de cette vierge et la puissance du Seigneur Jésus. Il s'humilia donc devant sa victime, confessant que son Dieu étoit le vrai Dieu. Eusèbe, qui lui succéda dans sa charge, le fit jeter dans le feu avec sainte Candide; mais voyant que les flammes n'avoient point de force contre eux, il se convertit aussi par ce prodige, se jeta dans le feu avec eux, et ainsi tous trois acquirent la couronne du martyre le vingt-neuvième jour d'août.

A Antioche en Syrie, fête de saint Nicéas et de saiut Paul, martyrs.

A Constantinople, saint Hypace, évêque en Asie, et saint André, prêtre, qui, pour le culte des saintes images, sous l'empereur Léon l'Isaurien, eurent la barbe enduite de poix et brûlée, la peau de la tête enlevée, et furent égorgés.

A Pérouse, saint Euthyme, Romain, qui, fuyant avec son épouse et son fils Crescence la persécution de Dioclétien, y mourut dans la paix du Seigneur.

A Metz, saint Adelphe, évêque et confesseur.

En Angleterre, saint Sebba, roi.

A Smyrne, fête de sainte Basille.

Au pays de Troyes, sainte Sabine, vierge, illustre par ses vertus et ses miracles.



TRENTIÈME JOUR D'AOUT.

Sainte Rose de Sainte-Marie, vierge de Lima, religieuse du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Saint Fiacre. — Saint Félix et saint Adaucte, martyrs. — Saint Aile, abbé de Rebais.

Sainte Gaudence, vierge et martyre; saint Pammaque, prêtre; plusieurs saints martyrs d'Afrique; saint Boniface et sainte Thècle, martyr ; saint Fantin; saint Pierre de Trévi; saint Bonone, abbé.

LA VIE DE SAINTE ROSE DE SAINTE-MARIE,

VIERGE DE LIMA, RELIGIEUSE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

L'aimable nom de Rose fut donné avec justice à la sainte dont je rapporte la vie, puisqu'un peu après sa naissance, sa mère aperçut sur son visage une rose vermeille et brillante de lumière, pendant qu'elle dormoit dans son berceau, et que dans ce moment la glorieuse Mère de Dieu lui apparut, et lui dit qu'elle vouloit qu'elle portât le nom de Rose : ce qui se vérifia dans tout le cours de sa sainte vie, où elle parut un miracle de pureté, d'innocence et de sainteté.

Elle naquit à Lima, ville capitale du royaume du Pérou, en l'Amérique méridionale, le vingtième jour d'avril, en l'an 1586. Son père portoit le nom de Gaspard Florez, et sa mère celui de Marie d'Olive, tous deux très-nobles, très-vertueux, mais de richesses médiocres.

A l'âge de cinq ans elle fit vœu de virginité; et, afin de témoigner à Jésus-Christ qu'elle prenoit pour son époux, qu'elle ne vouloit plus avoir de commerce avec le monde, elle se coupa elle-même les cheveux jusqu'à la racine.

Son obéissance envers son père et sa mère fut admirable : elle étudioit leurs inclinations, et se soumettoit si respectueusement à leurs volontés, qu'elle n'a jamais refusé de faire les choses qu'ils lui commandoient : il est vrai qu'elle y mettoit toujours quelque mortification quand ils vouloient l'engager dans les vanités du monde : d'où vient que sa mère ayant une fois voulu qu'elle portât une guirlande de fleurs sur sa tête, elle lui obéit ; mais elle y fourra une grande aiguille qui lui entra si avant dans la tête, qu'il fallut aller chercher un chirurgien pour l'en retirer.

Comme ses parents étoient dans la nécessité pour leur condition, elle les nourrissoit de son travail ; elle passoit une partie de la nuit à coudre, où à faire de la tapisserie ; et elle cultivoit un petit jardin pendant le jour, pour subvenir à leurs besoins. Quand ils étoient malades, elle étoit incessamment au chevet de leur lit ; elle ne les quittoit point qu'elle ne s'y crût obligée par la nécessité de leur rendre quelque autre service : elle faisoit leur lit elle préparoit leurs médecines ; et leur rendoit le jour et la nuit, toutes sortes d'assistances, dans les choses mêmes les plus basses et les plus difficiles.

Elle prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, des mains du R. Père Alphonse Vélasquez, religieux de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le dixième jour du mois d'août, en l'année mil six cent six.

Cet habit blanc et noir l'avertissant de l'innocence et de la mortification qu'elle devoit pratiquer, elle y fit de si heureux progrès, que tous ses confesseurs ont déposé qu'elle n'a jamais perdu l'innocence baptismale, mais qu'elle en a heureusement conservé la grâce toute sa vie.

Elle avoit un grand amour pour les mortifications dès sa jeunesse, lequel s'accrut beaucoup dans son âme, depuis qu'elle se vit revêtue de son habit de pénitente, qui la rendant fille spirituelle de sainte Catherine de Sienne, l'engageoit à en imiter les mortifications.

A quinze ans, elle fit vœu de ne manger jamais de viande, si elle n'y étoit contrainte par ceux qui avoient autorité sur elle :

dès le commencement du Carême, elle se retranchoit l'usage du pain, se contentant de quelques pépins d'orange, qu'elle réduisoit à cinq tous les vendredis de cette quarantaine. Son abstinence a été extrême; car on l'a vue se contenter d'un pain et d'un pot d'eau pendant cinquante jours : une autre fois elle demeura sept semaines entières sans boire ; et à la fin de sa vie, elle passoit assez souvent plusieurs jours sans boire et sans manger. Les disciplines communes étoient pour elles trop douces, c'est pourquoi elle s'en fit une de deux chaînes de fer, de laquelle elle se frappoit tous les jours jusqu'au sang; mais particulièrement quand elle se disciplinoit pour la conversion des pécheurs; alors s'immolant à Dieu pour eux comme une victime d'expiation, elle étoit saintement cruelle à elle-même. Mais son confesseur lui ayant défendu de se servir davantage de cette chaîne de fer, à cause de ses fréquentes maladies, elle s'en fit une ceinture à trois rangs, qu'elle serra si fort sur ses reins, qu'elle lui entra dans la chair, d'où elle ne la put retirer qu'avec d'excessives douleurs, et qu'avec une grande effusion de sang.

Le cilice qu'elle portoit sur son corps, étoit de crin de cheval, qui lui descendoit depuis les épaules jusqu'aux genoux ; et pour le rendre plus rude, elle l'arma d'une infinité de petites pointes d'aiguilles par dessous, qui lui écorchoient toute la peau. Pendant sa tendre jeunesse, elle se fit une petite couronne d'étain, à laquelle elle attacha plusieurs petits clous pointus ; elle la porta sur sa tète assez longtemps, jusqu'à ce qu'étant plus âgée, elle s'en fit une autre d'une lame d'argent, dans laquelle elle fixa trois rangs de pointes aiguës au nombre de quatre-vingt dix-neuf. Elle la portoit cachée sous un voile, ce qui lui causoit d'incroyables douleurs, parce que ces quatre-vingt dix-neuf pointes faisoient autant de trous dans sa tête.

Le lit sur lequel elle reposoit, étoit plutôt un lit de souffrances et de veilles que de repos ; il étoit en forme de coffre, dans lequel elle mit dix morceaux de bois raboteux, remplissant l'espace qui les séparoit, de trois cents morceaux de tuiles cassées qu'elle accommodoit de manière que les pointes lui fracassoient tout le

corps. Son oreiller étoit une pierre : elle tenoit toujours près de son lit une bouteille pleine de fiel, duquel elle se frottoit les yeux avant que de se coucher, et s'en lavoit la bouche le matin, en mémoire de celui dont le Fils de Dieu avoit été abreuvé sur la croix.

La retraite lui étoit si douce et si chère, qu'elle ne trouvoit point de supplice plus fâcheux que lorsqu'elle étoit obligée d'accompagner sa mère en ville. Pour s'en dispenser, elle se frottoit les yeux avec du poivre des Indes : une fois elle se fit tomber une grosse pierre sur le pied ; en un mot, elle mettoit tout en usage pour s'affranchir de cette honteuse nécessité de s'ajuster et de se bien mettre pour aller en visite. Mais depuis, sa mère s'étant aperçue que les incommodités qu'elle se procuroit venoient de la répugnance qu'elle avoit de l'accompagner, elle ne l'en pressa plus ; au contraire, elle lui donna permission de bâtir un petit ermitage dans son jardin, où elle demeuroit tout le jour et une bonne partie de la nuit à prier Dieu ou à travailler pour secourir ses parents dans leurs nécessités.

La vie humble et cachée de sainte Rose, jointe aux vertus qu'elle pratiquoit, la rendirent si agréable à Dieu, que Jésus-Christ l'éleva à la qualité glorieuse de son épouse, en présence de la très-sainte Vierge ; car un jour des Rameaux, qu'elle étoit toute absorbée en Dieu, dans la chapelle du Saint-Rosaire, le Fils de Dieu lui apparut, et après avoir fait découler par ses divins regards un torrent de délices dans l'âme de cette chaste amante, il lui dit : *Rose de mon cœur, je te prends pour mon épouse.* A ces tendres paroles, la sainte, se sentant ravie en elle-même de l'honneur qu'elle recevoit de cette illustre alliance, se prosterna à ses pieds, comme Abigaïl fit à ceux de David, et lui dit avec un profond respect : *Seigneur, voici votre servante, je suis assez honorée de la qualité de votre esclave, et je porte dans le fond de mon âme les caractères ineffaçables d'une servitude nécessaire, qui me rendent indigne de la qualité glorieuse de votre épouse.*

La vue de son néant lui eût fait prendre cette faveur du ciel pour une illusion, si la très-sainte Vierge ne l'eût assurée de la vérité de

ce mystère par ces obligeantes paroles : *Rose, la bien-aimée de mon Fils ! tu es maintenant sa véritable épouse.*

Son âme étoit tellement unie à Dieu, que même dans ses occupations extérieures, elle accomplissoit à la lettre ce conseil de saint Paul, qu'*il faut toujours prier*, car elle employoit tous les jours douze heures à l'oraison mentale ; elle passoit les autres dans une si admirable union de son esprit avec Dieu, que quoiqu'elle fît, elle l'avoit toujours dans sa pensée, à moins qu'elle n'en fût divertie par les fantômes du malin esprit ; elle en fut en effet horriblement tourmentée l'espace de quinze ans, une heure et demie chaque jour, avec tant d'excès, qu'elle souffroit en quelque façon les peines que les âmes endurent en purgatoire. Dans ces effroyables ténèbres de son esprit, elle ne pouvoit penser à Dieu, et les démons remplissoient son imagination de spectres si affeux, qu'encore que cette vierge affrontât courageusement les douleurs les plus insupportables, néanmoins, elle ne pouvoit s'accoutumer à ce genre d'épreuve ; la seule pensée lui en étoit si horrible, que lorsqu'elle sentoit approcher l'heure de ses peines, elle trembloit par tout le corps, et prioit son cher Époux de la dispenser de boire ce calice.

Cela fut cause qu'on fit examiner sa conduite par les plus fameux théologiens de l'université de Lima, lesquels, après plusieurs interrogatoires qu'ils lui firent subir, témoignèrent qu'il n'y avoit point d'illusion dans son fait; mais que ces peines étoient une épreuve de Dieu, qui la disposoit à une haute perfection, par cet état de ténèbres et de souffrances.

L'Enfant Jésus lui apparoissoit très-souvent pour l'animer dans ses douleurs, avec la très-sainte Vierge qui étoit sa protectrice, laquelle avoit tant de soin de son progrès dans la vertu, qu'elle l'a souvent éveillée, afin qu'elle fît son oraison à son heure ordinaire. Son ange gardien lui étoit si familier, que non-seulement il lui apparoissoit souvent, mais encore il faisoit les petites commissions dont elle le chargeoit.

Elle avoit une patience admirable dans ses maladies, même les plus fortes; jamais elle ne s'est plainte de l'excès de ses douleurs ;

et quoiqu'elle ait été souvent tourmentée d'esquinancie, d'asthme, de maux d'estomac, de pleurésie, de goutte et de sciatique, elle disoit ordinairement ces paroles dans les maux qu'elle souffroit : *O bon Jésus! augmentez mes souffrances; mais en même temps augmentez en moi votre divin amour.*

Elle aimoit Dieu d'un amour si tendre, qu'elle ne trouvoit point de consolation au monde égale à celle de penser à lui, ou de parler de lui; elle animoit tout le monde à l'aimer. Cet amour l'embrasoit d'un grand zèle pour la conversion des Indiens idolâtres, et pour celle des chrétiens engagés dans le péché. Sa charité s'étendoit aussi sur les pauvres qu'elle secouroit de tout son pouvoir. Elle retiroit chez elle des femmes malades, qu'elle traitoit avec grand soin; elle les servoit avec affection, elle faisoit leurs lits, elle les pourvoyoit de remèdes, et leur rendoit toutes les assistances dont elles avoient besoin.

Elle s'approchoit souvent du très-saint Sacrement de l'autel, et elle puisoit dans ces sources d'amour de saintes affections pour l'aimer de toutes les puissances de son âme. Elle communioit ordinairement trois fois la semaine, quelquefois plus souvent, selon l'ordre qu'elle en avoit de ses directeurs; mais avec de si grandes dispositions, qu'elle jeûnoit pour l'ordinaire la veille au pain et à l'eau, et prenoit la discipline jusqu'au sang. Le jour qu'elle s'approchoit de cet adorable sacrement, elle entendoit toutes les messes qui se disoient ce jour-là à l'église; en un mot, elle se disposoit avec autant de soin à chaque communion par le sacrement de Pénitence, que si c'eût été la dernière fois qu'elle eût dû jouir de ce bonheur. Aussi étoit-elle si embrasée d'amour pour Jésus-Christ dans ce divin sacrement, que les prêtres lui ont vu le visage tout lumineux, et sortir un si grand feu de sa bouche, qu'ils étoient souvent saisis de crainte, quand ils s'avançoient pour lui donner la sainte Hostie.

L'armée navale de Hollande ayant paru en l'année 1615, sur les côtes du Pérou, sainte Rose se disposa à défendre le très-saint Sacrement de la fureur de ces hérétiques; elle y anima quelques-unes de ses compagnes : et elle étoit dans la résolution de souffrir

le martyre, et d'être égorgée aux pieds des autels pour les intérêts de son divin Epoux, quand on lui vint dire qu'ils avoient levé l'ancre. Cette nouvelle l'affligea, pour avoir perdu l'occasion du martyre qu'elle souhaitoit avec passion.

Dieu l'avoit honorée du don de prophétie; elle a prédit en effet une infinité de choses futures, qui sembloient impossibles, selon les règles de la prudence humaine : elle connut aussi par révélation le jour de sa mort, à laquelle elle se prépara par des dispositions extraordinaires.

Après tant de travaux et de fatigues qu'elle avoit soufferts pour l'amour de son divin Époux, vers le mois d'août, elle tomba dans sa dernière maladie, laquelle fut comme un amas de peines et un assemblage de toutes celles qu'elle avoit souffertes dans le cours de sa vie. Elle y endura des douleurs que les médecins trouvèrent n'être pas naturelles dans leurs principes, et ils avouèrent que Dieu agissoit par des voies extraordinaires, pour communiquer à cette sainte une partie des douleurs qu'il avoit souffertes pour le salut des hommes pendant sa Passion.

Quelques jours après, ses douleurs redoublèrent avec des excès si violents, qu'on croyoit qu'elle alloit mourir : elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, avec des dispositions intérieures toutes célestes.

Elle demanda pardon à sa bonne mère de lui avoir été si à charge pendant sa vie : elle remercia Dom Gonzalez, son insigne bienfaiteur : elle pria pour ses ennemis, et tenant un petit crucifix en sa main, elle le baisoit sans cesse.

Elle fut souvent ravie en extases durant sa maladie, pendant lesquelles Dieu lui fit connoître des choses admirables de l'autre vie, qui remplissoient son âme de consolations. Enfin le 24 d'août, elle rendit sa sainte âme à Dieu, après avoir dit par deux fois : *Jésus soit avec moi, Jésus soit avec moi;* elle étoit âgée de trente et un ans et cinq mois.

Dieu révéla la même nuit à plusieurs personnes la gloire qu'elle possédoit. Son visage parut si beau qu'on fut longtemps sans croire qu'elle fût morte. Quoique personne ne fût sorti du logis

pour donner avis de son trépas, la maison fut investie dès la pointe du jour, d'une infinité de personnes de toutes sortes d'âge et de condition, qui demandoient à voir ce saint corps.

On l'enterra dans le cloître des Frères-Prêcheurs avec une pompe funèbre. Monseigneur l'archevêque officia; messieurs du Chapitre portèrent son corps une partie du chemin, les magistrats et les principaux de la ville ensuite; et les supérieurs des maisons religieuses le reçurent des mains de ceux-ci, pour le porter jusque dans l'église.

Les miracles qui se firent dans l'église à la vue de tout le peuple, y attirèrent tant de personnes, qu'on fut deux jours sans la pouvoir enterrer. La piété du peuple étoit si grande, qu'ils lui coupèrent ses habits avec tant d'opiniâtreté, qu'on la changea jusqu'à six fois.

Les miracles continuant de plus en plus, le Pape Urbain VIII députa, en l'année 1630, des commissaires apostoliques sur les lieux pour en informer juridiquement. Cent quatre-vingts témoins se présentèrent devant eux, et déposèrent, dans les formes accoutumées, ce qu'ils en avoient vu.

Les témoins dûment interrogés déposèrent juridiquement que par son intercession Magdeleine Torrez et Antoine Bran, morts et enterrés, avoient été ressuscités de mort à la vie; que la dame Élisabeth Durant, qui avoit eu un bras sec et aride, par le seul attouchement des reliques de la sainte, avoit été guérie miraculeusement; qu'un miracle pareil est arrivé à une femme négresse qui avoit seulement touché l'habit de la sainte, et que même la simple poudre de son tombeau avoit guéri par son effet admirable, et guérissoit journellement une infinité de personnes affligées de toutes sortes de maladies, et particulièrement celles qui sont travaillées de fièvres, de catarrhe, d'hydropisie, d'esquinancie, et de maux d'estomac; qu'elle étoit enfin très-secourable aux femmes en travail d'enfant. Ces miracles étant des preuves authentiques d'une grande sainteté, puisque Notre-Seigneur prend plaisir à être honoré et glorifié dans ses saints, conformément au sentiment du Prophète-Roi: *Laudate Dominum in sanctis ejus*, notre saint Père le

Pape Clément X a mis cette sainte vierge au catalogue des saints, et placé sa fête au 30 août.

LA VIE DE SAINT FIACRE,

ANACHORÈTE.

AN 600.

Saint Grégoire, pape. — Maurice, empereur.
Clotaire II, roi.

Le grand et illustre saint Fiacre, patron de la Brie, naquit en Irlande, de parents fort nobles. Eclairé d'une lumière d'en haut, il sortit comme un autre Abraham de son pays et du milieu de ses parents, et vint en France pour vivre dans la solitude, inconnu des hommes, mais au reste fort aimé de Dieu, qui lui inspira de se transporter avec les compagnons qu'il avoit convertis, vers le bienheureux évêque de Meaux, saint Faron. Celui-ci lui fit don d'un peu de terre, au milieu d'une forêt voisine, où, par la volonté divine, il bâtit un ermitage, pauvre et petit, en l'honneur de la Reine des cieux, sa patronne, à qui, dès sa plus tendre jeunesse, il portoit une affection singulière. Il y vécut comme un ange, élevant sans cesse son esprit à Dieu, mortifiant ses passions, et s'exerçant en tant d'austérités, que l'on eût dit que son corps étoit plutôt de bronze que de chair.

Dieu en récompense enrichit son âme de beaucoup de grâces, principalement celle des miracles, les faisant si promptement et en si grand nombre, que chacun en étoit étonné. Avec ses saintes mains il guérissoit les lépreux, faisoit parler les muets, marcher les paralytiques, et ouïr les sourds, redressoit les contrefaits, et dé-

livroit toutes sortes de possédés. On le venoit visiter, non-seulement des provinces de France : mais aussi des pays éloignés. Un sien parent nommé Getlin, étant venu le voir, fut si vivement touché de ses rares exemples et de ses saintes instructions, qu'il abandonna ses grands biens, méprisa les honneurs, se conforma entièrement à sa vie, et se sanctifia par sa fréquentation.

L'ermitage n'étant pas assez grand pour tant de pèlerins, saint Fiacre eut recours à saint Faron pour avoir plus de terres, lequel lui en accorda autant qu'il en pourroit creuser dans un jour. Dieu permit que le don lui fût ainsi octroyé, afin de mieux faire éclater sa vertu. Étant de retour, après s'être mis en prière, il prit la bèche, et faisoit en moins de rien tomber les chênes. Une femme envieuse et maligne voyant cet insigne miracle, l'estima sorcier : après avoir vomi contre lui mille injures qu'il enduroit patiemment, elle le déféra à l'évêque, qui l'empêcha de continuer. Le saint tout fâché s'assit sur une pierre, qui s'amollit aussitôt pour lui : elle se voit encore à présent en son église, ayant même servi d'instrument à guérir les malades. L'évêque témoin de ce miracle, lui octroya ce qu'il vouloit, contracta une étroite amitié avec lui, et le fréquenta particulièrement le reste de ses jours.

Entre les beaux et utiles règlements qu'il établit en son ermitage, il y défendit l'entrée des femmes. Ses parents par leur mort l'ayant laissé seigneur d'un assez grand pays, ses sujets vinrent en France pour l'emmener, ou de gré ou de force. Le saint l'ayant su, pria Dieu de le rendre lépreux, ce qui arriva : de sorte que ces serviteurs le voyant si difforme, s'en retournèrent comme ils étoient venus : mais bientôt après son visage recouvra sa première beauté.

Enfin ayant longtemps vécu, le corps exténué d'austérités, et de vieillesse, il tomba dans une maladie qui le fit passer de cette vie en celle qu'il souhaitoit extrêmement, l'an 600, le vingt-huitième jour d'août. Toute la France en porta le deuil, principalement ceux de la Brie, pour la perte qu'ils faisoient par la mort d'un si grand saint, orné de si grandes vertus, et enrichi de si singulières grâces. Il fut solennellement enterré en l'église de son ermitage, où Dieu

fit clairement paroître l'excellence de son admirable gloire, par l'opération d'une infinité de miracles.

Un paysan de Montier en Picardie, portoit à saint Fiacre deux de ses enfants malades : son cheval ayant fait un faux pas, le fit tomber avec eux dans la rivière; et voyant qu'humainement on ne pouvoit le secourir, il se mit à réclamer le saint, qui lui apparut visiblement. Il le fit marcher sur les eaux avec ses enfants, qu'il délivra d'un évident naufrage, et il les guérit de leur maladie.

Quatre autres enfants se baignant en la rivière d'Oise, près de Noyon, furent noyés, et on chercha leurs corps depuis midi jusqu'à la nuit : la mère ayant invoqué le glorieux saint Fiacre, les enfants sortirent aussitôt du fond de l'eau. Ils assurèrent que leurs âmes étoient déjà enchaînées par quatre démons : mais qu'à la prière du saint, elles avoient été relâchées et renvoyées en leurs corps.

De sept pèlerins qui revenoient de Saint-Denis, quatre délibérèrent d'aller à saint Fiacre, les trois autres leur résistèrent, appelant le saint le médecin des lépreux et des ulcérés. Leur moquerie fut incontinent châtiée, car ils devinrent aveugles : mais reconnoissant leur faute, et demandant pardon au saint, ils furent délivrés du double aveuglement de l'esprit et du corps.

Une demoiselle ne croyant pas que les femmes qui entroient en sa chapelle fussent à l'instant punies de leur témérité, voulut de force y faire entrer sa servante, laquelle devint frénétique, et ne put être guérie que par l'intercession du saint, et par l'aveu de son péché.

Sa vie est rapportée par Surius, tome 7. Les Martyrologes Romain et d'Usuard le placent au trente d'août, jour où l'Église a coutume de célébrer sa fête.

LA VIE DE SAINT FÉLIX ET DE SAINT ADAUCTE, MARTYRS.

AN 302.

Saint Marcellin, pape. — Dioclétien, empereur,

Du temps des empereurs Dioclétien et Maximien, il y avoit à Rome un saint prêtre, nommé Félix, qui ne le fut pas moins d'effet que de nom; car il fut pris par le commandement des empereurs, conduit au temple de Sérapis pour adorer les faux dieux : mais le saint regardant l'idole de métal qui étoit dans le temple, souffla dessus, et la fit tomber en pièces; il en fit autant au temple de Mercure, et en celui de Diane.

Pour ce sujet, le juge le fit cruellement appliquer à la question, afin de savoir de lui par quels charmes il avoit réduit leurs dieux en poudre; mais le saint lui répondit : *Je ne l'ai point fait par aucun maléfice diabolique, mais par une vertu divine.* Le juge tout furieux le fit traîner hors de la ville par la voie qui mène à Ostie, où il y avoit un grand arbre dédié aux démons, à côté d'un temple, afin que Félix y sacrifiât aux dieux. Le saint approchant de l'arbre, après avoir fait son oraison, dit hardiment, comme s'il eût parlé à une personne : *Je te commande au nom de Jésus-Christ de rompre tes racines, et de tomber sur ce temple que voici, et de briser l'autel et la statue qui y est, afin que dorénavant elle ne séduise plus les âmes.*

Il n'eut pas plutôt parlé que l'arbre tomba sur le temple, le ruina, et fracassa tellement l'idole, qu'il la réduisit en poudre. Le juge l'ayant su lui fit trancher la tête, et laisser le corps dans le champ, pour servir de pâture aux chiens et aux loups.

Un autre chrétien inconnu aux hommes, mais bien connu de Dieu, le voyant prêt à mourir pour Jésus-Christ, tout brûlant de son amour, commença à dire tout haut : *Je professe la même loi que celui-ci : il confesse que Jésus-Christ est Dieu, c'est aussi ma croyance: il veut mourir pour lui et moi aussi*. Les bourreaux entendant cela le prirent : et l'ayant laissé approcher de saint Félix, à qui il donna le baiser de paix, le décapitèrent avec lui. Les chrétiens qui ne savoient pas son nom, l'appelèrent Adaucte, c'est-à-dire *ajouté*, parce qu'il avoit accompagné saint Félix pour recevoir avec lui au ciel la couronne du martyre.

Sur le soir on emporta leurs corps, qui furent enterrés dans une grande fosse qu'avoit ouverte l'arbre qui étoit tombé sur le temple, par la prière de saint Félix. Les gentils voulurent les tirer de là, mais le diable les posséda et les tourmenta. On y bâtit depuis une belle église, qui, étant tombée en ruine, fut réparée par le saint Pape Jean. L'Église célèbre leur fête le jour de leur martyre, qui fut le 30 d'août, l'an 302, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Tous les Martyrologes Romain, d'Adon, de Bède et d'Usuard, font mention d'eux.

VIE DE SAINT AILE,

PREMIER ABBÉ DE REDAIS.

Au temps de Childebert II, roi d'Austrasie et de Bourgogne, vivoit à la cour un riche seigneur nommé Agnould ; il étoit marié à une pieuse dame qui s'appeloit Deutérie. Ils étoient renommés pour leur charité envers les pauvres, auxquels ils donnoient la meilleure part de leurs revenus. En l'année 590, saint Colomban étant venu d'Irlande en France pour y prêcher la foi, il s'adressa à Agnould afin d'obtenir du roi un lieu propre à y bâtir un monastère. Agnould

lui obtint en effet le terrain dans lequel il fonda la célèbre abbaye de Luxeuil; il l'aida de ses biens, et l'engagea à venir passer avec lui quelque temps dans un de ses châteaux. Là il lui présenta son fils unique, nommé Aile, qui n'avoit alors que sept ans, en priant le saint abbé de lui donner sa bénédiction, et de l'assister de ses prières. Saint Colomban y consentit volontiers : il prédit qu'Aile deviendroit un grand maitre de la vie monastique, et qu'il tiendroit un rang glorieux dans l'Église de Jésus-Christ. Il persuada même à ses parents de le vouer à Notre-Seigneur sous l'habit religieux, et encore que les deux saints époux n'eussent que lui pour héritier de leurs grands biens, ils en firent un généreux abandon, l'offrant au monastère de Luxeuil, qu'ils enrichirent de leurs aumônes, et auquel ils laissèrent une partie de leurs possessions.

Saint Aile eut donc le bonheur d'être élevé sous la conduite de saint Colomban et de saint Eustase, son disciple et son successeur. Il fut instruit dans les lettres divines et humaines avec d'autres jeunes gens de noble famille, qui s'engagèrent aussi dans la vie religieuse, et devinrent par la suite de saints prélats dans l'Église. Il montra de bonne heure une grande inclination au bien, partageant son temps entre l'étude et la prière. Il gardoit avec un soin extrême le don précieux de la virginité; et sa pureté angélique, avec ses autres aimables vertus, le rendirent cher à tous ses compagnons, et même aux ministres du roi, qui connoissoient sa naissance et son mérite. Au bout de quelques années, par les artifices de la reine Brunehaut, le roi Thierry exila saint Colomban de son royaume. Avant de partir, le saint abbé confia à saint Eustase le gouvernement de son monastère. Mais la reine, qui vouloit la ruine de Luxeuil, avoit obtenu un édit royal, par lequel il étoit défendu de donner retraite ou de fournir des vivres aux religieux de saint Colomban. Saint Eustase députa saint Aile à la reine, afin de la faire revenir de ses injustes préventions. Celui-ci sortoit à peine du monastère, qu'il fut rencontré par un jeune seigneur qui s'étoit mis aux aguets, avec quelques soldats, pour s'emparer des religieux. Quand il aperçut saint Aile, il mit l'épée à la main et voulut l'en frapper; mais le saint ayant fait le signe de la croix, le

bras du jeune homme s'arrêta immobile, et aucun de ses soldats ne put venir à son secours.

Etonné de ce prodige, le malheureux se jeta aux pieds du saint en fondant en larmes. Aile ému par ses pleurs, se mit en prières, et, après avoir supplié Notre-Seigneur pendant trois heures de lui pardonner, il toucha le bras, qui reprit aussitôt sa vigueur. Ce jeune seigneur étoit le neveu du duc Vandalène, et saint Donat, son cousin germain, qui étoit alors religieux à Luxeuil, et qui depuis fut évêque de Besançon, racontoit que les chairs de la main s'étoient corrompues si vite que le sang lui sortoit par les ongles : il ne fut même entièrement guéri que quand saint Aile eut lavé sa main avec sa salive, et l'eut marquée du signe de la croix. Ce châtiment si prompt suivi d'une guérison non moins miraculeuse, toucha le cœur du jeune homme, qui abandonna le monde pour prendre l'habit religieux à Luxeuil. L'auteur anonyme de la vie de saint Aile ajoute qu'il tenoit ce fait de la bouche même de saint Donat, fils du duc Vandalène.

Le bruit de ce miracle arriva à la cour avant saint Aile, et il effraya tous les ennemis des saints religieux. Quand saint Aile parut devant le roi et la reine, ceux-ci se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon des ordres impies qu'ils avoient donnés. Ils enrichirent le monastère de Luxeuil avec une magnificence royale, et confirmèrent de leur autorité l'usage qui en interdisoit l'entrée aux femmes.

Trois ans après l'exil de saint Colomban, le roi Clotaire s'étant emparé de toute la Gaule, comme le saint fondateur de Luxeuil l'avoit prédit, il assembla un concile où l'on choisit des ouvriers évangéliques pour prêcher la foi aux hérétiques et aux païens qui restoient encore dans ce royaume. Saint Aile et saint Eustase furent destinés aux peuples de la Franche-Comté, qu'ils firent entrer dans le sein de l'Église. Ils évangélisèrent ensuite la Bavière et la Souabe, où ils convertirent un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Comme ils revenoient, ils rencontrèrent à la porte de Metz un homme qui étoit possédé du démon. Du plus loin qu'il aperçut saint Aile, ce démoniaque se mit à crier : Pourquoi viens-tu ac-

croître encore mes affreux tourments? J'ai abandonné pour te fuir des pays que je possédois depuis longtemps, ne pouvant résister à la force de tes prières; et voici que tu viens encore me chasser d'ici. Saint Aile s'approchant, et ne daignant pas même répondre à ses plaintes, lui dit seulement : O esprit impur, je te commande de sortir de cette créature de notre Dieu, et de n'y plus rentrer jamais, car Notre-Seigneur se l'est choisie pour sa demeure, en la régénérant dans les eaux du baptême. Le démon jeta un cri épouvantable et sortit de cet homme qu'il laissa comme mort, mais le saint le releva et lui rendit la santé.

Avant de rentrer à Luxeuil, ils passèrent dans un bourg appartenant à Gondoin, qui étoit parent de saint Aile. Ce riche seigneur leur donna l'hospitalité, et en reçut en récompense la guérison de sa fille Salaberge, qui étoit aveugle, comme nous le raconterons au 22 septembre, dans la vie de cette sainte abbesse de Laon. Peu après, saint Aile tomba malade en chemin et fut bientôt réduit à l'extrémité. Saint Eustase encouragea son disciple à se recommander au Médecin céleste. Comme il terminoit sa prière, il fut pris d'un léger sommeil, pendant lequel son ange gardien lui apparut sous la forme d'un jeune homme tout resplendissant de lumière, qui lui mit la main sur la poitrine, et l'exhortant à être toujours fidèle à ses inspirations, lui commanda de se lever. Saint Aile lui obéit et se trouva guéri.

Cependant le roi Clotaire étoit mort, et Dagobert, son fils, lui avoit succédé. Ce prince avoit à sa cour, parmi ses plus chers amis, trois fils de l'illustre saint Autaire, que saint Colomban avoit autrefois bénis dans un de ses voyages. L'aîné s'appeloit Adon, et après avoir été le favori des rois Clotaire et Dagobert, disant adieu aux grandeurs de ce monde, il avoit fondé à Jouarre deux monastères, dans l'un desquels il se retira. Le second s'appeloit Radon, et quitta aussi sa charge de trésorier du royaume pour fonder le monastère de Reuil. Le troisième, saint Ouen, étoit grand chancelier et référendaire du roi; par le conseil de saint Eloi, son ami, il voulut aussi fonder un monastère. Se promenant un jour dans un champ de la Brie, voisin du Petit-Morin, il arriva aux bords du

torrent de Rebais. Là s'étant mis en prière sous un arbre, il vit dans les airs une nuée resplendissante avec une croix qui étinceloit comme le soleil. Pendant trois nuits, cette croix éclaira tous les champs d'alentour, et le matin on trouvoit sur le sol une autre croix, formée par la rosée, qui demeuroit visible jusqu'au soir. Saint Ouen comprit que Notre-Seigneur avoit voulu lui indiquer par ce prodige le lieu où il devoit fonder son monastère, et ayant obtenu le terrain de la munificence royale, il commença à poser les fondements de l'église, vers l'année 634.

En ce temps les vertus et les miracles de saint Aile l'avoient rendu célèbre dans toute la France; Saint Faron engagea saint Ouen à se lier d'amitié avec lui, et à le demander pour abbé de son monastère. Cela sembloit d'autant plus difficile à obtenir que les villes de Metz, de Langres et de Besançon, désiroient l'avoir pour évêque. Cependant saint Ouen résolut de faire une tentative auprès du roi, et il l'alla trouver avec Saint Faron et saint Éloi. Le roi leur accorda gracieusement la faveur qu'ils sollicitoient: voici la réponse remarquable qu'il leur fit: Les habitants de Metz doivent se contenter d'avoir vu le serviteur de Dieu délivrer aux portes de la ville un homme qui étoit possédé du démon; ceux de Langres sont assez heureux qu'il ait guéri un boiteux en leur présence; pour ceux de Besançon, il a donné la parole à un muet, l'ouïe à un sourd, la santé à un paralytique; enfin ceux de Luxeuil ont pu admirer le prodige de la résurrection d'un mort: il est donc juste que nous participions aussi un peu à notre tour de la splendeur de ses vertus.

Ce prince appela donc saint Aile à sa cour, qu'il tenoit alors au palais de Compiègne, et le saint religieux s'y présenta accompagné de saint Amand, évêque d'Utrecht, de saint Faron, évêque de Meaux, de saint Ouen et de saint Éloi. Le roi l'accueillit avec bonté en lui disant: Révérend Père et prêtre du Très-Haut, nous vous avons appelé auprès de nous afin que par vos saints discours et vos magnifiques exemples, vous travailliez au salut de mon âme et des peuples qui nous sont confiés. Nous nous recommandons dès aujourd'hui pour toujours à vos prières et à vos sacrifices, et

avec l'approbation des évêques, et par le conseil de nos ministres il vous est permis de prêcher la parole de Dieu dans ce royaume, partout où vous le jugerez utile. De plus, à la prière de notre référendaire, nous vous confions le gouvernement du monastère qu'il fonde en ce moment.

Saint Aile partit peu après pour en prendre possession, et fit achever l'église de Rebais. Le 22 février, fête de la Chaire de saint Pierre à Antioche, fut choisi pour faire la dédicace de la nouvelle église, qui devoit être placée sous l'invocation de saint Pierre et de saint Antoine. Saint Amand et saint Faron s'y rendirent avec saint Éloi et saint Ouen. Comme la pierre du grand autel étoit placée inégalement, les quatre saints personnages la levèrent, mais elle échappa de leurs mains et, en tombant, se fendit par le milieu. Désolés de cet accident à cause de la difficulté de se procurer une autre pierre, les saints se mirent à genoux, et ayant fait à Dieu leurs prières, firent sur le marbre le signe de la croix : les deux parties se réunirent aussitôt, et l'on n'eût pu soupçonner ce qui étoit arrivé sans un mince filet qui marquoit l'endroit de la rupture.

Ce fut saint Amand qui fit la consécration et qui chanta la messe. Saint Ouen fit depuis graver son nom pour en conserver le souvenir, et il appela ce lieu Jérusalem, en mémoire des miracles qui s'y étoient accomplis. Il donna de grands biens au monastère, qu'il pourvut de livres et d'ornements d'église ; il voulut même y prendre l'habit religieux, mais le roi et les grands l'en empêchèrent, ne voulant pas priver la France des services qu'il rendoit à son pays par ses vertus, son expérience et ses talents.

La même année qu'eut lieu la consécration de l'église, le 1er mai 636, il se tint à Clichy un concile où saint Aile fut confirmé dans le titre d'abbé de Rebais ; mais loin de se glorifier de sa prélature, le serviteur de Dieu se regardoit comme le dernier des religieux de son monastère. Ses jeûnes, ses oraisons étoient continuels ; il faisoit de grandes aumônes, et accueilloit avec bonté les pauvres, les infirmes et les pèlerins, dans un hospice que saint Ouen avoit fait construire à sa prière.

Une après-dînée qu'il se rendoit à cet hospice avec un moine nommé Brandolin, il entendit à la porte une voix plaintive : il ouvrit une petite fenêtre, et aperçut un malheureux couvert de plaies, qui demandoit à être reçu dans l'hospice. Le saint abbé se reprochant de l'avoir fait attendre, envoya bien vite son compagnon lui préparer à manger; puis avec la clef que le portier, selon la coutume, lui rendoit à l'heure de complies, il ouvrit la porte et dit au pauvre avec bonté : Entrez, mon frère, vous serez secouru ici selon vos besoins.

— Je souffre tellement de mes ulcères, répondit cet homme, que je ne puis plus marcher.

Le saint abbé le regarda et, pensant que c'étoit un lépreux, il le prit sur ses épaules, et le porta dans la maison, étonné toutefois de ne sentir aucun poids. Il l'assit près du feu, car on étoit en hiver, et il s'apprêtoit à laver ses plaies, lorsque l'ange du Seigneur qui lui étoit apparu sous la forme de ce pauvre, disparut en remplissant la maison d'une odeur céleste.

Le démon, furieux de la charité de saint Aile, se présenta à lui un matin qu'il prioit dans l'église après matines, sous la figure d'un dragon qui le vouloit dévorer; mais le saint le chassa en faisant le signe de la croix. Un autre jour qu'il se trouvoit dans les champs avec les moissonneurs du monastère, un orage affreux les surprit et jeta parmi eux l'épouvante. Le saint abbé les encouragea: à sa prière les nuées se divisèrent, et, quoiqu'il plût tout autour d'eux, il ne tomba pas une seule goutte d'eau dans le champ où ils étoient.

Une autre fois qu'un grand nombre de pèlerins étoit venu demander l'hospitalité au monastère, le Père cellerier l'avertit qu'il n'y avoit plus d'autre vin que celui que l'on réservoit pour la messe. Saint Aile répondit qu'il falloit le leur donner, encore qu'on lui fit observer qu'ils en auroient à peine pour y goûter; mais par la bonté de Dieu, le vin se multiplia de telle sorte, que le vase étoit encore plein après que tous les pèlerins en eurent bu.

Il y avoit douze ans que saint Aile gouvernoit le monastère de Rebais, où le nombre des religieux s'étoit prodigieusement accru

par la renommée de sa sainteté et de ses miracles, lorsque se voyant parvenu à une grande vieillesse, il demanda à Notre-Seigneur de le rappeler à lui. Un jeune homme resplendissant de lumière lui apparut et lui dit : Aile, mon bien-aimé, je veux exaucer ta prière : je te rappellerai dans deux ans, mais tu me trouveras toujours avec toi, car je ne t'abandonnerai pas. Saint Aile mourut en effet deux ans après, le 30 août, vers l'an 650, et eut pour successeur saint Philibert, son disciple. Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Rebais, où l'on voyoit sur son tombeau sa statue en marbre. On fit depuis, le 23 janvier, la translation de ses reliques dans l'église de son monastère de Saint-Pierre.

Saint Adon s'étoit transporté du monastère de Jouarre à Rebais, pour assister le saint abbé dans ses derniers moments : dans la nuit qu'il passa à la gloire, comme il achevoit sa prière devant l'autel de Notre-Dame, dans l'église du couvent, il entendit, avec deux autres religieux, un chœur de vierges qui chantoient : Aujourd'hui Aile s'en va recevoir sa récompense au milieu des applaudissements de la cour céleste ; aujourd'hui les chœurs des anges et des archanges se réjouissent à cause de lui ; aujourd'hui Aile triomphe avec tous les saints qui sont dans le ciel. Il est bienheureux, parce qu'il a conservé sa chasteté dès son enfance, et qu'il monte à la patrie éternelle avec la double couronne de la vieillesse et de la virginité.

Comme on portoit le corps du saint homme à son tombeau, un religieux, affligé d'une fièvre très-violente, se trouva à sa rencontre, et ayant mis la main sur le linge qui recouvroit le cercueil, il se sentit aussitôt guéri. Beaucoup d'autres miracles répandirent partout la gloire de saint Aile, et jusque dans ces temps malheureux son nom est resté en vénération parmi les peuples de ces contrées.

A Rome, saint Pammaque, prêtre, qui fut remarquable par sa doctrine et sa sainteté.

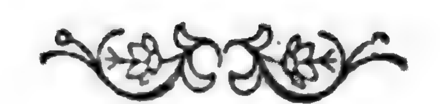
A Suffétule, une des colonies d'Afrique, soixante bienheureux martyrs, qui furent mis à mort par la fureur des Gentils.

A Adrumète, aussi en Afrique, saint Boniface et sainte Thècle, qui eurent douze fils, tous martyrs.

A Thessalonique, saint Fantin, confesseur, qui, après avoir beaucoup souffert de la part des Sarrasins, et avoir été chassé du monastère dans lequel il vivoit dans une abstinence admirable, et ayant amené un grand nombre de personnes dans la voie du salut, mourut enfin dans une heureuse vieillesse.

A Trévi, dans la campagne de Rome, saint Pierre, confesseur, qui brilla par ses vertus et ses miracles. Il mourut en ce lieu-là même, et y est honoré avec beaucoup de dévotion.

A Bologne, saint Bonone, abbé.



TRENTE-UNIÈME JOUR D'AOUT.

Saint Raymond Nonnat, cardinal, religieux de Notre-Dame de la Merci. — Sainte Isabelle de France, sœur de saint Louis, fondatrice du monastère de Longchamps.

Saint Paulin, évêque de Trèves; saint Robustien et saint Marc, martyrs; saint Céside, prêtre, et ses compagnons, martyrs; saint Théodote, sainte Ruffine et sainte Ammie; saint Aristide; saint Optat, évêque d'Auxerre; saint Aidan, évêque de Lendisfarne; saint Aimé, évêque; le bienheureux Bonajuncta, un des sept fondateurs des Servites.

LA VIE DE SAINT RAYMOND NONNAT,

CARDINAL ET RELIGIEUX DE NOTRE-DAME DE LA MERCI, POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

Saint Raymond, surnommé Nonnat, à cause qu'il naquit après la mort de sa mère, vint au monde quelque temps avant l'an 1204 de notre salut, en un bourg de Catalogne appelé Portel, dans l'évêché d'Urgel. Quelques-uns disent qu'il étoit de la famille des Sarrois, appelés aujourd'hui les Segers, bien connus dans ce pays.

L'accident de sa naissance fut que sa mère étant morte de maladie au septième mois de sa grossesse, et qu'encore que chacun jugeât que l'enfant ne pouvoit avoir de vie, le père ne voulant pas souffrir que le corps fût enseveli, un des parents tira un poignard assez large qu'il portoit, et en donna un coup comme par colère sur la défunte : ou selon le rapport de l'auteur du Martyrologe d'Espagne, par l'ordonnance des médecins, un chirugien lui fendit le côté gauche, et il parut incontinent un petit bras, et peu après on découvrit un bel enfant vivant, contre toute l'attente et opinion des experts.

Il fut porté à l'Eglise pour y être baptisé; là le nom de Raymond lui fut donné par le comte Raymond de Cardonne, qui lui servit de parrain, et il fut surnommé Nonnat, qui, en langage Catalan, signifie, *celui qui n'est pas né.* Ainsi Raymond commença à vivre par cet accident, comme un vrai enfant de mort; mais à mesure qu'il avançoit en âge il fut depuis un Benjamin, et un enfant de la droite; c'est-à-dire un enfant d'amour et de bienveillance pour son père.

Le petit Raymond n'usa pas plutôt de la puissance de raisonner, que se voyant nourri et élevé sans mère sur la terre, il en choisit une au ciel, prenant la très-sainte Vierge Marie, non-seulement pour sa dame, mais encore pour sa Mère. Il n'en parloit parmi ses domestiques, que comme de l'unique consolation de sa vie; et s'il en rencontroit l'image en quelque endroit, il s'efforçoit de lui rendre toute sorte de vénération.

On l'appliqua dès sa tendre jeunesse aux études, et en peu de temps il y profita merveilleusement; mais son père l'ayant obligé de mener une vie champêtre, au lieu où il demeuroit, il y avoit un ermitage communément appelé de Saint-Nicolas, et il y rencontra une chapelle bâtie sous la voûte d'un grand rocher, où la dévotion des anciens avoit placé l'image de la Mère de Dieu. Raymond s'y en alloit passer la plupart de ses journées: et comme une fois il se sentit attaqué par le démon qui lui tint des propos déshonnêtes, se servant de la prudence qui lui étoit ordinaire, il prononça le saint nom de Marie; ayant ainsi mis en fuite l'ennemi de son salut, il courut promptement sous la protection de sa maitresse. Il y reçut alors une si grande abondance de ses grâces que son cœur en fut consolé, et comme il n'étoit pas encore accoutumé à ces douceurs, il se jeta à terre avec des sentiments de tendresse, qui lui firent renouveler ses protestations, et la parfaite sujétion qu'il lui vouoit pour toute sa vie.

Le petit Raymond jugeoit bien que ce seroit agir en téméraire que de se vouloir conduire lui-même; mais d'ailleurs il n'avoit point de directeur par qui il pût être sagement gouverné : c'est pourquo il se résolut d'avoir recours à celle qu'il avoit choisie, et qu'il re-

connoissoit pour sa mère : il ne cessa de la prier qu'elle lui fit connoître par quelle action il lui pouvoit témoigner son obéissance; jusqu'à ce qu'une fois sa divine Maîtresse lui apparut, et lui parlant (comme elle avoit déja fait en d'autres occasions), elle lui fit entendre qu'il allât à Barcelone, ajoùtant qu'elle vouloit qu'il la servit dans un Ordre religieux tout récemment établi sous son nom de Notre-Dame de la Merci, ou de la Miséricorde, pour le rachat des chrétiens captifs : qu'elle porteroit le comte de Cardonne à s'intéresser pour lui, et à faire agréer à son père son entrée en religion.

Le jeune Raymond se rendit donc à Barcelone où, après avoir repris ses études seulement durant peu de mois, il reçut des mains de saint Pierre Nolasque l'habit de religieux clerc de la Merci, l'an 1618, qui étoit le premier de la fondation du même Ordre; saint Pierre Nolasque et ses confrères n'ayant encore pour monastère qu'un grand appartement du palais royal.

Ce saint novice qui, par ses exercices de vertu et de régularité, faisoit naître de l'étonnement à tous les autres, ayant au bout de l'année fait profession, s'adonna à l'étude, et s'y rendit si capable, qu'il reçut la prêtrise. Il s'employa au ministère de la prédication avec un tel applaudissement que, dans la ville de Barcelone, il passoit pour une personne fort habile : chacun le jugeoit de plus, avec grand fondement, très-adonné au jeûne, au silence, à la retraite, à l'oraison, et à toutes sortes d'austérités.

Saint Raymond avoit eu pour maître durant son noviciat le bienheureux Père Sérapion, qui depuis a été couronné du martyre, et, entendant parler ce grand serviteur de Dieu de l'excellence de l'exercice du rachat des chrétiens esclaves, il témoignoit un ardent désir d'y être employé un jour, disant que ce lui seroit un grand bonheur, si le bienheureux Père Sérapion étant député pour ce ministère, il agréoit de procurer qu'il lui servit de compagnon en ce charitable trafic. Les désirs de saint Raymond ne furent pas vains, car la religion ayant choisi le bienheureux Sérapion, pour faire les voyages d'Alger, et puis de Bougie, saint Raymond fut de la partie, et y fit sans doute ce que l'on pouvoit attendre de son

zèle. Quelques historiens en assez bon nombre assurent même que saint Sérapion ne pouvant passer en Afrique pour s'acquitter alors de son quatrième vœu, et vaquer à la Rédemption, à cause d'une affaire qu'il lui fallut aller négocier en Angleterre, qui étoit le pays de sa naissance, notre saint Raymond fut substitué en sa place, pour être le chef de cette pieuse négociation, quoiqu'il fût encore jeune, et ils ajoutent que, dans la Barbarie, il travailla utilement pour la liberté des chrétiens, et pour la conversion de plusieurs infidèles.

A peine le vit-on de retour en Europe, qu'il fut envoyé à Rome par saint Pierre Nolasque, pour y exercer le premier de tous la charge de procureur général de l'Ordre de la Merci; et lorsqu'en l'année mil deux cent trente, le dix-sept janvier, saint Raymond de Pennafort, député par le roi Don Jacques d'Aragon, et le vénérable Père Bernard de Corbarie, envoyé par les religieux, obtinrent en la ville de Pérouse, du Pape Grégoire IX, la confirmation de l'Ordre de la Merci, saint Raymond étoit en ces quartiers-là d'Italie, et il ne manqua pas de joindre ses sollicitations à celles des deux autres députés, pour l'affermissement d'un Ordre, qui devoit être si utile à la liberté des chrétiens captifs.

Après que saint Raymond, durant le temps de sa commission, eut soigneusement travaillé, avec l'approbation du Pape et de plusieurs cardinaux, desquels il étoit bien connu, et qui étoient tous témoins de ses rares vertus, il eut ordre de se rendre en Espagne, où, peu après son retour, il fut choisi de nouveau pour aller faire en chef une rédemption en Barbarie.

Donc Raymond, bien joyeux de cette commission, alla jusqu'à Alger, qui est un port en la mer Méditerranée, où les pirates étalent ordinairement leurs prises, et exposent leurs prisonniers captifs au rachat des chrétiens : mais il s'y trouva alors un si grand nombre de ces pauvres esclaves, et dont quelques-uns étoient à un si haut prix, que le Père n'avoit pas un fonds suffisant pour faire recouvrer la liberté à ceux qu'il vouloit tirer de leur misère. C'est pourquoi, afin de ne laisser pas en servitude un seul des misérables qu'il reconnoissoit courir risque de leur salut, il se crut obligé de

se donner lui-même en ôtage, jusqu'à ce que le surplus de l'argent fût arrivé pour payer leur rançon.

Mais comme les affaires qui dépendent du public marchent toujours lentement, aussi le saint religieux eut bien le loisir durant une si longue détention de satisfaire au désir qu'il avoit de souffrir pour son Sauveur, parce qu'il n'y a espèce d'injures dont les barbares ne le chargeassent. Lorsqu'il alloit par la ville, il étoit suivi des huées et moqueries d'un peuple outrageux; de sorte que le cadi, ou juge du lieu, fut obligé de faire crier à son de trompe, que personne ne fût si hardi d'offenser le chrétien qui étoit parmi eux; et que s'il venoit à mourir, ceux de qui il auroit été maltraité, en répondroient en leur propre et privé nom.

Cependant notre saint profita de la liberté qui lui fut donnée par cet édit, pour exercer sa charité en plusieurs façons. Surtout en visitant les bagnes ou prisons, où tous les jours de nouveaux chrétiens étoient amenés ; il les confirmoit en leur foi : à laquelle même il exhortoit les infidèles, dont quelques-uns se convertirent, particulièrement deux Maures bien qualifiés, qui reçurent le saint baptême. Ceci ne se passa point si secrètement, que la nouvelle n'en fût donnée au vice-roi, qui la reçut avec tant de rage, qu'il commanda tout aussitôt que le saint Père rédempteur fût empalé ; et cet ordre eût été exécuté, si ceux qui étoient intéressés à la conservation de sa vie, à cause des deniers qu'ils prétendoient en avoir, ne se fussent opposés à l'exécution, et n'eussent modéré la colère du vice-roi. Le bienheureux Raymond gagna toutefois fort peu en cette modération, parce que la peine de mort lui fut changée en un grand nombre de coups de bâton, qui ne lui furent pas épargnés.

Ce mauvais traitement ne l'empêcha pas de continuer de catéchiser ceux qui lui faisoient paroître quelque désir d'apprendre les principes de notre salut, et d'assurer les autres qu'il voyoit mal établis en la foi, ou qui, par l'ennui de la prison, étoient en danger d'apostasier. De quoi le vice-roi étant informé, il en vint à une telle violence, que ne voulant point faire perdre la vie à ce religieux, pour ne point priver les barbares de leur profit, il le con-

damna à être fouetté par toute la ville, et en cet équipage conduit au marché, où il auroit les deux lèvres fendues avec un rasoir, puis percées et fermées avec un cadenas, dont il vouloit que la clef fût en la disposition du cadi, pour ne la donner que quand il jugeroit nécessaire de le faire manger.

Ainsi le parfait religieux se vit réduit en l'état qu'il avoit toujours désiré, étant maltraité dans une basse-fosse, sans avoir rien du monde de ce qui est nécessaire pour la vie. Toute sa conversation étoit au ciel : et comme une fois il eut l'esprit fortement attaché à la méditation, il fut longtemps ravi, et sans l'usage de ses sens corporels, jusqu'à ce que les Maures lui apportant du pain, le trouvèrent couché par terre, ayant la tête appuyée sur la paume d'une main, et montrant avec l'autre un verset tiré du psaume cent dix-huitième, écrit contre la muraille, qui contenoit ces paroles : *Mon Dieu, n'ôtez pas de ma bouche la parole de vérité, tant que je vivrai.*

Les Maures ne savoient que penser de cette posture qu'ils voyoient en leur prisonnier; et comme ils sont brutaux et insolents, ils le poussèrent avec violence pour le faire revenir. Mais ils furent encore plus ravis quand, après qu'il fut revenu, ils ouïrent qu'il lisoit à haute voix ces mots du même psaume : *Votre parole, Seigneur, est immuable.* Les Maures l'entendant parler clairement et avec des paroles articulées, bien qu'il eût la bouche cadenassée; voyant ensuite tomber à terre en leur présence le cadenas qui serroit les lèvres de leur otage, et les chaînes avec lesquelles il avoit les mains et les pieds attachés, attribuèrent ces merveilles à un enchantement, et crurent qu'il y avoit du sortilége. Ces prodiges ne les empêchèrent pas néanmoins de l'outrager à force de coups de pieds; mais après lui avoir donné à manger, ils lui remirent le cadenas, et le chargèrent derechef des mêmes chaînes.

Les souffrances de saint Raymond étoient connues non-seulement en Espagne; mais le Pape Grégoire IX en apprit aussi la nouvelle; et comme les années précédentes il l'avoit connu à sa cour, et qu'il étoit bien informé de son insigne piété, de son rare savoir, et du zèle que dans la Barbarie il faisoit paroître pour la

plus grande gloire de Dieu et le salut des hommes; dans la promotion qu'il fit au mois de décembre l'an mil deux cent trente-sept, il le créa cardinal, sous le titre de Saint-Eustache, qu'il avoit lui-même, lorsqu'il fut élu pour être le chef souverain de toute l'Église.

La nouvelle de cette création arriva en Espagne lorsque le compagnon de saint Raymond retournoit en Afrique pour acquitter sa rançon, et le retirer de ce pays barbare. Il arriva donc à Alger et, après y avoir satisfait les créanciers, envers lesquels l'Ordre de la Merci étoit engagé, il aborda saint Raymond, lui fit savoir sa promotion à la dignité de cardinal, et lui intima, selon qu'il en avoit charge, un commandement formel de retourner en Europe; saint Pierre Nolasque, et les autres anciens de l'Ordre appréhendant que la charité de saint Raymond, quoi qu'il eût demeuré huit mois dans le cachot, ne formât opposition à sa sortie de l'Afrique.

Cette nouvelle dignité toucha si peu le serviteur de Dieu, qu'il ne voulut jamais quitter son habit, ni changer de logement : de sorte qu'étant arrivé à Barcelone, il continua de vivre parmi ses frères en la même façon qu'il avoit fait, sans faste et sans pompe extérieure, bien que le comte de Cardonne lui eût fait apprêter un riche appartement dans son hôtel.

Mais voici bien un autre chapeau que celui de cardinal, qui fut donné à saint Raymond, en reconnoissance de ce qu'en un temps d'hiver où le froid étoit âpre, il s'étoit découvert la tête, et privé de son propre chapeau, pour en couvrir celle d'un pauvre vieillard qui, transi de froid, lui avoit demandé l'aumône par les rues. Car la nuit suivante, Dieu lui fit voir un admirable parterre, semé d'une belle et riche variété de fleurs, où il lui sembloit que Notre-Dame étant suivie d'une grand nombre de vierges, elles s'étoient mises toutes ensemble à lier un chapeau de fleurs; et que l'une de la compagnie, demandant pour qui est-ce que nous faisons cette couronne? la très-sainte Vierge répondit, que c'étoit pour celui qui le matin avoit présenté à un pauvre son chapeau pour l'amour de Jésus-Christ.

Alors le saint qui voyoit que toute cette glorieuse troupe s'approchoit pour lui mettre cette couronne sur la tête, commença

à se plaindre de ce qu'il étoit si malheureux de recevoir en ce monde la récompense de ce peu qu'il avoit fait pour la gloire de Dieu, et pour plaire à son Sauveur crucifié. Mais à peine cette pensée lui étoit venue à l'esprit, que tout à coup cette belle richesse du jardin et cette belle compagnie qu'il y avoit vue disparoissant, il se trouva seul, n'ayant près de soi qu'un pauvre homme affligé, qui avoit la tête ceinte d'un cercle épineux. Il regarda ce pauvre avec attention, et reconnoissant que c'étoit Notre-Seigneur, il le voulut adorer, et pour lors le Seigneur Jésus ôtant la couronne d'épines de dessus sa tête, lui dit : Mon cher fils, ta sainte Mère, qui est aussi la mienne, te vouloit couronner de fleurs; mais moi je te présente mes épines, puisque tu as si bien choisi, de ne vouloir autre chose en ce monde que celles de ma croix. Il reçut donc cette couronne, et se la mit sur la tête par une attention si violente, qu'il en revint à l'usage de ses sens, avec une grande consolation de ce qu'il avoit vu.

Le pape Grégoire IX, à qui chaque jour des nouvelles étoient données des merveilles que Dieu opéroit par son serviteur, et de la sainte vie qu'il menoit, louoit Dieu de l'élection qu'il avoit faite de sa personne, pour l'associer au Sacré Collége des cardinaux; et le voulant avoir près de soi pour se servir de ses conseils, il lui commanda de l'aller trouver à Rome, à quoi le vrai obéissant se disposoit de satisfaire. A cet effet il reçut la bénédiction de saint Pierre Nolasque, fondateur de son Ordre; après quoi il désira prendre le dernier congé du comte de Cardonne, son intime ami, parce qu'ayant eu sa conscience à gouverner, il lui vouloit laisser des avis pour se conduire en son absence. Mais au lieu de conseils, il ne lui laissa qu'une très-belle mort; parce qu'en même temps qu'il entra dans sa maison, il fut saisi d'une fièvre forte violente, accompagnée de convulsions, et de tous les symptômes qui pouvoient être les présages de sa mort, à laquelle il se voulut disposer par les remèdes ordinaires de l'Eglise.

Or il arriva un différend entre le curé du lieu et les religieux de la Merci, chacun prétendant avoir le droit de lui administrer les derniers Sacrements; mais durant ce débat, l'on vit tout à coup,

en présence du comte de Cardonne, et de plusieurs autres personnes, entrer en la chambre du malade une belle procession d'hommes, de visages inconnus, revêtus d'habits blancs, comme les Pères de la Merci, chacun avec un flambeau blanc à la main, suivis par Notre-Seigneur, avec un si grand éclat de lumière, que ceux qui y étoient présents, en furent éblouis, et perdirent la connoissance de tout ce qui se passa autour du lit. La splendeur dura une bonne demi-heure dans la chambre, et étant passée, toute cette procession s'en retourna dans le même ordre qu'elle étoit venue, avec cette différence, qu'en venant ces religieux n'avoient paru que depuis la porte de la chambre, et qu'au retour ils suivirent le chemin du côté de la rivière qui baigne le pied du village, qu'ils passèrent tous à pied sec, marchant sur les eaux, et après ils ne furent plus vus.

Cela fait, le malade demeura seul à genoux, trempé de larmes, et si parfaitement consolé des faveurs du Ciel qu'interrogé de ce qui s'étoit passé, il n'en donna point d'autre réponse que ce mot de David : *Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur innocent.* Il les assura de plus qu'il avoit été communié, que tous ses désirs étoient comblés, et qu'il ne pouvoit plus rien espérer en ce monde.

Peu après, l'an de Notre-Seigneur 1240, le dernier dimanche d'août, qui étoit le 31 du même mois, environ la quarantième année de son âge, il rendit son âme, sans aucune espèce de mouvement ni de violence, disant ces mots, qu'il avoit appris de son Dieu mourant sur la croix : *En vos mains, mon Dieu, je recommande mon esprit.* Son visage devint beau après la séparation de son âme, quoiqu'il demeurât quinze jours sans sépulture; et bien que la saison fût extrême pour les chaleurs, il ne donnoit point de marque de corruption : mais plutôt il répandoit une odeur plus agréable que les parfums ordinaires, et que les plus précieux baumes de l'Arabie.

Un nouveau débat s'éleva entre le curé de la paroisse et les religieux de la Merci, à qui auroit son corps; mais l'accord fut fait qu'il seroit posé sur une mule, qui ne seroit guidée que de son

propre mouvement : et elle s'en alla droit à l'ermitage de Saint-Nicolas, en cette petite église où le serviteur de Dieu avoit donné le commencement à sa dévotion envers la très-sainte Vierge, et où cette bonne Mère lui avoit aussi fait goûter le commencement de ses faveurs.

De la sorte, les sacrées reliques de saint Raymond Nonnat furent déposées en ce lieu; saint Pierre Nolasque, apprenant que Dieu y faisoit un prodigieux nombre de miracles, y alla quinze ans après, savoir en l'an 1255, et, à la recommandation du roi, ayant obtenu de l'abbé de Solsone (qui alors n'étoit pas encore évêque) et de son Chapitre, la donation de l'église de Saint-Nicolas et de ses dépendances, il y fit bâtir un monastère de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, lequel à la suite du temps s'est beaucoup augmenté. Pendant que le fondateur de cet Ordre prenoit soin de cet édifice, son fils spirituel lui apparut, et l'avertit que l'année suivante, à la fête de la naissance de Jésus-Christ, il décéderoit, et viendroit jouir avec lui du bonheur éternel.

Saint Raymond Nonnat fut inscrit au livre des saints par le Pape Alexandre VII, le 7 août 1657.

LA VIE DE SAINTE ISABELLE DE FRANCE,

SŒUR DE SAINT LOUIS.

AN 1269

Grégoire X, pape. — Rodolphe, empereur.
Saint Louis, roi.

Sainte Isabelle prit naissance en la maison de France, l'an 1220. Elle étoit fille du roi très-chrétien Louis VIII, et de Blanche de

Castille. Dieu bénit leur mariage de six enfants mâles, dont l'aîné étoit saint Louis, qui fut roi de France, et de deux filles, l'une qui vécut si peu, que l'on n'en sait pas le nom; la dernière fut sainte Isabelle, qui servit à combler la perfection de ce mariage.

Le roi son père étant mort au camp de Montpellier l'an 1226, elle demeura entre les mains de la reine Blanche sa mère, qui l'éleva en toutes sortes de vertus. Incontinent qu'elle commença d'avoir la moindre connoissance, elle eut une inclination naturelle à révérer et à chérir les images des saints; et lorsqu'on lui en donnoit quelqu'une, elle se jetoit aussitôt à genoux devant elle, la baisoit et la tenoit comme ses plus chères délices.

Sa dévotion étoit déjà telle, que la nuit, lorsque ses gens étoient retirés, elle se levoit et se mettoit à genoux, méditant sur les mystères dont elle n'avoit encore qu'une petite connoissance. Cela demeura longtemps secret, jusqu'à ce que Dieu permit, pour sa gloire et pour le bon exemple, qu'il fût révélé par un accident qui mérite d'être su. Le roi saint Louis délogeant d'un certain lieu, et le voiturier de son bagage étant venu en la chambre de notre sainte, pensant qu'elle fût levée et en son cabinet, fut bien étonné que, levant la couverture et les draps du lit de notre petite vierge, il l'entendit crier; ses dames étant accourues au bruit, elles furent bien surprises en développant le paquet, d'y trouver le faisceau de myrrhe, qui se voulant tenir couvert, fut inopinément ainsi manifesté. Le roi saint Louis son frère, entendant cette nouvelle, y prit grand plaisir, et il la raconta souvent à plusieurs personnes.

Dès lors elle s'appliqua à l'étude de la langue latine, sans doute par une inspiration du ciel, afin que dorénavant, en gardant l'état de virginité et vivant en solitude, elle pût, pour consolation spirituelle, lire l'Écriture sainte en la langue où l'Église romaine ordonne qu'elle soit lue. Elle y acquit une telle perfection, qu'elle parloit et écrivoit cette langue fort correctement. Elle se rendit aussi fort adroite dans les ouvrages de fil et de soie, et à faire des tapisseries et des nappes damassées, qu'elle envoyoit aux églises et aux monastères, afin de les orner.

Elle donna de grandes marques du soin qu'elle avoit de sa vir-

ginité : car lorsqu'elle étoit en sa chambre à s'exercer avec ses demoiselles, s'il y entroit quelque homme, incontinent elle se cachoit, et ne revenoit point que l'homme ne fût dehors. Etant avancée en âge, elle s'adonna entièrement à l'humilité : si bien que le roi saint Louis son frère, qui l'aimoit uniquement comme sa sœur unique, la venant visiter, elle s'agenouilloit toujours devant lui, et, bien qu'il l'en reprît doucement, et la relevât par la main avec beaucoup de tendresse, il ne la put faire abstenir de ce respect envers lui, ni d'autre pareille soumission envers les gens de qualité.

Elle s'étoit aussi prescrit une règle si exacte pour le silence, que la reine sa mère la voulant faire quelquefois parler au roi saint Louis, elle la supplioit que, sauf le respect qu'elle lui devoit, elle se pût taire.

Pour garder le silence, elle s'entretenoit seule en son cabinet dans la lecture des livres des saints Pères, conversant avec Dieu et avec les anges. S'il arrivoit qu'en ce repos d'esprit les princesses ses belles sœurs, ou d'autres la vinssent interrompre, et la prier de se divertir avec elles, elle les remercioit de leur courtoisie, et les prioit de ne se point charger de la compagnie d'une créature qui ne leur seroit qu'importune. Ainsi, de peur de lui déplaire, elles la laissoient.

Elle n'avoit point de compagnie plus agréable que celle des pauvres, auxquels seuls elle donnoit accès auprès d'elle. Mais elle faisoit tant d'état de la vérité, et avoit si peur que, pour obtenir quelque faveur, ils n'usassent de fourberie ou d'imposture, qu'elle envoyoit toujours quelques-unes de ses dames au-devant d'eux, les avertir de se bien garder ou de rien feindre ou de mentir devant elle, de peur d'être frustrés de leurs demandes, et de perdre ses bonnes grâces. Cependant elle se comportoit envers eux avec une si affectueuse charité, qu'elle compatissoit à leurs afflictions, prenant part à leurs misères, et en échange leur communiquant ce que la grandeur de sa condition lui fournissoit pour leur soulagement.

Quand elle étoit à table, pour un morceau qu'elle se réservoit, elle en mettoit dix à l'aumône, comme si elle se fût chargée de

payer cette dîme volontaire, reconnoissant que c'étoit le nombre parfait des obligations que l'on devoit à Dieu et aux pauvres, qui sont ses membres. Elle envoyoit les restes de sa table aux malades et aux hôpitaux, ou ailleurs; et elle prenoit souvent la peine de les aller visiter, consoler et assister. Sachant que la dame de Méru, femme de grande condition, mais qui avoit perdu ses biens, languissoit en un lieu proche, elle ne cessa de lui envoyer tout ce qui lui étoit nécessaire, jusqu'à ce qu'elle fût revenue en pleine convalescence.

Cette bonne princesse ayant eu avis qu'il y avoit là auprès une pauvre vieille femme, languissant en grande infirmité, faute d'avoir de quoi se subvenir, elle lui envoya entre autres commodités une coiffure dont elle-même avoit filé le fil, et qu'elle tenoit si chère, qu'elle l'avoit refusée au roi son frère qui la lui avoit demandée : mais ses domestiques l'ayant su, la rachetèrent à prix d'argent. Elle tomba depuis entre les mains des religieuses de Saint-Antoine des Champs, qui la gardent comme une relique.

Elle étoit naturellement si sobre, que la dame de Beusemont, sa gouvernante, a dit souvent ne lui avoir jamais vu manger assez de pain ou d'autre viande pour la pouvoir sustenter, n'eût été la grâce spéciale de Dieu. Ce qu'elle continua toujours sans augmenter son ordinaire, quelque instance que lui en fît la reine Blanche sa mère, disant qu'elle aimoit mieux épargner la nourriture de son corps, pour nourrir avec plus d'abondance son âme de ce qu'elle jugeoit plus propre à son salut. Elle s'étoit à cette fin accoutumée à jeûner trois fois la semaine, et alors elle ne mangeoit sur le soir qu'un peu de purée.

Sa ferveur en l'oraison étoit si grande, qu'elle prévenoit la pointe du jour pour dire ses matines, et ne se recouchoit point, continuant ses prières et ses oraisons avec une attention extrême; puis elle entendoit la messe avec une dévotion qui ne se peut exprimer, demeurant ainsi à l'église jusqu'à midi : l'après-dînée, elle entendoit la parole de Dieu, et assistoit assidûment au reste du service divin.

Elle portoit tant d'honneur à ses confesseurs que, venant au confessionnal, elle alloit au-devant d'eux. Sa coutume étoit de faire

deux confessions aux fêtes annuelles, l'une générale, l'autre plus spéciale : et jamais elle ne sortoit du confessionnal que toute enflammée, et les larmes aux yeux, ne manquant pas en un seul point de la pénitence qu'ils lui enjoignoient. Mais ce qui est encore plus à admirer en un corps tendre comme le sien, c'est que secrètement elle se faisoit donner la discipline par la dame de Beusemont, sa gouvernante, en qui elle se fioit plus qu'en nulle autre, et se faisoit fouetter avec de petites chaînettes de fer. Avant que de se présenter à recevoir la sainte Eucharistie, elle se mettoit à genoux devant tous ses domestiques, se réconcilioit avec eux, et leur demandoit pardon de ce en quoi elle les pouvoit avoir offensés.

Ainsi peu à peu elle conçut un si grand mépris des vanités du monde et des pompes de la cour, qu'elle disoit souvent, que bien que la reine Blanche sa mère la fît, selon les occurrences, vêtir de robes de parade, l'orner et couvrir de toutes sortes de perles et de joyaux, néanmoins, elle ne laissoit pas d'avoir toujours le cœur aussi attaché à Dieu, que si elle n'eût eu rien sur elle dont l'objet fastueux eût pu l'en divertir. Ses austérités étoient en effet au-dessous de son courage, mais au-dessus de ses forces. C'est pourquoi elle tomba en une grande maladie à Saint-Germain en Laye : de sorte que la reine sa mère la recommandant aux prières d'un saint homme qui vivoit à Nanterre, il lui manda que pour le corps sa fille recouvreroit la santé : mais qu'elle mourroit au monde. La mère prenoit cela pour consolation, et remit le reste à la volonté de Dieu, étant bien aise de la revoir sur pied.

Étant à Pontoise, et voyant d'une fenêtre passer les Bernardines de Maubuisson fondées par sa mère, elle ne cessa de les conduire de vue, jusqu'à ce que s'étant écartées plus loin, elle se prit à louer hautement et à bénir leur condition ; tellement qu'elle se confirma de plus en plus dans le vœu qu'elle avoit fait de virginité. De fait, en son bas âge, le roi saint Louis son frère, par un traité de paix l'an 1230, l'avoit accordée en mariage à Hugues, comte de Lusignan, mais ce fut en vain. Étant âgée de vingt-quatre ans, elle fut recherchée de Conrad, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, même le pape Innocent IV, sur la croyance qu'il avoit qu'il en

pourroit revenir du bien à la chrétienté, l'exhorta par lettres à y vouloir entendre: mais elle aima mieux garder la promesse qu'elle avoit faite à Dieu; et en récrivit au Pape Alexandre IV, son successeur, qui la confirma par lettres en sa sainte résolution, reçut ses vœux, et lui donna sa bénédiction.

Or notre bienheureuse, par un excès digne d'admiration, ne se contenta pas de consacrer son corps à son Époux céleste, mais aussi elle lui destina son bien. Car l'an 1248, le roi saint Louis son frère ayant entrepris l'expédition de la Terre-Sainte contre les infidèles, encore que ce fût une séparation bien dure à notre sainte, qui s'entretenoit avec lui par le ferme lien d'une extrême amitié : néanmoins préférant le salut de l'Église à ses affections, elle le laissa aller où son désir tendoit, et lui entretint dix chevaliers à sa suite, tant des dix mille livres que le feu roi son père lui avoit léguées par son testament, que d'autres menues finances de longue main serrées en son épargne. Cependant elle reçut une grande affliction de la détention du roi par les Sarrasins : mais celle qu'elle eut pour la mort de la reine Blanche sa mère lui fut encore plus sensible, lorsqu'elle décéda l'an 1252, au mois de novembre.

Or le roi saint Louis ayant été obligé de revenir en France pour les besoins du royaume, après la mort de la reine Blanche, notre sainte n'eut plus qu'un amer dégoût de vivre à la cour et au monde, et prit résolution de quitter l'un et l'autre. Sur quoi après avoir recommandé son entreprise à Dieu et à la conduite du Saint-Esprit, elle la découvrit au roi son frère, qui d'abord en fut fort étonné. Néanmoins, ce prince pieux se remettant à la disposition de la volonté divine, et voyant qu'en effet sa sœur choisissoit la meilleure part, il lui promit de l'assister en tout ce qui lui seroit nécessaire.

Et sur ce que notre sainte lui fit entendre qu'elle avoit une dévotion particulière au patriarche saint François, dont l'Ordre commençoit pour lors à fleurir, et qu'elle avoit envie de fonder un monastère de Sœurs Mineures encloses, le saint roi, à sa prière, fit assembler le révérend Minoritain Frère Eudes Rigaud, qui depuis pour ses mérites fut archevêque de Rouen; Frère Bonaventure, qui fut saint et docteur de l'Église; Frère Guillaume de

Millencòue, Frère Eudes de Rosny, Frère Geoffroy de Merson, et Frère Guillaume d'Archambaut : pour, sur le modèle de la règle de Saint-François, en dresser une qui pût être observée au lieu destiné à cette fondation. Ce qu'ils firent; et lorsqu'elle fut achevée, elle l'envoya au Pape Alexandre IV, qui la confirma. Depuis, quelques défauts y ayant été remarqués, ils furent suppléés; quelques tempéraments furent aussi apportés par le Pape Urbain IV, d'où les religieuses de cette profession sont appelées Clarisses Urbanistes.

Notre sainte fit entendre qu'elle vouloit que ce monastère fût bâti sous le titre de l'Humilité de Notre-Dame, s'étonnant qu'il n'y eût encore aucune église ornée d'un si beau nom. Elle désigna pour l'emplacement un lieu appelé Long-Champ, près du bois de Boulogne et de Saint-Cloud : afin qu'au lieu de tant d'homicides qui se commettoient en ce désert, les âmes fussent vivifiées par les œuvres spirituelles qui s'y pratiqueroient. Le roi saint Louis y mit la première pierre, avec beaucoup de cérémonies et de solennités; madame Marguerite son épouse mit la seconde; Monsieur, leur fils aîné, la troisième; et notre sainte, par humilité, la quatrième. Alors parurent trois pigeons blancs en l'air, et la reine Marguerite, prenant notre sainte par le bras : *Belle-sœur*, lui dit-elle, *voyez comme la sainte Trinité est au commencement de cette œuvre*. Cette apparition fut trouvée d'autant plus miraculeuse, qu'au rapport de ceux du pays on n'en voyoit point du tout en ce lieu-là, comme effarouchés par les clameurs de ceux qui y étoient ou volés ou tués.

L'édifice étant achevé avec une diligence incroyable, notre sainte, qui avoit une dévotion particulière à saint Jean-Baptiste, pria le roi son frère, la veille de la fête de ce saint, l'an 1260, d'introduire des religieuses en ce lieu, et de les y enclore ; ce qu'il fit avec de grands applaudissements et acclamations. Ensuite, il entra dans leur enclos avec notre sainte sa sœur, puis en leur chapitre : là, sans être assis en plus haut siége que pas une d'entre elles, il leur fit un fort beau discours sur la perfection de l'état de la virginité, et leur dit que puisque Dieu leur avoit fait cette grâce que de

les y appeler, elles devoient montrer aux autres l'exemple de vivre selon l'observance des règles monastiques : que de sa part il leur promettoit de les assister de tout ce qui leur seroit nécessaire.

De fait, il leur fit beaucoup d'aumônes et de libéralités, leur assigna leur chauffage avec des rentes et des redevances, leur donna de beaux reliquaires, et les visita parfois. Quand il y en avoit quelques-unes de malades, il alloit à la cuisine essayer ce qui leur étoit propre pour manger. Et, au dernier voyage qu'il entreprit en la Terre-Sainte, il s'alla mettre à genoux devant elles en leur chapitre, implorant les suffrages de leurs prières et de leurs oraisons.

Or, pour revenir à notre sainte, voyant que Dieu lui avoit fait la grâce que son dessein eût réussi, après avoir pris congé du roi son frère, de la reine, des princes et des princesses, elle alla demeurer en ce lieu de Long-Champ, âgée de quarante ans passés. Elle ne prit pas l'habit de religieuse, mais son vêtement étoit plus vil et plus simple qu'aucun de la religion ; elle fit sa demeure hors l'enclos des sœurs, où elle étoit à part : quoiqu'elle eût fait ses vœux entre les mains du Pape Alexandre IV. Parce qu'étant entièrement attachée à servir les pauvres, elle jugea que son entrée au cloître causeroit trop de bruit, et que les visites des seigneurs et des dames, qu'il lui étoit impossible d'éviter, pourroient troubler le silence des religieuses.

S'étant ainsi confinée en ce lieu de Long-Champ pour le reste de ses jours, qui fut de neuf ans ou environ, elle redoubla les actes d'humilité dont, parmi le monde, elle avoit déjà fait tant d'exercices : et ne voulut plus ouïr parler de la grandeur de sa naissance. Souvent pour cette cause, quand ses neveux et ses nièces la venoient visiter, elle les faisoit honnêtement recevoir sans les voir, à cause, disoit-elle, qu'elle craignoit d'en avoir le cœur trop attendri : où si parfois elle les faisoit entrer, elle ne leur faisoit pas plus d'accueil qu'à des personnes étrangères.

La tapisserie de sa chambre étoit de nattes, elle mangeoit sur une basse forme, commandoit à ses filles de boire hardiment dans son verre, se levoit de table avant elles pour se hâter d'aller prier

Dieu ; les servoit le plus souvent elle-même, ne se lavoit point la tête ni les pieds si elle n'étoit malade, encore étoit-ce à l'extrémité : en hiver, elle allumoit elle-même le feu, et apportoit la bûche. Elle n'avoit point d'autre vêtement que ses servantes : une d'entre elles les lui faisoit, et elle les portoit deux ou trois ans, jusqu'aux trous.

Son silence étoit si admirable, que Frère Eudes de Rosny lui ayant demandé pourquoi elle y étoit si fort adonnée, elle lui répondit par ce verset du Psalmiste : *Lætati sunt quia siluerunt;* c'est-à-dire, ils se sont réjouis parce qu'ils se sont tus. En conséquence de cela, la solitude étoit sa compagne; de manière qu'en un mois elle ne sortit pas de sa chambre une seule fois, que pour aller à la chapelle. Jour et nuit elle étoit en prières : c'étoit un mouvement continuel, toujours Dieu en son cœur, toujours Dieu sur ses lèvres : et si elle donnoit quelque relâche à ses dévotions, elle passoit le reste du temps à lire les saintes Ecritures, prenant d'elles la nourriture qui consoloit son âme, et qui lui aplanissoit le chemin du salut.

Elle redoubla plus qu'auparavant ses austérités, spécialement au saint temps de Carême, ses jeûnes, ses abstinences, ses veilles et ses flagellations. Elle ôtoit de devant ses yeux tous les objets qui eussent pu tant soit peu l'altérer; tellement que six ans avant son trépas, aucun homme n'entra dans sa chambre. En carême, ses jeûnes et ses abstinences sembloient surpasser les forces de la nature. En hiver, elle souffroit que ses mains fussent fendues de froid, sans vouloir prendre de gants pour chose qu'on lui dît ; faisant entendre que c'étoit par pénitence d'avoir autrefois tenu ses mains trop délicatement. Elle disoit aussi que la cause de son grand silence étoit pour expier ses paroles oiseuses du temps passé.

Pendant le temps de Carême, elle faisoit quantité d'aumônes aux pauvres, les servoit à table avant qu'elle s'y mît : et le jeudi-saint elle lavoit les pieds à treize pauvres, donnoit à chacun d'eux une couple de toutes sortes de mets, et avec cela trente sous, pour marque de la trahison de Notre-Seigneur faite à ce prix.

Toutes ces austérités furent cause que presque pendant tout le temps qu'elle vécut à Long-Champ, même les six dernières années, elle fut incessamment travaillée de fièvres et d'autres maladies; car elle passoit la plupart des nuits sans dormir, et il étoit impossible de la faire coucher. Pour cette cause, on fut contraint d'employer vers elle Sœur Agnès de Harcourt, troisième abbesse de ce lieu, mise dans son jeune âge au service de cette dame, qui l'aimoit chèrement.

Sœur Agnès la vint voir, et pour la familiarité qu'elle avoit de ongue main avec elle, elle obtint à force de prières qu'elle prendroit le repos de la nuit (c'étoit environ la veille de la fête de saint Jean, à qui elle avoit une dévotion particulière). Le lendemain au matin, Sœur Agnès l'étant revenue voir, fut bien étonnée de la trouver en une sorte d'extase : elle alla incontinent faire appeler les chapelains et autres domestiques de la dame qui, la voyant le visage droit, élevée sur son lit, immobile, et seulement remuant les lèvres, dont tout bas on entendoit ces mots : *Illi soli honor et gloria*, à lui seul soit honneur et gloire, se tinrent là fort longtemps attentifs pour reconnoître ce qui en arriveroit. Quelquefois ils faisoient du bruit pour voir s'ils pourroient l'éveiller, et ne l'ayant pu ils s'aperçurent, après quelque pause, qu'elle tournoit simplement la tête de leur côté. Alors son visage parut resplendissant comme le soleil, ses joues plus vermeilles que les roses et l'aurore.

Enfin elle demeura en cet état jusqu'au soir, et alors elle s'éveilla comme un enfant dans son berceau ; puis Sœur Agnès lui demanda : *Ma bonne dame, où avez-vous été?* Elle se prit à lui sourire, et pour lors ne lui fit d'autre réponse : mais quelques jours après étant en discours familier, elle dit : *Ma bonne amie, ne vous souvenez-vous point de ce que je vous ai dit quelquefois des jubilations de l'âme qui adhère à son Dieu?* Une autre fois elle lui disoit, que quand au sortir de son oratoire elle se jetoit sur son lit, et songeoit au dernier jugement, elle entroit en une telle frayeur, que ses habillements et son lit en trembloient sous elle.

Or, soit qu'en cette extase elle eût révélation de sa mort pro-

chaine ou autrement, quelques mois après, à savoir en septembre 1268, elle obtint des bulles de Clément IV, par lesquelles, sur l'instante prière de notre sainte, il permettoit à ses parents de pouvoir assister à ses funérailles, et de visiter son sépulcre, quand Dieu auroit disposé d'elle : ayant par là voulu faire paroître que ceux dont elle s'étoit éloignée pendant sa vie terrestre, elle désiroit les rendre associés avec elle en la vie céleste : et participer à leurs suffrages, comme ils ne manqueroient pas des siens lorsqu'elle seroit en la béatitude.

Ainsi, après une suite continue de fièvres, s'étant alitée pour la dernière fois, après une confession fort exacte et pleine de pénitence : après avoir reçu le dernier Viatique des saints Sacrements de l'Église, après avoir fait de belles remontrances à Sœur Agnès et aux autres religieuses qui étoient autour d'elle, elle rendit son âme à Dieu, le 23 de février, l'an 1269, sur le minuit. Alors parut une grande clarté sur sa chambre, et une voix de fort douce harmonie fut ouïe, qui disoit : *En paix a été faite sa demeure.*

Quelque temps après sa mort, on érigea un tombeau à cette bienheureuse princesse : et afin que ceux qui viendroient en ce lieu par dévotion requérir les suffrages de la sainte, y pussent avoir accès, sans entrer dans l'enclos des religieuses, son tombeau fut disposé de telle façon, qu'une moitié, qui est la partie inférieure, se fait voir en dehors ; l'autre, qui est la supérieure, au dedans du côté des religieuses. L'an 1461, madame de Bretagne ayant amené sa fille en cette abbaye pour être voilée, et ayant par dévotion fait ouvrir son sépulcre, l'on y vit ses os resplendissants d'une blancheur éclatante, et à divers aspects donnant toutes sortes de couleurs lumineuses, dont toute l'assistance rendit louange à Dieu : il y fut fait aussi un miracle par la guérison d'une religieuse malade depuis longtemps.

Plusieurs autres miracles se sont faits à son tombeau, par sa poudre, et par d'autres reliques de notre sainte, par ses mérites et ses intercessions, en la guérison des fièvres quartes, des frénésies, des paralysies ; les uns de son vivant, qu'elle avoit voulu être cachés par humilité, les autres depuis son trépas dans l'abbaye. Il y

a eu des religieuses garanties de malins esprits, de morsures de bêtes, de plaies, d'ulcères, d'infirmités, de chutes, d'incendie, et surtout d'infamie et d'opprobres. Au dehors, il y a eu des aveugles éclairés, des boiteux redressés, des sourds qui ont retrouvé l'ouïe, des enfants morts-nés ressuscités, et de là présentés au sacrement de baptême; outre trois petites religieuses, sauvées du fracassement d'un haut lambris, et d'autres innombrables prodiges.

Mais surtout on admira le miracle de sœur Jeanne la Carphane, avenu l'an 1516, du temps du roi François Ier, d'autant plus grand, que chacun savoit le rétrécissement des nerfs, et le mal dont elle étoit travaillée. Il renouvela tellement la mémoire de notre sainte, que plusieurs personnes dévotes accoururent à son tombeau, pour participer de plus près à cette joie spirituelle. Entre autres il y vint un gentilhomme de Lucques, nommé Spinoli, qui s'étant informé bien au long de ce miracle et d'autres de la sainte, s'offrit aux dames d'aller faire à Rome les poursuites de la canonisation, ou de la béatification, lesquelles offres elles acceptèrent volontiers. Enfin il obtint des bulles du pape Léon X, du mois de janvier 1521, adressantes au cardinal de Boisi, alors légat en France : par lesquelles, en attendant la canonisation de cette auguste princesse, il lui étoit mandé de s'informer exactement de sa vie, de ses mérites, de ses miracles, et le tout examiné, de permettre de lui faire en cette abbaye tous les honneurs de bienheureuse, assignant le jour de sa fête, et faisant composer un service propre à cet effet.

La bulle étant venue à Paris entre les mains de Fristobaldi, banquier, fut délivrée à frère Robert Messier, professeur en théologie, et Père confesseur des Dames. Par une indicible dévotion envers sa patronne, il lui composa promptement un bel office divin, le porta diligemment avec les bulles au légat, qui pour lors séjournoit à Vatan en Berry; celui-ci, joyeux de cette nouvelle, dépêcha le sieur de Chabannes, son grand vicaire, sur les lieux, lequel, après l'information, la lui rapporta. Ensuite le légat interposa son décret suivant la bulle, approuva l'office, et assigna le jour de sa fête au dernier d'août, à l'octave de saint Louis son frère. Il s'avisa aussi, que le lendemain de la fête de saint Louis se

célébroit l'octave de saint Louis de Marseille, son neveu, fils du roi Charles de Sicile : tellement qu'il crut que ces trois fêtes en même temps, feroient davantage éclater la gloire de Dieu et l'honneur de la maison royale de France.

A Trèves, saint Paulin, évêque, qui au temps de la contagion de l'arianisme, fut exilé pour la foi catholique par Constance, empereur arien, et tourmenté jusqu'à la mort en changeant d'exil, dans des pays non chrétiens. Etant enfin décédé en Phrygie, il reçut du Seigneur la couronne due à ses souffrances.

A Trèves encore, saint Robustien et saint Marc, martyrs.

A Transaque, au pays des Marses, près du lac de Célano, fête de saint Céside, prêtre, et ses compagnons, martyrs, qui reçurent leur couronne dans la persécution de Maximien.

A Césarée en Cappadoce, saint Théodote, sainte Rufine et sainte Ammie. Les deux premiers étoient père et mère du martyr saint Mammès, que sainte Rufine mit au monde en prison, et que sainte Ammie éleva.

A Athènes, saint Aristide, célèbre par sa foi et sa sagesse, qui présenta à l'empereur Adrien un livre sur la religion chrétienne, contenant un traité raisonné de notre croyance, et il prouva, par un dicours éloquent, en présence de l'empereur lui-même, que Jésus-Christ est le seul Dieu.

A Auxerre, saint Optat, évêque et confesseur.

En Angleterre, saint Aidan, évêque de Lindisfarne; saint Cutbert, pasteur de brebis, ayant vu son âme portée au ciel, abandonna ses troupeaux et se fit moine.

A Nosque, saint Aimé, évêque.

Au mont Sénario, près Florence, le bienheureux Bonajuncta, confesseur, l'un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites. Ce saint, entretenant ses Frères de la Passion de Jésus-Christ, remit son esprit entre les mains du Seigneur.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE DU HUITIÈME VOLUME,

CONTENANT

LES VIES DES SAINTS DU MOIS D'AOUT.

Ier JOUR D'AOUT.

IIe JOUR D'AOUT.

IIIe JOUR D'AOUT.

XVe JOUR D'AOUT.

XVIe JOUR D'AOUT.

XVIIe JOUR D'AOUT.

XVIIIe JOUR D'AOUT.

XIXe JOUR D'AOUT.

XXe JOUR D'AOUT.

XXIe JOUR D'AOUT.

XXIIe JOUR D'AOUT.

XXIIIe JOUR D'AOUT.

XXIVe JOUR D'AOUT.

XXVe JOUR D'AOUT.

XXXIe JOUR D'AOUT.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

